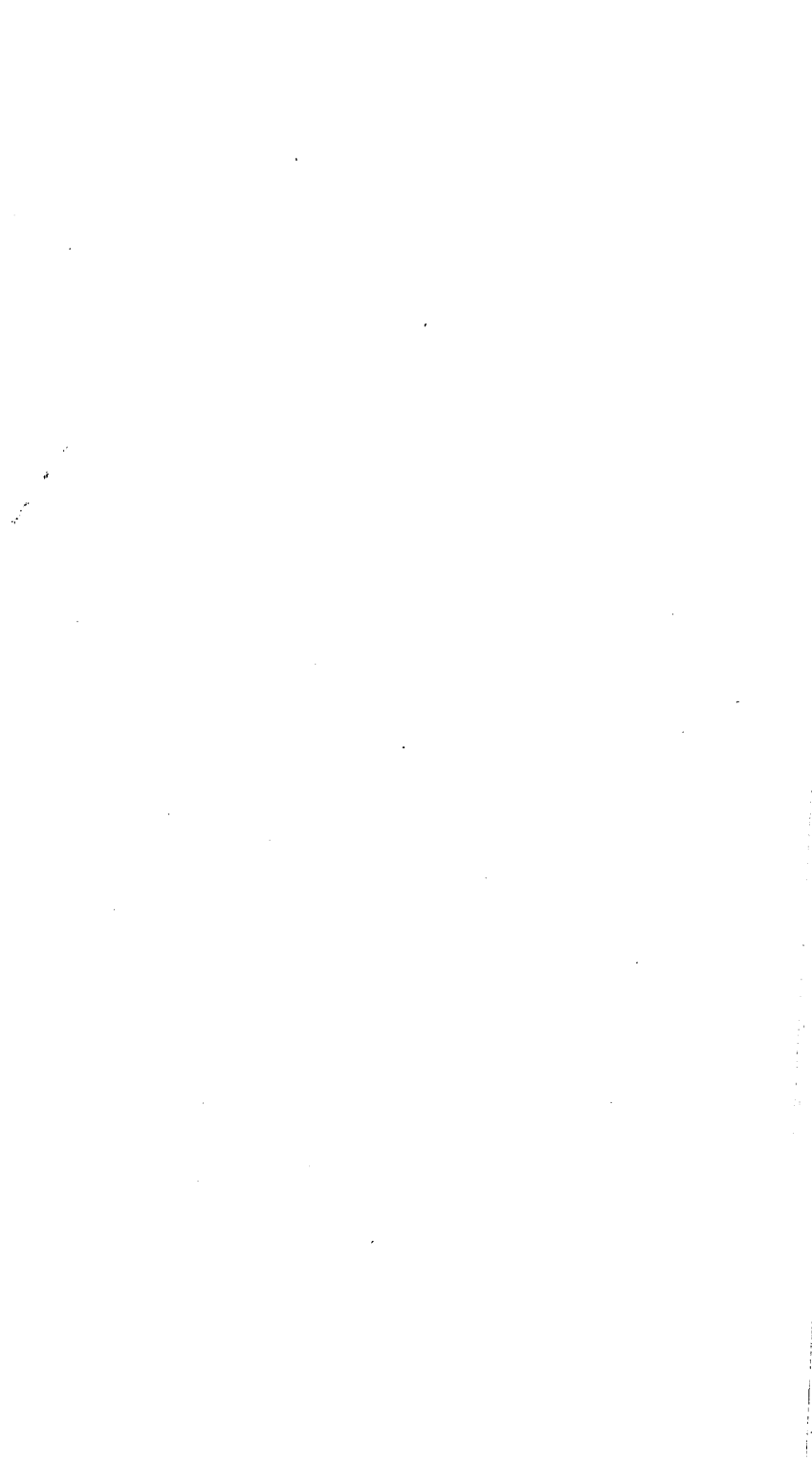


The University of Chicago
Library







SAINT IGNACE DE LOYOLA

PAR

LE PÈRE PAUL DUDON

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Ouvrage couronné par l'Académie Française



**SAINT IGNACE
DE LOYOLA**

CHEZ GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS

DU MÊME AUTEUR

L'ACTION DE BENOIT XV PENDANT LA GUERRE. — 1 volume in-8 couronne. (*Épuisé.*)

Un jeune catholique d'autrefois ALBÉRIC DE BLANCHE (1818-1854). — 1 volume in-8 couronne avec un portrait (x-234 pp.), 9 fr.; franco, 10 fr.

ÉTUDES DE THÉOLOGIE HISTORIQUE

Le Quiétiste Espagnol MICHEL MOLINOS (1620-1626). — 1 volume in-8 cavalier (xxii-316 pp.), 30 fr.; franco, 33 fr.

LE GNOTIQUE DE SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE. *Opuscule inédit de Fénelon.* — 1 volume in-8 cavalier (xii-300 pp.), 50 fr.; franco, 55 fr.





AU CHATEAU
IGNACE MALADE EST VISITE
d'après un tableau espagnol



CHATEAU DE LOYOLA
EST VISITÉ PAR LA VIERGE
espagnol de la fin du XVI^e siècle.

SAINT IGNACE DE LOYOLA

PAR

LE PÈRE PAUL DUDON
II
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME ÉDITION



GABRIEL BEAUCHESNE ET SES
ÉDITEURS A PARIS, RUE DE RENN
MCMXXXIV

GNACE

ZOLA

DUDON

II
DE JÉSUS

ITION

ET SES FILS
DE RENNES, 117

BK4700
.L7D8

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

30 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA

NUMÉROTÉS DE 1 A 30.



NIHIL OBSTAT

Lutetiae Parisiorum, die prima januarii 1934.

A Brou, S. J.

IMPRIMATUR

Lutetiae Parisiorum, die 3^a Januarii 1934.

V. DUPIN, v. g.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

Copyright 1934 by GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS

PRÉFACE

Au seuil de mon récit, on trouvera la bibliographie critique des principaux travaux consacrés à l'histoire de saint Ignace de Loyola. Ici je noterai seulement quelques livres français, par lesquels les jésuites ont essayé de faire connaître le fondateur de leur Ordre ; et je dirai les raisons qu'il y a de tenter aujourd'hui un nouvel effort.

La première en date des biographies de saint Ignace de Loyola fut imprimée à Naples, en 1572. Pierre de Ribadeneyra traduisit lui-même son livre du latin à l'espagnol ; et cette vie nouvelle parut à Madrid, en 1583. L'ouvrage était d'un témoin, d'un fils bien-aimé d'Ignace, d'un charmant écrivain ; il fut très souvent réédité et traduit. La première traduction française, due à la plume du P. Favard, vit le jour en 1599, à Avignon.

En 1650, le P. Daniel Bartoli écrivit une histoire plus étendue. Comme Ribadeneyra, il eut un vif succès. Les rééditions et les versions en diverses langues furent nombreuses. Malgré son mérite, l'ouvrage du célèbre jésuite italien ne fut pas mis en français avant le XIX^e siècle ; il n'en parut chez nous, de son temps, qu'une traduction latine, due au P. Louis Farrin.

C'est une sorte de défaveur qui s'explique. Les jésuites français d'alors essaient de faire œuvre personnelle. A l'occasion de la canonisation de saint Ignace, en 1622, le P. Pierre Morin publie, chez le fameux éditeur parisien Cramoisy, une vie, inspirée de Ribadeneyra. C'est Bartoli, au contraire, que prétend résumer le P. Jean de Bussière, dans un volume imprimé à Lyon, en 1670. Neuf ans après, en 1679, le P. Dominique Bouhours fait aussi paraître une vie de saint Ignace de Loyola. Le dessein de ce parfait humaniste était de donner à la France, dans la plus pure

langue du règne de Louis XIV, l'essentiel des livres de Bartoli, de Mafféi et de Ribadeneyra. De 1679 à 1856, cette Vie fut souvent imprimée, et plus au XIX^e siècle, qu'aux siècles précédents.

Quand ils n'ont pas réédité Bouhours, les jésuites français de notre temps se sont contentés de traduire Ribadeneyra et Bartoli. A ce système modeste se sont arrêtés, notamment, le P. Terrien (1893), le P. Michel (1893), et le P. Clair (1891). Ces deux derniers ont bien senti les inconvénients de leur choix ; par des notes, ils ont essayé de satisfaire aux exigences des lecteurs modernes et d'enregistrer les conquêtes du travail historique mené autour des origines de la Compagnie de Jésus. Si ces écrivains méritants vivaient encore, ils seraient les premiers à convenir que leur œuvre est insuffisante aujourd'hui.



Depuis trente ans, on a beaucoup écrit sur saint Ignace. Ses lettres, publiées avec grand soin par trois jésuites espagnols, ont été éditées, mieux encore, dans la collection des Monumenta Historica Societatis Jesu. Dans cette collection, figurent la correspondance des premiers compagnons du fondateur ; la chronique de la Compagnie naissante, rédigée par le P. Polanco ; le Mémorial du P. Le Fèvre ; le Commentaire de Simon Rodrigues ; l'inestimable autobiographie, dictée pour ainsi dire par saint Ignace au P. Gonzalès de Camara ; les procès canoniques institués en Espagne, en vue de la béatification du serviteur de Dieu. En outre, les Exercices Spirituels et le texte original espagnol des Constitutions, ont désormais leur édition critique¹. Enfin les études sur l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Allemagne, la France, la Papauté au XVI^e siècle, se sont multipliées. Grâce à cet énorme labeur, combien de données de prix nous sont acquises. Aujourd'hui on est en mesure, non seulement de contrôler des

1. Une nouvelle édition des Constitutions est sous presse, pour la collection des Monumenta historica. Les éditeurs m'en ont aimablement communiqué les bonnes feuilles. Je remercie le P. Leturia et le P. Codina de l'aide fraternelle que m'a apportée leur obligeance.

historiens aussi accrédités que Bartoli ou Ribadeneyra, mais d'écrire une vie de saint Ignace vraiment nouvelle.

Les travaux historiques sur la Compagnie de Jésus provoqués par le T. R. P. Luis Martin, durant son généralat, ont abouti aux livres signés par les PP. Antonio Astrain, Bernhard Duhr, Henri Fouqueray, Pietro Tacchi Venturi et Francisco Rodriguès. Chacun de ces auteurs, le P. Duhr excepté, a retracé l'histoire de saint Ignace, en se souvenant davantage, qui de l'Espagne, qui de la France, qui de l'Italie, qui du Portugal. Le P. Tacchi Venturi a l'avantage d'être un des derniers en date ; son volume a paru en décembre 1921. Sur la période italienne de la vie d'Ignace nul ne l'approche.

Oserai-je dire, après tout cela, que le présent ouvrage offrira encore quelque chose de neuf ? On le croira, sans doute, quand on saura que j'ai eu entre les mains les papiers du P. Léonard Cros ; et que j'ai repris sur ses traces ses propres recherches, sans m'en interdire d'autres. Le P. Cros fut un infatigable fureteur d'archives. Il travaillait vite ; mais ses journées d'ouvrier commençaient de bonne heure, finissaient tard et elles ont duré plus de vingt ans. Il était fils de notaire. De l'atmosphère de la maison paternelle, il a toujours gardé le goût des dossiers de famille. On sait, par ses livres, ce qu'il a révélé sur la famille des Régis et des Xavier. Sur les Loyola, il avait entrepris, avec le même succès, les mêmes enquêtes acharnées. Quand il est mort, il a laissé sur sa table de travail un certain nombre de « fagotins » — ainsi parlait-il — rédigés pour l'impression. Ces « fagotins » sont traînants, encombrés de textes qui s'accumulent sans répit, pour la plus grande fatigue du lecteur. Bien des pages ne touchent que de loin à Ignace de Loyola. Mais si je n'avais pas eu ces « fagotins » à ma disposition, le livre que je signe n'aurait pu être fait si facilement ; il ne contiendrait pas tant de détails espagnols, neufs et curieux. La probité et la reconnaissance me font un devoir de rendre, dans cette préface, un hommage public aux patients travaux du P. Cros.

Dans ces dernières années, les ouvrages de M. Henri Böhmer, sur la Compagnie de Jésus, ont eu, particulièrement en Allemagne

et en France, un légitime retentissement. On devait nécessairement remarquer, chez un historien protestant, un pacifique et louable effort de justice, auquel les jésuites n'ont guère été habitués par les fils de Luther et de Calvin. M. Böhmer a travaillé avec conscience et méthode. Aux erreurs des mécréants qui ressassent sur la Compagnie des contes démodés, il est piquant d'opposer ses dires ; venant d'un réformé, ils ne seront peut-être point rejetés a priori comme ceux des catholiques. Mais ce point de vue polémique mis à part, M. Böhmer n'est pas à l'historien de saint Ignace de grand secours. Il a puisé à des sources ouvertes avant lui et connues de tous.

En dehors des documents fournis par le P. Astrain, le P. Cros et le P. Tacchi Venturi, je suis tributaire surtout des Monumenta Historica Societatis Jesu, mine extraordinairement riche des informations les plus précieuses. Pour nombre de chapitres, la substance de l'ouvrage vient de là.

En général, les historiens anciens de saint Ignace ont, presque complètement, abstrait leur héros du temps et de l'espace. J'ai essayé d'éviter ce grave défaut. Sans croire à la loi du milieu aussi déterminément que Taine, on doit tenir que, pour voir comme il faut un grand homme d'autrefois, il est indispensable de le replacer parmi ses contemporains. Ceci est d'une telle évidence qu'on s'étonne d'avoir à le dire. J'espère que, dans cette nouvelle histoire d'Ignace de Loyola, on apercevra, avec plus de netteté, les lignes du cadre réel dans lequel se déroula la vie extraordinaire du fondateur de la Compagnie de Jésus. Avant de dominer ses entours, il a beaucoup reçu d'eux ; il faut les connaître, même pour voir combien il les domina. Dans les desseins de la Providence, ce dedans fut en fonction de ce dehors.

Dans l'évolution du travail historique, le XIX^e siècle marque une étape heureuse : les esprits sont devenus plus exigeants, et plus familiers des rigoureuses méthodes. On aime encore les récits captivants, surtout en France, où l'art de conter fut toujours en faveur ; mais on tient beaucoup à l'exactitude. Je n'ose me flatter que, dans ce livre, la narration piquera vivement, de page en page, la curiosité. En tout cas, grâce aux recherches faites, j'aurais été

à même de juxtaposer au présent volume tout un volume de ce que nos érudits du grand siècle appelaient les preuves. Là les critiques, les esprits difficiles, et les fervents de saint Ignace auraient trouvé les textes qui importent, avec les discussions indispensables pour justifier les affirmations et les dénégations, les préférences et les silences, auxquels je me suis arrêté. Mais la crise économique, qui gêne tant de monde, gêne aussi les auteurs. Pour demeurer dans les limites d'un seul in-8, j'ai réduit mes notes à l'indispensable.



L'année 1921 a ramené le centenaire de cette blessure du siège de Pampelune, qui fut pour Inigo de Loyola l'occasion d'une conversion éclatante ; 1922 nous a rappelé 1522, c'est-à-dire le laborieux berceau spirituel de Manrèse, où le converti de Loyola devint un orant et un apôtre ; il nous a rappelé encore le glorieux 1622, qui vit les fêtes de la canonisation du fondateur de la Compagnie de Jésus. En 1934, nous célébrerons le quatrième centenaire des vœux offerts à Montmartre par Ignace et ses premiers compagnons. Ces grandes dates sont une invitation à exalter la mémoire d'un admirable serviteur de Dieu ; d'autant que sa magnanimité est un exemple valant pour les siècles.

Aujourd'hui, sauf en quelques rares pays d'Europe et d'Amérique, la Compagnie de Jésus a une existence misérable, entravée par les lois. Des politiciens, qui se flattent de représenter la liberté tout court, mesurent étroitement aux jésuites les facultés d'être, de posséder et d'agir, laissées toutes larges aux entrepreneurs de débauche, de jeu et de révolution sociale. Il paraît que la prospérité d'un peuple moderne exige cette contradiction et cette iniquité. Pour les victimes de ce déni de justice, aucun réconfort ne saurait valoir le spectacle de la vie de saint Ignace. A regarder ce lutteur héroïque, on apprend l'imperturbable patience, avec la certitude de durer et de triompher un jour.

Quant aux jésuites qui jouissent d'un franc laissez-passer pour

leur zèle apostolique, et même reçoivent les encouragements des pouvoirs publics, ne faut-il pas qu'ils se souviennent que les appuis terrestres sont fragiles et insuffisants ; que la faveur divine doit indispensablement s'ajouter à celle des hommes ? Sans quoi, ni les œuvres entreprises ne seront fécondes pour le salut des âmes, ni elles ne résisteront à la morsure du temps. Combien de pages de la vie de saint Ignace inculquent à ses fils cette nécessaire leçon !

Le temps où nous sommes, en dépit du grand effort de déchristianisation poursuivi dans la vieille Europe, est remarquable par l'expansion du catholicisme au loin. Jamais plus de colonnes de missionnaires ne sillonnèrent les contrées païennes. Dans cette armée de la conquête évangélique, les jésuites sont partout : dans l'Amérique du Sud et du Nord ; au Japon, en Chine et aux Indes ; à Ceylan, aux Philippines et en Australie ; en Égypte, en Syrie, en Arménie et à Constantinople ; dans l'Afrique du Nord, au Congo et au Cap. Plus vivement encore qu'au XVI^e siècle, les contrecoups de la politique européenne se font sentir aujourd'hui dans le monde d'outre-mer. Des gouvernements qui traquent les religieux en Europe s'intéressent à leur apostolat lointain, à moins qu'ils ne s'ingénient à transporter, dans les colonies, les instruments de torture légale fabriqués à l'usage des métropoles dites civilisées et libres. Au milieu des difficultés qui compromettent leur recrutement, des résistances où ils se heurtent, de la pauvreté dont ils souffrent, et sous les climats meurtriers qui les déciment, les missionnaires ne sauraient connaître rien d'aussi lumineux pour leur esprit, ni d'aussi chaud pour leur cœur, que l'histoire du chef, dont l'ardeur créa leur milice, afin de conquérir le monde à Jésus-Christ.



Au jugement de l'exacte histoire, Ignace de Loyola est un grand homme ; l'Église a infailliblement proclamé qu'il est un grand saint. Une si noble vie mériterait un écrivain génial. Sans doute les choses merveilleuses parlent d'elles-mêmes ; mais combien elles parlent plus haut, lorsque la langue du conteur s'égale à

elles. Si, pour peindre les saints, parce qu'ils sont d'éblouissantes images de Dieu, les couleurs manquent aux plus riches artistes, à quoi sera réduite la palette de ceux du commun? Dans ce récit, il arrivera trop souvent que d'admirables réalités seront entrevues en des tableaux médiocres. Que saint Ignace me pardonne; et que mes lecteurs suppléent à mon impuissance!

Paris, 31 juillet 1921-30 octobre 1933.

BIBLIOGRAPHIE

La collection des *Monumenta Historica Societatis Jesu*, source principale du présent livre, comprend 61 volumes. Cette masse énorme de pièces a été publiée, avec préfaces, notes et tables, par une laborieuse équipe de jésuites espagnols. Ainsi ont-ils réalisé l'idée du T. R. P. Louis Martin, général de la Compagnie de Jésus, qui voulait mettre en plein jour les archives des premières années de l'Ordre. Service immense, qui a profondément et heureusement modifié les études sur saint Ignace et son œuvre.

Dans la bibliographie qui va suivre, par suite de la disposition que je lui donne, on se rendra compte du secours que ces *Monumenta* apportent à l'historien.

Quant aux livres d'histoire générale, aux études de détail ou aux pièces d'archives, ce que j'en dis, au bas des pages, suffira, je pense. Dresser, par ordre alphabétique, la liste complète des ouvrages consultés, paraît une tyrannie ou une routine sans profit. On ne trouvera donc ici que certaines indications plus importantes, groupées dans un ordre logique, et accompagnées parfois d'un bref commentaire.

I. AUTOBIOGRAPHIE, ŒUVRES, LETTRES, PROCÈS DE SAINT IGNACE.

1. Acta P. Ignatii, notés par Gonzalès de Camara, *Scr. de S. Ign.*, I, 31-98.
2. Exercitia spiritualia (Ed. princeps), Rome, Blado, 1548. — (Ed. Roothaan), Rome, Salviucci, 1835. — (Ed. phototyp. de l'autog. espagnol, Rome, Danesi, 1908). — (Ed. phototypique de la Vulg. lat.), Paris, Lethielleux, 1910. — (Ed. crit. des *Mon.*), Madrid, Ribadeneira, 1919.
3. Directoire, publié par le P. Pierre Bouvier S. J., Paris, Beauchesne, 1917. — Directoria ignatiana, dans Exercitia (Ed. crit. des *Mon.*), 778-794.
4. Constitutiones (Ed. princeps), Rome, in ædibus Soc., 1558. — (Ed. Aquaviva), Rome, in Coll. Soc., 1606. — (Ed. La Torre), Madrid, Aguado, 1892. — (Ed. crit. des *Mon.*), Rome, 1934, I. Doc. prævia.
5. Epistolæ (Ed. Menchaca), Bologne, G. de Franciscis, 1804. — Lettres (Ed. Bouix), Paris, Lecoffre, 1870. — Cartas (Ed. La

Torre), Madrid, Aguado, 1874-1889, 6 vol. — *Epistolæ et instructiones* (Ed. des *Mon.*), Madrid, 1903-1911, 12 vol.

6. Procès contre S. Ignace : Azpeitia, *Scr. de S. Ign.*, I, 580-598. — Alcalá, *Scr. de S. Ign.*, I, 598-624. — Salamanque, *Scr. de S. Ign.*, I, 79. — Paris, *Scr. de S. Ign.*, II, 3-4. — Venise, *Scr. de S. Ign.*, I, 624-625. — Rome, *Scr. de S. Ign.*, I, 627-629, 659-666.

7. Procès, en vue de la canonisation, en Espagne, en Flandre, en Italie, *Scr. de S. Ign.*, II, 112-130, 167-705. — Décret de béatification (27 juillet 1609), *Scr. de S. Ign.*, II, 945-948. — Lettre du P. Claude Aquaviva, *Scr. de S. Ign.*, II, 949-952. — De vita et miraculis a Rota probatis, *Scr. de S. Ign.*, II, 971-978. — Relation de la Rote, *Scr. de S. Ign.*, II, 982-1015.

II. RÉCITS, LETTRES, PROCÈS DES PREMIERS COMPAGNONS.

8. Nicolas Bobadilla, *Autobiographia Bobad. Mon.*, 613-633. — *Compendia operum Bobad. Mon.*, 634-646. — *Epistolæ, Bobad. Mon.*, 1-182.

9. Paschase Broet, *Epistolæ, Mon. Broet.*, etc., 1-254.

10. Jean Codure, *Epistolæ, ibid.*, 415-449.

11. S. François Xavier, *Epistolæ, Xav. Mon.*, 2 vol.

12. Jacques Laynez, *Epistola de S. Ign.*, *Scr. de S. Ign.*, I, 98-129. — *Epistolæ, Lainii Mon.*, les deux premiers vol. — *Disput. Tridentinae* (Ed. Grisar), Innsbruck, Rauch, 1886.

13. Claude Le Jay, *Epistolæ, Mon. Broet.*, etc., 265-405.

14. B. Pierre Le Fèvre, *Memoriale, Fabr. Mon.*, 489-495. — *Epistolæ, Fabr. Mon.*, 1-488.

15. Simon Rodriguès, *Commentarius, Mon. Broet.*, etc., 451-517. — *Epistolæ, ibid.*, etc., 514-875. — *Causa, Scr. de S. Ign.*, I, 666-707.

16. Alphonse Salmeron, *Epistolæ, Salm. Mon.*, I, 1-139, 572-594. — *Salm. Mon.*, II, 754-780.

III. ÉCRITS, LETTRES DES JÉSUITES CONTEMPORAINS DU SAINT.

17. Gonzalès de Camara, *Memoriale, Scr. de S. Ign.*, I, 153-337.

18. Annibal du Coudret, *Fragmentum, Scr. de S. Ign.*, I, 572.

19. Jean Couvillon, *Confessiones, Extraits dans Tacchi Stoairi*, I, 403-414.

20. S. François de Borgia, *Diarium, Borg. Mon.*, V, 729-887. Tr. fr. partielle dans Suau, *Saint François de Borgia*, 554-578. — *Epistolæ, Borg. Mon.*, II, 1-450.

21. Christophe de Madrid, *De frequenti usu Sanctissimi Eucharistiæ Sacramenti Libellus*. Rome, in aed. Soc., 1557. Tr. fr. dans Paul Dudon, Paris, Beauchesne, 1910. *Pour la communion fréquente et quotidienne*, 75-180; texte, *ibid.*, 221-283.

22. Olivier Manare, *De rebus Soc. Commentarius*, Florence, Ricci, 1886. — *Responsio ad Lancitii postulata*, *Scr. de S. Ign.*, I, 525-539. — *Censura de vita S. Ign.*, *Scr. de S. Ign.*, I, 720-725. — *Lettres sur le portrait de S. Ignace*, *Scr. de S. Ign.*, II, 489-497. — *Fragment sur Bobadilla dans Bobad. Mon.*, 646-648.

23. Pierre Nadal, *Cronicon*, *Nad. Mon.*, I, 1-25. — *Epistolæ*, *Nad. Mon.*, I, 46-345. — *Instructiones*, *Nad. Mon.*, IV, 364-624. — *Del modo de proceder*, *Nad. Mon.*, IV, 616-619. — *Traditiones Societatis*, *Nad. Mon.*, IV, 619-625. — *Patrum dicta*, *Nad. Mon.*, IV, 635-648. — *De oratione*, *Nad. Mon.*, IV, 670-726. — *Apol. pro Exercitiis*, *Nad. Mon.*, IV, 820-873. — *De studiis Societatis*, *Mon. pædag.*, 89-140.

24. Benoît Palmio, *Autobiographia* dans *Tacchi Storia*, I, 606-619; *ibid.*, II, 396-403.

25. S. Pierre Canisius, *Confessiones*, dans *Epist.* (Ed. Braunsberger), I, 6-31. — *Epistolæ* (Ed. Braunsberger), I, 68-653. — *Documenta*, dans *Epist.* (Ed. Braunsberger), I, 653-773. — *Modus tradendi Exercitia*, dans *Edit. crit. Exer.*, 986-987.

26. Jean de Polanco, *Cronicon*, *Mon.*, 6 vol. — *Ephemerides*, dans *Pol. complem.*, II, 575-588. — *Industriæ*, dans *Pol. complem.*, II, 725-775. — *Instructiones*, dans *Pol. complem.*, II, 823-834. — *Directorium*, dans *Ed. écrit. Exer.*, 795-846. — *Breve Directorium ad confesarii... munus*, Rome, Blado, 1544.

27. Pierre de Ribadeneyra, *Confessiones Ribad. Mon.*, I, 1-98. — *Epistolæ Ribad. Mon.*, I, 5-223. — *Dicta et facta S. Ign.*, *Scr. de S. Ign.*, I, 393-441. — *Tratado del Instituto...* Madrid, Coll. S. J., 1605. — *Tratado del modo de gobernar de S. Ignacio* Madrid, Aguado, 1878.

28. *Litteræ quadrimestres*, 6 vol. — *Epistolæ mixtæ*, 5 vol.

IV. BIOGRAPHIES DE SAINT IGNACE.

29. Pierre de Ribadeneyra, *Vita Ignatii Loyolæ...* Naples, Cacchi, 1572. *Vida del P. Ignacio de Loyola*, Madrid, Gomez, 1583.

Sources indiquées : les dictées de saint Ignace à Gonzalès de Camara, la lettre de Laynez sur S. Ignace, ce que Ribadeneyra a vu et entendu lui-même. L'édition espagnole est plus complète; elle a été retouchée dans la suite, à plusieurs reprises; l'édition de 1594 offre un texte à peu près définitif.

Sur l'ouvrage de Ribadeneyra, nous avons les censures de Canisius, Manare, Araoz, Christophe de Gouvéa, Valignani, Mafféi (*Scr. de S. Ign.*, I, 714-749).

30. Jean-Pierre Mafféi, *De vita et moribus Ignatii Loyolæ*, Rome, Zanetto, 1585. Mafféi n'indique pas ses sources.

Nous avons la censure de Ribadeneyra sur cet ouvrage (*Scr. de S. Ign.*, I, 749-758).

31. Nicolas Orlandini, *Historiæ Societatis Jesu prima pars...*

Rome, Zanetto, 1615. Dans la préface, le P. Sacchini marque que l'auteur a surtout puisé ses informations dans la correspondance active et passive de S. Ignace et dans les écrits de Polanco.

32. Daniel Bartoli, *Della vita et dell' Instituto de S. Ignazio...* Rome, Manelfi, 1650. Sources indiquées : outre Orlandini, Maffei et Ribadeneyra, les écrits de Le Fèvre, Laynez, Rodriguès, Polanco, Nadal, Manare, etc., et la volumineuse correspondance d'Ignace.

33. Toutes les biographies du fondateur écrites par les jésuites de n'importe où, de 1572 à 1772 dépendent de ces ouvrages fondamentaux. Notamment après la béatification et la canonisation de saint Ignace, les écrivains se multiplient; et ils puisent quelques informations dans les procès canoniques. Ainsi font, par exemple : en Espagne, Eusèbe Nieremberg (Madrid, 1631), Lucas de Arcones (Grenade, 1633) et François Garcia (Madrid, 1685); en France, Jean de Bussièrès (Lyon, 1670) et Dominique Bonhours (Paris, 1679); en Flandre, François de Smidt (Anvers, 1628) et Jacques Coret (Namur, 1679); en Allemagne, Jacques Bidermann (Dillingen, 1625) et en Italie, Nolarci (Venise, 1680) et Antoine-François Mariani (Bologne, 1741).

34. Au XVIII^e siècle, le P. Pien, bollandiste, publie son grand travail historique et critique, dans les *Acta SS.*, juillet, VII, 420-645.

Naturellement, la suppression de la Compagnie, par les princes bourbonniens d'abord, puis par Clément XIV, amène le silence sur le fondateur. Le travail historique reprend, au XIX^e siècle, pour se continuer au XX^e dans de meilleures conditions. Il convient de signaler, entre autres, les ouvrages suivants :

35. Christophe Genelli, S. J., *Leben der heiligen Ignatius von Loyola*, Inspruck, Wagner, 1848. Sources indiquées : outre les biographies primitives, Mariani, le P. Pien, les lettres publiées par Menchaca, et celles que l'auteur a pu recueillir lui-même.

Charles Sainte-Foi (pseud. de Eloi Jourdain) a publié une traduction française (Paris, Lecoffre, 1852, 2 vol.). Le P. Victor Kolb a réédité Genelli, en le complétant (Ratisbonne, Pustet, 1900).

36. Charles Clair, S. J., *La vie de saint Ignace de Loyola, d'après Pierre Ribadeneyra, son premier historien*. Paris, Plon, 1891. A la traduction du texte espagnol l'auteur a joint, chapitre par chapitre, des informations diverses. Le volume est luxueusement illustré.

37. L. Michel, S. J., *Histoire de saint Ignace de Loyola, d'après les documents originaux, par le P. Daniel Bartoli*, Bruges, Desclée, 1893, 2 vol. A la traduction du texte italien, le P. Michel a ajouté une chronologie de la vie de saint Ignace, une généalogie, une traduction du journal spirituel tel qu'il a été publié par le P. de la Torre, des notes très nombreuses.

Les historiens que nous allons nommer maintenant ont tous travaillé d'après les archives de l'Ordre :

38. Antoine Astrain, S. J., *Historia de la Compañia de Jesus, en la Asistencia de España*, Madrid, Ribadeneyra, 1902, I, 1-655.

39. Henri Fouqueray, S. J., *Histoire de la Compagnie de Jésus, en France*, Paris, Picard, 1910, I, 1-220.

40. Pierre Tacchi Venturi, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia* Rome, Albrighi, 1910, I; 2^e éd., Rome, Civ. catt., 1931, 2 vol.; II, Rome, Civ. cath., 1922.

41. François Rodriguès, *Historia da Companhia de Jesus na Asistencia de Portugal*. Porto, Empresa edit., 1931, I, en 2 vol.

Depuis que les *Monumenta Historica* ont commencé à paraître, ont profité de ce secours les historiens suivants :

42. W. Van Nieuwenhoff, *Leben der heiligen Ignatius von Loyola*, Amsterdam, 1891.

43. François Thompson (éd. par le P. Pollen, S. J.), *Saint Ignatius Loyola*, London, Burns et Oates, 1910.

44. Victor Kolb, *Leben der heiligen Ignatius von Loyola* publié par le P. Fr. Matheyer, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1931.

45. Antoine Huonder, S. J., *Ignatius von Loyola*, Cologne, Kato-lische Tag-Verlag, 1932.

V. BIOGRAPHIES DES PREMIERS COMPAGNONS ET DES PREMIERS JÉSUITES.

46. Pierre de Ribadeneyra, *Vida del P. Maestro Laynez* dans une vie de saint Ignace qui contient aussi celle de Borgia. Madrid, Madri-gal, 1594, *Vida del P. Francisco de Borja*, Madrid, Madri-gal, 1592.

47. Nicolas Orlandini, *Vita Petri Fabri...* Lyon, Rigaud, 1617.

48. Horace Tursellini, S. J., *De Vita Francisci Xaverii*, Rome, 1596.

49. J. M. Prat, S. J., *Le B. Pierre Le Fèvre*, Lyon, Briday, 1893; *Le Père Claude Le Jay*, Lyon, Briday, 1874; *Mémoires pour servir à l'Histoire du P. Broet...* Le Puy, Freydiér, 1885.

50. M. J. L. Cros, S. J., *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*. Toulouse, Loubens, 1894, I. *Saint François Xavier, sa vie et ses lettres*. Paris, Retaux, 1900, 2 vol.

51. Alexandre Brou, S. J., *Saint François Xavier*, Paris, Beau-chesne, 1912, 2 vol.

52. Othon Karrer, *Der heiligen Franz von Borgia*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1921.

53. Pierre Suau, S. J., *Saint François de Borgia*, Paris, Beauchesne, 1910.

54. M. Rader, *De Vita Petri Canisii...* Munich, Bergius, 1614. — F. Sacchini, *De vita et rebus gestis P. Patri Canisii*, Ingolstadt, Anger-maria, 1616.

55. L. Michel, S. J., *Vie du B. Pierre Canisius*, Paris, Desclée, 1897. — Othon Braunsberger, S. J., *Petrus Kanisius*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1913.

56. Alphonse Kleiser, S. J., *Ein Seeleneroberer... Kornelius Wissha-ven*, Paderborn, Schöningh, 1930.

VI. TRAVAUX DIVERS SUR IGNACE ET SON ŒUVRE.

A. — *Le fondateur.*

57. Jacques Gretser, S. J., *Apologia pro vita S. Ignatii*, 3 vol., Ingolstadt, Sartorius, 1599, 1601, 1604.
58. Jules Negrone, S. J., *Dissertatio historica de S. Ignatio Societatis Jesu fundatore...* Cologne, Kinck, 1630.
59. Jean-Baptiste Rho, S. J., *Ad Constantinum Cajetanum Achates...* Lyon, Prost, 1641. — *Ad Castaldum interrogationes apologeticæ*, Lyon, Borde, 1644.
60. Jean Creixell, S. J., *San Ignacio en Barcelona*, 1907; *San Ignacio en Manresa*, 1914; *San Ignacio de Loyola*, 2 vol., Barcelone, Subirana, 1922.
61. Eberhard Gothein, *Ignatius von Loyola und die Gegenreformation*, Halle, Niemayer, 1895.
62. Henri Böhmer, *Studien zur Geschichte der Gesellschaft Jesu*, Bonn, Falkenroth, 1914.
63. Louis von Pastor (tr. fr.), *Histoire des papes...* XI, 450-551; XIII, 144-192; XIV, 198-268.

B. — *Les Exercices spirituels.*

64. On trouvera, dans Sommervogel, la longue liste des commentateurs des *Exercices*. Je ne signale ici que quelques-uns des plus récents :
65. Maurice Meschler, *Das Exercitien Buch des H. Ignatius von Loyola erklärt und in Betrachtungen Vorgelegt...* publié par le P. Sierp, S. J., Fribourg-en-Brigau, Herder, 1926. — Tr. fr. Paris, Lethiellieux, 1928, 3 vol.
66. Jaime Nonell, S. J., *Los Ejercicion espirituales de N. S. P. Ignacio*, Manresa, 1896. — Tr. fr. du P. Thibaut. Louvain, Museum Lessianum.
67. Janvier Bucceroni, S. J., *Exercizi spirituali*, 3^e éd., Rome, Pustet, 1903. — Tr. fr. Paris, Lethiellieux, 1904.
68. Ignace Casanovas, S. J., *Introducció als Exercicis espirituals de Sant Ignasi de Loyola*. I. *Teoria i preparació*; II. *Primera septmana*, Barcelona, Foment de pictat, 1932.
69. Henri Watrigant, S. J., *La genèse des Exercices spirituels*, Amiens, 1897. — *La Méditation fondamentale avant saint Ignace*, C. B. E., n. 9. *Quelques promoteurs de la méditation méthodique au XV^e siècle*, C. B. E., n. 59.
70. Alexandre Brou, S. J., *La spiritualité de S. Ignace*, Paris, Beauchesne, 1918; *Les Exercices spirituels de S. Ignace*, Paris, Tequi, 1922; *Saint Ignace Maître d'oraison*, Paris, Spes, 1925.
71. Sigismond Brettle, O. M., *San Vicente Ferrer und sein literarischer Nachlass*, Munster, Aschendorff, 1924.

71 bis. Louis Peeters, S. J., *Vers l'union divine par les Exercices de Saint Ignace*, Bruges, Beyaert, 1924. — R. de Maumigny, S. J., *La grande retraite des Exercices école d'oraison*, Paris, Beauchesne, 1916. — K. Richstätter, S. J., *Myistische Gebetsgnaden und ignatianische Exerzitien*, Innsbruck, 1924.

72. Henri Pourrat, S. J., *La spiritualité chrétienne*, Paris, Gabalda, 1925, III, 36-76.

73. Arthur Codina, S. J., *Los origenes de los Ejercicios espirituales de San Ignacio de Loyola*, Barcelona, Bibl. Balmès, 1926.

74. Joseph-Marie March, S. J., *San Ignacio de Loyola y Ramon Lull*, Manresa, février 1927.

75. Paul Dudon, S. J., *Lettres spirituelles de saint Ignace de Loyola*, Paris, Spes, 1933.

75 bis. Pierre Leturia, *De oratione matutina in Societate Jesu documenta selecta*, dans *Archiv. hist. Soc. Jesu*, 1934, 47-108.

C. — Les Constitutions.

76. Jérôme Nadal, S. J., *Scholia in Constitutiones*, Prati, 1883.

77. Pierre de Ribadeneyra, S. J., *Tratado en el cual se da razón del Instituto de la Compañia de Jesus*, Madrid, Coll. de la Comp., 1605.

78. Achille Gagliardi, S. J., *De plena cognitione Instituti*, Bruges, Desclée et Brouwer, 1883.

79. François Suarez, S. J., *De religione Societatis Jesu* (Ed. du P. de Reverseaux), Bruxelles, Greuse, 1857.

80. Emmanuel Aicardo, S. J., *Comentario a las Constituciones de la Compañia de Jesus*, 6 vol., Madrid, Blass, 1919-1932. Le P. Oswald, le P. Ramière, le P. Besson, le P. Fine ont commenté l'Institut du point de vue canonique. Le premier, le P. Aicardo, s'est appliqué à montrer, à l'aide des *Monumenta*, comment Ignace faisait pratiquer ses constitutions.

D. — Enseignement.

81. Éd. Pontal, *L'Université et les jésuites*, Paris, Baltenweck, 1877.

82. G. Pachtler, *Ratio studiorum et institutiones scholasticæ...* 4 vol., Berlin, Hofmann, 1887-1894. — B. Duhr, *Die Studienordnung der Gesellschaft Jesu*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1896.

83. A. Schimberg, *L'éducation morale dans les Collèges de la Compagnie en France, sous l'ancien régime* (xvi^e-xviii^e siècles), Paris, Champion, 1913.

84. J. B. Herman, S. J., *La pédagogie des jésuites au xvi^e siècle*, Bruxelles, Dewit; Paris, Picard, 1914.

85. Jules Cordara, S. J., *Collegii germanici et hungarici Historia*, Rome, Salomoni, 1770. — Card. André Steinhuber, S. J., *Geschichte des kollegium Germanikum-Hungarikum*, Fribourg, Herder, 1906.

86. J. H. M. Tesser, S. J., *Petrus Canisius als Humanistisch Geleerter*, Amsterdam, H. J. Paris, 1932.

E. — *Missions.*

On trouvera dans Sommervogel la liste des travaux anciens sur les diverses Missions de la Compagnie. Je signale ici deux livres sur les conceptions missionnaires de saint Ignace.

87. Antoine Huonder, S. J., *Der H. Ignatius von Loyola und der Missionsberuf der Gesellschaft Jesu*, Aachen, 1922.

88. Jesus-Maria Granero, S. J., *La accion missionera y los métodos misionales de san Ignacio de Loyola*, Burgos, Siglo de los Misiones, 1932.

INTRODUCTION

Lorsqu'on aura lu jusqu'au bout cette histoire, il apparaîtra clairement, j'espère, que saint Ignace de Loyola fut un très efficace réformateur de l'Église. En quelques pages, il convient de rappeler, dès maintenant, combien ce renouvellement de la société chrétienne était nécessaire.

Ce tableau peut s'esquisser de bien des manières. Il est peut-être plus commode et plus suggestif de lui donner pour centre la figure d'un pape fameux. Au début du xvi^e siècle, le spectacle qu'offre l'Église, au regard de l'historien, se synthétise assez bien dans le pontificat de Jules II.

* * *

Jules II était né Julien de la Rovère. Sa famille, établie à Abbizzola, petit village de Ligurie, voisin de Savone, était peut-être noble; elle était sûrement pauvre, bien que la bonne fortune d'avoir donné deux papes à l'Église l'ait faite souche de princes. Sixte IV, avant de ceindre la tiare, avait été un professeur fameux dans les Universités de Padoue, de Bologne, de Pavie, de Sienne, de Florence et de Pérouse. Il portait l'habit de saint François et faisait honneur à sa robe. Sa piété, sa vertu, son savoir le firent en mai 1464 général de son Ordre, puis cardinal (18 sept. 1467). Pape, il procura l'avancement des siens. De ses trois jeunes neveux : Barthélemy de la Rovère devint évêque de Massa (1473), puis archevêque de Ferrare (1475); Pierre Riario et Julien de la Rovère furent créés car-

dinaux le même jour (16 décembre 1471). Julien avait 28 ans ¹.

Les grandeurs précoces, au milieu de la corruption babylonienne de Rome, ne facilitaient guère à ce jeune homme la vertu. Comblé par son oncle de multiples et riches bénéfices ecclésiastiques, sans parler d'abbayes données en commande, il reçut les titres d'archevêque d'Avignon, de Bologne, d'évêque de Lausanne, de Coutances, de Viviers, de Mende, d'Ostie, et de Vellétri. Le cardinal-neveu avait des rentes énormes et tentatrices. Il en usait pour protéger les artistes, et aussi pour mener une vie d'un luxe princier, dans ce palais de Saint-Pierre-aux-liens, dont le nom, devenu vide de sens, ne rappelait plus la gloire héroïque du premier pape chargé de chaînes. Moins avide que Jean de la Balue, moins dissolu que Frédéric Sanseverino ou Baptiste Orsini, moins fastueux qu'Ascagne Sforza et moins impudent que Rodrigue Borgia, Julien de la Rovère ² n'en est pas moins un homme du quattro-cento, un cardinal de la Renaissance, jusque par le feu des passions de sa jeunesse.

Toutefois ce n'est pas à proprement parler un libertin. L'impatience du joug et le besoin d'un grand rôle, la *virtu* au sens de Machiavel, sont la vraie marque de son caractère. La politique l'attire et l'occupe. Légat en France (février-octobre 1476) sous le règne de Louis XI; sauveur de Rome, lorsqu'Alphonse de Calabre, favorisé par la faction des Orsini, menace la ville éternelle d'un coup de main; candidat du roi de France et du roi de Naples au conclave de 1492, il fut de bonne heure désigné pour les plus grandes affaires. Lorsque son rival Rodrigue Borgia fut élu au souverain pontificat (11 août 1492), Julien de la Rovère alla se cacher dans son évêché d'Avignon. Il n'en sortit que dans les bagages des rois de France, lorsque Charles VIII (1494-1495) et Louis XII (1499) passèrent les Alpes pour conquérir le Milanais. Pour se fixer à Rome, il attendit la mort d'Alexandre VI (18 août 1503).

1. L. Pastor, *Histoire des papes, depuis le fin du Moyen Age* (trad. fr.), Paris, Plon, IV, 188, 192, 216.

2. *Id.*, *ibid.*, IV, 228; V, 351-358.

Son influence au conclave fit échouer la candidature du cardinal d'Amboise; la sienne eût réussi, sans la vieille rancune d'Ascanio Sforza; mais le règne de Pie III fut si court (22 septembre-18 octobre 1504) que, dès l'ouverture du second conclave de 1504, Julien de la Rovère retrouva ses chances et fut élu en une matinée¹.

Telle est, en bref, la carrière de l'homme qui devient, au début du xvi^e siècle, le chef de l'Église. Et cette carrière elle-même permet de pronostiquer ce que sera le pontificat de Jules II.

Lorsqu'on pénètre au Vatican, par la porte de service qui donne via Angelica, à l'extrémité nord de la caserne des Suisses, dès le seuil, on voit luire, au loin, sur les soubassements qui portent le musée des inscriptions anciennes, les mots *Julien de la Rovère, Ligurie, neveu de Sixte IV*. Le puissant bâtisseur a laissé sa trace au palais des papes. De lui date le corps immense qui relie aux appartements Borgia le Belvédère d'Innocent VIII; de lui, les *loggie* qui entourent l'admirable cour Saint-Damase; de lui les fresques de la Sixtine, et celles des *Stanze*; de lui enfin la fondation des quatre piliers énormes destinés à porter la coupole de Saint-Pierre. Parmi tous les papes de la Renaissance, il n'en est pas un, pas même Léon X, qui ait conçu de si grandes merveilles et qui ait pu associer à ses desseins des artistes tels que Bramante, Michel-Ange et Raphaël. Jules II fut le plus hardi et le plus heureux Mécène des arts².

Guichardin estime que Jules II n'avait d'un prêtre que l'habit et le nom. L'allemand Grégorovius a redit, en l'aggravant, le jugement de l'historien florentin; pour lui, Jules II est « l'une des figures les plus profanes et les plus anti-ecclésiastiques qui aient paru sur le siège de Saint-Pierre ». De telles formules sont excessives. Ces auteurs se sont souvenus seulement des jours d'orage, où le pape en colère faisait tout trembler devant lui, des jours de plaisir où il s'adonnait à la

1. Pastor, *op. cit.*, V, 407, 417; VI, 182, 194.

2. *Id.*, *ibid.*, VI, 405-416.

chasse, des jours de politique où le soin de l'Etat l'absorbait, des jours de fièvre guerrière où ce vicaire du Christ, cuirassé et botté, pressait la marche des troupes en campagne, le premier levé, le dernier couché, sobre comme un spartiate, dur à la fatigue, indifférent aux intempéries. Malgré tout, Jules II fut autre chose qu'un soldat ou qu'un politique supérieur.

Son enfance avait grandi, dans l'atmosphère d'un couvent de Saint-François, sous le rayonnement de la piété de son oncle, le futur Sixte IV. Cette religion profonde des premières années put s'évaporer sous le vent des passions, dans l'orgueil des grandeurs, par la contagion des scandales romains et parmi les tracasseries du gouvernement. Mais le feu divin couva toujours dans ce cœur ardent. Et cela parut bien aux derniers jours du pape. Contraint de s'aliter le jour de Noël 1502, les pensées de l'éternité montèrent d'elles-mêmes à son esprit. Il en parlait souvent, tout en continuant de vaquer aux affaires. Le malade ne quittait plus *ces stanze* où le pinceau de Raphaël avait traduit, en fresques immortelles, la brève formule du savoir laissée par Pic de la Mirandole : *Philosophia quaerit, Theologia invenit, Religio possidet*. Lorsque le pas de la mort se fit entendre au seuil de sa chambre, le vieux pontife l'écouta sans trembler. Lucide, tranquille, il régla avec Parès de Grassis (4 février 1513) ses dernières volontés et ses funérailles. Quelques jours plus tard (16 février) il donna ses instructions pour la 5^e session du Concile de Latran; il y revint, le 19, dans la plénitude de son intelligence et de son vouloir. Le 20, il se confessa, reçut le saint Viatique, fit appeler les cardinaux, auxquels il parla en latin, comme dans un consistoire; implorant leurs prières, leur recommandant la crainte de Dieu et l'observation de sa loi, les adjurant de suivre, dans les élections imminentes, les prescriptions de sa bulle du 15 février. Dans la nuit il rendit son âme à Dieu. C'était finir en pape.

Jules II n'oublia jamais complètement qu'il l'était. Sa bulle contre toute simonie dans les conclaves date des premières années de son règne; elle témoigne du noble souci de mettre le vicaire de Jésus-Christ, dès le jour de son élection, dans une

indépendance parfaite. Le soin de propager la foi chrétienne fut très vif chez Jules II : il donna des évêques aux jeunes colonies d'Amérique; des missionnaires aux Indes, à l'Éthiopie, au Congo; il rêva de convertir le Shah de Perse et s'occupa des Hussites de Bohême. La défense de la pure doctrine ne le laissa pas indifférent, comme en témoignent les poursuites contre les Marranes de Rome (1503-1513); le supplice de quatre dominicains suisses qui trompaient le peuple par de faux miracles; la condamnation de l'anthropomorphisme de Pierre de Lucca; l'établissement des inquisiteurs à Toul, à Naples et à Bénévent; les démêlés avec les souverains d'Angleterre, d'Espagne, de Hongrie, de Savoie et de Venise, quand ils empiétèrent sur les droits de l'Église. Son action se fit aussi sentir dans la réforme des monastères d'Italie, de France, de Suisse et d'Irlande; il régla la vie conventuelle des religieux étudiants dans les Universités, réorganisa la Congrégation bénédictine du Mont Cassin, réduisit à une certaine unité les multiples familles de saint François, établit l'autorité de la Grande Chartreuse sur les autres maisons de l'Ordre, prit des mesures pour la prospérité des olivétains et des augustins du Saint-Sauveur, et confirma les nouveaux statuts donnés par saint François de Paule aux minimes.

Telles sont les traces que le court bullaire de Jules II porte de son activité apostolique. Elles prouvent que Guichardin et Grégorovius calomnient, lorsqu'ils prétendent que l'indigne neveu de Sixte IV n'avait rien d'un prêtre. Il n'est pas jusqu'aux efforts de Jules II, pour rétablir par les armes le patrimoine de saint Pierre dans son intégrité, qui ne procèdent d'un sentiment de religion; car il y voyait la garantie de l'indépendance spirituelle du Pontife romain et le seul moyen d'échapper à la vassalité subie par les papes d'Avignon. Et c'est ce qu'a reconnu le protestant allemand Burchard, quand, dans son livre sur la *Renaissance* en Italie, il appelle Jules II le « Sauveur de la Papauté ».

Lorsqu'on regarde au Musée des Offices, à Florence, le portrait dans lequel Raphaël a fixé pour la postérité la figure

de Julien de la Rovère, on éprouve une sorte d'inquiétude. Le pape est assis dans un fauteuil; sa barbe grisonnante descend sur sa mozette rouge; la tête est inclinée sous le poids des soucis, plus que de l'âge; et les regards profonds et vifs, semblent scruter, sans les pouvoir pénétrer, de redoutables problèmes. Ce n'est pas là un triomphateur, mais un lutteur qui n'a pas rempli sa destinée. La force rayonne de cette tête énergique; on devine que Jules II l'a employée sans compter, sans l'épuiser non plus. On retrouve l'homme qui sut résister à Bramante, lorsque celui-ci voulait, dans son plan de la Basilique de Saint-Pierre, déplacer le tombeau des Apôtres; l'homme qui fut capable de ramener à Rome, vaincu et docile, Michel-Ange qui en avait fui furieux; l'homme qui arracha aux mains sacrilèges et avides, morceau par morceau, tout le domaine temporel des papes; l'homme qui libéra la ville éternelle des factions et des brigandages; l'homme qui chassa les étrangers de l'Italie; l'homme qui sut coaliser, contre Venise rebelle au pouvoir spirituel, la France, l'Espagne et l'Empire, et plus tard faire échec à Maximilien et à Louis XII; sans que jamais la bataille lui ait fait peur ou que sa diplomatie se soit lassée. Et pourtant cette tête réfléchit dans un sérieux impressionnant; ses yeux fixent des points à atteindre qui semblent lointains et difficiles. Jules II mourut, sans avoir réformé l'Église qui en avait si grand besoin.

Lorsque Luther en Allemagne se leva, en prophète, contre l'orgie de Babylone, il ne fut qu'un moine fatigué des chaînes de ses vœux, un docteur infidèle à la tradition comme à la Bible, un corrompueur de la morale, un semeur de discords civiles. A la veille de sa mort, il disait : « Si je savais devoir vivre cent ans encore, et dominer, par la grâce de Dieu, non seulement les intrigues, les séditions, et les tempêtes actuelles, mais toutes celles de l'avenir, je vois bien que malgré cela nous n'aurions pas réussi à procurer la paix à nos descendants, car le diable vit et règne. » Le protestantisme est un système formulé par Luther, implanté et maintenu par les efforts des princes, apostats comme Luther. Ce moine éloquent, jovial,

grossier, orgueilleux, sensuel et bourrelé de frayeurs intimes, a diminué, loin de l'augmenter, la religion, la justice, la moralité, parmi le peuple allemand; aux misères de l'Église de son temps il a ajouté des misères nouvelles¹.

Si détestable que fût le remède proposé par Luther, il l'offrait comme un remède. La faveur qu'il trouva témoigne des plaies profondes de la religion. Depuis plus de cent années, l'Église catholique était rongée par un mal dévorant.

C'est le dessein du Christ, fondateur de l'Église, que la divine vertu de sa vérité et de sa vie se communique aux hommes par le canal d'une hiérarchie d'hommes. Mais, tout en revêtant les prêtres, les évêques et les papes du pouvoir d'enseigner, de sanctifier, et de gouverner les fidèles, il les a laissés au péril de leur libre arbitre. Si leur indignité n'enlève rien à leur pouvoir, elle doit, en ruinant leur crédit, stériliser leur action. De là les appauvrissements de la vie divine dans l'Église.

Or, quand Jules II monte sur le trône pontifical, les causes de cet appauvrissement ne sont que trop puissantes. Par les théories de Marsile de Padoue et de Guillaume Occam au xiv^e siècle, l'idée de la monarchie ecclésiastique est faussée. Le séjour des papes à Avignon, pendant 70 ans, prolonge et aggrave le schisme d'Occident, le Concile de Bâle² consomme la crise, où semble disparaître l'autorité des Papes. Un humanisme³ antipapal, antimonacal, antimédiéval, antichrétien, précipite, grâce à l'invention de l'imprimerie, la décadence des mœurs, le discrédit des vieilles institutions, la défaveur du savoir traditionnel, la diffusion du blasphème hardi et la renaissance du paganisme. Contre ces forces dissolvantes, qui désagrègent la foi et la vertu, il faudrait des papes, des évêques et des prêtres modèles. Les médiocres, les douteux, les indi-

1. Janssen, *L'Allemagne et la Réforme* (tr. fr.), Paris, Plon, II, 67-88, 116-128, 231-240, 491-592; III, 58-92, 449-460, 591-595.

2. Noël Valois, *Le pape et le concile de Bâle*, Paris, Picard, 1909, I, 215-310; II, 127-303.

3. Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme*, Paris, Hachette, 1909, II, 314-345.

gnes sont roulés par le torrent qu'ils devraient endiguer.

Tel est le pesant héritage que le passé jette sur les épaules de Jules II, au début du xvi^e siècle.

Le mal est profond, étendu, invétéré. Pour y remédier le Pape aura dix ans de vie; et il n'est pas un saint. Il n'a pu que concevoir des projets et ajouter une poussée légère à celle des réformateurs parus avant lui. Le Concile de Latran est la preuve de sa bonne volonté.



Malheureusement ce n'est pas seulement la Curie romaine qui a besoin de réforme. Dans toute l'Italie, les scandales abondent, par lesquels des ecclésiastiques de tout rang détruisent au lieu d'édifier; des cardinaux, des évêques, des prêtres, des moines, s'adonnent au jeu, aux trafics suspects, à la luxure; cependant que les essentiels devoirs de la prédication et de l'administration des sacrements sont délaissés. En nombre de villes, des Académies aux noms frivoles recrutent les amateurs du libertinage de l'esprit. Plus peut-être que partout ailleurs, il y a, en Italie, un humanisme subversif de la croyance¹.

Bien avant Luther, l'Allemagne est dressée à la révolte contre le pape par Jean Huss; et par Jean de Wesel au mépris des indulgences, du culte des saints, du purgatoire, des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction. Parmi les évêques, les curés et les moines de l'Empire, il n'en manque pas, hélas! qui sont indignes de leur état. L'Église d'Allemagne est la plus riche de la chrétienté; ses richesses la corrompent. A cause de cela même, le respect des traditions chrétiennes et des chefs spirituels est fort ébranlé².

En France, spectacle trop pareil. Il y a un gallicanisme

1. Pietro Tacchi Venturi, S. J., *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, Roma, Albrighi, 1910, I, 33, 46, 143, 154, 164, 168, 183; E. Rodocanachi *La Réforme en Italie*, Paris, Picard, 1920, I, 46, 138, 196-206.

2. Janssen, *op. cit.*, II, 575-586.

antipapal. Les élections des évêques et la collation des bénéfices sont entachées des abus les plus graves, beaucoup de couvents sont relâchés; le clergé, parce que trop de ses membres sont inférieurs à leur tâche, n'est plus l'oracle incontesté du pays ¹.

Au milieu de la décadence universelle, l'Église d'Espagne semble, au premier coup d'œil, offrir un spectacle glorieux. Les Rois catholiques, Ferdinand et Isabelle n'ont pas simplement réalisé l'unité de l'Espagne au nord (1474-1479), conquis la Navarre (1512), repris le Roussillon (1492), ajouté Naples à leurs domaines de Sicile (1504), étendu leur empire jusqu'aux Amériques découvertes par Colomb (1492-1494); ils ont ravi à l'Islam le royaume de Grenade (1491) et la côte de l'Afrique du Nord, d'Oran à Tripoli (1509-1510). Le souffle des Croisades palpite dans l'âme chrétienne des deux souverains et en celle de leur premier ministre, l'illustre cardinal Ximénès. Ils n'ont pas seulement l'ambition de faire trembler le monde, au rugissement du lion symbolique qui se dresse sur leur blason; plus haut que l'étendard de Castille, ils veulent arborer, sur les terres conquises, comme ils firent à l'Alhambra de Grenade, la croix de Jésus-Christ. Cette monarchie, extraordinaire par la rapidité et l'étendue de ses accroissements, est animée par un esprit de religion qui pénètre ses lois, suscite ses monuments, commande sa civilisation.

Par malheur, elle se trouve impuissante à régler les mœurs du grand nombre. Depuis que les débauches et les violences de Pierre le Cruel, et des princes ses tristes émules, ont disparu dans la nuit des années écoulées (1350-1369), le temps n'a pas guéri les maux de la société espagnole.

Jusqu'au seuil du règne de Charles-Quint, le peuple demeure ignorant et grossier; le clergé des monastères et des paroisses résiste aux réformes des conciles; les prélats batailleurs, profanes, indignes, ne manquent pas jusque sur les sièges les plus illustres. Fonseca, Carrillo Carvajal, Ayala, d'autres encore, déshonorent leur état, plusieurs ont l'impudence de se faire

1. Imbart de la Tour, *op. cit.*, II, 107, 115, 227, 240, 290, 306.

enterrer avec leur sacrilège progéniture. Avant de scandaliser Rome, les Borgia ont étalé leurs vices dans le royaume de Valence. Un bâtard de Ferdinand le Catholique occupe le siège de Saragosse. Les expéditions lointaines, qui donnent à la monarchie les terres du Nouveau Monde, sont marquées par de sauvages épisodes : parfois, marins et commerçants rivalisent de luxure. Le relâchement a envahi nombre de cloîtres, avec des novices sans vocation ; la clôture des monastères de femmes est enfreinte de la façon la plus éhontée. Les bénéficiers ecclésiastiques oublient de remplir les devoirs qui conditionnent leur droit de recueillir les rentes de leurs bénéfices : la parole de Dieu n'est plus annoncée aux peuples qu'en des sermons rares, sans doctrine et sans zèle ; la table sainte est déserte comme les confessionnaux, sauf peut-être à Pâques. La foi demeure, mais mal éclairée, et dépourvue des bonnes œuvres sans lesquelles elle ne saurait opérer le salut.

En définitive, l'Espagne, comme le reste de l'Europe occidentale, est travaillée par des maux profonds. Si l'on peut dire que les idées fausses y circulent moins qu'en Allemagne, en Italie et en France, on est obligé de convenir que les mœurs y sont également en décadence ; et que l'Évangile n'est qu'exceptionnellement la loi souveraine des âmes baptisées ¹.



Néanmoins, là comme dans le reste de la chrétienté, les canons des conciles, en même temps qu'ils témoignent des maladies séculaires, prouvent que l'Église a la volonté d'y apporter remède. Il ne faudrait pas croire que, dans le xv^e siècle, tout est ruine et désordre. Dans ces temps que le regard passionné de Luther considérait comme uniquement gomor-

1. V. de la Fuente, *Historia eclesiastica de España*, IV, 363, 366, 372, 376, 380, 393, 444, 447, 450. Astrain, *Hist. de la Compañía de Jesús, en la Asistencia de España* (2^e éd.), I, 72-82. Dans les pages de l'Introduction qu'il a ajoutée à son texte primitif, le P. Astrain cite des témoignages et évoque les faits les plus décisifs.

réens, les témoins ne manquent pas à la vérité, ni les modèles à la vertu.

Benoît XII, Grégoire XI, Boniface IX sont des hommes instruits, intègres et nobles; Nicolas V, Pie II, Paul II, Jules II montrent des qualités plus éclatantes encore. Jean XXII offre aux yeux une vie austère comme un paysage des Causses de son Quercy; Urbain V est vénéré sur les autels. Les cardinaux Capranica, Albergati, Albornoz, Torquémada, Ximénès, Nicolas de Cusa, Bessarion sont des gloires de l'Église. Quels évêques admirables que saint André Corsini de Fiesole, saint Antonin de Florence, saint Laurent Justinien de Venise !

Le chancelier Gerson, Thomas à Kempis, Denys le Chartreux, Tauler, Suso, Ruysbroeck; les fondateurs de la vie commune aux Pays-Bas, des amis de Dieu en Suisse et en Allemagne, des Hiéronymites espagnols ou italiens (Jean d'Erfurt et Barthélémy de Saint-Dominique), sont des âmes toutes à Dieu. A plus forte raison pouvons-nous considérer comme d'éminents serviteurs du Christ : saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, le bienheureux Diégo d'Espagne, le bienheureux Amédée de Portugal, le bienheureux Nicolas de Flue, saint Jean Népomucène, sainte Catherine de Sienne, sainte Françoise Romaine, sainte Brigitte de Suède, sainte Colette et sainte Jeanne d'Arc.

Au milieu du monde désolé, leurs prières, leurs vertus, leurs immolations, leur apostolat montent vers le ciel comme une puissante protestation; ces saints authentiques montrent que, même dans les jours de malheur et de honte, l'Église, par quelque endroit, mérite encore le titre de sainte. Leurs exemples, joints aux efforts des bons prêtres, des bons évêques et des bons papes, font circuler dans le corps de la société chrétienne un sang pur; et ce sang maintient la vie, compromise par les toxines mortifères qui s'appellent les fautes des pécheurs, les vices du clergé et les erreurs des hérétiques.

Et voilà qui condamne l'entreprise de Luther. Avant lui, d'autres ont travaillé efficacement à la réforme de l'Église. Ils

ne l'ont pas guérie à jamais, parce que la nature humaine demeure indéfiniment sujette au mal, et parce que le plan de la Providence est de respecter le jeu périlleux de la liberté. Il est vrai, ces merveilleux médecins des âmes furent trop rares; mais leur action a été réelle, ininterrompue. Ils ont gardé l'Église de la mort.

Le xvi^e siècle, par son histoire, apporte à la prétention orgueilleuse du moine de Wittemberg une réplique plus décisive encore. Au cours de cet âge, que Jules II inaugure, d'autres vengeurs se lèveront du Décalogue méconnu, de la majesté divine bravée par les pécheurs ou les hérésiarques. Paul III réorganisera le Saint Office en suprême tribunal de la foi (1542), établira l'Index (1543), ouvrira le Concile de Trente (13 décembre 1545). Cette assemblée, combattue par de terribles influences contraires, durera vingt ans. Pie IV finira par en achever les travaux (15 décembre 1563). Nous vivons encore des trésors amassés dans ce concile, dont des papes illustres travaillèrent énergiquement à appliquer les réformes.

Mais combien l'action de ces pontifes eût été plus difficile et plus courte, si autour d'eux n'avaient surgi une légion d'hommes, inspirés de Dieu pour montrer au monde, dans leur vie sainte, toute la splendeur de l'Évangile : Gaétan de Thienne, fondateur des théatins (1524), Matteo de Rosia, fondateur des capucins (1528), Jérôme Émilien, fondateur des somasques (1528), Antoine Zaccaria, fondateur des barnabites (1530), Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire (1548), Jean Léonard, fondateur des clercs réguliers de la Mère de Dieu (1574), Camille de Lellis, fondateur des clercs ministres des infirmes (1585), Jean de la Barrière, réformateur des cisterciens français (1587); Pierre Fourier, réformateur des chanoines de Saint-Augustin (1587), François Caracciolo, fondateur des clercs réguliers mineurs (1588), César de Bus, fondateur des doctrinaires (1592). Les femmes rivalisent avec les hommes d'ardeur et d'initiative : Jeanne de Valois établit les annonciades (1500), Angèle de Mérici institue les ursulines (1537), Thérèse de Jésus réforme le Carmel (1562).

Toutes ces âmes d'élite prêchent et réalisent la sainteté; leur exemple et leur parole la propagent. C'est au milieu de cette pléiade magnifique des vrais réformateurs de l'Église, qu'a sa place Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. Nous n'avons pas à le comparer aux autres, encore moins à l'exalter au-dessus. Pour rendre gloire à Dieu dont il a été l'instrument, il suffira de dire ce qu'il fut et ce qu'il fit, dans le siècle qui connut la crise de la Renaissance, les dévastations de la Réforme, et les hardiesses des découvreurs de continents.



LIVRE PREMIER

En attendant la vraie destinée.

CHAPITRE PREMIER

LE FILS DES LOYOLA

(1493 ? - 1521).

Parmi les trois provinces basques de par delà les Pyrénées, l'une s'appelle Guipuzcoa. D'après un historien local¹ du xvi^e siècle, Guipuzcoa signifie « faire menace à l'ennemi » ; comme qui dirait : « Nous te mettrons en pièces. » L'histoire de ce coin de terre est assez féconde en prouesses guerrières, pour lui mériter un nom qui sonne comme un défi. Voulant expliquer, dans son *Compendio historial*, le caractère belliqueux des Guipuzcoans, Lope de Isasti² fait une remarque fort simple : dans le pays le minéral de fer abonde, les eaux potables en sont chargées, les habitants ont du fer dans les veines ; c'est tout le secret de leur trempe énergique. Au reste le pays est montagneux, la pluie fréquente, le vent du nord domine ; les gens ne connaissent que la vie des forges ou des champs ; les tours et châteaux des vingt-quatre familles principales, appelées *Parents majeurs*³, sont tous bâtis en rase campagne. Plongés, dès l'enfance, dans un tel milieu, hommes et femmes forment une forte race, au corps résistant, à l'âme fière.

1. Le bachelier Juan Martinez Valdivia cité par Lope de Isasti.

2. *Compendio historial de Guipuzcoa*, p. 260. Lope de Isasti, prêtre guipuzcoan du xvii^e siècle, a écrit son ouvrage à Madrid en 1614-1626. Resté longtemps inédit, le *Compendio* a été imprimé en 1850 aux frais de la députation provinciale de Guipuzcoa.

3. Les *parientes mayores* encore appelés « chefs de lignage » étaient au nombre de 24 en Guipuzcoa. Ces féodaux formaient deux partis (*bandos*), les *Oñacinos* et les *Gamboinos*. Leurs querelles ensanglantent encore le pays au xv^e siècle. Lope de Isasti dans son *Compendio* (p. 75), et d'autres chroniqueurs avec lui, donnent la liste des 24 *parientes mayores*. Les Loyola sont en tête des *Oñacinos*.

Enserré entre la Biscaye à l'ouest, l'Alava au sud, la Navarre à l'est, borné au nord par la France et l'Océan cantabrique, le Guipuzcoa se trouve comme muré, par la nature même, dans son particularisme. Survolé par un avion, ce carré de 33 lieues de tour apparaîtrait aux regards partout hérissé de hautes masses montagneuses; coupé, du sud-est au nord-ouest, par cinq vallées de direction plus ou moins parallèle, fort étroites, au fond desquelles coulent vers la mer, en filet mince et rapide, des ruisseaux dont l'hiver fait des torrents.

Sensiblement au milieu de ce carré, l'Urola trace son sillon. Parti des montagnes d'Oñate qui séparent le Guipuzcoa de l'Alava, il parcourt la vallée de Legazia toute semée de forges, descend à Zumarraga, s'engage dans la vallée de l'Iraurgi, laissant à gauche Azcoytia et Azpeitia, pour aller se jeter, par Cestona, Arona et Zumaya, dans les eaux cantabriques. En bordure de la vallée paisible, sur la rive gauche de l'Urola, l'Izaraitz dresse sa crête dépouillée, trouée de carrières de marbre. Sur la bord opposée, l'Aramontzo étale les frondaisons de ses bois et ses blanches maisons paysannes.

Les bosquets ombreux de chênes, de hêtres et de châtaigniers, qui cachaient la maison de Loyola, au xvi^e siècle, ont disparu. La masse austère et grandiose d'un Collège, bâti au temps de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, domine aujourd'hui l'antique manoir et l'enveloppe¹.

Quand Ignace de Loyola vint au monde, les démolitions ordonnées par les rois de Castille, au siècle précédent, avaient tout à fait enlevé à la forteresse sa silhouette féodale². Elle avait dès lors l'aspect singulier qu'elle offre à nos regards. Le *Castillo* est un cube de 16 mètres de côté. Les murs du rez-de-chaussée et du premier étage, épais de 2 mètres, sont formés de blocs de pierre mal dégrossis, assemblés sans art,

1. Voir en appendice Note 1.

2. C'est en février 1457, pour mettre fin aux guerres locales, que le roi Enrique IV ordonna cette démolition. Lorsque les féodaux pardonnés redemandèrent à bâtir leurs forteresses, le roi permit (26 juillet 1460) à la condition que les *torres* n'auraient plus l'air d'une forteresse.

mais capables de défier les assauts et les bombardes. Jadis ils montaient jusqu'au faite dans ce rude appareil. Les luttes sanglantes des *Parientes mayores* fournirent aux rois de Castille du XIV^e et du XV^e siècle l'occasion d'ordres sévères de démolition. Les Loyola firent les sourds, obtinrent des délais et des pardons. Cependant, quand ils rebâtirent leur demeure à moitié détruite, ils mirent sur les soubassements anciens des murs de brique légère. Manifestement cet étage terminal a été construit en temps pacifiques, lorsque la guerre seigneuriale n'était plus qu'un souvenir. Par le sommet, le *Castillo* prendrait presque un air de chalet, si, aux quatre coins, de minces tourelles ne prétendaient lui garder comme une apparence de château fort d'autrefois.

La façade principale est au nord, vers Azpeitia¹. La porte d'entrée est dessinée en ogive. Au-dessus de l'arc, les armes des Loyola sont grossièrement sculptées dans la pierre noire. A la hauteur du second et du troisième étage et sous la toiture, court une large frise de briques losangées. C'est le seul ornement qui donne à l'édifice quelque architecture : demeure de gentilshommes campagnards, riches de souvenirs et d'orgueil plus que d'écus ; fournis de rentes qui étaient assez abondantes pour faire figure de nobles, mais trop maigres pour entraîner au luxe et au faste.

La famille des Loyola est ancienne². Le premier nom que nous révèlent les papiers encore subsistants au XVII^e siècle, est celui d'Inès de Loyola, mariée au XIII^e siècle à Lope Garcia de Oñaz. Des Oñaz, tout voisins des Loyola, nous pouvons, en remontant les âges, suivre la trace jusqu'en 1180. Mais au XIII^e siècle ils s'éteignent ; Lope Garcia de Oñaz laisse Inès de Loyola sans enfants ; celle-ci se marie à son cousin Juan Pérez de Loyola. Ainsi se fondirent les deux familles. Alphonse XII de Castille leur donna en 1331 un blason qui

1. Les premières chartes qui concernent Azpeitia sont du roi Fernando IV (20 février 1310, 1^{er} juin 1331). L'endroit s'appela d'abord Garmendia, puis Salvatierra, puis Azpeitia.

2. Voir Note 2.

témoigne de cette fusion : l'écu des Oñaz d'or au sept bandes de gueule, s'unit à celui des Loyola, d'argent, aux deux loups de sable accotés à une marmite de même ¹.

Les faveurs royales furent la récompense des vertus guerrières de la famille ². A la bataille de Béotibar (19 septembre 1324) où Français et Navarrais furent vaincus par les Guipuzcoans alliés aux troupes de Castille, Jean Pérez de Loyola et ses sept fils se distinguèrent par leur bravoure. Le souvenir de leurs prouesses est encore vivant dans le pays; tous les ans, le jour de saint Jean-Baptiste, patron de la ville de Tolosa, le peuple se rend en foule à Iguerondo. Une bande de danseurs ouvre le cortège; et l'on exalte à l'envi, en des chansons castillanes et basques, les exploits des fils de Pérez de Loyola.

En 1387 (par lettres royales renouvelées en 1394 et authentiquées en 1414 à la chancellerie épiscopale de Pampelune) les Loyola deviennent seigneurs et patrons de l'église Saint-Sébastien d'Azpeitia. Ce privilège honorifique et profitable, accordé à Bertrand Yanez de Oñaz et Loyola, était le prix de la fidélité au roi de Castille. Dans un conflit soulevé par les habitants contre le roi Jean, Bertrand tint pour le prince. Le prince reconnaissant lui accorda le droit de patronage ³ qui devait être la source de difficultés cent fois renouvelées. Elles commencèrent dès le temps de Bertrand Yanez, pour se prolonger jusqu'au temps de saint Ignace. Procès devant l'Ordinaire et en cour de Rome, sentences contradictoires et bulles papales, accords signés et rompus marquent périodiquement les phases de la querelle. Mais toujours les Loyola l'emportent et leur droit de patronage se maintient de génération en génération, aux mains des héritiers du nom : Bertrand Yanez le transmet à son fils Juan Pérez; celui-ci, mourant sans enfants, le laisse à sa sœur Sancha mariée à Lope Garcia de Lazcano; Juan Pérez de Loyola, issu de ce mariage, le remet à Bertrand son fils aîné.

1. G. de Hénao, *Libro de la Genealogia de san Ignacio*, ch. ix.

2. *Id.*, *ibid.*, ch. viii.

3. *Id.*, *ibid.*, ch. xi.

De la vie de la famille, en ces temps lointains, nous ignorons presque tout. Mais sur les contrats et testaments qui subsistent ¹, nous voyons que les Loyola croissent en richesse; les terres s'arrondissent, les vêtements précieux et le linge s'accumulent dans les armoires; l'église de la paroisse et les « basiliques » champêtres qui s'élèvent dans la vallée de l'Urola, reçoivent cadeaux et aumônes. Malgré tout, l'argent ne surabonde pas. Nous connaissons le contrat de mariage de Bertrand Yanez de Loyola avec Marina Sanchez de Licona. Il est question de la forge d'Ybaydera, de sept métairies, de pépinières et de troupeaux possédés par Bertrand; la dot de Marina est de 1.600 florins d'or, du coin d'Aragon. Le document souscrit par les notaires d'Azpeitia : Pedro Sanchez de Acharán et Gonzalo Martinez de Vezcargui est du 13 juillet 1467. Retenons cette date, c'est la date du mariage d'où naîtra Ignace de Loyola.

Longtemps on a écrit que la mère d'Ignace était fille de ce *solar* de Balda dont la tour, à Azcoytia, fut bâtie, dit-on, par Tubal, petit-fils de Noé, le premier homme qui ait mis le pied en Espagne, depuis le déluge. Isasti parle le plus sérieusement du monde de Tubal et de la visite que fit Noé au premier souverain des Espagnes. Les Azcoytiens ont sans doute abandonné aujourd'hui la légende de Tubal. Mais ils revendiquent comme une compatriote celle qu'ils nomment Marina Saenz de Balda. Légende aussi : Marina n'a de Balda ni le nom, ni le sang. Elle est fille de Marie de Zarauz et du docteur Martin Garcia de Licona : et celui-ci est petit-fils de Martin Pérez de Licona, lequel, en 1414, fut exilé de Lequeitio sa patrie et vint se fixer à Ondarroa, où il construisit une maison appelée aujourd'hui encore « Torre Barria » et dont la porte d'entrée porte l'écusson des Licona; une croix plantée dans le roc. Lequeitio et Ondarroa sont deux des douze ports de Biscaye. C'est d'une race trempée dans les vents violents des mers cantabriques qu'est née Marina Sanchez de Licona, mère d'Inigo de Loyola.

1. Arch. de Loyola et Arch. notariales de Azpeitia.

A la vérité, le docteur Martin Garcia de Licona put s'établir à Azcoytia vers 1463, et même habiter la maison des Balda. A cette date, il était investi par ordre royal du patronage de l'église d'Azcoytia; et il tenait ce droit d'un échange amical fait avec Pedro de Sylva, qui en était titulaire depuis la mort de Ladrón de Balda. C'est probablement d'Azcoytia que Marina Sanchez de Licona sera venue s'allier à un Loyola : car, à son contrat de mariage, dressé par les notaires d'Azpeitia des Azcoytiens ont signé. Là doivent se réduire les prétentions de la charmante ville, qui, depuis des siècles, dispute à Azpeitia l'honneur d'avoir fourni le sang de saint Ignace. Bertrand de Oñaz et Loyola est Guizpucoan. Marina Sanchez de Licona est Biscaine ¹. Ils sont d'ailleurs parents par alliance. Car Bertrand est fils de Pérez de Loyola et de Sancha Pérez de Iraeta; et Maria Ochoa, sœur de Marina Sanchez de Licona a épousé un Bertrand de Ozaeta, neveu de la femme de Bertrand de Loyola.

Comme les Loyola, les Licona sont de vieille souche. Ceux-ci existaient avant les villes de Lequeitio et Ondarroa; de même que ceux-là existaient avant Azpeitia. Les deux familles sont de *ricos hombres*, les deux sont patronnes des églises de leur résidence, les deux, au XVI^e siècle, ont une longue tradition de noblesse et de foi.

Le mariage de Bertrand de Loyola et de Marina Licona fut béni et fécond. Ils eurent, à en croire les Azpeitiens témoins au procès canonique de 1595, jusqu'à treize enfants. Il est impossible de reconstituer au complet cette descendance. Nous pouvons seulement nommer sept garçons : Juan Pérez, Martin Garcia, Hernando, Pero Lopez, Beltran, Ochoa Lopez, Inigo Lopez; trois filles à savoir : Joaneyça, Petronilla, Madalena ². Des dates de naissance de chacun de ces enfants nous ne savons rien de précis, les registres d'Azpeitia ayant été brûlés dans l'incendie dont la ville fut victime en 1515. C'est uniquement

1. Voir Note 3.

2. Voir Note 4.

par déduction que nous assignons 1493 comme la date vraisemblable ¹ de la naissance de saint Ignace; et c'est d'après le témoignage des habitants d'Azpeitia, dans le procès de 1595, que l'on a coutume d'appeler Inigo le dernier né de sa famille.



Il naquit au château de Loyola, probablement dans la chambre de sa mère, et fut baptisé à Azpeitia sous le nom d'Inigo Lopez ². Ce nom d'Inigo abonde dans les registres paroissiaux du Guipuzcoa, de Biscaye et de Navarre, au xv^e et au xvi^e siècle; il figure en des actes notariés d'Azpeitia pour des contemporains de saint Ignace; on trouve même à Orduña, en 1508, une confrérie de gentilshommes de Biscaye, sous le patronage de saint Inigo, vénérable abbé du monastère bénédictin d'Oña, dont la fête se célèbre le 1^{er} juin.

L'enfant fut privé, jeune encore, de son père et de sa mère. Bertrand de Loyola mourut le 23 octobre 1507; Marina, sa femme, avait disparu avant lui, à une date que nous ignorons. Jusqu'en 1507, c'est vraisemblablement au milieu de ses frères et sœurs que grandit d'abord Inigo. Cadet de famille, il fut comme son frère Pero Lopez voué à la cléricature; et dut commencer à vaquer, avec les autres clercs de la paroisse, aux premières études. Celles-ci ne dépassèrent point d'ailleurs l'art de lire et d'écrire. Les Loyola ne sont pas des lettrés. Des trois sœurs d'Ignace une seule était capable de signer son nom; si son frère Martin Garcia mêle dans ses livres de compte le latin au castillan, cela ne va guère loin, il est plus habile à manier l'épée que la langue de Cicéron. Bertrand et Ochoa, qui demeurent dans le pays lui ressemblent. Pour chercher fortune au loin à Naples et aux Indes, Juan Pérez et Hernando ³

1. Voir Note 5.

2. Lopez est la forme castillane de Lupus. Jamais Ignace ne s'appela Recalde. Nous dirons plus loin à quelle occasion on l'affubla de ce nom.

3. Hernando partit pour les Indes en 1510; sa renonciation aux biens paternels est du 16 mai 1510; il dit avoir alors 25 ans.

n'ont besoin que de leur nom, de quelques centaines de florins représentant leur légitime, et d'une belle audace. Pero Lopez sera le seul de la famille qui, suivant son chemin dans l'Église, prendra quelque teinture des lettres humaines et divines; il entrera dans les ordres et deviendra recteur de l'église Saint-Sébastien d'Azpeitia.

La foi chrétienne est, avec l'honneur chevaleresque, le bien le plus précieux de la famille. On y est catholique héréditairement. Les clauses testamentaires ¹ en témoignent avec éloquence. Les Loyola ont coutume, en consignant leurs dernières volontés, de donner leur âme à Dieu, de demander pardon de leurs péchés, de confier leur salut à la miséricordieuse protection de la Vierge, de régler les trentenaires de messes à dire pour le repos de leur âme, de payer leurs dettes; ils envoient des pèlerins prier pour eux au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe et même au tombeau de saint Jacques; ils n'oublient pas de faire des legs aux œuvres pies. Parmi celles-ci, figurent les « basiliques » qui s'élèvent sur les flancs des montagnes voisines de Loyola. Il faut nommer ici ces sanctuaires rustiques, où Inigo fut conduit tout enfant et initié aux dévotions de ses aïeux : Saint-Jean de Oñaz et Saint-Pierre de Loyola; Notre-Dame de Olaz et Notre-Dame de Elosiaga; Saint-Michel, Saint-Martin, Sainte-Madeleine; Saint-Jean de Eizmendi et Saint-Pierre de Elormendi. Sur ces *ermitas* ou *basilicas*, les Loyola ont droit de patronage; ils nomment les *fraylas* ou *mayorales* chargées de leur garde et entretien, et ils dressent les règlements qui les gouvernent.

A plus forte raison tiennent-ils à l'exercice de leur patronage sur l'église Saint-Sébastien d'Azpeitia. Pour ne pas remonter plus haut, Bertrand de Loyola, père d'Inigo, ne se souvient pas seulement des privilèges et des rentes qui lui reviennent sur les dîmes et oblations, il s'occupe de régler, selon les canons, la vie religieuse des clercs de la paroisse et

1. Aux arch. de Loyola et aux arch. not. d'Azpeitia, voir par exemple les testaments du 15 janvier 1431, 11 décembre 1461, 20 janvier 1496, 1^{er} mai 1549.

celle du peuple. Les femmes ne sont pas moins zélées pour la religion : parmi les gardiennes des « Basiliques » de Saint-Michel et de Sainte-Madeleine on comptera Marina, Inesa et Ioaneyça de Loyola. Catalina de Loyola, mariée à un Emparan d'Azpeitia, fondera le couvent de religieuses franciscaines qui existe encore tout proche de la *casa solar* de Emparan.

Les Licona sont de même trempe chrétienne. Le docteur Martin de Licona dresse pour l'église d'Azcoytia le règlement de 1466; en 1503, un Juan Pérez de Licona fonde à Sasiola (près de Mondragon) un couvent de saint François.

En venant d'Oñate, pour être la femme du frère aîné d'Inigo (2 septembre 1498), Madeleine de Araoz a encore accru le trésor religieux des Loyola. Fille de Pedro de Araoz, majordome des rois de Castille, Madeleine fut tenue, dit-on, sur les fonts du baptême, par la reine Isabelle; elle grandit, en tout cas, dans son entourage, fut honorée de son amitié et reçut d'elle, entre autres cadeaux de noces, à ce qu'on raconte, un tableautin de l'Annonciation¹. C'est pour mieux honorer la dévote image que Martin et Madeleine firent construire une chapelle au château. La Vierge fut mise au-dessus de l'autel. Elle y est encore, dans le même coin de la maison qu'au premier jour. Madeleine de Araoz apporte à Loyola comme un rayonnement de la religion profonde d'Isabelle la Catholique.

Toutefois, ces fermes croyances et ces œuvres pies ne gardent pas les Loyola des misères humaines. Les temps sont aux violences et aux faiblesses de toutes sortes. Les commandements de Dieu, indiscutés en théorie, ne sont pas toujours fidèlement observés. L'exemple de ce relâchement vient de haut : Ferdinand le catholique et Charles-Quint ont leur famille irrégulière. Loin des cours, dans la vallée solitaire de Iraurgui, les Loyola ont dans leur manoir comme une tradition de péché; les testaments en font foi. Tel est le milieu dans lequel Inigo

1. Cette tradition est consignée dans une déclaration faite en 1571 par Andrés de Alzaga, bénéficiaire d'Azpeitia. Comme nous l'avons déjà noté, la présence de l'écusson des Guévares sur le cadre du tableau rend cette tradition suspecte.

grandit. La foi est indéracinable; l'orgueil, l'honneur et la bravoure sont une tradition, l'instruction ne compte pas, la vie désœuvrée s'emploie comme elle peut, au hasard des circonstances.

Lorsque son père meurt en 1507, Inigo a quatorze ans. La question de son avenir se pose. Il ne paraît pas, malgré la tonsure peut-être reçue, qu'il eût pris goût à la carrière ecclésiastique. Il était trop jeune pour s'en aller à Naples, comme Juan Pérez, qui y était mort en 1496, dans les Indes comme fit Hernando en 1510. Il partit pour Arévalo¹.

Là vivait Juan Velazquez de Cuellar, alcaide des forteresses d'Arévalo et de Truxillo, maître d'hôtel de la reine Isabelle, trésorier général du royaume de Castille. Par son mariage avec Maria de Vélazco, il s'apparentait à l'illustre famille de Guévara; et, par celle-ci, aux Licon. Nous avons dit plus haut que Madeleine de Araoz avait été dame d'honneur à la cour d'Isabelle. Ces souvenirs, ces liens de parenté expliquent comment la pensée put venir d'envoyer Inigo chez Juan Velazquez.

La belle-mère de celui-ci, Maria de Guévara, était une femme de haute piété. Un franciscain de Valladolid lui a donné une place, dans son *Char des dames*, qui est une traduction de l'ouvrage catalan, *Llibre de les dones*, dû à la plume de François Ximénès qui mourut évêque d'Elne² en 1409.

Maria de Guevara s'employa, avec son gendre Velazquez, à obtenir l'établissement définitif des Clarisses, dans le palais que le roi Enrique IV possédait à Arévalo. Elle finit même,

1. Voir Note 6.

2. Francesch Eximénis mourut le 23 janvier 1409. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de piété. Son *Llibre de les dones* (Livre des dames) fut imprimé par Rodenbach à Barcelone, en 1495. La traduction castillane dont je parle est d'un franciscain de Valladolid qui n'a pas signé son œuvre. La mention faite de Maria de Guévara est assez brève; elle a été ajoutée par le traducteur au texte d'Eximénis. Le *Carro de las damas* a été imprimé à Valladolid, par Villaquiran. Il en existe à la Bibliothèque Santa Cruz de Valladolid un bel exemplaire provenant du couvent franciscain del Abrojo. Sur Eximénis, voir Tolra de Bordas, *L'Ordre de saint François en Roussillon*, 90; et *Anuari del Institut de Estudis catalans* (1909-1910), 582; *Estudis franciscans*, juillet-décembre 1928, 469-471.

après la mort de son mari Arnao de Vélazco, par prendre l'habit du Tiers Ordre de saint François; ses dernières années, se passèrent dans l'hôpital Saint-Michel, à vaquer aux soins des malades et des pauvres. On imagine si les conseils et les prières de cette admirable chrétienne manquèrent à son jeune parent Inigo.

Il est peu probable cependant qu'Arévalo fût alors le séjour unique d'Inigo ¹. Par ses fonctions, Juan Vélazquez était contraint de suivre la cour dans ses déplacements à Valladolid, à Médina del Campo, à Ségovie, à Madrid; et naturellement Inigo marchait à sa suite, avec ses cousins, fils du trésorier de Castille. Les historiens ont coutume de dire qu'Inigo de Loyola fut page des rois catholiques. C'est une simplification qui est une inexactitude ². Les registres des comptes de la maison royale existent encore aux Archives de Simancas; au chapitre des pages, on y cherchera vainement le nom d'un Loyola. Mais, faisant partie de la maison de Juan de Vélazquez, il est très vrai qu'Inigo était à la cour de Castille.

Ce que purent être là sa vie, ses habitudes, ses pensées, deux mots du premier biographe ³ le dépeignent assez bien : c'était un « soldat dérégé et vain ». Soigneux des grâces de sa personne, désireux de plaire aux femmes, hardi dans ses entreprises de galanterie, pointilleux sur l'honneur, n'ayant peur de rien, faisant bon marché de sa vie et de celle des autres, prêt à tous les exploits, même à ceux qui ne sont qu'un abus de la force. Si dans ses rêves un idéal apparaissait, c'était celui que pouvaient lui suggérer les livres de chevalerie, dont la lecture l'occupait et l'attachait fort.

En 1515, il est de retour, ou de passage, à Loyola. Nous le

1. On montre encore à Arévalo la *Casa de san Ignacio*. Elle est située à l'angle des deux rues qui vont l'une à la Iglesia mayor, l'autre à la Iglesia San Miguel; comme il y eut, dès 1588, un collège de jésuites à Arévalo et dès 1579 des pourparlers en vue dudit collège, il se peut que la tradition sur la *Casa de san Ignacio* se soit fixée de bonne heure et à bon escient.

2. Déjà, Ribadeneyra avait relevé cette inexactitude dans ses remarques sur l'ouvrage de Mafféi, *Scr. de S. Ign.*, I, 744.

3. Ribadeneyra, *Vida*, t. II, c. XVIII.

savons par un procès que lui intente le corrégidor d'Azpeitia. Les documents qui nous restent¹ de cet épisode sont trop incomplets, pour que nous voyons clair dans l'espèce; mais il s'agit évidemment d'un mauvais cas. Les deux frères, Pero Lopez et Inigo, sont en cause; tous deux excipent de leur qualité de clercs, pour se soustraire à la juridiction du corrégidor, et en appeler à l'évêque de Pampelune. Le corrégidor suit les prévenus dans cette question de procédure et dispute contre eux, et contre le monitoire publié par l'official de Pampelune pour la défense des immunités ecclésiastiques. Avec les bulles d'Alexandre VI à la main et l'enquête juridique faite à Azpeitia, le procureur du corrégidor comparaît à Pampelune (6 mars) devant l'officialité. Pour bénéficier du for ecclésiastique, aux termes du droit en vigueur, il faut que le réclamant établisse qu'il a porté la soutane et la tonsure, pendant quatre mois au moins avant d'élever son recours. Or il est notoire, que si Pero Lopez est chapelain d'Azpeitia, Inigo « a toujours porté des armes, cape ouverte, longs cheveux et jamais tonsure apparente ». Comme par ailleurs les délits à eux imputés « sont très graves (*muy enormes*) pour avoir été perpétrés de nuit, de propos délibéré, avec préméditation, ainsi qu'il conste par l'enquête », le tribunal ecclésiastique est requis de punir Pero Lopez d'une peine proportionnelle, tandis qu'Inigo subira la justice du corrégidor. Le procureur d'Inigo invoque le monitoire. Le tribunal suspend toute conclusion et renvoie à dix jours.

Le 13 mai, le procès est repris. Le procureur du corrégidor redit son réquisitoire, en latin cette fois; il accuse les prévenus de délits variés, divers et graves (*gravia, et diversa et enormia*) et refait la démonstration du 6 mars. Aux termes des statuts synodaux de 1449, Inigo devrait être immatriculé sur le registre des tonsurés du diocèse de Pampelune. Il ne l'est point. Selon les mêmes statuts, les clercs du diocèse doivent porter

1. Ils sont imprimés dans *Scr. de S. Ign.*, I, 565-587. Astrain (I, 14-16) a le premier utilisé ces pièces, découvertes en 1882 par le P. Cros aux arch. mun. d'Azpeitia.

une tonsure, les cheveux coupés court; ils doivent revêtir, excepté en voyage, une soutane, ou robe ou manteau, ou casaque, ou justaucorps, amples et longs qui descendent à quatre doigts du sol; ce vêtement ne doit être ni bleu, ni vert, ni jaune, ni d'aucune couleur voyante; il n'y faut ni broderies ni rayures; et l'étoffe n'en doit pas être tailladée; la coiffure comme le reste doit être de couleur sombre. Or Inigo n'a jamais porté la tonsure comme le veulent les statuts. Ses cheveux, au lieu d'être courts, descendent jusqu'aux épaules. Les pièces de son vêtement sont de couleur voyante; chacune est semée de taillades où brillent des étoffes d'une autre couleur; sa toque est, comme le reste, fort éclatante. « Tout le monde l'a vu aller et venir, avec cuirasse, cotte de mailles et toute sorte d'armes. » Sa vie et ses « mœurs » sont encore plus séculières que ses habits.

La réponse du procureur d'Inigo manque à ce dossier incomplet; et nous ignorons la suite de l'affaire qui dut traîner encore quelque temps; car il existe une lettre de la reine Jeanne à l'official de Pampelune, pour se plaindre de l'opposition faite par lui à une sentence du corrégidor « contre des personnes laïques, en matière profane ».

Nous ignorons dans leur précision les faits qui motivaient la poursuite. Mais ces actes suspects ont eu lieu vers la fin du carnaval, temps de folies. Quatre ans après, en 1519, dans la maison même de Catalina de Emparan, à Azpeitia, Juan Martinez de Lasao et Pedro de Oñaz tueront à coups de couteau, après de chaudes discussions, Garcia Lopez de Anchieta, neveu du recteur de l'église Saint-Sébastien d'Azpeitia, celui-là même dont les Loyola avaient obtenu résignation du bénéfice en faveur de Pero Lopez. Ce crime est quasi contemporain des poursuites de 1515; il est commis par des alliés des Loyola, dans la maison même d'une Loyola, sur un clerc appartenant à cette famille Anchieta avec laquelle les Loyola étaient en brouille¹. La violence des haines locales et des mœurs de

1. Azpeitia, Arch. mun.

l'époque se révèle dans ces excès. A défaut de l'enquête du corrégidor don Fernando de la Gama, nous imaginons assez facilement de quels délits purent être accusés Pero Lopez et Inigo. Ce ne dut pas être un meurtre : le corrégidor aurait requis la peine de mort comme il fit en 1519 contre Juan Martinez de Lasao et Pedro de Oñaz. Mais il s'agit vraisemblablement d'attaques nocturnes et d'expéditions galantes. La complicité de Pero Lopez qui était prêtre (puisqu'on le qualifie de *capellán* dans le procès) ne met malheureusement pas obstacle à la conjecture ¹.

Ce pénible incident mit-il fin au séjour d'Inigo dans la famille de Juan Vélazquez ? Ou au contraire fut-il pour le coupable une occasion de chercher au loin où cacher sa honte ? Nous ne savons. Si Inigo revint auprès du trésorier du roi de Castille, ce ne fut pas pour de longs jours ; pour le favori des Rois catholiques, la disgrâce est toute proche. Comme s'il la pressentait, Juan Vélazquez avait constitué, avec l'approbation de Ferdinand, en faveur de l'aîné de sa famille un majorat : il avait fait aussi son testament (22 décembre 1514). Deux ans après, quand le roi expire à Madrigalejo, le 20 janvier 1516, Vélazquez est à son chevet, comme un serviteur fidèle et toujours cher. Mais une clause des dernières volontés du mourant va devenir l'occasion d'un geste fatal qui perdra le trésorier de Castille.

1. Adolphe Coster, hispanisant distingué, a publié *Juan de Anchieta et la famille de Loyola* (Paris, Klincksieck, 1930). Ce travail n'a point la portée que lui attribuait son auteur : parce que, sur les querelles entre les Anchieta et les Loyola, celui-ci n'a pas vu les pièces ; il ne fait qu'utiliser les documents publiés par le P. Adriano de Lizarralde ; parce qu'il interprète ces documents d'une manière discutable ; parce que le rattachement qu'il fait, du procès où Inigo de Loyola fut inculpé en 1515, à la brouille des Loyola avec Anchieta, n'est qu'une hypothèse ; enfin, parce qu'il est inexact que cette brouille et ce procès aient « une importance incalculable » pour connaître Inigo et comprendre toute sa destinée. — Le livre très utile et très lucide du P. de Lizarralde est intitulé : *Historia del Convento de la Purísima Concepción de Azpeitia*. Il est de 1923. — A cette date, depuis quarante ans, le P. Cros avait minutieusement exploré les archives du couvent. Et c'est d'après les notes copieuses et sûres du P. Cros qu'ont été rédigés en 1921 les chapitres de mon livre où est touchée la querelle entre les Loyola et Juan de Anchieta.

Le roi défunt avait laissé à Germaine de Foix, sa seconde femme, 3.500 ducats de rente à prélever sur les revenus de Naples. Devenu roi, Charles-Quint fit au testament de son grand-père une mutation importante : il réduisit à 2.500 le chiffre de l'argent légué; et il marqua que cette rente annuelle serait à prendre sur les redevances des villes d'Arévalo, Madrigal, et Olmédo et sur celles des cités de Salamanque, Avila et Médina del Campo ¹. Jean Vélazquez, averti par Cisnéros ² de la décision royale, en mai 1516, quitte Madrid, rejoint ses terres, proteste contre la violation de ses droits, et organise une résistance à main armée. Il assemble ses vassaux, qui viennent d'autant plus volontiers se ranger à ses côtés qu'il est le meilleur des maîtres.

Placée au confluent de l'Adaja et de Arévadillo, ceinturée par l'Adaja, comme par un fossé très profond, derrière lequel se dressent les hautes murailles et une citadelle, Arévalo semble pouvoir défier les troupes royales. Pour assurer la garde des faubourgs, Vélazquez établit entre les deux rivières un palanque fortifié, et attend qu'on le déloge. Cependant qu'il s'embastille ainsi, on met en mouvement diplomatique tout Arévalo. Bientôt le conseil royal reçoit une supplique; les notables de la ville protestent, au nom de tous, qu'ils ne veulent dépendre que de la couronne. Le Conseil, Cisnéros en tête, est d'avis que le souverain doit agréer les démarches, sans prendre aucune décision ⁴. Ainsi fait Charles-Quint.

Cependant le Conseil multipliait ses instances pour persuader Velazquez de sa folie. Celui-ci s'entêtait de plus en plus dans sa résistance. Pour le contraindre à céder, il fallut mander à Arévalo, l'alcade de la Cour, Cornéjo, lequel, à force d'actes notariés, réussit à avoir raison de la rébellion de l'alcade d'Arévalo, qui finit par renvoyer ses hommes d'armes et livrer

1. Gomez Rodriguez dans le *Bol. de la Real Academia de Historia* de Madrid (juillet 1890), XIX, 5-16.

2. Lettre de Cisneros à Ayala, 3 septembre 1516.

3. Sandoval, *Hist. de Carlos V* (1608), I, 84-85.

4. Cisneros à Ayala, 3 septembre 1516.

la forteresse à l'autorité royale¹. Le corrégidor dépêché par Cisnéros reçut à Arévalo le plus déférent accueil². Ruiné, disgracié, Vélazquez gagna Madrid. Tout en témoignant quelque froideur, Cisnéros lui offrit de s'intéresser à lui, en ami. Le vieux serviteur, dévoré de regrets, ne tarda pas à tomber malade et à mourir (12 août 1518). Il va sans dire que sa femme, Marie de Vélazco, avait été renvoyée par Germaine de Foix, dont elle était jusque-là, la confidente préférée³.

Au milieu de ce conflit, quelle fut l'attitude d'Ignace de Loyola? Était-il encore, à cette date, au service de Juan Vélazquez? Des historiens l'affirment sur la foi d'un témoin unique⁴, qui ne paraît pas un témoin décisif. Et d'ailleurs, on a peine à se représenter Inigo, le féal par excellence, engagé dans un acte séditieux contre le souverain. En tout cas, le page du trésorier de Castille ne pouvait que disparaître, broyé dans la disgrâce de son protecteur. Ce fut alors, s'il ne l'avait déjà fait auparavant, qu'il chercha asile auprès de son parent Antoine Manrique de Lara, duc de Nájera, nommé, en 1516, vice-roi de Navarre.

Nous allons le suivre dans ce milieu, qui bientôt tiendra plus de la guerre que de la Cour. C'est là que l'attend la Providence.

1. Carvujal, *Memorial o suma de algunos cosas que sucedieron despucs de la muerte del rey catholico*, B. N. de Madrid, Cod. 567, f. 251.

2. Cisneros à Ayala, 18 mars 1617.

3. Sandoval, *loc. cit.*

4. Par exemple le P. Fita, *Bol. de la Real Acad. de Historia de Madrid*, déc. 1890, XVII, 492-520; Gomez Rodriguez, *ibid.*, juillet 1891, XIX, 5-18.

CHAPITRE II

LE SOLDAT DE PAMPELUNE

(1517-1521)

Bien que sa venue en Navarre l'ait éloigné des rois de Castille, peut-être Inigo de Loyola est-il sur le chemin d'une plus haute fortune.

Marié à Doña Juana, de l'illustre famille catalane des Cardona (23 septembre 1504); nommé par Ferdinand trésorier général de Biscaye (30 juin 1505); héritier, par la mort de son père Pedro (1^{er} février 1515), des fiefs et du titre ducal de Nájera, Antonio Manrique de Lara est déjà un fort grand personnage parmi la noblesse du royaume, lorsque la faveur de Charles-Quint le fait, en 1516, vice-roi de Navarre, et, en 1518, chevalier de la Toison d'Or¹.

Il est vrai, ce coup avive les ressentiments qui depuis longtemps divisent les Manrique de Lara des Vélazco, connétables de Castille. Mais, aux yeux d'un tout jeune noble de 24 ans, tel qu'Inigo de Loyola, cette difficulté ne compte guère. Dans la maison du vice-roi, il est chez un ami des siens, gentilhomme d'un des plus grands officiers de la couronne, placé à un poste où la bataille est toujours en perspective. N'est-ce pas avoir toutes les chances?

D'abord, tout dut être jouissance, Antonio Manrique avait de multiples résidences²; ses fonctions de vice-roi ne le dis-

1. Luis Salazar de Castro, *Historia de la casa de Lara*, Madrid, 1694, II, 170; IV, 293, 299.

2. Le duc de Nájera avait une résidence à Nájera même, et c'était l'alcazar des anciens rois de Navarre, situé à mi-côte de la colline où la ville est adossée, sur la rive gauche de la Najarrilla. Cet alcazar communiquait par une galerie souterraine avec le *Castillo* fortifié bâti au sommet de la colline.

pensaient pas de promenades seigneuriales en ses domaines. A Pampelune, à Navarrete, à Nájera, à Logroño, Inigo de Loyola suivait son maître, menant agréablement la vie de château. Les romans de chevalerie lui agréaient sans doute, autant en Navarre qu'en Castille. Et à la lecture il joignait le jeu, la chasse, et les émotions plus violentes des duels. Bien plus tard, un Manrique, devenu évêque de Salamanque, dira au P. Araoz : « Je l'ai vu de mes propres yeux, un jour à Pampelune, Inigo croisa dans la rue une file d'hommes; quelques-uns de ceux-ci eurent le malheur de le pousser contre la muraille; lui alors de tirer l'épée et de les poursuivre jusqu'au bas de la rue; si on ne l'avait contenu, cela aurait fini par un meurtre¹. »

Chez les Manrique, comme chez les Loyola, la foi est robuste, mais les mœurs ne sont pas très réglées. Le duc Pedro, mort en 1515 revêtu de l'habit de saint François, a une nombreuse descendance illégitime, à laquelle d'ailleurs il pourvoit par testament². Le duc Antonio est plus sage, mais son fils Jean-Etienne ne suivra que trop les exemples de son grand-père. Fiancé en 1520, à Aldonza de Urrea, il en abusera outrageusement, sauf à compliquer ses torts par un autre mariage auquel il ne sera pas plus fidèle. Assurément ce serait malignité excessive que de réduire aux amusements toute la vie du *mesnadero* du duc de Nájera. Mais il serait paradoxal de prétendre que, pour être devenu plus militaire, aux ordres du vice-roi de Navarre, qu'il ne pouvait l'être au service du trésorier de Castille, Inigo de Loyola ait été soudain transporté dans une atmosphère de vertu. Il y a longtemps qu'on parle de la licence des camps; et ce n'est pas sans raison. La maison

La galerie existe encore. Du castillo il n'est plus que des ruines. De l'alcazar subsistent quelques soubassements dont les murs servent d'enceinte à un cimetière abandonné. A Navarrete, la maison des Nájera a disparu. Le souvenir de son emplacement — sur la place qui précède le portail de l'église — n'est gardé que dans la mémoire de quelques érudits curieux du passé.

1. Cristóbal de Castro, *Historia varia*, cité par Astrain, I, 16.

2. Luis Salazar de Castro, *op. cit.*, II, 149-152.

3. *Id.*, *ibid.*, II, 184, 186-187.

du vice-roi comptait une centaine de personnes; dans cette suite nombreuse, pour trouver des compagnons de plaisir, Inigo n'avait sans doute qu'à choisir.

Mais le décor va changer bientôt. Si, dans les premières années de sa charge, le duc de Nájera n'avait, pour l'émouvoir, que de vagues appréhensions sur la fidélité d'une province récemment conquise, il ne tardera pas à connaître à la fois toutes les angoisses de la guerre civile et de la guerre étrangère. Quiconque ignore cette histoire politique ne comprendra jamais l'âme d'Inigo combattant à Pampelune. Il faut conter, en bref, comment se noua le drame qui rendit si tragiques les débuts du règne de Charles-Quint.



La mort d'Isabelle la Catholique (26 novembre 1504) posa le problème de la succession au trône de Castille. Ferdinand, son mari, et Philippe le Beau, son gendre, se disputent le pouvoir suprême et chacun d'eux a ses partisans. La mort de Philippe (15 septembre 1506) ne résout le conflit qu'en apparence. L'autorité de Cisneros, la politique de Ferdinand, les grandes entreprises, que tentent ensemble le régent et le ministre, n'empêchent pas le malaise de persister. Les grands de Castille sont jaloux du cardinal; ils se défient du prince à qui ils ne pardonnent pas d'être Aragonais et d'avoir épousé en secondes noces (22 mars 1505) une Française, Germaine de Foix. Surtout, ils sont inquiets de voir grandir, pour le trône d'Alphonse le Sage, l'infant D. Carlos, né à Gand (14 février 1500), élevé dans une cour flamande, ignorant tout de l'Espagne, et à ce point jaloux de son autorité, que, de son initiative, il nommera par avance gouverneur du royaume (1^{er} octobre 1515), son précepteur Adrien d'Utrecht, au cas où Ferdinand viendrait à mourir ¹.

1. Manuel Danvila, *El poder civil en España*, Madrid, Tellez, 1885.
l. 513, 588, 611, 614, 625, 641.

Ferdinand meurt (23 janvier 1516). Il a désigné Cisneros pour chef du gouvernement. Du fond des Flandres, D. Carlos signifie qu'Adrien d'Utrecht, qu'il appelle son ambassadeur en Espagne, doit être consulté dans les conseils de la couronne. En fait, Cisneros gouverne. Ses quatre-vingts ans n'ont émoussé ni son esprit, ni son courage. Mais, sa correspondance avec Ayala en témoigne, en 1517, c'est-à-dire l'année même où Inigo de Loyola vient à Pampelune, d'inquiétants symptômes d'anarchie éclatent et se multiplient. En août, Burgos, Valladolid, Léon, Zamora se réunissent en *Hermandad* (Fraternité, Confrérie), font appel aux autres villes et tendent de réunir des Cortès. La rébellion des *Comuneros* est proche. Il ne s'agit pas de jeter bas le trône, mais de jeter dehors les Flamands et d'imposer au souverain le respect des privilèges de la noblesse.

Débarqué le 18 novembre 1517 sur les côtes d'Espagne, le jeune prince de dix-sept ans entend qu'on le traite en roi. Il est assez mal accueilli dès les premiers jours. Les Cortès succèdent aux Cortès et les fêtes aux fêtes, à Valladolid (1517), à Saragosse (1518), à Barcelone (1519 et 1520). Derrière ce voile éclatant, l'inquiétude est dans les cœurs. Si jeune qu'il soit, et bien qu'il ignore l'espagnol, D. Carlos ne peut pas ne pas comprendre que les Cortès de Castille, d'Aragon et de Catalogne sont plus promptes à exiger de lui des serments qu'à lui voter des subsides; et que leur nationalisme ombrageux se préoccupe de l'argent et des honneurs qui vont aux gens des Pays-Bas ¹.

Le 22 août 1520, à Barcelone, Frédéric de Bavière vient annoncer que les électeurs d'Allemagne offrent au roi d'Espagne (28 juin) la couronne impériale. Charles accepte, sans consulter qui que ce soit en Castille. A cette nouvelle, Tolède envoie des consignes de défiance aux villes du royaume; à Valladolid et à Tordesillas, le peuple s'ameute pour empêcher que le prince quitte la péninsule. Les Cortès se tiennent à

1. *Id., ibid.*, II, 35, 41, 44.

Santiago et à la Coruña dans la plus grande agitation ¹. Dès que le roi s'est embarqué (20 mai 1520) pour l'Allemagne, la colère castillane éclate, le signal de la rébellion est donné; Tolède, Avila, Zamora, Valladolid, Burgos, vingt villes s'insurgent. Sous le nom de *Santa Junta* un gouvernement s'improvise, qui s'établit à Avila d'abord, puis à Tordesillas où il s'autorise du nom de la reine Jeanne ².

Dehors les étrangers ! Tel est le mot d'ordre que Jean de Padilla et le fameux évêque de Zamora, Antoine Osorio de Acuña, donnent à la *Junta* dont ils sont les chefs les plus populaires et les plus hardis. La *Junta* délibère, donne des ordres, lève des troupes, nomme aux charges, en souveraine. De la Castille le mouvement se propage au sud en Estramadure et au nord jusqu'aux frontières de l'Aragon et dans les provinces basques. Seules la Galice, la Catalogne et une partie de l'Andalousie restent indemnes. A la même date, dans le royaume de Valence, s'organisent des *Germanias* plus violentes, et plus démocratiques encore que les *Comunidades* de Castille.

En face des insurgés, la monarchie est faible et divisée. Charles-Quint est en Allemagne, fort occupé des multiples problèmes que vient de soulever la révolte de Luther à la diète de Worms. Adrien d'Utrecht, qui, à la mort de Ximénès, est devenu régent du royaume, n'a ni le crédit, ni la valeur politique de son illustre prédécesseur. L'Amiral de Castille, Fadrique Enriquez, et le Connétable de Castille, Inigo de Vélazco, ne sont point d'accord. En outre, tous ces partageants du pouvoir sont loin les uns des autres, et ne communiquent que par lettres. C'est en ces conditions défavorables

1. *Id.*, *ibid.*, II, 49-52.

2. Sur le mouvement des *Comuneros* en Castille et des *Germanias* à Valence, voir Sandoval, *op. cit.* Au XIX^e siècle, cette histoire a été reprise en détail par Modesto de la Fuente, *Historia general de España*; et plus récemment, sur pièces, par Manuel Danvila dans son *Historia crítica e documentada de las Comunidades de Castilla*. Ce travail considérable forme les tomes XXXV-XXXIX, dans la collection intitulée *Memorial histórico español*.

que commence une lutte sanglante, dont il est difficile de prédire l'issue.

Ces données d'histoire espagnole ont quelque longueur; elles sont indispensables pour dessiner avec netteté la situation politique, comme la voyait Inigo de Loyola, situation horrible et angoissante. Au milieu de ce tumulte de guerre civile provoqué par la noblesse, comme aux plus mauvais jours du roi Henri IV de Castille, l'indignité des rebelles et le déshonneur de la monarchie émeuvent le jeune gentilhomme au plus profond de son âme. Là, sans doute, prit ses origines, le si vif sentiment, qu'il manifestera plus tard, du besoin social d'une autorité indiscutée. A Pampelune, il fait partie de la maison du duc de Nájera; dans la lutte contre les *Comuneros*, il suivra résolument son chef; la fidélité à la couronne est d'ailleurs dans les traditions des siens.

Bien que le mouvement des *Comuneros* fût, à son commencement, une insurrection des grands contre Charles-Quint, il arriva que, çà et là, le peuple en prit occasion pour se soulever contre les nobles. Au début de l'automne de 1520, à Dueñas, à Haro, les vassaux se liguent contre leurs seigneurs; de même à Nájera.

Le 14 septembre, des émeutiers de Nájera pendent un gentilhomme et réussissent à s'établir dans l'alcazar du duc. Le duc écrit en hâte aux régents du royaume qu'il laisse à Pampelune l'archevêque de Montréal en qualité de lieutenant général; et il court, dès le 15, à l'ennemi avec quelques troupes. Inigo de Loyola l'accompagne. Le 18, on est à trois lieues de Nájera. Le duc envoie un trompette pour sommer les rebelles de rentrer dans l'obéissance, promettant toute équité s'ils se soumettent. Pour réponse, les insurgés attaquent la forteresse où le gouverneur de la ville s'était réfugié et ils reçoivent à coups de canon les troupes de Navarre qui s'avancent. Le combat s'engage. Il n'est pas long. De vive force, le duc pénètre dans la ville, reprend les deux forts envahis et fait pendre quatre meneurs de l'insurrection. Dans la joie de la victoire les soldats mettent tout au pillage. Inigo qui avait pris sa

part du combat, refuse, malgré toutes les instances, de toucher au butin : « Piller, dit-il, n'est ni d'un chrétien ni d'un gentilhomme¹. » Le 19 septembre, il reprit, avec le duc, le chemin de Pampelune.

Ils ne devaient pas y rester longtemps. Les *Comuneros* mettaient à Azpeitia le pouvoir royal en échec.

Bien avant la constitution de la *Santa Junta* de Tordesillas, et dès la mort de Ferdinand le Catholique (23 janvier 1516), il y a eu en Guipuzcoa, des opposants au roi Charles. Et il suffit d'un incident pour faire éclater les sentiments dont les cœurs sont pleins. En 1516, Pero Velez de Guévara, comte de Oñate, est en difficultés avec sa ville pour obtenir d'elle l'accomplissement de ses devoirs de vassalité. Il dit volontiers qu'avant de partir pour les Flandres, il saura bien obliger les gens d'Oñate à lui rendre leurs hommages. Parmi les récalcitrants se distingue l'alcade Lopez de Araoz. D'après ce que relèvent des témoins, il aurait dit le 22 février 1517 : « Que diable veut aller faire Guévara en Flandre, parmi ces ivrognes ? Tous, tant qu'ils sont, le roi compris, que savent-ils faire, si ce n'est boire ? Qu'il reste en Flandre ce roi ; l'infante que nous avons nous suffit. Si le prince Carlos vient ici, il se trouvera bien quelqu'un pour lui donner une petite bouchée comme on fit à son père Don Philippe. »

Évidemment, dans le cas de Lopez de Araoz, on retrouve cette jalousie naturelle des alcades contre les seigneurs, qu'Inigo de Loyola connaissait bien par l'histoire même de sa famille. A Azpeitia comme à Oñate, les registres du conseil de ville témoignent des accès périodiques de cette fièvre maligne. Les nobles s'en autorisent pour faire des *bandos*, interdits par les lois, et que le corrégidor de Guipuzcoa a grand peine à dissoudre². Mais les paroles violentes prononcées par Lopez de

1. Polanco, *Cronicon*, I, 13. — On conserve encore à Nájera la tradition de l'endroit où Inigo pressa vivement les rebelles, l'épée à la main. C'est aux *quatro cantones*, point de bifurcation de la *calle de la Fuente* et de la *calle mayor*.

2. Manuel Danvila, *op. cit.*, XXXVI, 226, 691.

Araoz mettent aussi à nu une haine de l'étranger qui n'épargne même pas la personne royale. Au milieu de telles passions et de tels malaises, le mouvement des *Comuneros* avait un terrain propice.

En septembre 1520, l'assemblée guipuzcoane de Basarte avait demandé au cardinal de Tortosa de lui donner pour corrégidor le licencié Cristóbal Vasquez de Acuña. Mais Nicolas de Insausti, Carquizano, Vallejo et d'autres émissaires de la Junta de Tordesillas réussirent à émouvoir les esprits sur ce choix. Lorsque le licencié se présenta devant l'assemblée provinciale ce fut un tumulte. Les délégués de Saint-Sébastien l'acceptèrent et l'emmenèrent avec eux. D'autres délégués lui préférèrent un agent de la *Santa Junta* de Tordesillas et ils établirent leur centre à Hernani. Le bachelier Olano et Jean Lopez de Anchieta étaient à la tête des rebelles. Ils levèrent jusqu'à deux mille hommes et réunirent de fortes sommes d'argent; par des messagers très sûrs, ils se tenaient en communication avec les chefs des *Comuneros*. Pour défendre l'autorité royale et l'ordre public, le corrégidor n'hésitera pas à porter contre les meneurs, nommément désignés, des sentences extrêmes : condamnation à mort, confiscation des biens et ordre de raser les maisons jusqu'au sol (4 décembre 1520). A quoi la junta d'Hernani répondra par des représailles.

Malgré tout, ces violences fatiguaient leurs auteurs. De Saint-Sébastien et d'Hernani, on pria le vice-roi de Navarre d'intervenir.

Comme il s'en expliquait lui-même avec l'amiral de Castille, le duc ne pouvait songer à agir par les armes. Jean-Etienne son fils aîné était parti pour la Castille avec des hommes, accompagné par l'alcade de la forteresse de Pampelune, Herrera, avec toute son artillerie. Ils avaient d'ailleurs fort servi dans la prise de Tordesillas (5 décembre 1520). Jean-Etienne était entré le premier dans le palais de la reine Jeanne, avec Louis de Acuña, il avait surpris dans le couvent de Sainte-Claire les procureurs des villes et les émissaires qui avaient soulevé naguère le Guipuzcoa. Aussi le cardinal-régent recom-

mandait-il aux faveurs de l'empereur « ce brave chevalier » qui, en récompense de ses exploits, demandait d'être fait, à dix-sept ans, colonel des troupes qu'il commandait¹.

Mais si ces bonnes nouvelles flattaient l'amour paternel du duc Antoine, elles le laissaient sans moyens militaires. Il partit donc pour Azpeitia en négociateur, accompagné d'Inigo de Loyola. Polanco affirme cette collaboration². Quand même il s'en tairait, nous en aurions la certitude. Qui mieux qu'Inigo connaissait le pays et les hommes, et était en mesure de persuader ?

Le duc, jugeant le maintien du corrégidor impossible, offrit de l'écarter, à la condition que les deux parties cesseraient leurs violences et promettaient fidélité à la couronne; cela posé, il rendrait sa décision dans les deux mois (15 novembre 1520). Plus tard, les intéressés eux-mêmes réclamèrent un nouveau délai (15 janvier 1521). Le 12 avril, le duc prononça sur le différend, et la paix se fit³. Dans cette conjoncture, Inigo de Loyola montra ce don de manier les hommes qu'il aura toute sa vie, à un degré si rare.

Dans les provinces d'Alava et de Biscaye, Ramirez de Guzman et Pedro de Ayala, comte de Salvatierra, parcourent le pays pour le ranger à la cause des *Comuneros*. Le conseil royal a beau prononcer (17 décembre 1520) la réunion du comté de Salvatierra à la couronne, ce châtiment ne ralentit en rien les ardeurs de Pedro de Ayala. La *Junta* des rebelles le nomme Capitaine général pour la région alavaise et guipuzcoane. Il tente vainement de gagner la junta d'Hernani, mais il réussit à surprendre l'artillerie royale envoyée de Fontarabie à Burgos et menace Vitoria.

Le conseil de Vitoria⁴ fait des préparatifs, emprunte à Saint-Sébastien des ducats d'or, s'approvisionne de fusils, de poudre et de piques. Mais, en même temps, il fait sonder le

1. Manuel Danvila, *op. cit.*, XXXVII, 685, 691, 722.

2. *Cronicon*, I, 10.

3. Manuel Danvila, *op. cit.*, XXXVII, 182, 187, 375, 494, 498

4. Vitoria, Arch. mun. Reg.des dél., 1548-1565, f. 675-702.

comte de Salvatierra par Fray Diégo de Arba, et il implore du secours à Burgos et à Pampelune. Le duc de Nájera envoie son fils aîné, Jean-Etienne Manrique, à la tête d'une troupe de fantassins et de quelques lances.

Manrique avait dix-sept ans ¹, Inigo de dix ans ou à peu près plus âgé, pouvait être un utile mentor; et son succès en Guipuzcoa le désignait pour ce rôle. Tout permet donc de conjecturer qu'il fit partie de la chevauchée alavaise. Avec quelle joie, il dut se retrouver l'épée à la main à côté de ses parents et amis, Manrique de Lara, Ruiz de Gamboa, Pero Velez de Guévara, dans ce combat du pont de Durana (12 avril 1521) qui mit en fuite le comte de Salvatierra, brisa les efforts des *Comuneros* dans les provinces basques et préluda à la ruine définitive des rebelles ².

C'est dans ces courses militaires pour venger les droits de Charles-Quint, qu'Inigo de Loyola trempe sa fidélité et sa bravoure. La guerre de Navarre est imminente. Le noble Basque va se mesurer avec les soldats d'Henri d'Albret et de François I^{er}.



Au xv^e et au xvi^e siècle, pour ne point remonter plus haut, le royaume de Navarre³ connaît les vicissitudes politiques qui sont communes aux pays de frontières. La maison de Foix y est souveraine depuis 1479; par le mariage de Catherine de Foix à Jean d'Albret, 1493, une nouvelle dynastie commence dont le royaume s'étend quasi de la Loire à l'Èbre. Ni les rois de France, ni les rois de Castille ne peuvent être indifférents à l'égard d'un prince qui est le portier des Pyrénées. De 1479

1. Luis Salazar de Castro, *op. cit.*, II, 181.

2. Manuel Danvila, *op. cit.*, XXXVII, 180, 394, 490, 493.

3. Voir les anciens historiens espagnols Zurita, Sandoval, Moret, Garibay; et aussi les récents historiens français, Bascle de Lagrèze, *La Navarre française*, et surtout Boissonnade, *La réunion de la Navarre à la Castille*, Paris, Picard, 1892.

à 1516, c'est un manège continuuel de deux puissants voisins pour tirer à eux Jean d'Albret.

Par ses origines, le roi de Navarre semble condamné à marcher dans l'orbite de la France. Mais Ferdinand le Catholique est fort entreprenant. Dès 1474, au traité de Tudela, il a fait accepter à la Navarre le protectorat de l'Espagne; à plusieurs reprises, il tente, par des projets de mariage (1483-1494-1503) de resserrer les liens politiques; au moyen de traités d'alliance plusieurs fois renouvelés (1488-1494), il réussit à enchaîner la liberté d'action de Jean d'Albret. A mesure que l'unité des Espagnes avance, il devient plus hardi dans ses desseins. Maître de la Castille par son union avec Isabelle (1479), conquérant sur les Maures du royaume de Grenade (1491), possesseur du Roussillon qu'il a reçu de Charles VIII au traité de Barcelone (1493), pourquoi Ferdinand n'incorporerait-il pas à ses États ce pays de Navarre que les Pyrénées séparent de la France?

En face des agissements du roi de Castille, les rois de France ne demeurent pas inactifs. Louis XI, Charles VIII, Louis XII ont aussi leur politique, leurs mariages et leurs traités; encore qu'ils ne mettent pas dans leurs entreprises la ténacité de Ferdinand.

Et selon les poussées subies et les intérêts qui prévalent, le malheureux Jean d'Albret oscille d'un parti à l'autre. D'autant qu'en Navarre, Français et Espagnols ont, parmi la noblesse, leurs amis héréditairement dévoués; les Grammont sont Français, les Beaumont sont Espagnols.

Finalement, en 1512, les entreprises de Louis XII par delà les Alpes provoquent, de la part de Jules II, la formation de la *Sainte Ligue*. Ferdinand y entre, aux côtés du roi d'Angleterre et de Maximilien d'Autriche. Ceci va décider du sort de la Navarre.

Tandis qu'en vue d'une expédition en Italie les Anglais descendent sur les côtes des Landes, Ferdinand demande à Jean d'Albret le passage pour ses troupes, afin de rejoindre les Anglais. Jean essaye de faire respecter la neutralité de ses

États. Ses députés obtiennent de Louis XII la garantie désirée (Blois, 18 juillet 1512). Ferdinand, qui avait reçu des demandes analogues, laisse les négociations se poursuivre sans conclusion. Mais, le jour même où est signé le traité de Blois, il en fait publier les clauses prétendues. La pièce, en dépit de ce qu'en disent tous les historiens espagnols, n'est qu'un faux audacieux. Qu'il ait cru ou non à l'authenticité de ce texte, Ferdinand s'en autorise pour ordonner l'invasion de la Navarre. Le 21 juillet 1512 le duc d'Albe franchit la frontière; le 24, Pampelune se rend, sous réserve des droits de Jean d'Albret, en cinq jours tout le royaume est conquis. Le roi de Castille déclare que les statuts mêmes de la *Sainte Ligue*, lui donnaient tous droits pour cette conquête (31 juillet); Jean proteste auprès de ses sujets (30 septembre) et auprès de Léon X (22 juin 1513). Le 15 juin 1515, par acte solennel, Ferdinand réunit la Navarre à la Castille; quelques mois après, il meurt (22 janvier 1516).

Pour assurer sa conquête navarraise, il n'a, avant de mourir, négligé aucune précaution militaire. Pampelune doit avoir une ceinture de murailles et de tours, dominées par une citadelle, afin d'imposer au dedans et au dehors du royaume, le respect des étendards de Castille. Dès 1514, les réquisitions de chariots et de montures commencent, en vue des travaux. Lorsque, le 22 mai 1516, le duc de Nájera prend possession de la charge de vice-roi, 1.522 *tapias* de maçonnerie sont déjà construites. Entre temps, le cardinal Ximénès a donné ordre de démanteler toutes les forteresses seigneuriales. Un an plus tard, la citadelle de Pampelune est presque achevée. En juin 1517, tout est prêt, on met les portes et les fenêtres aux chambres des gens de guerre. Miguel de Herrera ¹ a reçu le commandement de la forteresse et fait serment entre les mains du vice-roi (3 mai 1517).

A la nouvelle de la mort de Ferdinand le Catholique, François I^{er} pense que pour la Navarre a sonné enfin l'heure des

1. Pampelune, Arch. prov. de Navarre, *Reyno Leg.* 23, carp. 54. — La *tapia* est une mesure de 50 pieds carrés.

espérances. Il pousse Jean d'Albret à recouvrer le royaume perdu et lui promet des troupes (4-13 février 1516). Il entame à Noyon, avec l'Espagne, des conférences diplomatiques que la mort de Jean d'Albret (17 juin 1516) ne favorise guère; mais qui, pourtant, grâce aux démarches actives de Catherine de Foix, aboutissent à faire réserver l'examen des droits de la dynastie. Pour soutenir ces droits, on n'épargne ni mémoires ni négociations. La famille de Xavier est au premier rang des serviteurs fidèles de la maison d'Albret. Malheureusement Catherine de Foix meurt à Mont-de-Marsan (11 février 1517); ce qui fournit à Germaine, veuve de Ferdinand le Catholique, l'occasion de revendiquer l'héritage de la maison de Foix. Au milieu de ces conjonctures contraires, François I^{er} fait, par des ambassadeurs, sommer Charles d'évacuer la Navarre; mais Charles-Quint se croit assez fort pour se contenter d'une réponse évasive (février 1520) : est-ce que Pampelune n'a pas des fortifications à défier les boulets français?

Plus encore que Charles-Quint, le vice-roi de Navarre et Inigo son *mesnadero*, se seraient reposés dans cette confiance, si l'affaire des *Comuneros* n'avait mis toute l'Espagne en ébullition.

Ému du danger que faisait courir à la Couronne l'insurrection des grands de Castille, les régents du royaume avaient dégarni la Navarre de troupes dès l'automne de 1520. Le duc de Nájera, responsable de l'ordre dans une province encore mal soumise, s'était plaint à l'Empereur du hasard où on le mettait. D'Aix-la-Chapelle (24 octobre 1520) le prince répondit en enjoignant au vice-roi d'envoyer à Burgos ses meilleurs soldats. Le duc obéit; mais jamais il ne put comprendre que, pour mieux défendre la Castille, on exposât la Navarre à une invasion française : tant qu'on persévère à lui enlever des fantassins et des lances, il continue à protester, à expliquer, à plaider pour la Navarre¹. Nul doute qu'Inigo de Loyola ne s'associe de plein cœur à ces actes de vraie fidélité.

1. Sandoval, I, 502. Boissonnade, 543-544; Danvila, XXXVII, 231, 240, 253. Depuis les travaux de Danvila et de Boissonnade, les cotes d'archives ont été changées à Simancas.

Le 15 mars 1521, le duc de Nájera avise Charles-Quint du péril imminent. Le 27, il précise des faits graves : François I^{er} envoie de l'artillerie par Toulouse et Bordeaux; on fait des levées dans les Landes et le Béarn; les *Comuneros* ont des intelligences avec la France, de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune les Français ne trouveront pas une barrière sur leur chemin.

C'est par Pedro Velez de Guévara, qui, au retour de son voyage aux Pays-Bas, vient de traverser la France, que le vice-roi sait ces nouvelles. Il envoie Pedro à Ségovie, espérant que les récits d'un témoin décideront le conseil royal à agir. Pedro Velez de Guévara, fils d'une tante du duc de Nájera et élevé dans la famille du duc ¹, n'a rien à refuser à son cousin germain Antoine. Il est d'ailleurs dans les mêmes sentiments de fidélité absolue au souverain. Il fait part aux gouverneurs des craintes du vice-roi et de ses propres impressions. Tout est vain. Même après la défaite des *Comuneros* à Villalar (21 avril 1521); quand leur chef Padilla a été pendu à Valladolid et que l'évêque de Zamora est en fuite, le Conseil s'entête dans sa politique : l'insurrection tient encore à Tolède, la Navarre peut attendre. A un nouvel émissaire du vice-roi, le connétable de Castille finit par répondre par de vagues promesses de secours.

Tandis qu'on raisonnait de la sorte à Ségovie, le 4 mai, Henri d'Albret entrait en campagne. L'armée française était sous les ordres d'André de Foix, seigneur d'Asparros, qui avait pour lieutenant le seigneur Ergobarraque, maire de Bayonne et l'évêque de Couserans, Charles de Grammont. L'armée était forte de 12.000 fantassins, 600 lances et 29 pièces d'artillerie. Le 12 mai, elle arriva devant Saint-Jean-Pied-de-Port, qui capitula le 15; les défilés de Roncevaux, que Louis de Beaumont fit un instant mine de défendre, furent franchis sans coup férir. La route de la Haute-Navarre était libre.

Le 13 mai, le duc de Nájera renouvelle ses instances. Son

1. Salazar de Castro, *op. cit.*, II, 154.

fils Juan Manrique, doit dire à Ségovie : les ennemis sont là, il faut des secours. Rien ne venant, le duc part, le 17 mai, avec l'évêque d'Avila, Rodrigue de Mercado, pour arracher au Conseil royal les troupes jusque-là refusées. Tandis qu'il exécute ce voyage, André de Foix arrive à Villanueva, dans le val d'Araquil, à quatre lieues de Pampelune. La capitale de la Navarre est menacée d'un siège en règle ¹.

*
* *

La dynastie d'Albret, hier encore régnante, comptait dans la ville beaucoup d'obligés et de partisans; les Grammont étaient à leur tête. Au bruit de l'approche des troupes françaises, tout ce monde exulte. Les armoiries espagnoles sont abattues, le palais du vice-roi est mis au pillage; dans le Conseil de la cité on parle de se rendre. Inigo de Loyola n'a point accompagné le duc de Nájera à Ségovie. On devine les sentiments de son âme noble et fidèle, en face de la révolte et de la peur qui gagnent. Il n'est pas de ceux qui changent de maître et renient leurs serments. Il rejoint l'alcade de la citadelle, Herrera, et les gentilshommes de la garnison. Contre tous, il met en avant avec force les raisons de se battre et il est assez heureux pour entraîner à la résistance les hésitants ². Au surplus, au *Castillo* rien ne manquait sans doute, ni salaison, ni viande fraîche, ni boulets, ni canons, ni mortiers, ni barils de poudre, ni fusils, ni piques, ni cuirasses ³. Herrera avise le Conseil de ville que la citadelle se défendra.

Le Conseil n'en persiste pas moins dans ses pensées premières. Une députation est envoyée au camp de Villanueva pour offrir à André de Foix les clés de Pampelune, s'il consent

1. Sandoval, 522; Boissonnade, 548-549. Arch. de Simancas, *Estado, Navarra* 158, Leg. 2, 135, 136, 138; *Comunidades de Castilla*, Leg. 3, 45.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 38; Sandoval, 512; Boissonnade, 549.

3. Dans un inventaire du 29 juillet 1522 (Pampelune, Arch. prov., *Cuentas*, caja 79, n. 32) on trouve une énumération détaillée des approvisionnements. Il est probable que, dès le printemps de 1521, le *Castillo* était déjà pourvu.

à exaucer les vœux des habitants, à savoir : amnistie générale, confirmation des privilèges et exemptions en vigueur, paiement des dettes de la maison d'Albret, maintien des fonctionnaires en exercice, respect des propriétés du duc de Nájera, de ses vassaux et de tous les Castillans, fonctions administratives et judiciaires réservées aux Navarrais, logement des troupes aux conditions ordinaires, promesses de ne pas endommager la ville lorsqu'on attaquerait la citadelle et de ne pas faire entrer dans Pampelune beaucoup de troupes, car on y manquait de vivres. André de Foix consent à traiter de la capitulation. L'acte est dressé à l'instant. Le vainqueur accorde tous les articles sauf trois : sur les biens du duc de Nájera et des Castillans et sur l'attaque de la citadelle, il réserve sa liberté. Le même jour 19 mai, fête de la Pentecôte, les députés de la ville prêtent serment de fidélité au roi Henri d'Albret. De son côté, André de Foix jure de respecter les *fueros* de Navarre. Une colonne de 300 hommes, commandée par Santa Coloma, occupe immédiatement la ville¹.

Le lundi 20 mai, André de Foix fait son entrée solennelle dans la capitale de la Navarre; et aussitôt il envoie à la citadelle un héraut qui la somme de se rendre. Herrera refuse. Inigo de Loyola est l'âme de cette chevalerie qui veut au moins sauver l'honneur. Et ce n'est pas seulement un sentiment personnel qui le fait agir; tout le Guipuzcoa a partie liée avec la Castille. L'alcade de la forteresse d'Irun en a donné à Charles-Quint l'assurance, à la première nouvelle des préparatifs de l'invasion (15 mars 1521). Le corrégidor de la province proteste auprès du cardinal-régent de la fidélité de tous (16 mai); le Conseil d'Azpeitia a envoyé un messenger à Tolosa pour avoir des nouvelles (18 mai); au pont de Loyola, le bachelier Pérez de Zabala a rencontré plusieurs fois des députés d'Azpeitia pour délibérer avec eux sur les mesures à prendre². Nous retrouverons les Loyola à la bataille de Noain et au siège de Fon-

1. B. N. de Paris, Coll. Doat 224, f. 41-47. Voir Note 7.

2. Azpeitia, Arch. mun., *Acuerdos* de 1521.

tarabie. En face des Français envahisseurs, la poussée de la race et de la terre natale s'ajoute à celle d'une âme fière, pour déterminer Inigo à mourir plutôt que de se rendre à l'ennemi. Faute de prêtre, il se confesse à un compagnon d'armes, probablement dans la chapelle du château, qui était dédiée à Notre-Dame; et la conscience en paix avec Dieu, il s'apprête à remplir ses devoirs envers son roi.

Les Français bombardent la forteresse, jettent des fascines dans le fossé, préparent leurs échelles; la forteresse fait feu de son artillerie. La résistance étant le fait d'une poignée d'hommes, reniés par les magistrats de la Cité, ne pouvait être longue. Le combat, qui dura six heures, consista en canonnades de part et d'autre et en essais d'escalades de la part des assiégeants. Ce que fit Inigo de Loyola pendant la lutte, nous sommes réduits à le conjecturer. Nous ne savons que ce qu'il lui a plu de conter à Gonzalès de Camara : « L'attaque, dit-il, durait depuis un bon moment, quand je fus atteint d'un boulet, qui, passant entre les deux jambes, blessa l'une et brisa l'autre¹. » Une fois tombé, celui dont la parole ardente avait excité tous les courages, la bataille devait finir vite et misérablement. Si nous en croyons un récit, inspiré par l'alcade de la forteresse, Herrera, la fidélité des troupes n'était pas entière. A trois reprises, des lâches arborèrent le drapeau blanc, en criant : *Francia, Francia!* Quelques-uns étaient si pressés de capituler qu'ils allèrent jusqu'à arracher les serrures des portes du *Castillo*. La forteresse, comme la ville, tomba aux mains des Français.

L'almirante de Castille² écrivit à Charles-Quint : « La plus forte place du royaume s'est rendue, après neuf heures d'assaut. L'alcadé a fait la plus grande trahison du monde; et non seulement nous ne lui avons pas coupé la gorge, mais on le soutient, lui et les autres, comme de bons serviteurs; ils sont au milieu de nous, défendus, protégés, et je ne serais point sur-

1. Gonzalès de Camara, n. 2.

2. Arch. de Simancas, *Est. Nav.*, 158, Leg. 1.

pris qu'on ne vous écrivît pour obtenir des faveurs; les faveurs que méritent ces gens c'est qu'on leur coupe la tête. »

Le vieux soldat exprime là toute l'indignation de la fierté castillane. Herrera ne tardera pas à plaider auprès de l'Empereur et à demander, pour prix de ses services, les fonctions de gouverneur d'Aragon. Inigo, sans taxer peut-être de lâcheté le commandant de la forteresse de Pampelune, devait ressentir en son cœur une amertume pareille à celle de l'amiral de Castille. Il dut subir avec douleur et honte un dénouement aussi pénible que la reddition de la capitale du royaume. Mais sa loyauté lui fait un devoir de constater¹ que les Français, maîtres de la place, « prirent très grand soin de lui, usant à son égard de procédés courtois, et amis; de très bons médecins de l'armée française le soignèrent dans la maison qu'il habitait avant de s'enfermer dans la forteresse ». C'est d'ailleurs ainsi que lui-même comprenait la guerre, en chevalier.

Quelques lignes de Polanco² nous l'apprendraient si nous ne le devinions de nous-mêmes. « Pendant les jours que dura son traitement à Pampelune, Inigo reçut de fréquentes visites des gentilshommes et des soldats français. Pour leur témoigner sa reconnaissance, il leur fit cadeau de ce qu'il avait d'armes de prix et d'objets précieux. »

Tandis qu'il est là, dans sa maison de Pampelune, la jambe brisée et aux mains des chirurgiens, regardons en face Inigo de Loyola. C'est un gentilhomme fier, un soldat sans peur, un homme de commandement et d'action, un ferme croyant, un chrétien médiocre. Dans le manoir paternel, à la cour des rois catholiques, dans la famille des ducs de Nájera, il a vu de près de graves scandales; les mauvais exemples ont attisé en lui le feu des passions. Nadal a dit : « Il ne pensait alors ni à la religion ni à la piété³. » La formule est excessive. Polanco⁴ note avec plus de précision et de justesse : « Bien que très

1. Gonzalès de Camara, n. 2.

2. *Cronicon*, I, 10.

3. Cité par Astrain, I, 14.

4. *Cronicon*, I, 13.

attaché à la foi, il ne vivait pas selon sa croyance et ne se gardait pas du péché; il était particulièrement déréglé dans le jeu, les affaires de femmes et les duels. » Quant à Laynez¹ et à Gonzalès, sans détailler autant, ils confirment le témoignage de Polanco. Le premier déclare qu'Inigo, dans le siècle, se laissa vaincre par la luxure; le second précise avoir reçu du fondateur de la Compagnie de Jésus le récit « circonstancié de ses folies de jeunesse² ». Mais ce pécheur a pourtant un cœur noble et une volonté énergique. Sa vie de saint le montrera. Au temps de sa jeunesse, il lui a seulement manqué de comprendre ce *servire Deo regnare est*, dont il sera plus tard l'infatigable prédicateur.

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 101.

2. *Ibid.*, I, 32. Gonzalès de Camara, n. 2. — Avec raison le P. Astrain proteste, *Historia*, 2^e éd., I, 11-12, contre les historiens du xvii^e siècle, qui n'ont rien laissé soupçonner de ces défaillances.

CHAPITRE III

LE BLESSÉ CONVERTI

(juin 1521—mars 1522).

Entre le 30 mai et le 2 juin, puisqu'il resta à Pampelune « de dix à douze » jours, Inigo prit le chemin de Loyola. Sa blessure était loin d'être guérie. « Les Français le transportèrent en litière », ainsi qu'il l'atteste lui-même¹, jusqu'au château de sa famille. La chevalerie triomphait jusqu'au bout, dans cet épilogue de la guerre de Navarre.

Malgré les précautions prises, le trajet entre Pampelune et Loyola était trop long, pour éviter tout accident. L'appareil qui maintenait la jambe brisée tint mal. Et quand Inigo arriva à Loyola, les médecins et chirurgiens appelés des alentours déclarèrent qu'il fallait de nouveau arranger et emboîter les os en bonne et due place. Aucun récit ne saurait valoir ici la simple dictée d'Ignace au Père Gonzalès de Camara, en 1553. Nous la transcrivons². L'opération fut très douloureuse, puisque le saint homme, trente ans après, la qualifiait de « boucherie ».

« Cette boucherie se fit donc de nouveau; et lui, en celle-là comme en toutes les autres qu'il avait auparavant souffertes, et souffrit encore, ne dit jamais un mot; il ne donna aucun signe de douleur qu'il serrait fortement les poings. Cependant il allait de mal en pis, ne pouvant manger, et éprouvant déjà les autres accidents qui sont ordinairement l'indice de la mort. Le jour de saint Jean venu, comme les médecins

1. Gonzalès de Camara, n. 2.

2. *Id.*, n. 2-3.

avaient fort peu confiance en sa guérison, on lui conseilla de se confesser; et ainsi il reçut les derniers sacrements; la veille de saint Pierre et de saint Paul, jour où les médecins dirent que si, de là à minuit, il ne sentait pas d'amélioration, on pouvait le tenir pour mort. Le malade était déjà auparavant dévot à saint Pierre, il plut donc à Notre-Seigneur que, au milieu de cette nuit même, il commençât à se trouver mieux; et le mieux alla augmentant, si bien qu'à quelques jours de là on le jugea hors de danger. »

Saint Jean-Baptiste était le patron des Oñaz, comme saint Pierre celui des Loyola. Depuis des siècles, ces dates du 24 et du 29 juin étaient sacrées à la *casa solar*. Quoi d'étonnant qu'Inigo en ait noté la coïncidence avec des faits aussi importants que sa confession *in extremis* et la guérison inespérée qui suivit ?

Tandis que le blessé de Pampelune est à Loyola, aux mains des médecins, André de Foix poursuit sa marche victorieuse, au milieu d'une population qui se soumet à ses armes, ou s'enfuit pour organiser la résistance¹. Au bruit de la reddition de Pampelune, les habitants d'Azpeitia et d'Azcoytia se réunissent pour délibérer. Ils envoient à Tolosa demander ce qu'il faut faire. Au retour des messagers, on conclut à une prise d'armes. A Azpeitia on fond des balles pour les escopettes, on bat la montagne pour recruter des soldats, on fait un étendard dont l'étoffe en soie est fournie par l'église de Saint-Sébastien; la marchande Marie de Lagarraga fournit le ruban pour la croix. Cent deux hommes partent, commandés par le capitaine Juan Lopez de Ugarte. Ils sont accompagnés par deux prêtres et un tambour².

En Castille, le même mouvement belliqueux se produit. Le Conseil royal, qui s'était montré si inerte aux lettres alarmées du duc de Nájera, s'éveille enfin de sa torpeur. En peu de jours, cavalerie, infanterie, artillerie se rassemblent et s'accumulent.

1. Sandoval, *op. cit.*, 503-505; Boissonnade, *op. cit.*, 550-551.

2. Azpeitia, Arch. mun.

André de Foix, mauvais politique et mauvais général, s'est élancé vers la Castille au lieu de s'établir solidement en Navarre. Sur l'avis du colonel de son infanterie, il a même licencié un grand nombre de fantassins gascons. Le connétable, le duc de Nájera, les *Comunidades* elles-mêmes lèvent des troupes : Valladolid envoie 1.200 hommes, Ségovie 1.000, Medina 900, Salamanque et Toro 1.200, Avila 600, Burgos 100; Tolède, en dépit de sa rébellion obstinée, fait offrir des soldats ¹. Toutes ces forces réunies forment une armée nombreuse, décidée à faire lever le siège de Logroño, qu'encerclait André de Foix. Un incident banal précipita les événements. Le quartier général français était installé dans le couvent des Franciscains. Pendant que l'état-major soupait, toutes chandelles allumées, dans une vaste salle, le soir du 10 juin, un Logronien hardi escalada le mur, ajusta les convives, et tira; un officier tomba mort. Doutant de sa sûreté, craignant une trahison, André de Foix leva le siège et reprit sa route vers la Navarre.

Après une discussion assez vive, entre un rival et le duc de Nájera, à qui aurait le commandement, le duc l'emporta. Il sortit de Logroño avec Pedro Velez de Guévara qui commandait la place; avec les renforts venus de Guipuzcoa et d'Alava, on se mit à escarmoucher, suivant les Français à la trace, puis on les devança. Après un conseil de guerre, le soir du 30 juin, à Esquiroz, le duc de Nájera décida de couper à André de Foix la route de Pampelune, en le forçant à accepter la lutte. A une lieue, au sud de Pampelune, le choc eut lieu. Le connétable de Castille, Pedro Giron l'ancien *comunero*, Francès de Beaumont et Pedro Velez de Guévara se distinguèrent dans la bataille. Les troupes des provinces basques étaient à l'avant-garde. L'artillerie fut prise, nombre de capitaines, et André de Foix lui-même qui se rendit à Francès de Beaumont. L'armée française en désarroi recula jusqu'à Fontarabie. La victoire de Noain (30 juin) eut pour conséquence forcée la reprise de Pampelune, où le duc de Nájera rentra sans coup

1. Lettres du connétable au chapitre de Cordoue, 29 mai 1521.

férir. Pour son honneur et celui de la couronne de Castille, la capitulation du 19 mai était vengée ¹.

Tandis que les lettres joyeuses partaient pour les Flandres afin d'annoncer à Charles-Quint la bonne nouvelle, Pedro de Zábala se hâtait vers Azpeitia pour redire les exploits des Guipuzcoans. Le Conseil de ville de Azpeitia donna au messager 100 marévédís de récompense ². Dans la liesse commune, Inigo blessé dut se réjouir plus que personne; et on se le figure sur son lit de douleur, écoutant ravi, de la bouche de Pedro de Zabala, le récit du triomphe de Noain.



Peu à peu les forces revinrent au malade et les os de la jambe brisée finirent par se souder. Mais les chirurgiens d'Azpeitia avaient mal pris leurs mesures.

« Au-dessous du genou, dit Inigo ³, un os se trouvait à cheval sur l'autre, d'où il résultait que la jambe était raccourcie; et, par ailleurs, l'os était tellement en saillie que la jambe en perdait son élégance. Lui, donc, ne pouvant se faire à cette idée (car c'était toujours son dessein de suivre le monde) et estimant que cela l'enlaidirait, il s'informa auprès des chirurgiens si l'on pouvait couper cette excroissance. On lui répondit affirmativement, mais que la douleur serait bien plus vive que celles qu'il avait déjà souffertes, parce que son corps était sain maintenant et que l'opération demanderait du temps. Il s'y soumit malgré tout, pour la satisfaction de sa vanité; son frère aîné s'effrayait, protestant que quant à lui il n'oserait affronter un pareil supplice. » Mais Inigo le subit, avec son endurance ordinaire. L'os scié, on chercha le moyen d'allonger la jambe au moyen de liniments et de tractions méthodiques. Le martyre dura assez longtemps. Le patient, étendu,

1. Sandoval, I, 505; Boissonnade, 552-555; Manuel Danvila, xxxviii, 209-211, 214-218.

2. Azpeitia, Arch. mun., Cuentas de 1522.

3. Gonzalès de Camara, n. 4.

la jambe fixée dans un appareil, et dans l'impossibilité de se mouvoir, passa de longs jours dans sa chambre; rien ne lui coûtait, dans la pensée que, guéri, il pourrait chausser les jolies bottes collantes qui étaient à la mode alors.

Une fois en convalescence, il ne tarda guère à se demander comment employer les longues heures du jour; et il fit entendre autour de lui qu'il aurait plaisir à lire des livres de chevalerie. Il avait pris goût à ces lectures durant ses loisirs de page chez le duc de Nájera et chez Vélazquez le trésorier de Castille. Lui-même ¹ confesse qu'il était « très adonné » à ce genre de littérature. Mais il ne se trouva, dans le château, aucun de ces volumes aimés de lui, tels que l'*Amadis des Gaules*. Imprimée à Séville en 1496, la traduction castillane d'*Amadis* était, dans la jeunesse d'Inigo, une sorte de nouveauté, dont il avait fait ses délices. Avant la venue de Madeleine de Araoz, le manoir de Loyola, à en juger par les testaments, ne comptait pas un livre. Et c'est elle fort probablement qui y apporta la *Vie de Jésus-Christ* de Ludolphe et un volume de la *Vie des Saints* qu'on offrit en 1521 à Inigo, pour occuper ses loisirs de malade ².

L'ouvrage du chartreux saxon avait été traduit par Fray Ambrosio Montesinos ³ et imprimé à Alcalá en 1502; une traduction espagnole ⁴ de Jacques de Voragine, et communément appelée *Flos Sanctorum*, circulait dans la Péninsule dès 1480. Inigo lut ces volumes à défaut d'autres; et lui-même nous a décrit l'effet singulier que ces lectures produisirent en son âme.

* * *

Celles-ci étaient brèves, mais suivies de longues réflexions. La vie de Notre-Seigneur, celles des Saints, l'attiraient par

1. Gonzalès de Camara, n. 5.

2. *Id.*, n. 5.

3. Juan Catalina Garcia, *Ensayo de tipografia complutense*, Madrid, Tellez, 1889, 1-2; Bartolomeo Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, Madrid, 1863, I, 714.

4. Gallardo, I, 519.

leur beauté morale; la noblesse des âmes, rayonnant à travers les actes et les paroles, exerçait sur lui une sorte de fascination. Comment ne marcherait-il pas à son tour par ces chemins malaisés mais glorieux? Et puis tous les souvenirs du monde se précipitaient comme un torrent dans son esprit, entraînant sa pensée vers les rêves d'autrefois : rêves de prouesses guerrières et rêves de galanterie chevaleresque¹. Dans son imagination ardente, les exploits des Amadis se joignaient aux visions de guerre de Nájera et de Pampelune, pour le mener vers une féerie de gloires conquises à la pointe de l'épée. Sans doute il avait été vaincu dans cette forteresse dont le timide Herrera avait la garde; mais il y avait d'autres chefs plus valeureux; et lui-même ne pourrait-il pas être un chef; malgré sa jeunesse, est-ce que sa parole n'avait pas exalté un instant les courages prêts à faiblir? Sans doute son héroïsme avait été bien mal récompensé. Ni Herrera, ni Nájera, ni le Conseil de Castille, ni le cardinal-régent de Tortosa, ni l'empereur Charles-Quint ne s'étaient occupés de savoir ce qu'il était devenu ou de lui offrir quelque récompense. Mais qu'importent les faveurs? Et puis ne vient-il pas un moment où la bravoure force la fortune, domine l'envie, arrache les bienfaits des princes?

Et dans cet avenir brillant qu'il rêvait, il mettait encore d'autres victoires; il voyait, entre les dames de la cour, une plus haute dame, « plus que marquise, plus que duchesse », ce sont ses expressions mêmes². Probablement désigne-t-il par là Germaine de Foix, qui fut la seconde femme de Ferdinand le Catholique. Dans ses courses à la suite du trésorier de Castille, Velazquez, Inigo avait certainement rencontré la nièce de Louis XII. A la mort du prince son mari (25 janvier 1515), Germaine avait vingt-trois ans. Ses attaches navarraises, au milieu des compétitions qui divisaient Castillans et Aragonnais, l'avaient rendue aussi suspecte que ses attaches fran-

1. Gonzalès de Camara, n. 6-7.

2. *Id.*, n. 6.

3. Sandoval, I, 127, 141, 491.

çaises. L'avènement de Charles-Quint lui avait fermé toute issue vers les honneurs suprêmes. Retirée d'abord au monastère del Abrojo près de Valladolid, elle avait fini par se marier avec un prince allemand, le marquis de Brandebourg; mais ce mariage fait à Barcelone en 1519 devait assez vite se dénouer par la mort du marquis. Dans la lointaine Valence qu'elle gouvernait avec son mari, Germaine pouvait être pour Inigo, une idole de rêve.

Il y pensait longuement, trois ou quatre heures de suite, sans qu'il s'aperçût de la fuite des heures « songeant à ce qu'il aurait à faire à son service, aux moyens à prendre pour la rejoindre au pays où elle était, aux paroles qu'il lui adresserait, aux faits d'armes qu'il accomplirait en son honneur »; et tout cela l'illusionnait au point qu'il ne se rendait pas compte combien il était « impossible à cause même du très haut rang de cette dame, que ces rêves fussent jamais réalisés ¹ ».

Et lorsqu'il avait ainsi touché du doigt la vanité de ces châteaux de cartes, élevés par sa fantaisie, Inigo revenait au *quid prodest* de l'Évangile et aux exemples des saints; alors il lui prenait envie de s'en aller bien loin des siens et de sa patrie jusqu'à Jérusalem, de se retirer en quelque désert où il vivrait seul, comme un pauvre, les pieds nus, dans un ermitage dénué de tout, à la manière des pères du désert qui n'avaient d'autre aliment que l'eau des sources et des herbes amères ².

Dans ces alternances de pensées contraires, l'esprit méditatif du jeune soldat s'absorbait, sans se perdre. Il ne laissait pas toujours aller ses idées, sans s'arracher parfois volontairement au charme qui l'entraînait. Et peu à peu il en vint à analyser les états d'âme qui étaient comme l'aboutissement fatal de ces mouvements de la nature et de la grâce. Les joies du monde entrevues dans les songes dorés laissaient le cœur vide, sec, mal à l'aise. Tandis qu'aux heures où son regard quittait les perspectives d'une vie chrétienne menée à l'instar

1. Gonzalès de Camara, n. 6.

2. *Id.*, n. 7-8.

des saints, une paix joyeuse régnait dans son âme. Tout d'abord il avait pris conscience de cette diversité, sans y attacher d'importance aucune. Mais un jour la lumière se fit en lui; il s'étonna du phénomène, il se mit à en approfondir les causes; et l'expérience lui dicta cette conclusion qu'il subissait les poussées contraires de l'esprit du mal et de l'esprit de Dieu ¹. « Telle fut, nous dit-il lui-même ², la première considération raisonnée qu'il fit en matière spirituelle. »

Et ce fut dans l'horizon de sa vie comme un fanal allumé. A partir de là, il commença à réfléchir plus sérieusement à sa vie passée et à la nécessité qui s'imposait à lui d'en faire pénitence. Cette conclusion était la seule à laquelle son esprit s'arrêtât ³. Le souvenir des exemples des saints l'y confirmait d'ailleurs. Quelles pratiques généreuses de mortification dans la vie de tous ! Il les avait lues dans le *Flos sanctorum*. De tous les coins de la mémoire les faits montaient en foule, pour lui dicter qu'il devait être leur imitateur. Aussi était-il résolu, lorsqu'il serait guéri, de faire le voyage de Jérusalem, et d'assaisonner ce pieux pèlerinage de toutes les abstinences et de toutes les disciplines que peut souhaiter un cœur généreux et enflammé de l'amour de Dieu ⁴.

A mesure que ses songeries s'en allaient par ces voies nouvelles, il sentait s'abolir en lui la fascination des grandeurs et des joies humaines, qui jusque-là l'avait dominé. Et ses saints désirs furent confirmés, à certaine date, par une visite de Dieu merveilleuse et souverainement efficace.

* * *

« Étant une nuit éveillé — ce sont les termes mêmes de la dictée au P. Gonzalès de Camara — il vit clairement une image de Notre-Dame, avec le saint Enfant-Jésus. De cette

1. *Id.*, n. 8.

2. *Id.*, n. 9.

3. *Id.*, n. 9.

4. *Id.*, n. 9.

vue, pendant un espace de temps notable, il reçut consolation jusqu'à l'excès. Et il demeura avec un tel dégoût de toute la vie passée, et spécialement de l'impureté, qu'il lui semblait que de son âme étaient arrachées toutes les impressions qui jusque-là y étaient comme gravées. De ce jour « jusqu'au mois d'août 1555 où ceci s'écrit — continue à dicter le saint — jamais plus il ne donna au péché impur le moindre consentement; et par cet effet, l'événement [de cette vision nocturne] se peut juger avoir été de Dieu, bien que [Inigo] n'ose le déterminer ¹ ».

Nous aimerions savoir avec précision la date de cette grâce insigne et de cette nuit transformante. Nous ne pouvons que conjecturer. Ce sera à peu près vers le 15 juin, qu'Inigo sera arrivé à Loyola. La guérison de la fracture aura bien pris quarante jours. Le sciage de l'os après guérison aura nécessité un repos prolongé; et Inigo nous dit lui-même qu'on passa bien des jours à lui étirer la jambe. Cela nous mène au mois d'août. Nous savons encore par lui qu'il n'avait pas achevé la lecture de Ludolphe, quand il fut visité par Notre-Dame; et que, d'autre part, à la suite de sa conversion, il apparut tout autre aux siens, ce qui lui permit de « servir leurs âmes » par ses conversations ².

Or, il y a, dans la vie domestique des Loyola, à la date du 27 août, un fait notable où il est impossible de ne point apercevoir la main d'Inigo. On se souvient du couvent de Saint-François fondé à Azpeitia, en 1497, par Catalina de Loyola. Ce lieu saint était, en 1521, l'objet des plus âpres querelles, entre le recteur de l'église Saint-Sébastien, Juan Anchieta, et Martin Garcia de Loyola. Pendant quinze ans, le recteur s'était acharné contre les moniales publiquement, par des actes inqualifiables, tandis que les Loyola soutenaient les pauvres filles. A partir de 1519, revirement. Le neveu du recteur a été tué dans la maison des Emparan, alliés des Loyola. Juan Anchieta se déclare pour les Isabelitas, avec un emportement

1. Gonzalès de Camara, n. 10.

2. *Id.*, n. 11.

d'amour, égal à sa fureur d'autrefois; c'est dans l'église de leur monastère qu'il voudra être enterré. Un revirement parallèle avait tourné les Loyola contre les moniales réconciliées avec le curé. Dans leur colère insensée, ils avaient poursuivi et obtenu, en cour de Rome, une sentence d'excommunication pour les obliger à enlever du toit de leur maisonnette encore inachevée, une misérable petite cloche. En 1521, au mois d'août, la paix se fait. Un serviteur de Loyola va chercher à Burgos le provincial des franciscains, Fray Bernardino de Salzedo. Les conférences amicales ont lieu au château. Tout s'arrange. On regrette les procès engagés et on y renonce. Martin Garcia offre aux Isabelitas un terrain contigu à leur monastère. Le clergé d'Azpeitia agréé tous les accords intervenus. Et quant aux deux adversaires, qui depuis près de vingt années s'affrontaient, en une sorte de duel tragi-comique, ils règlent tous deux qu'ils seront enterrés dans l'église de Saint-François, comme s'ils avaient voulu témoigner, par cette fraternité dans la mort, de la vérité de leur réconciliation en ce monde¹.

Il est difficile de ne point voir, dans l'accord du 27 août 1521, le premier fruit de l'apostolat domestique d'Inigo converti. Transformé, au plus intime de son âme pécheresse, par un regard de la Vierge bénie, il commençait à transformer autour de lui le cœur des autres. Ce sera sans doute vers le 15 août que Marie l'aura visité dans sa chambre de malade.

Cependant, il persévérait dans ses lectures et ses pieux désirs. Les choses de Dieu devinrent de plus en plus le centre de sa vie. Quand il conversait avec les siens, il ne leur parlait que de Dieu; lorsqu'il était seul, il passait son temps à prier et à lire. Il lui vint même à la pensée de faire des extraits de ses lectures, dès qu'il commença à se lever un peu par la maison. Dans un registre in-4, de papier poli et rayé, il se mit à écrire, à l'encre rouge, les paroles de Notre-Seigneur et celles de Notre-Dame à l'encre bleue. Il remplit ainsi jusqu'à 300 pages, de sa plus belle écriture. Et tandis que les traits de l'Évangile

1. Arch. du couvent des Isabelitas, Azpeitia, Lizarralde. *op. cit.*, 102-104.

et les exemples du saint passaient de ses livres dans son cahier, le désir s'avivait dans son âme de marcher sur les traces du Christ et de ses amis ¹.

Malgré ces ardeurs au bien et ces goûts pour la prière, il ne paraît pas qu'alors Inigo ait recouru aux sacrements plus qu'il n'avait coutume autrefois. On peut croire aisément que, dans la chapelle du château, la Vierge de l'Annonciation reçut de lui de fréquentes visites. Peut-être y entendait-il la messe, le dimanche, avec les siens; les clercs étaient assez nombreux à Azpeitia, pour rendre ce service au patron de l'église; et d'ailleurs parmi eux on comptait, outre Pero Lopez, recteur de l'église depuis le 11 janvier 1520, les deux bâtards, André de Loyola et Martin de Oñaz. Mais à Azpeitia, comme par toute l'Espagne, alors, l'usage était de communier à Pâques et au lit de mort. Inigo n'entrera que plus tard dans de plus intelligentes pratiques. Pour le moment, la grâce insigne que lui fait le ciel est de le détacher à fond des vanités et folies du monde, dont il avait été longtemps captif. Et les circonstances y aident.

* * *

Durant l'automne de 1521, cette guerre de Navarre, qui pour Inigo a fini à Pampelune, traîne ses vicissitudes, aux frontières du Guipuzcoa et de la France. Fontarabie est assiégée par André de Foix. Diego de Vera la défend, au nom de Charles-Quint; et si tout le monde lui eût ressemblé, la ville n'eût pas été prise. Autour de ce bastion de leur pays, les Guipuzcoans se pressent; parmi eux, Martin Garcia de Loyola est des plus déterminés. La fidélité et la bravoure ne durèrent malheureusement qu'un jour (16 octobre). Le 17, la débandade commence. Le 18, quelques capitaines parlent de se rendre, puisque tout espoir de résistance efficace est perdu; Martin Garcia de Loyola, Juan Ortiz de Zarauz et quelques

1. Gonzalès de Camara, n. 11. Voir Note 8.

autres essaient vainement de ranimer les courages; la contagion de la lâcheté gagne les troupes. Le 19, les Français entrent dans la ville ¹.

Lorsque Martin Garcia revint à Loyola, pour conter cette pénible histoire, comment Inigo n'aurait-il pas conçu un mépris plus grand encore des choses humaines, et une résolution plus ferme de fuir ce monde, où les viles passions étaient si fortes et le courage si rare? Si peut-être la maxime qu'il répétera plus tard ne venait pas encore à ses lèvres, le sentiment qu'elle exprime était déjà profond dans son cœur : *Quam sordet terra dum coelum aspicio!* Dans ses précieuses dictées au P. de Camara, il nous confie que, dans ces jours de Loyola où mûrissait sa résolution d'être tout à Dieu, « la plus grande consolation qu'il recevait était de regarder le ciel et les étoiles; ce qu'il faisait bien des fois et pendant longtemps ² ». Et à mesure que son regard s'enfonçait dans les splendeurs du ciel étoilé, « il sentait en son âme un très généreux élan pour servir Notre-Seigneur ». Le dessein d'aller en pèlerinage à Jérusalem était fermement arrêté dans son esprit; il n'attendait pour l'exécuter que d'être complètement guéri.

Il n'était pas sans songer quelquefois au genre de vie qu'il mènerait, à son retour de Jérusalem. A certaines heures, il avait envie d'aller frapper à la porte de « la chartreuse de Séville, sans dire qui il était, afin qu'on fît moins de cas de lui; et là de ne jamais manger que des herbes ³ ». Revenant là-dessus, à d'autres moments, il lui semblait que le fait d'être astreint à une règle ne lui permettrait pas de satisfaire à son gré « la haine qu'il avait conçue contre lui-même »; et alors il aimait mieux garder sa liberté, s'en aller par les chemins, pour demeurer maître de ses austérités ⁴. Cependant, à tout événement, il envoya à Burgos un domestique du château; « et il le chargea de s'informer de la règle de la chartreuse » de Miraflores; et

1. Sandoval, I, 541. Hénau, *Averiguaciones*, VII, 10.

2. Gonzalès de Camara, n. 11.

3. *Id.*, n. 12.

4. *Id.*, n. 12.

il demeura content des renseignements qui lui furent rapportés¹.

D'après ses confidences à Gonzalès de Camara, Inigo en parcourant le *Flos sanctorum*, semble avoir été particulièrement frappé par l'histoire de saint Dominique et de saint François. Il marque qu'il se disait souvent à lui-même : « Saint Dominique a fait ceci, saint François cela; je dois donc le faire aussi² »; et leurs plus belles actions, quand sa pensée s'y arrêta, était comme un aiguillon qui l'excitait à des « entreprises difficiles », pour l'amour du Seigneur; et il n'était aucun de ces projets généreux qui ne lui parût « aisé à mettre en œuvre³ ».

Cependant le converti ne semble jamais avoir eu l'idée d'entrer dans un couvent de frères mineurs ou de frères prêcheurs. Dans sa chambre haute de Loyola, l'unique dessein de vie religieuse, qui se soit présenté à son esprit, est de devenir fils de saint Bruno. Peut-être était-ce pour lui une manière de reconnaître ce qu'il devait à Ludolphe. Et il faut certainement voir, dans la préférence accordée à la chartreuse lointaine de Séville, sur la chartreuse de Burgos plus voisine, le désir de se cacher dans un cloître où il serait inconnu.

Mais ce plan lui-même n'était qu'une vague esquisse. Inigo n'était fermement décidé qu'au pèlerinage aux Lieux saints. C'est seulement au « retour de ce pieux voyage, qu'il y aurait à examiner si vraiment il s'enfermerait dans la chartreuse andalouse », sans dire qui il était, afin d'être méprisé de tous.

Un jour — probablement au début de mars 1522 — Inigo se décida enfin à quitter Loyola. Sans être tout à fait guéri, il se sentait en pleine vigueur. Il dit⁴ donc à son frère, Martin Garcia : « Seigneur, le duc de Nájera sait que je suis rétabli; il sera bon que j'aille à Navarrete pour le saluer. » Les changements profonds qui s'étaient opérés dans le cœur d'Inigo

1. Gonzalès de Camara, n. 12.

2. *Id.*, n. 7.

3. *Id.*, n. 7.

4. *Id.*, n. 12.

n'avaient point échappé à son entourage. Sans qu'il se fût, semble-t-il, ouvert à ses proches de ses véritables desseins, ceux-ci en soupçonnaient quelque chose. Le voyage du domestique envoyé à Miraflores permettait de supposer qu'Inigo songeait à quitter le monde, beaucoup plus qu'à reprendre sa place dans la maison de l'ancien vice-roi de Navarre. Celui-ci d'ailleurs avait perdu la faveur de son souverain. Ni les chaleureux plaidoyers de l'amiral de Castille, ni même le glorieux succès de Noain qui avait bouté les Français hors de Navarre, ni l'importance de la maison des Manrique de Lara n'avaient pu protéger l'ancien chef d'Ignace, contre les plus calomnieux soupçons. Sans doute, le détail de cette lamentable histoire d'un grand d'Espagne réduit à rien, et traité en suspect dans ses terres, n'était pas venu au château de Loyola. On y savait du moins que, dès le 21 août de 1521, les gouverneurs du royaume ¹, encore à Logroño ou déjà à Pampelune, avaient choisi pour vice-roi de Navarre le comte de Miranda; et que l'empereur Charles-Quint, en dépit de tous les mémoires de Manrique de Lara, avait confirmé le choix des gouverneurs. De quelle vraisemblance pouvait-il être que le soldat de Pampelune, guéri de sa blessure, suivît la fortune d'un vice-roi déchu?

Aussi Martin Garcia soupçonna-t-il que ce voyage à Navarre voilait un autre projet. Aux premières ouvertures d'Inigo, il le prit à part et le mena dans une chambre, puis dans une autre, afin sans doute de mieux assurer le secret de l'entretien. Dans ce tête-à-tête, il se mit à lui représenter son étonnement, à le prier instamment de ne pas se perdre; tout le pays fondait sur lui les plus grandes espérances, et lui-même, après tout, devait bien savoir tout ce qu'il valait. Longtemps, Martin Garcia s'épancha en semblables propos, qui tous tendaient à détourner Inigo du désir qu'il avait de quitter le manoir de ses pères ². Comme l'on pense, ces éloquents appels se bri-

1. Salazar de Castro, *Hist. de la casa de Lara*, II, 175. Sandoval dit que les gouverneurs du royaume passèrent à Pampelune les mois de juillet et août 1521.

2. Gonzalès de Camara, n. 12.

saient à une résolution inébranlable. Depuis des mois, les projets du blessé converti étaient arrêtés. Plus rien au monde ne l'intéressait, l'avenir brillant dont lui parlait son frère n'était que folie pure pour le lecteur de la *Vita Christi* et du *Flos sanctorum*. Aux discours de Martin Garcia, Inigo dut sourire, comme un doux obstiné qui ne veut pas se rendre. Toutefois, le futur pèlerin de Jérusalem garda son secret. Sa réponse fut telle, dit-il plus tard au P. Gonzalès, que « sans trahir la vérité, de quoi déjà il se faisait grand scrupule, il échappa à son frère ¹ ».

Les préparatifs se firent donc, comme s'il s'agissait d'une course à Navarrete. Vêtu selon son rang, avec ses armes, suivi de deux domestiques, accompagné par un de ses frères, Inigo monta sur une mule; et, disant adieu aux siens tout émus d'une séparation dont le mystère leur restait caché, il prit le chemin d'Oñate, le pays de sa belle-sœur, Madeleine de Araoz. Dans son bagage, le chevalier emportait quelque argent, un livre d'heures de Notre-Dame, une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et le fameux registre in-4 qui renfermait en 300 pages la moelle de la vie des saints et de l'Évangile.

1. *Id.*, n. 12.

CHAPITRE IV

A MONTSERRAT ET A MANRÈSE

(1522-1523).

En quittant Loyola, Inigo persuada, à celui de ses frères qui l'accompagnait, de faire une veillée au sanctuaire de Notre-Dame de Aranzazu ¹. Ce sanctuaire était d'origine récente. Il y avait cinquante ans environ qu'un berger de Oñate, Rodrigue de Balzategui, gardant son troupeau dans la montagne de Alona, trouva dans un buisson une statuette de la Vierge. Des prodiges attestèrent que Marie voulait être honorée en ce lieu. La Vierge, en souvenir du fait de la rencontre, s'appela Notre-Dame de Aranzazu, mot qui signifie : « Vous êtes dans le buisson. » Une belle église fut bâtie sur le flanc de la montagne, avec couvent de Franciscains pour la desservir. Notre-Dame de Aranzazu était déjà, en 1522, un sanctuaire fréquenté ². Les Loyola le connaissaient, comme tous les Azpeitiens. Dans le testament de Pero Martinez de Emparan, cousin germain de Inigo, il est ordonné d'envoyer « une bonne personne » à Aranzazu pour y faire une « veillée nocturne », jadis promise et non tenue ³.

A son départ de Loyola, qu'il comptait bien ne jamais revoir; au seuil d'une vie nouvelle qu'il voulait toute à Dieu, Inigo mit son voyage et ses desseins sous la protection de Marie. Dans cette église basque, au milieu des ombres de la nuit, quels sentiments de reconnaissance, quels saints désirs,

1. Gonzalès de Camara, n. 13.

2. Julian de Pastor y Rodriguez, *Historia de la imagen y santuario de N.-S. de Aranzazu*, Madrid, 1880. Cité et résumé par les éditeurs des *Cartas de san Ignacio* (IV, 293).

3. Azpeitia, Arch. de la famille de Emparan.

quelles supplications instantes, durent s'exhaler au pied de la statue miraculeuse. En 1554, il se rappellera encore les grâces reçues dans cette veillée ¹.

Le jour venu, les voyageurs, revenant sur leurs pas, vers le nord-ouest, se dirigèrent vers Oñate, où une de leurs sœurs se trouvait alors, sans doute avec les Araoz. Dans cette maison amie, la curiosité des parents sut livrer à Inigo un nouvel assaut; d'autant qu'eux aussi ne manquèrent pas d'observer qu'ils avaient devant eux un homme nouveau. Aranzazu et le duc de Nájera purent servir de diversion toute naturelle au pèlerin qui ne voulait pas livrer son secret. Après les adieux, celui-ci, quittant ses hôtes, et laissant son frère dans la maison des Araoz, prit son chemin vers Navarrete ².

Qu'il l'ait pris par Vitoria, ou tout droit devant lui, au sud, par Salvatierra, il eut l'occasion de penser en foulant cette terre alavaise, aux combats livrés en avril 1521, aux côtés de Juan Manrique de Lara. Puis, par la Guardia, à l'est, il marcha vers la Rioja qu'il dut aborder entre Cenicero et Fuenmayor; en coupant là la route royale de Haro à Logrono, il n'était plus qu'à une demi-lieue de Navarrete.

Cette petite ville était un cadeau fait aux Manriques par le roi Jean I^{er} de Castille, en 1380. L'ancien Castillo bâti par Alphonse VIII servait de palais au duc. Quand Inigo se présenta, Antoine Manrique était à Nájera. D'un galop l'ancien *mesnadero* du vice-roi de Navarre aurait pu franchir les trois lieues qui le séparaient de son maître. Il jugea la course inutile. A quoi bon? Dans cette petite ville de Nájera, que naguère il avait aidé le duc à reconquérir, ni les forteresses plantées sur la montagne, ni le vieil alcazar ne l'intéressaient plus. Ce passé si proche était aboli. Seule, sans doute, Santa-Maria-

1. Ignace fait cet aveu dans une lettre à François de Borgia (*Ep. et instr.*, VII, 422). Cette lettre est une réponse aux instances par lesquelles le provincial des Franciscains, le P. Araoz, et le Conseil de ville d'Oñate demandaient au fondateur de la Compagnie de s'employer à obtenir du pape un jubilé, afin de hâter la reconstruction du couvent de Aranzazu détruit par un incendie en 1552.

2. Gonzalès de Camara, n. 13.

La-Réal, la magnifique collégiale récemment achevée, avait une place dans sa mémoire, avec ce panthéon royal¹, où sous leurs pierres sépulcrales gardées par les fils de saint Benoît, dormaient des souverains et des infants de Navarre; et les cendres refroidies des princes à jamais disparus lui criaient la vanité des choses humaines. Qu'aurait-il dit au duc de Nájera : *Sic transit gloria mundi*? Certes le courage ne lui aurait point manqué pour risquer de pareils discours; mais il tenait à garder secrète sa résolution d'une vie nouvelle. Il se contenta donc de confier à des domestiques, pour le trésorier du duc, un billet réclamant le dû de la solde. Averti par le trésorier, le duc Antoine répondit que, même s'il était à court d'argent, il en aurait toujours pour Loyola; vu le crédit acquis dans le passé, volontiers il donnerait à Inigo « une bonne lieutenance » s'il voulait accepter². Inigo songeait moins que jamais à une fortune terrestre; il ne voulait plus être que le soldat du Christ. Par lettre, ou par le messenger qui lui apportait ces offres aimables, il dut remercier le duc de ses bontés. Des ducats recouvrés il fit deux parts : l'une qu'il donna à distribuer à certaines personnes envers lesquelles il se sentait obligé; l'autre fut réservée à une image de Notre-Dame dans l'église de Navarrete probablement, ou dans une *ermita* voisine. L'image était mal arrangée, Inigo laissa la somme nécessaire pour la « très bien orner ». Après quoi, congédiant ses deux domestiques, il partit seul, sur sa mule, de Navarrete pour Montserrat³.

De Navarrete, Inigo gagna Logroño, pour y joindre la route royale. Et, sans doute, en traversant cette vallée de l'Ebre, au point où les troupes commandées par le duc de Nájera avaient commencé à refouler l'invasion française, le souvenir lui revint à l'esprit des jours tragiques de Pampelune... Que tout cela était loin; à quels autres combats il songeait maintenant; et

1. Voir Constantino Garrán, *Santa Maria la Real de Najera*, Soria, S. Sainz Moneo, 1910, 21-34.

2. Gonzalès de Camara, n. 13.

3. *Id.*, n. 13.

comme l'horizon d'Antoine Manrique de Lara, relégué dans ses terres par le caprice d'un prince, lui paraissait étroit, bas et triste!



Le cavalier, par ces chemins solitaires, reçut de Dieu de précieuses lumières. Il était encore, nous dit-il, « bien aveugle » dans les choses spirituelles; mais il avait « un généreux désir de servir le Seigneur, en tout ce qu'il pourrait connaître ». Ses péchés passés lui étaient en horreur et il voulait en faire pénitence¹. Dès ce moment-là, il prit coutume de se discipliner toutes les nuits. Toutefois ces pratiques rigoureuses de mortification n'avaient nullement pour but d'obtenir de Dieu le pardon de ses fautes ou de lui en offrir une juste satisfaction; Inigo voulait bien plutôt plaire à Dieu, lui montrer un ardent amour et rivaliser avec les saints². Le soldat de jadis, avec son ambition d'égaler les meilleurs et de se signaler en prouesses, avait changé de milice, non de tempérament; il rêvait toujours d'exploits, mais dans ce champ de la lutte chrétienne, dont le *Flos sanctorum* lui avait révélé les perspectives magnifiques. Et parce qu'il avait été souvent vaincu par le démon de la luxure, dans le chemin même, à un endroit et en un jour que nous ignorons, il fit à Dieu, par la médiation de Marie, vœu de chasteté perpétuelle³.

« Or, tandis qu'il poursuivait son chemin » vers le Montserrat, « il fut rejoint par un Maure qui chevauchait sur son mulet. Ils allèrent ensemble, et dans la conversation ils vinrent à parler de Notre-Dame ». Le Maure exprima l'avis que la conception de Jésus était œuvre divine; mais il ne pouvait croire que Marie fût demeurée vierge après son enfantement.

1. Gonzalès de Camara, n. 14.

2. *Id.*, n. 14.

3. Polanco, *Cronicon*, I, 16, place ce vœu, avant la rencontre du maure; Ribadeneyra le place après l'achat du sac de pénitent et par conséquent sur le chemin d'Igualada à Montserrat.

« Et il alléguait les objections qui lui venaient à l'esprit, et jamais il ne voulut s'en départir, malgré les nombreuses raisons que lui donnait le pèlerin. »

Ils finirent par se séparer; et le Maure, piquant des deux, « prit les devants, avec tant de vitesse qu'il fut bientôt hors de vue ». Cependant Inigo était fort combattu, en son cœur, par des pensées contraires. Il lui semblait « qu'il avait failli au devoir »; il était « mécontent de lui-même », « indigné des propos du musulman »; jamais un chrétien comme lui n'aurait dû tolérer un langage si contraire à l'honneur de la Mère de Dieu. N'était-il pas temps encore de venger la Vierge, en courant à la poursuite du blasphémateur; et en châtiant sa témérité par quelques coups de poignard bien assénés? Longtemps Inigo délibéra; « et à la fin il resta indécis, sans savoir à quoi il était obligé ». Le Maure lui avait dit le but de son voyage, une *villa* située dans la direction de Montserrat, mais un peu à l'écart de la route royale ¹. Pour sortir d'embarras, en ce cas de conscience qu'il ne savait résoudre, Inigo prit le parti de laisser aller sa mule, la bride sur le cou, jusqu'à l'endroit où les chemins bifurquaient; si la mule se dirigeait vers la *villa*, il poursuivrait le Maure et le frapperait de son poignard; si la mule suivait la route royale, il laisserait le Maure tranquille. La *villa* n'était guère éloignée que de trente à quarante pas et le chemin qui y conduisait était très bon et très large. La mule néanmoins s'en alla par la route royale. Inigo vit, dans ce fait, une indication de la providence et laissa en paix le mécréant ².

Une fois quitté Logroño, tenant toujours la rive droite de l'Èbre, le pèlerin ³ longe par Calahorra et Alfaro le sud de la Navarre, qu'il traverse ensuite par Tudela et Cortès; puis, par Mallen et Pedrola, il gagne Saragosse, capitale de l'Aragon. Autrefois, il aurait visité avec curiosité le palais royal d'où le

1. Gonzalès de Camara, n. 15.

2. *Id.*, n. 16.

3. Dans *San Ignacio de Loyola* (I, 45-51), le P. Creixell a minutieusement étudié cet itinéraire; je suis ses indications.

prince Ferdinand était sorti pour se marier avec Isabelle de Castille et commencer un règne glorieux de quarante années. Aujourd'hui il songe sans doute que l'héritier d'une race illustre, le maître puissant des Espagnes, est mort dans une maison rustique, en un village obscur d'Estramadure; et que de Dieu seul l'empire n'a pas de fin.

A Lérida, dont le fort est planté sur un piton comme une sentinelle, le cavalier toucha la terre catalane. A Igualada, de la route royale, qui continue vers Barcelone, bifurque le chemin, dit de Santa Cecilia, que suivent les pèlerins de Montserrat. Avant que de s'engager dans le sentier montant, Inigo fait halte. Il y a une quinzaine de jours qu'il chevauche, il a fait près de 80 lieues; Montserrat est en vue, avec sa silhouette comme taillée à la scie. Dans le village d'Igualada abondent les fabriques de drap grossier. Pour son pèlerinage à Jérusalem, Inigo achète ¹ de la toile dont on fait ordinairement des sacs et il s'en fait confectionner une tunique, longue jusqu'aux pieds; il achète aussi un bourdon, une petite calebasse, et une paire d'espadrilles. Il attache ces emplettes précieuses « à l'arçon de sa selle », et reprend sa course vers Montserrat ².

Qu'y ferait-il? Il n'en avait encore rien déterminé. Mais sa résolution est vite prise. Selon ses expressions mêmes, comme « son esprit était encore tout rempli d'Amadis des Gaules » et des souvenirs des romans de chevalerie, il décide de « faire une veillée d'armes, toute une nuit, sans s'asseoir ni se coucher, devant l'autel de Notre-Dame de Montserrat »; c'est là qu'il avait résolu de « laisser ses habits et de revêtir la livrée de Jésus-Christ ³ ».

Inigo arrive à Montserrat le 21 mars 1522.

1. Le P. Araoz (*Script. de S. Ign.*, I, 725) a désigné Lérida comme le lieu de l'achat du sac. Pour des raisons géographiques et pour mieux respecter le texte de Gonzalès de Camara, le P. Creixell préfère Igualada. Je crois qu'il a raison.

2. Gonzalès de Camara, n. 16.

3. *Id.*, n. 17.



C'est vers le milieu du VI^e siècle qu'un disciple de saint Benoît fonda, au pied de Montserrat, un monastère qui bientôt s'entoura d'un bourg. Alors aussi les moines commencèrent à bâtir, proche des plus hauts sommets, des ermitages, où ils vivaient en plus grande solitude. Au moment d'une incursion des Maures, l'évêque et les gouverneurs de Barcelone vinrent cacher dans un de ces ermitages une statue de Notre-Dame vénérée auparavant dans l'église bâtie par le saint évêque Pacien. C'était en 718. La découverte de la sainte image, en 880, fut l'occasion de l'érection d'une première chapelle sur la hauteur. Des moniales s'établirent auprès. Quand elles se retirèrent à Barcelone, au x^e siècle, des fils de saint Benoît leur succédèrent. D'abord prieuré dépendant de la célèbre abbaye catalane de Ripoll, Montserrat ne fut érigé en abbaye qu'au début du XI^e siècle. Parmi les abbés qui la gouvernèrent nul n'a laissé des traces aussi profondes et aussi vénérées que Don Francisco Garcia de Cisneros, bâtisseur, réformateur, organisateur, ascète. Son souvenir domine encore la sainte montagne. Montserrat lui doit ses cloîtres, sa règle, son « escolanie », son imprimerie et le fameux *Ejercitatorio* dont nous aurons à reparler. Lorsque Inigo vint là en pèlerinage, il y avait à peine douze ans que ce grand homme était mort.

Arrivé au monastère, Inigo y chercha un confesseur. Nous savons de la façon la plus certaine qu'il s'adressa à Fray Juan Chanones. Ce Français, natif d'un bourg voisin de la ville de Mirepoix, fut d'abord prêtre séculier dans son diocèse. Pendant qu'il était vicaire de la cathédrale de Mirepoix, il eut occasion de voir un frère quêteur de Montserrat qui lui dit

1. Francisco Garcia de Ximénès, né à Cisneros dans la province de Léon, en 1455, entra à vingt ans au couvent de Saint-Benoît de Valladolid, implanta la réforme de Valladolid à Montserrat où il fut neuf fois de suite élu abbé; il y mourut le 27 nov. 1510 (*Anal. Monts.*, II, 47-48).

merveille de son monastère. De cet entretien Chanones sortit fort désireux de voir de ses yeux ce lieu de bénédiction. Dès sa venue, il fut admis par l'abbé, reprit le chemin de Mirepoix pour régler ses affaires, résigna son bénéfice et prit l'habit à Montserrat le 7 mars 1512; il avait 32 ans. Ce fut un moine observant de sa règle, pauvre en ses habits, ami des austérités, patient dans la souffrance, admirablement obéissant, fidèle à la prière et très dévot à l'Eucharistie. Successivement cellérier, maître des novices, prieur de divers monastères, il fut, à Montserrat, pendant de longues années, confesseur des pèlerins. Il mourut le 16 juin 1568, la veille de la fête du Saint-Sacrement. Tel fut le premier père spirituel d'Ignace de Loyola, le bénédictin français, Jean Chanones ¹.

Le pèlerin nous dit lui-même ² qu' « après avoir fait oraison et traité avec le confesseur, il lui fit par écrit une confession générale, qui dura trois jours ». Après quoi, « la veille de Notre-Dame de mars et la nuit venue, il alla le plus secrètement qu'il put, à un pauvre, se dépouilla de ses habits », les donna au pauvre, et se revêtit comme il désirait « du sac de pénitence » acheté à Igualada. Puis il alla se mettre à genoux devant l'autel de Notre-Dame; et là « tantôt de cette manière, tantôt debout, le bourdon à la main, il passa toute la nuit ³ ».

Le bain, la veillée, la confession, la communion, la bénédiction et la remise de l'épée, tels étaient les cérémonies et rites par lesquels se faisait la création d'un nouveau chevalier. Dans l'âme d'Inigo, purifiée par l'absolution et remplie des plus fervents désirs de perfection chrétienne, les souvenirs de la chevalerie et ceux du mystère de l'Incarnation, dont le 25 mars ramenait l'anniversaire, s'amalgamaient à merveille. Le Verbe de Dieu pour conquérir le monde, y était secrètement descendu, dans l'humilité de la chair, par le moyen d'une vierge qui ne voulait être que la servante du Seigneur. Lui donc, qui désirait imiter Jésus-Christ et s'offrir au souffle

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 440-445.

2. Gonzalès de Camara, n. 17.

3. *Id.*, n. 18.

de sa grâce pour une destinée nouvelle et encore mystérieuse, mais dont le seul Évangile serait la loi, comme il était à sa place, dans l'obscurité de ce sanctuaire, aux pieds de Notre-Dame, vêtu comme un pauvre, voyageur inconnu sur la terre où il n'avait plus de demeure fixe. Les armes qui autrefois faisaient sa vanité et par lesquelles il avait tenté dans les batailles d'acquérir une renommée, il les avait remises à Fray Juan Chanones pour les pendre en ex-voto dans la chapelle de la Vierge, quand il aurait quitté Montserrat. Désormais il ne voulait connaître que le bouclier de la foi, le casque du salut, le glaive de l'esprit de Dieu. Et, dans sa prière ardente, il suppliait Marie de l'aider à se revêtir de l'armure des chrétiens qui est le Christ.

Du mystère de cette nuit bénie, Inigo a toujours gardé le secret. Aucun de ses confidents, pas même le P. Gonzalès de Camara, n'en a rien su. Pour entrevoir ce qui se passa dans la veillée d'armes du nouveau soldat de Jésus-Christ, nous n'avons d'autre lumière que l'émouvante méditation de l'Annonciation, au livre des *Exercices spirituels*. Cette méditation a dû commencer à Montserrat, dans la nuit du lundi 24 au mardi 25 mars 1522.

Le 25, « dès que le jour commença à paraître, le pèlerin partit pour n'être pas connu et il s'en alla — non par le chemin direct de Barcelone où il risquait de rencontrer des gens qui le reconnaîtraient et l'honoreraient, mais par un chemin détourné — à un endroit qui s'appelle Manrèse. Il se proposait de rester là quelques jours dans un hôpital et aussi de noter quelques choses dans son cahier qui ne le quittait pas et dont il était très consolé ¹ ».

D'après ces paroles du saint, Manrèse n'était donc pour lui qu'une courte halte, destinée à faciliter quelques écritures et propre à le cacher un instant aux regards. Craignait-il de rencontrer, sur le chemin de Barcelone, le cortège somptueux d'Adrien d'Utrecht, élu pape, et gagnant à travers la Navarre

1. Gonzalès de Camara, n. 18.

et la Catalogne le port où il devait faire voile vers Rome¹? C'est bien possible. L'ancien précepteur de Charles-Quint avait appris à Vitoria, le 8 février 1522, que les cardinaux du conclave venaient de l'appeler au trône de saint Pierre. Il signe le 8 mars son acceptation définitive; le 12, il quitte Vitoria, le 14, il est à l'alcazar de Nájera, l'hôte du duc Antoine Manrique de Lara, le 24, il atteint Calahorra. Les moines de Montserrat doivent savoir et suivre le détail de cet extraordinaire voyage qui met en branle tout le pays. Chanones aura averti Inigo de Loyola, qui dès lors ne songera plus qu'à disparaître, pour éviter de rencontrer la noblesse navarraise chevauchant aux côtés d'Adrien VI.

En fait, le nouveau pape, arrivé à Saragosse le 28 mars, y séjournera jusqu'au 11 juin; il ne s'embarquera à Barcelone que le 6 août. S'il s'intéressa, comme il est croyable, à ces événements, Inigo n'en conclut pas pourtant que lui aussi pourrait bien se remettre en route. Il avait projeté de ne rester à Manrèse que peu de jours; il y resta dix mois. La providence voulait que Manrèse fût vraiment sa patrie spirituelle; c'est là que se formera l'âme nouvelle, d'où rayonnera la vie admirable d'un saint et d'un fondateur d'Ordre.



Lorsque Ignace y arriva, le matin du jour de l'Annonciation, 25 mars 1522, Manrèse était une petite ville d'à peu près 2.000 habitants², mais non sans caractère.

Plus encore qu'aujourd'hui, les bords du Cardoner méritaient le nom poétique de *Val du paradis*. Aux abords du pont vieux, les habitations étaient rares, tout était jardins, tapissant

1. Le P. Ferdinand Tournier est le premier et le seul, je crois, qui ait songé à ce rapprochement de faits. J'en ai trouvé la trace dans ses *Ignatiana* demeurés inédits, et je me fais un devoir de payer ma dette à l'agile chercheur.

2. De 1524 à 1524, la moyenne des baptêmes de la *Seo* est de 55 par an. Le chiffre approximatif des habitants serait donc $55 \times 31 = 1.705$.

de leur verdure le vallon entier, jusqu'aux roches et aux grottes qui dominent la rivière, et à l'étroit plateau qui s'appelle encore aujourd'hui le *balcon de saint Paul*.

Siège d'un évêché jusqu'au ix^e siècle, Manrèse en fut privée; en 888, par une Bulle qui l'unit à Vich; mais elle garda toujours une collégiale, sous l'autorité d'un prévôt. Et les églises et les chapelles se groupaient autour de la *Seo*¹, en riche collier; chapelles de Sainte-Catherine, de Saint-Barthélemy, de Sainte-Suzanne; églises de Saint-Martin et de Saint-Michel. Voisins de Montserrat, habitués pendant des siècles à visiter en pèlerins le sanctuaire, les Manrésiens ne pouvaient pas ne pas être dévots à Marie. La *Seo* est dédiée à la Vierge. C'est une magnifique église du xiv^e siècle. Mais ses splendeurs ne suffirent pas à épuiser la dévotion des chrétiens de Manrèse. A chaque pas, ils ont bâti des oratoires à Notre-Dame : Notre-Dame du Cloître dépendant du cloître de la *Seo*; près de la porte d'Urgel, Notre-Dame de Valldaura; près de l'hôpital Sainte-Lucie, Notre-Dame du Peuple; près de la porte de Sobrerocha, Notre-Dame del Romey; près du Pont vieux, Notre-Dame de la Guia; et aux alentours de la ville, Notre-Dame de Joncadella, Sainte-Marie de la Guardia, Sainte-Marie de Monistrol, Sainte-Marie de Plano, Sainte-Marie de Matarerch, et, pour finir par un nom qui reviendra dans cette histoire, Notre-Dame de Villadordis.

Les couvents ne manquaient pas non plus dans la pieuse ville. Sur l'emplacement du Castel bâti par Récarède, les carmes étaient établis, depuis 1308, et leur église était le siège d'une confrérie de la Sainte-Trinité, fort prospère. Une confrérie du Rosaire florissait dans l'église des dominicains. Les cisterciens occupaient depuis 1459 la maison dite de Saint-Paul ermite. Près du Pont vieux, une maison pour les infirmes se dressait, à côté de la chapelle de Saint-Marc et de Sainte-Barbe, dans laquelle avait son siège la confrérie des Blanchers. Enfin l'hôpital de Sainte-Lucie était plus particulièrement

1. Seo (Sedes) désigne la cathédrale.

réserve aux pauvres et aux malades étrangers à la ville; la chapelle attenante appartenait à la confrérie des maçons et tailleurs de pierre.

Les magistrats de la ville prennent à la lettre la définition que l'Apôtre donne d'un bon gouvernement : *minister Dei in bonum*. Ils entretiennent un cierge à perpétuité devant la Vierge du Rosaire, à l'église des dominicains. Si la peste menace la ville, comme elle fit au printemps de 1522, ils délibèrent d'envoyer Fray Julián du couvent des carmes « au glorieux Monseigneur saint Jacques de Galice » afin d'obtenir préservation du fléau, et ils décident que l'on fera une solennelle procession « les petits garçons pieds nus et les filles en cheveux »; et qu'ensuite « les conseillers et quelques-uns des principaux de la ville » accompagneront les pèlerins de Compostelle jusqu'à Notre-Dame de Montserrat où l'on offrira sept cierges de trois livres chacun, en l'honneur des sept joies de la Vierge. Dans cette ville chrétienne, le bayle faisait savoir à ses administrés que leur premier devoir était de « faire honneur et révérence à Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la glorieuse Vierge Madame sainte Marie, sa mère bénie, ainsi qu'à tous les saints »; et la violation publique des commandements de Dieu était punie par des amendes ¹.

Tel est le cadre dans lequel va se dérouler l'existence d'Inigo, au moment où il vient de mettre, sous la bénédiction de Notre-Dame de Montserrat, son projet de vivre selon l'Évangile.

Le sac de toile grossière dont il s'est revêtu pour sa veillée d'armes devant l'autel de Notre-Dame, n'est pas pour lui un vêtement de confrérie à laisser après l'Office. Il n'a que cette tunique. Le pauvre diable à qui il a donné ses habits de gentilhomme, surpris par les gens de la police, en cet accoutrement somptueux et qui lui va mal, est soupçonné de vol. Pour se défendre, il dénonce son bienfaiteur. Sans trahir son

1. Manrèse, Arch. mun. Libro mayor, 1518, 1519, 1522, 1523; Delib. du conseil, 9 juin 1501, 31 oct. 1507, 20 décembre 1508, 1^{er} mai 1513, 3 mai 1521, 4 mai 1522.

propre nom et ses origines, Inigo explique le cas en peu de mots. Et tandis que le mendiant joyeux se pare de son costume magnifique, l'ancien page du duc de Nájera s'en va par Manrèse, dans son habit de pénitence. Jadis il s'était montré fort soigneux de tous les détails de sa toilette; nous le savons par lui. A Manrèse, il va la tête nue, laissant en broussailles ses cheveux et sa barbe, qu'il ne peigne ni ne coupe. Il ne coupe pas davantage ses ongles. Il marche sans chaussures au pied gauche; le pied droit encore malade est bandé et chaussé d'une sandale¹. A sa vue, les enfants, le regard amusé et les lèvres moqueuses, crient, le doigt tendu vers l'étrange passant : « l'homme au sac » (l'home del sach). Et lui savoure, avec délices, ces railleries enfantines.

Il va, de porte en porte, mendiant, pour l'amour de Dieu, sa nourriture de chaque jour. Il n'accepte ni viande ni vin². Comme le fils de l'homme, il n'a pour reposer sa tête que des abris d'emprunt. Les premiers jours, il demande un gîte à Sainte-Lucie; c'est l'hôpital des étrangers. Pendant une maladie grave — et ceci ne tarda guère, vu la vie effroyablement dure que mène le pèlerin — il sera hospitalisé chez les Canyelles. La compassion de ses hôtes et les démarches des bonnes âmes que touchent sa misère et sa vertu s'employèrent sans doute, par après, à lui procurer une cellule au *priorato* des dominicains³. Ce fut là, pendant la plus grande partie de son séjour à Manrèse, son domicile de jour et de nuit; à moins qu'il ne fût retenu à Sainte-Lucie par le soin des malades, à la Cueva par un désir de pénitence et d'oraison solitaires, à Notre-Dame de Villadordis par dévotion à la Vierge. Mais, de toute façon,

1. Gonzalès de Camara, n. 19.

2. *Id.*, n. 19.

3. *Id.*, n. 23. — Aux archives de la ville de Manrèse existe un manuscrit qui consacre la tradition de ce séjour mentionné par Ignace lui-même. Au prieuré, trois souvenirs rappelaient le fait : une croix, une inscription, un tableau. La croix est gardée au couvent des dominicaines, dit de Sainte-Claire; l'inscription transcrite par les Bollandistes a disparu dans la laïcisation du prieuré; le tableau est à l'église Saint-Pierre de Manrèse. Voir Creixell, *San Ignacio de Loyola*, I, 131-141.

il n'avait d'autre toit que celui qu'il pouvait tenir de la charité des hommes et de la providence de Dieu.

Sa vie de prière est admirable. Dès le premier jour, il prend l'habitude d'assister quotidiennement à la messe, aux vêpres et aux complies de la *Seo*, où les chanoines réguliers chantent l'Office. Lorsqu'il habitera au prieuré des dominicains, il aura la facilité (et il en profitera) du lever de nuit, pour assister aux matines. Lui-même confesse que, sans savoir un mot de latin, le goût qu'il avait pour la psalmodie et le chant sacré mettait son âme en consolation ¹. Il récitait en son particulier les Heures de Notre-Dame, dans le livre emporté de Loyola ².

Cette abondance de prières vocales n'épuise pas sa ferveur. Il donne sept heures à l'oraison mentale, qu'il fait toujours à genoux ³. La lecture des livres de piété complète ce régime spirituel. Il découvre à Manrèse le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'il ne connaissait pas jusque-là, et auquel il s'affectionnera pour la vie, au point de le tenir pour unique ⁴. Lit-il aussi *l'Exercitatorio de Cisneros* et d'autres livres encore comme la *Flos sanctorum* et Ludolphe? C'est probable; il ne nous l'a pas dit; mais il n'a pas dit le contraire non plus, du moins clairement. En tout cas, il relit son beau cahier des extraits faits à Loyola, et il y ajoute. Il gardera, jusqu'à la fin de son existence, l'habitude de noter brièvement les lumières que Dieu lui donne et ses réflexions essentielles en matière ascétique. Le cahier de Loyola sert à cette sorte de journal et c'est de là que sortira le livre des *Exercices spirituels*.

Lorsqu'il va par la ville, c'est pour vaquer encore aux choses de Dieu ou au soin du prochain. Il mendie pour les malades et il les soigne de ses mains à Sainte-Lucie, sans jamais rien trouver de rebutant ni ménager ses forces. Il catéchise les enfants qu'il rencontre. Il parle de Dieu aux bonnes âmes qui viennent le chercher à l'hôpital, pour s'éclairer à sa lumière

1. Gonzalès de Camara, n. 20.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 434.

3. Gonzalès de Camara, n. 23,

4. *Scr. de S. Ign.*, I, 200.

et se réchauffer à son zèle¹. Il exhorte à fréquenter les sacrements. Lui-même se confesse et communie tous les dimanches².

A qui se confesse-t-il? Nous ne pouvons le déterminer avec toute certitude. Il a parlé³ à Gonzalès d'un « docteur de la Seo, homme très spirituel et qui prêchait là ». Peut-être veut-il désigner par là le théologal qui, par ses fonctions mêmes, était chargé des prédications ordinaires à la collégiale; c'était, en 1522, le chanoine Jean Boutabi. D'autres passages des confidences faites à Camara, invitent aussi à penser qu'Inigo se confesse parfois à un dominicain du couvent où il avait sa chambrette. La tradition dominicaine en subsiste; des auteurs désignent même ce confesseur qu'ils appellent le prieur Guillaume Pellaros. D'après les papiers du couvent, le prieur de 1522 était le P. Barthélemy Bienayant⁴; mais cette erreur de nom n'infirme en rien la substance du fait. De leur côté, les bénédictins ont répété au cours des siècles que, de Manrèse, Inigo remontait à Montserrat, pour retrouver Fray Juan Chanoines et ses précieux avis. *A priori*, c'est fort vraisemblable et il y a pour appuyer la tradition bénédictine⁵ d'assez bonnes raisons.

Il ne semble donc pas qu'Inigo ait choisi dès le début un confesseur unique. Peut-être même les circonstances douloureuses qui marquèrent ce que Laynez appelait : « l'enfance spirituelle » du pèlerin de Manrèse, engagent-elles à croire que, dans la détresse de son âme, Inigo demanda du secours à toutes les portes qui lui parurent accueillantes.



Aux premiers jours de sa conversion à Loyola, Inigo n'a aucune angoisse qui trouble la paix de sa conscience. Avec

1. Gonzalès de Camara, n. 26.

2. *Id.*, n. 21.

3. *Id.*, n. 22.

4. Manrèse, Arch. mun., Fonds des dominicains.

5. *Scr. de S. Ign.*, II, 385.

la pleine volonté de servir Dieu la joie déborde ¹. A Manrèse, dès le début, il est tenté. A ses yeux en plein jour un spectacle étrange se présente, et à plusieurs reprises; il voit quelque chose comme un serpent plein d'yeux sans pouvoir distinguer pourtant au juste ce qui en est, et son âme sent couler en elle une délectation très douce, qui disparaît quand disparaît l'objet mystérieux, qui se renouvelle et augmente avec la fréquence de l'apparition ². Et à la même date, une pensée véhémement le mord tout à coup, tandis qu'il allait entrer dans l'église où il avait coutume d'assister chaque jour à la grand'messe. C'était comme s'il eût entendu au fond de lui-même une voix qui lui disait : « Comment pourras-tu supporter une vie aussi dure que celle que tu mènes, pendant les 70 ans que tu as à vivre? » A la première minute, Inigo reconnut l'ennemi. Et « il lui répondit intérieurement, avec une grande force : Misérable, peux-tu, toi, me promettre une heure de vie? » Et la tentation fut vaincue et la paix revint ³.

Elle ne tarda pas à être troublée de nouveau ⁴. Le pèlerin « commença à éprouver de grandes variations en son âme ». Parfois « il ne trouvait goût ni à la prière, ni à l'audition de la messe » ni à aucun exercice de piété. A certains jours, au contraire, toutes ces impressions pénibles tombaient subitement comme un manteau qui aurait glissé de ses épaules. Déconcerté par ce phénomène, qu'il constatait en lui pour la première fois, ce débutant dans la vie intérieure s'émerveillait et se demandait à lui-même : « Quelle vie nouvelle est celle-ci? »

Il ne laissait pas toutefois de « converser avec des personnes spirituelles qui le tenaient en estime et désiraient l'entretenir ». Il ne savait rien; mais « dans son parler il montrait beaucoup de ferveur et une grande volonté d'aller en avant dans le service de Dieu ». Et c'est pourquoi sans doute une femme âgée et dévote, connue comme servante de Dieu dans toute l'Espa-

1. Gonzalès de Camara, n. 20.

2. *Id.*, n. 19.

3. *Id.*, n. 20.

4. *Id.*, n. 21.

gne et consultée par le roi catholique, ayant eu l'occasion de rencontrer le pèlerin de Manrèse, lui dit : « Oh ! Plaise à mon Seigneur Jésus-Christ qu'il vous veuille apparaître un jour. » Et lui, prenant l'expression à la lettre, demeura fort surpris : « Comment, pensa-t-il, Jésus-Christ pourrait-il m'apparaître ¹ ? »

Dans cette exclamation intime d'Inigo, se traduit le doute que jamais telles faveurs divines lui puissent advenir. Et on le comprend fort bien, si l'on écoute la suite de ses confidences. Le souvenir de ses péchés engendrait en son âme mille scrupules ². Il se demandait si, dans sa confession générale de Montserrat, il avait déclaré telles fautes ; et malgré qu'il renouvelât cet aveu dans ses confessions hebdomadaires de Manrèse, il demeurait toujours inquiet. « Il commença donc par chercher des hommes spirituels capables de le guérir ; mais rien ne l'aidait » à sortir de ses angoisses de conscience. « Enfin un docteur de la *Seo*, homme très spirituel, qui prêchait là, lui dit un jour, dans la confession, qu'il mît par écrit tout ce que lui rappelait sa mémoire. Il fit ainsi, et toujours, après la confession, ses scrupules lui revenaient. » Et à mesure qu'il s'engageait dans ces difficultés, il s'y enfonçait davantage. Et malgré qu'il entrevît le dommage qui en résultait pour son âme, il ne pouvait briser ce réseau d'illusions qui l'enveloppait.

A certains moments, il lui semblait que le remède efficace consisterait dans une défense formelle que lui intimerait son confesseur de remuer ces souvenirs. Mais il n'osait faire au confesseur cette ouverture ³. Un jour, et de lui-même, le confesseur lui commanda de ne plus revenir sur le passé, à moins qu'il ne s'agît d'un péché manifestement non accusé. Comme le pauvre pénitent pensait voir clairement qu'il n'avait pas avoué les fautes en question, « le commandement ne lui était d'aucun profit et il restait toujours en peine ⁴ ».

1. Gonzalès de Camara, n. 21.

2. *Id.*, n. 22.

3. *Id.*, n. 22.

4. *Id.*, n. 23.

Cela dura « bien des mois ». Certain jour, le tourment était si grand que le pèlerin se mit à genoux, et avec toute la ferveur de son âme et toute la force de sa voix, il se prit à crier : « Seigneur, secourez-moi, car je ne trouve aucun remède auprès des hommes; ah! si je le pouvais trouver, rien ne me coûterait; montrez-moi vous-même, Seigneur, où est le remède; fallût-il aller après un petit chien, pourvu qu'il me conduise au remède, j'irai ¹. » Au milieu des pensées contraires qui l'agitaient, durant cette longue épreuve, « bien des fois il eût de véhémentes tentations de se précipiter par une grande ouverture qu'il y avait dans sa chambre » chez les dominicains, « près de l'endroit où il faisait oraison; mais sachant que le suicide est défendu, il criait à haute voix : « Seigneur, je ne ferai chose qui vous offense. » Et il renouvelait souvent cette protestation ².

« Il lui vint à la pensée qu'il pourrait imiter un saint, qui, désireux d'obtenir du ciel une grâce, demeura bien des jours sans prendre de nourriture » jusqu'à ce que Dieu eût agréé sa prière. Après avoir réfléchi là-dessus, « un bon espace de temps », il se détermina à ne manger ni boire, jusqu'à ce que le Seigneur vînt à son secours, ou du moins jusqu'au moment où il sentirait sa vie en danger. Il prit cette décision un dimanche, après la messe où il avait communiqué; et toute la semaine, il persévéra dans le jeûne, sans rien omettre d'ailleurs ni de lever de nuit, ni de son assistance aux offices, ni de ses oraisons accoutumées. Le dimanche suivant, il s'ouvrit de sa conduite à son confesseur, lequel lui commanda de manger. Lui se sentait encore vigoureux; il obéit cependant, et pendant deux jours ses scrupules disparurent. « Le mardi, comme il était en oraison, il commença à se souvenir de ses péchés »; tous lui apparurent l'un après l'autre comme les anneaux d'une chaîne; et « il lui semblait qu'il était tenu de les confesser une fois encore ». Et, tandis qu'il agonisait dans cette lutte, il lui vint

1. Gonzalès de Camara, n. 23.

2. *Id.*, n. 24.

un dégoût suprême de la vie qu'il menait et il se sentit poussé à tout abandonner. Cependant ce fut alors que « le Seigneur voulut qu'il se réveillât comme d'un sommeil ». Comme il avait déjà quelque expérience des motions des esprits, « il commença à voir » par quels chemins lui étaient venus ses scrupules; il résolut « dans une grande clarté » de ne plus confesser ses fautes passées; « désormais, il demeura libre de ces angoisses de conscience; et il tint pour certain que Notre-Seigneur l'en avait voulu délivrer par sa miséricorde ».

Ces troubles profonds, ces jeûnes, ces austérités, ces rigueurs de toute sorte auraient ébranlé la santé de l'homme le plus robuste. A une époque que nous ne pouvons déterminer au juste, mais qui dut probablement coïncider avec les premières chaleurs de l'été, Inigo tomba malade gravement. La fièvre était forte, au point qu'il se crut à l'article de la mort; « clairement, dit-il de lui-même, il voyait que son âme allait s'échapper du corps ». Et en cet état, il fit réflexion que son âme était juste et agréable à Dieu. Mais, sitôt faite, cette réflexion le tourmenta comme une marque d'orgueilleuse présomption; et il fit mille efforts pour la chasser par le souvenir de ses péchés. Or la pensée s'obstinait en son esprit, malgré tous les efforts contraires; et cela le fatiguait plus que la fièvre dont il était dévoré. La fièvre étant venue à baisser, il prit conscience que la mort n'était pas imminente et comme il était entouré de dames venues là pour le visiter, il les pria qu'une autre fois, si elles le voyaient à l'extrémité, elles eussent la charité de lui crier aux oreilles qu'il était un grand pécheur et qu'il ne devait point oublier les offenses dont il s'était rendu coupable ².

Ces confidences d'Inigo sont éclairées par des témoignages manrésiens concordants qui en précisent les circonstances. Parmi les endroits chers à la dévotion du pèlerin, il faut compter l'oratoire de Notre-Dame de Villadordis. On l'y trouva un

1. Gonzalès de Camara, n. 25.

2. *Id.*, n. 32.

jour sans connaissance. Les dames qui constatèrent le fait allèrent chercher du secours. Des hommes accourus accompagnèrent Inigo à l'hôpital Sainte-Lucie où on lui donna quelques soins. Le chef de la famille Amigant estimant que l'état du malade demandait plus, le fit transporter chez lui. Il passa là de longs jours, entouré de la vénération et du dévouement de tous; le malade fut très mal, disent les témoins¹. C'est alors, sans doute, que se passa au fond de son âme, la scène intime que nous rapportions tout à l'heure.



« L'enfance spirituelle » d'Inigo prit fin avec ses tourments de scrupuleux. Une fois la paix rétablie, Dieu le mena par d'autres chemins. Les hommes ne lui avaient pas jusqu'ici été de grand secours; ils le seront moins encore à l'avenir. Le Seigneur qui voyait, dans cette âme ardente, le désir intense et la ferme volonté d'un service généreux, daigna l'instruire comme fait « un maître d'école ». L'expression est d'Inigo lui-même². Il se confond toujours en reconnaissance pour la bonté qui condescend à l'ignorance d'un esprit sans culture. Jamais, en sa vie, il ne douta que le « Père des lumières » l'ait conduit alors; à douter de cette Providence attentive, il eût pensé « offenser la Majesté divine³ ».

Pour savoir comment, et à quel point, Dieu illumina l'intelligence de ce soldat sans lettres, et de ce pénitent encore novice dans l'ascèse chrétienne, il n'est que de l'écouter lui-même. Nul ne saurait parler plus exactement.

« Il avait une grande dévotion à la Très Sainte Trinité; et ainsi, il faisait une prière chaque jour à chacune des trois personnes divines et, en outre, une quatrième prière à la Sainte Trinité; et parfois il se demandait pourquoi il agissait de la sorte et la question ne laissait pas de lui donner du souci,

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 715. Voir Note 9.

2. Gonzalès de Camara, n. 27.

3. *Id.*, n. 27.

sans que toutefois il y attachât beaucoup d'importance. Or, étant un jour à réciter les Heures de Notre-Dame, sur les degrés du monastère des dominicains, son entendement commença de s'élever. Et ce fut comme s'il voyait la Sainte Trinité sous la forme de trois touches d'orgue, Et à ce spectacle, il fondait en larmes et éclatait en sanglots, sans pouvoir se dominer. Comme une procession passait, il s'y joignit et il fut incapable de retenir ses pleurs jusqu'au dîner. Dans la soirée, il n'eut que la Sainte Trinité à la bouche; il ne pouvait s'empêcher d'en parler; et il le fit avec une grande abondance de comparaisons très diverses, tandis que son âme était remplie de joie et de consolation. Et de là date l'impression de grande dévotion qu'il a ressentie toute sa vie à prier la Très Sainte Trinité¹. »

Inigo ajoute dans ses dictées au P. Gonzalès de Camara : « Une fois, il lui fut représenté comment Dieu avait créé le monde. Il lui semblait voir une masse blanche, de laquelle sortaient des rayons et d'où Dieu tirait la lumière. Mais il ne saurait s'expliquer là-dessus; il n'a pas un souvenir précis des connaissances spirituelles que Dieu lui imprima dans l'âme alors². » Un autre jour « qu'il était » dans l'église des dominicains et « assistait à la messe, au moment où on élevait le corps du Seigneur, il vit, des yeux intérieurs, comme des rayons blancs qui venaient d'en-haut; et bien que après un si long temps il ne puisse bien expliquer sa pensée, toutefois, alors, il pénétrait clairement par l'intelligence comment Jésus-Christ Notre-Seigneur était dans ce sacrement³ ». « Bien des fois, et pendant bien longtemps, étant en oraison, il a vu, avec les yeux intérieurs, l'humanité de Jésus-Christ... sans distinction de membres. S'il disait qu'il l'a vu vingt ou quarante fois, il n'oserait penser que ce fût mentir. » « Notre-Dame aussi il l'a vue, en semblable forme, sans distinction des membres⁴. »

Et ces visions intérieures le confirmèrent tellement dans la

1. Gonzalès de Camara, n. 28.

2. *Id.*, n. 29.

3. *Id.*, n. 29.

4. *Id.*, n. 29.

foi « que bien souvent il s'est dit à lui-même que même si les Écritures n'existaient pas, lui, était déterminé à mourir pour ces vérités catholiques, rien que pour ce qu'il avait vu ». Ces paroles sont hautement significatives, sur les lèvres d'un homme si réservé et si humble. Elles soulèvent un coin du voile qui abrite le mystère des opérations divines, dans l'intelligence du serviteur de Dieu. Elles expliquent que, dans leurs dépositions, les Manrésiens en nombre parlent des ravissements fréquents d'Inigo.

« J'ai vu souvent le P. Inigo aller à la grotte, témoigne Pierre Bigorra ¹; et en trois occasions je l'y ai trouvé à genoux, les mains croisées, en prière, et tellement ravi qu'il ne remarquait pas ma présence bien que je le regardasse fixement au visage et que je fisse du bruit. »

« J'ai ouï-dire, dit Marguerite Capdepós ², que le P. Ignace avait eu de saintes visions et ravissements », près du Pont vieux, à la croix de Notre-Dame de La Guia, à une autre croix, au couvent des Frères Prêcheurs, à l'hôpital Sainte-Lucie et à Notre-Dame de Villadordis.

Inigo lui-même achève ses confidences par ces quelques mots : « Une fois qu'il allait pour sa dévotion à une église qui était à un peu plus d'un mille de Manrèse, par le chemin qui longe la rivière du Cordoner, il s'assit en route en face de la rivière qui coulait profonde. Et là les yeux de son entendement commencèrent à s'ouvrir. Ce ne fut pas une vision; mais il lui fut donné de comprendre beaucoup de choses, soit spirituelles, soit de la foi, soit des lettres humaines; et dans une clarté si grande que tout cela lui semblait nouveau. Impossible de dénombrer les points particuliers qui lui furent alors connus; ils furent nombreux; il suffira de dire qu'il reçut une grande lumière dans l'entendement. En sorte que si on mettait ensemble tous les secours qui lui sont venus de Dieu en sa vie et tout ce qu'il a pu acquérir de savoir, en tout cela à la fois,

1. Ce témoignage figure dans le texte intégral du procès manrésan.

2. Ce témoignage ne figure pas dans les *Scripta de S. Ign.*, II, 746; mais il figure dans le texte intégral du procès.

il ne lui semble pas avoir autant acquis que dans cette unique circonstance » de Manrèse ¹.

Cette illumination de son esprit fut si extraordinaire « qu'il lui semblait être un autre homme et posséder une intelligence autre que celle qu'il avait auparavant ² ». Après que cela « eut duré un bon moment, il alla se mettre à genoux devant une croix qui était proche, pour rendre grâce à Dieu. Et alors lui apparut de nouveau la vision qu'il avait eue tant de fois auparavant de cette chose étrange, belle et pleine d'yeux. Mais sa splendeur était moindre que de coutume; et il comprit très clairement que c'était le démon. Souvent, dans la suite, cette vision démoniaque se représenta à lui, mais lui, par manière de mépris, la dissipait avec le bourdon qu'il tenait ordinairement à la main ³ ».

Ainsi se forma d'une manière supérieure et rapide, le saint écolier de Dieu et de Notre-Dame. Il avait apporté à Manrèse une immense bonne volonté. Sa vie humiliée, ses macérations et ses jeûnes, ses longues prières, ses soins empressés auprès des malades et des pauvres le donnaient en merveilleux spectacle aux anges et aux hommes. Il était, dans cette pieuse ville de Manrèse, comme une incarnation vivante de l'Évangile. Dans les épreuves intérieures sa fidélité à Dieu ne s'était pas un instant démentie. Auprès des hommes il avait cherché, sans en trouver beaucoup, remède et lumière; Dieu seul était son recours suprême; et il criait vers Lui de toute son âme. Le Seigneur le tira des abîmes et le fit monter avec Lui vers les sommets. Il contemple de ses yeux étonnés la Trinité, l'Incar-

1. Gonzalès de Camara, n. 30. Le P. Nonell tient que cette vision eut lieu en bas près de N.-D. de la Guia. (*Eximia ilustración*, 14). Le P. Creixell pense qu'elle eut lieu, tandis que le saint passait au « balcon de Saint-Paul », près de la croix du Tort (*San Ignacio de Loyola*, I, 148, 185-190). L'opinion du P. Creixell me paraît plus conforme au texte même d'Ignace déclarant que « le ruisseau, là, coulait profond ». Depuis 1922, une plaque de marbre, placée au pied de l'escalier qui conduit à la maison de la *Santa Cueva*, rappelle le fait de cette grande vision.

2. *Id.*, n. 31.

3. *Id.*, n. 31.

nation, l'Eucharistie, la Vierge, et, avec ces clartés d'en haut, coulent dans son âme les joies du ciel. Au début l'imagination domine ses visions; celles du Christ et de Marie sont plus intellectuelles; quant à l'opération transformante dont les rives du Cardoner furent le théâtre, elle est d'un ordre tellement supérieur qu'en une vie où les faveurs divines abondèrent, Ignace n'expérimenta jamais rien d'égal. Dès ce moment, l'horizon de sa vie est tout changé, un soleil nouveau l'éclaire. Ni ses lectures, ni ses méditations, ni ses prières ne seront ce qu'elles étaient, avant cette heure bénie. Dans le triple domaine des vérités de la foi, de l'ascétisme chrétien et du savoir humain, il a passé subitement à une sphère plus élevée et plus lumineuse. Il ne se reconnaît pas lui-même.

Après cette merveilleuse effusion de la sagesse divine en lui, quoi d'étonnant qu'il ait pu écrire le livre des *Exercices spirituels*?

Grossier et rudimentaire en sa forme, ce livre est de main d'homme; le chevalier du XVI^e siècle et le soldat sans lettres y ont laissé leur marque. Mais sa simplicité est profonde à la manière des Écritures; et l'ordonnance merveilleuse de l'ensemble, l'éclat de certaines pages, la sûreté des leçons données trahissent le souffle d'en haut qui a guidé la main de l'écrivain. Dans l'histoire de l'Église, il ne manque pas d'exemples d'hommes et de femmes, qui, sans avoir passé par les écoles, ont parlé des choses divines mieux que des docteurs dûment gradués. Inigo de Loyola est du nombre. Dieu, qui abrège tout quand il lui plaît, fut son maître. Et d'ailleurs, avec la même assistance d'en haut, le livre fut retouché, complété et ordonné, après Manrèse, comme l'a dit Nadal en termes formels.

Des desseins de la Providence sur lui, de ce qu'il fera un jour, Inigo ne sait rien, si ce n'est qu'il est prêt à toute volonté de son seigneur et suzerain; et qu'en attendant de mieux connaître son destin, il ira à Jérusalem, au moment opportun.



L'hiver de 1522 fut très pénible au pèlerin. Exténué par ses pénitences et ses jeûnes, insuffisamment vêtu, il tomba de nouveau malade. Pour le guérir, la ville le mit dans la maison du père d'un Ferrer qui depuis fut un serviteur de Baltazar de FERIA. Là on le soigna avec grande diligence; des dames principales de Manrèse, par affection et compassion, venaient le veiller la nuit. Même quand il fut rétabli de cette maladie il demeura très affaibli et avec une fréquente douleur d'estomac. Aussi le fit-on se vêtir et se chauffer et se couvrir la tête; on lui donna « deux tuniques brunes de drap grossier appelé dans le pays *burell*, et un bonnet de même drap¹ ».

Le sac de Lérída fut laissé aux mains de la famille Canyelles qui lui avait fait cadeau des tuniques de *burell*²; en 1595 les Canyelles conservaient encore une partie de ce sac comme une relique, tandis qu'une autre partie était pendue en *ex-voto* dans la chapelle de Notre-Dame de Villadordis.

Mais, sous son nouvel habit, Inigo n'avait pas changé d'âme; au contraire, plus que jamais, il était assidu à la prière, aux offices de la *Seo*, à l'hôpital Sainte-Lucie, à l'enseignement de la doctrine chrétienne pour les enfants et les pauvres; aux conversations spirituelles avec quiconque voulait servir Dieu de plus près. Dans la ville de Manrèse où la foi était vive, l'apostolat de celui qu'on appela d'abord « l'home del sach », et bientôt « l'home sant », fut des plus fructueux. Plus tard, aux procès de 1595, les témoins diront avoir appris des anciens que la pratique des sacrements, de la mortification et de la prière, reçurent du P. Ignace de notables accroissements. Par ses exemples et ses paroles, ce pèlerin, qui n'était pas encore engagé dans les ordres, christianisait tous ceux qui l'approchaient, avec plus d'efficacité que les prêtres. De cette action profonde,

1. Gonzalès de Camara, n. 34.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 707.

constatée par les contemporains, il reste deux formules étonnantes dans leur brièveté expressive : « l'enseignement de la doctrine chrétienne commença dans la ville avec le P. Ignace », dit le curé de Manrèse, François Picalques. A quoi Eufrofine Roviralt et Eleonore Africana ajoutent : « les dames que le P. Ignace avait acheminées au service de Dieu disaient : « Jusqu'au moment où le P. Ignace est arrivé dans cette ville, il n'y avait pas connaissance de Dieu ¹. » Mots évidemment excessifs, si l'on voulait les prendre à la lettre. Ils marquent simplement combien était profonde la transformation que les conseils de « l'home sant » avait produite dans les âmes les plus dociles à son action.

C'est à ces signes qu'on reconnaît les traces du passage des vrais apôtres.

1, *Scr. de S. Ign.*, II, 706, 378.

CHAPITRE V

LE PÈLERIN DE JÉRUSALEM

(1523-1524).

Après une année presque entière, passée à Manrèse, Inigo partit pour Barcelone. A en croire Jean Pascual, ce départ aurait été conseillé par Inès Pascual et le chanoine Pujol, afin de dérober le pèlerin aux médisances des mal intentionnés ¹. Il se peut que le chanoine Pujol et Inès Pascual aient ouvert cet avis. Mais ce ne fut certainement pas pour éviter les murmures que pouvaient occasionner dans la ville les conversations avec les femmes dévotes, qu'Inigo prit sa résolution. Les entretiens dataient des premiers jours; ils s'étaient poursuivis pendant dix mois sans provoquer d'autre opposition, que celles qui ne comptent pas. Nous savons d'ailleurs qu'au retour de Jérusalem, Ignace voudra se fixer à Manrèse. Aucune vraisemblance aux hypothèses d'Inès et de Jean Pascual. Inigo quitta Manrèse, parce que le moment lui sembla venu de s'embarquer pour Jérusalem. Ainsi s'exprime-t-il lui-même, dans des dictées à Gonzalès de Camara ².

C'est une tradition, chez les héritiers de la famille Marcet ³, qu'avant de s'éloigner, le pèlerin fit à Notre-Dame de Villadordis une dernière visite. C'est fort vraisemblable. Inigo avait

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 84.

2. Gonzalès de Camara, n. 34.

3. Le *mas* des Marcet est à quelques pas de la chapelle de Notre-Dame de Villadordis. Jacques Marcet, comme il paraît par les archives notariales de Manrèse, vivait encore en 1522. Avec son fils Antoine, finit la race. Son héritière épouse un Casajuana. En 1761, Teresa Casajuana épouse un Codina; en 1849, la dernière Codina épouse un Altamira. Dans cette famille patriarcale des Marcet, l'aîné des garçons, depuis 1634, porte toujours le nom d'Ignace.

tant prié et tant reçu, dans cette chapelle; comment n'aurait-il pas fait à la Madone ses adieux? Les Marcet étaient alors les plus proches voisins du petit sanctuaire. Bien des fois ils avaient fait l'aumône au saint mendiant. Une entrevue suprême s'imposait au cœur reconnaissant d'Inigo. Au milieu des propos échangés, il se décida à laisser à ses hôtes la ceinture de jonc tressé qui serrait sa tunique. Depuis 1522, les héritiers de Marcet conservent pieusement cette relique, estimée par eux plus que tous les trésors.

Notre-Dame de Montserrat reçut aussi, au départ, les hommages d'Inigo ¹. Il alla mettre sous la protection de la Vierge noire le grand voyage de Jérusalem, qui demeurait son secret. Avec les bénédictins du monastère, avec leur procureur Mossen Guiot qui allait à Rome pour traiter leurs affaires, il ne fut question que d'un pèlerinage à la ville éternelle. Adrien VI venait depuis sept mois à peine de quitter l'Espagne, pour aller prendre possession du trône de Saint-Pierre. Son avènement serait sans doute marqué, selon la coutume, par un solennel jubilé. Quoi d'étonnant que l'ermite de Manrèse profitât de l'occasion, qui s'offrait à lui, d'accompagner jusqu'à Rome le procureur du monastère de Montserrat?

Vers le 29 février 1523, Inigo s'éloigna de cette ville de Manrèse ², où Dieu et les hommes lui avaient été si secourables. Dans son cœur, quelle émotion, en laissant ces lieux remplis pour lui de merveilles! Pour tous ceux que sa vie sainte avait amenés à une religion meilleure, quels regrets et quelles larmes, à son départ!

Enveloppé dans sa tunique de bure et un crucifix pendu à son cou, sur son cœur l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs qu'il avait emportée de Loyola, il prit, à pied, la route de Barcelone. Dans sa besace, il n'avait que ses livres de dévotion et ses notes spirituelles; de ses amis, il n'avait accepté d'autre aumône que des morceaux de pain. Le cha-

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 388.

2. *Gonzalès de Camara*, n. 35.

noine Pujol, frère d'Inès Pascual, l'accompagnait, ainsi que Mossen Guiot et Gabriel Perpinya son domestique¹. Des quatre voyageurs, Gabriel Perpinya est le seul qui ait laissé un témoignage; il ne nous dit rien sur la manière dont se fit le trajet jusqu'à la capitale de la Catalogne. Mais nous pouvons être sûrs qu'avec son indépendance évangélique Inigo n'entreteint ses compagnons que des choses de Dieu; rien d'autre n'existait dans son horizon.

La vieille cité comtale avait alors sa ceinture de murailles que trouaient neuf portes. C'est par la *Porte Nouvelle* qu'Inigo entra à Barcelone; suivant la rue des *Corders*, il alla sans doute saluer Notre-Dame de la Guia, dont l'image se vénérât dans la chapelle de Marcus; d'où ensuite, par la rue des *Corders*, la place de la *Lana*, la rue de *Fèbres*, il arriva enfin rue des *Cotoners*, à la maison d'Inès Pascual son hôtesse. Inès était restée à Manrèse, avec son fils Jean. Mais le chanoine Pujol était qualifié, pour ouvrir à Inigo la porte d'une demeure, où on offrait de si bon cœur l'hospitalité pour l'amour de Dieu².

La rue des *Cotoners* était tout proche de l'église paroissiale Santa-Maria-del-Mar. Cette église avoisine le port, au centre d'un quartier qui conserve aujourd'hui encore quelque chose de sa physionomie du xvi^e siècle. L'édifice est gothique; à trois nefs. Il est dédié à la Vierge; et Marie y est tellement reine qu'on peut y compter plus de vingt chapelles ornées de son image. Dans ce sanctuaire très marial, la dévotion d'Inigo dut s'épanouir tout à l'aise. Entre autres images, les Barcelonais vénéraient là Notre-Dame du Sépulcre. Tout récemment, le 1^{er} juillet 1521, l'évêque et les magistrats avaient dressé

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 388.

2. Le P. Creixell (*San Ignacio en Barcelona*, 21) établit cet itinéraire d'après les anciennes cartes de Barcelone. — Sur la maison de Pascual, voir aussi Creixell, *San Ignacio de Loyola* (I, 165-184); Pablo Hernandez, S. J., *La casa de san Ignacio de Loyola en Barcelona*. Bien avant ces auteurs, du 8 au 12 mai 1883, le P. Cros avait étudié ce problème, comme en témoignent les notes abondantes de ses cahiers. Les travaux de voirie entrepris pour l'ouverture de la calle Princesa ont amené la destruction complète de la maison sanctifiée par Ignace. Plus rien ne rappelle qu'un saint a vécu là.

acte solennel des miraculeuses sueurs de Notre-Dame. Dans un lieu où Marie attestait par des prodiges sa volonté d'y être honorée, on pouvait être sûr qu'Inigo accourrait bien vite. Un jour qu'il était là ou à l'église Saint-Just toute voisine, assis sur les degrés de l'autel, au milieu des enfants, pendant le sermon, une dame nommée Isabelle Roser¹ le remarqua. Instinctivement son regard se fixa sur lui, et bientôt il lui sembla que le visage de ce pauvre était lumineux; et une sorte de voix intérieure lui disait : appelle-le, appelle-le. Quand Isabelle revint à son logis, elle conta à son mari cette histoire. Tous deux décidèrent de faire chercher cet inconnu. On le trouva et les riches Barcelonais l'invitèrent à souper avec eux. Le repas fini, Inigo fit à ses hôtes, comme il avait coutume à Manrèse, une exhortation spirituelle. Ils en furent émerveillés et s'attachèrent si fortement au discoureur, que celui-ci leur ayant dit qu'il allait s'embarquer prochainement pour l'Italie, sur un brigantin prêt à partir, ils insistèrent pour qu'il n'en fît rien. Sur leurs instances, il attendit le départ d'un grand vaisseau. Et ce fut un trait de la Providence; car le brigantin périt, en vue même du port². Dès les premiers pas à Barcelone, le Seigneur témoigne qu'il garde bien ceux qui ont mis en lui toute confiance.

Décidé à vivre d'aumônes, à Barcelone comme à Manrèse, Inigo allait de porte en porte, mendiant sa nourriture et les provisions de voyage, que le patron du bateau où il devait monter avait exigé qu'il s'assurât. Il alla frapper un jour à la maison des Zapila. Et voici, d'après le récit de Stéfanie de Rocaberti, sous-prieure du Carmel de Barcelone, comment se fit la rencontre³. Tandis que le pèlerin marchait dans la grand'rue

1. Isabelle Roser était de la noble famille des Ferrer. Sa maison était située en face de l'église Saint-Just. La tradition barcelonaise et de même Creixell (*op. cit.*, I, 232) placent là la première rencontre d'Isabelle avec Inigo. Ribadeneyra ne précise pas le lieu. Les éditeurs des *Monumenta* (*Ep. et instr.*, I, 83), après Fluvia et Garcia, préférèrent l'église Santa-Maria-del-Mar.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 273.

3. *Ibid.*, II, 342-343, 680.

(*calle Ancha*) en mendiant, Eleonor Zapila fut frappée du contraste entre la distinction du visage et des mains et l'accoutrement de ce pauvre. Elle pensa qu'elle avait devant elle un jeune homme bien né; et dans son indignation, elle l'apostropha d'un ton de réprimande : « Il faut que vous soyez tout à fait perdu, pour aller ainsi par le monde; retournez à la maison de vos parents, d'où vous êtes, je pense, échappé, pour mener à l'aventure une vie d'enfant perdu. » Inigo repartit, avec humilité : « Je vous remercie des avis que vous me donnez; vous le dites fort bien, je suis un enfant perdu et un grand pécheur. » Lorsque Eléonor Zapila entendit ces paroles, remuée jusqu'au fond de l'âme par cet accent et cet air modestes, elle s'empressa de donner au pèlerin l'aumône et des provisions pour son voyage.

Durant ce séjour de quelques semaines dans la capitale de la Catalogne, Inigo ne connaît donc d'autre teneur de vie que celle de Manrèse; il mendie son pain, il visite les églises, il assiste aux offices. Il cherche aussi, c'est lui-même qui le note ¹, à rencontrer des amis de Dieu pour s'animer à un plus ardent amour de son unique Maître. Nombre de couvents de Barcelone, et même des ermitages hors de la ville, durent recevoir sa visite. Nulle part il ne rencontra une âme qui pût l'aider comme il désirait. Toutefois il semble avoir fréquenté volontiers la maison des hiéronymites de la place du Padro. D'après l'Annaliste, Sor Mariana Edo, la sœur tourière Antonio Strada et la sœur Benigna Vicent avaient avec Inigo de saints entretiens; et du monastère on envoyait des aliments au pèlerin à l'hôpital Saint-Lazare, alors voisin du couvent. Quand il reviendra de Jérusalem, le pèlerin reconnaissant offrira aux hiéronymites un coffret de bois, rempli de pierres et de fleurs de Terre sainte, qui se conserva longtemps au couvent comme un reliquaire de prix ².

1. Gonzalès de Camara, n. 37.

2. Creixell (*San Ignacio en Barcelona*, 35-37) et dans *San Ignacio de Loyola*, I, 226-229, décrit ce coffret qui a disparu dans l'incendie du couvent en 1909, durant les excès révolutionnaires de la *Semana trágica*. Le 22

A personne, Inigo ne dit qui il était, ni qu'il voulût aller à Jérusalem. Il avait peur, en révélant ses origines ou son dessein, de succomber à quelque tentation de vaine gloire ¹. Un jour qu'il tendait la main dans la rue, demandant quelque secours pour s'embarquer, une dame lui dit : « Où voulez-vous aller ? » Il hésita un instant et répondit : « A Rome. » Et elle, de reprendre, fort surprise : « Vous voulez aller à Rome ? Ceux qui y vont je ne sais trop comment ils en reviennent » ; donnant à entendre qu'ils sortaient de la Ville éternelle peu nantis de biens spirituels ².

D'autres faisaient au pèlerin des réflexions moins mordantes et toutes pratiques. Lui-même raconte ³ ces conseils de prudence qu'on lui prodiguait. Ne sachant ni l'italien, ni le latin, comment pourrait-il se faire entendre à Rome ? Et de quoi vivrait-il ? N'était-ce pas tenter Dieu que de s'en aller ainsi, sans interprète et sans argent ?

De telles précautions paraissaient tout humaines à ce vrai pauvre de Jésus-Christ. Il aurait refusé, disait-il ⁴, la compagnie de n'importe qui, fût-il fils ou frère du duc de Cardona. Quand il eut négocié son passage avec un patron de navire qui consentit à le prendre gratis à la seule condition qu'il eût sa provision de biscuit, il entra en grand scrupule. S'assurer cette provision n'était-ce pas pécher par défiance à l'égard de la Providence divine ? S'il croyait en elle, quel besoin de s'approvisionner ? Mais des objections lui venaient aussitôt, à l'encontre de ce raisonnement évangélique. Et il ne sortait pas d'embarras. Finalement, il exposa à un confesseur son cas de conscience. Et celui-ci lui dit de mendier et de prendre avec lui le nécessaire. Il obéit. Mais au moment de s'embarquer, comme il était sur la plage, il s'aperçut qu'il avait encore dans ses poches

et le 23 avril 1883, le P. Cros avait repéré toutes les archives et souvenirs du couvent.

1. Gonzalès de Camara, n. 36.

2. *Id.*, n. 36.

3. *Id.*, n. 35.

4. *Id.*, n. 35.

cinq ou six pièces d'argent reçues en aumône. Il les laissa sur un banc. Et, ne gardant avec lui que sa provision de biscuit, il monta sur le vaisseau ¹. Selon sa propre réflexion, avec la foi, l'espérance et la charité dans le cœur, il s'estimait en parfaite sûreté ².

* * *

Le vaisseau mit à la voile vers le 20 mars 1523. Mossen Guiot et Gabriel Perpinya étaient là avec Inigo. Durant la traversée, celui-ci continua sa vie évangélique; il ne faisait qu'un repas par jour et encore mangeait-il fort peu; il priait sans cesse et n'ouvrait la bouche que pour parler de Dieu. Mossen Guiot dit à plusieurs reprises à son jeune domestique Perpinya, qu'un tel homme était un saint ³.

La mer était fort agitée et les passagers purent craindre de périr dans la tourmente. Il n'en fut rien. En cinq jours, le navire arriva sain et sauf à Gaëte ⁴.

Là, nouvelles terreurs. Il n'était bruit que de la peste qu'on appréhendait dans le pays. Sans s'occuper autrement de ces rumeurs, Inigo, à peine débarqué, prit le chemin de Rome. Avec lui cheminaient une femme accompagnée de ses deux enfants, dont une jeune fille qu'elle avait cru devoir habiller en homme. Ceux-là aussi allaient comme lui, à pied et mendiant leur pain. Arrivés à une ferme, ils rencontrèrent des soldats qui leur donnèrent volontiers à manger et à boire; ils les excitaient même à prendre beaucoup de vin, comme s'ils avaient eu l'intention de les enivrer. La nuit venue, les voyageurs se séparèrent; la mère et la fille montèrent au premier étage; Inigo resta, avec le garçon, au rez-de-chaussée.

1. *Id.*, n. 36.

2. *Id.*, n. 35.

3. *Scr. de S. Ign.*, II, 389.

4. Gonzalès de Camara, n. 38. A partir de ce point, nous perdons toute trace des compagnons barcelonais du saint. Sans doute ils ne firent point à pied le voyage de Gaëte à Rome.

Vers le milieu de la nuit, il se fit en haut un grand tumulte et l'on entendit de grands cris. Inigo se leva. La mère et la fille étaient descendues dans la cour, tout en larmes, et se plaignaient en sanglotant qu'on leur voulait faire violence. Inigo, outré d'indignation, apostropha les soldats, avec tant de force, que tous ceux de la maison en demeurèrent saisis. Personne d'ailleurs ne s'en prit à lui. Et les voyageurs continuèrent paisiblement leur route, dans la nuit ¹.

Arrivés à la ville de Fondi qui était proche, ils la trouvèrent fermée. Ce que voyant, ils se réfugièrent tous trois dans une église avoisinant providentiellement le mur d'enceinte. Le matin, ils se présentèrent de nouveau aux portes; mais on leur refusa l'entrée. Ils allèrent alors à un *castello* voisin. Là, le pèlerin se trouva si affaibli, et de la traversée et de la course, que, ne pouvant plus marcher, il s'arrêta; tandis que ses compagnons de misère continuaient leur chemin vers Rome. Dans la journée, nombre de gens sortirent de la ville. La Seigneuresse du pays, Béatrice Appiani, venant à passer, Inigo l'aborda, et, lui exposant son cas, demanda la faveur de pénétrer dans la ville ². La faveur lui fut facilement accordée. Commencant alors à mendier par les rues, le pèlerin reçut force menue monnaie. Il resta là deux jours. La vigueur recouvrée, il se mit en route; il arriva à Rome le dimanche des Rameaux ³, 29 mars 1523.

Des impressions d'Inigo, durant les quinze jours qu'il passa dans la ville éternelle, nous ne savons rien; il s'en est tu. Plein de mépris comme il était pour les choses humaines, nous pouvons croire que le spectacle des ruines grandioses et des monuments de la vieille Rome le laissa peut-être indifférent. Il dut passer dans les églises la majeure partie de son temps. Les sanctuaires de Notre-Dame eurent sans doute ses préférences; ce dut être pour son cœur, encore rempli des souvenirs de la Catalogne, une joie de retrouver à Rome Notre-

1. Gonzalès de Camara, n. 38.

2. Tacchi Venturi, *Storia*, II, 44.

3. Gonzalès de Camara, n. 39.

Dame de Montserrat; et quelles ne furent pas les effusions de sa piété au tombeau de saint Pierre! Nous aimerions qu'il nous l'eût dit; il faut nous contenter de l'imaginer. Ce que nous savons de son âme nous permet d'ailleurs de faire des conjectures, sans risque d'erreur.

Le Pape Adrien VI était régnant. Ancien précepteur de Charles-Quint, ce chanoine d'Utrecht avait été, nous l'avons vu, mêlé à la politique de l'Espagne dès 1515, et plus encore lorsqu'il devint, à la mort de Cisneros, premier ministre. Ces souvenirs étaient d'hier. Élu le 9 janvier 1522, Adrien VI n'était arrivé à Rome que le 9 août. Dans son entourage, les sujets de Charles-Quint avaient aisément accès. Il ne fut pas difficile à Inigo de trouver dans la colonie espagnole qui l'introduirait auprès du pape. D'après le récit de Jean Pascual ¹ au P. Gil, Georges d'Autriche aurait été cet intercesseur. Le pèlerin reçut d'Adrien VI licence de faire le voyage de Jérusalem et la bénédiction apostolique. Le lundi ou le mardi de Quasimodo (13, 14 avril) il partit pour Venise.

Autour de lui, il n'avait pas manqué de gens avisés qui le dissuadaient d'aller en Palestine, disant qu'il lui serait impossible de trouver passage sans argent comptant. Mais Inigo était convaincu que de toute façon il ferait le voyage. Toutefois, vaincu par la crainte de ne pouvoir aboutir autrement, il avait accepté quelques pièces; il avait bien dans ses poches six ou sept ducats et il comptait sur cette somme pour trouver place sur un vaisseau. Tandis qu'il cheminait vers Venise, à deux jours de marche de Rome, il commença à juger que ces précautions étaient un acte de défiance envers le Seigneur; il en eut grand peine; et il se demanda s'il ne ferait pas bien de se dessaisir de son argent. Finalement, il le distribua largement aux pauvres qu'il rencontra sur la route; si bien qu'à son arrivée à Venise il lui restait quelques sous seulement, lesquels, le soir même de son arrivée, lui furent nécessaires ².

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 396.

2. Gonzalès de Camara, n. 40.

De son itinéraire, Inigo ne nous dit rien. Il semble qu'il dut s'en aller par Tivoli, Orvieto, Spolète, Tolentino, Macerata et Lorette, pour longer ensuite l'Adriatique par Ancône, Sinigaglia, Fano, Pesaro, Rimini, Ravenne, Comacchio. Du moins savons-nous qu'il passa par Chioggia et Padoue.

A cause du danger de la peste qui sévissait en Italie, des cordons sanitaires étaient établis partout. Impossible d'entrer dans les villes. Le pèlerin dormait à la belle étoile, et s'alimentait comme il pouvait. Son air pâle pouvait faire croire aux gens qu'il était atteint de la terrible contagion; il arriva une fois qu'un passant le rencontrant sur le chemin se mit à fuir épouvanté, comme s'il eût eu le malheur de frôler la peste en personne ¹.

Quand Inigo arriva à Chioggia, il n'était plus seul. Ses compagnons de route lui dirent qu'il serait certainement impossible d'entrer à Venise, sans passeport et qu'il fallait aller à Padoue, pour s'en faire délivrer. Ils partirent ensemble; mais comme ils allaient très vite, il ne put les suivre et il se trouva isolé dans la nuit, dans l'immense plaine. Tandis qu'il était ainsi comme abandonné, Notre-Seigneur daigna lui apparaître, à la manière qu'il faisait à Manrèse; et le pèlerin en fut grandement réconforté. Le matin, aux portes de Padoue, les gardes ne lui demandèrent aucun certificat; il en fut de même à la sortie. Ses compagnons, quand il les rejoignit, s'en étonnèrent beaucoup ². Ils arrivèrent ensemble à Venise. Dès qu'ils s'engagèrent dans les canaux de la ville, les gardes vinrent dans la barque qui les portait, examinant un par un les passagers. Il fut le seul qu'ils ne questionnèrent pas ³.



On était vers le milieu de mai. Le départ des vaisseaux pour la Terre sainte tarda deux mois. Le parti de l'homme

1. Gonzalès de Camara, n. 41.

2. *Id.*, n. 41.

3. *Id.*, n. 42.

de Dieu ne fut pas long à prendre. Sa vie à Venise est toute semblable à celle qu'il avait menée partout, depuis Manrèse. Il demande l'aumône dans la journée pour avoir sa nourriture, le soir il couche n'importe où, sous les portiques des palais, sur les planches des étalages, aux abords de la place Saint-Marc¹. Le Père du Ciel, qui veille sur la croissance des lys et sur la vie des passereaux éveille au cœur des Vénitiens la compassion en faveur de l'étranger. Une nuit Marco-Antonio Trévisano entend, pendant son sommeil, une voix qui lui dit : « Toi, tu es bien abrité, dans ta maison et mon serviteur est dehors. » Trevisano était vertueux; partout où il vécut, à Chypre comme à Venise, on l'appelait le saint. Il se lève, va droit au pauvre pèlerin et l'emmène dans sa maison comme une conquête. Une autre fois, un riche espagnol rencontre Inigo et lui demande ce qu'il fait; ayant appris de lui son dessein d'aller à Jérusalem, il le prend à dîner chez lui et le retient quelques jours jusqu'au moment du départ².

Aux heures de sa jeunesse, Inigo avait fréquenté les grands d'Espagne et circulé dans les palais royaux. En face des beautés de Venise, sa mémoire aurait pu se souvenir et son œil comparer. Mais il faut toujours le redire, la figure du monde qui passe ne l'intéresse plus. Et on peut être sûr que, dans la capitale de la Sérénissime République, il n'aura visité que les églises.

Pendant qu'il est là, Venise célèbre les fêtes magnifiques du mariage du doge avec la mer (31 mai) et du *Corpus Christi* (5 juin). Dans ce cadre magique, le spectacle frappe le regard de tous les étrangers et leurs récits marquent leur émerveillement. Sur la mer, la galère montée par le doge est escortée d'une foule de barques chargées de curieux de tous pays; des Grecs, des Albanais, des Turcs, des Orientaux, des Juifs, disputent aux Vénitiens l'honneur d'escorter le chef de la Sérénissime République. Quand celui-ci, selon le rite traditionnel,

1. Gonzalès de Camara, n. 42.

2. Ribadeneyra, *Vida*, l. I, c. 10.

jette dans l'eau son anneau d'or, tous les yeux sont fixés sur lui; l'image de la puissance et de la richesse que la mer apporte à la Reine de l'Adriatique se dresse dans les esprits; et les chrétiens vont à l'église Saint-Nicolas, avec le doge, rendre grâces à Dieu qui a fait Venise si grande.

Le jour de la Fête-Dieu, Saint-Marc étincelle des feux de mille cierges. Le doge est là, escorté des ambassadeurs de France, d'Angleterre et de l'Empire. Derrière eux, les édiles de la cité, ayant chacun à sa droite un pèlerin de Jérusalem; le patriarche, le clergé, les moines, les confréries avec leurs bannières, sortent en procession; sur la place Saint-Marc, orgueil de Venise, un peuple immense. Par-dessus l'incomparable décor, l'âme d'Inigo s'élance vers le souverain artiste dont le ciel passe toutes les beautés de la terre, le souverain Maître des doges et des peuples, le Christ Roi, présent dans l'Hostie de cet ostensor que porte un prêtre. Et tandis que retentissent les hymnes sacrées, au milieu des adorations qui s'échappent de tant de poitrines humaines, l'hommage de l'obscur pèlerin espagnol, perdu dans cette multitude, est celui peut-être qui monte vers le Très-Haut, en encens de plus agréable odeur.

Ces fêtes religieuses ne vont pas sans fêtes civiles. Le luxe des femmes vénitiennes, la somptuosité des banquets officiels, la grâce des danses populaires, peuvent retenir l'attention d'autres pèlerins. Pour Inigo Dieu seul compte, et ses temples, et ses saints, et les reliques que Venise honore : corps de saint Marc, bras de saint André, bras de saint Barthélemy, corps de sainte Lucie, de sainte Barbe, de sainte Marine. Malgré les instances de ses protecteurs, Inigo s'est refusé à demander audience à l'ambassadeur d'Espagne, afin que celui-ci s'occupât de lui trouver place pour passer à Jérusalem¹. Depuis qu'il s'est familiarisé avec le *Flos sanctorum* de Loyola, les saints médiateurs du ciel sont les seuls amis dont il aime les souvenirs, dont il sollicite et espère le secours. Attiré à une

1. Gonzalès de Camara, n. 43.

vie tout évangélique, en partance pour le pays où Jésus a prêché l'Évangile et choisi ses apôtres, avec quelle dévotion il s'agenouille et prie devant les restes de saint Marc, de saint Barthélemy et de saint André.

C'est à Venise une tradition de traiter les pèlerins comme des hôtes sacrés. Le gouvernement, le conseil de Ville, s'honorent de s'occuper de leurs affaires et de faciliter leurs négociations avec les patrons des bateaux en partance ¹. Par le journal du Suisse Pierre Füssli et du strasbourgeois Philippe Hagen, tous deux pèlerins de 1523, nous savons que les rouliers de la mer ont une âme de marchands qui calcule au plus haut prix le profit des voyages en Terre sainte. Qui d'entre eux demande 26 ducats par passager, qui 40, 50, 60; sans parler des provisions de bouche et des fournitures de literie, que chacun doit se procurer à ses frais ².

Par ses entretiens avec ses futurs compagnons de voyage, Inigo put apprendre le charme de cette lutte au rabais avec de madrées gens de mer. Mais lui, n'avait pas d'inquiétude : la Providence s'occupe de ceux qui ont tout abandonné pour l'amour de Dieu. A la table du riche espagnol qui l'hospitalise dans les derniers temps de son séjour à Venise, il avait la contenance accoutumée depuis Manrèse. Il gardait le silence, répondait brièvement aux questions posées, ne prenait la parole que pour parler de Dieu, et il ne manquait jamais de le faire, à la fin du repas ³. Comme ils étaient gens de bien, son hôte et sa famille s'affectionnèrent à lui. Le moment venu, ils lui procurèrent une audience du doge. A l'exposé que lui

1. Nous avons le journal de route de deux pèlerins de Jérusalem en 1523. Le journal de Pierre Füssli, fondeur de cloches à Zurich, a été publié dans *Zürcher Taschenbuch* (1884, 146-193) par le Dr Hermann Escher et M. Hermann Hirzel qui ont signé leur travail de leurs initiales. Le journal de Philippe Hagen, strasbourgeois, a été publié, avec trois autres relations, par Conrad (Vier rheinische Palaestinapilgerschriften, Wiesbaden, 1882). Henri Böhmer a réédité le journal de Füssli, et utilisé celui de Hagen, par extraits, dans *Studien zur Geschichte der Gesellschaft Jesu*, Bonn, Falkenroth, 1914.

2. Hagen, 234; Füssli, 143.

3. Gonzalès de Camara, n. 42, 43.

fit le pèlerin de ses desseins et de son dénûment, le doge ordonna qu'on lui accordât de s'embarquer sur le vaisseau qui conduisait à Chypre les gouverneurs de l'île.

Bien avant la prise de Constantinople par les Turcs (1453), l'accès des Lieux saints était subordonné au bon vouloir des fils de Mahomet. Dès 1208, Venise avait pris l'initiative, d'accord avec le soudan de Babylone et d'Égypte, d'une « galère de pèlerins » qui représenterait pour tous les catholiques d'Occident la liberté d'aborder le tombeau du Christs. A travers les siècles, des sautes de rage musulmane ont parfois gêné cette course pieuse; le principe est demeuré, l'institution s'est maintenue. Par sa marine et ses comptoirs, par l'instrument diplomatique qu'elle eut soin d'obtenir des Turcs en 1458, Venise fait figure, aux yeux des nouveaux maîtres du Bosphore, d'une sorte d'héritière de l'Empire latin disparu.

Un peu plus tard, l'Espagne des rois catholiques est là, présente et agissante. Le 23 décembre 1501, arrive au Caire un envoyé d'Isabelle, Anghiera, qui obtient du soudan faculté de réparer et d'orner l'église du Saint-Sépulcre. A cette date, Philippe de Parès est, en Orient, le consul à la fois des Catalans et des Français.

La France, depuis des siècles et surtout depuis les Croisades, a tenu en Orient trop de place pour ne point faire sentir aux soudans la pointe de sa puissance. Lorsque, en 1510, le Soudan, pour venger le désastre de la flotte coulée et brûlée par les chevaliers de Rhodes, s'emporte jusqu'à emprisonner tous les marchands chrétiens, chasser les franciscains, murer les sanctuaires, le grand maître Aimery d'Amboise n'a pas de peine à lui persuader qu'il faut, par une démarche solennelle, obtenir de Louis XII le pardon de telles violences. Un ambassadeur de Stamboul part pour Paris, porteur d'une lettre très humble (1510), que Louis XII fait publier à son de trompe dans sa capitale (1511). L'année suivante, André le Roy, secrétaire du prince, partira pour la Palestine afin de « faire ouvrir et desmurer le Saint-Sépulcre et autres lieux sacrés et en prendre possession au nom de la très chrétienne couronne de France ».

La conquête de l'Égypte par les Turcs (1516) ne change rien à cette situation. Le sultan Selim confirme les privilèges que le soudan d'Égypte avait accordés pour Venise à Domenico Trévisano en 1510. Jean-Pierre Benoît, consul de France en 1528, obtiendra aussi de Selim des capitulations renouvelant toutes les licences et conventions antérieures¹.

Il ne faudrait pas croire que tous ces actes solennels puissent suffire à garantir, de toute vexation et de tout péril, les pèlerins qui se hasardaient en Terre Sainte. Ils définissaient une situation de droit. La situation de fait dépendait de l'humeur des soldats et officiers turcs qui, depuis la porte de Jaffa jusqu'à la vallée du Jourdain, gardaient l'accès des villes consacrées par les souvenirs évangéliques; ils étaient souvent cruels, toujours rapaces; on n'évitait leurs coups, qu'en vidant sa bourse. Les récits de voyage du xvi^e siècle sont unanimes sur ces mœurs turques.

Cependant l'armateur Ragazzoni, qui devait conduire le gouverneur de Chypre, avait fait ses préparatifs, et aussi ses conventions avec les pèlerins. Moyennant 26 ducats par personne, il se chargeait du voyage aller et retour. Le vaisseau était solide et grand, armé de 19 canons, servi par 32 hommes d'équipage. Au dire du Zurichois Füssli, jamais meilleur navire ne sortit des eaux de Venise pour les Lieux saints².

Dans son journal de route³, il énumère complaisamment les provisions faites, d'accord avec ses trois compagnons suisses : des biscuits pour 3 ducats, trois barils de vin, le quart d'un fromage de Plaisance, du jambon, du porc, des saucisses, des

1. F. Rey, *La protection diplomatique et consulaire dans les échelles du Levant*, Paris, Larose, 1899.

2. Füssli, 152. Sur le bateau du gouverneur de Chypre étaient montés : quatre Espagnols (Inigo de Loyola, un prêtre dont nous ignorons le nom, le commandeur de l'Ordre de Saint-Jean, Diego Manès ou Nuñez, et son domestique); trois Suisses (Pierre Füssli et Ziegler de Zurich, Hans Hünegg de Mellingen en Argovie); le Tyrolien Conrad Bernhard, boulanger de son métier, et membre de la confrérie des boulangers allemands à Rome. Inigo nomme le commandeur dans ses dictées à Gonzalès; Füssli, dans son journal nomme les autres pèlerins et marque la présence du prêtre espagnol.

3. *Id.*, 150-151.

langues fumées, 150 œufs, des coqs et des poules vivantes, des oignons, des pruneaux, du sel, du sucre, quelques verres, plats et assiettes, quelques médicaments, de la poudre à fusil. Il fallait s'accommoder pour dormir, aussi bien que pour manger : chacun se munit de nattes, de matelas, d'oreiller, de draps et de couvertures. On avait aussi quelques livres, parmi lesquels une Bible en allemand.

Les quatre Espagnols, note Füssli¹, firent ensemble leurs achats. Il est à croire qu'avec ses habitudes de pénitence, Inigo ne raffina sur aucun article et s'en rapporta au choix de ses compatriotes; il lui suffisait d'avoir, le mot est de lui, une inépuisable provision de « confiance en Dieu ». Un peu avant le départ, il tomba malade; la fièvre le saisit, mais elle céda au bout de quelques jours. Le matin même où l'on devait lever l'ancre, il avait pris médecine. Le médecin, interrogé, répondit plaisamment qu'on pouvait l'embarquer tout de même, si on voulait l'enterrer en route. Malgré cette parole peu rassurante, Inigo monta sur le bateau. Il vomit tellement qu'il se trouva soulagé et fut bientôt en voie de guérison².

Le mercredi 15 juillet, entre six et sept heures du matin, le capitaine déploya ses voiles et partit, comme dit Füssli³, « à la grâce de Dieu ».

*
* *

Dès la première nuit, le vent tomba et il le fallut attendre patiemment jusqu'au jeudi soir (16 juillet). Le vendredi à midi (17 juillet), la bonace revint, on jeta l'ancre près de Rovigno, en Istrie, à 120 milles de Venise. Le samedi (18 juillet) dans l'après-midi, un vent léger permit d'approcher un peu de la ville. Le soir, des barques de pêcheur vinrent prendre les passagers qui voulurent descendre. Dans la soirée du dimanche (19 juillet) le vent s'éleva si fort qu'il fut impossible

1. *Id.*, 150.

2. Gonzalès de Camara, n. 43.

3. Füssli, 152.

à ceux qui étaient allés à terre de regagner le navire avant le lundi matin (20 juillet). Vers 10 heures, le capitaine remit à la voile. Dans l'après-midi du mardi (21 juillet) le vent contraire ramena le bateau 50 milles en arrière. Ragazzoni chercha un abri dans un petit port, à 5 milles de Pola. On passa, à l'ancre, le mercredi, fête de sainte Madeleine. Le jeudi (23 juillet) on repartit. Le lendemain, vigile de saint Jacques, le navire était en vue de la montagne de Lorette. Le dimanche (26 juillet) le vent vint en poupe; il tint jusqu'au lundi soir (27 juillet). Le samedi suivant (1^{er} août) on découvrit Valona, le lundi (3 août) Zante, le mercredi (5 août) Cerigo. Le vent devenant meilleur, le vaisseau atteignit Candie; le jeudi (6 août) voyant sa provision d'eau douce diminuer, et craignant le retour de la bonace dont on avait tant souffert, Ragazzoni proposa aux passagers de promettre à la Vierge une offrande de six ducats, afin d'obtenir un vent favorable. Le mardi (11 août), le capitaine passa au large de Rhodes et parvint à Chypre le jeudi (13 août) dans la nuit. Sur le désir du gouverneur, on ne jeta l'ancre qu'à Famagouste (14 août)¹.

Durant ce trajet d'un mois, nous ne savons presque rien des impressions d'Inigo. Dans ses confidences à Gonzalès de Camara, il n'a relevé qu'un détail. Dans la suite du gouverneur, il y avait quelques servantes. Dès le début de la traversée, Inigo remarqua des vilenies manifestes qu'il blâma sévèrement. Parmi ses trois compatriotes, quelqu'un lui conseilla la prudence, ajoutant que les matelots parlaient déjà d'abandonner le censeur dans quelque île déserte. Il n'en fut rien². Avec tous les autres passagers, Inigo débarqua à Famagouste.

Tandis que les huit pèlerins montaient le vaisseau du gouverneur, treize autres³ s'étaient embarqués sur la galère dite

1. Füssli, 152, 156.

2. Gonzalès de Camara, n. 43, 44.

3. Parmi ces treize pèlerins, Philippe Hagen était Strasbourgeois, Diebolt de Jeandelaincourt, Georges de Graincourt et son domestique, Lorrains; Ehrard Ride, de Risal, Flamand; Pierre de Bréda, Direk Taets, Jean de

« des pèlerins » que commandait un patron appelé Francesco. Partie avant le vaisseau, dès les premiers jours de juillet, la « galère », dès le troisième jour de marche, et avant de sortir de l'Adriatique, avait été assaillie par une tempête qui l'avait obligée à mouiller. A la hauteur de Corfou, nouvelle tempête. En dépit de ces contretemps, après avoir fait escale en Crète, la « galère » avait fini par atteindre Chypre. Francesco fit d'abord mine de vouloir abandonner là les treize pèlerins qu'il portait, il ne les trouvait pas assez nombreux pour faire le voyage de Jérusalem; l'arrivée du vaisseau du gouverneur, à Famagouste, arrangea tout ¹.

Les Espagnols furent les premiers à traiter avec Francesco; pour 20 ducats, il consentit à les conduire à Jaffa et à les ramener à Chypre. Les Suisses, dont le premier projet était de passer par Beyrouth, hésitèrent un peu et tinrent conseil; ils finirent par suivre le parti des Espagnols. Sur la « galère » comme sur le vaisseau du gouverneur, Inigo fut accepté par le patron, « sans autre provision que sa confiance en Dieu ² ».

Tandis que tout se préparait pour le transbordement et le départ (14-19 août), les voyageurs eurent, comme il était coutume, le loisir de visiter Famagouste le neuf et Famagouste le vieux, Nicosie et Salinas. Au milieu des souvenirs français qui abondent en ce pays de Chypre, peut-être se trouva-t-il quelqu'un pour signaler à Inigo une opulente maison, bâtie là par les Requesens de Barcelone. A Nicosie, au couvent de Saint-François, un religieux parla aux pèlerins, de Jérusalem où il était allé. La chaleur était torride et ne favorisait guère

Gorkum, Simon Dieriecs, Hollandais. Nous ignorons le nom des autres Flamands ou Hollandais. Nous connaissons par le journal de Hagen presque tous les pèlerins ici nommés. Les trois derniers se sont fait portraiturer, avec la croix de pèlerin sur la poitrine et la date de leur pèlerinage, 1523. Taets était chanoine de la cathédrale d'Utrecht, Jean de Gorkum vicaire à la même cathédrale, Dieriecs, laïque. Leurs portraits sont conservés à Utrecht, dans le musée qui porte le nom du célèbre peintre Jean Scoorel.

1. Hagen, 239-243.

2. Gonzalès de Camara, n. 44.

les excursions. Le Strasbourgeois Hagen raconte qu'il se rendit de nuit à une montagne voisine de Nicosie, pour vénérer un Calvaire¹. Füssli² remarque l'artillerie qui défend les murs et les tours de Famagouste le vieux, et vante la fertilité de l'île.

Le mercredi 19 août, tout était prêt. Les 21 pèlerins étaient réunis à Salinas. Dans la soirée, la « galère » mit à la voile, le cap sur Jaffa. Le vent fut contraire jusqu'au vendredi matin (21 août), puis il s'apaisa, si bien que le samedi (22 août) on était en vue de Jaffa. Mais les matelots, ne se reconnaissant pas, revinrent en arrière serrant la côte; le vent était mauvais, il fallut mouiller. Le lundi matin (24 août) on marcha un peu; le mardi (25 août) on aperçut nettement Jaffa. Dans leur joie et leur reconnaissance, les pèlerins assemblés sur la poupe chantèrent le *Te Deum* et le *Salve Regina*³.

Cependant, Francesco, patron de la « galère », était allé à Rama pour avertir les Franciscains de l'arrivée des pèlerins, et à Jérusalem afin d'obtenir le sauf-conduit et l'escorte des Turcs. Obligés de rester sur le navire, les pèlerins trouvaient le temps long. Un officier turc, suivi de quelques soldats armés d'arcs et d'arquebuses, vint inspecter les passagers. Enfin le lundi (31 août) dans l'après-midi, le patron revint accompagné de deux Franciscains. L'un d'eux réunit les pèlerins afin de leur inculquer les sentiments de foi qui convenaient aux visiteurs des Lieux Saints; il fit son sermon en trois langues. Lorsqu'ils débarquèrent (1^{er} septembre), les passagers trouvèrent à terre les Turcs de l'escorte qui les attendaient, tenant en laisse des chameaux et des ânes. Des chrétiens venus de l'intérieur étaient là aussi, offrant des vivres. Les formalités usuelles s'accomplissent. Les pèlerins donnent leurs noms et sont enfermés dans un vieil édifice voûté, tandis que le patron règle tout avec les autorités turques. Vers deux heures, tout est fini. Les pèlerins sont autorisés, ils ont ouvert leur

1. Hagen, 245-248.

2. Füssli, 158.

3. Hagen, 248; Füssli, 158.

bourse pour payer l'escorte, les montures et les vivres. La caravane part pour Rama¹.

La ville est en ruines. Mais l'hospice bâti jadis par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, est toujours debout. Les pèlerins y passent la journée du mercredi (2 septembre), puis se mettent en route vers Jérusalem. Des Juifs d'Égypte se joignent à eux pour monter à la Ville Sainte. Après une halte dans la nuit, on repart. Le jeudi matin, à 2 milles environ de distance (4 septembre), Jérusalem apparaît. L'espagnol Diego Manès propose à ses compagnons de faire la route en silence. Tous l'approuvent². Tandis qu'ils marchent recueillis, les Franciscains, la croix en tête, viennent à leur rencontre et processionnellement les pèlerins franchissent les murs de la cité³. Leurs visages rayonnent de la joie de leurs cœurs. Inigo est pénétré jusqu'au fond de l'âme d'un sentiment de dévotion qui ne le quittera plus.

Après un repas qui leur fut servi au couvent des Franciscains, les pèlerins furent conduits à leur hospice, assez voisin du Saint-Sépulcre.

Dès le lendemain (samedi 5 septembre) commencèrent les pieuses visites, selon le programme traditionnel qui se retrouve dans toutes les relations du pèlerinage⁴. Les voyageurs passèrent trois nuits au Saint-Sépulcre (5, 11, 16 septembre). Ils firent une excursion à Béthanie (7 septembre), à Bethléem (8 septembre), et au Jourdain (14 septembre). Le mercredi (16 septembre), arrivèrent de Damas près de 500 cavaliers turcs. Le gouverneur de Jérusalem pressa le départ et recommanda

1. Hagen, 249; Füssli, 160.

2. Gonzalès de Camara, n. 44.

3. Hagen 251-271; Füssli, 178.

4. On trouvera dans la *Bibliotheca geographica Syriae* de Reinhold Röhricht (Berlin, Reuther, 1890) des indications fort nombreuses sur les plus anciens récits de voyage en Terre sainte. De l'époque d'Ignace nous avons des récits italiens, espagnols, français. De ces derniers, plusieurs ont été publiés par Camille Couderc, Tamisey de la Roque, Charles Schefer, et J. Chavanon, en des recueils divers. Tous offrent le même cadre. Il est manifeste qu'il y a, chez les Franciscains de la Custodie, une tradition pour organiser ces pieuses visites.

de ne point sortir dans les rues, afin d'éviter des bagarres. La dernière semaine (du mercredi 16 au mercredi 23 septembre) se passa dans une réclusion presque absolue. Cependant Füssli et un de ses amis, sous la conduite d'un musulman, réussirent à gagner le mont des Oliviers, pour en vénérer les souvenirs, et contempler une fois encore, de ces hauteurs la ville sur laquelle Jésus avait pleuré¹. Inigo aussi risqua cette course, mais seul, comme nous le verrons.

Sous la menace de ce contingent de détrousseurs venus de Damas, les pèlerins partirent de nuit (23 septembre). Dès le premier pas en Palestine, ils avaient senti les âpres exigences des Turcs. Elles ne cessèrent pas. A chaque visite au Saint-Sépulcre, il fallut payer 7 ducats par personne; comme l'argent manquait, à la dernière visite, Francesco dut aller jusqu'à Jaffa, pour en chercher; sans quoi, l'entrée du sanctuaire fût demeurée close. Dans l'excursion du Jourdain, les Turcs de l'escorte s'emparèrent de tout le vin et d'une partie des vivres des voyageurs; ils prirent le plus vif plaisir à les frapper, à les bousculer, à presser leurs montures.

Malgré tout, ces gens étaient heureux de leur saint pèlerinage. Pendant deux semaines, ils avaient revécu l'histoire émouvante du Sauveur. Le journal de route de Füssli et de Hagen témoigne de la foi chrétienne de tous. Pour Inigo, plus encore que pour tous ses compagnons de voyage, les traces du Christ aux Lieux Saints étaient parlantes. Dans ses lectures de Loyola et dans ses méditations de Manrèse, il s'était rendu présent tout ce drame de l'Évangile, auquel il assistait les yeux pleins de larmes et le cœur navré d'amour. Et maintenant, il voyait, il touchait, il baisait de ses lèvres ardentes, le sol de la grotte de Bethléem, les murs du Cénacle, le roc où fut plantée la Croix. Avec quelle netteté et quel charme, rayonnait à ses regards la figure du Christ, plein de grâce et de puissance; et lui, à ses pieds, renouvelait les magnanimes offrandes des méditations manrésiennes.

1. Hagen, 251-271; Füssli, 176.

Trois des pèlerins, dont Hagen, avaient été, le jour de saint Maurice, armés chevaliers du Saint-Sépulcre¹. Durant la cérémonie, que de souvenirs durent monter à l'âme d'Inigo : souvenirs de l'Amadis des Gaules, de Pampelune et de Montserrat. Pour son cœur tout évangélique, il n'est plus besoin désormais d'une autre armure que le Christ lui-même. Jérusalem est le lieu de son choix. C'est là qu'il aurait voulu vivre jusqu'à la mort. Quelle occupation plus digne d'un chrétien que de nourrir sa pensée des mystères de la vie de Jésus ? Et au milieu des habitants de cette Jérusalem où Jésus avait annoncé le royaume de Dieu, pourquoi lui, à son tour, ne prêcherait-il pas l'Évangile ?

Il avait des lettres de recommandation pour le gardien du couvent des Franciscains. Il les lui remit et s'ouvrit à lui de son dessein de passer aux Lieux Saints le reste de ses jours. Le gardien objecta que la maison était trop pauvre pour le recevoir. Inigo répondit qu'il demanderait seulement au couvent un confesseur. Le gardien rassuré acquiesça, sauf ratification du Provincial, qui se trouvait pour lors à Bethléem². Comptant sur cet arrangement provisoire, Inigo écrivit à quelques personnes de Barcelone sans doute, pour les instruire de sa vie nouvelle et des résolutions prises³. Malheureusement, cette lettre est perdue. Il faut nous contenter des souvenirs contés à Gonzalès de Camara par Ignace lui-même. La veille du départ des pèlerins (22 septembre), le Provincial de saint François le manda au couvent. C'était pour lui dire que le projet confié au gardien était irréalisable. Beaucoup l'avaient tenté naguère et toujours sans autre résultat que d'être tués par les musulmans ou faits captifs. Le mieux était donc de s'en aller avec les compagnons de voyage. Inigo repartit, avec fermeté et courtoisie, que son parti était pris, à tout événement, et qu'il resterait, à moins qu'on le lui interdît, sous peine de péché. Le P. Ange de Ferrare argua des Lettres papales qui le

1. Hagen, 271-272.

2. Gonzalès de Camara, n. 45.

3. *Id.*, n. 45.

munissaient du pouvoir de frapper d'excommunication tous ceux qui s'obstineraient, en dépit de ses défenses, à rester en Palestine. Comme il parlait de montrer les bulles pontificales, Inigo reprit que la parole d'un religieux lui suffisait, et qu'il obéirait à l'injonction reçue¹.

Du moment que rester à Jérusalem devenait impossible, Inigo fut pris d'un désir véhément de revoir les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur et nommément le mont des Oliviers. Seul, sans guide, au risque de tomber aux mains des Turcs, il courut à la montagne de l'Ascension. Les gardes lui barrèrent la route. Il les fléchit en leur faisant cadeau de son couteau à tailler les plumes. A genoux sur ce sol béni, d'où le Sauveur s'était élancé vers la gloire triomphante des cieux, il pria, avec grande consolation de son âme. Puis il visita à Béthanie l'endroit d'où partit le Sauveur, le jour des Rameaux. Comme il était là, il constata qu'il n'avait pas exactement observé comment était marquée dans le roc l'empreinte des pieds de Jésus quittant la terre. Il retourna au mont des Oliviers, acheta par le don de ses ciseaux la complaisance des gardes, nota la position des pieds divins et redescendit en hâte². Les Franciscains le cherchaient partout avec angoisse. Un chrétien d'Orient, qui était au service du monastère, l'aperçut qui dévalait de la montagne sainte. Il s'avança vers lui le bâton levé, comme pour le battre, le saisit fortement au bras et le conduisit ainsi jusqu'au couvent; tandis qu'Inigo, docile et silencieux, contemplait au-dessus de sa tête le Christ, dont la vue remplissait son âme de consolation³.

Contraint de quitter les Lieux Saints, et d'abandonner son rêve d'apostolat en Palestine, il emporta en son cœur le souvenir de la vision radieuse; c'était un gage qu'entre Jésus et lui le pacte lié à Manrèse tenait toujours.

1. *Id.*, n. 46, 47.

2. *Id.*, n. 47.

3. *Id.*, n. 48.



Les pèlerins partirent de Jérusalem dans la nuit du 23 septembre. De Jérusalem à Jaffa, il y eut, parmi les Turcs de l'escorte, grande dispute, pour savoir si on n'abandonnerait pas les voyageurs, dans la nuit, en pleine campagne, hors de tout chemin; les plus raisonnables étaient d'ailleurs d'accord avec les plus furieux, pour menacer, frapper, rançonner. Quand on fut à Rama, le gouverneur de la ville entra aussi dans ce jeu de brigands; il voulait, en signe d'adieu, un ducat par personne et un habit. Les pèlerins refusèrent. Mais durant les trois jours qu'ils passèrent à Rama, ils eurent beaucoup à souffrir; entassés dans un lieu infect, ils manquaient de tout, même d'eau potable; plusieurs tombèrent malades. A Jaffa, le patron Francesco leur extorqua *in extremis* deux ducats par tête; et les Turcs de l'escorte livrèrent à la bourse des voyageurs un dernier assaut. Enfin, dans la nuit du vendredi 2 octobre, la « galère des pèlerins » mit à la voile vers Chypre ¹.

Francesco n'avait fait aucune provision; celles qui avaient été confiées à sa garde avaient été pillées par les matelots; la bonace laissait le bateau à peu près immobile; quelques pèlerins étaient malades; l'un d'eux, Pierre de Bréda, mourut et fut enseveli dans la mer; une voie d'eau se déclara; les matelots perdirent le nord et ne savaient plus où ils étaient. Ce fut, pendant une douzaine de jours, une grande détresse. Les moines montés sur le bateau soutinrent, par leurs exhortations, le courage de tous; et l'on fit un vœu à saint Roch et à Notre-Dame. Enfin le vent se leva et le mercredi 14 octobre, la « galère » aborda à Chypre ².

Malgré ses promesses, Ragazzoni, le patron du vaisseau des gouverneurs, était parti depuis huit jours, sans attendre le retour des pèlerins. Il fallut donc négocier le passage avec

1. Hagen, 272-275; Füssli, 178-179.

2. *Id.*, 276.

d'autres patrons. Les pourparlers furent longs. Deux frères vénitiens, du nom de Contarini, avaient un gros et solide navire. Pressentis, ils demandèrent 15 ducats par personne. Comme les amis d'Inigo disaient à ces hommes de lucre : « Vous devriez bien prendre gratis ce *saint* à votre bord », l'un des Contarini répliqua : « s'il est saint, qu'il fasse le voyage comme saint Jacques ». Il y avait là d'autres bateaux, et, entre autres, celui du patron Bigarelli; mais celui-ci n'était pas non plus très accommodant. Quand les trois Suisses essayèrent de s'arranger avec lui, il demanda pour les trois 50 ducats ¹.

Pour tromper leurs ennuis, et parce que les bateliers n'avaient pas terminé leurs chargements, les pèlerins se mirent à visiter les curiosités de Chypre. Au couvent de Saint-Jean de Montfort, un Franciscain allemand proposa à Füssli de s'entremettre, auprès du gouverneur de l'île, Gabriel Cornaro. Gabriel Cornaro se montra affable et obligeant. Sur ses instances, Bigarelli se laissa convaincre et consentit à un rabais : il prendrait les trois Suisses pour 40 ducats et Inigo pour rien. Le dimanche 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, Inigo et ses compagnons montèrent sur le bateau de Bigarelli ².

Dans la nuit, on quitta Salinas pour le port de Limisso, où l'on devait compléter le chargement; et le mardi matin (3 novembre) on prit la haute mer. Une tempête affreuse éclata vers le soir; au milieu du fracas de la foudre et par une pluie battante, le navire fut rejeté sur Salinas, où il resta jusqu'au vendredi (6 novembre). Le lendemain, à Limisso, les passagers apprirent que le gros vaisseau des Cantarini s'était brisé et avait coulé contre les rochers de Baffo, ainsi que deux navires turcs. Le mauvais temps dura cinq jours. Le jeudi 12 novembre, après le repas du soir, Bigarelli leva l'ancre. Le samedi (14 novembre) il était en vue de Paphos. Trois jours après, la violence du vent contraire poussa le bateau vers la côte turque; on n'atteignit Rhodes que le vendredi 20 novem-

1. Füssli, 180-181.

2. *Id.*, 182-183.

bre; après quatre jours d'escale, on repartit, mais avant d'avoir dépassé la pointe occidentale de l'île, il fallut de nouveau mouiller (24 novembre). Le vendredi 27, Bigarelli remit à la voile. Le 31, il était encore en vue de la Crète. La bourrasque devint alors si forte, que tous étaient d'avis de s'abriter dans l'île. Bigarelli continua sa marche dans la tempête. Les pèlerins effrayés se confessaient entre eux, comme s'ils allaient périr en mer. Füssli jeta sur les vagues soulevées un peu d'huile qu'il avait emportée du sanctuaire de Saint-Mammas en Chypre. D'autres faisaient des vœux à saint Roch. Les matelots, après avoir longuement délibéré, finirent par attacher à la poupe du navire, un câble roulé sur lequel ils avaient fixé deux morceaux de bois en forme de croix. Au jour, on atteignit enfin Suda, port crétois à 6 milles de la Canée. Le lendemain, dimanche 13 décembre, fête de sainte Odile, les passagers assistèrent dévotement à une messe dite par un prêtre espagnol.

Le lundi (14 décembre), Bigarelli put enfin appareiller; le 15, il passa devant Cerigo, le 18, devant Zante, le 20, la violence du vent le força à jeter l'ancre à Céphalonie. Les pèlerins y célébrèrent les fêtes de Noël. Le froid était très vif et la neige tombait en abondance; les habitants disaient que de mémoire d'homme on n'avait vu temps pareil. Après onze jours d'attente, Bigarelli repartit. A peine sortait-il de Céphalonie, un orage épouvantable se déchaîna, la grande voile fut déchirée; le patron, malgré tout, continua sa marche et arriva à Paros le vendredi 2, 1^{er} janvier 1524.

Une fois engagé dans le canal d'Otrante, on eut moins à souffrir. Le mardi 5 janvier, le bateau était devant Raguse, le jeudi 7, dans le golfe de Rovigno, le samedi 9, à Parenzo. Là, les passagers descendirent, et il leur fallut chercher d'autres moyens de continuer leur route. Après avoir obtenu le laisser-passer du corps sanitaire, ils firent leurs conventions avec le

1. Füssli, 183-188.

2. *Id.*, 190.

patron d'une barque légère, manœuvrée à l'aviron et à la voile. Il y eut encore quelques aventures, le batelier étant un ivrogne. Enfin, le mardi 12 janvier, vers dix heures du matin, les pèlerins débarquèrent à Venise. Ils avaient quitté Jaffa depuis trois mois et demi ¹.



De toutes les péripéties que nous venons de conter, Inigo, dans ses confidences à Gonzalès, n'a rien détaillé. Il se contente d'une phrase : « le petit navire où nous étions, souffrit beaucoup de traverses et à la fin nous touchâmes terre en Apulie ² ». Dans ce résumé dédaigneux des tribulations endurées, l'âme très forte du pèlerin se révèle. Au milieu des éléments déchaînés et des compagnons dans l'angoisse, lui, sûrement, avait gardé son calme et chantait avec le psalmiste : « Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera. »

Au surplus, il se contentait de peu. Pour le garantir contre les rigueurs de l'hiver, il n'avait que des vêtements misérables. Son pantalon de toile lui allait à mi-jambe; son gilet noir était tout déchiré aux épaules, et son surtout court et râpé. C'est en cet équipage qu'il arriva à Venise, au milieu de janvier 1524. Dans la rue, il rencontra l'un de ses bienfaiteurs, lequel par compassion, lui donna 15 ou 16 jules d'aumône, avec un morceau de drap qu'il plia en plusieurs doubles et mit sur sa poitrine afin de se garantir du froid ³.

Venise ne devait pas longtemps retenir le pèlerin. Depuis qu'il avait été contraint de sortir de Palestine, il commençait à orienter autrement sa vie : il voulait retourner à Barcelone pour y étudier ⁴. Par une poussée nouvelle, le Seigneur continuait discrètement à l'acheminer vers sa vraie destinée.

Il prit sa route, à travers la Vénétie et la Lombardie, et

1. *Id.*, 190-192.

2. Gonzalès de Camara, n. 49.

3. *Id.*, n. 49-50.

4. *Id.*, n. 50.

passa de Ferrare à Gênes. Sa vie était toujours celle du désintéressement le plus évangélique. Comme il entra dans la cathédrale de Ferrare, un pauvre lui demanda l'aumône. Il donna un *marquete*. Bientôt ce fut une procession de quémendeurs; à mesure que la menue monnaie lui manquait, Inigo donnait une pièce plus forte; tout son argent y passa. A la fin, beaucoup de pauvres vinrent ensemble tendre la main. Il les pria de lui pardonner, parce qu'il n'avait plus rien¹.

Sur la route de Ferrare à Gênes, il rencontra un parti de soldats espagnols qui lui firent bon accueil, et lui conseillèrent de prendre un chemin de traverse, afin d'éviter de tomber au milieu des armées ennemies qui occupaient le pays. Se fiant à Dieu, Inigo continua à suivre la grande route. Il pensa le premier jour voyager dans un désert; pas âme qui vive, pas un morceau de pain pour réparer ses forces. Vers le coucher du soleil, il arriva à une ville dont l'enceinte était gardée. Les sentinelles le saisirent comme un espion et le conduisirent à une tourelle pour l'interroger. On le fouilla, on lui fit même ôter ses souliers. Comme on ne trouvait sur lui aucun message, et qu'il persistait à dire qu'il ne savait rien, ils l'emmenèrent à leur capitaine, sans autre habit que son pantalon et son gilet, au milieu des menaces et des moqueries². Le pèlerin de Terre Sainte débordait de joie. Son âme, toute perdue dans les souvenirs de l'Évangile, pensait au Sauveur traîné dans les rues de Jérusalem. Durant le trajet, il lui vint à l'esprit qu'au lieu de parler à la seconde personne au capitaine, il l'appellerait Sa Seigneurie; peut-être ainsi éviterait-il d'être mis à la question. Mais cette appréhension l'avait effleuré à peine, qu' aussitôt il la secoua comme une tentation et une lâcheté. Loin de traiter l'officier avec ce respect, il ne lui ferait aucun salut et ne quitterait même pas son bonnet. Arrivé au palais où logeait le capitaine, on le laissa dans une salle basse. Le capitaine vint l'y interroger. Lui, sans aucune marque de courtoisie,

1. *Id.*, n. 50.

2. *Id.*, n. 51.

répondait lentement, espaçant beaucoup ses mots. Le capitaine, estimant qu'on lui avait amené un fou, dit à ses soldats : « Il n'a pas de cervelle, donnez-lui ses effets et renvoyez-le. » En sortant du palais, Inigo rencontra un Espagnol qui le prit chez lui, lui donna à manger et le fit coucher ¹.

Le lendemain, il reprenait sa course vers Gênes. Vers le soir, il tomba au milieu d'une bande de soldats qui, l'ayant aperçu du haut d'une tour, descendirent pour le prendre. Leur capitaine, qui était Français, lui demanda de quel pays il était. Inigo répondit qu'il était Guizpucoan. « Je suis, moi, d'un pays tout proche du vôtre », lui dit l'officier. Il était des environs de Bayonne. Il donna aux soldats l'ordre de lui donner à souper et de le bien traiter ².

La Providence veillait sur le serviteur qui se confiait à elle. Elle veilla jusqu'au bout du voyage. En arrivant à Gênes, Inigo fut reconnu dans la rue par un Biscayen, à qui il avait parlé jadis à la cour du roi catholique. Cet homme, nommé Ramon Portundo, le fit embarquer sur un vaisseau espagnol qui partait pour Barcelone. André Doria, qui suivait alors le parti français, donna la chasse au navire, mais ne put l'atteindre. Inigo se retrouva à Barcelone vers la fin de février 1514, après un an d'absence ³.

1. Gonzalès de Camara, n. 53.

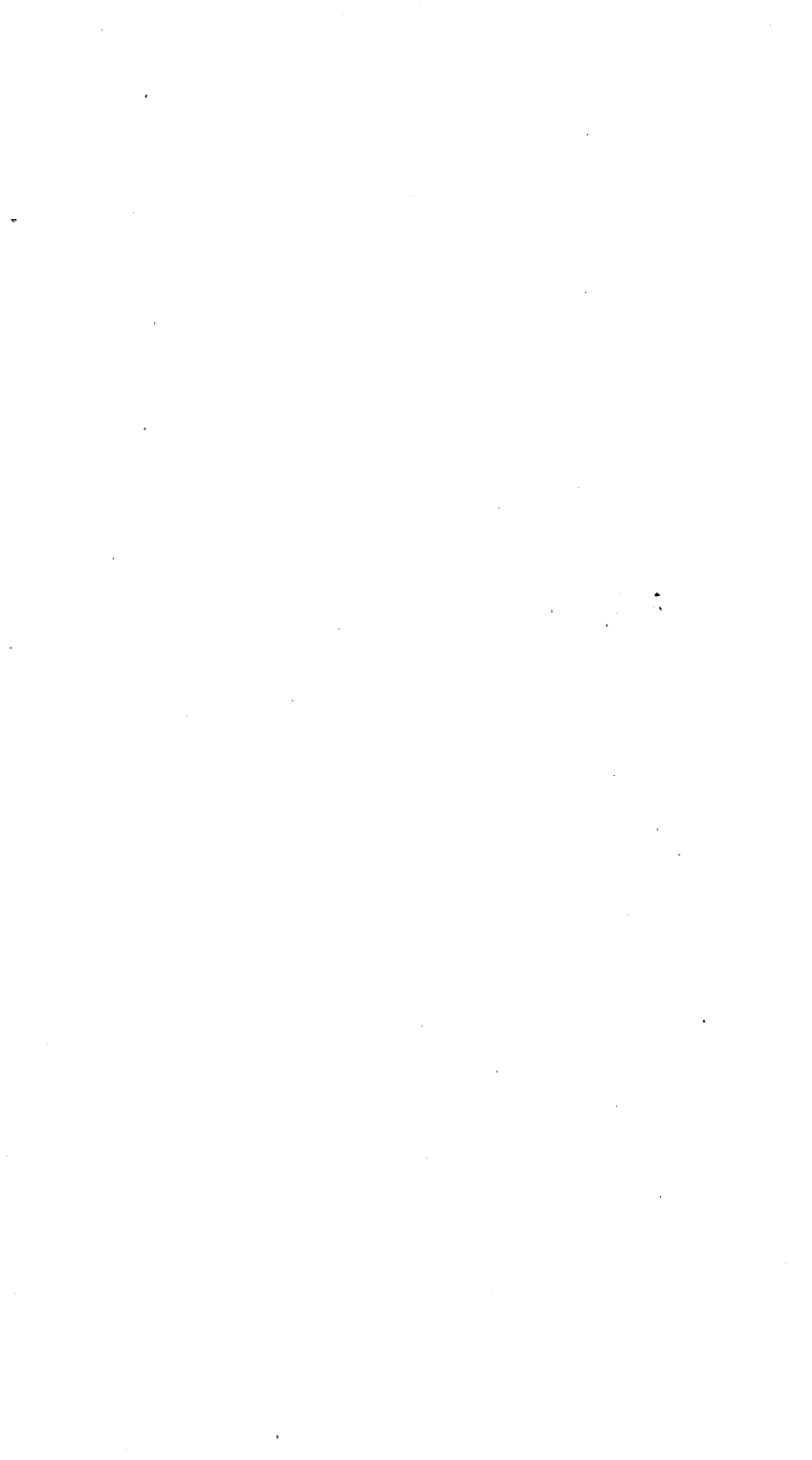
2. *Id.*, n. 53.

3. *Id.*, n. 54.



LIVRE II

En vue d'une vie apostolique.



CHAPITRE VI

L'ÉCOLIER DE MAITRE ARDEVOLL

(1524-1526).

Le projet de séjour en Palestine venait de s'évanouir, ou plutôt de se briser à une impossibilité rigide comme une forte et haute muraille. Le P. Ange de Ferrare n'avait que trop raison ¹ : durant de longues semaines, le pèlerin avait touché de la main cette férocité turque, incapable de supporter aux Lieux Saints des chrétiens à demeure. Combien moins les fils de Mahomet auraient-ils admis la propagande chrétienne qu'Inigo avait en vue, bien qu'il n'en eût dit mot à la Custodie ². Le Seigneur ne voulait pas que son serviteur restât à Jérusalem; les événements le manifestaient avec évidence.

Dès lors, « que faire » ³ ? Durant la traversée de Jaffa à Venise, les jours et les semaines n'avaient pas manqué pour réfléchir et prier. De la prière, il ne paraît pas qu'Inigo ait tiré des clartés décisives illuminant sa route. Si le Christ lui est apparu aux heures douloureuses du voyage ⁴, ç'a été pour le réconforter, non pour l'éclairer sur l'avenir. Il est donc réduit à peser les raisons pour et contre, à examiner, avec une raison attentive, le problème de la conduite à tenir. Depuis Manrèse, une soif ardente le brûle, celle « d'aider les âmes »; au contact de la terre sacrée où le Sauveur prêcha l'Évangile et mourut en croix pour les pécheurs, cette soif est devenue plus dévorante encore. Comment donc, et au mieux, venir au secours de ce monde

1. Gonzalès de Camara, n. 45, 46.

2. *Id.*, n. 50.

3. *Quid agendum?* C'est le mot du saint, dans ses dictées à Gonzalès, n. 50.

4. *Id.*, n. 44, 48.

du XVI^e siècle, partout en proie au péché? Jusque-là, il a évangélisé à la rencontre. Doit-il continuer ainsi, ou bien s'engager dans les études habituelles au clerc, pour prêcher avec plus d'autorité Jésus-Christ? Plus il y songe, plus « il incline davantage à étudier » et à devenir prêtre, « afin de pouvoir aider les âmes ¹ ».

Telles sont les conclusions où s'arrête le pèlerin de Jérusalem; et c'est pour étudier à Barcelone qu'il a repris le chemin des Espagnes.

Dès son retour à Barcelone, le pèlerin s'ouvre de son dessein à Isabel Roser, et celle-ci sans doute le met en relation avec Gérónimo Ardevoll, maître de grammaire. Le plan de la vie nouvelle d'Inigo est vite tracé par ces bienfaiteurs charitables : Ardevoll promet de donner gratuitement ses leçons, Isabel Roser fournira à l'écolier tout son entretien ². Inigo remercie, mais dit qu'il préfère retourner à Manrèse. Il y avait là, parmi les cisterciens de Saint-Paul, un moine dont le souvenir était profondément gravé dans son âme. Voulant joindre à l'étude des lettres celle de la perfection chrétienne, et en même temps vaquer à l'apostolat, il lui paraissait que le séjour de Manrèse et la conduite de cet homme de Dieu lui offraient tous les avantages. D'ailleurs, s'il ne trouvait pas à Manrèse la commodité qu'il espérait, il accepterait avec reconnaissance l'amicale combinaison proposée par Ardevoll et Isabel Roser.

Du 4 août au 30 décembre 1523, la peste avait désolé Manrèse ³. Le moine du prieuré de Saint-Paul ³ (il s'appelait probablement Alfonso de Guerreto) avait peut-être été victime du fléau. En tout cas, Inigo nous dit qu'arrivé à Manrèse, il trouva mort celui dont il voulait faire le père de son âme et le maître de son esprit. Il retourna à donc Barcelone ³.

1. Gonzalès de Camara, n. 50.

2. *Id.*, n. 54.

3. D'après les délibérations du conseil de ville de Manrèse, la peste apparaît en 1497, 1501, 1507, 1508, 1519, 1520, 1521, 1522-24. En 1523, il y a 32 testaments de pestiférés, dont deux Français (Manrèse, Arch. notar. Reg. du notaire Sala).

Géronimo Ardevoll était un fils cadet de Bernard Ardevoll, Bayle de la Fatarella, village voisin de la côte catalane, entre Tortosa et Tarragone. Instruit et pourvu du titre de maître ès arts, il avait hérité de sa famille, non pas une grande fortune — le testament de son père ne lui léguait que deux cruches annuelles d'olive — mais un fonds inépuisable de vraie religion. Sa maison était de celles dont le christianisme domine les actes et dont les membres, avant de quitter ce monde, achètent par des legs pieux le pardon de leurs fautes et leur part de paradis. Cet héritage d'honneur et de piété chrétienne s'est conservé jusqu'à nos jours dans la famille d'où est issu le généreux maître d'Inigo de Loyola ².

Jérôme Ardevoll était un des régents de l'Université de Barcelone. Fondé en 1402, le *Studi General* de la grande métropole catalane s'était organisé lentement, commençant par la Faculté de Médecine, puis par la Faculté des arts, et il avait, semble-t-il, péniblement grandi. Les Facultés ne sont complètes qu'en 1450. En 1520, le Conseil de ville en est à délibérer sur les moyens de rendre aux écoles quelque lustre et quelque renom, qui permette de remédier à l'ignorance des écoliers; les conseillers décident d'augmenter les émoluments des maîtres par « quelque raisonnable contribution de la ville ». Comme il était alors universellement pratiqué, les cours de l'Université étaient gratuits et publics. C'est, mêlé aux jeunes garçons barcelonais, qu'Inigo, âgé de 31 ans, suivra les leçons de grammaire de Geronimo Ardevoll ³.

Mais il est clair que l'enseignement général et commun ne

1. De 1482 à 1699, le prieuré de Saint-Paul est cistercien, et non bénédictin, comme l'affirment des historiens mal informés. En 1699, il devint la maison de campagne du collège de Manrèse. D'après les papiers du couvent, Alphonse de Guerreto était encore prieur le 29 mars 1523.

2. Le testament de Bernard Ardevoll (20 octobre 1543) désigne Geronim « magistrum in artibus, Barcinone degentem ». Dans sa visite à la Fatarella, le 26-27 juin 1882, le P. Cros étudia tous les papiers encore subsistants à la mairie et à l'église, et put ainsi se renseigner à loisir sur la famille.

3. Ardevoll n'est pas désigné seulement par Ignace, comme son maître, mais aussi par les témoins des procès canoniques. Voir *Scr. de S. Ign.*, II, 615, 603 et 300, 319.

pouvait suffire à cet écolier sans pareil. Le désir d'apprendre était vif et la docilité parfaite; les facultés n'avaient plus la plasticité de l'enfance. Et, en outre, les goûts de l'ascète se mettaient en travers des efforts de l'élève. Au lieu de lui rappeler les cas des déclinaisons et les temps des conjugaisons, sa mémoire évoquait, jusque dans les heures d'études, le souvenir des bienfaits de Dieu. Et tandis que son cœur s'épanchait en actes d'amour, la leçon assignée par la maître demeurait inapprise ¹.

Inigo était trop réfléchi, trop aidé de Dieu aussi, pour ne pas s'apercevoir du mal et y trouver remède. C'était un remède que Gérónimo Ardevoll lui prodiguât des répétitions particulières, dans sa maison des Calders mayor. Et on peut être sûr que l'excellent homme le faisait volontiers. Le régime était prévu et accepté, dès les premiers pourparlers avec Inigo et Isabel Roser. Mais si les ardeurs dévotes poursuivaient le saint écolier jusque dans la maison de maître Ardevoll, où était le profit? Avec les habitudes d'introspection qu'il avait prises dès la conversion de Loyola en 1521, Inigo ne tarda guère à observer que les douceurs spirituelles dans lesquelles se fondait son âme lui survenant aux heures de classe, beaucoup plus qu'aux heures de prière, étaient sûrement une manœuvre diabolique. Deviner l'ennemi, pour un pareil soldat, c'est le vaincre. La résolution est aussitôt prise de couper court définitivement à cette dévotion importune et suspecte. Jusque-là Inigo s'était contenté de faire effort pour s'arracher à la pensée de Dieu, et il n'y avait pas réussi. Il recourut à un autre moyen. Un jour, après avoir fait oraison, il se rendit rue des Calders mayor et pria Ardevoll de le suivre jusqu'à l'église Sainte-Marie-de-la-Mer, qui était voisine. « Là, étant assis, il lui exposa fidèlement tout ce qui se passait dans son âme; et combien peu, pour cette cause, il avait progressé jusque-là. » A cet exposé, il ajouta une promesse : « Je vous promets, dit-il, de ne jamais manquer d'ouïr vos leçons, pendant ces deux

1. Gonzalès de Camara, n. 54.

années, pourvu que je trouve à Barcelone pain et eau pour m'entretenir. » Et comme ces paroles furent prononcées avec une âme forte et sincère, jamais plus l'écolier ne connut la tentation des fausses douceurs spirituelles dans les moments réservés aux travaux de l'esprit ¹.

* * *

Les leçons de grammaire mises à part, Inigo menait à Barcelone, une vie toute semblable à celle de Manrèse : la prière, la pénitence et le zèle remplissaient ses journées.

Il était l'hôte d'Inès Pascual. La maison des Pascual était au centre de Barcelone, au coin de la rue des *Cotoners* et du *Forn* ². C'était une bâtisse misérablement construite et de petites dimensions. Au rez-de-chaussée, les Pascual avaient leur boutique, au premier étage leurs appartements; sous le toit, il y avait une pièce où l'on pénétrait par un escalier tournant et qui communiquait avec une terrasse. Ce réduit comptait 15 pieds de long, 13 de large et 20 palmes de hauteur; il servait de chambre au jeune Jean Pascual; Inigo en fit sa cellule de jour et de nuit. Inès Pascual aurait voulu accommoder le lit d'Inigo comme celui de son fils; les instances de la charitable hôtesse furent toujours repoussées. Le matelas et les draps préparés demeurèrent sans emploi, le pénitent préférant à ces superfluités les simples planches de son lit de bois ³.

Son régime était à l'avenant. Il ne mangeait pas à la table de famille; chaque jour, il mendiait sa nourriture, comme il avait fait à Manrèse; le dimanche excepté, il jeûnait tous les jours et se contentait pour aliments de pain et d'eau. Pour assaisonner cette frugale pitance, l'homme de Dieu ne connaissait rien que les disciplines et les chaînes de fer. On imagine facilement que l'entretien d'un étudiant de cette sorte coûtait assez peu soit à Inès Pascual soit à Isabel Roser ⁴.

1. *Id.*, n. 55.

2. Pablo Hernandez, *La casa de San Ignacio en Barcelona*; 19-24.

3. *Scr. de S. Ign.*, II, 90.

4. *Ibid.*, II, 90.

On se souvient qu'au milieu de ses austérités de Manrèse, Inigo avait contracté une maladie persistante de l'estomac. Elle avait disparu dans le pèlerinage de Jérusalem. Aussi, dès le retour à Barcelone, le pénitent incorrigible estima-t-il qu'il pouvait en toute sécurité reprendre ses pratiques de pénitence de jadis. « Il commença¹ donc à faire des trous aux semelles de ses souliers, et peu à peu il élargit ces trous, si bien qu'aux premiers jours de l'hiver, il ne restait de sa chaussure que les empeignes. » A ce système, tout était bénéfique; les frais d'entretien étaient réduits et le pénitent pouvait croire que sa pénitence était connue de lui seul². Les saints ont de ces illusions. Mais, en à juger par les témoignages du procès de Barcelone, il ne semble pas que la ruse ait réussi. Ana de Rocaberti, atteste qu'Inigo se rendait aux écoles les pieds déchaux; et Onorita Pascual dit avoir appris de son père, qu'il portait des souliers percés. Il est vrai que, pour juger du cas, les Pascual avaient des moyens d'information particulièrement pénétrants : Inigo était leur hôte.

Tant de vertus attiraient à Inigo, à Barcelone comme à Manrèse, la vénération des familles plus honorables. Parmi ses admiratrices, les procès signalent Doña Stefanía de Requeséns fille du comte de Palamos et femme du commandeur majeur de Santiago Juan de Zuñiga; Doña Isabel de Requeséns Bojadós, aïeule des comtes de Zavallá; Doña Guiomar y Desplá, aïeule du marquis de Aytona, Doña Isabel de Josa, bref, « le meilleur de Barcelone ». Lorsque le saint mendiant se présentait à leur porte, ces dames faisaient remplir sa besace de quantité d'aliments de toute sorte, elles lui donnaient aussi de l'argent³.

Ainsi comblé, Inigo emportait à la rue des *Cotoners*, ces trésors. Il triait avec soin ce qu'il y avait d'excellent, pour le porter aux malades des hôpitaux ou pour l'offrir aux pauvres. L'une des portes de la maison des Pascual, rue des *Cotoners*,

1. Gonzalès de Camara, n. 55.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 343.

3. *Ibid.*, II, 89, 275, 330, 736; Creixell, *San Ignacio de Loyola*, I, 282-307.

était munie de barreaux de bois derrière lesquels s'ouvrait un guichet. Aux heures des repas, les miséreux s'assemblaient là, et Inigo donnait à chacun sa part, avec beaucoup d'humilité et de bonne grâce, en sorte que les abords de la modeste habitation ressemblaient à ceux des églises aux heures où les offices y amènent les fidèles et les quémandeurs. Inès Pascual, comme trésorière fidèle, avait la garde de l'argent et des vivres recueillis par Inigo. Celui-ci n'omettait rien pour découvrir les pauvres honteux. A la faveur de la nuit, il les visitait, les consolait et laissait dans leurs mains le meilleur des aumônes reçues. Naturellement, ces actes de charité évangélique s'accompagnaient de paroles de zèle. Avec des mots enflammés, l'apôtre exhortait ses favoris à aimer Dieu et à garder ses commandements. Le souci de subvenir à la détresse de ceux qui n'avaient rien, procédait, en son cœur, d'un ardent désir de gagner les âmes à Dieu. Faisant du service de Dieu le but unique de sa vie, et trouvant dans cet idéal tous les contentements de l'esprit, il rêvait d'amener les autres à comprendre comme lui l'Évangile.

* * *

Ce rêve se traduisait par toute sorte de généreuses entreprises. Il catéchisait les enfants, il entrait hardiment dans les maisons des femmes de mauvaise vie, il réconciliait les ennemis. Un jour qu'il revenait du monastère des Angels, avec Jean Pascual, en passant place du Lull, il entendit des cris autour d'une maison. Il y courut avec son jeune compagnon. Là vivaient deux frères appelés Lysanos, divisés depuis longtemps par des questions d'intérêts. Ils avaient plaidé, l'un contre l'autre, à qui aurait un héritage. Celui qui perdit le procès en fut tellement désespéré, qu'il se pendit. Le fait venait de se produire, à l'instant où Inigo passait par la place du Lull; il coupa la corde, fit étendre sur un lit le pendu, qui paraissait comme mort. Il se mit à genoux et tous ceux qui l'entouraient firent de même. Et de ses lèvres s'échappaient avec ferveur les

invocations : Jésus, Jésus. Et il criait à l'oreille du pauvre homme étendu : « Voulez-vous confesser vos péchés ? ». Au bout de quelque temps, Lysanos ouvrit les yeux et recouvra ses sens; selon quelques témoins, il eut le temps de se confesser à un prêtre appelé en hâte de l'église Sainte-Marie-de-la-Mer. Et en tout cas, il est certain que le malheureux ne quitta pas ce monde sans témoigner son repentir¹. Ainsi agit et triomphe le zèle des saints.

La visite d'Inigo au monastère des Angels, que nous venons de rappeler, n'était pas une promenade vulgaire ou de hasard. Les couvents de Barcelone, furent, dès cette époque, le théâtre de l'apostolat de cet étudiant en grammaire. Toute sa vie, il garda la préoccupation de la réforme des monastères; sa correspondance en témoigne avec évidence. Ces saints désirs datent des premiers jours où l'homme de Dieu put comprendre que le Seigneur était mal servi par ceux qui avaient fait vœu d'être siens. Le luthéranisme et le calvinisme recrutèrent des sectateurs et des prédicants en foule, dans les monastères relâchés. Pour avoir échappé à l'invasion du protestantisme, l'Espagne de Charles-Quint n'en avait pas moins besoin d'un renouvellement de la vie chrétienne attiédie; la Catalogne était plus ou moins semblable au reste de l'Espagne; les moniales de Barcelone avaient oublié, comme d'autres, les strictes observances qui gardent les vertus religieuses.

Les dominicaines du couvent de Monte-Sion² avaient reçu, en 1461, du Maître général des Frères Prêcheurs, des articles de réforme qui prouvaient à la fois les déficits de la maison et la vigilance des supérieurs pour y pourvoir. En 1520, les efforts pour réprimer les abus n'aboutirent qu'à une rupture; le couvent de Monte-Sion se déclara indépendant de la

1. Sur ce miracle voir les témoins dans *Scr. de S. Ign.*, II, 611, 629, 344, 399, 314-15, 276; et *Acta S.S.* Juillet, VII, 432, n. 120-127, où se trouve une lettre du P. Gil au P. Lancisius.

2. Ce monastère était habité par des dominicaines. Des témoins aux procès canoniques (Jean Pasqual, ses filles, Galceran de Toro, Fray Onofrio de Requeséns, Francès de Broquetes) parlent du relâchement des religieux. La clôture ne fut établie qu'en août 1549, par l'évêque Jaime Cazador.

juridiction des dominicains. Nous ne possédons aucun document positif qui parle d'un rapport quelconque d'Inigo avec Monte-Sion. Nous savons seulement que le monastère, en 1524, avait des religieuses appelées Euphrosine Ferrer, Isabelle de Josa, Jeanne et Catherine Zapila, Catherine Desplá, et Jeanne de Bojadós; ce sont précisément les noms des familles barcelonaises qui étaient le plus attachées à Inigo. Ceci n'invite-t-il pas à croire qu'elles auront cherché à faire bénéficier leurs parents recluses d'un zèle qu'elles appréciaient elles-mêmes à un si haut prix ?

Nous sommes mieux fixés pour Sainte-Claire¹. Dans cette maison franciscaine par ses origines, vivaient en 1524, des bénédictines. La clôture, là comme ailleurs, était en grande souffrance; les gens de la parenté entraient dans les cellules des religieuses, et d'autres avec eux. Le mal survivra longtemps, jusqu'après la mort d'Ignace de Loyola; les procès-verbaux des visiteurs ecclésiastiques en portent la preuve indéniable. Qu'Inigo ait commencé dès son séjour à Barcelone à ranimer la ferveur dans ce monastère, sa correspondance de plus tard, avec Thérèse Rejadell et l'évêque de Barcelone, Jayme Cazor, ne permet pas d'en douter.

Nous avons déjà parlé des relations d'Inigo avec le couvent des religieuses hiéronymites durant son premier séjour à Barcelone. On imagine sans peine si le coffret de pierres et de fleurs, apporté de Terre Sainte par le pèlerin, aida à renouveler les rapports. La clôture n'était pas établie dans ce monastère en 1524 : ceci facilitait encore les visites. Dans le procès de 1606, Mariana Edo, annaliste du couvent, déposera qu'elle tient de Sor Antonia Strada qu'Inigo avait des entretiens quasi quotidiens avec les religieuses, pour les exhorter à la ferveur².

Tout près du couvent de Sainte-Claire, et dans le voisinage de la porte Saint-Daniel, se trouvait le couvent de Notre-

1. D'après les papiers du couvent, vus par le P. Cros.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 334.

Dame des Anges. Depuis 1497, vivaient là des sœurs de la pénitence de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne. Le 7 mars 1518, un décret de la Pénitencerie les retira de la juridiction des Frères Prêcheurs pour les soumettre à celle de l'évêque. La prieure Sor Gérónima Ferrer était venue de Valence avec Sor Angélica Casanova pour mieux établir les observances régulières. Mais son zèle n'y suffisait pas. L'habitude était prise d'admettre les hommes, jusque dans les cellules des religieuses. Et aux Angels, tous les visiteurs n'étaient pas des anges. Un certain nombre d'entre eux, qui étaient fort assidus au couvent, n'étaient guère autre chose que des chevaliers de galanterie. Ces rencontres, connues du public, étaient un scandale dans la ville. Inigo en souffrit cruellement dans son cœur d'apôtre. Après avoir multiplié ses oraisons et pénitences pour savoir de Dieu ce qu'il devait entreprendre, il alla droit au couvent et y parla avec une force toute évangélique. Les entretiens de l'homme de Dieu convertirent les religieuses frivoles; elles rompirent avec leurs courtisans suspects.

Ceux-ci en tirèrent aussitôt vengeance. Entre le monastère des Angels et la porte Saint-Daniel, ils apostèrent un domestique pour guetter au passage le convertisseur de pécheresses. Dès qu'Inigo parut, le domestique s'avança, le couvrit d'injures, se mit à le souffleter, à le frapper à coups de bâton, avec une telle violence que le saint homme tomba à terre demimort. Des meuniers qui vinrent à passer le relevèrent, le mirent sur un cheval et le conduisirent ainsi jusqu'à la porte Saint-Daniel; de là il fut porté, doucement, à bras, jusqu'à la maison d'Inès Pascual, où il demeura alité deux mois. Les soins d'Inès Pascual, les générosités des nobles barcelonaises qui le visitaient, l'aidèrent à se remettre. Dans les premiers jours surtout, tout le corps était tellement endolori qu'on ne pouvait le remuer, qu'en le soulevant avec des serviettes. A plusieurs reprises on l'enveloppa avec des linges imbibés de vin; ce fut, paraît-il, le remède le plus efficace. Au milieu de ses souffrances, le blessé ne proférait pas une plainte. Il ne sortait de ses lèvres que des paroles de pardon et de prière; son

cœur s'en allait en de continuels élans d'amour vers celui qui fut broyé dans sa passion pour nos péchés. Aussi, lorsque la guérison fut achevée, Inès Pascual se permit de conseiller à Inigo de ne plus retourner au monastère des Angels; l'apôtre impénitent lui dit pour toute réponse : « Quelle douceur et quel bonheur pour moi que de mourir pour l'honneur de Jésus-Christ et le salut du prochain ¹ ! »

Le zèle des âmes et l'amour de Dieu étaient toute la vie d'Inigo. Tous ceux qui le connurent alors s'en aperçurent vite; à plus forte raison ses hôtes de la rue des Cotoners en étaient-ils édifiés. Jean Pascual, fils d'Inès, grandit aux côtés de l'homme de Dieu. Les petits apprentis, Juan Torrès et Miguel Canyelles eurent le même bonheur. Toute leur existence, le souvenir d'Inigo leur resta comme une bénédiction; ils n'en pouvaient parler sans verser des larmes d'attendrissement. Quand Jean Pascual fut marié, il éleva sa famille dans la vénération du serviteur de Dieu. Le récit de sa vie à Barcelone était l'objet d'incessants entretiens. C'est par là que nous avons quelque lumière sur la vie intime de ce rare écolier ².

Chaque jour il assistait à la messe, aux vêpres et aux complies. Il fréquentait particulièrement Sainte-Marie-de-la-Mer qui était sa paroisse, et la chapelle souterraine de Sainte-Eulalie à la cathédrale. Le jour ne suffisait pas à sa prière. Il y employait une grande partie de la nuit; à genoux, les bras en croix, ou étendu la face contre terre, devant un dévot crucifix, il épanchait son cœur en gémissements et en exclamations amoureuses : « O Dieu, disait-il, comme il est vrai que vous êtes bon infiniment, puisque vous supportez un être aussi mauvais et aussi pervers que moi. » Les pénitences alternaient avec l'oraison, la nuit comme le jour.

Lorsque, sur l'ordre de son confesseur, Inigo fut contraint de quitter le sac grossier qui lui servait de cilice et de s'asseoir à la table de la famille des Pascual, la mortification n'y perdit

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 90-91.

2. *Ibid.*, II, 80-90.

rien. Il ne prenait presque rien; son occupation, au lieu de manger, était de discourir de Notre-Seigneur, en paroles enflammées. Dans la salle où se prenaient les repas, était appendue une image de la Cène. Lorsque le serviteur de Dieu la fixait du regard, il entraît parfois comme en ravissement; et quand il revenait à lui, il poursuivait l'entretien, aimablement, comme si rien ne s'était passé. A certains jours, par manière de récréation, il racontait à ses compagnons de table des anecdotes de sa vie de soldat. A la fin du repas du soir, il disait ordinairement à Jean Pascual : « Jean, il faut aller au lit. » Comme Jean et lui partageaient la même chambre, il accompagnait l'enfant; et avant que le sommeil ne le prît, il lui enseignait le catéchisme, la manière de prier, et les autres exercices de la vie chrétienne. Jean feignait parfois de dormir, pour mieux surprendre les secrets des nuits saintes d'Inigo; c'est ainsi qu'il a été témoin souvent de ses ardeurs dans la prière, de ses pénitences, de ses extases. Ce spectacle le tenait dans la stupeur, aussi bien que l'humilité du saint homme. Avec cette liberté que prennent facilement les enfants quand ils sont en confiance, il arriva parfois à Jean Pascual, ainsi qu'à Jean Torrès et à Miguel Canyelles, de dire à Inigo : « S'il est vrai que vous soyez chevalier et noble, pourquoi menez-vous une telle vie ? » Inès Pascual reprenait ces audaces ingénues. Mais Inigo repartait : « Laissez-les donc, ils parlent fort bien; mes péchés en méritent bien davantage¹. »

Cette vie de renoncement complet à soi-même, ce pardon des injures, cette recherche de la pauvreté, ce zèle des âmes, cette modestie angélique frappaient d'admiration la maison entière. Tous tenaient Inigo pour un grand saint. Les faveurs surnaturelles dont Dieu comblait son serviteur paraissaient aux Pascual toutes naturelles. Ils ont vu souvent Inigo élevé de terre, pendant qu'il priait, et son visage resplendir comme transfiguré. Ils l'ont entendu annoncer l'avenir; tout particulièrement il prédit à Jean sa vie entière; son mariage, sa

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 640-641.

nombreuse famille, ses revers de fortune, toutes ses épreuves.

Dans cette lumière prophétique dont le Seigneur le favorisa quelquefois à Barcelone, Inigo eut-il jamais une vue claire de sa propre destinée? Certainement le désir de s'employer au salut des âmes s'alluma dans le cœur d'Ignace à Manrèse et le pèlerinage de Jérusalem ne fit qu'enflammer ce désir. La décision de commencer des études ne fut qu'une conséquence d'un dessein formé d'apostolat. Ce dessein se réduisait à une vie toute évangélique, calquée plus ou moins sur l'abnégation, la pénitence, l'oraison des sauveurs d'âmes. Dans son existence d'étudiant de grammaire, à l'Université de Barcelone, Inigo pratiquait déjà les vertus de la vie parfaite à un degré rare; son amour de Dieu le rendait ingénieux et entreprenant pour venir au secours du prochain. Il trouva même alors trois compagnons qu'il conquit à son genre de vie : Calisto Saà, Juan de Arteaga et Lope de Cácerès. Nous aurons occasion de retrouver ce petit groupe. Nous ignorons absolument comment, en quoi et à quel degré, ils furent à Barcelone les compagnons d'Inigo. Le fait seul est certain ¹.



Au milieu des œuvres de zèle dont nous avons donné une esquisse, parmi les exercices de piété et de pénitence qu'Inigo multipliait, que pouvaient être ses études? Après le solennel entretien qui eut lieu entre l'élève et le maître dans l'église Sainte-Marie-de-la-Mer, nous ne pouvons douter qu'Inigo n'ait été très assidu aux leçons de Gérónimo Ardevoll.

Nous aimerions savoir les détails. Nous ignorons tout de cette vie intellectuelle, si ce n'est le résultat final. « Les deux

1. Polanco, *Cromicon*, I, 33, 50; Barthél. Alcazar (*Crono-historia de la prov. de Tolado*, XVII, XXV). Ce Lope Cácerès ici mentionné est une autre personnage que Diego Caceres qui s'associera aux Iniguistes à Paris en 1538, sera agrégé à la compagnie naissante en 1539, et étudiera à Paris la théologie avec Miron et Domenech, et sera, après sa sortie de l'Ordre, connu par Ribadeneyra à Paris (*Ep. et instr.*, I, 132, *Mon. Fabri*, 102; *Ep. mixt.*, I, 61, 63, 66; V, 626).

années d'études achevées, a dit Ignace à Camara, années dont il avait, disait-on, bien profité, son maître lui dit qu'il pouvait déjà suivre le cours des arts et qu'il allât à Alcalá. » L'avis autorisé de Gérónimo Ardevoll ne suffit pas à la prudence et à l'humilité du saint écolier. « Il se fit, à ce que lui-même raconte, examiner par un docteur en théologie, lequel lui donna le même conseil ¹. »

Gérónimo Ardevoll mourut le 14 mars 1551, muni de tous les sacrements de l'Église ². Les funérailles de ce bachelier furent très solennelles. Cet honnête chrétien laissait à sa femme et à ses enfants, à défaut de grosse fortune, un héritage d'honneur et de vertu. Avant de mourir, s'il pensa aux nombreux élèves rencontrés en sa carrière de régent, il se félicita sans doute d'avoir été le maître de ce Guipuzcoan de trente années, ignorant des lettres humaines, mais rempli de l'esprit de Dieu, qui était devenu depuis 1540 le fondateur de la Compagnie de Jésus.

1. Gonzalès de Camara, n. 56.

2. Creixell, *San Ignacio de Loyola*, I, 244.

CHAPITRE VII

L'ÉTUDIANT D'ALCALÁ

(mai 1526—octobre 1527).

Ce fut vers la fin de mai 1526, qu'Inigo prit le chemin d'Alcalá. Il fit à pied cette longue route de près de 180 lieues. Depuis Montserrat — que peut-être il revit dans ce voyage — l'habitude était prise de marcher ainsi à l'apostolique; ce rude pénitent ne pouvait concevoir une autre manière de gagner la nouvelle université où il allait continuer ses études ¹.

Alcalá de Henarès était alors dans toute la fraîcheur de sa gloire naissante ². Le mouvement littéraire créé en Espagne par le génie de la reine Isabelle, trouva dans le cardinal Ximénès le plus puissant propagateur. Quand il n'était encore que grand chapelain à Sigüenza, Ximénès avait inspiré à son ami Lopez de Médina-Celi, archidiacre d'Almazán, de fonder l'Académie de Sigüenza. Devenu archevêque de Tolède, associé par la confiance des rois catholiques au gouvernement de l'état, ses moyens d'action s'étaient pour ainsi dire accrus sans limites. Il était heureux des universités nouvelles ouvertes en diverses villes du royaume; la gloire de Salamanque, cette Athènes espagnole qui comptait sept mille étudiants et où l'humaniste Pierre Martyr arrivait à sa chaire porté sur les épaules de ses élèves, faisait palpiter de joie le cœur du grand cardinal; mais ses ambitions étaient plus vastes. A l'est de l'immense diocèse de Tolède, Alcalá avait depuis deux cents ans une école. C'est

1. Gonzalès de Camara, n. 56.

2. Héfélé, *Le cardinal Ximénès*, Paris, Letouzey, 1869, 82-134; Esteban Azaña, *Historia de la universidad de Alcalá*. Alcalá, Garcia, 1682, 231-298; Vicente de la Fuente, *Historia de las universidades ... en España*. Madrid, Fuentenebro, 1885, II, 48, 80-82.

là, aux abords du *rio* Hénarès, dans une plaine tranquille, que Ximénès décida de fonder une université qui fût la merveille du monde.

Les revenus de l'archevêché de Tolède étaient opulents, la faveur d'Isabelle toute gagnée aux lettres; la naissance du prince Ferdinand à Alcalá, le 10 mars 1503, permit encore au tout-puissant ministre d'obtenir des souverains espagnols des bienfaits et des privilèges sans rivaux. La première pierre de l'édifice grandiose dont le fameux architecte, Pierre Gumiel, avait dressé le plan, avait été posée en 1500. Au début de 1509, les lettres pontificales autorisant l'érection de l'université nouvelle étaient arrivées de Rome; quatre ans après, les cours s'ouvrirent. Lorsque Ferdinand le Catholique vint à Alcalá pour la première fois, en janvier 1514, il fut émerveillé. Dix ans plus tard, le vaincu de Pavie, François I^{er}, que la défaite avait conduit en Espagne comme prisonnier (mars 1525-février 1526), après les réceptions solennelles qu'on lui fit à Barcelone et à Valence, s'arrêtera à Alcalá pour contempler de ses yeux l'œuvre de Ximénès. Au cours de cette visite, le roi dit : « L'université de Paris, orgueil de mon royaume, est l'œuvre des siècles; Ximénès à lui tout seul a fait une création pareille. »

Du premier jour où elle ouvrit ses portes aux étudiants accourus de partout, l'Université d'Alcalá comptait près de quarante chaires : six pour la théologie, six pour le droit canonique, quatre pour la médecine, une pour l'anatomie, une pour la chirurgie, huit pour la philosophie, une pour la philosophie morale, une pour les mathématiques, quatre pour la rhétorique et six pour la grammaire. Les professeurs les plus illustres de Salamanque et d'ailleurs avaient été amenés là, à prix d'or, par Ximénès.

Le collège de Saint-Ildefonse, composé de trente-trois membres et de douze prêtres formait comme le noyau central de l'Université. Autour se groupaient les deux collèges de Saint-Eugène et de Saint-Isidore, où quarante-deux humanistes pauvres étaient entretenus pendant trois ans; les collèges de Sainte-Balbine et de Sainte-Catherine destinés chacun à qua-

rante-huit élèves de philosophie; le collège de Saint-Jérôme, pour trente boursiers étudiant l'hébreu, le grec et le latin; le collège de la Mère de Dieu, pour vingt-quatre étudiants pauvres de théologie et de médecine; le collège de Saint-Pierre et Saint-Paul, pour douze franciscains. Bientôt tous les ordres religieux, sauf les Bénédictins et les Hiéronimytes, bâtiront à Alcalá des collèges, pour leurs religieux appelés à suivre les cours de l'Université.

De telles créations portèrent par toute l'Espagne et dans toute l'Europe le renom d'Alcalá. La fameuse *Polyglotta Complutensis* — le premier volume parut le 10 janvier 1514, le second en mai; les quatre autres étaient achevés en juillet 1517 — acheva de consacrer à la fois la gloire de la jeune université et du cardinal Ximénès. Elle fut le premier effort des philologues catholiques de la Renaissance. Les Bibles fameuses d'Anvers (1569), Heidelberg (1586-1616), Paris (1645), Oxford (1657), ne viendront qu'après.

Cependant, Jean Vergara préparait une édition gréco-latine d'Aristote; des commentaires de Tostat sur la Bible sortaient des presses d'Alcalá, ainsi que de nombreux livres d'édification, des livres de chant d'église et des écrits populaires sur l'agriculture. Tel est le milieu de ferveur intellectuelle où survint Inigo de Loyola, en juin 1526.

Cet homme de trente-quatre ans possède les éléments de la langue latine et veut poursuivre ses études. Les secours de toute sorte s'offrent à lui avec une royale abondance. Désireux de tout apprendre, il aborde tout à la fois, au risque de se noyer dans ce *mare magnum* du savoir. Lui-même nous dit¹ que, pendant les quinze ou dix-sept mois passés à Alcalá, il suivit les explications de la Logique de Soto, de la Physique d'Albert le Grand et de la Théologie de Pierre Lombard. Sous cet amoncellement de notions nouvelles, abstraites, difficiles et si diverses, comment un esprit sans culture n'aurait-il pas été écrasé? Lorsqu'Inigo arrivera à Paris en janvier 1528, toute sa

1. Gonzalès de Carnara, n. 57.

formation intellectuelle sera à reprendre par la base. Nous le savons par lui. Les professeurs d'Alcalá étaient cependant très distingués; les règlements de l'Université fort sages. Erasme en faisait l'éloge; et il félicitait l'Espagne de marcher à la tête du mouvement intellectuel d'alors. Mais Inigo n'était incorporé à aucun collège de l'Université; il ne paraît pas qu'il ait eu un directeur quelconque dans ses études; il se précipita vers toutes les portes ouvertes, dans la pensée sans doute qu'étant pressé par l'âge, il devait avancer rapidement vers la théologie qui lui donnerait, avec le sacerdoce, le moyen de travailler efficacement au salut des âmes. Tout ceci n'est que conjecture. Mais cette conjecture seule permet d'expliquer comment, dans l'espace d'un an et demi, Inigo se jeta ainsi à travers la dialectique, la physique et la théologie, comme s'il eût suffi d'écouter à la fois des leçons de tout, pour tout savoir d'un coup.

Malgré ce manque de méthode, il est impossible que devant l'Université d'Alcalá, telle qu'il la connut en 1526, Inigo de Loyola n'ait pas éprouvé une de ces secousses qui se prolongent dans la vie entière.

Ximénès était mort le 8 novembre 1517. Sur la tombe du cardinal, on lisait ces vers de Vergara :

*Condideram musis Franciscus grande Lyceum,
Condor in exigue nunc ego sarcophago.*

Mieux que personne, Inigo, déserteur du manoir de ses pères, comprenait cette leçon sur la vanité des grandeurs humaines. Mais sans attendre la biographie que Gómez devait écrire, il savait aussi que l'âme glorieuse du saint cardinal n'avait pu être emprisonnée dans ce sépulcre de marbre. Associée dans le ciel à la puissante intercession de saint Ildefonse, elle continuait à régir les destinées de l'Espagne de Charles V. Et d'ailleurs, est-ce que les œuvres de ce moine, qui fut le père de la patrie, la providence de l'Église ibérique et le protecteur des lettres, ne remplissaient pas tout Alcalá? La puissance de son génie et la ferveur de son zèle n'avaient-elles pas

amené là des milliers d'étudiants venus de toute l'Europe ? Et qu'était-ce que cette Université toute jeune, et déjà célèbre, vaste fourmilière d'esprits en travail, sinon la science au service de la foi ? C'est assurément dans la ville de Ximénès, qu'Inigo de Loyola a eu, pour la première fois, la révélation de la noblesse divine du savoir.

Il est vraisemblable d'ajouter qu'il dut emporter d'Alcalá un sentiment assez vif de défiance contre Érasme et Lefèvre d'Étaples. Celui-ci avait publié en 1512 son *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul*. Celui-là avait fait imprimer à Bâle en 1516, sa fameuse édition du Nouveau Testament. Ces deux livres, accueillis avec faveur par quelques professeurs d'Alcalá, avaient été dépecés avec colère par l'un des collaborateurs de la Polyglotte, Diégo Lopez de Zuniga. Contre Érasme surtout, Zuniga avait entassé brochure sur brochure, dénonçant au monde catholique *Erasmicas impietates et blasphemias* ; à quoi Érasme répondait par d'infatigables apologies ¹.

Cette guerre de plume eut même un épilogue solennel, un mois précisément après la venue d'Inigo à Alcalá. L'inquisiteur général, Alonso Manrique de Lara, archevêque de Séville, présida à Valladolid, du 27 juin au 13 août, une assemblée de plus de trente théologiens, afin d'essayer de tirer au clair les controverses provoquées par les livres d'Érasme ². Celui-ci avait, en Espagne, des partisans aussi décidés ³ que ses adversaires : ses œuvres se traduisaient en espagnol et se réimprimaient en latin, à Alcalá même dans la maison des Eguia. Une conclusion autorisée des débats était donc souhaitable. On ne put y atteindre. Au bout de vingt séances, l'assemblée de Valladolid délibérait de moins en moins dans la clarté. Bien que les adversaires d'Érasme y fussent plus nombreux, on n'était point d'accord sur le bien-fondé et la gravité des

1. Serrano y Sanz a étudié les procès-verbaux de cette junta (*Revista de Archivos*, janv. 1902, 60-73 ; dans son *Luis Vives*, Bonilla y San Martin a aussi raconté cette histoire.

2. *Luis Vives*, 194-195.

3. *Ibid.*, 130-132.

critiques à faire. Peut-être l'archevêque de Tolède, Fonséca, qui protégeait Érasme, agit-il à la cour ? En tout cas, la junta théologique se sépara sans conclure ¹.

Les partisans triomphèrent de cette impuissance comme d'un non-lieu ; surtout après que le grand humaniste eut reçu de Charles-Quint (septembre 1527) une lettre élogieuse et que Clément VII (octobre 1527) eut défendu d'attaquer les ouvrages d'Érasme contre Luther, mais la suspicion restait.

Tout cela dut retentir à Alcalá, encore plus qu'à Valladolid : car deux maîtres, le docteur Carrasco et le docteur Ciruelo avaient paru à la junta et y avaient dit d'Érasme plus de mal que de bien. Si nous en croyons Polanco, dès Barcelone, Inigo de Loyola aurait eu du dégoût pour Érasme, dont il aurait lu alors le *Soldat chrétien*. Peut-être Polanco commet-il une erreur et date-t-il de Barcelone un fait passé à Alcalá. En tout cas, le heurt des opinions contraires, qui se produisit en 1527 dans l'Université, n'était point fait pour attirer la sympathie d'Inigo sur un homme suspect. Et son peu de culture le rendait quasi nécessairement dépendant, sinon prisonnier, du parti le plus bruyant ².



Si nous mesurons mal les conquêtes qu'il fit alors dans le domaine des lettres, et ses tendances intellectuelles, nous savons clairement vers quels sommets de vertu il marchait à grands pas.

Dès le premier jour, il avait inauguré dans les rues d'Alcalá, sa vie de mendiant évangélique. Sur son chemin un prêtre ne s'était pas fait faute de le rudoyer et de lui faire honte de sa paresse. Sa douceur sous les insultes avait touché le cœur

1. Dans le t. IX et dernier des œuvres d'Érasme (Ed. de Bâle, 1540), on trouvera les cinq *apologies* d'Érasme contre Zuniga. Menendez Pelayo (*Hist. de los Heterodoxos españoles*, II, 47, 59), mentionne les six opuscles de Zuniga contre Érasme.

2. *Cronicon*, I, 33.

d'un passant, qui, s'approchant avec bonté, lui dit qu'il allait lui trouver un asile. Et il l'avait conduit à l'hôpital de Antézana ¹.

Cet hôpital tirait son nom d'un bienfaiteur insigne, Louis de Antézana. Ancien page des rois catholiques, marié à Isabel de Guzman, aussi noble et chrétienne que lui, Don Luis, le 21 décembre 1483, donna à l'hôpital Saint-Julien une sienne maison, sise dans la grand rue d'Alcalá, pour y établir « douze lits pourvus de paillasse, matelas, draps, oreillers et couvertures »; une hospitalière serait chargée de « recevoir les pauvres, faire leurs lits et entretenir la maison ». En 1526, les dons incessants des personnes charitables ont enrichi l'hôpital Antézana, dit aussi hôpital neuf. Un chapitre de confrères en gère les biens, et le premier dignitaire s'appelle Prioste ou Prévôt; c'était, en 1526, Lope de Deza ².

Les historiens racontent qu'à cette date l'hôpital de Antézana était hanté et que, dès son arrivée, Inigo entendit un bruit épouvantable dont toute la maison fut ébranlée. A genoux, au milieu de sa chambre, le serviteur de Dieu dit à ses invisibles ennemis : « Si Dieu vous a donné quelques pouvoirs sur moi, me voici; mais s'il ne vous en a point donné, à quoi bon, pauvres misérables, tous ces vains épouvantails? » Et le calme se fit.

Dans cette cellule d'hôpital, Inigo priait, faisait pénitence, prenait sa maigre pitance et son court sommeil, revoyait ses notes de cours. L'hospitalière n'avait pas vu souvent un mendiant de cette sorte; et elle saura le dire, comme nous verrons bientôt.

D'autres remarquèrent aussi cette vie tout évangélique. L'un des premiers fut Diego de Eguia, frère de Miguel, impr-

1. Gonzalès de Camara, n. 57.

2. Par acte du 21 décembre 1483, la maison de Luis de Antézana devient le siège de l'hôpital Saint-Julien. Sixte IV approuve la fondation par bulle du 23 mai 1484. De 1510 à 1527 d'autres munificences viennent s'ajouter à celles de Luis de Antézana. Dans un registre de 1535, est transcrit le règlement primitif de l'hôpital.

meur à Alcalá. Les Eguia ¹ étaient Guipuzcoans comme Ignace. Leur *casa colar* est voisine de Legorreta. Mais depuis de longues années une branche de la famille s'était établie à Estella en Navarre et Nicolas de Eguia, père de Diégo, était marié à une Catalina de Jassu, grand-tante de François de Xavier. Dans la famille dont il portait le sang dans les veines, Diégo avait puisé une religion profonde et l'amour des pauvres. L'hôpital d'Estella, dont la porte est aujourd'hui encore dominée par l'écusson des Eguia, avait été fondé en 1524, par son oncle Jean. Il n'est donc pas surprenant qu'Inigo ait reçu de Diégo, à Alcalá, de généreuses aumônes. Le jeune étudiant de l'Université ne savait rien refuser. Un jour qu'Inigo, dans la rue, tendait la main, Diégo pris au dépourvu, conduisit le solliciteur dans sa maison, « ouvrit un coffre, lui donna des parements de lit de diverses couleurs, des chandeliers et autres choses semblables ». Inigo enveloppa dans un linceul toutes ces aubaines et s'en alla triomphant les porter à de plus misérables que lui ².

C'est dans une de ces courses charitables qu'il fut reconnu par un Azpeitien son compatriote. Martin Saenz de Goyas, homme honorable et riche, avait coutume de se rendre chaque année aux foires d'Alcalá. Tandis qu'il était là de passage, il crut reconnaître Inigo de Loyola, parmi les étudiants qui sortaient de l'Université. Pout mieux s'assurer du fait et le joindre, il se mit à le suivre. Il le vit soudain entrer dans une maisonnette pour en sortit bientôt après; Martin de Goyas entra à son tour et trouva là une pauvre veuve, à qui il demanda : « Quel est le nom de l'homme qui est venu tout à l'heure ? » Elle répondit : « Je ne sais qui il est, ni d'où il est; chaque jour il vient m'apporter une aumône. » « Quand vous le reverrez, reprit Martin, faites-lui savoir que, s'il a besoin d'argent, de cheval, ou d'autre chose, Martin de Goyas le lui fournira. » La veuve fit sa commission. Inigo dit alors à cette femme :

1. D'après les Archives d'Estella, du marquis de Narros et de M. le duc de Grenade.

2. Gonzalès de Camara, n. 57.

« Je vous dois beaucoup de reconnaissance, et Dieu Notre-Seigneur vous récompensera; mais je ne puis désormais revenir ici. » Martin de Goyas réussit, à la fin, à joindre Inigo. C'est lui qui a raconté le trait au manoir de Loyola; il y apporta même une lettre de l'étudiant d'Alcalá. On pense bien qu'après le départ de l'Azpeitien, Inigo recommença à porter à la pauvre veuve son aumône quotidienne¹.

Parmi la jeunesse qui fréquentait l'Université, se trouvait alors², non seulement Diego de Eguia, mais Martin Olave, Alphonse Salmeron, Diego Laynez, Nicolas Bobadilla, Manuel Miona, Jérôme Nadal, Diego de Ledesma, tous futurs jésuites. Il ne semble pas, Miona excepté, que des relations quelconques aient commencé là. Inigo n'avait pour compagnons véritables que Cácerès, Caliste Saà, Jean de Arteaga, et un jeune français, Jean Raynal. Nous les retrouverons.

Il va sans dire que, parmi les étudiants, tous n'étaient pas aussi édifiants que ceux dont nous venons de transcrire les noms. Les règlements de Ximénès avaient beau être sages, qui ne sait que les barrières les plus hautes et les mieux dressées ne suffisent pas à contenir dans la vertu les tempéraments indomptés ou faibles? Lope de Mendoza était de ceux qui oubliaient le respect dû à la loi de Dieu et l'honneur réclamé par leur nom. Inigo, plus d'une fois, lui fit des représentations mal écoutées. Tel autre, que les historiens ne désignent pas autrement, pourvu de bonne heure d'une dignité ecclésiastique en une des principales cathédrales du royaume, menait une vie peu conforme aux canons et au décalogue; ses désordres publics étaient un scandale, qui malheureusement entraînait au mal d'autres étudiants. Après avoir beaucoup prié, Inigo décide de demander audience à ce noble débauché. Il est reçu, mais en présence de témoins. Il demande un entretien confidentiel qui lui est accordé. Dès qu'il est seul avec le

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 193-194.

2. La présence de ces futurs jésuites à Alcalá en 1527, est affirmée par Ribadeneyra, *Vida*, 21, c. 14; Castro, *Historia del colegio de Alcalá*, l. I, ch. VIII; Nadal, *Ep.*, I, 1.

coupable, Inigo commence ses représentations. L'interlocuteur se cabre d'abord, et s'irrite qu'on ose lui en remontrer jusque dans sa propre maison. La fermeté et la courtoisie du censeur finirent par en imposer au jeune homme oublieux de ses devoirs. Celui-ci garda à dîner le visiteur qu'il voulait d'abord mettre à la porte. Le soir, quand vint le moment de se séparer, il voulut que son ami fût reconduit chez lui sur une mule, avec une suite de valets portant des torches. Inigo réussit, par ses instances, à esquiver l'honneur d'une monture. Mais il lui fallut subir le cortège des valets, torche en main, au moins jusqu'au point où ceux-ci, tout surpris, s'aperçurent que le prisonnier forcé de tous ces honneurs leur avait échappé.

Dans cet acte de liberté apostolique nous revoyons le réformateur des Angels de Barcelone.



Comme à Barcelone, Inigo cherchait, à Alcalá, toute occasion d'évangéliser. Il catéchisait les enfants, conversait avec les femmes dévotes, enseignait à quiconque voulait profiter de ses leçons, les principes de vie chrétienne que nous lisons aujourd'hui dans le livre des *Exercices spirituels*. Ces entreprises de zèle étaient bénies de Dieu.

« Beaucoup de personnes, c'est Inigo lui-même qui le dit ¹, en vinrent à une connaissance et à un goût notable des choses spirituelles. » Mais ce bien faisait du bruit. On se demandait qui étaient cet Inigo, ce Cácerès, ce Calisto et ce Juan, vêtus comme des ermites, qui, sans être prêtres, faisaient les apôtres et attiraient çà et là grand concours. En courant de bouche en bouche, la rumeur grossit, se déforma; quand elle parvint à Tolède, les inquisiteurs s'émurent.

Les *Illuminés* d'Espagne ² ont laissé dans l'histoire une trace longue et honteuse. On oublie parfois que leurs excès traî-

1. Gonzalès de Camara, n. 57.

2. Voir Menendez Pelayo (*op. cit.*, II, 421-558).

nèrent en des régions et à des époques diverses. La secte eut ses docteurs en bien des villes et ses ravages alarmèrent l'Inquisition pendant plus de cent années. On rencontre dans les papiers ecclésiastiques d'Alcalá, aujourd'hui transportés aux Archives Nationales de Madrid, des procès d'*Alumbrados* jusque dans les années qui précèdent la venue d'Inigo à l'Université. Et en outre, n'était-ce pas dans les milieux universitaires que partout le protestantisme naissant cherchait et trouvait des plus actifs moyens de propagande? Il n'est donc pas surprenant que, dès le mois de novembre 1526, les inquisiteurs aient mené une enquête, pour savoir au juste qui étaient les prédicants suspects dont on parlait dans le pays.

L'enquête¹ fut faite par le docteur Miguel Carasco, chanoine de Saint-Just d'Alcalá, et le licencié Alonso Megia, chanoine de Tolède, assistés de Francisco Ximénès, notaire. Parmi les témoins, Fray Fernando Rubio, prêtre de l'ordre de Saint-François, raconte qu'allant vers la mi-septembre chercher un peu de son à la maison d'Isabelle la dévote, située tout contre l'église Saint-François, il aperçut, par la porte ouverte, un jeune homme assis sur une chaise à bras, qui discourait; tandis que deux ou trois femmes l'écoutaient, les mains jointes. Comme il allait entrer, Isabelle la dévote lui dit : « Laissez-nous, nous sommes occupés. » Le P. Rubio n'en sait pas plus long; les prédicants sont jeunes; ils ne vont pas, dit-il, à l'Université; on leur donne des leçons particulières; ils n'habitent pas ensemble; on dit que l'un d'eux est natif des environs de Nájera; on ignore s'ils sont de famille maurisque; mais c'est évidemment une nouveauté que d'assembler les gens ainsi pour les prêcher².

Béatrix Ramirez, d'Alcalá, déclare que des prédicants, au

1. Le texte des procès faits à Ignace à Alcalá a été publié trois fois : d'abord par Serrano y Sanz, *San Ignacio en Alcalá de Henares*, Madrid, 1895; puis par le P. Fita, *Los procesos de San Ignacio*, dans *Bol. de la Real Acad. de Histor.*, 1898, XXXIII, 422-462; enfin dans *Scr. de S. Ign.*, I, 598-624.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 599.

sujet desquels les juges l'interrogent, et qui vont déchaux et en robe brune, elle ne connaît qu'Inigo; elle a ouï-dire qu'il est gentilhomme. Elle a rencontré Inigo un jour chez le boulanger André Davila; il y avait là à l'entendre, Isabel Sanchez, Ana del Vado, la fille de Juana Villareso, ainsi que le boulanger, sa femme, une Luisa, femme de Francisco de la Morena, un marchand de vin et d'autres personnes encore. Inigo expliquait les deux premiers commandements de Dieu. Il lui arrive aussi d'expliquer, à l'hôpital, la doctrine chrétienne. C'est à l'hôpital qu'il loge. Jean et Calisto demeurent chez le boulanger André Davila; Cácerès et Castro chez Fernando de Para. Parfois elle leur a donné des vivres, entre autres, un panier de raisin, un peu de porc. A Calisto et à Jean elle a offert un oreiller de laine. Elle s'est entremise auprès de quelques dames riches, pour faire donner à Inigo quelques brasses de drap; la tunique qu'il porte est faite de ce drap ¹.

La femme de Julien Martinez, hospitalière de l'hôpital de Antezana, est convoquée aussi, pour dire au tribunal ce qu'elle sait. Cácerès vient chaque jour à l'hôpital dîner et souper, et dès qu'ils ont mangé, Inigo et lui s'en vont à leurs études. Parfois, Calisto vient à l'hôpital conférer avec Inigo, tantôt dans la cour, tantôt dans leur chambre. Avant qu'on ne leur eût fourni un matelas et des draps, ils sont venus, soit l'un, soit l'autre, coucher à l'hôpital; depuis, non. Il y a quatre mois environ qu'ils sont à Alcalá. Tous sont habillés d'une robe brune; Jean est arrivé après les autres; il était blessé, et bien habillé, quand il arriva à l'hôpital; c'est après sa guérison qu'il a pris le même vêtement que les autres. Il vient, à l'hôpital, des femmes, des jeunes filles, des étudiants, des *frayles*, pour entendre Inigo. Inigo a dit à l'hospitalière de tenir fermée la porte aux visiteurs, parce qu'il a besoin d'étudier. Aussi est-ce surtout aux jours de fête qu'il vient du monde, quelquefois au point du jour, quelquefois après dîner, quelquefois le soir ².

1. *Ibid.*, I, 601-602.

2. *Ibid.*, I, 602-604.

Julien Martinez, hospitalier de l'hôpital de Antézana, confirme les dépositions de sa femme. Il dit que parfois il y a dix à douze personnes réunies autour d'Inigo. Les femmes qui viennent le matin, viennent voilées. Aucune d'ailleurs n'est suspecte. Béatrix Davila était mondaine avant de se marier. Jean Raynald était page du vice-roi de Navarre, Martin de Córdoba, avant de venir à Alcalá¹.

Tels furent les résultats de l'enquête du 19 novembre 1526. Le surlendemain, 21, le licencié Juan Rodriguez de Figueroa, vicaire général d'Alcalá pour l'archevêque de Tolède, porta sa sentence :

« Ayant été informé que Inigo, Arteaga, Calisto, Lope de Cácerès et Juan sont tous cinq associés, portant vêtements bruns en forme de robe, avec bonnet de même couleur;

« Pour justes causes à ce le mouvant, a mandé et mande à chacun d'eux, en vertu de la sainte obéissance et sous peine d'excommunication majeure qu'ils encourent *ipso facto* s'ils n'obéissent, d'avoir tous et chacun, dans les huit jours prochains, à laisser les dits habits et manière de se vêtir; et à se conformer au vêtement commun que portent les clercs ou les laïques en ce royaume de Castille². »

La sentence fut notifiée aux intéressés par Figueroa en personne. Inigo nous a conté la scène³.

« Le vicaire leur dit qu'on n'avait trouvé aucune erreur dans leur doctrine ou dans leur vie, et que partant, ils pouvaient continuer comme ils faisaient. Mais n'étant pas religieux, il ne paraissait pas bien qu'ils allassent tous vêtus de même. Inigo et Arteaga feraient teindre leurs habits en noir, Cácerès et Calisto en brun, et Juanico, le jeune Français, pourrait rester comme il était. »

Inigo répondit qu'ils obéiraient aux ordres donnés. Mais, dit-il, je ne sais de quel profit sont ces enquêtes. Car l'autre jour, un prêtre refusa de donner la communion à l'un de nous,

1. *Ibid.*, I, 605-607.

2. *Ibid.*, I, 608.

3. Gonzalès de Camara, n. 58.

parce qu'il communiait tous les huit jours; et on faisait difficulté de me la donner à moi. Nous voudrions savoir si on a trouvé en nous quelque hérésie.

« Non, dit Figueroa, si on la trouve, on vous brûlera. »

« Et vous aussi, répartit Inigo, on vous brûlera si on vous trouve hérétique. »

Teindre les habits à la couleur demandée ne fut pas une grosse affaire; les ordres de Figueroa furent exécutés à la lettre. Mais Inigo continuait, avec sa tunique noire, à marcher nu-pieds. Le vicaire général le fit appeler et lui ordonna de se chausser; ce qu'Inigo fit aussitôt très simplement et tranquillement ¹.

Sur le fait de la communion refusée, Figueroa ne s'expliqua pas avec les étudiants. Mais, à ce que raconte le P. de Castro, le chanoine Alonso Sanchez changea, de lui-même, sa manière de faire. Sous le coup d'une motion intérieure, il consentit à donner l'hostie sainte à ceux qui la lui demandaient avec tant de ferveur; et en communiant ces vrais chrétiens, il sentit une telle consolation qu'il devint l'ami d'Inigo et de ses compagnons, au point de les inviter parfois à sa table ².



Sous leurs habits nouveaux, Inigo et ses compagnons avaient conservé leur âme évangélique. Ils continuaient à vivre pauvrement, à prêcher qui venait les voir, à étudier quand ils étaient seuls. Les allées et venues des femmes assidues à l'hôpital provoquèrent sans doute quelque dénonciation nouvelle. Le 6 mars 1527, Figueroa manda à comparaître devant lui, Mencía de Benavente, veuve, sa fille Ana, Léonor de Mena, femme de Andrès Lopez. Ces femmes racontèrent en quoi consistaient les réunions suspectes : Inigo explique la manière de faire l'examen de conscience, suivant les cinq sens

1. *Id.*, n. 59.

2. *Hist. del colegio de Alcalá*, citée par Astrain, l. XXXVII, comme source sérieuse.

ou les trois puissances de l'âme, éclairant ses explications par les Évangiles, les paroles de saint Paul et des autres saints. Il recommande de faire cet examen deux fois par jour, après s'être mis en présence de Dieu devant quelque pieuse image. Il engage encore ses auditeurs à se confesser et à communier tous les huit jours. Il expose aussi les commandements de Dieu et de l'Église. Le cas n'était pas pendable. Figueroa renvoya les témoins et laissa en paix les prédicants, qu'il ne fit même pas appeler ¹.

A quelque temps de là, un petit événement mit en rumeur toute la ville. Maria del Vado, veuve, sa fille Luisa et leur servante Catalina, disparurent secrètement vers la fin du carême. On sut plus tard qu'elles étaient allées à pied jusqu'à Jaén où l'on vénérât une copie de la Sainte Face de Rome; et à Guadalupe, où l'église des Hiéronymites possédait une image miraculeuse de Notre-Dame. Le docteur Pedro Ciruélo, en relation avec la noble famille Velazquez, n'avait pas tardé à constater l'absence des trois pèlerines; et comme elles étaient de celles qui allaient aux prédications d'Inigo, il n'hésita pas à mettre celui-ci en cause. Au rapport du P. de Castro, il allait par la ville, maugréant contre cet étranger qui y mettait le trouble, ajoutant que le docteur Mateo Pascual, recteur de l'Université, ne faisait pas son devoir, et autres paroles emportées.

Le docteur Pedro Ciruélo était un personnage à Alcalá. Depuis 1508, il était lecteur de la première chaire de Saint-Thomas, il appartenait à cette première génération de professeurs, sur qui s'était fixé le choix du cardinal Ximénès. Aussi, lorsqu'il eut porté plainte, auprès de Figueroa contre Inigo, Figueroa agit avec vigueur. Inigo vit arriver un jour, à l'hôpital de Antézana, un alguazil qui lui dit : « Venez un peu avec moi². » Au témoignage d'un étudiant d'alors, qui devint par la suite grand docteur, tandis que l'alguazil conduisait

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 609-610.

2. Gonzalès de Camara, n. 60.

Inigo à la geôle, il fut croisé dans la rue par le jeune marquis de Lombay, François de Borgia, qui traversait Alcalá, à cheval, suivi d'une brillante escorte. Borgia allait faire sa cour à Charles-Quint, à Valladolid où il se promettait mille joies mondaines et les faveurs impériales. Un temps viendra où il apprendra d'Ignace la vanité des choses humaines ¹.

Cependant de nouvelles informations contre le prisonnier étaient entamées par Figueroa. Le 10 mai, furent citées Mena de la Flor, fille de Fernando, le 14 mai, Ana de Benavente, et Leonor, Mencía de Benavente, et Ana Diaz, femme de Alonso de la Cruz. Leurs dépositions nous révèlent les principes de direction spirituelle d'Inigo et de son compagnon d'apostolat, Calisto. La fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucharistie chaque semaine, l'examen de conscience deux fois le jour, la pratique de la méditation selon les trois puissances de l'âme, la prière vocale prononcée lentement, comme en mesure : tels sont les exercices qui sont enseignés à ces femmes de bonne volonté. Inigo ajoute des explications sur les commandements de Dieu. Il les engage à fuir les vanités du monde, les médisances, les jurements. Il avertit aussi ces débutantes dans l'ascèse chrétienne, des différences qui séparent le péché mortel du péché véniel; que si elles veulent entrer de plein cœur dans le service de Dieu, elles doivent s'attendre à ce que le démon s'y oppose et essaye de traverser leurs résolutions par des tentations et des découragements; mais la fermeté dans le dessein formé les délivrera de ces importunités diaboliques ².

Voilà à quoi se réduisent les dépositions; elles sont concordantes. Naturellement les explications où ces femmes entrent sur les exercices à faire pendant un mois, ou sur les tentations, sont plus ou moins lucides et exactes. Mais un théologien comme le licencié Figueroa ne pouvait se méprendre.

Dans les dépositions des femmes interrogées le 10 et le

1. Pierre Suau, S. J., *Hist. de S. Francois de Borgia*, Paris, Beauchesne, 1910, 139.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 611-618.

14 mai, il y avait un point singulier. La plupart d'entre elles éprouvaient des accès de mélancolie, des tristesses profondes et inexplicables, des évanouissements et comme des crises d'épilepsie. L'une d'elles, au service de Mencía de Benavente, était une femme perdue ; avant de suivre les conseils d'Inigo, elle avait commerce avec nombre d'étudiants. Les phénomènes marqués plus haut étaient chez elle plus caractérisés ; mais les autres aussi en éprouvaient de pareils. Figueroa, pour tâcher de voir clair en cette affaire, alla trouver Inigo dans sa prison. C'était le 18 mai 1527.

Voici, d'après le procès-verbal du notaire Jean de Madrid, la substance de cet entretien ¹. Figueroa invoqua un mandement de lui, fait aux environs de la Noël de 1526, et aux termes duquel il aurait interdit à Inigo de faire assemblée de gens ou conventicules, pour enseigner ou endoctriner qui que ce soit ; et il fit grief au prisonnier d'avoir contrevenu à cet ordre formel. Inigo répondit : « Vous ne m'avez pas mandé cela sous forme de précepte ; et si vous m'en avez parlé, ce dont je ne me souviens aucunement, ce fut par forme de conseil. » Figueroa, changeant de sujet, demande alors à l'inculpé comment il se fait que les femmes qui se mettent sous sa conduite, éprouvent toutes des défaillances et des crises nerveuses. Inigo convint nettement de tels évanouissements pour cinq ou six de ces femmes. Quant à la cause, autant qu'on le peut comprendre, elle est en ceci : ces femmes améliorent leur vie, elles quittent le péché ou résistent aux tentations qui leur venaient du démon ou de leur entourage. Le démon provoque leurs défaillances, en surexcitant la répugnance naturelle qu'elles ont à changer de vie. Inigo, les voyant dans cet état, les a consolées, leur disant de demeurer fermes au milieu de ces tentations et tourments ; que si elles faisaient ainsi, elles n'éprouveraient plus, avant deux mois, aucune tribulation de ce genre. S'il leur a parlé de la sorte, c'est qu'il a passé lui-même par ces tentations, sauf les évanouisse-

1. *Ibid.*, I, 618-619.

ments qu'il n'a point éprouvés. Figueroa pria alors le prisonnier de lui dire s'il s'était mêlé de confession, disant à ces femmes de confesser ceci et non cela, ou de lui confier le secret de leurs confessions. Inigo répond : « Quelques personnes m'ayant confié tels de leurs scrupules, quand je voyais que certaines choses n'étaient pas péché, je leur disais qu'elles n'avaient pas à s'en confesser » et inversement. « Il n'y a pas eu autre chose; et je nie avoir demandé ou cherché à savoir ce qui, dans les confessions, se traitait avec le confesseur. »

Figueroa demande s'il a donné à certaines femmes le conseil de quitter leurs maisons et de s'en aller, en sac de pèlerines, visiter des sanctuaires éloignés. Le procès-verbal, dont les feuillets sont incomplets, ne mentionne pas la réponse d'Inigo. Mais nous la connaissons par Inigo lui-même. Mis en prison le premier jour de mai, il y avait dix-sept jours, qu'il était ainsi enfermé, sans qu'il sût, avant la visite de Figueroa, pourquoi on le traitait de la sorte. La question concernant les pèlerines expliquait tout. Inigo répondit qu'il connaissait Maria del Vado et sa fille Lucia, mais qu'il ignorait leur voyage. Alors Figueroa, le visage joyeux, lui mit la main sur l'épaule, disant : « Voilà le motif pour lequel vous êtes ici. — Voulez-vous, reprit Inigo, que je vous parle un peu plus longuement, sur cet article? — Oui. — Sachez donc que ces deux femmes m'ont importuné bien des fois, parce qu'elles voulaient aller par le monde servir les pauvres dans tels ou tels hôpitaux. Toujours, je les ai détournées de ce projet, vu que la fille est jeune et belle, etc... et je leur ai dit que si elles voulaient visiter les pauvres, elles le pouvaient faire à Alcalá, comme aussi accompagner le Très Saint Sacrement. » L'entretien prit fin là-dessus, et Figueroa, dit Inigo, « s'en alla, avec son notaire, emportant le tout par écrit ¹ ».

Entre temps, Calisto était à Ségovie. Instruit, on ne sait comment, de l'emprisonnement d'Inigo, il se hâta de revenir

1. Gonzalès de Camara, n. 60, 61.

quoiqu'il fût convalescent d'une grave maladie. Arrivé à Alcalá, il alla droit à la prison. Inigo n'était pas tenu au secret; bien des gens venaient le voir, nous l'avons dit. Calisto voulait partager la prison de son ami. Inigo observa qu'il ferait mieux d'aller trouver le vicaire général. Figueroa reçut Calisto avec bienveillance. Il lui manda toutefois d'aller en prison, parce qu'il convenait qu'il en fût ainsi jusqu'à ce qu'on pût interroger les trois pèlerines qui n'étaient pas encore de retour. Calisto obéit. Mais le convalescent se trouva mal du régime de la prison. Inigo l'en fit tirer par le moyen d'un docteur qui était son grand ami ¹.

Cette démarche démontrait que le prisonnier n'avait pas encore perdu toute estime et tout crédit. Il dit lui-même, au surplus, que bien des gens venaient le visiter. Son confesseur, Manuel Miona, était fort assidu à le faire. Doña Teresa de Cardenas lui fit offrir à plusieurs reprises de le tirer de là; mais il n'accepta jamais, disant toujours : « Celui pour l'amour duquel j'entrai, me sortira de là, si cela lui plaît. » Dans la même pensée d'abandon parfait à la Providence, qui réglait sa vie depuis le départ de Loyola, il refusa de prendre des avocats et des procureurs, « bien que beaucoup s'offrissent à lui rendre ce bon office ² ».

Les étudiants de l'Université visitaient leur camarade prisonnier; des professeurs s'aventuraient aussi jusqu'à la prison. Le docteur Georges Naveros s'y oublia une fois, au point de laisser passer l'heure de son cours; arrivé tard à l'Université, il s'excusa auprès de ses élèves en leur racontant ses impressions qu'un mot résume : *Vidi Paulum in vinculis*³.

Le règlement auquel était soumis le prisonnier n'avait rien de strict, sauf qu'il ne pouvait sortir de son nouveau domicile; il avait la liberté de tenir sa porte ouverte et ne s'en faisait pas faute. Lui-même nous assure que durant les quarante-deux jours qu'il resta en prison, « il faisait les mêmes choses qu'au-

1. Gonzalès de Camara, n. 62.

2. *Id.*, n. 60.

3. Bartoli, l. I^{er}, ch. ix.

paravant : enseigner la doctrine et donner les exercices ¹ ». Décidément le docteur Naveros avait raison; il y avait, dans la prison ecclésiastique d'Alcalá, un nouveau Paul. Inigo bénissait Dieu dans la tribulation, comme l'Apôtre; et ses exhortations ferventes aux fidèles qui se pressaient pour l'entendre, témoignaient que le verbe de Dieu n'est point enchaîné et que la vertu de ce verbe est toujours capable d'engendrer des âmes à Jésus-Christ.

Les pèlerines de Jaén et de Guadalupe finirent par revenir de leur lointain voyage. Le 21 mai, elles comparaissent devant Figueroa. Elles avouent qu'elles sont allées visiter la Sainte Face et Notre-Dame; mais ce ne fut point sur le conseil d'Inigo; il est vrai qu'elles le connaissent; elles ont parlé quelquefois avec lui; elles l'ont entendu expliquer la vie de sainte Anne, de saint Joseph et d'autres saints, exhorter à la confession et communion hebdomadaires; elles le tiennent « pour bonne personne et serviteur de Dieu ² ».



Figueroa n'avait plus qu'à conclure. Il le fit par une sentence en due forme. Inigo est condamné à laisser son habit de pèlerin, pour se vêtir « selon la façon usitée en ce royaume », prenant à son gré habit de clerc ou de laïque; dix jours lui étaient donnés pour se pourvoir de vêtements nouveaux. Interdiction lui est faite, en outre, d'enseigner qui que ce soit, en public ou en secret, isolément ou en assemblée; passé trois années, la défense sera levée, si le juge ordinaire ou vicaire général du lieu où il résidera lui donne licence d'enseigner. Lesquels ordres Inigo sera tenu d'observer, sous peine d'excommunication majeure encourue *ipso facto*, et sous peine d'être banni du royaume à perpétuité ³. La sentence fut notifiée à Inigo, dans sa prison; on eut aussi soin de l'insinuer à Juan

1. Gonzalès de Camara, n. 60.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 620-621.

3. *Ibid.*, I, 621-622.

Lopez de Arteaga, Juanico Reynald¹, Calisto de Saá et Cácerès.

Accepter ces décisions n'était pas un problème pour ces hommes évangéliques. Mais leurs maigres ressources ne leur permettaient guère d'acheter des habits et ils le dirent à Figueroa. Le vicaire général chargea un homme de bien, nommé Lucena, d'accompagner Inigo par la ville, afin de solliciter des secours. Or, dans la rue qui va de la place Saint-Just à la porte del Vado, les deux mendiants croisèrent un carrosse d'où Lope de Mendoza descendit, pour aller au jeu de balle. Le gentilhomme était élégant, vicieux et riche. Au premier mot des quémandeurs qui lui tendaient les mains, il s'emporta jusqu'à dire à Lucena : « Comment un homme d'honneur peut-il demander l'aumône pour ces gens-là ? Je veux être brûlé vif, si Inigo ne mérite pas le feu. » La ville d'Alcalá était en fête pour la naissance du prince Philippe. Sur la tour de sa maison, Lope de Mendoza voulut comme d'autres faire parler la poudre, en signe de réjouissance. Une étincelle jaillit de son arquebuse, mit le feu à ses habits. Le malheureux descendit précipitamment dans la cour pour se jeter dans un bassin plein d'eau. C'était trop tard. Il mourut dans les flammes. Toute la ville fut dans la stupeur. Quand on lui annonça l'événement, Inigo achevait sa sieste dans la maison de Mencia de Benavente. « Hélas ! dit-il, je l'ai entendu ce matin se souhaiter à lui-même une pareille mort². »

Les aumônes recueillies permirent aux cinq compagnons de se vêtir du costume usité parmi les autres étudiants. Mais la décision de Figueroa, en les réduisant au silence, entravait leur zèle apostolique. Et Inigo trouvait la chose dure, vu qu'on ne donnait aux défenses faites d'autre raison que le manque d'études. Certes, il n'avait pas de peine à convenir du fait

1. C'est à la mauvaise lecture de ce nom qu'il convient de rattacher le nom de Recalde dont on a parfois affublé Ignace de Loyola. Les éditeurs des *Monumenta* ont donné un fac-simile de la copie du notaire Quinternaya (*Scr. de S. Ign.*, I, 623). Celui-ci a lu « à Inigo Lopez de Recalde », quand il fallait lire : « à Inigo Lopez et à Renalde ».

2. *Ibid.*, II, 134-145.

de leur ignorance commune; il était, lui, le plus savant des cinq, et ses connaissances étaient fort courtes. Mais enfin, il n'enseignait que des choses utiles et les âmes étaient en souffrance. Que faire? Pour en décider selon Dieu, Inigo résolut de s'en remettre à l'archevêque de Tolède ¹.

Le primat d'Espagne, Alonso de Fonseca ², était à la cour des rois catholiques à Valladolid. Inigo alla l'y trouver. Dans l'audience que lui accorda le prélat, Inigo raconta fidèlement ce qui s'était passé à Alcalá; et il conclut en lui assurant que, bien qu'il ne fût pas en ce moment sur un territoire de sa juridiction, ni obligé à observer la sentence portée par Figueroa, il ferait ce que lui ordonnerait l'archevêque. Dans cet exposé, Inigo, au mépris de l'étiquette et pour agir comme un homme sans usage, avait parlé à Fonseca à la seconde personne, lui disant : *vous*, comme à n'importe qui. Le primat d'Espagne lui fit, malgré tout, le meilleur accueil. Comme Inigo avait prononcé le mot de Salamanque, Fonseca lui dit, « qu'il avait à Salamanque des amis et aussi un collègue, et qu'il lui offrait le tout. Peu après, en se retirant, il lui fit donner quatre écus ».

Par la bouche de l'archevêque, la Providence avait parlé. Inigo communiqua à ses compagnons la décision prise.

1. Gonzalès de Camara, n. 63.

2. Alonso Fonseca, né à Compostelle en 1475, était archevêque de Tolède depuis 1524. Intelligent, actif, grand seigneur mondain et peu édifiant, il fut un mécène fastueux. Il était en correspondance avec Érasme qui lui a dédié son édition de saint Augustin. Voir Antonio Lopez Ferreiro, *Historia de la santa Iglesia de Compostela*, VII, 313; VIII, 8-44.

CHAPITRE VIII

LE PRISONNIER DE SALAMANQUE (1527)

L'Université de Salamanque¹ était alors dans toute sa gloire. Fondée en 1230 par Alphonse IX de Castille, elle n'avait cessé de grandir. A la fin du xv^e siècle, la haute faveur des rois catholiques l'avait dotée d'un palais que l'on admire encore, dominant le petite place où s'élève la statue de Fray Luis de Léon. Le célèbre Augustin, qui demeure l'orgueil de son ordre, de Salamanque et de l'Espagne, naquit l'année même qui vit à Salamanque Inigo de Loyola².

Autour du palais de l'Université pullulaient les collèges. Le plus ancien était dédié à Notre-Dame de la Vega. La plupart dataient du xvi^e siècle : ainsi, ceux de Saint-Zébedée (1500), de Doncellos (1508), de Sainte-Marie (1508), de Saint-Thomas de Cantorbéry (1510), de l'ordre militaire de Calatrava (1512), de Saint-Sauveur (1517), de Saint-Millán (1518), de Saint-Pierre et de Saint-Paul (1525), de Sainte-Croix (1527). Le collège fondé par Alonso de Fonseca, archevêque de Tolède, portait le nom des apôtres et avait été ouvert en 1521.

Au milieu de tous les religieux qui fournissaient à l'Université des élèves et des maîtres, l'Ordre de saint Dominique avait une sorte de prééminence. La splendeur qui distingue aujourd'hui le couvent de Saint-Etienne, et en fait un joyau de Salamanque, est comme un symbole de la royauté intellectuelle des dominicains de 1527. Là vécurent des professeurs

1. A. Vidal y Diaz, *Memoria histórica de la universidad de Salamanca*. Salamanca, Oliva, 1869, 293-308, 389; Esperabe Arteaga, *Historia pragmática e íntima de la universidad de Salamanca*. Salamanca, Izquierdo, 1917.

2. Alonso Getino, O. P., *Vida y procesos de Fray Luis de León*. Salamanca, Calatrava, 1907.

illustres. Là Christophe Colomb, dans la salle dite du *De Profundis*, vint réchauffer son courage auprès de Diego de Deza ¹. Là, Inigo de Loyola, à l'automne de 1527, subira un contrôle providentiel.



Parti d'Alcalá le 20 ou le 21 juin 1527, Inigo dut arriver à Valladolid avant la fin du mois. Quand put-il joindre Fonséca, pour arrêter avec lui une ligne de conduite? En supposant que l'archevêque de Tolède fût à la cour en juin, que devint Inigo, de juillet à octobre? Valladolid devait lui offrir vingt occasions de reprendre ses relations anciennes. Y examina-t-il le moyen d'y continuer ses études? Revint-il sans délai à Alcalá, afin d'exposer, à son confesseur Miona et à Figueroa lui-même, son entretien avec Fonséca? Une fois prise la décision d'étudier à Salamanque, envoya-t-il immédiatement ses compagnons à l'Université, tandis qu'il prenait son temps pour faire ses adieux à ses amis d'Alcalá? Impossible de répondre à aucune de ces questions.

Nous savons seulement, et par Inigo lui-même ², que Saà, Artéaga, Cácerès et Raynald, arrivèrent à Salamanque les premiers et « bien longtemps » avant leur chef. Ils se logèrent en quelque modeste auberge, et ne tardèrent pas à se faire remarquer par leur piété aussi bien que par leur costume. Aussi, le jour même où Inigo, aux premiers jours d'octobre, parut à Salamanque, une bonne dévote, le voyant entrer dans une église, conclut que celui-là aussi était de la confrérie des quatre étudiants étrangers, arrivés récemment. Sans balancer, elle proposa à Inigo de le conduire à « l'hôtellerie » où ses amis étaient descendus. Une fois réunis, que pouvaient faire ces hommes, sinon recommencer ensemble la vie mortifiée, pieuse et apostolique, qui les avait rendus suspects à l'inqui-

1. Justo Cuervo, O. P., *Historia del convento de San Esteban*, Salamanca, impr. cat. 1914.

2. Gonzalès de Camara, n. 64.

sition d'Alcalá? Aussi ne connurent-ils qu'une courte tranquillité. Inigo avait choisi pour confesseur un dominicain du couvent de Saint-Étienne. Dix ou douze jours à peine après son arrivée, c'est-à-dire, probablement dès la seconde confession, le pénitent eut la surprise d'entendre le dominicain lui dire :

« Les Pères de la maison voudraient vous parler.

— Au nom de Dieu, soit, répartit Inigo.

— Il sera bon que vous veniez dîner avec nous, dimanche, mais je vous préviens que les Pères voudront savoir bien des choses de vous. »

Au jour dit, Inigo, accompagné de Calisto, se rend au couvent de Saint-Étienne. Le prieur, Diégo de San Pedro, était absent ¹. Le sous-prieur, Nicolas de Santo Thomás, le confesseur d'Inigo et un autre Père se rendent aussitôt avec leurs invités à une chapelle. Là, « le sous-prieur très affable, commence à leur dire qu'ils ont sur leur compte d'excellents renseignements; ils ont appris qu'ils vont prêchant à l'apostolique et ils aimeraient bien être instruits, en plus grand détail » de leur genre de vie.

« Qu'est-ce que vous avez étudié? demande le sous-prieur.

— De nous tous, celui qui a le plus étudié, c'est moi, répond Inigo. Et il rendit compte de ses petites études.

— Qu'est-ce que vous prêchez?

— Nous ne prêchons pas, mais nous parlons familièrement des choses de Dieu; ainsi faisons-nous, après dîner, avec certaines personnes qui viennent à nous.

— De quelles choses de Dieu parlez-vous? C'est là ce que nous désirons savoir.

— Nous parlons tantôt d'une vertu, tantôt d'une autre, et

1. D'après la chronique du P. José Barrio, le prieur était « le très docte et très observant » F. Diégo de San Pedro; et le sous-prieur Fray Nicolas de Santo Tomás, « homme très spirituel ». Voir Justo Cuervo, II, 565. Ces données doivent être préférées, je crois, à celles de Pierre le Fèvre (*Mon. Fabri*, I, 64) et à celles du P. Astrain (I, 55).

c'est pour les louer; tantôt d'un vice, tantôt d'un autre, et c'est pour les blâmer.

— Vous n'êtes pas lettrés et vous parlez de vertu et de vice. Personne n'en saurait parler qu'au nom de la science ou par le fait de l'Esprit-Saint. Vous n'en parlez pas au nom de la science; c'est donc par le fait de l'Esprit-Saint. »

Ici, Inigo réfléchit un instant; cette manière d'argumentation ne lui semblait pas juste. Après un moment de silence, il dit :

« Il n'est pas nécessaire de parler plus au long de la question.

— Comment ? A l'heure présente, il y a tant d'erreurs d'Érasme et de beaucoup d'autres qui ont égaré le monde; et vous, vous ne voulez point expliquer ce que vous enseignez.

— Père, je ne dirai rien de plus que ce que j'ai dit; à moins que ce ne soit en présence des supérieurs qui peuvent m'obliger à parler. »

Là-dessus, le sous-prieur demande des explications sur le costume de Calisto. Pourquoi allait-il ainsi, en tunique courte, des bottes allant à mi-jambe, un grand chapeau, et un bourdon à la main ? Inigo raconte toute l'histoire du procès d'Alcalá. Mais aucune instance ne peut lui arracher d'autres confidences. Sur quoi, le sous-prieur de conclure :

« Eh bien, demeurez ici, nous ferons en sorte que vous disiez tout. »

Et tous les moines de s'en aller en hâte.

« Où voulez-vous que je demeure ? dit Inigo.

— Dans la chapelle », répondit le sous-prieur ¹.

Bientôt, on ferma toutes les portes de la chapelle, tandis qu'on tenait conseil, pour savoir avec les juges ecclésiastiques comment il fallait procéder dans l'espèce.

Durant trois jours, Inigo et Calisto restèrent au couvent de Saint-Étienne, sans qu'un mot leur fût dit sur leur cas. Ils mangeaient au réfectoire, avec les religieux. Ils recevaient, dans leur cellule, les religieux qui venaient les voir en grand

1. Gonzalès de Camara, n. 64, 65, 66.

nombre; et les entretiens roulaient sur les choses de Dieu, comme ils avaient accoutumé. Si bien que, dans le couvent, il y avait deux opinions contraires sur les deux prédicants; un grand nombre de moines leur étaient favorables, dit Inigo ¹. Mais les supérieurs hésitaient et demeuraient inquiets. Ils allèrent trouver le bachelier Frias, proviseur de l'évêché, pour le prier de s'occuper du cas. Frias fit mettre en prison Inigo et Calisto. On eut soin de les séparer des malfaiteurs. Ils furent enfermés dans une chambre haute, inhabitée et fort sale. On les attacha chacun par le pied, au bout d'une chaîne fixée au mur et longue de 10 à 13 palmes; en sorte que, si l'un des deux prisonniers se mouvait, l'autre était contraint de faire le même mouvement; la première nuit se passa sans dormir ².

Le dossier de ce procès salmantinois pourrait fournir une explication de cette hâte à prendre des précautions extrêmes. Malheureusement, les archives de l'évêché de Salamanque et celles du couvent de Saint-Étienne n'ont conservé aucune pièce de cette affaire. Peut-être des lettres venues d'Alcalá ont-elles contribué à alarmer les juges. Peut-être les juges ont-ils évoqué dans leur mémoire les récentes aventures du bachelier Antonio de Medrano, ancien étudiant de Salamanque, et ses compromissions avec Francisca Hernandez. Les coupables avaient comparu naguère devant les tribunaux ecclésiastiques de Valladolid (1519), de Salamanque (1520), de Logroño (1521-1526). La sentence de Logroño venait d'être rendue; et elle constatait, chez Francisca Hernandez, les théories des Illuminés ³. Peut-être enfin, les docteurs du couvent de Saint-Étienne avaient-ils encore présents à l'esprit les souvenirs, tout récents, de cette Junta théologique de Valladolid, où, avec les doctrines d'Érasme, quelques professeurs d'Alcalá avaient été mis en suspicion. François Vitoria, dans cette dispute, avait été des plus nets, contre l'humaniste de Rotterdam; et d'autres pro-

1. *Id.*, n. 66.

2. *Id.*, n. 67.

3. Voir Serrano y Sanz (*Bol. de la Real Acad. de Historia*, juillet-septembre 1902, XLI, 165-133).

fesseurs de Salamanque, tels que Fray Diégo de Estudillo, Fray Alonso de Córdoba, Pedro Margalla, Vazquez de Oropesa, avaient partagé toutes ces défiances¹. Tout naturellement, un étudiant suspect à Alcalá même devait être plus suspect encore à Salamanque.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, le bruit de l'arrestation d'Inigo et de ses compagnons se répandit dans la ville; des gens compatissants envoyèrent aux détenus de quoi se coucher et se nourrir. L'accès de la prison était libre aux visiteurs; ceux-ci venaient en nombre et Inigo leur parlait de Dieu, selon sa coutume².

Le proviseur Frias les interrogea, chacun à part. Inigo lui « remit ses papiers » qui étaient les *Exercices*, afin qu'on les examinât. Ils donnèrent aussi les noms et l'adresse des compagnons venus avec eux à Salamanque. Par ordre du proviseur, on les alla quérir, sauf Juan Raynald qu'on laissa; et on mit Cácerès et Artéaga dans la prison commune avec les malfaiteurs. En cette rencontre Inigo prit pour règle, comme il avait fait à Alcalá, de s'en remettre de sa cause à la Providence; il ne voulut prendre aucun procureur ni avocat³.

Après quelques jours, le tribunal ecclésiastique ouvrit ses séances. Inigo comparut devant quatre juges, le docteur Santisidro, le docteur Paravinhas, le docteur Frias et le bachelier Frias. Tous avaient déjà lu le manuscrit des *Exercices*. Ils questionnèrent Inigo, non sur son livre, mais sur la théologie, notamment sur la Trinité et l'Eucharistie, pour savoir comment il entendait ces articles. Inigo commença par dire qu'il n'avait pas étudié. Puis, sur l'ordre des juges, il s'expliqua au sujet de la Trinité et de l'Eucharistie « de telle manière qu'ils n'eurent pas à le reprendre⁴ ».

Le bachelier Frias se mettait en avant plus que les autres, dans l'interrogatoire. Il proposa à Inigo un cas de droit canon.

1. *Id.*, *Revista de Archivos*, janvier 1902, 60-73.

2. Gonzalès de Camara, n. 67.

3. *Id.*, n. 67.

4. *Id.*, n. 68.

Inigo observa qu'il n'avait pas suivi le cours de droit canon; mais contraint de parler, il répondit à la question posée¹.

Les juges lui demandèrent d'exposer le premier commandement de Dieu, de la manière qu'il avait coutume. Il l'entreprit aussitôt et son discours se prolongea tellement, et il dit tant de choses sur ce premier commandement, que les docteurs ne voulurent lui demander rien d'autre.

Les *Exercices* furent aussi mis sur le tapis. Les juges insistèrent beaucoup sur un point qui s'y trouve, au début, à savoir la distinction entre le péché mortel et le péché véniel. Leur grief consistait en ceci : Pourquoi un homme sans lettres s'aventurait-il à déterminer ce point ? Inigo répondait : « Déterminez vous-même si ce que je dis est vrai ou non; si ce n'est pas vrai, condamnez-le. » Finalement, les docteurs ne condamnèrent rien, le tribunal leva la séance, les prévenus furent ramenés à la prison².

Ils y restèrent, en tout, vingt-deux jours. Les visiteurs ne leur manquaient pas. Don Francisco de Mendoza (futur archevêque de Burgos et cardinal) vint un jour, avec le bachelier Frias, et il dit à Inigo : « Comment vous trouvez-vous dans la prison; ne vous est-il pas pénible d'être prisonnier ? — « Je vous répondrai, repartit Inigo, ce que j'ai déjà répondu à une dame qui me témoignait sa compassion, pour me voir ainsi enfermé : vous montrez bien, lui disai-je, que vous ne voudriez pas être prisonnière pour l'amour de Dieu, puisque la prison vous paraît un si grand mal. Et je vous proteste à vous, Seigneur, qu'il n'y a point tant de ceps et de chaînes à Salamanque, que je n'en désire encore davantage pour l'amour de Dieu³. » Francisco de Mendoza aurait pu s'écrier, comme Georges de Naveros à Alcalá : *Vidi Paulum in vinculis*. Dans l'exaltation de son âme toute à Dieu, le prisonnier de Salamanque, sûr de souffrir pour la vérité et la justice, entraînait dans le saint transport des premiers apôtres, glorieux

1. *Id.*, n. 68.

2. *Id.*, n. 69.

3. *Id.*, n. 69.

comme eux, d'être jugé digne d'être couvert d'affronts pour Jésus-Christ.

Nous aimerions savoir quelle attitude auraient eu, en face de tels prisonniers, les plus célèbres professeurs de l'Université, François de Vitoria, Vazquez de Oropesa, Alonso de Córdoba, Pedro de Astudillo, Hernan Nuñez de Guzman. Mais aucun écho de leur pensée n'est venu jusqu'à nous. Retenons seulement les noms de Melchior Cano et de Juan Martinez de Siliceo; le premier était étudiant au couvent de Saint-Étienne; le second sera archevêque de Tolède; tous deux seront violents ennemis de la Compagnie; il est probable que leur opinion contre Ignace date de Salamanque¹.

Tandis qu'Inigo et ses compagnons étaient enfermés, il advint que tous les malfaiteurs de la prison commune réussirent une belle nuit à s'échapper. Cácerès et Artéaga auraient pu fuir avec les autres; ils restèrent. Le matin, les gardiens les trouvèrent seuls dans la salle, toutes portes ouvertes. Une pareille fidélité fit l'admiration de tous. On en parla hautement dans la ville. Et, pour récompenser une vertu si rare, les juges décidèrent d'assigner pour geôle aux inculpés un palais voisin².

Au bout de vingt-deux jours, comme nous l'avons dit, la cause était suffisamment éclairée aux yeux du tribunal, pour que la sentence pût être portée. On appela les prisonniers pour l'entendre. La voici résumée par Inigo. Elle disait « qu'il ne se trouvait aucune erreur ni dans la vie, ni dans la doctrine; et qu'ainsi les prisonniers pourraient continuer selon leur coutume à enseigner le catéchisme et à parler des choses de Dieu; sauf à ne point déterminer : ceci est le péché véniel, ceci est péché mortel, avant que d'avoir étudié pendant quatre ans encore³ ». La sentence notifiée, les juges montrèrent beaucoup

1. Melchior Cano a fait sa profession au Couvent de Saint-Étienne le 19 août 1524, il faisait ses études encore en 1527 (Justo Cuervo, I, 248). Juan Martinez de Siliceo était professeur de philosophie naturelle en 1527 (Esperabe Arteaga, *op. cit.*, II, 203).

2. Gonzalès de Camara, n. 69.

3. *Id.*, n. 70.

d'affection à Inigo, comme pour mieux l'amener à l'accepter. Inigo protesta de son obéissance, mais en même temps il déclara qu'il ne pouvait se ranger à un pareil jugement, car, « sans le condamner en aucun point, on lui fermait la bouche; et on l'empêchait d'aider le prochain selon ses forces ». Le bachelier Frias insista fort, manifestant d'ailleurs grande sympathie au condamné. Inigo tint bon, dans le sentiment exprimé; ajoutant d'ailleurs que « tant qu'il serait dans la juridiction de Salamanque, il ferait ce qu'on lui commandait ». Sur ces déclarations, ses compagnons et lui furent bientôt mis en liberté ¹.



De cette liberté, comment user à Salamanque, après les défenses intimées et les promesses faites? Et si l'on quittait Salamanque, quel parti prendre? Inigo réfléchit et pria. Dans son âme apostolique, le *Verbum Dei non est alligatum* de saint Paul retentissait comme une devise sacrée. Il lui était impossible de voir des âmes en détresse et de ne les point évangéliser selon ses moyens; la double expérience de Salamanque et d'Alcalá l'éclairait. Il décida d'aller étudier hors d'Espagne, à Paris ².

La décision d'Inigo fut vite celle de ses compagnons. Juan Reynald s'était déjà détaché d'eux; et s'il ne l'avait fait pendant le procès, il ne tarda guère à entrer en religion ³. Les trois autres : Artéaga, Cácerès, Saà partageaient les désirs d'Inigo : tous voulaient servir le prochain; l'étude des sciences.

1. *Id.*, n. 71. La chronique du P. José Barrio sur l'incident de l'emprisonnement d'Ignace, étant rédigée après la *Vida* de Ribadeneyra, n'est qu'un plaidoyer tendant à minimiser un fait embarrassant. De nos jours le P. Mortier, dans son *Histoire des Maîtres généraux des Frères Prêcheurs*, V, 313, fait d'Ignace un élève du couvent Saint-Étienne; il a renouvelé sa distraction dans son *Histoire abrégée de l'Ordre de saint Dominique en France* (p. 199) qui a paru en 1920.

2. Gonzalès de Camara, n. 71.

3. *Id.*, n. 67.

sacrées était un préalable à remplir; on y vaquerait de son mieux à Paris, tout en ayant la volonté de rester groupés ensemble et de recruter des compagnons nouveaux animés de la même ferveur apostolique. Mais les déboires éprouvés à Alcalá et à Salamanque invitaient à prendre des précautions. Inigo partirait en explorateur; les autres attendraient dans le pays; si, à Paris, Inigo trouvait la possibilité d'organiser leur vie d'étudiants, il leur ferait signe et ils se réuniraient de nouveau à lui ¹.

La vie édifiante de ces hommes évangéliques, les épisodes mêmes du petit drame de leur procès, leur avait valu des sympathies à Salamanque. Tout naturellement, ces amis furent mis au courant des projets futurs. On se récria, on fit des objections, on insista auprès d'Inigo pour qu'il ne s'en allât point. Sans témérité, nous pouvons croire que François de Mendoza et le bachelier Frias étaient du nombre de ces « personnes principales » qui tâchèrent de modifier les résolutions du prisonnier libéré. Tous leurs efforts furent inutiles ².

Par l'archevêque Alonso Fonséca, dont les conseils avaient ouvert le chemin de Salamanque, la Providence venait de ménager à son serviteur une épreuve d'où sa vertu sortait victorieuse et la doctrine des *Exercices* sans tache. S'il eût appris le grec avec Hernan Nuñez de Guzman, les arts libéraux avec Martinez de San Millán, la philosophie naturelle avec Siliceo, la théologie avec François de Vitoria et l'Écriture Sainte avec Vasquez de Oropesa ou Pedro Ortiz, Inigo de Loyola serait inscrit au Livre d'Or des étudiants de l'Université de Salamanque. L'interrogatoire mené par le proviseur Frias et les vingt-deux jours de prison subis importaient plus que de suivre les leçons de maîtres fameux; ils donnaient la preuve que, dans le cœur de ce gentilhomme sans lettres, l'Esprit de Dieu habitait. Ne servît-il qu'à ce constat, le mois passé à Salamanque était fructueux.

1. *Id.*, n. 71.

2. *Id.*, n. 72.

« Quinze ou vingt jours après être sorti de prison, Inigo partit seul, emportant quelques livres sur un petit âne¹. » Par Ségovie, Siguenza, Catalayud, Saragosse, Lérída, il prit le chemin de Barcelone. Montserrat était sur sa route. Qu'il soit monté jusqu'au sanctuaire ou qu'il soit passé au pied des pics dentelés derrière lesquels se cache le monastère des fils de saint Benoît, nul doute que le futur étudiant de Paris n'ait mis son voyage sous la protection de Celle qui avait si maternellement guidé dans la voie du salut le pèlerin de 1522.

A Barcelone, Inigo allait revoir des amis secourables, dont le souvenir était et devait demeurer toujours profondément gravé dans son cœur. Là, des âmes généreuses l'avaient aidé avec une munificence qu'il n'avait depuis retrouvée nulle part. A la veille de partir pour un pays lointain, inconnu, où ses besoins allaient croître aux dimensions de ses études et aussi de son zèle, il pensa qu'il devait tout ensemble compter sur la Providence et s'assurer quelques concours. Les objections ne lui furent pas plus ménagées à Barcelone qu'à Salamanque. Qu'allait-il faire à Paris ? La guerre divisait la France et l'Espagne. Dans ces hasards, un Espagnol était bien exposé. On savait ce qui était arrivé à d'autres, pour avoir voulu franchir les frontières, et on contait ces détails affreux. Inigo n'avait peur de rien. Il écoutait, souriait doucement et concluait qu'il irait étudier à Paris².

Comme il est à croire, maître Ardevöll reçut ses confidences. Inigo ne manqua sûrement pas de lui exposer ses raisons de délaisser les plus fameuses universités d'Espagne, pour aller, lui, sujet de Charles-Quint, dans le royaume de François I^{er}.

Alors, comme au premier jour de sa venue à Barcelone, en 1523, Inigo s'appuya surtout sur Inès Pascual. Certainement il vit des femmes d'un plus haut rang; son cœur était trop délicat, dans la reconnaissance, pour oublier les services des Roser, des Zapila et autres nobles barcelonaises. Mais il con-

1. *Id.*, n. 72.

2. *Id.*, n. 72.

sidéra toujours Inès Pascual comme sa mère. Le choix de cette protectrice dévouée, et de condition modeste, contentait à la fois sa prudence et son humilité. Et nous savons, par Jean Pascual, que le jour du départ, ces humbles « cotoners », la mère et le fils, eurent le privilège de l'accompagner jusqu'à trois milles de la ville. Ce fut près de l'église Saint-André, hors les murs, qu'eurent lieu les adieux pleins de larmes. Inès regrettait de voir s'éloigner le saint qui avait été la bénédiction de sa maison. Jean n'osait envisager qu'avec inquiétude un avenir où il serait privé de celui qu'il regardait comme un guide nécessaire. Inigo remercia ses hôtes, leur souhaita patience dans les occasions difficiles qui se présenteraient; puis, seul et à pied, il partit pour Paris ¹.

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 93.

CHAPITRE IX

LE MAÎTRE ÈS-ARTS DE PARIS

(février 1528-mars 1535).

Nous ignorons tout du voyage d'Inigo; de Barcelone à Paris, la route est longue, mais il nous faut contenter des minces détails consignés dans une lettre à Inès Pascual¹ : « Par la grâce et la bonté de Dieu Notre-Seigneur, favorisé par le temps et entièrement sauf de ma personne, je suis arrivé en cette ville de Paris, le deuxième jour de février, résolu d'y étudier jusqu'à ce que le Seigneur m'ordonne autre chose. » Le pittoresque des pays nouveaux qu'il traverse, les événements religieux qui agitent la France, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint auront assurément dit quelque chose à l'esprit du voyageur; mais nous ne savons quoi; il n'a pas jugé à propos de nous en instruire; connaître et remplir la volonté de Dieu est la seule affaire qui lui prenne vraiment à cœur.

L'Université de Paris², à l'heure où Inigo de Loyola vient y poursuivre ses études, diffère assez de celles de Valladolid, de Salamanque et d'Alcalá. C'est un centre intellectuel plus ancien, plus compliqué, plus international. La situation géographique de la France, son rôle à part de Fille aînée de l'Église, ont fait de la capitale, dès le moyen âge, une sorte de carrefour des esprits. Aux jours de la Renaissance, et de la Réforme, Paris offre plus que jamais le même spectacle.

A la Sorbonne, à Navarre, dans les couvents des Jacobins et des Cordeliers, la théologie est enseignée à des gens venus

1. *Ep. et instr.*, I, 74.

2. Crevier, *Hist. de l'Université de Paris* (1761). Le tome V contient l'histoire de l'Université de 1494 à 1554.

de partout. Les Facultés de Décret et de Médecine ont aussi leur clientèle multicolore. Mais c'est surtout la philosophie, la rhétorique et la grammaire, qui s'enorgueillissent de réunir, dans près de soixante collèges, des étudiants de tous les coins de l'Europe. Ceux-ci sont groupés, selon le mot consacré, en « quatre Nations » : « Nation de Normandie » pour les Normands, les Bretons, les Angevins et les Manceaux; « Nation de Picardie » pour les Artésiens, et les Wallons; « Nation d'Angleterre ou d'Allemagne » pour les Écossais, les Anglais, les Alsaciens, les Allemands et les Suisses; « Nation de France » pour les Français de l'Est, du Centre et du Midi, pour les Italiens, les Espagnols et les Portugais.

Dans cette république du savoir, le peuple est nombreux, remuant, attaché à ses droits, pointilleux sur les usages, chicaneur dans la dispute, tumultueux dans ses réclamations. La Faculté des Arts, la plus ancienne de toutes — *præclara Facultas* — nomme le recteur de l'Université, dont les fonctions durent trois mois seulement. Les procureurs de chaque « Nation » — les vieux registres en témoignent — sont âprement jaloux de cette prééminence et défendent, contre les initiatives des autres Facultés, les privilèges de la leur; dans ces combats, il n'est pas rare que les assauts d'éloquence s'achèvent à main armée. Il faut ajouter qu'aux alentours de 1528, les questions statutaires sont frivoles, auprès des questions de méthode et de doctrine qui agitent l'Université de Paris.

Le roi de France d'alors, François I^{er}, a été surnommé le Père des Lettres. Tout n'est pas flatterie dans ce titre, le Prince aimait vraiment les Lettres et les lettrés; et s'il n'exerça pas toujours sa protection avec la décision et la clairvoyance qui auraient convenu au chef d'un grand peuple catholique, ces faiblesses mêmes décèlent la gravité des heures de son règne¹. En ce moment-là, la Renaissance est en plein éclat

1. On pourrait dresser un dyptique à volets contradictoires, portant les actes publics du roi, de 1521 à 1528, sur les poussées de la Réforme en France.

à Paris et la Réforme commence à sourdre. Ces deux mots suffisent à indiquer les problèmes qui s'offrent à l'Université. Quand Inigo de Loyola vient, en 1528, se faire inscrire au collège de Montaigu comme étudiant de grammaire, Luther a déjà été frappé par Léon X (1520); il a rompu définitivement avec l'Église et avec l'Empire, à la diète de Worms (1521), ses livres, traduits en latin, commencent à circuler en France (1525); Jean Calvin étudie le droit à Orléans et à Bourges; mais il ne va pas tarder à rentrer à Paris (1531), il s'installera au Collège de Fortet, et glissera vite dans un protestantisme de son choix, dont le manifeste doctrinal sera l'*Institution Chrétienne* (1535).

En face du luthéranisme, la Sorbonne¹ prend position de bonne heure (1521); le Parlement la suit d'un pas résolu; la Cour attermoie. Louise de Savoie serait plus ferme, Marguerite de Navarre est plus indulgente; aussi fidèle que sa mère dans la croyance, aussi jaloux que sa sœur de jouer un rôle de Mécène, François I^{er} oscille de la rigueur à la mollesse. On le voit tour à tour ordonner des supplices et couvrir des suspects, au risque de compromettre par ce double jeu la doctrine catholique que pourtant il veut sauver. Dans cet imbroglio de tendances diverses, les humanistes se partagent.

En France, comme d'ailleurs en Allemagne et en Italie, il y a, avant que Luther apparaisse, un humanisme qui fraye la voie au protestantisme, en décriant le latin médiéval, en raillant les subtilités de l'École, en secouant le joug de la théologie sur les sciences humaines, en faisant bon marché de la conception chrétienne et traditionnelle de la vie. Il existe aussi, antérieurement à Luther, un humanisme fort différent. Ses adeptes sont amis des raffinements du langage; ils préconisent volontiers pour l'étude des lettres, de la philosophie et de la théologie, des méthodes nouvelles; ils préten-

1. L. Delisle, *Notice sur un registre de la Faculté de théologie* (1505-1533); L. Clerval, *Registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de Paris*, I, 1505-1523, Paris, Lecoffre, 1917; Crevier, *op. cit.*, V, 172, 195-197, 202-204.

dent que c'est uniquement aux sources de l'antiquité classique et de l'antiquité chrétienne que les esprits pourront s'abreuver du vrai savoir. Dans la ferveur de leurs désirs de rénovation intellectuelle, ils s'échappent parfois en critiques virulentes contre la routine des idées, des institutions et des hommes; mais, à travers ces initiatives et ces censures, ils ne ressemblent aux protestants qu'en apparence; leurs efforts tendent uniquement à cette réforme *in capite et in membris* que la chrétienté d'Occident appelle de ses vœux depuis deux siècles. S'ils errent sur quelques points, ils pensent que ces points n'engagent pas la foi, ils entendent demeurer catholiques. Gilles de Viterbe en Italie, Nicolas de Cusa en Allemagne, incarnent cet esprit de tradition et de progrès. Il ne manque pas de Français qui portent en eux une âme toute pareille. Guillaume Fichet, Robert Gaguin, Josse Clichtove, Guillaume Budé, Guillaume Petit, Germain de Brie — pour nous borner à quelques noms plus significatifs — forment une chaîne vivante d'influences parisiennes où circule ce double courant d'humanisme et de foi ¹. On peut rapprocher d'eux Lefèvre d'Étaples lui-même ².

Par leurs relations avec Érasme et Reuchlin et par quelques-unes de leurs formules, certains de ces réformistes semblent en coquetterie et en complicité avec le protestantisme; en réalité, ils sont antiluthériens. Jusque dans le Cénacle évangélique de Meaux et parmi les protégés de Marguerite de Navarre, il faut distinguer des esprits et des tendances d'une grande diversité ³.

1. Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme*, II, 397-445; III, 59-157; A. Renaudet, *Préréforme et humanisme*, 76-89, 141-159, 205-209, 366-403.

2. Emile Doumergue (*Calvin*, III, 88-89) fait de Lefèvre un protestant. J'ai protesté là contre à plusieurs reprises (*Études*, 20 février 1918, 154-155, et d'autres fois encore). M. Viénot (*Revue chrétienne*, nov.-déc. 1917, 504); N. Weiss (*B. de l'hist. du prot.*, 1910, 81-85; 1913, 97-168); M. Renaudet (*Préréforme et humanisme*, 698-703) déclarent périmée la thèse de M. Doumergue. Le *Guillaume Farel* publié en 1930 par des érudits suisses va aux mêmes conclusions (99-113).

3. Pierre Jourda, *Marguerite d'Angoulême*, I, 97-99, 181-182, 184, 186; *Études*, 26 sept. 1931, 698-702.

Dans les soixante collèges de la capitale, la masse des principaux et des régents garde à l'Église la même obéissance. L'autorité de la sacrée Faculté de Théologie s'impose à eux. Qu'il s'agisse des livres de Luther ou de ceux de Berquin, on ne voit guère de maîtres se lever pour les défendre; et dans les processions solennelles ordonnées pour expier les blasphèmes des hérétiques, l'Université prend volontiers sa place, aux côtés du parlement et du clergé, protestant ainsi de sa fidélité à la religion nationale. Sans doute, au milieu des multiples problèmes qui s'agitent, ces hommes instruits ne souscrivaient pas tous à toutes les paroles du syndic de la Sorbonne, Noël Béd¹; mais, sur le fonds même de la doctrine catholique, ils entendent bien demeurer dans l'Église et avec l'Église. Le recteur Nicolas Cop et quelques autres fugitifs ne sont que des exceptions.

Tel est le milieu agité, vivant, rassurant et périlleux à la fois, dans lequel Inigo de Loyola va rester, sept années durant, en apprenti du savoir. Il y aborde muni seulement de quelques courtes connaissances de grammaire latine; mais il est d'âge mûr, il a une prudence innée, l'âme droite et noble, et son cœur est tout à Dieu. Il va recommencer à Montaigu ses classes de grammaire (1528-1529); il fera à Sainte-Barbe toutes ses études philosophiques (1529-1533); les dominicains du couvent de la rue Saint-Jacques seront ses maîtres de théologie (1534-1535). Nous le suivrons bientôt dans ces trois milieux assez dissemblables, pour essayer de mesurer ce qu'il apprit. Notons d'abord quelques incidents de sa vie qu'il nous a contés lui-même.

1. Noël Béd^a ou Bédier, né vers 1470 en Picardie, est déjà au collège de Montaigu avec Standonck en 1495. Il recueille la succession de Standonck en 1503, est reçu docteur en théologie le 15 avril 1508, donne sa démission de Principal de Montaigu en 1514, devient syndic de la Faculté de Théologie le 5 mai 1520. A partir de cette date jusqu'à sa disgrâce en 1527, son activité contre les luthéranisants ne cesse pas. Sur lui, outre Imbart de la Tour, Delisle et Clerval, voir Pierre Caron, *Positions de l'Ecole des chartes*, 1898; Weiss et Bourilly, *Bull. de l'hist. du prot. français*, mai 1903.



En arrivant à Paris, il prit logement dans une hôtellerie fréquentée par des Espagnols, probablement dans les environs de l'hôpital Saint-Jacques. « Peu après, il reçut d'un marchand 25 écus sur un billet de Barcelone. » Les amis catalans demeureraient fidèles à leur protégé. Celui-ci était ferme dans ses habitudes de pauvreté évangélique; il donna son argent à garder à l'un de ses compatriotes de l'hôtellerie. Grisé par cette bonne aubaine, l'indiscret eut vite fait de gaspiller le trésor, sauf à confesser un jour à l'intéressé qu'il était dans l'impossibilité de lui rendre un sou¹. Quand vint l'alleluia pascal, Inigo de Loyola se trouva sans ressource aucune; son dénuement le contraignit à quitter l'hôtellerie, pour chercher un refuge à l'hôpital Saint-Jacques aux pèlerins, rue Mauconseil, par delà l'église et le cimetière des Innocents². Assuré d'un abri gratuit, l'étudiant n'avait plus qu'à mendier sa nourriture; et il n'hésita pas à le faire, selon la coutume déjà prise à Barcelone et à Alcalá. A l'usage, il trouva que la chose avait le grave inconvénient de lui faire perdre un temps précieux. Par ailleurs, la distance était assez longue entre la rue Mauconseil et la Montagne Sainte-Geneviève; et le règlement de l'hôpital s'accordait mal avec celui de Montaigu. Il ne pouvait quitter Saint-Jacques qu'avec le jour, il devait y rentrer avant l'*angelus*. Or, on suivait à Montaigu l'usage commun des écoles, qui était de faire la première classe à 5 heures du matin et une répétition à 7 heures du soir. Réduit par sa pauvreté à la condition de « martinet », et de « martinet » niché dans

1. Gonzalès de Camara, n. 73.

2. La première pierre de l'hôpital Saint-Jacques fut posée par Jeanne, fille de Louis le Hutin, en 1322, la première messe fut dite le 18 mars 1323. L'hôpital comportait chapelle et cimetière. La fête patronale se célébrait le 25 juillet très solennellement. L'hôpital était destiné aux pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Une confrérie des anciens pèlerins y avait son siège. Voir Piganiol de la Force, *Description de Paris*, III, 171-211; Lebeuf (éd. Cocheris), I, 127-128, 252-257.

un hôpital lointain, Inigo était privé journellement de deux exercices scolaires ; pour un écolier de trente-cinq ans qui en était aux rudiments du latin, c'était une cause de retard déplorable. Il délibéra donc en lui-même comment il sortirait d'embarras ; et le meilleur lui parut être de se mettre au service d'un régent, comme d'autres faisaient. Ainsi aurait-il tout ensemble le vivre, le couvert et toutes les facilités d'étudier. Et sa foi trouvait à la combinaison de grands avantages spirituels : quelle consolation pour son âme de se représenter son maître comme le Christ en personne, les condisciples comme les apôtres, et de les servir en esprit d'humilité et de charité. Restait à découvrir le professeur qui accepterait ses services. Pour aboutir vite et mieux, il mit dans la confiance de son dessein le bachelier Castro, un religieux de la Chartreuse de Paris qui connaissait beaucoup de régents, d'autres personnes encore. Tout fut inutile.

Enfin, un *frayle* espagnol, à qui il s'ouvrit un jour de ses difficultés, lui conseilla de s'en aller chaque année en Flandre ; en passant deux mois à quêter auprès des riches marchands espagnols de ce pays, il recueillerait facilement de quoi vivre durant l'année entière. Il médita devant Dieu ce conseil, le jugea bon et commença à le mettre en pratique¹.

Les Flandres, comme l'Espagne, faisaient partie du domaine de Charles-Quint. L'Empereur était né à Gand. Les Flamands étaient fort en faveur à la cour. D'un pays à l'autre, la politique et le négoce entretenaient d'incessants rapports.

Bruges était un des centres du commerce international. Sa prospérité est en déclin au xvi^e siècle ; à partir de 1516, les Allemands et les Italiens lui préférèrent Anvers ; mais elle garde une partie de sa clientèle espagnole. Ces riches négociants sont groupés autour de la rue (qui s'appelle encore aujourd'hui espagnole) où s'élèvent les consulats d'Espagne et de Castille. Au coin de la rue espagnole et de la rue de la Gaule, dans l'hôtel dit Pynappel, vivait Gonsalve de Aguilera ; c'était un

1. Gonzalès de Camara, n. 76.

chrétien zélé, un gentilhomme authentique et un marchand opulent. Inigo de Loyola alla frapper à sa porte, dans ses voyages à Bruges en 1528, 1529 et 1530. Comme Gonzalve de Aguilera était marié à Anne de Castro, il se pourrait que le bachelier Castro ait donné à Inigo cette adresse bourgeoise ¹.

Ainsi que les Aguilera, Louis Vivès ² habitait la rue espagnole. Il était venu se fixer à Bruges en 1521, après avoir abandonné sa chaire de l'Université de Louvain. Dès qu'il cessa, en 1528, ses fonctions de précepteur auprès de la princesse Marie, fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, Vivès revint habiter Bruges. Il s'y était marié en 1526; c'était pour cet Espagnol de Valence une seconde patrie. Le voisinage et plus encore la célébrité de l'illustre écrivain durent vite suggérer aux Aguilera de présenter à Vivès un espagnol étudiant à l'Université de Paris. La rencontre eut lieu, nous en avons pour garant Inigo lui-même; Polanco ajoute que ce fut dans un souper amical, offert par Vivès.

Pour peu qu'on ait lu les œuvres du philosophe valencien, on imagine sans peine ce que put être la conversation. Parmi les canaux de Bruges, aux bords desquels il avait fixé sa vie, Vivès regardait parfois du côté de la montagne Sainte-Geneviève, avec quelque humeur. Il y avait fréquenté jadis et en gardait mauvais souvenir. Ayant devant lui un étudiant de Montaigu et de Sainte-Barbe, il dut lui demander si ses compatriotes tenaient toujours ferme dans le château de l'ignorance et continuaient à rendre à l'Université de Paris le détestable service de la ridiculiser dans toute l'Europe. Ce grand homme était possédé, à un égal degré, du plus violent amour pour la science et pour son pays; son esprit ouvert et hardi souffrait des entraves où s'embarrassait encore la marche de quelques lettrés de partout. D'autant que parfois ses propres

1. G. Rambry, *Ignace de Loyola à Bruges*. Bruges, Louis de Plancke, 1898; les *Acta SS.* juillet VII, 674, consignent cette tradition.

2. A. Bonilla y San Martin, Madrid, 1903, 163-183; Paul Dudon (dans *Homenaje à Bonilla y San Martin*, II, 153-161), *La rencontre d'Ignace avec Luis Vivès à Bruges* (1528-1530).

initiatives lui avaient valu plus d'une suspicion. Dans la controverse retentissante qui avait mis aux prises Zuniga et Érasme, il n'avait pas dissimulé ses sympathies pour le célèbre éditeur du *Nouveau Testament* paru à Bâle en 1519. Il est bien possible qu'un pareil homme, ayant devant lui un étudiant de Paris, ait pris la liberté de railler les mauvais latinistes et les pseudo-dialecticiens qu'il a si cruellement flagellés dans ses écrits.

De ses conversations avec Vivès, Inigo de Loyola ne nous a malheureusement rien conservé. Mais nous tenons de Polanco¹ un détail : le voici. Comme Érasme, Vivès doutait de la sagesse des ordonnances ecclésiastiques sur l'abstinence; les aliments maigres, disait-il, sont aussi bons et flattent le goût autant, s'ils sont bien préparés. A quoi Inigo répondit : « Ceux qui se traitent bien en carême pratiquent en effet fort mal la pénitence, en vue de laquelle l'Église prescrit l'abstinence; mais il n'en est pas ainsi de la foule des hommes; et c'est aux intérêts de la foule que l'Église a entendu pourvoir. »

Cette discussion sur l'abstinence dut être une brève et paisible passe d'armes. A cette date, Vivès a écrit ses quatre livres de politique dédiés à l'Empereur, un bref traité de la paix offert en hommage à l'archevêque Antonio Manrique de Lara, un opuscule sur la condition des chrétiens vivant sous le joug des Turcs; il a dressé pour les magistrats de Bruges tout un plan d'œuvres de miséricorde. Or Inigo est un ami des pauvres, un ancien pèlerin de Jérusalem, un familier des Manrique de Lara, un ancien soldat de Charles-Quint; belle occasion pour un échange de vues entre les deux hommes. Sans grands frais d'imagination, nous reconstituons la scène, qui aurait dû tenter un peintre flamand : dans une belle salle à manger, Vivès prodigue la grâce de son esprit; sa femme Marguerite Valdaura et la fleur de la colonie espagnole à Bruges, l'écoutent ravis; et leurs yeux curieux vont de l'aimable maître de la maison à cet étudiant de Paris, vêtu de sa longue robe noire, le visage calme, l'air modeste, qui dit

1. *Cronicon*, I, 43.

son mot, tandis que la conversation fuse à travers les questions du temps.

Anvers, rivale de Bruges, et métropole naissante du commerce des Pays-Bas, reçut aussi la visite d'Inigo de Loyola dans ses voyages de quêteur. La tradition — et elle ne s'égare pas — a conservé le nom de l'homme de bien qui accueillait à son passage le pauvre de Jésus-Christ. Jean de Cuellar ne se contentait pas d'offrir à Inigo l'hospitalité et l'or de sa bourse, il provoquait le générosité des autres marchands; après 1530, il prit même l'habitude d'adresser à Paris des lettres de change qui dispensaient le mendiant de retourner en Flandre. La maison habitée par Jean de Cuellar a disparu, dans les remaniements survenus de 1736 à nos jours; mais on en sait exactement la place, à l'angle de la longue rue Neuve et de la rue du Chêne, en face du portail sud de l'église Saint-Jacques. Pendant plus de cent années (1622-1736) une statue et une inscription rappelèrent qu'Inigo de Loyola avait séjourné là¹.

Nous savons aussi qu'en 1530, l'étudiant quêteur alla jusqu'en Angleterre². Peut-être Louis Vivès lui fournit-il l'indication de quelques adresses. De son séjour à la cour d'Henri VIII le précepteur de la princesse Marie n'avait emporté qu'un souvenir amer. Pour n'avoir pas voulu soutenir la légitimité du divorce d'avec Catherine d'Aragon, il avait perdu sa place et les pensions payées sur la cassette royale. Mais il devait connaître à Londres, ou dans quelque port de la côte, des marchands espagnols plus généreux que le roi d'Angleterre. En tout cas, Inigo de Loyola se trouva, après le voyage en Angleterre plus riche que jamais il n'avait été. Et il semble aussi qu'à partir de 1531, ses finances furent améliorées de manière à le dispenser du souci d'aller au loin tendre la main³.

1. Je remercie le P. Poncelet des notes qu'il a bien voulu me communiquer jadis sur le séjour d'Ignace à Anvers; et je renvoie à son *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*, I, 35-37, 37-39.

2. Gonzalès de Camara, n. 76.

3. *Cronicon*, I, 43.

Tout ce qu'il recevait de Flandre, d'Angleterre ou d'Espagne, lui venait par lettre de change tirée sur un marchand parisien. Un dépositaire, plus consciencieux que le premier, gardait tout cet argent. Inigo puisait dans cette abondance : très-peu pour lui, beaucoup pour ses camarades d'école. Il marquait sur un billet la somme à fournir et le nom du bénéficiaire; sur vue du billet, le dépositaire versait. Combien de pauvres « martinets » furent ainsi secourus par ce mendiant volontaire¹.



Revenons maintenant au cycle des études suivies à Paris par Ignace de Loyola.

Les deux années passées à Barcelone, les quinze mois passés à Alcalá l'avaient laissé trop ignorant en latin. Selon sa propre expression, il manquait des « fondements » nécessaires pour bâtir un édifice de science solide. Les conseillers d'Espagne l'avaient peut-être poussé trop vite à amasser des connaissances diverses. Dès son arrivée au collège de Montaigu, il prit la résolution héroïque de recommencer « au milieu des jeunes enfants » ses classes de grammaire.

À Montaigu², comme dans les autres collèges, les élèves se partageaient en *boursiers* défrayés de tout sur les rentes mêmes de la fondation; *caméristes* riches, installés là avec leurs domestiques et pédagogues; *portionnistes* qui partageaient avec les boursiers le vivre et le couvert; *martinets* ou externes logés et nourris n'importe où et présents au collège uniquement à l'heure des leçons et des répétitions. Inigo fut d'abord un pauvre *martinet* de Montaigu. Il aurait pu demander des leçons de latinité à n'importe quel pédagogue. Les règlements universitaires n'exigeaient un certificat de scolarité que pour le cours des Arts. Mais il préféra sans doute bénéficier des secours d'un collège de renom. Et d'ailleurs Montaigu se

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 735.

2. Marcel Godet, *La Congrégation de Montaigu*. Paris, Champion, 1912; Lebeuf (éd. Cocheris), II, 599, 680-682.

partageait avec Coqueret et Sainte-Barbe, la clientèle assez nombreuse des étudiants portugais et espagnols.

Le collège, aujourd'hui disparu, donnait sur la rue des Sept-Voies et sur la rue Saint-Étienne des Grès. Il occupait les deux angles est d'un quadrilatère fermé à l'ouest par Sainte-Barbe et l'hôtel des Abbés du mont Saint-Michel. A la fin du x^v^e siècle, le prêtre malinois Jean Standonck, en avait fait une maison studieuse et de vie austère (1490-1499). Dans la pensée du réformateur, les *capettes* — on appelait ainsi les boursiers, à cause du manteau à capuchon qu'ils portaient par-dessus leur soutane — devaient être des clercs d'élite, afin de promettre à l'Église des prêtres excellents dont elle avait tant besoin. Standonck comptait bien aussi que, par la contagion de l'exemple, les élèves riches admis dans son collège, à côté des pauvres, aideraient à leur tour au renouvellement de tout le clergé. Ce dessein apostolique dérive des Frères de la vie commune; Standonck avait été leur élève à Gouda, avant que d'étudier à Louvain et à Paris; et jusqu'à sa mort il resta avec eux en relations étroites.

Quand il mourut le 5 février 1503, l'homme de Dieu avait déjà choisi son successeur dans la charge de Principal. Noël Bêda, associé de bonne heure aux travaux de Standonck, était picard d'origine. Il avait tout le sérieux et toute la ténacité de Calvin. Il conserva au collège de Montaigu son caractère d'austérité, en dépit de l'expérience qui aurait dû lui conseiller d'adoucir le régime alimentaire des « capettes » et le règlement de leur journée. Il doubla la rigidité de la vie par celle des idées. De son temps, portionnistes et caméristes partageaient le même régime intellectuel. C'est un régime qu'on pourrait appeler intégriste. Même quand il cessa d'être Principal (1513), Bêda demeura le maître de la maison. Sa vigilance, son zèle, son intrépidité, lui donnèrent, jusqu'à sa mort (1537), un rôle important dans la Faculté de Théologie dont il était syndic; on imagine si un homme de ce caractère aurait complaisamment ouvert aux nouveautés la porte de Montaigu. Ses successeurs dans la direction, Pierre Tempeste (1513-1538), et

Jean Hégon plus tard, subirent ou acceptèrent sa domination¹.

Telle est la maison à laquelle Inigo de Loyola vient demander des leçons de grammaire.

Il y a alors, dans l'enseignement des langues anciennes, deux méthodes qui se heurtent : le trantran suranné de la route médiévale, si vivement raillé par Louis Vivès, et les innovations de l'humanisme. Dès le dernier tiers du x^v^e siècle, Paris connaît des humanistes qui impriment des livres; ils ne publient pas seulement des éditions de Salluste et de Cicéron, de Virgile et de Lucain, mais des manuels de préceptes². Fichet a une *Rhétorique*, Gaguin un traité de métrique, Tardif une grammaire. Érasme, qui arrive à Montaigu en 1495, pour y enseigner la Bible, a surabondamment ridiculisé la maigre chère du Collège; il précise peu quelle discipline intellectuelle y régnait. Sa présence dans la maison de Standonck témoigne que Montaigu ne faisait pas alors grise mine à l'humanisme. Mais, après la révolte de Luther (1521), il est probable que le ciel devint plus orageux, à Montaigu, pour ceux qui « latinisaient » et « grécisaient ». Bêda écrira, nommément, contre Le Fèvre d'Étaples et Érasme, sa brochure *Adversus clandestinos Lutheranos*, 1528; il obtiendra que la Sorbonne interdise dans les collèges les *Colloques* d'Érasme (23 juin 1528), dont le libraire parisien Colines venait de tirer 20.000 exemplaires.

Après de tels coups, l'humanisme, en 1528, devait être à Montaigu bien suspect.

Se tromperait-on en disant que la disgrâce d'Érasme fut partagée par Laurent Valla, Alde Manuce, Josse Bade et même le flamand Despautère, dont les manuels de latinité, imprimés à Paris, faisaient disparaître, sous leurs multiples éditions, tous les rudiments anciens? A plus forte raison Bêda n'aurait-il pas souffert que pénétrassent, dans la maison qu'il regardait toujours comme sienne, la grammaire latine et la rhétorique de Philippe Mélanchton. On ne se figure pas, dans le tradi-

1. Godet, *op. cit.*, 66, 68. Voir note 13.

2. A. Renaudet, *op. cit.*, 114-116, 276.

tionnel Montaigu, que les maîtres puissent suivre des grammaires autres que le *Doctrinal* en vers d'Alexandre de Villadeu et le Grécisme d'Éverard de Béthune, dont la fortune datait du moyen âge¹. Ni le principal Pierre Tempête, ni le principal Jean Hégon ne s'avisèrent certainement de changer quelque chose au plan d'études de grammaire que Noël Bédacavaït élaboré², en 1509, distribuant en sept classes l'explication du *Doctrinal*.

Ce plan prévoyait que chacun des régents, parallèlement au commentaire du *Doctrinal*, devait expliquer un prosateur et un poète. Or, les libraires parisiens du xvi^e siècle éditent les plus grands auteurs de la Rome antique. Cicéron surtout est en faveur : lettres, discours, traités, sortent à l'envi des presses, laissant bien loin en arrière les Décades de Tite-Live, les Commentaires de César, les Lettres de Pline. Virgile, Ovide, Horace, sont balancés par Perse et Térence. Malgré leur amour du moyen âge, les maîtres d'Inigo avaient peut-être fait une place, dans leurs leçons, à ces textes classiques. Quant aux lexiques, il paraît clair que les écoliers avaient à leur disposition uniquement les vieux dossiers, compilés par les Lombards, Papias, l'évêque Ugoccio et le dominicain Jean de Raguse, pour aider les clercs à déchiffrer les monuments de l'antiquité chrétienne. Estienne n'imprimera ses dictionnaires qu'en 1530 et 1531.

Pour s'initier à la rhétorique, Inigo eut sans doute les gloses de ses maîtres sur Aristote ou Boèce, à moins qu'il n'ait préféré lire l'*Isagoge* de Raymond Lulle³.

Inigo étudia-t-il le grec à Montaigu ? C'est peu probable.

1. Ch. Thurot, *De Alexandri de Villadei Doctrinali*, Paris, Dezobry, 1850.

2. Une copie de ce Règlement de 1509 est à la Bibl. de l'Arsenal, ms. 1168. Dans les *Additions et corrections* ajoutées à sa thèse *De l'organisation de l'enseignement à l'Université de Paris au moyen âge*, Thurot (11-13) a résumé les prescriptions de Bédacavaït.

3. Ant. Renouard, *Annales de l'imprimerie* ; Philippe Renouard, *Bibliographie des impressions de Jone Badius* ; *Bibliographie des éditions de Simon Colines, passim*.

L'enseignement de cette langue à Paris a bien recommencé au milieu du xv^e siècle, mais il y a eu de nombreuses intermittences. Gregorio le Tiphernate et Jérôme Aléandre sont des météores qui passent. Au collège du Cardinal Lemoine et à Sainte-Barbe, il y a quelque chose; ailleurs, rien. Lefèvre d'Étaples, qui a édité tant de traités d'Aristote, le fait en latin. Les fameux commentaires de Guillaume Budé sur la langue grecque ne paraîtront que dans l'été de 1529; les cours des lecteurs royaux sur les langues anciennes, qui provoqueront tant d'émotion à la Faculté des Arts et à la Sorbonne, ne commenceront qu'en mars 1530. Il y a bien quelques auteurs grecs qui apparaissent en librairie, mais fort discrètement; Platon, Aristote, Thucydide, Lucien, sont habillés en latin; le savoyard Claude de Seyssel met en français Xénophon et Diodore de Sicile. Si jamais Inigo de Loyola a étudié le grec, ce ne sera qu'avec Pierre Le Fèvre, à Sainte-Barbe. De Montaignu, il n'emportera probablement qu'un bagage de latinité, où l'humanisme avait assez peu de part.

C'est à l'automne de 1529 qu'il passa à Sainte-Barbe pour y suivre le cours des Arts.

Sainte-Barbe², en 1529, est une sorte de fief portugais dans l'Université de Paris. Le principal, Diégo de Gouvéa, est fermier du collège, depuis 1520; sur sa demande, le roi Jean III y a fondé 50 bourses, pour les sujets de son royaume. Les neveux du principal — Martial, André, Antoine de Gouvéa — dominaient, par leur talent, leurs émules portugais, espagnols et français. Diégo de Gouvéa, encore qu'il ait été représenté par Henri Estienne comme un ignorant, eut au moins le mérite d'allumer dans son collège les plus belles ardeurs pour les lettres et la philosophie.

Montaignu et Sainte-Barbe n'étaient séparés que par l'étroite rue Saint-Symphorien ou des Chiens. En 1522, il y eut, entre Montacutiens et Barbistes, un combat épique, raconté dans un

1. Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France*, 31, 98, 102, 109; Louis Delaruelle, *Guillaume Budé*, Paris, Champion, 1907, 43-45.

2. J. Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, I, 122-140.

méchant poème intitulé *Barbaromachia*. Cet épisode est le symbole de la rivalité des deux maisons dans le domaine de l'enseignement. Quoique conquis aux théories nominalistes, Montaigu est plus hostile au mouvement de la Renaissance. A Sainte-Barbe, Mathurin Cordier, Louis d'Estrebay, Georges Buchanan, Antoine de Gouvéa, renouvellent l'enseignement des langues anciennes et font pénétrer l'humanisme. Jean Gelida (de Valence) aidé de son génial domestique Guillaume Postel, Jean Fernel (de Montdidier) et plus tard leur élève Antoine de Mouchy, dit Démocharès, font effort pour élargir les vieux moules de la philosophie scolastique.

En dehors de l'Université, commencent en 1530 les leçons des lecteurs royaux¹, premiers maîtres de ce qu'on appela plus tard le Collège de France. Ils enseignent les langues anciennes selon les méthodes des plus fervents humanistes d'Allemagne et d'Italie; au surplus des Italiens sont mêlés aux Français dans ce corps professoral nouveau.

Comme ces professeurs, faute d'un édifice unique, font leurs cours au collège des Trois Évêques, à celui du Cardinal Lemoine, à celui des Lombards, à celui de Fortet, la jeunesse de ces écoles est plus ou moins entraînée vers les méthodes nouvelles. Les livres et les leçons de Le Fèvre d'Étaples ont jadis ébranlé le collège du Cardinal Lemoine et de Navarre: là on se pique d'humanisme; on cherche la pensée d'Aristote dans ses écrits; on demande à son texte original le sens de l'Écriture; on entend rénover la théologie elle-même, en écoutant, par delà le bruit des glossateurs scolastiques, les échos du pseudo-Denys, de saint Jean Damascène et des Pères de l'Église, sans parler de Raymond Lulle et de Ruysbroeck².

Sous l'influence du vieux professeur Jean Major et de l'principal Noël Béda, qui doublent l'une par l'autre, l'obstination écossaise et la résolution picarde, Montaigu demeure ancré dans la tradition ancienne. Entre l'arrière-garde de Mon-

1. A. Lefranc, *op. cit.*, 101-125.

2. A. Renaudet, *op. cit.*, 281, 374-378, 474, 482-485, 487-498, 621.

taigu et l'avant-garde de Navarre, Sainte-Barbe tient la place d'un corps de milieu qui passerait volontiers en première ligne.

Au temps d'Inigo de Loyola, le cours des Arts dure trois ans et demi. Chacune de ces trois années a son régent. Les élèves s'appellent summulistes, logiciens, physiciens : noms tirés du principal de leurs occupations successives. Aristote demeure le maître par excellence, que les professeurs les plus fameux s'honorent de commenter. Comme le marque expressément le règlement ¹ du cardinal d'Estouteville (1452), dans ses articles concernant la Faculté des Arts, si la dialectique est un grand point des études, elle n'est pas tout; la métaphysique, l'éthique, doivent y avoir une part notable, avec quelques éléments de mathématiques et de cosmographie.

Un peu avant qu'Inigo de Loyola abordât l'Université de Paris, le collège Sainte-Barbe avait connu le triomphe du Valencien Juan de Celaya, et du Picard Jean Fernel. Le premier, en interprétant Aristote, se vantait de concilier ensemble Thomas d'Aquin, Scot et Occam; pouvait-on moins attendre de celui qui s'appelait le *Docteur très résolu*? Le second avait ouvert des leçons de cosmographie qui étaient des événements. A défaut de leur personne, leurs ouvrages restaient. Peut-être Inigo prit-il le temps de les feuilleter. Il n'a nommé qu'un seul de ses maîtres, le docteur Juan Peña, qui l'initia aux secrets de l'arbre de Porphyre. Malheureusement, quand on a cité ce nom, il faut s'arrêter, ignorant tout du personnage. Le Valencien Juan Gelida, avec son fameux domestique Postel, avait déjà émigré au collège du Cardinal Lemoine; Inigo a dû en entendre parler, mais il n'a pas été son disciple. Peut-être a-t-il connu à Sainte-Barbe le Portugais Jean Ribeyro, admirateur passionné de Celaya ².

Celaya n'était pas le seul commentateur d'Aristote, il y avait aussi Lefèvre d'Etaples, François Vatable, Léonique Thomé.

1. *Chart. Univ. paris.*, IV, 728-729.

2. J. Quicherat, *op. cit.*, I, 165-174, 177-184.

Les *Summulæ logicales* de Pierre d'Espagne étaient en honneur. Mais les manuels récents de dialectique étaient nombreux; on pouvait choisir entre Georges de Trébizonde, Jean L'Arboré et Adolphe Agricola, sans parler de Philippe Mélanchton. Aux vieux livres mathématiques de Boèce et d'Euclide, et à la *Sphère* du moine anglais, Jean de Sacrobosco, les libraires parisiens ajoutaient les traités plus modernes de Lefèvre d'Étaples et de Jean Fernel; de l'Espagnol Juan Martinez Guijeño, dit Siliceo; du célèbre professeur d'Alcalá, Antoine de Nebrija. Même Simon de Colines éditera, en espagnol, le *Tableau de Cébès*, de Jean Población, médecin de la Reine de France, Éléonore d'Autriche ¹.

Quoi qu'il en soit des ouvrages qu'il aura pu lire et des maîtres dont il aura pu suivre les leçons, il faut noter qu'Inigo de Loyola, en commençant le cours des Arts, trouva le plus précieux secours auprès de deux amis très chers, le Savoyard Pierre Le Fèvre et le Navarrais François de Xavier.

Pierre ² était à Paris depuis quatre ans et venait de passer ses examens de licence. François ³ avait, lui aussi, terminé ses études et pris le *birettum* doctoral; il régentait la philosophie au collège de Beauvais, mais il vivait encore à Sainte-Barbe et partageait une même chambre avec Pierre Le Fèvre. Inigo de Loyola vint en tiers à l'automne de 1529, et dès le premier moment, il fut convenu que François servirait à Inigo de répétiteur de philosophie. En fait, ce fut Pierre Le Fèvre qui se chargea de ce soin. Guidé par ce jeune homme de vingt-quatre ans, doux, pur et pénétrant à la manière des anges, l'ancien soldat de Pampelune revoyait les matières expliquées, proposait ses doutes, s'exerçait à la dispute, faisait des lectures. Avec le temps, il en vint à lire Aristote, par vertu, comme jadis, il lisait par goût les romans de chevalerie. Les progrès furent lents; les facultés avaient perdu de leur souplesse, l'intelligence était d'ailleurs d'un homme d'action, et le cœur était

1. Voir Ant. et Philippe Renouard, *op. cit.*, pour les années 1520-1533.

2. Mon. Fabri, *Memoriale*, n. 3.

3. L. Cros, *Histoire de S. François de Xavier*, I, 109-111, 123.

dominé par le souci du royaume de Dieu. Néanmoins, le savoir parisien entra peu à peu dans l'esprit; et au bout de trois ans, Inigo courut la chance des grades universitaires.

Avant le Noël de 1532, un jour que nous ignorons, il se rendit aux Écoles de la Nation de France, rue du Fouare. Selon les rites, des professeurs et des écoliers en nombre étaient présents. Contre un régent de Sainte-Barbe qui argumentait, Inigo soutint la dispute. Puis, plus tard, aux premiers jours de février, il subit à huis clos les interrogations de cinq examinateurs choisis par les *intrants* des cinq provinces qui composaient la Nation de France. Une fournée d'autres écoliers furent questionnés comme lui, sur la grammaire, la rhétorique et la logique. Réponses données, les examinateurs dressèrent la liste des candidats admis et Inigo reçut d'eux, en présence du Procureur de la Nation de France, les lettres testimoniales qui le déclaraient bachelier ès-arts¹.

Le règlement² de 1452 insistait pour que fût conservé dans les collèges le vieil usage qui obligeait les bacheliers à disputer, trente jours suivis, pendant le carême, donnant la réplique à tout venant. Si, en 1532, ces discussions quadragésimales étaient encore en usage à Sainte-Barbe, Inigo termina par cette surenchère d'ergotage les épreuves de sa détermination.

Les examens de la licence étaient aussi minutieusement réglés que ceux du baccalauréat³. Nul ne pouvait y être admis, sans fournir l'attestation écrite qu'il avait entendu commenter par un maître, non à la hâte, mais à loisir, les traités d'Aristote sur la génération et la corruption, sur le ciel et le monde, et aussi les *parva naturalia* et la métaphysique et la morale du Stagyrite; même attestation était requise de cours suivis d'arithmétique, de géométrie, et d'astronomie. Recommandation instantane était faite aux écoliers d'approfondir, tout par-

1. Thurot, *op. cit.*, 42-47.

2. *Chart. univ. paris.*, IV, 729.

3. Thurot, *op. cit.*, 49-58.

ticulièrement, les thèses d'éthique et de métaphysique¹.

En 1533, Inigo de Loyola affronta les « tentatives » comme on disait alors, de la licence ès-arts. Elles commencèrent en février, après la fête de la Purification. Ce fut d'abord un examen privé à Sainte-Barbe; puis, la dispute publique, dite *quodlibetaria*, à l'église Saint-Julien le Pauvre; enfin, les interrogations solennelles à Sainte-Geneviève. Les candidats pouvaient être gradués, soit à Notre-Dame, soit à Sainte-Geneviève; Inigo choisit ce dernier parti. Selon les règlements de la Nation de France, quatre examinateurs choisis par la Nation procédaient aux interrogations. Le chancelier ou le vice-chancelier présidait. Les années normales, 80 candidats se présentaient; on les classait par groupe de seize, par Nation et par mois.

Nous ne saurons jamais ce qu'on demanda à Inigo, ni ce qu'il répondit; il nous faut contenter de conclure, puisqu'il fut inscrit sur les listes des *Actes du Rectorat*, que ses réponses furent pertinentes. Après l'examen, au jour fixé par le directeur de l'Université, la troupe des candidats, accompagnée du recteur, des procureurs des Nations et des bedeaux de la Faculté des arts, se présenta à l'église de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Prenant des mains du chancelier, la liste, par ordre de mérite, des examinés, le premier bedeau en donne lecture. Nous ignorons le rang d'Inigo dans ce classement. S'il fut des quatre premiers, il eut à exposer une thèse et à répondre aux objections du chancelier. Mais, comme on pense, cette parade n'avait que l'apparence d'une joute. La dispute des quatre premiers soutenue, tous prêtèrent serment d'observer les devoirs de maître, rappelés dans une courte harangue. Et alors, le chancelier, se levant, leur dit : « Par l'autorité des apôtres Pierre et Paul, qui m'est déléguée à cet effet, je vous donne licence de régenter, de disputer, de déterminer, et de faire tous actes scolaires et magistraux, tant à Paris que par toute la terre, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit². » C'était le 13 mars 1533.

1. *Chart. univ. paris.*, IV, 729.

2. Thurot, *op. cit.*, Add. et corr., p. 8.

Le nouveau licencié prendrait-il le bonnet de maître ès-arts ? C'était surtout une question d'argent. Dans l'histoire de l'Université, au chapitre des abus, les dépenses, faites ou extorquées à l'occasion des grades, reviennent souvent. Les réformateurs, les assemblées de la Nation de France, les conseils de la Faculté des arts, constatent, blâment, font inhibitions et ordonnances. L'âpreté des bedeaux, la cupidité des régents, les turbulentes exigences de la gent écolière, abattent les barrières des règlements ; en bonnes mains, cadeaux et banquets, les frais d'usage se maintiennent à des taux ruineux pour les étudiants pauvres. Dès le baccalauréat, Inigo de Loyola avait interrogé le professeur Péña, pour savoir de lui quelle conduite tenir, vu sa volonté ferme de vivre comme un pauvre diable ¹. Péña dut observer qu'à un élève qui n'était pas religieux, il était difficile d'invoquer une exception. Aux termes des règlements, les martinets eux-mêmes, étaient taxés. Le meilleur était donc de suivre le train commun. Peut-être Péña accompagna-t-il son avis d'un mot dit au procureur de la Nation de France ; car, en ces matières, les procureurs avaient un pouvoir discrétionnaire prévu par les statuts ². Malgré quoi, les étrennes aux bedeaux, les droits de chancellerie pour les lettres testimoniales, les cadeaux aux régents qui l'avaient préparé aux grades, la note à payer pour les deux banquets de la déterminance et pour le banquet de la licence vidèrent la bourse d'Inigo de Loyola et l'obligèrent à des emprunts. Le 13 juin 1533, il écrivait à la très dévouée Inès Pascual : « Ce carême j'ai pris le grade de maître (c'est de la licence qu'il parle) ; ce pourquoi, j'ai dépensé, en choses inévitables, plus que ne le demandait ma condition et ne pouvait ma bourse ; en sorte que je suis resté à bout tout à fait. Il sera grandement nécessaire que Dieu Notre-Seigneur m'aide ³. »

L'étudiant « à bout » de ressources, ne se contente pas de

1. Gonzalès de Camara, n. 84.

2. Du Boulai, *Histor. Univ. paris.*, V, 824.

3. *Ep. et instr.*, I, 91-92.

jeter ce cri de misère. Il écrit à Anna de Rocaberti, qui lui avait fait dans une lettre les offres les plus généreuses. Il charge Inès Pascual de voir ce qu'elle pourrait convenablement tenter elle-même, sans être indiscrete, auprès des fidèles bienfaitrices barcelonaises; doña Isabel de Josa, doña Aldonza de Cardona, et surtout doña Gerónima Gralla. Il ne voudrait pas dans l'avenir demeurer endetté ¹.

Cette pénurie explique comment Inigo attendit jusqu'après Pâques 1534 pour prendre le *birettum* doctoral. La maîtrise est une cérémonie plutôt qu'un examen. Un jour, donc, du carême de 1534, Inigo, revêtu de sa cape noire, se rend en solennel cortège aux écoles de la Nation de France, rue du Fouare. Il fait une manière de leçon qui est le commencement de celles que sa licence lui donne le droit de faire plus tard, *inceptio*; puis le maître qui a été son patron à la licence — Juan Péña, probablement — fait une harangue; le bedeau demande à tous les maîtres présents: « Vous plaît-il que le licencié Inigo de Loyola reçoive le bonnet? » Sur le *Placet* de l'assemblée professorale, Inigo s'avance et son régent le coiffe du bonnet doctoral.

Quand il prit ce grade suprême de la maîtrise, Inigo avait déjà commencé ses études théologiques. Il aurait pu les faire en Sorbonne ou en Navarre. Les deux maisons étaient également en réputation. Les réguliers avaient aussi leurs écoles, dont les plus fameuses étaient celles des mineurs et des dominicains. Pour des raisons qu'il n'a point dites et qui doivent tenir au renom du couvent de la rue Saint-Jacques, Inigo choisit pour maîtres les Frères Prêcheurs.

Le couvent de la rue Saint-Jacques³ bénéficiait, depuis le moyen âge, du glorieux rayonnement de l'Université de

1. *Ibid.*, I, 92.

2. Le Registre de la Rectorie ne marqua pas, pour les *incipientes* de 1534, le nom des patrons choisis par les candidats.

3. Mortier, O. P., *Hist. abrégée de l'Ordre de S. Dominique en France*, Paris, Mame, 1920, 190, 198-199, 202; A. Renaudet, *op. cit.*, 464, 469, 594, 617, 659, 693.

Paris. Des dominicains de tous pays, et notamment d'Espagne, y venaient étudier, prendre leurs grades. C'était, dans l'Ordre, une maison de formation pour les futurs maîtres de théologie. L'agrégation du couvent à la Congrégation observante et réformée de Hollande, avait ajouté le renom de la vertu à celui du savoir.

On sait combien, à travers le x^ve siècle, les bruyantes querelles entre nominalistes et réalistes avaient rempli de tumulte les écoles et le Parlement de Paris. Malmenés par instants, les nominalistes avaient fini par obtenir le droit de cité pour leurs doctrines, au point de l'emporter, en quelques collèges ¹. Mais au début du xvi^e siècle, eut lieu une conversion intellectuelle retentissante. Le Flamand Pierre Crockaert, brillant disciple de Jean Major à Montaigne, et très fougueux nominaliste, en revêtant l'habit de saint Dominique au couvent de Saint-Jacques, en 1503, devint thomiste déterminé. Pendant dix ans (1504-1514) ses leçons attirèrent des auditeurs. En mourant, il laissa sa chaire à un disciple plus grand que lui, l'espagnol François de Vitoria. Lorsque Vitoria, après deux années (1522-1524), partit pour Salamanque, il eut pour successeur Frère Pierre de Nimègue (1524-1526). Ces trois hommes, en vingt ans, établirent à Saint-Jacques de Paris, une tradition. Leurs livres, en commentant la *Somme* de saint Thomas au lieu des *Sentences* de Pierre Lombart, marquèrent une orientation nouvelle de l'enseignement; celle-là même que Thomas de Vio venait de lui donner.

Assurément, tous les dominicains de Paris n'avaient point les mêmes tendances. Pour ne citer que deux noms parmi les plus connus de cette époque, Aimé Maigret et Guillaume Petit étaient autrement engagés dans ce mouvement humaniste tant redouté et combattu par les théologiens de la Sorbonne. Liés avec Lefèvre d'Étaples, ils auraient voulu, comme lui, renouveler, non seulement le langage, mais les méthodes et les théories de l'ancienne scolastique.

1. Du Boulay, *op. cit.*, V.

Les maîtres de la rue Saint-Jacques, que nous avons nommés, en prenant Thomas d'Aquin pour guide, rattachaient leur école à un passé glorieux et à un docteur qui était un saint. Ceci était pour plaire à Inigo de Loyola. Au milieu des courants divers, qui, à Paris, emportaient les esprits, il se dirigea, comme d'instinct, vers celui qu'emplissait le flot d'une tradition lointaine. Il ne nous a pas dit le nom de ses professeurs de théologie. Ce furent certainement les mêmes que Bobadilla nomme en ses mémoires¹ : à savoir, Mathieu Ory et Jehan Benoît; et peut-être faut-il y ajouter Frère Thomas Laurent. Inigo ne profita pas longtemps de leurs leçons, obligé qu'il fut, de quitter Paris après dix-huit mois d'études chez les dominicains. Mais on doit penser que l'école de la rue Saint-Jacques fut le berceau de cette affection de préférence pour saint Thomas, que le fondateur de la Compagnie de Jésus marquera plus tard, dans l'endroit de ses Constitutions où il règle les études de son Ordre.

Au bout de sept années passées à l'Université de Paris (1528-1535), Inigo de Loyola possédait, non pas certes, la vaste culture d'un Budé ou d'un Lefèvre d'Étaples, mais une sérieuse initiation aux disciplines scolaires de son temps. Nous avons, sur la valeur de son savoir, la déclaration d'un témoin qui le vit alors de près : Jacques Laynez. Voici ses paroles textuelles, à quoi il n'y a rien à ajouter, parce que, dans leur brièveté et leur franchise, elles disent tout : « Bien qu'il eût à l'étude plus d'empêchements que les autres, cependant, il y mit une si grande diligence qu'il profita, *cæteris paribus*, autant et plus que ses contemporains, atteignant une honnête moyenne de connaissances, comme il en témoigna par ses

1. *Mon. Bobadillæ*, 614. — Bobadilla nous dit aussi qu'il suivit les leçons de M^e Pierre de Cornibus, frère mineur, *non satis laudatum apud theologos*. Ignace eut certainement d'amicales relations avec ce docteur; il l'appelle même son maître, dans une lettre à Diégo de Gouvéa, 23 sept. 1538. Il est vrai que, dans la même lettre, il donne le même titre à Jacques Barthélemy et à François le Picard, prêtres séculiers dont il est difficile de dire s'ils furent vraiment ses professeurs.

examens publics et dans ses disputes avec les écoliers de son cours ¹. »

Étranger à notre pays, ayant souffert à cause de son zèle mille tracas, cet étudiant de quarante ans bien sonnés garda toujours, de son passage à Paris, un reconnaissant souvenir. Il mettait notre Université au-dessus des Universités espagnoles. A son frère Bertrand, qui voulait envoyer son cadet Émilien étudier à Salamanque, il n'hésitera pas à écrire ², en 1539 : « Si mon jugement a quelque poids, je vous dirai d'envoyer Émilien à Paris, parce que, là, vous le ferez profiter en peu d'années, plus qu'en beaucoup d'années dans une autre Université; et puis, c'est un pays où les étudiants gardent plus d'honnêteté et de vertu; et, pour ma part, dans le désir que j'ai de son avancement, je tiendrai qu'il prit le chemin de Paris; dites-le à sa mère, au cas où Araoz n'irait point par là, il ne manquera pas de personnes d'autorité et de bonne vie qui prendront grand soin d'Émilien. » L'avis ne fut point suivi. Il n'en était pas moins la conclusion autorisée d'une expérience qui ne s'égare pas. Nous ignorons quelles idées Inigo de Loyola avait de Paris, quand il y arriva en février 1528. Mais, dès l'abord, deux faits durent produire sur lui la plus profonde impression : une procession solennelle et un concile.

Dans la nuit du lundi de la Pentecôte (1^{er} juin 1528), des malfaiteurs sacrilèges brisèrent la tête d'une statue de la Vierge dressée au coin de la rue des Rosiers, au quartier Saint-Antoine. François I^{er} s'émut et demanda des actes éclatants de réparation. Le 9 juin, eut lieu une procession solennelle de l'Université. Le 11, le roi fit la sienne avec la paroisse Saint-Paul. Le 12, procession générale de toutes les paroisses. Avec tout le clergé, tous les évêques présents à Paris, le cardinal de Lorraine, le Parlement, la cour des Comptes, la noblesse, les princes du sang, le roi. Chacun tenait en main une torche de cire blanche. Les maisons étaient pavoisées. Quand le roi fut arrivé à la rue des Rosiers, il prit des mains

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 139.

2. *Ep. et instr.*, I, 149.

de l'évêque de Lisieux une belle statue en vermeil, et de ses mains, aidé du prélat, il la mit au lieu où était auparavant l'image mutilée; tandis que le clergé chantait l'antienne *Ave Regina Cælorum*, le roi, à genoux, versait des larmes et priait dévotement. L'antienne et les oraisons achevées, il déposa dans la niche, son cierge et celui du cardinal de Lorraine et ferma lui-même la grille qui devait protéger la statue, si solennellement inaugurée. A un pareil spectacle, comment un fils de l'Espagne, un pèlerin de Notre-Dame de Montserrat, n'aurait-il pas été remué jusqu'au fond de lui-même? Comment ce parti pris de toute une capitale, en faveur des dévotions traditionnelles, n'aurait-il pas mis en son cœur, s'il en eût été besoin, la détestation des lâches complaisances de certains humanistes consentant à abolir le culte des saints?

Plus haut encore que les manifestations éclatantes de la rue des Rosiers, le concile de Sens¹, proclamait la fidélité de l'Église gallicane aux antiques croyances. Les canons de l'Assemblée d'évêques et de docteurs, présidée par Antoine Duprat, archevêque de Sens et chancelier de France (3 février 1527, septembre 1528), sont une véritable esquisse des canons du Concile de Trente. Il n'est pas sûr qu'Inigo de Loyola ait lu toutes les brochures de polémique échangées entre Bédard et Érasme, mais il a certainement lu les Actes du Concile, publiés chez Colines en 1529, par les soins de Clitove, avec une préface au roi, une exhortation au lecteur, et un sommaire des vérités catholiques opposées aux erreurs de Luther.

Les décrets conciliaires signalent l'erreur à l'attention des catholiques. Reste à en arrêter les progrès par la condamnation des écrits et des hommes qui les répandent. C'est à quoi pourvoient les décisions de la Sorbonne et les arrêts du Parlement². Le Parlement ordonne le supplice de Berquin (17 avril

1. Mansi, XXXI, 1150-1201. Voir note 11.

2. Dans *Saint François Xavier, son pays*.... I, 270-290, le P. Cros a présenté un résumé de ces arrêts suivant l'ordre chronologique. Il a utilisé les Reg. des Arch. Nat. Conseil X^{le} 1526-1539; Plaidoiries X, 4872-4905; 8341-8395.

1529) ; des poursuites contre Saunier, du collège de Reims (février 1530), Martial Masurier, principal du collège de Chenac (septembre 1530) ; des descentes dans les boutiques de libraires (mai 1532) ; la prise de corps du chanoine amiénois, Jean Morand (23 décembre 1533). Les décisions de la Sorbonne¹ précèdent et éclairent les sentences des tribunaux. Entre tous, Bêda est vigilant et actif. Nommé syndic (15 mai 1520), malgré ses résistances, réélu après sa démission volontaire (3 novembre 1522), il a une part considérable, non seulement dans les déterminations de la Sorbonne, contre Luther (15 avril 1521), mais dans les affaires de Berquin, Lefèvre d'Etaples, Caroli, Masurier (1525), Jean Papillon (1526) et Érasme (1529). Lorsqu'Inigo de Loyola arrive à Paris, le rôle de Bêda est en sa phase la plus retentissante. Il est, peut-on dire, le portavoix de la Sorbonne inquiète et soupçonneuse.

Avec la masse des Parisiens et des écoliers de son temps, Inigo de Loyola suit avec intérêt les actes de cette double judicature. Ceux du Parlement sont publics. Des conclusions de la Sorbonne, on ne sait que celles qui éclatent au dehors. Tout au plus, Inigo peut-il surprendre quelques secrets, par les allusions de ses maîtres en leurs cours, ou par les confidences secrètes de quelques docteurs, ses amis : Jérôme Frago et Alvarez de Moscoso, Jacques Barthélemy et François le Picard.

On peut être sûr qu'il est dans les rangs des deux processions solennelles du 25 mai 1530 et du 21 janvier 1535, par lesquelles la Cour et la Ville veulent réparer les outrages faits à la Vierge de la rue d'Aubry le Boucher, et les blasphèmes affichés en des placards contre l'Eucharistie. Et ce n'est pas lui qui prendra la défense du cordelier Laffite ou du dominicain Carne, condamnés comme scandaleux hérétiques (novembre 1533). Malmené à plusieurs reprises par des juges de la foi, sous prétexte qu'il tenait des doctrines inquiétantes, il sait,

1. A. Clerval, *op. cit.*, I, 267, 273-279, 354-380, 385, 390, 392, 400-408.

par expérience, que les théologiens peuvent frapper des innocents, mais il souscrit au principe de la répression légale des errants qui dogmatisent; à ses yeux, la foi catholique, avec la grâce de Dieu, est le bien suprême des âmes et des peuples. Le parti de l'Évangélisme de Meaux et des Érasmiens lui est suspect. Il détourne avec force François de Xavier de ces hommes vacillants et de leurs doctrines. Avec toute la Sorbonne, il considère, comme des fautes de gouvernement, les tergiversations du roi, ses efforts pour sauver des écrivains compromis, le rigoureux exil par lequel il punit le zèle parfois excessif du syndic Noël Bédac.

Mais, dans ces batailles confuses, où lettrés et théologiens se heurtent violemment, il n'entend pas sacrifier la théologie aux lettres, ni les lettres à la théologie. Tourner le moyen âge en dérision, sous prétexte de magnifier les conquêtes de la Renaissance, mépriser les conquêtes de la Renaissance par une obtuse vénération du moyen âge, lui semblent deux outrances aussi contraires à la raison qu'à la foi. Il est trop humble, trop équitable, pour ne pas respecter dans le passé, ce par quoi il vécut et fut grand; il a, en la providence de celui qui d'en-haut gouverne son Église, une confiance trop absolue, pour écarter les moyens nouveaux de défendre et d'illustrer la croyance des aïeux. En face de cette antinomie qui s'incarne en Bédac de Picardie et en Érasme de Rotterdam, il sépare la réalité des apparences; il trace une *via media*, où le sincère amour des lettres et du savoir de la Renaissance se joint avec la plus jalouse intégrité dans la doctrine.

Tant de sagesse pourrait paraître une pieuse et gratuite conjecture. Il n'en est rien. Tous ceux qui ont lu les *Constitutions* de la Compagnie de Jésus savent la place que le fondateur y fait aux langues sacrées et à l'humanisme. Tous ceux qui ont lu les *Exercices* savent qu'Inigo de Loyola y marque l'accord qui doit exister entre la théologie scolastique et la théologie positive. Ces textes prouvent la justesse des vues de leur auteur. Entre les routiniers craintifs et les novateurs présomptueux, il garde l'équilibre de la vérité; non par un

éclair de génie spéculatif (il ne fut ni un lettré, ni un philosophe, ni un théologien) ; mais par un don supérieur de gouvernement, par un esprit de conduite naturel en lui, et illuminé, dès Manrèse, de surnaturelle clarté.

Au surplus, n'est-ce pas un besoin de tradition et de progrès, qu'avaient déjà commencé à lui inspirer les leçons d'Alcalá ? Ne peut-on pas dire : Inigo de Loyola a poursuivi, à Paris, le cycle laborieux de ses études universitaires, selon les vues du grand cardinal Ximénès ?



Dans l'esprit d'Inigo de Loyola, l'idée était ferme. non seulement de pousser jusqu'au bout ses études cléricales, de manière à pouvoir travailler au salut des âmes, mais encore de grouper autour de lui des bonnes volontés semblables à la sienne. Dès les années d'Alcalá (1526-1527), il y eut un commencement d'exécution de ce projet. Lorsque les démêlés avec l'Inquisition forcent Inigo à quitter l'Université de Ximénès, le projet se maintient. Cácerès, Saà, Arteaga, Reynald, rejoignent à Salamanque leur maître spirituel. Le voyage d'Inigo à Paris, distend les liens sans les rompre. On communique par lettres. Inigo essaye même d'attirer Calisto à Paris, en lui procurant, par l'intermédiaire de Léonor Mascarenhas, une bourse du roi de Portugal, pour Sainte-Barbe. Pourvu par Léonor, d'argent et d'une mule, Callixte fit le voyage du Portugal, mais renonça à Paris ; il fit, comme tant d'Espagnols de son temps, une course aux Indes Occidentales, revint en Espagne, retourna aux Indes et finalement, s'installa à Salamanque, où il étonna, par ses richesses, ceux qui l'avaient connu jadis pauvre étudiant ¹.

Cácerès, qui était de Ségovie, ne tarda pas beaucoup à reprendre le chemin de sa ville natale. Là, il arrangea sa vie de telle façon qu'il paraissait avoir complètement oublié son

1. Gonzalès de Camara, n. 80.

premier dessein de pauvreté et d'apostolat¹. Artéaga prit le chemin des honneurs : il devint commandeur et évêque en Amérique. Il mourut empoisonné par la faute d'un domestique, qui, en le soignant dans une maladie, se trompa de fiole et lui donna à boire de l'eau de Soliman, au lieu d'eau pure². Jean Reynald était devenu *frayle* à Salamanque même, avant qu'Inigo fût parti.

Plus rien ne demeurerait donc auprès de celui qui avait rêvé de grouper quelques hommes, résolus de vivre à l'apostolique. Il recommença à Paris ses essais de prosélytisme. Quand il revint de Flandre pour la première fois (1528), il s'occupa à donner les *Exercices spirituels* à trois de ses compagnons dont il avait gagné l'amitié et qui s'appelaient Péralta, Castro et Amador. Les *Exercices* les transformèrent. Ils donnèrent aux pauvres tous leurs biens, même leurs livres; ils se logèrent à l'hôpital et on les vit mendier, par les rues, de porte en porte. Cela fit grand bruit, surtout dans la tribu espagnole des étudiants. En troupe et armés, les plus résolus s'en allèrent à l'hôpital Saint-Jacques aux Pèlerins, pour prêcher les convertis d'Inigo et les arracher de force à leur vie nouvelle. La discussion finit par une sorte de pacte : tout d'abord, il fallait achever les études; Péralta, Castro et Amador, par après, suivraient leurs desseins, si bon leur semblait³. Peralta étudiait nous ne savons où; Castro en Sorbonne et Amador à Sainte-Barbe. Diégo de Gouvéa, principal de Sainte-Barbe, avait fort mal pris l'incident. Il disait qu'Inigo de Loyola avait fait perdre la tête à Amador et qu'il expierait son crime en recevant la correction infamante qu'on appelait « la salle »⁴. Le délinquant condamné à cette correction devait se présenter au réfectoire de la communauté, en présence de tous ses camarades et passer, le corps nu jusqu'à la ceinture, au milieu des maîtres rangés sur deux files et armés de fêrules cinglantes. Averti

1. *Id.*, n. 80.

2. *Id.*, n. 80.

3. *Id.*, n. 77.

4. *Id.*, n. 78.

de ce qui l'attendait, Inigo de Loyola ne laissa pas que d'aller au collège, selon sa coutume. Comme il allait sortir, on ferma les portes. Il comprit, et alla trouver le principal. Après un long entretien, on les vit prendre ensemble le chemin du réfectoire. Diégo de Gouvéa fit mettre Inigo à son côté; et quand le repas fut achevé, prenant la parole, il fit l'éloge de l'étudiant incriminé, à qui, sans doute, il fit promettre de modérer son zèle ¹.

Sur ces entrefaites, Inigo reçut de Rouen une lettre suppliante. L'indiscret qui naguère avait gaspillé honteusement les ducats venus de Barcelone, lui faisait savoir qu'il était tombé malade, tandis qu'il allait prendre le bateau pour retourner en Espagne; et il désirait revoir son bienfaiteur. Dans l'espoir de gagner à Dieu l'infortuné, Inigo résolut de faire les 28 lieues de la route, pieds nus et à jeun. Un instant, son courage vacilla. Une visite à Saint-Dominique le remit d'aplomb. Le matin du départ, tandis qu'il s'habillait, la peur le reprit; l'entreprise n'était-elle pas téméraire et fallait-il tenter Dieu, sous prétexte de zèle? A ces pensées, les bras lui tombaient et il avait peine à se vêtir. Il acheva quand même ses préparatifs et sortit bien avant le jour. Il marcha jusqu'à Argenteuil toujours combattu; mais, après avoir traversé ce village, tandis qu'il gravissait une côte, ses angoisses, commencèrent à se dissiper d'elles-mêmes; et il sentit en son âme de si douces consolations, une si grande vigueur spirituelle et une si joyeuse allégresse, qu'il ne pouvait s'empêcher de crier son bonheur dans la campagne, tout en s'entretenant avec Dieu. Le soir du premier jour, après quatorze lieues de marche, il coucha avec un mendiant, dans un hôpital; le second jour, dans une grange; le troisième jour, il joignit Rouen. Selon son dessein, il n'avait pris depuis son départ aucune nourriture. Une fois le malade trouvé, il le soigna, le consola, l'aïda à s'embarquer, et le munit de lettres de recommandation, pour les compagnons

1. Ribadeneyra, *Vida*, l. II, c. 3; et *Scr. de S. Ign.*, I, 303, où le même Ribadeneyra atteste avoir entendu raconter ce fait à Paris, en 1542.

laissés naguère à Salamanque Calisto, Saà, Diégo Cácerès et Juan de Artéaga ¹.

Au retour de cette expédition charitable, Inigo trouva l'Inquisition en émoi sur son compte, au sujet de l'aventure des trois convertis évangéliques. Comme Peralta et Castro appartenaient à des familles distinguées, leur conversion avait fait du bruit par delà le monde des étudiants; et l'inquisiteur Mathieu Ori, de l'ordre de saint Dominique, avait mandé qu'on recherchât Inigo. A la première nouvelle, Inigo alla droit chez l'Inquisiteur. Les expériences de Salamanque et d'Alcalá lui avaient donné confiance dans les explications rapides et loyales. Il déclara au P. Mathieu Ori qu'il était à sa disposition pour toutes les enquêtes qu'il voudrait; il ne demandait qu'une chose, la célérité dans les opérations judiciaires, dont il pourrait être l'objet; voulant commencer à suivre le cours des arts au premier jour d'octobre, il aimait mieux que son procès fût terminé à cette date, afin que rien ne le détournât de ses études. L'Inquisiteur répondit à Inigo qu'on lui avait signalé certains de ses actes de prosélytisme. Mais l'entretien se borna là et n'eut aucune suite ².

L'apôtre, d'ailleurs, était bien résolu à garder la plus grande réserve. S'il tenait à conserver les amis conquis par son zèle, il ne tenait guère à en gagner d'autres. Ces entreprises auraient risqué d'entamer le temps nécessaire à ses études. A peine celles-ci eurent-elles recommencé que l'étudiant de philosophie se trouva embarrassé, comme à Barcelone, par l'importance des pensées saintes. Au lieu de suivre la leçon du maître, son esprit, emporté par la ferveur, se perdait dans l'attention aux inspirations divines qui lui venaient en foule. Pour se guérir, Inigo employa le remède qui lui avait réussi à Barcelone. Il alla trouver Juan Peña son professeur, et lui promit d'être assidu et attentif à toutes les leçons, à la seule condition d'avoir de quoi vivre à Paris. Cette promesse faite, la

1. Gonzalès de Camara, n. 79.

2. *Id.*, n. 81.

tentation tomba, la dévotion importune disparut; et il put en paix poursuivre ses études ¹.

Par sa haute vertu, Inigo s'était fait des amis, non seulement parmi ses condisciples, mais parmi les maîtres de l'Université. L'un d'eux, Jérôme Garcès, qui se faisait appeler, nous ne savons pourquoi, le docteur Fragus, s'intéressait particulièrement à cet étudiant extraordinaire. Étant professeur d'Écriture Sainte à la Sorbonne, en attendant qu'il mourût chanoine de Pampelune, ce docteur espagnol n'eut jamais Inigo pour élève; mais il avait suivi avec intérêt les vicissitudes désagréables où l'avait entraîné le zèle apostolique. Frappé de la bonace qui soudain avait suivi ces bourrasques, il dit un jour son étonnement du changement survenu. « Maître, observa Inigo, la raison est simple; maintenant je ne parle à personne des choses de Dieu; le cours fini, nous retrouverons les ennuis du passé ². » L'événement devait justifier la prévision. La pratique des *Exercices spirituels* lui avait donné les compagnons instables de la première heure. La même pratique lui donnera ceux qui feront avec lui, un jour, la Compagnie de Jésus.

Dans cette chambre de Sainte-Barbe, qu'il partageait avec Pierre Le Fèvre et François de Xavier, l'étudiant en philosophie jeta au cœur de ses deux amis la semence des saints désirs. Pierre fut plus prompt à la recevoir, François plus rebelle. Le Savoyard avait ses rêves d'avenir : que serait-il, médecin, avocat, régent de collège, docteur en théologie? Tout le tentait et le repoussait tour à tour. Il y eut des jours où il pensait sérieusement à s'enfermer dans un monastère. C'était comme une évocation rapide des inspirations saintes de l'enfance, de l'heure sacrée, où il avait fait à Dieu promesse de perpétuelle chasteté. Au milieu de ces incertitudes, Pierre continuait sa vie d'étudiant. Les leçons d'Inigo le fixèrent. Au commencement de l'année 1534, il lui fit suivre les *Exercices*

1. *Id.*, n. 82.

2. *Id.*, n. 82.

spirituels. Dans l'âme pure et généreuse de Le Fèvre, ce mois de réflexion, de prière et de pénitence produisit des effets extraordinaires : il était pieux, il devint un vrai saint ¹.

Le Navarrais ² avait dans l'âme plus de fièvre d'ambition et d'orgueil. Né gentilhomme, il gardait, dans la gueuserie où le réduisait la détresse des siens après les guerres de Navarre, des rêves de grandeur. D'Inigo, qui d'ailleurs était noble comme lui, il acceptait bien de l'argent, plus malaisément les conseils. En 1531, après la mort de sa mère, il avait pris soin de faire établir, par acte public, sa volonté d'avoir les preuves notariées de sa noblesse. Peut-être rêvait-il de devenir dans son pays, après avoir régenté au collège de Beauvais, un professeur fameux. Peut-être comme son père, pourtant si malheureux en sa carrière de conseiller des princes d'Albret, voulait-il être un restaurateur du royaume de Navarre. Il était sans doute engagé dans la cléricature; mais combien d'hommes d'Église pourvoyaient alors, et dans les plus grandes charges, aux affaires de l'État. Bref, une soif de gloire brûlait ce cœur d'ailleurs généreux. Mêlé à Sainte-Barbe à des compagnons dévergondés, qui, sous la conduite d'un maître débauché, couraient la nuit les endroits mal famés, il avait eu parfois la faiblesse de les suivre, jamais il n'avait partagé leurs excès. L'horreur des maladies qui rongeaient ces victimes du vice, avait suffi, pendant deux années, pour soutenir sa pudeur native contre les entraînements des mauvais exemples. Les éclaboussures de ces scandales, le mirage des gloires humaines où se complaisait son imagination, le tenaient plus loin que Le Fèvre des aus-

1. *Mon. Fabri, Memor.*, n. 9, 14. Pierre Le Fèvre, né au Villaret, dans le diocèse de Genève, d'une famille paysanne, vers Pâques 1506; élève neuf ans au collège de la Roche; venu à Paris en septembre 1525, licencié ès-arts après Pâques 1530; reçoit les Ordres à Paris, le 28 février, le 4 avril, le 4 mai, célèbre sa première messe le 22 juillet 1534; gradué maître ès-arts, après Pâques 1536.

2. L. Cros, *op. cit.*, I, 100, 124-127. Francisco de Jassu, né au château de Xavier, diocèse de Pampelune, élève à Sanguesa, vient à Paris en octobre 1525, licencié es-arts le 15 mars 1530, maître de philosophie au collège de Beauvais en 1534, gradué maître ès-arts après Pâques 1536.

tères chemins de l'Évangile. Mais l'heure vint tout de même où la parole d'Inigo parut à ce mondain moins étrange. Comme Le Fèvre, il fit les *Exercices spirituels*, avec une égale sincérité et une égale plénitude dans la donation de soi à Dieu. Avant même que de les faire, il était déjà, depuis quelques mois, conquis tout entier à la vie évangélique.

Diégo Laynez et Alonso Salmeron¹ étaient venus d'Alcalá à Paris. Ils étaient jeunes, studieux, pleins de foi. Laynez avait déjà pris à Alcalá, le grade de maître ès-arts, le 26 octobre 1532; Salmeron avait étudié avec ardeur le grec et l'hébreu; il put, à Paris, auprès des chaires des lecteurs royaux, accroître encore le savoir qui devait l'aider plus tard à interpréter avec tant d'autorité l'Écriture. A l'Université d'Alcalá, les deux jeunes hommes avaient entendu parler d'Inigo de Loyola. Quand ils arrivèrent à Paris, la Providence permit qu'au moment même où ils descendaient de cheval à la porte de l'hôtellerie, Inigo fût le premier homme qu'ils rencontraient². Trouver, dès les premiers pas dans Paris, à qui parler castillan, dut être, pour les deux voyageurs, une douceur singulière. Les relations continuèrent. Il ne fallut pas longtemps à Inigo pour conquérir le castillan Laynez et le tolédan Salmeron; ils suivirent de près Pierre Le Fèvre, dans la voie des *Exercices spirituels*. Laynez y entra le premier, avec une impétueuse ardeur; il passa dans un jeûne absolu les trois premiers jours; les quinze jours suivants, il vécut de pain et d'eau. Ces exemples de rigoureuse pénitence et de prière ardente furent, pour Salmeron, un appel auquel il ne résista pas.

Un autre Espagnol³, du royaume de Léon, se joignit à eux.

1. Astrain, I, 73. Diégo Laynez, né à Almazan, au diocèse de Sigüenza, en 1512, d'une famille de marchands, élève à Soria et à Sigüenza; gradué maître ès-arts à Alcalá, le 26 octobre 1532, venu à Paris en 1533. — Alonso Salmeron, né à Tolède, de parents pauvres, le 2 septembre 1515, condisciple de Laynez à Alcalá, venu avec lui à Paris en 1533, gradué maître ès-arts, après Pâques 1536.

2. Polanco, *Cronicon*, I, 49.

3. *Mon. Bobad.*, Polanco, I, 49.

Nicolas, né vers 1509, probablement à Bobadilla, sûrement dans le dio-

Quand il arriva à Paris, il était pourvu de savoir plus que d'écus. Il avait étudié à Valladolid et à Alcalá la philosophie et la théologie; il avait même été, à Valladolid, régent de logique. C'est pour mieux apprendre les langues qu'il vint à l'Université de Paris. La Providence mit Inigo de Loyola sur son chemin. Le généreux mendiant le secourut de ses aumônes. La candeur, l'activité, l'intelligence du nouveau venu plurent au recruteur d'hommes apostoliques qu'était Inigo. Par le chemin des *Exercices spirituels*, Nicolas Bobadilla rejoignit la petite troupe qui était en train de se former.

Simon Rodriguez de Azevedo¹ était venu à Paris en 1527. L'année précédente, à la demande du portugais Diégo de Gouvéa, principal de Sainte-Barbe, le roi Jean III avait fondé dans ce collège parisien cinquante bourses en faveur d'étudiants de sa nation. Simon était un de ces boursiers royaux, dont les neveux de Gouvéa étaient la fleur. Nous ignorons à quel moment le jeune gentilhomme commença ses relations intimes avec Inigo de Loyola. Mais, nous le savons par lui-même, ce fut tôt après Laynez et Salmeron, qu'il entra dans les desseins généreux que l'ancien héros de Pampe-lune inspirait à tous ceux qui le voyaient de près².

A des dates diverses, au bout d'une retraite de trente jours, faite avec une admirable ferveur, chacun de ces six jeunes hommes³ se décide à une même résolution : se consacrer au service de Dieu, par le sacerdoce, afin de travailler au salut

cèse de Palencia, de parents pauvres; élève à Valladolid, gradué maître ès-arts à Alcalá; élève de théologie à Valladolid, professeur de logique dans cette université; venu à Paris en 1534, gradué maître ès-arts après Pâques 1536, sous la présidence de François de Xavier.

1. Né à Vouzela, diocèse de Viseu, d'une famille noble; élevé à Lisbonne par le doyen de la Chapelle royale Diégo Ortiz Vilhegas; boursier de Sainte-Barbe en 1527, licencié ès-arts le 14 mars 1536, maîtres ès-arts après Pâques 1536.

2. Rodriguès, *Commentaire*, 155; Polanco, *Cronicon*, I, 49-50; Francisco Rodriguès, *Historia da Companhia de Jesus na Assistencia de Portugal*, t. I, vol. I, 41-46.

3. En 1534, Le Fèvre a 28 ans; Xavier, 27; Bobadilla, 25; Rodriguès, 24; Laynez, 22; Salmeron, 19.



VŒU DE MONTMARTRE

15 août 1534 : Ignace de Loyola, Pierre Lefèvre, François Xavier, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla, Simon Rodrigues de Azévédo. 15 Août 1535 : Claude le Jay. 15 Août 1536 : Paschase Broet, Jean Codure.

Ignace de Loyola
Pierre Lefèvre
François Xavier
Jacques Laynez
Alphonse Salmeron
Nicolas Bobadilla
Simon Rodrigues de Azévédo
Claude le Jay
Paschase Broet
Jean Codure

des âmes. Depuis de longues années, ce zèle apostolique embrasait le cœur d'Inigo. A son contact, la pure et vive flamme s'allume au cœur de ses disciples. A la suite du divin roi, il rêvent de conquêtes; ils veulent, par delà les frontières de leur pays natal, établir le règne de Dieu; les missions parmi les infidèles ne les effraient pas; ils iront d'abord en Palestine. En 1534, ces projets deviennent matière d'entretiens qui sont une vraie délibération en commun, au secours de laquelle Dieu est appelé par tous dans la prière et la pénitence. La conclusion est ferme; elle tient en trois mots: promesse de pauvreté évangélique quand les études seront terminées; promesse de chasteté; promesse d'aller à Jérusalem et d'y travailler à la conversion des infidèles, à moins que les obstacles n'empêchent l'embarquement à Venise ou le séjour en Palestine; auquel cas, ils iront à Rome prier le Souverain Pontife de décider de leurs destinées. Dans le cœur de tous, brûlait la même flamme généreuse de dévouement et la même piété pour la Vierge. Ils furent unanimement d'avis que la fête de l'Assomption serait le jour de leur serment sacré; ils passèrent cette fête sur les hauteurs de Montmartre¹.

En ce temps-là, l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre dominait un vaste enclos de jardins et d'arbres qui s'étendaient jusque vers le milieu de la butte. Les pentes voisines étaient désertes comme une campagne abandonnée. Ça et là, quelques moulins animaient le paysage, avec leurs tours rondes et leurs grandes ailes en croix. Au point que forme aujourd'hui l'intersection de la rue Antoinette et de la rue des Martyrs, se dressait une chapelle commémorative du martyr de saint Denys. La crypte rappelait le sépulcre du premier évêque de Paris. Au-dessus, avait été bâtie, au xiv^e siècle, une église haute. C'est là que se réunirent, au matin du 15 août 1534, les hommes de Dieu. Pierre Le Fèvre était prêtre depuis le 22 juillet. Il célébra la sainte Messe. Au moment de la communion, Inigo de Loyola, Xavier, Laynez, Salmeron, Rodri-

1. Rodriguès, *Comment.*, 457-458; Le Fèvre, *Memor.*, n. 14, 15; Polanco, I, 50. Voir note 14.

guès, Bobadilla, prononcèrent le triple vœu qui fixait provisoirement leur vie. Le Fèvre les communia ¹. Avec quelle généreuse allégresse, cette offrande fut faite ! Dans le secret de cette chapelle perdue, tandis qu'au bas de la colline, la ville dormait, encore lasse de ses plaisirs, de ses affaires et de ses disputes, une chose divine commençait, ignorée de tous, contemplée avec complaisance par la Vierge et son Fils. Les hommes qui sortirent de cette chapelle, l'âme en fête, le visage rayonnant, le cœur et les lèvres pleins de l'Évangile, étaient de vrais réformateurs de l'Église.

Ils passèrent en prières et en pieux entretiens la journée entière. Au bord d'une fontaine, sur les pentes qui s'inclinent vers la plaine de Saint-Denys, ils prirent ensemble un frugal repas, assaisonné de joie céleste et de charité fraternelle ². Des balcons du Paradis les vieux moines de Syrie et d'Égypte auraient reconnu des frères, dans ces étudiants presque tous Espagnols, perdus pour quelques heures comme des solitaires au milieu de la campagne parisienne. Tandis que le jour s'éteignait, ils regagnèrent la ville bruyante et le quartier des écoles. Dans le cœur de tous, le souvenir de cette fête de Marie demeura vif et doux ; nul d'entre eux ne trahit les promesses faites au pied du tombeau des martyrs ; désormais leur vie chrétienne et leur vie intellectuelle avaient un but. Comme dira plus tard Le Fèvre, ils avaient vu, dans la lumière du Ciel, et *le principe et la fin*. Non seulement ils savaient que, venus de Dieu, ils devaient retourner à Dieu, mais la route à suivre pour ce retour était tracée toute droite devant eux ; c'était, sans toutefois entrer dans un Ordre religieux, la route des conseils évangéliques.

Plus tard, quand Ignace de Loyola aura été élevé sur les autels, et que la troupe apostolique, dont il rêvait à Paris, sera devenue, selon le mot de Bossuet, la célèbre Compagnie

1. Rodriguès, *Comment.*, 459 ; Le Fèvre, *Mem.*, n. 15 ; Polanco, I, 50 ; Gonzalès de Camara, n. 85.

2. Rodriguès, *Comment.*, 459-460.

3. Le Fèvre, *Mem.*, n. 103 ; et aussi la lettre du 12 mai 1541, dans *Mon. Fabri*, 104.

de Jésus, on se rappellera la date du 15 août 1534. Sous Louis XIII, l'église du *Sanctum Martyrium* sera rebâtie, sur de plus vastes proportions. Au-dessus du maître-autel de la crypte, un tableau sera placé représentant Le Fèvre à l'autel, tandis qu'Ignace et ses compagnons à genoux, s'apprêtaient à lire la formule de leur vœu. Dans l'église haute, la chapelle la plus voisine du sanctuaire, à droite, sera dédiée à saint Ignace, et sur une grande plaque de cuivre les passants pourront lire :

*Societas Jesu
quae Sanctum Ignatium Loyolam
Patrem agnoscit, Lutetiam matrem,
Hic nata est.*

Et l'inscription n'est pas menteuse, à condition de la comprendre. En 1534, le corps religieux qui s'appellera la Compagnie de Jésus, n'existe que dans un germe informe; mais l'esprit des *Exercices* qui animera et organisera ce corps est déjà vivant et doué de toutes ses puissances. En ce sens, il est vrai de dire que l'ordre des jésuites est né à Montmartre.

D'une vie commune, les pèlerins de Montmartre auront désormais quelques éléments fort simples, qui, d'ailleurs, les liaient déjà depuis quelque temps : méditation et examen de conscience quotidiens, confession et communion hebdomadaires, entrevues et réunions fréquentes tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. La diversité de leurs études, la pauvreté de leurs ressources, l'incertitude de leurs desseins, ne permettaient rien de plus. Il était toutefois entendu que, durant leur séjour à Paris, ils renouvelleraient tous les ans, le 15 août, leur vœu de 1534. Ainsi firent-ils en 1535, et Claude Le Jay, gagné par son compatriote Le Fèvre, s'adjoignit à la petite troupe. Le 15 août 1536, le Picard Paschase Broet et le Dauphinois Jean Codure s'ajoutèrent encore ¹.

A cette époque, Inigo de Loyola n'est plus à Paris. Mais son souvenir, ses *Exercices spirituels*, ses recommandations, son

1. Rodriguès, *Comment.*, 460; Le Fèvre, *Mém.*, n. 15; Polanco, I, 49-50; Laynez dans *Scr. de S. Ign.*, I, 111-112.

vœu, tiennent fortement unis entre eux, tous ces jeunes hommes. Pierre Le Fèvre, comme un frère aîné, continue à les imprégner d'un esprit ignatien, que nul ne posséda jamais avec plus de plénitude. Il est prêtre, il a achevé ses études de théologie, il a tous les loisirs et toute l'autorité nécessaires pour gouverner ses compagnons. Ceux-ci suivent les cours et passent des examens, avec la passion des plus fervents lettrés. Tous seront maîtres ès-arts, tous prendront, alors ou plus tard, leurs grades en théologie. Mais si vive que soit leur soif de savoir, ils ont au cœur, plus vive encore, la soif de gagner des âmes à Dieu. En face du protestantisme qui accueille les déserteurs de l'Église, et du paganisme qui détient encore dans la nuit tant d'âmes ignorantes du Christ, ils veulent être apôtres. Et la science qu'ils acquièrent n'est pour eux qu'un moyen d'autoriser le zèle.

A une heure où la politique rivale de François I^{er} et de Charles-Quint divise l'Europe et embarrasse les papes, ces Français, ces Savoyards, ces Espagnols s'aiment comme des frères; saint Paul dirait qu'ils ne sont qu'un en Jésus-Christ. Jésus-Christ est vraiment le centre de leurs pensées et de leurs amours. Ces étudiants de la Renaissance parisienne sont plongés dans l'atmosphère du Cénacle et de l'Église primitive. L'Esprit-Saint les possède et les gouverne. Le jour venu, ils pourront prêcher l'Évangile, ils le vivent.



Quant à Inigo de Loyola, sa santé, au printemps de 1535, se trouve fort ébranlée. Depuis les jours de pénitence extrême de Manrèse, les douleurs d'estomac étaient devenues chez lui un mal chronique. A Paris, il avait subordonné les austérités au travail scolaire, sans renoncer toutefois à la mortification. Les saints ne connaissent pas les abstentions qui seraient des lâchetés. Bref, pour des causes diverses sans doute, l'étudiant quadragénaire se trouve réduit à une sorte d'épuisement. Les souffrances d'estomac duraient des heures, à l'état aigu; elles s'accompagnaient d'une fièvre dévorante. Les médecins con-

sultés avaient suggéré bien des remèdes; aucun n'opérait, ils finirent par conseiller une cure d'air natal. Il fut décidé qu'Inigo ferait le voyage d'Espagne; il céda à l'avis des médecins et plus encore aux instances de ses amis; il pourrait, d'ailleurs, profiter de la circonstance pour régler les questions de patrimoine, dont ses compagnons et lui entendaient bien ne plus s'embarrasser désormais. Les conventions furent vite faites. La fin de leurs études conduirait jusqu'en 1538 les compagnons d'Inigo; le 21 janvier, fête de la conversion de saint Paul, ils partiraient pour Venise; lui, de son côté, après avoir traité toutes ses affaires et les leurs, à Azpeitia, à Almazán, à Tolède, à Xavier, irait tout droit à Venise pour les attendre¹.

Tandis que tout s'apprêtait pour la séparation, Inigo apprit qu'il avait été dénoncé à l'Inquisiteur et qu'un procès le menaçait. Il alla trouver le P. Mathieu Ori, pour toutes explications utiles, L'Inquisiteur déclara qu'en effet il y avait une accusation sans importance; mais il ajoutait qu'il serait bien aise de voir les *Exercices spirituels*, dont on lui avait parlé. Inigo n'avait pas à cacher son instrument de conquête. Il remit au P. Ori le manuscrit. Le P. Ori le parcourut, le loua beaucoup et témoigna le désir d'en avoir copie. Inigo lui en donna une. Après quoi, il prit la liberté d'insister, auprès de l'Inquisiteur, le priant de poursuivre le procès jusqu'à la sentence finale. Le juge s'excusait disant que c'était superflu; Inigo tenait son idée. Il revint un jour chez l'Inquisiteur, accompagné de témoins et d'un notaire public; et quand il sortit du couvent des dominicains de la rue Saint-Jacques, il avait une attestation, en bonne et due forme, qui garantissait sa foi comme ses mœurs².

Cette précaution prise, il partit pour l'Espagne, monté sur un petit cheval que ses compagnons lui avaient acheté. Ce dut être aux environs du 25 mars, probablement le 30, soit le surlendemain de Pâques.

1. Gonzalès de Camara, n. 84, 85, 86; Rodriguès, *Comment.*, 461; Le Fèvre, *Mém.*, n. 16; Laynez, dans *Scr. de S. Ign.*, I, 112.

2. Gonzalès de Camara, n. 86; *Scr. de S. Ign.*, II, 3. Voir note 15.

CHAPITRE X

LE SANCTIFICATEUR D'AZPEITIA

(mai-juillet 1535).

De Paris à Azpeitia, il y a 900 kilomètres environ. Pour faire cette route, Inigo mit un mois. Il ne nous reste de ce voyage aucun souvenir, aucun incident que le voyageur ait daigné noter.

Dès qu'il eut franchi les frontières de Guipuzcoa, au lieu de prendre le chemin royal qui l'aurait conduit à Loyola, il prit les sentiers des montagnes; son intention bien arrêtée étant de fuir la maison paternelle pour vivre, comme un pauvre, à l'hôpital. Mais il avait été reconnu à Bayonne, à l'hôtellerie, par Jean de Huguibar, approvisionneur des boucheries d'Azpeitia et ancien combattant des guerres de Navarre. Celui-ci crut de son devoir de courir à Loyola porter la nouvelle. Tandis qu'Inigo cheminait solitaire, il vit venir vers lui deux hommes armés. L'endroit était réputé pour les mauvais coups perpétrés par des assassins. Les passants le croisèrent, puis revinrent en hâte sur leurs pas. Inigo, qui s'en aperçut, eut un frisson de peur, il leur parla cependant et il apprit d'eux qu'ils étaient des serviteurs de Loyola, envoyés à sa recherche. Il les pria de prendre les devants et continua seul sa route. Un peu avant d'arriver à Azpeitia, il trouva des prêtres qui venaient à sa rencontre. On devine ce qui s'est passé. Par ses domestiques, Martin Garcia sait que son frère gagne Azpeitia, par un chemin qui ne passe point à Loyola. Il a compris; il a trop présents à la mémoire les adieux de 1521, pour douter de la résolution d'Inigo. Mais peut-être des prêtres obtiendront-ils ce que lui, Martin, n'ose espérer.

Balthasar de Garagarza et les clercs qui l'accompagnent, s'acquittent avec zèle de leur commission. Ils font au voyageur les plus vives instances pour le conduire à Loyola. Tout demeure inutile. Inigo prie les prêtres de le laisser continuer son chemin, tandis qu'ils le suivront eux-mêmes de loin. Par Etumesa, Herriazaga et le chemin de Cestona il arrive à la « basilica » de la Madalena, à laquelle était joint un hôpital, à trois cents pas de la ville. C'est là qu'il va demander un logement ¹.

Cet hôpital, dont Martin Garcia de Loyola était patron, était administré par Pero Lopez de Gariyn et Milia de Goyaz sa femme, depuis le 25 mars 1524. Ces nobles azpeitiens, alliés aux Loyola et chrétiens généreux, avaient perdu tous leurs enfants; ils consacraient leur vie et leurs biens aux bonnes œuvres. On devine avec quel respect de pareils hospitaliers reçurent Inigo. C'était le vendredi 30 avril 1535, vers cinq heures du soir ².

Dès le premier jour, Inigo fixe, pour ne plus s'en départir, son programme : il vit comme si, dans ce pays, il eût été inconnu. Il recommence à Azpeitia la vie de Manrèse. Mendiant sa nourriture de chaque jour, il se présentait modestement aux portes de ses compatriotes et de ses parents, demandant l'aumône pour l'amour de Dieu. Chargé des produits de sa quête, il reprenait le chemin de l'hôpital, partageait entre les malades et les pauvres ce qu'il avait de meilleur, gardant pour lui peu, et le plus mauvais. Comme l'on pense, Martin Garcia tenta d'abord de s'opposer à ce qu'il considérerait comme un déshonneur pour sa maison. Vains efforts. Inigo s'entêta dans sa résolution évangélique ³.

Tous les jours il rassemblait les enfants pour leur faire le catéchisme ⁴. Quand il s'ouvrit de ce projet à son frère, Martin Garcia lui dit qu'il n'en viendrait pas un. Ils vinrent, et en

1. Gonzalès de Camara, n. 87; *Scr. de S. Ign.*, II, 190.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 183.

3. *Ibid.*, II, 186, 195, 204, 208, 211, 216; Gonzalès de Camara, n. 87.

4. *Id.*, n. 88; *Scr.*, II, 184, 191, 196, 199, 205, 208, 216, 233.

foule, et les parents avec les enfants; et Martin Garcia fut comme les autres, l'un des auditeurs de ces prêches si nouveaux à Azpeitia. Après avoir expliqué les choses, articles du symbole ou commandements de Dieu, le catéchiste questionnait, pour s'assurer que l'on avait compris. Il advint parfois que les répondants étant mal assurés, ou bègues ou disgraciés d'autre sorte, les enfants et même les grandes personnes ne pouvaient s'empêcher de rire. Inigo reprenait sévèrement ces moqueries déplacées; pour rétablir l'ordre et la charité, il lui suffisait de menacer les rieurs de mesurer leur propre science.

A cet exercice de patience et de zèle, Inigo ajoutait de pieuses exhortations, le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, pour les grandes personnes. Dans cette ville d'Azpeitia où sa famille était depuis des siècles la principale, on ne se lassait pas d'accourir, pour le voir et l'entendre. La chapelle de Sainte-Madeleine devint vite trop petite pour contenir tout ce peuple. Et l'homme de Dieu les évangélisait en plein air, du seuil de la maison. Il lui arriva de monter le dimanche ou les jours de fête dans la chaire de l'église paroissiale. Mais il semble que ces sermons solennels furent plutôt des actes de complaisance auxquels il se plia rarement. Il préférerait le simple parler évangélique au hasard des rencontres, et les catéchismes de l'hôpital¹.

Quelques jours après son arrivée, il parla du haut d'un arbre à une foule immense. Parmi les chapelles nombreuses semées dans la campagne du pays, il en est une située près de la route

1. Gonzalès de Camara, n. 88; *Scr.*, II, 202, 211, 214, 217, 225. Dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé, Adolphe Coster a consacré bien des pages (*op. cit.*, 175-246) à l'apostolat azpeitien d'Ignace. Il apporte à cette partie de son travail la même fantaisie d'argumentation que dans le reste. Pour des raisons, généralement d'ordre psychologique, il récuse ou modifie un témoignage, selon ses préférences personnelles. A chaque coup, sa discussion est mal conduite. Rien ne serait plus facile que de le montrer en détail. On a assuré que Coster avait « toutes les qualités d'un juge d'instruction ». C'est exactement le contraire qu'il faudrait dire. — Dans son petit volume *San Ignacio en Azpeitia*, le P. Arrégui a mieux vu les choses, et mérite beaucoup plus de confiance. Mais ses recherches ont été incomplètes.

royale d'Azpeitia à Tolosa, et qui porte le titre de Notre-Dame de Elosiaga. Par une coutume ancienne, les gens du pays aimaient à mettre sous la protection de cette Madone les pactes d'amitié, les pardons et les réconciliations. Tous les ans, la ville d'Azpeitia venait là processionnellement le premier jour des Rogations. Inigo y suivit ses compatriotes. Le concours était considérable. On le pria de prêcher. Pour se faire entendre et contenter tout le monde, il monta sur un prunier, qui se trouva là planté bien à propos et dans un endroit commode; de là il harangua la foule. Selon sa coutume, il parla avec force du respect dû à la loi de Dieu. Un des points qu'il toucha était relatif aux coiffures des femmes. Beaucoup de femmes pleurèrent, touchées de componction ¹.

Nous savons par Inigo lui-même la raison de ces larmes. Laissons-le parler. « Les jeunes filles, dans ce pays, vont toujours tête nue et elles ne se couvrent que lorsqu'elles se marient. Mais il y en a beaucoup qui se font concubines de prêtres ou d'autres hommes, et leur gardent fidélité comme si elles étaient leurs femmes, et elles se coiffent comme les mariées. » Et cela est si commun qu'elles « n'ont pas honte de dire qu'elles se voilent la tête pour un tel ». On voit les conséquences de cette impudeur, et si le zèle apostolique d'Inigo, sur le prunier d'Elosiaga, avait motif de tonner contre certaines coiffures ².

Il ne se contenta pas de parler. Il mit le corrégidor d'Azpeitia de moitié dans l'entreprise réformatrice. Le magistrat, sur sa prière, décida de châtier les femmes perdues qui affecteraient de porter la coiffure des femmes mariées ³. Le mal était ancien. En consultant les vieux papiers de la ville, le corrégidor aurait trouvé telle ordonnance d'Isabelle et de Ferdinand, signée en 1484, visant ce mauvais cas et organisant, pour extirper le mal, une procédure rapide; au premier délit, un marc d'argent d'amende, et bannissement pour une année hors de la juridiction d'Azpeitia; à la récidive, encore un marc d'argent

1. *Id.*, n. 88, *Scr.*, II, 206.

2. *Id.*, n. 88.

3. *Id.*, n. 89.

et un bannissement de deux années; à la troisième fois, cent coups de fouet, en public, et un bannissement de six années.

Il y avait donc, pour faire appel aux pouvoirs publics, des précédents autorisés. Mais l'homme de Dieu avait trop l'expérience de la faiblesse humaine, pour croire à la seule action des lois. Les changements durables sont uniquement ceux qui s'opèrent dans le fond même des âmes. A partir du jour de l'Ascension jusqu'à la fête de la Pentecôte, Inigo prêcha tous les jours sur les commandements de Dieu; contre l'impureté et le blasphème, sa parole eut une force singulière. Cinq femmes de mauvaise vie, parmi lesquelles une Loyola, se convertirent. Leur conversion fut aussi éclatante que l'avaient été leurs scandales. Plusieurs allèrent à Rome en pèlerinage de pénitence. Inigo ne manqua pas non plus de faire venir à l'hôpital, pour lui faire de justes remontrances, le bachelier Acharán et un certain Pérez de Eyzaguirre allié de sa famille; et il eut le bonheur de les acheminer à une vie nouvelle ¹.

Pour toucher le cœur des pécheurs, Inigo comptait uniquement sur la grâce de Dieu. De Dieu il attendait la bénédiction nécessaire pour féconder les règlements du corrégidor et ses propres prédications. Dans son testament ², Martin Garcia de Loyola dicte : « Je dis et je veux qu'à perpétuité, on sonne, à l'heure de midi, la grand cloche de l'église Saint-Sébastien, tous les jours, afin que ceux qui l'entendront soient excités à dire à deux genoux un *Pater noster* et un *Ave Maria*, suppliant Dieu Notre-Seigneur de vouloir bien donner, à ceux qui se trouvent en état de péché mortel, la grâce d'en sortir; et un autre *Pater Noster* et *Ave Maria* pour leur obtenir la grâce de n'y pas retomber. Et pour que Dieu Notre-Seigneur soit encore plus honoré, j'ordonne et ma volonté est qu'à la

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 185, 191, 198, 208, 214, 217, 220, 223, 226, 230, 239, 242.

2. Polanco, *Cronicon*, I, 497-515. Le testament publié là par le P. Velez, a été publié aussi dans le *Bol. de la real Acad. de historia*, XIX, 539-557. Il est du 19 déc. 1538. Mais le P. Velez a tort de dire que Garcia mourut le 19; il y a quelques codicilles au testament les 21, 23, 24, 25, 27 novembre 1538. Martin Garcia mourut le 29 novembre à trois heures après minuit.

même heure de midi, les *Fraylas* sonnent chacune la cloche de leur ermitage, afin que les habitants de la région soient avertis de faire les mêmes prières. » Et après avoir fixé à deux ducats d'or et dix réaux castillans valant chacun 34 maravedis, le salaire des sonneurs, le testateur ajoute : « Je recommande au recteur qui est ou sera, qu'il veuille bien à l'église même, deux fois l'an, publier la raison de cette fondation... J'avais l'intention de laisser à mon frère Inigo un autre souvenir; mais il jugea lui-même que celui-ci serait meilleur, vu surtout qu'une autre personne zélatrice du service de Dieu m'aidait en quelque chose à établir cette œuvre et qu'ainsi elle aurait part au mérite. »

On lève sans peine cet anonymat, d'ailleurs transparent, quand on sait, par le témoignage de Potentielle de Loyola¹ qu'Inigo voulut consacrer au paiement des sonneurs de la cloche des pécheurs, ce qui lui restait à prendre sur sa légitime.

Au surplus, le saint homme ne ménageait pas sa peine; oraisons ferventes, saints entretiens avec qui venait le voir, prédications fréquentes, tout lui était bon, pour amener les âmes au sincère service de la divine Majesté. A mesure que son séjour se prolongeait, l'affluence devenait plus considérable. De vallée en vallée, de village en village, le bruit se répandait qu'un saint donnait audience à l'hôpital de la Madalena d'Azpeitia. Les témoins du procès insistent sur cette foule de visiteurs et d'auditeurs. Aux alentours de l'hôpital, on grimpeait sur les arbres et sur les murailles. En ce temps-là, les champs qui avoisinaient la Madalena appartenaient au monastère. La foule s'y jetait. Au bout de peu de temps, il ne restait là, disent les témoins, trace ni d'herbes ni de ronces. Ceux qui étaient condamnés à rester loin, faute de pouvoir approcher, n'étaient pour autant privés des leçons de l'homme de Dieu. Catalina de Egurza, Martin de Eyzaguirre, André de Oraa, Maria de Ulacia, racontent qu'ils ont entendu la voix

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 193.

haute et aiguë du prédicateur, à plus de trois cents pas de l'hôpital ¹.

* * *

Dans les entretiens particuliers, Inigo achevait souvent l'œuvre que le remords avait commencée pendant le sermon. Son ministère de réconciliation était particulièrement béni de Dieu. Lorenza de Ugarte ² narre qu'il vint, jusque de Placencia, un père et un fils en mésintelligence, qui firent la paix aux pieds d'Inigo; revenus dans leur pays, ils écrivirent à leur bienfaiteur une si belle lettre, si remplie de joie, qu'Inigo la lut aux pauvres de l'hôpital, pour leur montrer sans doute combien la paix de la conscience récompense la générosité de ceux qui savent se vaincre pour demeurer fidèles à Dieu. Peut-être les réconciliés de Placencia étaient-ils des Loyola; il y avait, dans cette ville, une branche de la famille. Mais sans sortir d'Azpeitia, Inigo avait, parmi les siens, de quoi travailler à calmer les colères, à apaiser les haines invétérées.

Au moment même de son départ de Loyola, en 1521, il avait ménagé entre son frère Garcia d'une part, le recteur de l'église Anchiéta et le couvent des Isabelitas de l'autre, un accord généreux³. Depuis, la brouille avait recommencé, et les procès, et les contestations. L'inimitié était aussi vive que jamais, lorsqu'en 1532, de Paris, Inigo écrivait à son frère ces lignes, qui durent percer comme une flèche du ciel le cœur de Martin Garcia. « Je désire avec ardeur, et plus qu'avec ardeur, si l'on peut dire ainsi, que la vraie charité devienne parfaite en vous, mes parents, mes amis, et que vous consacriez toutes vos forces au service et à la gloire de Dieu Notre-Seigneur, afin que je puisse vous aimer et vous servir davantage ⁴. »

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 217, 236, 242.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 185.

3. Voir ch. III, 61.

4. *Ep. et instr.*, I, 80.

Il n'est pas impossible que provoqué à un sérieux examen de conscience par Inigo, qui l'exhortait à donner à ses enfants, à ses serviteurs, à toute sa maison, de bons exemples, Martin Garcia ait conclu à finir les honteux démêlés qu'il avait avec le monastère des Isabelitas. Les choses étaient allées très loin. Pérez Lopez de Loyola d'abord, et puis Thomas de Heguibar, avaient fait de leur personne le voyage de Rome pour soutenir les droits du patron et obtenir sentence, en trompant la Rote par des allégations fausses. Comme tout cela s'écartait du parfait service de Dieu auquel Inigo exhortait son frère ! En tout cas, il y a à noter un projet d'accord en 23 articles écrit de la main de Martin Garcia, en date du 23 décembre 1533 ; en 1534, il donne ordre à son procureur à Rome, le bachelier Juan Costároz, de suspendre toute action judiciaire ; le 27 mars 1535, il dresse un nouveau mémoire de conciliation en 28 articles, pour terminer ses discussions avec les Isabelitas. Un mois après, le provincial des Franciscains de Burgos autorise la supérieure du monastère de la Conception à conclure un accord avec le recteur, les clercs et patrons d'Azpeitia, même au prix d'une renonciation à des droits certains, si un ou plusieurs arbitres en jugent de la sorte. Que la main d'Inigo fût ou non dans ces préliminaires, il est clair qu'ils facilitaient un rapprochement ; 18 jours après son arrivée, Inigo avait la joie de signer l'acte notarié qui réglait une querelle vieille de plus de trente ans.

Il s'agit, on le devine, des rapports qui devaient exister entre l'église paroissiale et la chapelle du monastère. Au mépris des bulles apostoliques et du droit privilégié des franciscaines, le patron laïque de l'église et du monastère entendait priver celui-ci de ses droits positifs ; les offices, les sermons, les funérailles, les baptêmes, les fiançailles, organisés dans la chapelle, étaient regardés, par ce zéléteur jaloux des droits curiaux, comme une brèche à la dignité et aux profits de l'église paroissiale. L'histoire ecclésiastique est pleine, en tout pays et en tout temps, de ces combats ridicules, où les hommes consomment leurs forces, avec un entêtement qu'ils ne savent pas

mettre aux grandes entreprises. Le 18 mai 1535, dans le monastère des Isabelitas, tout le clergé d'Azpeitia et toutes les religieuses sont présents devant Martin Garcia de Loyola, et Inigo, et l'Alcade Pero Ibañez de Yzarraga. Le notaire Juan de Aquamendi tient la plume. Après avoir narré la querelle depuis les origines, l'acte d'accord précise, en 17 points, les conditions qui désormais seront la loi de la chapelle du monastère. Inigo signe le premier¹. C'est justice. La réconciliation est son œuvre. Par actes pontificaux de Paul III, en date de juillet et d'octobre 1539, le pacte volontaire d'Azpeitia recevra confirmation apostolique. Bien longtemps après, en 1810, un provincial des Franciscains de Burgos n'hésitera pas à appeler « bienheureux jour » ce 18 mai 1535, où les Isabelitas et le clergé d'Azpeitia firent la paix.

* * *

Vivant comme un mendiant à l'hôpital de la Madalena, Inigo ne pouvait oublier le sort de ceux dont il partageait la vie. Durant son séjour, une œuvre fut fondée par lui, en faveur des pauvres honteux. Il faut transcrire ici la première page qu'en tête d'un registre de l'hôpital Saint-Martin a écrite le notaire Juan de Aquamendi :

« Comme la mémoire des hommes est débile et qu'elle
« finit d'ailleurs avec leur vie, celui qui porte remède à nos
« maux et qui pourvoit à nos nécessités, nous a donné l'écriture
« gardienne des événements passés. Grâce donc au présent écrit les
« temps à venir sauront la vérité de ce qui va se dire dans la relation
« du cas présent.

« En l'année 1535, arriva ici, à la suite de pèlerinages à
« Jérusalem et à Rome, le Seigneur maître Inigo de Loyola,
« qui avait donné partout de grands exemples de sainte vie.
« La noblesse de sa famille est notoire. Dieu et tous ceux qui
« le rencontrent voient ses vertus. Moi qui écris je n'ai donc
« pas à les raconter. Aussi j'omettrai les louanges dues à ses

1. Azpeitia Arch. not. Reg. du nat. Juan de Aquamendi (1517-1547).

« mérites qui sont si grands, et je me bornerai au seul point
« qui m'occupe.

« Ce saint homme, au temps de son séjour dans la présente
« ville d'Azpeitia, sa patrie, fut vivement affligé des nécessités
« spirituelles du peuple. Préoccupé d'apporter remède à tous
« les maux, afin de sauver les âmes, il se mit à prêcher la doc-
« trine que l'on attendait d'une bouche aussi sainte; et il se
« donna beaucoup de peine pour la conversion des pécheurs.
« Le fruit de ses travaux fut grand; il est toutefois certain
« qu'il en eût voulu davantage; ce fut bien malgré lui qu'il
« resta quelque chose à faire.

« Dieu Notre-Seigneur a donc fait à la ville d'Azpeitia une
« grande miséricorde, et aussi à ceux de sa maison, en leur
« donnant un si grand homme et en se donnant à soi-même
« un tel serviteur de sa divine bonté. Aussi chacun de nous,
« de tout son pouvoir, lui a-t-il payé un tribut d'action de
« grâces, et pour tous les biens que nous avons reçus déjà
« par l'entremise de son serviteur, et pour tous ceux que nous
« espérons en recevoir encore, en ce monde et en l'autre.

« Ce saint homme, qui médite continuellement la Sainte
« Écriture, procura tant qu'il put que les vrais pauvres de sa
« patrie, qui souffraient de la faim et d'autres nombreuses
« nécessités, fussent efficacement secourus. Il traita de cette
« affaire avec le Conseil de ville et avec les principaux habi-
« tants, et il fit les règlements et ordonnances que l'on verra
« plus loin. Le premier qui le seconda fut le marchand Juan de
« Heguibar [il était chargé de fournir les boucheries d'Azpei-
« tia et était frère de lait d'Inigo], et sa femme Maria Juanez
« de Zumitztayn. Dieu ne leur ayant point donné de posté-
« rité, ils furent comme obligés d'adopter les pauvres; mais ils
« considèrent ces héritiers forcés, comme s'ils étaient pour eux
« des fils de bénédiction. ¹ »

Le notaire Juan de Aquamendi savait certainement rédiger
un contrat comme le plus retors des légistes; mais il était, ce

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 537-538.

qui vaut mieux, homme de cœur et un chrétien; dans cette page un peu solennelle, écrite en 1542, il nous donne la preuve qu'en dépit du proverbe Inigo avait été, dans son pays, un prophète écouté, puissant en œuvres plus encore qu'en paroles.

Le 23 mai 1535, était le dimanche de la Sainte Trinité. A la Messe solennelle, Don Andrès de Loyola, recteur de l'église paroissiale, promulgua, en les traduisant en basque *de verbo ad verbum*, les ordonnances dressées en Conseil de ville. Personne de la juridiction ne pouvait mendier *ostiatim*, sous peine d'être condamné à six jours de prison; et en cas de récidive, à cent coups de fouet. Nul quêteur ne pouvait être admis, à moins que ce ne fût pour Notre-Dame de Roncevaux et Notre-Dame de Valbaneda. Quant aux passants, ils n'étaient pas non plus autorisés à demander la charité, de porte en porte; les pèlerins ou les nécessiteux de passage devaient s'adresser aux majordomes des pauvres. C'est aux mêmes majordomes que les habitants d'Azpeitia doivent envoyer les mendiants; on les oblige même à dénoncer à la justice, sous peine de deux réaux d'amende, les mendiants capables de travailler et qui s'y refusent; et ceux-ci sont passibles de six jours de prison et cent coups de fouet. Matricule exact des pauvres de la juridiction d'Azpeitia sera dressé par le Conseil de ville, après sérieuse enquête; et les seuls inscrits auront droit aux secours. Les administrateurs des hôpitaux ne pourront accueillir ni quêteurs étrangers, ni mendiants valides, sous peine de s'exposer à trois jours de prison et cent maravédís d'amende. Avec raison, l'ordonnance insiste, dès le début, pour que les deux majordomes des pauvres honteux — l'un du clergé et l'autre laïque — soient choisis avec le plus grand soin, sans égards humains, en vue de leurs seules qualités charitables. Tous les jours de dimanche et de fête, ils devaient quêter à l'église pour les pauvres; à eux seuls, il appartenait de recueillir les aumônes de tous autres. L'économie du système reposait tout entière sur l'intégrité et le zèle de ces pourvoyeurs ¹.

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 539-543.

L'hôpital, dit des faubourgs ou de Bastinayri, fondé au début du xvi^e siècle, au delà du pont de Emparan, sur la rive droite de l'Urola, devint le siège de l'œuvre des pauvres honteux. Les générosités y affluèrent pendant des siècles, bien au delà des besoins. Les Guipuzcoans partis pour les Indes Occidentales, et mourant dans ces pays fortunés, tournaient les yeux, avant le trépas, vers la ville natale; ils laissaient dans leur testament de riches legs pour « la mémoire des pauvres honteux ». Au cours des âges, l'œuvre changea de nom; mais, en tête de plusieurs des registres nouveaux qui marquent les phases de cette évolution inévitable, la page du notaire Juan de Aquamendi qui en raconte les origines est pieusement transcrite. On n'oublie pas qu'une pensée d'Inigo de Loyola a été le commencement de cette œuvre de miséricorde. En 1595, l'année même où se fait à Azpeitia le procès canonique en vue de la canonisation de saint Ignace, l'antique *Casa solar* de Loyola est aux mains des Borgia collatéraux; mais le nom n'a pas disparu tout à fait du pays; le majordome de l'hôpital Saint-Martin, rendant ses comptes au Conseil de ville, justifie qu'il a distribué à 27 pauvres 24.930 maravédis; la première des pauvresses secourues est Maria Pérez de Loyola à qui on donnait 3 *quatrillos* par dimanche.



Dans le travail de sanctification qui l'occupait à Azpeitia, Inigo ne pouvait se désintéresser des prêtres. Plus que toute autre, cette réforme était importante; et combien elle était nécessaire jusque dans ces montagnes de Guipuzcoa, où la vie patriarcale semblait devoir conserver, avec la religion des vieilles coutumes, le trésor des mœurs.

Le clergé d'Azpeitia était nombreux. Depuis que Bertrand Yanez de Oñaz, père d'Inigo, d'accord avec le recteur de l'église, avait constitué des bénéfices assurés dans la paroisse, les aspirants à l'état ecclésiastique s'étaient multipliés. A la lettre, le bénéfice faisait le clerc; et on entrevoit les consé-

quences, lorsque la vie du bénéficiaire était peu conforme à la vertu qu'exige la cléricature. Pour obvier à l'inconvénient, le Conseil de ville d'Azpeitia, sous la présidence de Bertrand de Loyola, prit, le 18 décembre 1506, de salutaires ordonnances. Les mauvais exemples qu'on voulait proscrire se produisaient, hélas ! au grand jour. Le recteur Juan de Anchieta, son successeur Pero Lopez de Loyola, frère d'Inigo, furent des prêtres publiquement scandaleux. Quelle influence déplorable de tels exemples devaient exercer sur le clergé attaché à l'église d'Azpeitia ! Il est à peine besoin de le dire.

Outre le recteur, l'église compte huit bénéficiaires et quatorze chapelains, tous Azpeitiens de naissance. Les biens ecclésiastiques sont un fief, d'où l'on écarte soigneusement tout étranger. Dans la querelle avec les Isabelitas dont nous avons parlé plus haut, l'une des prétentions du clergé était que les religieuses ne pourraient prendre, pour le service de leur chapelle, aucun prêtre étranger au pays. Ces biens d'église consistent en dîmes et casuel. Des dîmes les trois quarts, après un prélèvement du recteur, est partagé en neuf parts égales, entre le recteur et les huit bénéficiaires. Pour le casuel, le patron n'a droit qu'à un quart, les trois quarts vont aux bénéficiaires. Les quatorze chapelains n'ont, pour s'entretenir, que leurs ressources personnelles et les aumônes qu'ils peuvent recevoir des fidèles, en retour de leur assistance aux sépultures, neuvaines et autres offices.

Parmi tout ce monde, il y avait grand appétit d'acquérir, peu de zèle pour le bien. Chacun était empressé pour revendiquer ses droits et toucher son dû. Quand il s'agissait du culte divin et du bien des âmes, on se dérobaît à l'envi. Jamais de sermons ; le recteur s'en disait dispensé par ses autres occupations, et les subalternes ne prétendaient pas faire mieux que leur chef. La récitation de Matines et des Heures, à l'église, avait disparu. Dans les cérémonies et les processions, le clergé mettait un laisser-aller peu édifiant. Le jeu tenait, dans la vie de ces hommes inoccupés, la place que l'étude aurait dû tenir, et le vice suivait l'oisiveté.

Cependant la foi demeure; elle n'est pas assez vive pour dominer les passions; elle est assez profonde pour subsister au milieu des pires scandales. Trois ans avant de mourir, et avant que d'entreprendre le voyage de Rome où il allait soutenir ses procès contre les Isabelitas, Pero Lopez de Loyola, malgré l'indignité de sa vie, trace pour le clergé d'Azpeitia un règlement qui fait honneur à son initiative. L'accent n'en est pas très pénétré, mais les articles essentiels du culte sont rappelés avec respect; le clergé tout entier, depuis les prêtres jusqu'aux aspirants au sacerdoce, y sont rappelés à la décence et à l'exactitude, sinon aux bonnes mœurs et au zèle. On prévoyait jusqu'à douze sermons par an à prêcher, par un bénéficiaire désigné par le patron. Et sur les questions de biens, il y a, avec un aveu discret des abus du passé, une indication de l'usage à suivre désormais¹.

Tel est le milieu ecclésiastique d'Azpeitia. Inigo avait un sens trop profond du service exquis que les clercs doivent à la divine Majesté, pour se contenter d'un pareil état de choses. Tandis qu'il était à Azpeitia, ses travaux apostoliques, sa vie de pénitence et de prière, malgré les heureuses influences de l'air natal, le réduisirent à un état fort misérable. Sans en savoir exactement la date, nous savons qu'une longue et dure maladie le tint pour ainsi dire cloué à l'hôpital, durant des semaines. A quoi pouvait-il mieux employer son temps, durant cette réclusion forcée, qu'à essayer de réformer le clergé de sa ville natale? De ses conversations avec le recteur André de Loyola, et les autres, sortit un règlement en date du 23 juin 1535. « Au nom très doux de Jésus et de Notre-Dame sainte Marie, sa mère. Amen! » Ainsi débuta l'acte d'accord des bénéficiaires; et cela suffirait à trahir l'influence d'Inigo. Elle éclate dans les phrases qui suivent où il n'est question que de « fraternelle » répartition des biens, à établir, deux fois par an, aux environs de saint Thomas et de saint Jean; de sorte que le produit du casuel soit désormais partagé également entre

1. Azpeitia. Arch. par.

tous. Par là, justice et charité étaient assurées, parmi des hommes habitués, jusque-là, aux seules inspirations de la rapacité.

Dans cette même année 1535, les vieux registres trahissent, chez certains clercs, le remords des possessions injustes et la volonté de décharger leur conscience d'un poids trop lourd. Don Thomas de Hegurza, dans une supplique à Rome, déclare que le bénéfice de Villarino, extorqué jadis par bulle apostolique, appartient en réalité aux Isabelitas d'Azpeitia, de même que deux chapellenies fondées par le recteur Juan de Anchieta. Andrès de Loyola confesse qu'il a joui conjointement, jusqu'ici, de la Rectorie d'Azpeitia, et du bénéfice qu'il avait auparavant, bien qu'il ne puisse remplir les obligations y attachées. Il déclare vacant, le bénéfice et prie son oncle, Martin Garcia de Loyola, d'y pourvoir; ce que celui-ci fait aussitôt, en présentant, à l'évêque de Pampelune, Domingo de Alzaga, clerc de première tonsure et fils de sa sœur Joaneyça de Loyola. Dans l'exercice de ses droits de patron, Martin Garcia s'était parfois souvenu d'avantager les siens plus que de servir l'Église. En 1527, il avait donné à son fils Pérez de Loyola, étudiant à Salamanque, le bénéfice devenu vacant par la mort de Pedro de Eyzaguirre; en 1529, il avait doté d'une chapellerie son bâtard Gil de Oñaz; en 1531, il avait attaché, à cette dotation contestable, le bénéfice vacant par la mort de Pedro de Aizpuru; en 1531, il avait exigé, du prêtre Martin de Oyarçabal, une rente de 12 ducats d'or pour prix du fermage de la chapellenie dont le Gil de Oñaz, encore étudiant, était titulaire. Tout cela fut discuté, en consultation avec Inigo, sans doute aucun. Le 10 juin 1535, Martin Garcia présente, pour le bénéfice vacant par la mort de Pedro de Aizpuru, don Ascensio de Ortola. Et la mesure se justifie d'autant mieux qu'il pouvait advenir que le Loyola, jusque-là possesseur du bénéfice, renonçât à la cléricature pour suivre la carrière des armes.

Aussi, dans le procès canonique de 1595, le témoin Francisco de Çuola dit-il qu'Ignace réforma le clergé de la ville en

« beaucoup de choses » et particulièrement en ses mœurs, et qu'il procéda comme un évêque ou un juge avec une autorité reconnue de tous ¹. Même s'il n'était point attesté par documents assurés, le fait ne serait pas douteux. Lorsque, le 20 septembre 1539, il écrira à son neveu Bertrand, devenu par la mort de Martin Garcia, chef de la maison de Loyola, Ignace lui fera ces fortes réflexions : « J'ai cette persuasion, en Dieu Notre-Seigneur, que la divine Majesté vous a conservé jusqu'à ce jour et vous a donné l'autorité, principalement pour pacifier et réformer les prêtres d'Azpeitia; le faire sera leur témoigner un véritable amour, comme ce serait les aimer grossièrement, et faire leur malheur, que de le négliger. Encore une fois, je vous en prie, pour l'amour et révérence de Dieu Notre-Seigneur, appliquez à cela toutes vos forces. Que de fois, souvenez-vous en, ce fut là, au temps de mon séjour à Azpeitia, le sujet de nos entretiens ². »



Encore qu'il vécût à l'hôpital, Inigo ne négligeait pas les siens. Dans son cœur, l'amour de la famille n'était pas détruit, mais purifié et surélevé. Quand il est parti de Loyola, en 1521, il a jugé nécessaire de rompre tous les liens. Cette séparation brutale lui paraissait commandée par les circonstances. Jusque-là, la chair et le sang avaient parlé en lui, selon toutes les lois de l'orgueil. Pour imposer à la nature viciée le joug de l'Évangile, il fallait l'éloignement, le silence, quelque chose comme la mort. Maintenant que les passions étaient domptées, que le cœur tout à Dieu était uniquement gouverné par la charité de Jésus-Christ, autre pouvait être l'attitude. Et voilà pourquoi, dès 1532, Inigo a commencé à entrer en correspondance avec son frère Martin Garcia; voilà pourquoi il est revenu dans sa ville natale.

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 209.

2. *Ep. et instr.*, I, 148.

Toutefois, ces rapprochements laissent à l'affection d'Inigo pour les siens toute son élévation et toute sa liberté. Il ne les aime qu'en Dieu et pour Dieu. Dans sa lettre de 1532 à son frère Martin Garcia, il écrit une phrase qui nous révèle le fond de son cœur et explique toute sa conduite. « Vraiment, je ne saurais aimer une personne en cette vie, qu'autant qu'elle fait tout son possible pour servir et louer Dieu Notre-Seigneur. » Que tous les Loyola en fussent là, et Martin Garcia en particulier, Inigo en doutait fort, avant de revenir à Azpeitia. Depuis qu'il vivait si près des siens, il savait au juste à quoi s'en tenir; de là ses efforts, pour amener à Dieu tous les membres de sa famille.

L'accord avec les Isabelitas, le règlement du clergé dont André de Loyola était recteur, importait fort. Le bien public y était intéressé, autant que la conscience des Loyola. La dignité morale de la vie importait davantage encore. Et sur ce point, combien le mal était profond et invétéré! Le père d'Inigo avait laissé de fâcheux exemples que les siens n'avaient que trop fidèlement suivis. Pero Lopez de Loyola, Martin Garcia de Loyola, Maria Saenz de Arriola, Juan de Eyzaguirre, avaient une conduite peu régulière. Ramener ces pécheurs publics au respect du Décalogue était d'autant plus urgent, que l'autorité de la famille de Loyola était grande dans le pays. Si zélé pour inculquer à tous le service fidèle de la divine Majesté, comment Inigo aurait-il abandonné les siens au feu de leurs passions mauvaises? Sûrement, ils furent de ceux qu'il prêcha avec le plus d'ardeur, de tendresse et de persévérance. Non seulement les actes notariés établissent que ces hommes de foi ne voulurent pas quitter ce monde, avant de faire les justes réparations de leurs fautes, mais bien avant la fin, ils se rangeront au devoir; et pour demeurer fidèles, demanderont aux sacrements fréquemment reçus, la victoire sur leurs vices. Avant que d'en venir là, la lutte fut longue. Vers la fin du séjour même d'Inigo, à Azpeitia, les scandales continuaient. Pour les empêcher, l'homme de Dieu n'hésita pas à tenter un coup hardi, à la manière des saints.

Bien des fois, les siens avaient renouvelé leurs instances pour qu'Inigo vînt à Loyola passer quelques jours. Madeleine Araoz s'acharna particulièrement, dans une de ses visites à l'hôpital, pour obtenir cette condescendance, Inigo résista. Afin de vaincre une fermeté qui semblait invincible, Madeleine se jeta à genoux et supplia Inigo, au nom de la passion du Christ, de ne pas refuser de venir au château. Inigo réfléchit, il revit la vieille *Casa Solar* qu'il avait quittée en 1521; et il y demeura au moins une nuit¹. Sachant ce qui se passait, il se mit en observation. La complice attendue par l'un des maîtres de la maison ne tarda pas à paraître. Inigo l'arrêta, lui fit avouer son dessein et la garda dans sa chambre jusqu'au jour². On pense que ce sauvetage eut un épilogue, dans une conversation toute apostolique avec l'intéressé. Dieu seul pourrait dire combien Martin Garcia dut aux exemples et aux exhortations de son saint frère, de ses chances de salut éternel³.

Son mariage avec Madeleine de Araoz avait été béni. Bertrand, Juan Pérez, Martin Garcia, Milián, Maria Vélez, Magdalena, Catalina, Marina Usoa, formaient au château de Loyola, une belle couronne d'enfants. Joaneyça et Pétronilla de Loyola, sœurs d'Inigo, Maria de Vicuña, sa cousine, avaient aussi leur descendance. Dans le zèle et les bénédictions de leur saint oncle, tous eurent une part assurément, quoique, pour certains d'entre eux, nous ne puissions dire laquelle. Milián de Loyola entra dans la Compagnie de Jésus et y mourut jeune. Par son mariage avec Juan Martinez de Lasao, secrétaire de l'Inquisition d'Espagne, Catalina de Loyola deviendra l'une des protectrices insignes de la Compagnie naissante en Espagne. Marina Usoa prolongera jusqu'en 1595 une vie toute remplie de bonnes œuvres; sans déposer de vive voix dans le

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 188. Témoignage de Domenga de Ugarte.

2. Ces détails furent confiés par Ignace au P. Tablares à Rome. Celui-ci les redit au P. Gil Gonzalès qui les répéta à son tour au P. Cristóbal de Castro, lequel les a consignés dans *Historia Varia rerum Societatis Jesu*.

3. Dans le codicille ajouté le 24 novembre 1538 à son testament du 19, Martin Garcia a fait réparation de ses scandales.

procès canonique institué par l'évêque de Pampelune, elle donnera pourtant son témoignage sur les héroïques vertus de saint Ignace. Simona de Alzaga et Francisca de Acharán, filles de Joaneyea, sœur d'Inigo, seront témoins de quelques prodiges dont nous parlerons. Maria d'Arriola, fille de Pétronilla, sœur d'Inigo, entrera au couvent des Isabelitas; Potentiana de Loyola, fille naturelle du recteur Péro de Loyola, sera *freyla* de la Basilique de Saint-Michel. Ana Vélez de Alzaga, fille de Maria de Vicuña, par son mariage avec Nicolas Saenz de Elola, soldat enrichi dans les guerres des Indes, deviendra la fondatrice des écoles et de la caisse de dotation d'Azpeitia. Sans témérité dans la conjecture, on peut croire que ce sont là autant de faits heureux par où s'est prolongée, dans la famille des Loyola, l'action sanctifiante d'Inigo, durant les trois mois qu'il passa à Azpeitia, en 1535.

La dernière ou l'une des dernières traces de ce passage béni, fut encore une marque de chrétienne tendresse qu'Inigo donna aux siens. Beltran Lopez de Gallaystegui et Martin Garcia de Loyola avaient à régler des questions d'intérêts qui probablement les divisaient. La mère de Beltran, sœur d'Inigo, n'avait jamais reçu paiement de sa légitime. Le 19 juillet 1535, elle vint, d'Anzuola où elle résidait, à Loyola; et l'accord se fit. Le 23, Beltran achète à son oncle Martin Garcia, un cheval de poil châtain pour trente ducats d'or, vieux et de poids. L'acte est dressé à Loyola même, par le notaire Pero Garcia de Loyola, et Inigo y signe comme témoin.

* * *

Nous avons parlé de la maladie du saint homme; vers la fin du mois de juillet, il se sentit mieux. « Dès qu'il fut guéri, dit-il lui-même ¹, il délibéra de partir. » Sa manière de voyager nous est connue depuis 1521. Il laissa à l'hôpital le bidet que ses compagnons lui avaient acheté à Paris, bien décidé à faire

1. Gonzalès de Camara, n. 89.

sa route à pied et sans argent. Son frère en eut grand courroux et honte. Depuis les adieux de 1521, il n'avait rien changé à ses idées d'honneur mondain; tout ce qu'il avait vu de ses yeux, dans la vie sainte d'Inigo, l'avait touché au fond de l'âme, sans entamer ses préjugés de gentilhomme. Mais la résolution d'Inigo était inébranlable; il voulait partir sans bruit, comme il était venu. Il s'en alla de nuit. Par condescendance, il consentit seulement à monter à cheval et à marcher escorté des siens jusqu'aux frontières de Guipuzcoa. Arrivé là, il fit ses adieux à son frère et à ses parents; puis, à pied et sans le sou, il prit la direction de Pampelune.

Quand le pèlerin eut disparu, pas un Azpeitien qui ne pensât que la ville avait perdu un saint. Aux heures de sa jeunesse militaire, Inigo avait été un chrétien inconséquent, comme tant d'autres autour de lui; il avait apporté sa part au milieu des mauvais exemples dont le pays abondait. Cent jours de vertu héroïque abolirent tout ce passé. Dans l'esprit des Azpeitiens de 1535, une seule image demeurera; celle d'un pénitent, vêtu de serge grise et chaussé de sandales, qui passe ses jours à catéchiser les enfants, à prêcher les peuples, à servir les malades, à nourrir les pauvres du pain qu'il mendie. Jamais ces Guipuzcoans n'oublieront qu'ils ont eu, devant les yeux, une incarnation vivante de l'humilité, de la mansuétude et de la charité chrétiennes. Tous ceux qui l'approchèrent, dirent avec l'émotion de la reconnaissance : j'ai vu un autre Christ. D'autant qu'au milieu de ses compatriotes, il ne fut pas seulement un apôtre infatigable, un modèle de vertu, un orant extraordinaire, mais un thaumaturge désigné d'en haut à la vénération de tous par le don des miracles.

Parmi les malades de l'hôpital de la Madalena, se trouvait un homme que l'on appelait Bastida, du nom de son lieu d'origine. Il était atteint du haut mal, depuis plusieurs années. Un jour qu'il errait dans la maison, il eut une crise. Lorenza de Ugarte, qui était présente, alla avertir Inigo. Celui-ci vint et prit le malade par la main, tandis que l'administrateur de l'hôpital, Pero Lopez de Gariyn, aidé de quelques hommes,

liait l'épileptique. Durant quelques instants, Inigo resta ainsi, tenant d'une main Bastida, tandis que l'autre était levée vers le ciel dans une attitude de prière; puis, l'homme de Dieu posa sa main sur la tête du malade. Depuis ce jour, Bastida n'eut plus de crises et tous le virent longtemps aller à l'hôpital et par la ville, parfaitement guéri. Le même fait est attesté par Dominga de Alcorta et Potentiana de Loyola¹.

Lorenza, Potentiana et Dominga racontent encore. De Zumaya, une femme de famille honorable vint à l'hôpital, attirée par la réputation sainte d'Inigo. Elle était phtisique. Pendant deux jours, elle écouta les instructions du pèlerin. Après quoi, elle le pria de la bénir et de demander à Dieu sa guérison. Inigo se défendit d'abord, disant qu'il n'était pas prêtre; il la bénit pourtant et la malade reprit le chemin de Zumaya. Une vingtaine de jours après, elle offrit à Inigo un panier de poisson frais. Inigo lui conseilla de le vendre plutôt et d'en donner le prix aux pauvres : « J'ai assez d'argent sans cela », reprit la femme. Inigo accepta alors le cadeau et fit distribuer le poisson aux pauvres de l'hôpital. La visiteuse, depuis ce jour, se trouva en bien meilleur état de santé².

Des gens de Biscaye amenèrent à la Madalena une possédée. Depuis quatre ans qu'elle était ainsi, elle n'avait pas de repos; ils prièrent Inigo de chasser le démon. Inigo répondit qu'il n'était pas prêtre, mais qu'il recommanderait à Dieu la malheureuse. Bientôt la possédée fut délivrée³.

Dieu seul sait par quelles ferventes oraisons et cruelles austérités, le pèlerin méritait la faveur du ciel. Il lui était toutefois impossible de si bien dissimuler sa vie de pénitence et de prière qu'il n'en parût quelque chose au dehors, pour la plus grande édification de ceux qui surprenaient par hasard ce secret. Un jour qu'Inigo gardait le lit, miné sans doute par cette fièvre qui le prenait souvent, Lorenza de Ugarte lui vint dire que des auditeurs nombreux étaient groupés

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 186, 192, 215, 223.

2. *Ibid.*, II, 128, 192, 215.

3. *Ibid.*, II, 187, 192, 199, 243.

autour de l'hôpital et l'attendaient. Immédiatement, le malade demanda ses habits pour se lever. Lorenza les lui donna et elle s'aperçut, en approchant, qu'il portait un cilice et une sorte de chaîne de fer; elle posa une question. Inigo la laissa sans réponse et la pria de s'en aller aussitôt¹. Une autre fois, le saint homme recevant la visite de Marina-Usoa de Loyola, sa nièce, il la pria de lui porter secrètement du vin cuit. Marina le fit et alors son oncle lui demanda de lui en laver les épaules. Il les avait, observa Marina, tellement blessées, enflées et déchirées par ses cruelles disciplines, que les chaires étaient comme pourries ou gangrenées.

Parfois la Providence a permis à des Azpeitiens d'apercevoir mieux encore que les traces des effrayantes mortifications de leur compatriote. Deux autres nièces d'Inigo, Marina de Arriola et Francisca de Alzaga, en remplissant auprès de leur oncle quelque bon office d'infirmières, au temps où il fut particulièrement malade, à l'hôpital, s'attardèrent un soir auprès de sa couche. La nuit était tombée, il était environ dix heures. Inigo leur dit d'aller se reposer. Sachant qu'il aimait qu'on exécutât vite ses sortes de demandes, elles se retirèrent aussitôt. Comme, à dessein, elles laissèrent la chandelle allumée, afin que le malade ne fût pas dans les ténèbres, il leur dit de l'éteindre. Elles l'éteignirent et sortirent. Tandis qu'elles s'éloignaient, elles entendirent Inigo parler à haute voix; leur curiosité fut piquée; elles revinrent sur leurs pas sans bruit; et, à leur grande surprise, elles virent la chambre toute illuminée comme si on y eût allumé des torches. Inigo les vit et leur commanda de s'en aller. Elles partirent toutes troublées. Le lendemain, quand elles revirent leur oncle, elles demandèrent : « Qu'était-ce donc que cette lumière que nous vîmes ? » Inigo leur imposa silence et leur dit de ne parler de rien à qui que ce fût².

Cette pauvre chambre de l'hôpital de la Madalena, éclairée

1. *Ibid.*, II, 184.

2. *Scr. de S. Ign.*, II, 187-188.

d'une splendeur céleste est le symbole de la trace lumineuse laissée par Inigo dans tout le pays d'Azpeitia. Lorsque, quatre ans après, le jeune Antoine de Araoz, sans être encore prêtre, viendra évangéliser le Guipuzcoa, ses triomphes apostoliques auront, dans le souvenir de son saint oncle, leur cause la plus profonde. C'est dans la tradition séculaire de ce souvenir qu'a sa racine le culte fidèle qu'aujourd'hui encore Azpeitia rend au fondateur de la Compagnie de Jésus.

CHAPITRE XI

L'HÔTE DE VENISE

(Juillet 1535-janvier 1537).

Lorsque, vers la fin de juillet 1535, Ignace quitta sa ville natale où il venait de passer trois mois, ce fut pour aller donner des nouvelles de ses compagnons de Paris à leurs propres familles.

Il commença par la Navarre, ces pèlerinages de l'amitié ¹. François de Xavier lui avait confié pour Michel, son frère aîné, une lettre ², où il disait du porteur :

« Que j'aie connu maître Inigo ç'a été pour moi une grâce insigne de Notre-Seigneur. Je vous le déclare, et y engage ma parole, je ne saurais de ma vie m'acquitter envers lui, tant je lui ai d'obligation. Que de fois, en mes difficultés, il m'a aidé de sa bourse et par ses amis ! Mais je lui dois plus encore : c'est grâce à lui que je me suis éloigné des compagnies perverses. Encore inexpérimenté, je n'en discernais pas le danger ; à l'heure présente, les sentiments hérétiques de ces hommes ne sont plus un mystère à Paris ; et je voudrais, pour tout au monde, ne les avoir jamais fréquentés. Ce service, fût-il le seul, je ne sais quand j'en pourrai payer le dette au seigneur maître Inigo... Lui étant redevable d'un tel bien, je vous prie de lui faire l'accueil que vous me feriez à moi-même... Je vous en prie de tout mon cœur, mettez à profit l'occasion qui vous est offerte de connaître le seigneur Inigo, et de converser avec lui. Tout ce qu'il vous dira, croyez-le. Il est à tel point homme de sainte vie, homme de Dieu, que de ses entre-

1. Gonzalès de Camara, n. 73.

2. *Mon. Xav.*, I, 202-206.

tiens et de ses conseils vous vous trouverez fort bien, je vous l'affirme...

« Quant à ce que le seigneur maître Inigo vous dira de ma part, vous me ferez la grâce d'y donner le crédit que vous donneriez à mes propres paroles. De lui, vous apprendrez mes nécessités et mes peines; mieux que personne, il est en état de vous les exposer, personne au monde ne les connaissant mieux que lui; et si vous désirez soulager ma pauvreté, le seigneur maître Inigo, qui vous remettra la présente, recevra ce qu'il vous plaira de me donner...

« D'ici, je ne vois plus rien de nouveau à vous faire savoir, depuis que notre cher neveu s'est enfui de l'Université. Je courus après lui jusqu'à Notre-Dame de Cléry, à trente-quatre lieues de Paris. Je vous prie de me faire savoir s'il est arrivé en Navarre; je crains fort qu'il ne soit jamais bon.

« Pour ce qui s'est passé au sujet des hérétiques de ce pays-ci, le seigneur maître Inigo vous dira tout ce que je pourrais vous en écrire. »

En 1535, Miguel de Xavier est le chef de la maison. Sa mère, Marie de Azpilcueta, est morte depuis l'été de 1529. Marié à Isabel de Gony y Peralta, Miguel mène au *Castillo* paternel, la vie d'un gentilhomme plus riche en fierté qu'en écus. Dans sa famille, comme dans celle de sa femme, on a payé cher la fidélité aux rois de Navarre. Le pardon de Charles-Quint n'a pas refait la fortune détruite. C'est pour cela que de Xavier, on n'envoie rien à François, qui l'aide à vivre à Paris. Mais, en revanche, on se préoccupe de son âme, de sa foi. Par les étudiants navarraïss, qui, leurs grades conquis, regagnent leurs montagnes, on a dû recueillir des bruits fâcheux. Le fils des Jassu et des Azpilcueta peut être pauvre, mais non hérétique. On lui a adressé, par l'intermédiaire d'un « frayle », des remontrances; on est peiné qu'il se soit lié avec des gens suspects dans la foi, comme un certain Inigo ¹.

On devine le trouble de Michel de Xavier, lorsqu'il se

1. L. Cros, *S. François de Xavier*, I, 115-117, 126, 136.

trouva en face d'Inigo en personne. Il eut sans doute vite fait de se convaincre que ce basque ressemblait plus à un saint qu'à un luthérien; et que, décidément, François n'exagérait rien en louant maître Inigo comme son bienfaiteur insigne. Mais des jours passés par Ignace à Xavier, nous ne savons rien, ni par lui, ni par François, ni par Miguel. Aucune lettre, aucun papier de famille ne subsiste, qui nous éclaire sur cette rencontre. Là où nous aimerions voir et entendre, nous sommes réduits à imaginer. Nous savons seulement, grâce aux archives du chapitre de Pampelune, que, en 1536, Michel fait délivrer à son frère, les lettres de noblesse qu'il sollicitait vainement depuis 1531; et que Remi de Goni, beau-frère de Miguel et trésorier de la cathédrale, fait donner à François un canonicat à Pampelune¹. Mais, lorsque ces pièces arrivèrent à Paris, François se souciait peu de rentes et d'honneurs; il n'aspirait plus qu'à la folie de la croix.

Inigo, nous n'en pouvons douter, édifia ses hôtes de Xavier par ses discours célestes et son désintéressement. Il ne dut guère s'attarder là; il avait à parcourir la moitié de l'Espagne. Peut-être fit-il halte à Pampelune, et voulut-il revoir le lieu où un boulet français, en lui fracassant les jambes, l'avait couché sur un lit de douleur, qui était devenu un lit de réflexions saintes et de miraculeuse conversion. Depuis le 20 mai 1521, quel chemin parcouru! S'il revint au pied des remparts qu'il voulait jadis défendre jusqu'à la mort, l'ancien page du duc de Nájera dut saluer ces hautes murailles par un cri de reconnaissance.

De Pampelune à Almazán, la route est longue. Inigo la fit à pied. Il avait des lettres à remettre au père de Laynez. Que disaient ces lettres? Xavier nous en révèle un détail dans le passage suivant de son épître à Miguel². « Maître Inigo doit se rendre à Almazán, chargé qu'il est de lettres d'un de ses amis, originairè d'Almazán, qui étudie dans cette Université.

1. *Id.*, I, 139-140.

2. *Id.*, I, 137.

Or, cet ami, bien pourvu, reçoit ses fonds par voie très sûre; et il écrit à son père que si le seigneur Inigo lui donnait de l'argent, pour des étudiants de Paris, il le lui fasse parvenir avec le sien et de même monnaie. » Dans sa charité pour ses compagnons d'étude, il est fort probable qu'Inigo avait réuni quelques écus à leur envoyer; il ne put manquer de les remettre à Jean Laynez, pour que l'excellent homme le fît parvenir à Paris par ses intermédiaires habituels. Lorsque Jean Laynez et sa femme Isabel Gomez avaient envoyé leur fils Diégo étudier dans les Universités de Siguenza et d'Alcalá, ils ne doutaient pas qu'il ne fît son chemin. Maître Inigo put leur assurer que, dans les écoles de Paris, Diégo avait appris plus encore; et qu'il marchait à grands pas dans la voie de la science des saints.

D'après les dictées faites au Père Gonzalès de Camara, Inigo passa par Siguenza¹. Peut-être Laynez lui avait-il donné quelque lettre pour quelque professeur de cette école, dont la gloire antique pâlisait à côté du soleil levé sur Alcalá.

C'est au pied des chaires d'Alcalá que Diégo Laynez et Alonso Salmeron s'étaient rencontrés et liés d'amitié. Salmeron était Tolédan. Inigo alla de Siguenza à Tolède, pour faire les commissions de Salmeron à ses parents. Il est probable qu'au temps où il était page de Velazquez, il avait admiré Tolède. Mais aujourd'hui il n'avait pas les mêmes yeux. Que lui dirent le Tage roulant dans son lit de rochers, le pont d'Alcantara, San Juan de las Reyes, la cathédrale et l'Alcazar? Charles-Quint était alors dans toute sa gloire. De l'héritage de Ferdinand le Catholique, il avait fait l'empire le plus étendu, le plus riche et le plus glorieux qu'il y eût au monde. En voyant au sommet du promontoire de granit, dont le Tage baigne le pied, l'Alcazar étendre sur la ville, comme un aigle, ses ailes puissantes, l'ancien soldat de Pampelune devait penser que le Louvre de nos rois, caressé par la Seine, avait bien humble apparence... Encore quatre ans, l'impératrice Isabelle mourra

1. Gonzalès de Camara, n. 90.

à Tolède, l'empereur épouvanté, s'enfuira dans un monastère, et François de Borgia jurera dans son cœur, en face du cercueil ouvert qui contient la dépouille empuantie de l'impératrice, de ne plus servir des maîtres qui meurent. De cet avenir tragique, Inigo ne sait rien; mais son cœur est plein de ce désenchantement des grandeurs humaines. S'il alla prier, comme on n'en peut douter, dans les églises de Tolède, en voyant les dalles funéraires sous lesquelles dorment tant de prélats, de princes et de rois, son âme ardente ne devait-elle pas redire le *quid prodest*, dont il avait si longtemps fatigué les oreilles de François de Xavier?

Il ne paraît pas que, de Tolède, Inigo soit allé au pays de Bobadilla. Celui-ci avait perdu son père, François Alfonse, depuis 1517; peut-être, en 1535, sa mère, Catherine Perez, était-elle morte aussi. François et Catherine, s'ils étaient de condition médiocre, avaient une religion profonde. Ils avaient élevé leur fils dans la crainte de Dieu et l'avaient habitué à fréquenter les églises avec dévotion ¹. S'ils avaient reçu la visite d'Inigo, ils auraient eu grand peine à comprendre comment, à 28 ans, Nicolas n'avait pas encore terminé ses études, bien qu'il eût été professeur de philosophie à Valladolid et à Paris même. Mais combien ils auraient été heureux d'apprendre que leur fils serait prêtre, prédicateur de l'Évangile, sauveur d'âmes. Que pouvaient rêver de plus beau ces Espagnols, dans la ferveur de leur foi?

Partout, à Tolède, à Almazán, à Xavier, on offrit à Inigo, de l'argent pour les besoins de son voyage; en dépit des pressantes instances qui lui furent faites, il n'accepta rien ². Depuis longtemps, il avait vérifié dans sa vie la vérité de la parole du Sauveur aux apôtres : « Vous a-t-il jamais manqué quelque chose? » Sa confiance dans la Providence divine était absolue.

De Tolède, il se rendit à Valence, à pied, comme il avait coutume. Peut-être tout son dessein, en allant à Valence,

1. *Mon. Bobad.*, 613.

2. Gonzalès de Camara, n. 90.

était-il de revoir Jean de Castro, cet étudiant de Paris, qu'il avait décidé à renoncer au monde, avec Péralta et Amador; et dont la conversion avait soulevé presque une émeute au collège de Sainte-Barbe. Inigo avait pu apprendre à Tolède, d'où Castro était originaire, que son ami d'autrefois était chartreux à Valence. En tout cas, il note soigneusement qu'il eut un entretien avec ce fils de Saint-Bruno, avant de s'embarquer à Valence ¹.

Il resta huit jours à la Chartreuse du Val Christi. Les bons moines auraient voulu le retenir plus longtemps auprès d'eux, pris par la peur qu'il ne tombât entre les mains du corsaire Barberousse, dont les galères sillonnaient la Méditerranée. Mais lui souriait de ces discours effrayants. Sans hésiter une minute, il prit passage sur un grand vaisseau en partance. Survint bientôt une forte tempête. Le gouvernail fut brisé. Tous, à bord, étaient persuadés que seul un miracle pouvait sauver les passagers. Inigo se prépara à la mort, par un sérieux examen de conscience. Malgré ses fautes passées, il ne redoutait pas le jugement de Dieu, de qui il espérait le pardon; mais son cœur était accablé « de confusion et de douleur, pour n'avoir pas bien usé des grâces et des dons accordés par le Seigneur ² ». On échappa au naufrage. Peut-être le vaisseau fut-il rejeté par la tempête sur la côte de Barcelone³? La traversée jusqu'à Gênes, se fit sans accident.

De Gênes, où il parvint vers la mi-novembre, Inigo partit pour Bologne. Il lui arriva de s'égarer et de s'engager dans un chemin qui longeait un fleuve. C'était un sentier frayé au bord d'un escarpement qui dominait de très haut le lit des eaux. A un point, ce sentier était tellement étroit, que le voyageur, ne sachant plus s'il devait avancer ou reculer, se prit à marcher à quatre pattes. Sa peur était grande. Le moindre faux

1. *Id.*, n. 90.

2. *Id.*, n. 90; *Ep. et instr.*, I, 96; Le Vasseur (*Ephem. ord. cart.*, II, 447-452) relate la visite d'Inigo à la Chartreuse du Val de Cristo.

3. Par là s'expliquerait le fait affirmé par Polanco (*Cron.*, I, 53) qu'Ignace est allé de Valence à Barcelone.

mouvement l'eût précipité dans le fleuve. Cette marche singulière et pénible dura longtemps. Jamais en sa vie, Inigo n'avait souffert pareille angoisse. Il finit par sortir d'embarras; mais comme il allait entrer à Bologne, il tomba d'une passerelle dans le ruisseau. Quand il en sortit trempé jusqu'aux os, et les vêtements souillés de boue, les gens qui l'aperçurent, l'accueillirent par des plaisanteries. A travers les rues, il demanda l'aumône, de porte en porte¹.

Pour se loger, il alla droit au collège espagnol de la ville. Pedro Rodriguez de la Fuente del Sancho, professeur de droit canon et recteur de l'Université, gouvernait la maison². On fit bon accueil au voyageur; on lui donna des vêtements, pendant qu'on lavait les siens. Quant à lui, il examina si, dans cette Université fameuse, et au milieu de ses jeunes compatriotes, il ne pourrait pas achever ses études. Il se décida d'autant mieux à ce parti, que les secours d'Isabel Roser lui arrivèrent tandis qu'il était encore à Bologne³. On était d'ailleurs au début de l'année scolaire. Mais le climat éprouva la santé de l'étudiant, affaibli par tant de privations et de fatigues. Vers la mi-décembre, il tomba malade et garda le lit pendant sept jours, tremblant de froid et de fièvre, et travaillé par ses habituelles douleurs d'estomac. Dès qu'il fut debout, après les fêtes de Noël, il partit pour Venise, où il arriva vers la fin de décembre 1535. Il y passera seul, toute l'année 1536, en attendant que ses amis l'y rejoignent pour le pèlerinage aux Lieux Saints.



Durant ces douze mois, il s'occupera d'achever ses études de théologie en son privé, dans les loisirs que lui laissait sa vie de prière, de pénitence et d'apostolat. Venise n'a pas d'université. La plus voisine est celle de Padoue; il n'y a pas trace qu'Inigo en ait suivi les cours. Force nous est de conclure

1. Gonzalès de Camara, n. 91.

2. Tacchi Venturi, *Storia*, II, 85.

3. Polanco, *Cron.*, I, 54.

qu'il aura organisé à sa mode — nous ignorons comment — sa vie intellectuelle.

Dans une lettre ¹, écrite le 12 février 1536 — un mois et demi après son arrivée à Venise — lui-même nous apprend qu'Isabel Roser lui a envoyé douze écus; « qu'en avril, elle lui enverra assez d'argent pour qu'il puisse achever ses études ». Il constate que cette provision le met à l'abri du besoin pour toute l'année et en mesure « d'acheter quelques livres et les autres choses nécessaires ». Il remercie Jayme Cazador, archidiacre de Barcelone, de « l'aumône que, pour l'amour de Jésus-Christ, il lui a envoyée » et de la promesse qu'il lui fait de lui continuer « les secours accoutumés ». Jamais Ignace n'aurait accepté de recevoir de semblables offres, s'il ne s'était considéré comme étudiant; s'il n'avait voulu réserver, pour l'étude, le temps qu'il passait jadis à recueillir de porte en porte son pain de chaque jour. Vu le caractère de l'homme de Dieu, la conclusion est certaine.

L'archidiacre barcelonais le pressait de revenir en Espagne et à Barcelone, pour y prêcher. Ignace répond : Certes, j'en ai le désir; « quand j'aurai terminé mes études, ce qui sera du carême prochain à celui de l'année suivante », j'espère bien ne pas rester une année encore, sans porter la parole de Dieu en Espagne; et je commencerai par Barcelone, car il n'est aucun endroit du monde « à qui j'aie autant d'obligation et de dettes ». Ceci, bien entendu, « à moins que Dieu Notre-Seigneur ne me mette, hors d'Espagne, en des entreprises plus laborieuses et humiliantes pour moi », de quoi d'ailleurs « je ne sais rien de certain ». Mais quoi qu'il arrive, pour prouver la vérité de ce que je dis, je déclare que « mes études achevées, j'enverrai aussitôt à Barcelone le peu de livres que j'ai ou pourrai avoir; j'ai déjà dit à Isabel Roser que je lui ferai cet envoi ² ». Cette lettre à Jayme Cazador est décisive. Ignace, durant cette année 1536 passée à Venise, poursuit ses

1. *Ep. et instr.*, I, 93-94.

2. *Ibid.*, I, 95-96.

études; nous ignorons en quelles conditions; mais le fait est indubitable.

Nous sommes mieux renseignés sur son activité de directeur spirituel. La lettre à Jayme Cazador en témoigne déjà. L'excellent archidiacre lui avait parlé de trois neveux qui se trouvaient à Paris et le tenaient en inquiétude. Dans son zèle charitable, Ignace répond qu'il a écrit à un ami de les voir. Au sujet de la maladie d'un Mossen Claret, de Barcelone, il exhorte Cazador à préparer son ami à la mort et à faire son testament. Sur quoi, il expose ses principes. Puisque Claret n'a pas d'enfants ni de parents proches, le plus sage est qu'il rende tout à celui qui lui a tout donné, en consacrant tous ses biens à des œuvres pies. Selon saint Grégoire, il est de plus grande perfection de faire les pauvres ses héritiers; mais, s'il existe des parents, pauvres eux-mêmes, ils doivent avoir la préférence. Quant à laisser sa fortune à quelqu'un « pour nourrir des chevaux et des chiens, pour grandir ses titres, dignités et le faste du monde, vraiment, observe Ignace, je n'y puis consentir ¹ ».

Cazador lui avait exprimé le désir de le mettre en communication, quand il viendrait à Barcelone, avec une « béate » favorisée de Dieu et dont il dirigeait la conscience. « Assurément, dit Ignace, quand j'aborde quelqu'un pour lui parler de Dieu Notre-Seigneur, fût-il pécheur, c'est moi qui gagne; à plus forte raison, s'il s'agit d'une servante choisie de Dieu Notre-Seigneur, dois-je tirer un plus grand profit. » Il accepte donc, par avance, le rendez-vous proposé, « si cela doit tourner au service et à la gloire de Dieu et au plus grand avancement » des deux intéressés ².

Finalement, Cazador l'avait consulté au sujet d'une religieuse du monastère de Sainte-Claire, qui se trouvait en péril dans sa communauté. Nous l'avons déjà dit, au xvi^e siècle, c'étaient des Bénédictines qui étaient établies dans l'ancien

1. *Ibid.*, I, 94-95.

2. *Ibid.*, I, 96.

couvent des Clarisses; et le désordre était assez grand dans ce cloître sans clôture. Ignace estime qu'il est trop mal instruit de la situation pour indiquer une ligne de conduite. Il ne peut que pleurer et prier, afin que le démon, implacable ennemi de la nature humaine, ne gagne pas la victoire, en perdant des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang. Au surplus, il lui paraît impossible, si la religieuse en question veut vraiment servir Dieu, que Dieu l'abandonne, même dans la maison relâchée où elle se trouve. Lui, Ignace, qui n'est qu'un homme, aiderait de tout cœur quelqu'un qui s'attacherait à lui; que ne fera pas Notre-Seigneur qui est Dieu et a voulu mourir pour nous sauver? C'est son habitude de donner de l'entendement et non de l'enlever, de la confiance et non de la défiance. Les troubles que la moniale éprouve peuvent venir de sa faute; il y a des péchés de tant de sortes! S'il n'en est rien, il faudrait conclure que Dieu, voyant cette âme exposée à ne point profiter des dons reçus et à manquer de persévérance dans le bien, l'a soumise à un régime de tentations et de désolations pour la tenir dans la vigilance, tout en la gardant du péché¹.

Cazador nommait peut-être cette religieuse en peine. En tout cas, nous pouvons croire qu'elle n'était autre que Thérèse Rejadell, dont le nom reviendra dans cette histoire. Dans l'angoisse de son âme, elle avait recouru non seulement aux lumières de Cazador, mais aussi de Cácerès². Et Cácerès avait écrit à Inigo, contant les faits et donnant sa manière de voir. Thérèse Rejadell finit aussi par interroger directement Inigo. Éclairé par tous ces renseignements sur la situation vraie du monastère de Sainte-Claire et sur le cas de Thérèse Rejadell, Inigo répond par une longue consultation où il explique, avec une limpidité admirable, les règles du discernement des esprits, à l'usage de la moniale barcelonaise. En deux mots, le démon la trompe; non point en la faisant pécher, mais en lui inspi-

1. *Ibid.*, I, 97.

2. Ce Cácerès est cet ancien compagnon d'Ignace à Alcalá, dont nous avons déjà parlé.

rant une « fausse humilité » et de « vaines terreurs »; afin de lui enlever la paix du cœur et le courage de faire pour Dieu de grandes choses. « S'il plaît à Dieu, conclut-il, nous nous verrons bientôt à Barcelone, et nous pourrons alors entrer dans le fond même de certaines questions. En attendant, puisque Castro¹ est plus près de vous, je crois que vous feriez bien de lui écrire; il ne saurait vous nuire et peut vous aider ². »

Dans une seconde lettre, Ignace touche quelques autres points de la vie spirituelle. Thérèse Rejadell lui avait dit que, dans son ignorance et petitesse, elle se sentait peu aidée, en recevant de la part de plusieurs des directions trop générales. Nous sommes d'accord, réplique Ignace : « Qui détermine peu, comprend peu et aide encore moins. » Puis il expose ses vues sur la méditation. Si l'intelligence y travaille beaucoup, le corps se fatigue. Mais il y a d'autres oraisons « ordonnées et reposées », plus faciles pour l'esprit et sans fatigue pour le corps. Il faut conserver la santé. Les méchants en abusent parce qu'ils ont l'âme dépravée; elle sert grandement à ceux dont le cœur est à Dieu tout entier. Quant à Thérèse Rejadell, qu'elle se souvienne que le Seigneur l'aime et qu'elle lui rende amour pour amour. Si des pensées mauvaises, impures, sensuelles, se présentent, ou si l'âme se rapetisse et s'attédie, à condition que la volonté n'y soit pour rien, mépriser tous ces accidents. Ni saint Pierre, ni saint Paul n'ont été exempts de difficultés. « Ce ne sont pas les bonnes œuvres des bons anges qui nous sauveront; ainsi ne saurions-nous être entamés par les mauvaises pensées et faiblesses, tant que le démon, le monde et la chair sont seuls à nous les présenter. C'est notre âme que Dieu veut conforme à sa volonté; lorsqu'elle est conforme, elle gouverne le corps, selon la même volonté divine. En cela est notre grande guerre et le bon plaisir de l'éternelle et souveraine bonté ³. »

On imagine qu'Inigo, si grande que fût l'inclination de son

1. Castro, compagnon d'Ignace à Paris.

2. *Ep. et inst.*, I, 99-107.

3. *Ibid.*, I, 107-109.

cœur à secourir les âmes de Barcelone, ne négligeait pas les occasions qui s'offraient d'aider celles de Venise. Là, comme partout où il est passé, il multiplie les entretiens spirituels et il recrute des retraitants. Lui-même le dit dans ses dictées à Gonzalès de Camara; il ajoute que ses retraitants les plus signalés furent « maître Pierre Contarini, maître Gaspar de Doctis, un espagnol nommé Rojas, un autre espagnol qui s'appelait le bachelier Hoces¹ ». Il aurait pu nommer encore Martin de Zornoza et Jean Hélyar².

Martin de Zornoza est un gentilhomme basque, que ses affaires ont conduit un temps à Londres, et qui est en 1536 consul d'Espagne à Venise. Son nom est mentionné dans la correspondance du saint³, comme celui d'un « vieil ami ». Peut-être a-t-il été connu par Ignace à Londres; très probablement, il est « l'homme docte et bon⁴ » qui logea le pèlerin à Venise. Ami de Reginald Pole, admirateur de ses qualités éminentes, jaloux de lui voir jouer un rôle sauveur dans cette Angleterre que la folie d'Henri VIII vient de séparer de l'Église, Zornoza a exposé ses plans en deux lettres, l'une à Charles-Quint (4 août 1534), l'autre au cardinal Contarini (4 juin 1535). Ces deux pièces éloquentes⁵ témoignent à souhait des sentiments élevés et du zèle catholique du consul espagnol.

John Hélyar est un ecclésiastique anglais. Nourri à Oxford des lettres humaines et des sciences sacrées, il est maître ès-arts et bachelier en théologie. Dès le début de la persécution contre les catholiques, en 1535, il a fui l'Angleterre, pour se réfugier auprès de Reginald Pole, dont le palais, à Venise, abrite tout une colonie de jeunes Anglais.

Diégo de Hoces était andalou. Qu'était sa famille, comment et pourquoi se trouvait-il à Venise en 1536; en quelles cir-

1. Gonzales de Camara, n. 92.

2. Tacchi Venturi, *Storia*, II, 87.

3. *Ep. et instr.*, I, 123, 169.

4. *Ibid.*, I, 94.

5. *Calendar of State papers*. Spain, I, 233, 485.

6. Sur Helyar (1503-1541), voir *Dictionary of National biography*, XXV, 381.

constances fit-il la connaissance d'Inigo? Nous n'en savons rien. Nous savons seulement que, tout en consentant à suivre les *Exercices spirituels* de son compatriote, il n'était pas sans appréhension sur les intentions de l'homme et sur les mystérieuses opérations de la retraite. Des bruits fâcheux étaient venus jusqu'à lui, et, sans y croire complètement, il en était ému au point de prendre quelques précautions. En véritable Espagnol, il tenait à sa foi par-dessus tout; et en vrai nourrisson des universités de son temps, il était décidé, le cas échéant, à réfuter les sophismes de son instructeur d'occasion, par les meilleurs arguments de l'école. Il amassa donc dans sa chambre de retraitant un petit arsenal de livres de théologie. Mais bientôt il mesura l'erreur et l'injustice de ses craintes. Des lèvres du maître jaillissait, non l'Évangile des luthériens, mais le pur Évangile de Jésus-Christ. De sa retraite, Diégo de Hoces sortit avec la résolution de s'agréger à la troupe de compagnons qu'Inigo attendait à Venise¹.

Diégo et Étienne de Eguia prirent la même résolution. Ils avaient connu Inigo à Alcalá, nous l'avons noté. Au retour d'un pèlerinage aux Lieux Saints, ils le rencontrèrent à Venise, sur la fin de 1536. L'ancienne amitié fut renouée. Entraînés à faire les *Exercices*, les deux frères deviendront à leur heure jésuites. Rojas aussi se fera jésuite.

Gaspard de Doctis était auditeur à la nonciature à Venise. Pierre Contarini était le parent du fameux cardinal Gaspard Contarini, dont la science et le zèle sont aussi notoires que la confiance donnée par lui au fondateur de la Compagnie de Jésus².

A tous ces hommes de bien rencontrés par hasard à Venise, Inigo fit faire les *Exercices*. Nous voyons donc se renouveler, dans la capitale de la Sérénissime République, le phénomène plusieurs fois constaté, au cours de cette histoire. A cet inconnu, à cet étranger, qu'est Inigo de Loyola, des sympathies mar-

1. Gonzalès de Camara, n. 92; Polanco, *Vita*, 55.

2. Tacchi Venturi, *op. cit.*, II, 86-87.

quées viennent de haut; elles sont le surcroît promis par l'Évangile à ceux qui ne cherchent que le royaume du ciel, et ces amis se mettent humblement à son école.

*
* * *

Tandis qu'Inigo, après avoir couru l'Espagne, attendait à Venise que tous pussent s'y réunir, la petite troupe parisienne des Iniguistes, vivait de son souvenir et de son esprit, sous le gouvernement de Pierre Le Fèvre. Rien n'avait diminué la bonne volonté de ces jeunes hommes. Aux vœux de Montmartre, renouvelés le 15 août 1535 et 1536, leur joie s'était accrue avec leur nombre; s'étaient adjoints le Savoyard Claude Le Jay, le Picard Paschase Broet et le Dauphinois Jean Codure, tous trois fils spirituels de Pierre Le Fèvre, gagnés par les *Exercices*, et décidés à mener, avec la grâce de Dieu, la vie la plus évangélique ¹.

D'après le plan arrêté avant qu'Inigo quittât Paris, les Iniguistes devaient, le 25 janvier 1538, se mettre en route pour Venise. Les événements politiques les forcèrent à devancer cette date. Les prétentions de François I^{er} sur le Milanais amenèrent entre le roi de France et l'empereur des explications d'abord, puis la guerre. Tandis que ses troupes des Pays-Bas envahissaient la Picardie, Charles-Quint franchit le Var (25 juillet 1535) et ne tarda pas à assiéger Marseille. Il est vrai, la famine le contraignit à lever le siège (14 septembre). De quoi le Seigneur fut remercié, par une procession générale à Paris et un *Te Deum* en musique à Notre-Dame, sous la présidence du cardinal du Bellay. Mais l'opinion était fort échauffée contre les Espagnols. Nos étudiants devaient donc fuir Paris; et, au lieu de descendre vers le Midi de la France, passer par la Lorraine et l'Allemagne. La Lorraine était en paix avec les deux puissances belligérantes. Si la route par là était plus longue, elle était plus sûre. Une fois les fron-

1. Le Fèvre, *Mém.*, n. 15. Rodrigues, *Comment.*, 454.

tières du pays neutre franchies, on se trouverait en plein empire de Charles-Quint. Là, les Espagnols couvriraient les Français.

Avant le départ, Inigo essaya de ménager aux voyageurs quelque protection. Il écrivit ¹ au confesseur de la reine de France, le dominicain espagnol, Gabriel Guzman, qui était à Paris depuis que François I^{er} avait épousé Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint (4 juillet 1526). Mais il ne paraît pas que cette démarche ait eu quelque effet.

Quelques docteurs de l'Université de Paris, consultés par les voyageurs, s'émurent de leurs projets. Les difficultés leur paraissaient insurmontables, vu la guerre. L'un d'eux, interpellant Le Fèvre, alla même jusqu'à dire que celui-ci ne pouvait, en conscience, quitter Paris. Louable était le désir de travailler à la conversion des âmes. Mais qui convertirait-il, dans cet inconnu où il s'élançait à la suite d'Inigo ? L'expérience, au contraire, ne lui avait-elle pas appris que, dans le sein de l'Université de Paris, il opérait le plus grand bien ? Pourquoi quitter le certain pour l'incertain ? En avait-il le droit ? Il semblait bien que non. Rassemblés pour décider de ce cas de conscience, les docteurs de la Faculté de théologie concluraient sûrement contre un voyage, qui risquait d'être une aventure et un échec. Le Fèvre répondit sans s'émouvoir qu'ils partiraient tous. Et ils partirent ² le 15 novembre 1536.

Un premier groupe, dont Simon Rodriguez, prit les devants jusqu'à Meaux. A Meaux ³, la petite avant-garde assistait tous les jours à la messe, dans la chapelle de Saint-Fiacre, à deux milles de la ville. Ceux qui étaient restés à Paris s'occupèrent de liquider leur mince avoir. Les pauvres furent leurs héritiers. Ne fallait-il pas réaliser à la lettre la parole du Maître : « Vendez ce que vous avez et donnez-le aux indigents » ? Quand ils rejoignirent, à Meaux, leurs compagnons, un grand conseil fut tenu. Après avoir prié le Seigneur et délibéré, on décida

1. *Ep. et instr.*, I, 109-III.

2. Rodriguès, *Comment.*, 460-462.

3. *Id.*, 463.

qu'on irait à pied, et tous ensemble, mais sans mendier; le peu d'argent qu'on avait encore suffirait aux dépenses jusqu'à Venise ¹.

Les voyageurs portaient tous une soutane d'écolier et un chapeau à larges bords, à la mode de Paris. Dans un sac de cuir attaché sur le dos, chacun avait la Bible, un bréviaire, ses manuscrits. Du col pendait en évidence un chapelet. La soutane était un peu retroussée par devant, pour faciliter la marche et tous avaient un bâton à la main ².

L'allégresse remplissait les âmes, rayonnait des visages et donnait aux jambes une telle vigueur, que les marcheurs, suivant l'expression de l'un d'eux, avaient l'impression de ne pas toucher terre ³. En route, ils priaient, méditaient, récitaient les psaumes, causaient entre eux du royaume de Dieu. Leur premier soin, en arrivant à l'hôtellerie, était de tomber à genoux pour remercier Dieu de la protection accordée jusque-là; au départ, ils faisaient de même pour demander à la Providence de veiller sur eux ⁴. Les gens qui les voyaient ainsi, regardaient avec une curiosité sympathique ces voyageurs, si peu semblables à ceux du commun. D'autres se posaient des questions et murmuraient à l'oreille de leurs voisins : « Qui peuvent être ces hommes ? ». A quoi quelqu'un répondit un jour : « Ils vont réformer quelque pays ⁵. »

Comme on était à deux ou trois jours de marche de Meaux, deux jeunes hommes qui s'étaient mis à la poursuite des pèlerins, au galop de leurs chevaux, finirent par les joindre. L'un d'eux était le propre frère de Simon Rodriguez, étudiant et pensionnaire, comme lui, du roi de Portugal. L'autre, Portugais aussi, était un ami intime. A l'envi, ils représentèrent aux voyageurs que leur course était une folie. Dans quelques jours, leurs maigres ressources seraient épuisées. La guerre

1. *Id.*, 464.

2. *Id.*, 463.

3. *Id.*, 463.

4. *Id.*, 465.

5. Laynez, dans *Scr. de S. Ign.*, I, 113.

leur ménageait les surprises les plus imprévues et les plus graves. Et puis, que voulaient-ils ? Qu'était cet avenir obscur, vers lequel ils marchaient ? Combien il était plus sûr, et plus honorable, au lieu de mendier honteusement par les chemins, de continuer les études à Paris. A quoi Simon répondait invariablement : « Venez vous aussi avec nous. » Le dialogue finit par des adieux fort tristes. Les deux étudiants vaincus et pensifs reprirent le chemin de la capitale ¹.

Les voyageurs, dans leurs délibérations, avaient prévu les alertes que pourraient leur donner des partis de soldats, rencontrés en route. Il avait été convenu que seuls les Français, tant qu'on serait en France, répondraient au nom de tous, et qu'ils diraient uniquement ceci : « Nous sommes des étudiants de Paris... Nous allons en Lorraine au sanctuaire de Saint-Nicolas. » Parmi les Espagnols, il y en avait deux qui parlaient fort bien le français. L'un d'eux, ayant un jour lié conversation avec un soldat croisé par les chemins, le soldat lui dit : « D'où êtes-vous ? — Étudiant de Paris. — Oui, mais votre pays. — Je suis étudiant de Paris. — Je vous demande dans quel pays vous êtes né ? — Je suis étudiant de Paris. — Ah, grosse bête ! cela je le sais, mais votre pays ? » Et il s'en alla fort en colère ²...

A mesure que l'on approchait des frontières, on rencontrait plus nombreuses les bandes de soldats indisciplinés et pillards. Les Lorrains, quand la petite troupe atteignit leur pays, ne revenaient pas de son audace à courir ainsi les routes, sans défense ³. Aux portes de Metz, il fallut parlementer. Des paysans, qui fuyaient, se présentaient en foule pour trouver dans la ville un refuge. Nos pèlerins dirent aux factionnaires : « Nous sommes des étudiants de Paris, qui allons au sanctuaire de Saint-Nicolas. » On les laissa passer. Au bout de trois jours, les troupes qui infestaient les alentours de la ville ayant été dispersées, ils partirent vers Nancy et Saint-Nicolas. Les gens

1. Rodriguès, *Comment.*, 486.

2. *Id.*, 465.

3. *Id.*, 467.

qu'ils rencontrèrent au sanctuaire leur disaient, dans leur surprise : « Vous n'avez pas dû marcher sur terre, Dieu vous aura donné des ailes. » C'était en effet miracle, que par cette longue route où ils étaient si exposés à croiser tant de soldats querelleurs et soupçonneux, les Inguistes eussent voyagé en parfaite tranquillité. Reconnus, les Espagnols auraient été pris avec eux comme complices. Mais ils avaient confiance dans Celui qui a dit : « Vox cheveux sont comptés; pas un ne tombera sans la permission de votre Père. » Et ils avaient passé indemnes au milieu de tous les périls.

Ils arrivèrent à Saint-Nicolas, vers la fin de novembre 1536. Leurs yeux et leurs cœurs durent être ravis, en découvrant, dans une simple bourgade, un temple aussi grandiose, bâti par la belle audace du curé Simon Moycet : la masse imposante de la nef et les hautes flèches dominant tout l'horizon. La halte des pèlerins fut brève; ils avaient hâte de franchir la frontière. Et comme l'un d'entre eux, Simon Rodriguès, en cherchant un ermitage dans la campagne, avait failli être victime d'une pénible aventure, il ne dut pas être le dernier à presser le départ¹.



A cette date, l'Allemagne et la Suisse sont en feu. Farel a « évangélisé » Berne, Oecolampade, Bâle; Zwingle est mort en 1531; mais sa doctrine domine Strasbourg, Constance et la Souabe. Luther est plus puissant que jamais : à Wittemberg il a imposé aux Zwingliens sa formule sur la Cène (25 mai 1535), le landgrave de Hesse a fondé, sur son conseil, la ligue de Smalkalde (1531), violé la paix de Nuremberg (21 juin 1532), pour conquérir le Wurtemberg à l'Évangile (1535); et

1. *Id.*, 469. Sur l'église Saint-Nicolas, orgueil de la Lorraine, voir Aug. Digot, *Notice sur l'église Saint-Nicolas du Port*, 1848. Par les soins du P. Lejosne, une plaque de marbre a été apposée dans l'église, pour rappeler les noms des pèlerins de 1536. Entre 1600 et 1602, il y aura un noviciat de Jésuites à Saint-Nicolas-du-Port.

si les Anabaptistes le dépassent et lui échappent, il s'en console en pensant qu'ils sont les ministres des vengeances divines contre les catholiques de Westphalie et des Pays-Bas. Gêné par les entreprises des Turcs et celles de François I^{er}, desservi par le chancelier Eck, incertain sur la voie à suivre, Charles-Quint espère du Concile que Paul III vient d'annoncer au monde chrétien (2 juin 1536), le remède aux maux de l'Empire. En attendant, les biens de l'Église sont sécularisés, les églises envahies, les images saintes brisées; les couvents se vident; évêques, prêtres, moines et moniales se marient; les mœurs et la foi se perdent; et les États changent de religion, en changeant de maîtres. Le concile de Cologne¹, qui se tiendra en 1538, révèle la virulence de la gangrène qui ronge les pays d'Outre-Rhin.

Dès leurs premiers pas en Allemagne, les Iniguistes convinrent que c'était le tour des Français de se taire pour laisser la parole aux Espagnols. Aux questions posées, ceux-ci répondraient : « Nous sommes des étudiants espagnols de l'Université de Paris, et nous allons en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. » Comme ils parlaient ainsi, devant le magistrat d'une cité qui leur faisait subir un interrogatoire, il arriva que le magistrat se livra à quelques plaisanteries sur Lorette. Les voyageurs relevèrent ces propos avec assurance². Ainsi faisaient-ils chaque fois qu'ils rencontraient des hérétiques. Leur costume, leur ignorance de l'allemand piquaient la curiosité partout où ils passaient. La nouvelle se répandant dans le voisinage, les lettrés accouraient et on disputait ferme, en latin. Les étudiants parisiens y allaient de tout leur savoir, de tout leur zèle et de tous leurs poumons. C'était un parti pris chez eux de ne point rougir de leur foi, dût-il leur en coûter la tête³.

C'est dans le pays de Bâle, semble-t-il, que les assauts des docteurs protestants contre les pèlerins parisiens, furent les

1. Mansi, XXXII, 1215-1232, 1279-1282.

2. Rodriguès, *Comment.*, 469.

3. *Id.*, 470.

plus répétés et les plus furieux. Depuis le passage d'Oecolampade, le protestantisme était maître de la ville. Dans la cathédrale, des roues de cordier avaient pris la place des statues des saints. Les corps des hérétiques insignes étaient enterrés dans les églises. C'est avec des yeux pleins de larmes que les Iniguistes contemplèrent ces abominations, durant les trois jours qu'ils passèrent à Bâle ¹.

Ils partirent dans la direction de Constance. En arrivant un soir, très fatigués, dans une petite ville, ils trouvèrent l'auberge remplie de convives qui festoyaient bruyamment à l'occasion du mariage de leur curé. Le malheureux était là, un grand sabre au côté; il le dégainait de temps à autre et le brandissait en poussant de grands éclats de rire. On devine le dégoût, la compassion des voyageurs, leurs larmes et leurs prières, avant d'aller prendre leur sommeil ².

Seize milles avant d'atteindre Constance, ce fut pire encore. Le curé était père d'une nombreuse famille. Il vint trouver les pèlerins à l'auberge, escorté des principaux de l'endroit et provoquer les pèlerins à disputer sur la foi. Ceux-ci, quoique exténués par la marche de la journée, acceptèrent le défi.

Quand la nuit fut venue, le curé dit, en évoquant ses souvenirs virgiliens :

... En jam nox humida caelo
Precipitat, suadentque cadentia sidera *caenam* ².

« Mais demain, ajouta-t-il, d'un air enjoué, je veux à tout prix vous montrer mes livres et mes enfants (*libros et liberos*). Quand nous aurons soupé, nous reprendrons le tournoi. »

Bientôt, la discussion recommença en effet dans l'auberge. Des deux côtés, l'ardeur était vive. Pressé par les Maîtres parisiens, l'apostat finit par dire qu'il n'avait rien à répliquer. — « Comment, objectèrent les controversistes triomphants, pouvez-vous suivre des opinions que vous êtes incapable de

1. *Id.*, 470.

2. *Énéide*, l. II, v. 8-9. Sauf que le curé suisse a remplacé *somnos* par *caenam*.

défendre? » Sous le coup, furieux, il éclata : « Demain, je vous ferai emprisonner et vous verrez alors si je sais défendre mon parti. » Sur cette menace, on se sépara. Le lendemain, les pèlerins quittèrent la place et traversèrent Constance¹.

Comme ils allaient atteindre une petite bourgade, au seuil d'un hôpital ils virent une pauvre femme venir à eux, baiser leurs chapelets, en pleurant, tandis qu'elle expliquait en allemand la consolation de son âme. Comme les voyageurs, ignorant l'allemand, ne disaient mot, elle courut chez elle et revint les mains pleines de débris de croix et de statues mis en pièces par les hérétiques. Touchés à leur tour jusqu'aux larmes, les Iniguistes bénirent Dieu qui mettait sur leur chemin des âmes fidèles; à genoux dans la neige, ils baisèrent avec dévotion les pieux débris, que la pauvre femme remporta dans sa maison comme un trésor².

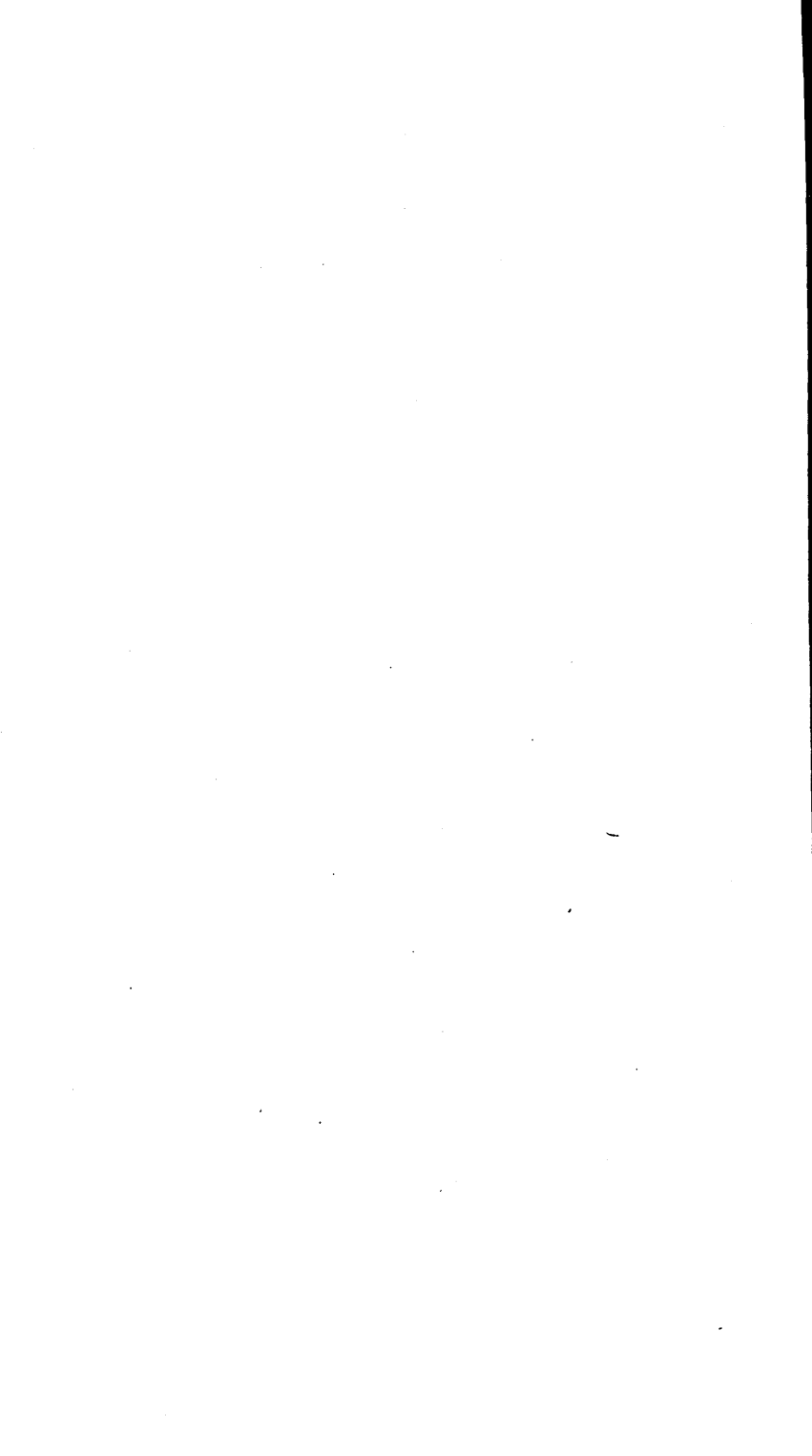
La ville voisine leur offrit l'occasion de discuter avec les ministres du nouvel Évangile. Au cours de la querelle, l'autorité de certains textes de l'Écriture fut rejetée par les protestants, leurs traductions allemandes de la Bible ne les portant point. Prenant ce biais, la dispute ne pouvait aller loin. Au moins, les Iniguistes montrèrent-ils à la foule des curieux qui les entouraient qu'ils étaient hommes à défendre les antiques croyances, sans peur aucune des prédicants³.

Combien de fois, au milieu des péripéties imprévues de leur course, le souvenir d'Inigo se présenta à l'esprit des voyageurs! Ils y trouvaient une lumière dans leurs embarras, un aiguillon à leur générosité. A force de marcher, ils traversèrent la Suisse, puis le Tyrol. Et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'Italie, leur cœur s'attendrissait à la pensée de retrouver le guide de leur vie. Enfin ils arrivèrent à Venise le 18 janvier 1537.

1. Rodriguès, *Comment.*, 471-472.

2. *Id.*, 473.

3. *Id.*, 474.



LIVRE III

Le maître spirituel.



CHAPITRE XII

LES INFLUENCES REÇUES

(1493-1535).

A Paris, Inigo de Loyola a soumis à la discipline des *Exercices*, trente jours durant, Le Fèvre, Laynez, Salmeron, Bobadilla, Rodriguès et Xavier; et ceux-ci sont devenus les associés de ses projets évangéliques. Le séjour à Venise a amené au maître de nouveaux retraitants, qui, tout en restant dans le monde, n'en sont pas moins ses disciples spirituels. De cette double expérience on peut conclure qu'à cette date de 1537, où notre récit nous a conduits, le livre des *Exercices* a sa teneur à peu près définitive; de quoi, d'ailleurs, les papiers d'un des retraitants de Venise, Jean Helyar, fournissent la preuve matérielle. Il y a donc lieu de nous arrêter, pour examiner à loisir toutes les questions que ce livre soulève.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire de l'ascétisme chrétien y font une part à Ignace de Loyola. Qu'on l'exalte ou qu'on le blâme, on ne peut contester son influence. A dire vrai, son rôle est tellement considérable qu'il est difficile de l'exagérer. D'autre part ce créateur est un héritier. Qu'a-t-il donc reçu, avant que d'ouvrir lui-même les trésors de sa doctrine?

Les premières connaissances de conduite chrétienne, qui filtrèrent dans son âme, procèdent certainement des siens. Quand il vient au monde, il y a peu de livres, l'imprimerie étant à ses débuts. Le clergé d'Azpeitia est plus assidu à maintenir les observances traditionnelles du culte, qu'à dispenser l'enseignement de la religion. On prêche peu. En dehors de la famille, les enfants n'ont point de catéchisme; c'est des lèvres de leurs parents qu'ils apprennent le dogme et la

morale et tout ce qui est du service de Dieu. La religion en est plus solide; liée à tous les souvenirs de la maison paternelle et à l'amour des parents, elle entre dans le sang, pour ainsi dire; elle est la partie la plus sacrée de ce fonds d'idées, de sentiments et de pratiques, qui constitue la tradition domestique; chez les familles nobles, elle s'identifie avec l'honneur de la race. Il va sans dire que les Loyola étant plus croyants qu'édifiants, au moins à la fin du xv^e siècle, le résidu qui finalement se dépose dans l'âme d'Inigo adolescent, consiste surtout dans une foi à toute épreuve.

La blessure de Pampelune, et la longue convalescence qui s'ensuit dans la solitude du manoir paternel, amènent une initiation à la vie spirituelle proprement dite. A la lumière de l'Évangile, les yeux du jeune soldat découvrent les splendeurs de la vie morale, dont Jésus-Christ nous montre l'idéal. L'histoire des saints le convainc que cet idéal surhumain peut être réalisé par des hommes. Dans cet horizon nouveau, les perspectives s'agrandissent et s'embellissent chaque jour, à mesure que le converti, docile aux inspirations de la grâce qui le sollicite, tourne plus résolument le dos aux péchés et aux maximes du monde.

Jésus a dit que, pour le royaume des cieux, il faut se sevrer des plaisirs charnels, comme si l'on était par nature incapable d'en jouir. Et au sein même de la corruption du paganisme, des vierges romaines ont offert au monde surpris le spectacle d'une pureté sans tache défendue au prix de la vie. Jésus a invité les hommes, séduits par l'appât des richesses, à les abandonner pour son amour, et à compter que la Providence du Père des Cieux n'est pas plus empêchée de pourvoir aux besoins des hommes qu'elle ne l'est de nourrir les oiseaux et de vêtir les lys. Et des hommes et des femmes par milliers, depuis les premiers monastères d'Égypte et de Syrie, ont laissé à d'autres le souci de gagner de l'or, pour se contenter de la pauvreté évangélique. Jésus, tout en maintenant les devoirs de respect et de reconnaissance que le Décalogue impose à l'égard des parents, a exhorté qui le voudrait à quitter sa maison

pour le suivre. Et des religieux innombrables ont fui le toit de leurs pères, formant entre eux une famille spirituelle, dont la volonté de Dieu est le seul lien. Bref, de tous les points du programme sacré que le Christ, dans le sermon des Béatitudes, offre aux plus magnanimes, il n'en est pas un dont la vie des saints ne soit un exemple : et ils ont à la lettre cherché et trouvé le bonheur dans le dénuement, les larmes, le pardon des injures, les souffrances de tout nom, les opprobres et les persécutions des hommes. Pourquoi ne pas faire comme eux ?

Au bout de ses lectures dans l'Évangile et la vie des saints, c'est à cette conclusion que toujours est ramené l'esprit réfléchi et généreux d'Inigo. Jusque-là, il n'a guère songé à ces choses. Dès les premières méditations où il s'abandonne, il est séduit, conquis à jamais. La halte dans une vie chrétienne commune, dont le seul Décalogue serait la loi, ne lui convient pas. D'un trait, il franchit ces limites trop étroites ; c'est sur la piste des conseils évangéliques qu'il entend courir sa vie, sans que l'arrête aucun des obstacles qui communément déconcertent les hommes. Pénitences, jeûnes, mortifications, déserts reculés, ensevelissement éternel dans un endroit ignoré de tous : rien de tout cela ne l'effraye. D'autres l'ont fait ; pourquoi pas lui ?

De cette transformation admirable d'une âme pécheresse et mondaine, le premier ouvrier est l'Esprit Saint ; sa lumière, son onction, sa force ont éclairé, touché, et converti Inigo de Loyola. Mais cette œuvre de grâce ne s'est pas faite en un jour ; et le chemin a été ouvert aux inspirations divines par deux livres écrits par des hommes : le *Flos sanctorum* et la *Vita Christi*. De là, comme de sa source première, procède la spiritualité ignatienne.

Le premier de ces deux livres a plutôt déterminé la volonté au courage ; le second a rempli à la fois le cœur d'amour et l'esprit de lumière. La place que Jésus-Christ occupe, dans les *Exercices* et dans la vie d'Ignace de Loyola, est tout à fait première. Dès le prologue et jusqu'à la conclusion, l'ouvrage

de Ludolphe de Saxe a appris au converti de Loyola cette vérité essentielle : *Christianus alter Christus*. Dans ces pages dévotes d'un moine du XIV^e siècle, il a aperçu la nécessité de la méditation quotidienne; et quelle en doit être la matière ordinaire; et par quelle attitude d'âme attentive, suppliante, affective, la contemplation des scènes évangéliques peut devenir la lumière, la force, la douceur, la règle souveraine de la vie.

Les presses d'Alcalá avaient, en 1503, publié une traduction castillane de l'ouvrage latin de Ludolphe. Elle était due au franciscain Ambrosio de Montesino, et portait le titre de *Vita Christi*. Nul doute que la *Vita Christi*, dont Inigo lui-même nous assure qu'il l'a lue à Loyola, ne soit le livre de Ludolphe, dans sa version espagnole. La collation minutieuse de l'ouvrage avec les *Exercices* confirme l'aveu d'Ignace et le témoignage des contemporains.

Mais c'est fort mal mesurer l'action de l'ouvrage de Ludolphe sur l'âme d'Inigo que d'arrêter une liste d'endroits parallèles et de phrases décalquées. Encore une fois, ce que le converti de Loyola doit au chartreux saxon, c'est une orientation évangélique de la vie, un programme de considérations saintes, une manière de faire oraison et l'idée même que la méditation quotidienne est la clé de l'ascèse chrétienne.



A cette influence va s'ajouter bientôt celle du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

C'est à Manrèse qu'Inigo rencontra ce livre. De son aveu, aucun ne lui sera plus familier ni plus cher. Aucun n'était plus capable de lui infuser le sens vrai et profond de cet Évangile qu'il entendait mettre en pratique.

Dans ces pages de Thomas de Kempen, toutes les leçons de la vie spirituelles sont renfermées : les plus indispensables comme les plus rares et les plus hautes. Qui lit attentivement l'*Imitation* n'oubliera jamais que l'abnégation est la condi-

tion obligée de la vertu, dans le siècle comme dans le cloître; que les biens de ce monde sont trop éphémères pour pouvoir retenir le cœur d'un sage; que nulle tentation ne saurait séparer de Dieu un cœur qui l'aime; que les épreuves de la terre forgent notre couronne du ciel; que l'Évangile, la croix du Calvaire et l'Hostie de l'autel sont, pour les âmes chrétiennes, une lumière qui ne s'éteint pas, un instrument de salut toujours opérant, un dictame capable de refaire sans cesse nos forces et de guérir toutes nos maladies; que l'amour de Dieu, versé dans le pauvre cœur humain par la grâce, nous rend purs à l'égal des anges, forts à l'égal des martyrs, entreprenants à l'égal des apôtres, sans rien compromettre de l'humilité qui convient à un pécheur; qu'une créature qui se livre à Dieu, tout entière et sans retour, a le sentiment toujours présent, non seulement de ses droits et de son amour, mais de sa Providence éclairante et agissante. Parmi les feuillets de ce livre, ascétique et mystique tout ensemble, Inigo a cueilli les pensées dont s'est habituellement nourrie son âme généreuse.

Il est dans la tradition bénédictine d'affirmer que, durant son séjour à Manrèse, Inigo a lu le livre de Cisneros intitulé *l'Exercitatoire*, lequel lui aurait été donné par Chanones. L'affirmation d'ailleurs se fait jour avec bien des nuances depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos temps. C'est avec des nuances aussi que, parmi les historiens de la Compagnie de Jésus, on parle de cette tradition bénédictine. En réalité, les arguments décisifs manquent pour conclure avec une certitude absolue. Mais il est vraisemblable, « fort probable » même, selon l'expression de Ribadeneyra, que le pèlerin de Montserrat reçut de Chanones, comme souvenir de sa visite au sanctuaire de Notre-Dame, le livre de Cisneros. Cisneros, grand abbé réformateur était mort depuis peu; son livre était un des bijoux de l'imprimerie fondée par lui, et un mémorial des leçons données à ses moines; et, pour le profit des « simples dévots », il était écrit en castillan. Or Chanones pouvait-il douter qu'Inigo voulût être homme de dévotion?

Et alors même que l'*Exercitatoire* n'aurait pas été donné à Inigo; alors même que celui-ci, rebuté par l'appareil scolaire du livre, en aurait délaissé la lecture, il resterait qu'il a vu et revu Chanones à Montserrat. Dans ces entretiens, les choses de Dieu ont tenu sûrement toute la place; le moine et le pèlerin en avaient l'âme pleine. Peut-il être douteux que le fils spirituel de Cisneros, s'expliquant sur la vie intérieure, ait mis en avant les idées et les formules favorites de celui qu'il regardait justement comme un maître? Il y a donc une initiation ascétique d'Inigo qui procède de l'*Exercitatoire*.

Les dominicains disputent aux bénédictins l'honneur d'avoir formé saint Ignace. Celui-ci a dit lui-même avec reconnaissance la charitable hospitalité qu'il avait trouvée au prieuré de Manrèse. Et avant les bouleversements actuels, les murs de ce couvent portaient une inscription rappelant que le saint avait habité là. Durant ce séjour, Inigo chercha certainement à s'entretenir de Dieu avec ses hôtes et il eut recours pour la confession à quelqu'un d'entre eux. Par ces rapports mêmes, quelque chose de la spiritualité dominicaine filtra jusqu'à l'âme du pèlerin.

A Manrèse, il a eu plusieurs confesseurs; un surtout l'a contenté, ce semble : le religieux cistercien de Saint-Paul, auprès duquel il aurait voulu se fixer, à son retour des Lieux Saints. Alfonso de Guerreto a-t-il fait lire à Inigo de Loyola quelque dévot opuscule de saint Bernard? C'est possible. En tout cas, il est certain que, dans ses visites à Saint-Paul, le novice de Manrèse a eu, à travers les conseils de Guerreto, les échos des leçons ascétiques du grand réformateur de Clairvaux.



Dans le prologue à la *Vie du Christ*, Ludolphe exhorte le pieux lecteur à se rendre présents, par le cœur et l'esprit, les mystères évangéliques, parce que, dit-il, à les voir ainsi

se dérouler devant soi comme s'ils s'accomplissaient à l'heure même, on « goûte une douceur plus grande ». Puis il ajoute :

« Aspirer à cette Terre Sainte que le bon Jésus a habitée, « éclairée par son verbe et sa doctrine, consacrée par son « sang sacré, est bien délectable. Mais combien plus délectable est-il de voir cette Terre des yeux de son corps et de « ruminer ensuite dans son esprit comment, en chaque endroit, « le Seigneur a opéré notre salut. Qui pourra jamais dire « combien de dévots fidèles, parcourant ces Lieux Saints, « l'âme toute pénétrée, baisent et embrassent le sol où on leur « raconte que le doux Jésus s'est arrêté, s'est assis, a fait « telle action. Ils frappent leur poitrine, pleurent, gémissent, « soupirent; et à la vue de ces gestes corporels qui expriment « au dehors la dévotion que ces fidèles ont certainement au « dedans du cœur, les Sarrasins eux-mêmes sont émus jusqu'aux larmes... Ah! il faut pleurer l'inertie des chrétiens « de nos jours, qui, en dépit de tant d'exemples hésitent « à arracher, des mains de leurs ennemis, cette Terre que « Jésus-Christ a consacrée par son sang. »

De ces lignes du chartreux saxon, a certainement germé, dans l'esprit d'Inigo de Loyola, l'idée de faire le pèlerinage de Palestine.

Durant ce pèlerinage, il remplit ses yeux et son cœur du spectacle de la terre sanctifiée par la présence du Sauveur. Ce fut une réimpression, au plus profond de lui-même, de l'histoire du Christ qu'avait déjà gravée en lui l'ouvrage de Ludolphe de Saxe. En parcourant les chemins qui portent comme les empreintes des pas de Jésus, l'Évangile entrait en lui, pour ainsi dire, tout vivant. C'était comme s'il eût assisté à la naissance, à l'exil, aux journées de travail, à la prédication et aux miracles, à la passion, à la résurrection et à l'ascension du Sauveur. Dans son cœur touché de reconnaissance, avec quelle ardeur il disait sa conclusion des *Exercices*, à la méditation du péché : « Qu'ai-je fait, que ferai-je pour Jésus Christ? » Lorsqu'il quitta la Palestine, sur l'ordre des franciscains de la Custodie, il emportait pour toujours,

en son esprit, une image précise du cadre historique des scènes évangéliques dont la méditation fut l'âme de sa vie spirituelle.

Durant son séjour à Barcelone, quand il y étudia la grammaire auprès de maître Ardevoll, Inigo de Loyola vit de temps à autre les hiéronymites du val d'Ébron, proche de l'ermitage de Saint-Cyprien. Un vieux parchemin commémore ces visites. Mais, des effets de ce contact, nous ne pouvons rien déterminer. Nous savons par les Pascual¹ qu'Inigo alors se confessait à fray Diégo de Alcantara, franciscain du couvent Santa Maria de Jésus. Est-ce le souvenir de la Custodie de Terre Sainte qui fixa ce choix ? Peut-être. En tout cas les relations durèrent deux ans. Il paraît impossible que, dans un intervalle de temps aussi long, Inigo n'ait pas subi, ou par la lecture de quelques opuscules ou par les conseils de son confesseur, l'influence du docteur séraphique. La spiritualité de saint Bonaventure² pénètre celle des Frères de la vie commune, de Thomas à Kempis, de Cisneros. Le *Parvum bonum*, ainsi que les *Méditations* sur la vie du Christ attribuées à saint Bonaventure, sont deux des livres ascétiques imprimés à Montserrat, en même temps que l'*Exercitatoire*. Un franciscain de Barcelone devait avoir en mains ces trésors de piété ; il a pu les prêter à Inigo. On objectera qu'Inigo ne fut jamais grand liseur, si ce n'est peut-être au temps de son oisive jeunesse. Polanco dit pourtant qu'à Barcelone il lut, ou essaya de lire, l'*Institutio militis christiani* d'Érasme. Pourquoi n'aurait-il pas lu, et de préférence, l'*Incendium* du docteur séraphique ? En tout cas, de la doctrine spirituelle de ces opuscules son confesseur était nourri. Comment n'en aurait-il pas nourri son pénitent ?

A Alcalá, Inigo se lia, dès le début, avec Diégo de Eguia. Or Diego avait un frère, Miguel, libraire à Alcalá, qui imprima, en 1525, le *Miroir des Personnes Illustres* de Fray Alonso de Madrid. Le même fils de saint François avait écrit, peu aupa-

1. Scr. II, 90, 92.

2. P. Symphorien, O. M., dans *Etudes franciscaines*, janvier-mars 1921, 26-78.

ravant, l'*Art de Servir Dieu*. Est-ce abuser des coïncidences que de dire : Diégo de Eguia, généreux et dévot, aura offert à son ami ces deux perles franciscaines, qu'Inigo de Loyola aura emportées avec joie, dans sa pauvre chambre de l'hôpital de Antézana ?

Dans une page du *Miroir*, Alonso de Madrid s'exprime ainsi :

« Les gens de noble race sont plus obligés à la vertu de
« magnanimité... on peut dire que... toute doctrine qui touche
« à la vie spirituelle les regarde plus que d'autres, dont les
« cœurs, à cause de leur petitesse, ne sauraient s'élever à
« désirer et à accomplir d'aussi grandes choses.

« C'est de quoi a donné un éclatant exemple à tous les
« chevaliers le généreux et illustre roi de toute la chevalerie
« céleste et terrestre, Jésus-Christ Notre-Seigneur; sa royale
« personne passa par mille affronts, pour la grandeur du ciel;
« et elle repoussa avec le plus grand mépris les honneurs du
« monde, quand on voulut les lui donner.

« A coup sûr, je ne sais comment peut s'appeler illustre
« chevalier celui qui emploie sa vie à chercher les grands
« honneurs d'ici-bas, puisqu'il sait que son roi est mort pour
« le délivrer du vain amour des gloires humaines, et l'entraîner
« vers les gloires célestes...

« La grandeur d'âme devrait empêcher les nobles de pécher
« jamais; car le péché est la plus grande de toutes les vilenies,
« attendu qu'il est contre la loyauté que nous devons à Dieu. »

« Trois choses, poursuit l'écrivain, doivent animer les gens
de race à servir Dieu parfaitement : le souvenir de leur propre
noblesse, celui de la bonté et de la grandeur du Seigneur,
celui des grandes récompenses qu'il offre à nos espérances. »
Ne pense-t-on pas que de telles pages, s'il les lut, entraient
comme des traits de feu, dans la grande âme d'Inigo de Loyola ?

Et le même *frayle*, là où il s'explique, dans son *Art de Servir Dieu*, sur la manière de planter et d'affermir en nous les bonnes habitudes, écrit ces lignes frappantes :

« Jamais on n'acquerra l'habitude de la patience... sinon

« en appliquant souvent l'entendement à considérer le grand
« bien de cette vertu, et en appliquant la volonté comme un
« instrument qui la fabrique; l'inclinant à désirer des injures
« et des persécutions, pour l'amour de ce Seigneur, qui nous
« a invités à ces désirs et à tant souffert pour nous...

« Ne laissez pas de vous contraindre à désirer les injures,
« sous prétexte qu'il y a là une violence; car il y a aussi quelque
« part de volonté; renouvelez si souvent des actes semblables,
« que croisse en vous cette disposition volontaire qui vous
« paraissait d'abord si petite; et que vous en veniez à souffrir
« les injures de bon cœur; alors l'habitude vous restera. »

Avec une grande vigueur, Fray Alonso prêche au pécheur la haine de soi. A son avis, « tout le mal qui est en nous et tout le bien qui nous manque » vient de l'absence d'abnégation. Par le péché, nous sommes « traîtres à Dieu »; la première satisfaction que nous devons à Notre-Seigneur est la détestation de nous-mêmes. La pratique de l'abnégation nous effraye par ses difficultés. Commençons par oublier qu'elle est difficile; considérons la bonté infinie de Dieu pour nous, jusqu'à ce que notre amour s'enflamme. Le feu de la charité allumé en nous, nous pourrions regarder en face la difficulté qui d'abord nous faisait peur; elle nous apparaîtra comme un moyen excellent d'offrir à Dieu la preuve de notre attachement et de reconnaître l'amitié qu'il nous porte.

Dans la vie spirituelle trois choses sont principales : brider les passions, pratiquer les vertus, prier. Pour brider les passions, il faut se souvenir que Dieu seul est notre maître; pour pratiquer les vertus, il faut se mettre en présence des exemples de Jésus et y incliner la volonté par des actes répétés; pour bien prier, il faut une foi vive avec une persévérance obstinée; et vouloir Dieu plus encore que sa grâce ¹.

Tous ceux qui connaissent la spiritualité ignatienne en retrouveront les points les plus essentiels, dans ces idées de Fray Alonso de Madrid.

1. *Escritos místicos españoles*, Madrid, Baillière, 1911, I, 538-645.



A Salamanque, Inigo de Loyola resta trop peu de temps pour y subir de quoi que ce fût une influence marquée. Le confesseur dominicain auquel il se confia ne put que le mettre en garde contre son zèle de propagande, qui paraissait suspect à plusieurs; s'il lui prêcha quelque chose, ce fut uniquement l'humilité et la discrétion.

Paris fut au contraire la plus longue halte d'Inigo, dans le monde des universités. Il apprit là les lettres humaines, la philosophie et la théologie dont il vécut sa vie durant. Y a-t-il lieu de croire que, pendant ces sept années d'études, il ait pris le temps de se faire à lui-même, avec les livres qui pouvaient l'y aider, une sorte de cours raisonné d'ascétisme?

Les secours ne lui auraient pas manqué pour cela, s'il avait été un homme de spéculation scientifique. Parmi ses maîtres, il en eût rencontré sans doute qui eussent été capables de le guider, dans une sorte de recherche de spiritualité comparée. Mais là n'était pas sa pente. Jamais il ne fut dévoreur de livres; et en matière de choses divines, il eut toujours plus de recours à la prière qu'à la lecture; plus de confiance en l'onction de l'Esprit-Saint que dans les leçons des hommes. Ces considérations générales ne valent pourtant pas pour exclure, d'une façon absolue, toute lecture. Il se pourrait que, sur l'indication d'un spirituel en crédit, Inigo ait jeté un coup d'œil sur les ouvrages qui, dans le Paris du xvi^e siècle commençant, avaient le plus de vogue.

Les ouvrages des Victorins, de Gerson, de l'école des Frères de la vie commune, étaient certainement de ceux qui alors retenaient davantage l'attention, parmi les ecclésiastiques et les religieux fidèles à l'esprit de leur vocation. Dans cette Université de Paris dont il avait été chancelier, cent années écoulées n'avaient pas fait pâlir la gloire de Gerson. A son action persistante se joignait, depuis le milieu du

xv^e siècle, l'action des moines de Windesheim. Ils avaient amené à Paris, non seulement des colonies réformatrices, mais des livres et leurs auteurs. Mombaer a passé par Saint-Victor, avec son *Rosetum*. Et parmi les prêtres en vue dans la capitale, nul ne fut plus mêlé à la réforme du clergé, que Standonck, le célèbre principal de Montaigu; Béda y fut aussi associé. Et par là même la bibliothèque de Montaigu s'est fort probablement enrichie des ouvrages de spiritualité de l'école Windesheimienne ¹.

D'autre part, à la même époque, des hommes tels que Lefèvre d'Étaples, et ceux qui sont dans sa mouvance comme Bouelles, donnent à la mystique une part de leur attention. Ils pratiquent Raymond Lulle et Hugues de Saint-Victor, en même temps qu'ils commentent l'Évangile et saint Paul; ils publient une traduction des *Noces Spirituelles* de Ruysbroeck, dont la rencontre avec les Frères de la vie commune, à Cologne, leur avait ménagé la découverte; ils éditent les opuscules des saintes doctoresses bénédictines. En sorte que, par une conjonction singulière, du milieu rigoriste comme du milieu humaniste parisien, un courant d'opinion se dessine, pour mettre en honneur et en valeur les mystiques allemands et hollandais, contemporains de Thomas de Kempen.

Assurément Inigo de Loyola n'a rien ni d'un érudit, que les vieux manuscrits et les livres neufs attirent; ni d'un savant qui se préoccupe de systématiser les données éparses des livres spirituels de son temps. Suivant la doctrine même de l'auteur de l'*Imitation*, il est convaincu que la vie spirituelle dépend de la pureté et de l'ardeur du cœur, infiniment plus que d'une connaissance livresque. Converti par la lecture, il a appris, des livres mêmes qui l'ont converti, que le maître intérieur qui parle à l'âme est l'unique qui compte ². Mais il ne vit pas seul avec ses pensées; il voit des amis, des docteurs, des moines qui lisent. Dans le milieu universitaire et monacal

1. Pierre Debongnie, C. SS. R., *Jean Mombaer de Bruxelles...* Louvain, Uystpruyst 1928.

2. *Imit.*, l. III, ch. II.

qui lui sert de cadre, les curieux de livres ne manquent pas. Il serait invraisemblable que jamais personne ne lui eût parlé de ces apports récents, venus du nord et de l'est, pour augmenter le trésor spirituel des fidèles. Et dès lors nous pouvons tenir pour probable qu'un jour ou l'autre, il aura feuilleté ces textes nouveaux et réputés. Plus jeunes que lui, d'un esprit plus agile, les compagnons habituels de sa vie ont pu davantage encore avoir la curiosité de lire les opuscules de ces mystiques du ^{xv}^e siècle, et la pensée de conférer avec Inigo de leur prix. Ce ne sont là que des conjectures; il y a, pour les admettre, beaucoup plus de raisons que pour les écarter.



Au terme de cette analyse, et pour en formuler les conclusions, deux remarques paraissent à faire.

On n'en saurait douter, la parole dite par Ignace à Gonzalès de Camara est vraie : à Manrèse Dieu fut son « maître ». Nous devons aussi le croire, quand il assure au même confident qu'après son premier séjour à Barcelone, avant de s'embarquer pour les Lieux Saints, il n'eut plus cet empressement avide à chercher des hommes spirituels, avec qui traiter des choses divines, pour en recevoir quelque assistance. Enfin, le propre des âmes véritablement saintes étant d'être gouvernées par le Saint-Esprit, il est sûr qu'Inigo de Loyola, où qu'il ait vécu depuis Manrèse, a toujours reçu d'en haut des lumières extraordinaires; en comparaison, celles que lui ont pu offrir les hommes n'étaient qu'une obscure clarté rayonnant d'une mèche fuligineuse.

Encore est-il que cet homme, merveilleusement éclairé par le ciel, n'a pas vécu dans un désert. La Providence l'a beaucoup mêlé aux hommes les plus divers. Il en est forcément résulté que des inspirations du dehors, multiples et incessantes, sont venues battre l'esprit d'Inigo de Loyola. Comment se le figurer au milieu des souffles qui passent,

comme une tour, murée du haut en bas et aux parois impénétrables? Énoncer ce paradoxe suffit à le ruiner. Les génies les plus extraordinaires n'ont point connu cette imperméabilité granitique; s'ils ont agi fortement sur leur milieu, leur milieu a agi sur eux. Les saints subissent cette loi historique; sans rien perdre de son caractère éternel, leur sainteté garde un reflet du temps qu'ils traversèrent. Nous pouvons être embarrassés pour retracer les chemins par où ces influences contemporaines ont passé jusqu'à eux. Nous sommes sûrs qu'elles les ont rejoints. Le dire n'enlève rien à l'originalité de leur vie, ni à la plénitude de la maîtrise divine dont ils sont les glorieux disciples.

A mesure qu'on montrera les points de contact d'Inigo avec la vie totale de son temps; on verra se dégager avec plus de relief sa puissante personnalité. Loin de le diminuer, ces comparaisons aideront à mesurer, avec plus d'exactitude, les dimensions vraies de son rôle exceptionnel. Pour accueillir dans leur lit les eaux qui dévalent de tout le pourtour de l'horizon, les fleuves dont tout le monde sait les noms n'en sont pas moins grands d'une grandeur propre; ils ajoutent à leurs affluents plus qu'ils n'en reçoivent.

CHAPITRE XIII

LA COMPOSITION DU LIVRE DES EXERCICES

(1522-1540).

Il y a sur la composition du livre des *Exercices spirituels*, une formule dont on pourrait préciser la date et les vulgarisateurs, et qui est celle-ci : dans la grotte de Manrèse, la Vierge dicta et Ignace de Loyola écrivit ce livre fameux.

Dans la vie du converti de 1521, nous avons déjà noté les maternelles interventions de Marie; nous aurons à les signaler encore. Aux origines d'un ouvrage destiné par la Providence à mettre dans la voie du salut et de la perfection tant d'âmes, à travers les siècles, il serait inadmissible de refuser une part à Celle que l'Église, avec saint Bernard, considère comme l'aqueduc de la grâce et que certains théologiens appellent la corédemptrice des chrétiens.

Inigo est parti de Loyola, portant sur sa poitrine une image de Notre-Dame de Pitié. En route, il s'est agenouillé dans le sanctuaire de Notre-Dame de Aranzazu, il a consacré quelques ducats à faire orner une image de Marie à Navarette, et il a fait vœu de chasteté. Parvenu à Montserrat, devant la statue miraculeuse de la Vierge, il a veillé toute une nuit. A Manrèse, Marie montrera, même par des apparitions nombreuses, qu'elle aime son serviteur d'un amour privilégié. Mais, si l'Évangile de saint Luc n'a pas été écrit sous la dictée de la Vierge, comment les *Exercices spirituels* l'auraient-ils été?

En 1625, le P. Muzio Vitelleschi, général de la Compagnie de Jésus, fit peindre un tableau où Marie, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, semble parler à Ignace, qui se tient à genoux, le regard levé, la plume à la main, prêt à écrire. Au bas

de la toile, cette légende : *Dictante Deipara, discit et docet*. Aujourd'hui, encore, au-dessus de l'autel de la *Santa Cueva* de Manrèse, un bas-relief de Grau, en marbre blanc, représente la même scène. Ces images du XVII^e siècle ne sont pas un instrument de supercherie; elles sont un symbole expressif d'une vérité certaine; à la condition de ne point les interpréter dans un sens grossièrement littéral. Marie a certainement beaucoup aidé le retraitant de Manrèse¹.

Dès les premières années du XVII^e siècle, la grotte de Manrèse, appelée aujourd'hui *Santa Cueva*, a été l'objet d'une grande vénération. Les marquis d'Aytona la cèdent en propriété aux jésuites (27 mars 1602). Peu après, sur le désir de Marguerite d'Autriche, des fragments de cette roche bénie sont envoyés à la Cour (décembre 1602). On dresse, dans l'excavation, une chapelle à saint Ignace, martyr (1603). On y accourt pour prier, on y obtient des faveurs miraculeuses. Le duc de Monteleone y vient en pèlerinage de reconnaissance (1606). Les évêques de Vich prennent l'habitude d'y faire visite. Après la canonisation de saint Ignace (1622) les travaux d'agrandissement et d'embellissement commencent; et l'empressement des visiteurs ne fait que croître. Rien n'est plus légitime. La *Santa Cueva* mérite son nom; elle a été sanctifiée par la pénitence et la prière d'Ignace de Loyola².

Mais il n'est établi par aucun document qu'Inigo y ait résidé exclusivement, durant une période quelconque de son séjour à Manrèse. Des dires du saint lui-même, et des témoignages des procès manrésiens, il appert qu'il a eu pour domicile du début, et pour peu de temps, l'hôpital Sainte-Lucie, puis le couvent des Frères Prêcheurs. Une cellule monacale était un lieu pour écrire; la grotte étroite et embroussaillée, non. On ne saurait donc dire, sans preuves, et contre toute vraisemblance : les *Exercices spirituels* ont été écrits dans la *Santa Cueva*³.

1. Voir Note II.

2. J. Nonell, *La Cueva de San Ignacio en Manresa*, Manrese, 1909, 43-44, 46-49, 51, 53, 67-73.

3. Voir Note II.



Au surplus, le livre n'a pas été rédigé d'un trait; il y eut, entre les pages diverses, bien des interruptions et de longues interruptions. A Gonzalès de Camara, qui lui demandait de quelle manière le livre avait été fait, Ignace de Loyola répondit textuellement : « Les *Exercices* n'ont pas été faits tout entiers en un même temps. Les choses que j'observais m'avoir été utiles, je les notais à mesure, par écrit; parce que je pensais qu'elles pourraient aussi être utiles à d'autres; comme par exemple, la méthode de l'examen particulier¹. » De même les méthodes d'élection furent déduites de « la considération de cette variété d'esprit » dont le blessé de Pampelune commença à discuter les impulsions « lorsqu'il était encore à Loyola, étendu sur son lit² ».

Ces lignes sont décisives. Elles caractérisent à merveille le livre : celui-ci n'est qu'une suite systématique de notations expérimentales, recueillies en des temps divers. Ces temps commencent à Manrèse en 1522, pour finir à Rome vers 1540. Dès la première de ces dates, Inigo a un cahier et il s'en sert; vingt ans après, le recueil a sa forme définitive où rien à peu près ne sera changé, jusqu'à ce qu'on l'imprime, pour la première fois, en 1548; en 1522, c'est-à-dire pendant l'année passée à Manrèse, « la substance » des *Exercices* pour employer le mot de Laynez³, est déjà quelque chose d'arrêté.

En quoi consiste cette « substance »? On pourra sans fin discuter là-dessus; les éléments vraiment illuminateurs nous manquent, du moment que les divers manuscrits autographes et primitifs ne nous ont pas été conservés. Mais, étant donné que les *Exercices spirituels* sont essentiellement un enchaînement de vérités à méditer et de recettes à suivre, afin d'arriver à ordonner la vie selon Dieu, il est manifeste qu'un certain

1. Gonzalès de Camara, n. 99.

2. *Id.*, n. 99.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 103.

ensemble de ces vérités et de ces recettes, au témoignage de Laynez, date de Manrèse.

L'histoire même d'Inigo, que nous avons contée, confirme ce témoignage en l'éclairant. Non seulement à l'inquisiteur parisien, Mathieu Ori, qui le questionne en 1535, Inigo peut remettre un manuscrit qu'il appelle les *Exercices spirituels*; mais à Salamanque, en 1527, il fait le même geste, pour calmer les inquiétudes du proviseur ecclésiastique, le bachelier Frias. Ce que renferment ces papiers, nous le savons un peu par les témoins cités aux trois procès instruits par les inquisiteurs d'Alcalá en 1527, et par les dires des Manrésiens au procès de béatification de 1595. A Manrèse, comme à Alcalá, Inigo inculque l'observation du Décalogue, la fuite du péché, la pratique de la méditation et de l'examen quotidien, de la confession et de la communion hebdomadaires. Il expose des « méditations » et explique des « documents spirituels »; il enseigne des manières de prier et comment se comporter dans les tentations. Ces brèves indications des auditeurs nous ramènent, par un mot qu'ils ont retenu, à telle et telle page, du livre des *Exercices*, tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Dès 1522, Inigo a donc écrit de sa main un recueil qui comprend, outre des règles d'élection, des règles sur les scrupules, des règles sur le discernement des esprits; les trois manières de prier, la méthode de méditation selon les trois puissances de l'âme; des avis pour la méditation, l'examen général et particulier, la confession et la communion; des thèmes de méditation. Il est impossible de préciser davantage en quoi consistait le livre initial des *Exercices*. Mais c'en est assez pour justifier la bulle de canonisation du saint, là où elle affirme que les *Exercices* furent composés par un homme sans lettres.



Le grand chroniqueur de l'Ordre de Saint-Benoît, Fray Antonio de Yepes, veut à tout prix qu'Inigo ait dérivé son livre de l'*Exercitatoire* de Cisneros; et que la rédaction des

Exercices spirituels soit reportée au temps où les études faites aux Universités lui donnèrent compétence, en matière essentiellement théologique¹.

Quelques années plus tard (1641), cette double thèse fut reprise dans un volume intitulé : *De la religieuse formation de saint Ignace... par les bénédictins*. Le livre était audacieusement moqueur. Le jésuite milanais, Jean Rho, y répondit avec véhémence par *Achate à Constantin Cajétan* (1644). Le pamphlet paru sous le nom de Constantin Cajétan fut désavoué par le chapitre bénédictin de Ravenne, dans un acte solennel (1644). La Compagnie de Jésus, en congrégation générale, remercia l'Ordre de Saint-Benoît de sa protestation (1646). Le libelle fut mis à l'index (18 novembre 1646). Mais cette condamnation n'empêcha pas la légende de survivre, dans une sorte de sommeil, interrompu çà et là par de brusques réveils².

A l'encontre, il faut tenir pour certaines les conclusions suivantes : de 1522 à 1540, les *Exercices spirituels* subirent des retouches; il y a longtemps que Nadal l'a dit avec l'autorité propre à un grand confident de saint Ignace, mais la « substance » date de Manrèse, nous l'avons noté; et la dérivation de Cisneros est une fable.

Dans le livre de Cisneros, il y a comme deux livres juxtaposés : un traité en 29 chapitres, d'ailleurs dispersés, sur l'oraison et l'union à Dieu; un manuel de sujets d'oraison en 18 chapitres, où d'ailleurs abondent encore les théories. L'ouvrage est destiné aux moines. Aussi l'auteur, sans négliger la distinction classique entre la voie purgative (113 p.), la vie illuminative (42 p.), et la voie unitive (41 p.), s'espace surtout sur la vie contemplative à laquelle il consacre presque la moitié du volume (174 p.). L'ouvrage est rédigé dans la langue spéciale des théologiens et des mystiques. Au milieu de la littérature spirituelle de son temps et du moyen âge, qui, des

1. *Cronica general de la Orden de San Benito*, IV, 235.

2. Dans l'édition critique des *Exercices*, le P. Codina a repris (95-121) la discussion qu'il avait déjà faite de ce point dans *Los orígenes de los Ejercicios*.

plaines du Pays-Bas, des bords du Rhin, de la Seine et du Tibre, est venue jusque dans les montagnes de la Catalogne, Cisneros regarde, réfléchit, fait son choix, et transcrit ce qui lui paraît propre à son dessein. On pourrait faire une édition polychrome de l'*Exercitatoire*, d'où résulterait la preuve visible que le livre presque entier est emprunté à d'autres livres¹.

Rien ne ressemble moins au travail d'Ignace de Loyola. Les *Exercices spirituels* sont écrits dans une langue commune, populaire, sans trace aucune de recherche littéraire ou de raffinement scolastique. Nulle théorie n'a été esquissée. Les principes généraux de la vie spirituelle, son but, ses moyens, ses étapes; tout cela est supposé connu et rappelé d'un mot, bref, lumineux, pratique. Aucune dissertation sur les bienfaits ou la nécessité de la méditation quotidienne, de l'examen quotidien, de la confession et de la communion fréquentes; le maître se borne à suggérer quelques recettes. Et ces recettes, d'ailleurs (méditations selon les trois puissances, application des sens, manières de contempler les mystères joyeux, douloureux et glorieux de l'Évangile; préludes, colloques, répétitions, manières de prier, examen général et particulier), ne se trouvent ainsi précisées et systématisées que chez lui. Ni Cisneros, ni aucun autre, ne fournissent ces indications, avec cette netteté de détails, cette cohérence d'ensemble. A plus forte raison, ne pourra-t-on découvrir, dans Cisneros, quelque chose d'aussi prenant que la méditation fondamentale, celles du péché, de l'enfer, du Règne de Jésus-Christ, de l'Incarnation, des deux Étendards, des deux classes d'hommes, des trois degrés d'humilité et de l'amour spirituel. Nulle part, non plus, Cisneros n'offre cette série d'observations vécues, qui s'appellent annotations, additions, règles pour la distribution des aumônes, règles du sens catholique. Si, comme il est probable, le pèlerin a lu l'*Exercitatoire*, il ne l'a pas copié.

Les rapprochements tentés entre les deux livres ne portent

1. Le P. Watrigant a fait cette démonstration, C. B. E., n. 59, p. 69-76.

que sur une vingtaine de formules; et ces formules mises à part, l'essentiel des *Exercices*, leur ordonnance, leurs documents et méditations caractéristiques, demeurent en toute propriété à saint Ignace. Il a fallu la commode routine d'une tradition, pour voiler aux regards une vérité aussi manifeste.

Nous savons d'Inigo lui-même, qu'il découvrit l'*Imitation* à Manrèse, et qu'à Loyola, durant sa convalescence, il avait pris des notes nombreuses dans Ludolphe. A Manrèse, la bibliothèque de la Seo avait reçu la *Vita Christi* en legs du médecin Nicolas Clergue, dès 1520; et au surplus, il est probable que, dans le couvent des Dominicains, le livre se rencontrait aussi. Inigo aura pu dès lors compléter, revoir les textes précieux d'où il avait tiré naguère lumière et profit pour son âme.

Nous laissons aux érudits le soin de marquer l'une après l'autre, toutes les réminiscences de l'*Imitation* et de la *Vie du Christ* qui se trouvent dans les *Exercices*¹; ce travail nous paraît aussi vain que facile. Il importe davantage de remarquer quels furent les procédés de lecture d'Inigo.

Cet homme, dont tout le monde loue, depuis des siècles, les dons de gouvernement, commença, dès les premiers jours de sa conversion, à se gouverner excellemment lui-même. La prudence éminente dont il fit toujours preuve dans la tractation des affaires délicates, il l'apporta dans l'affaire de sa perfection. Il aime Dieu, certes, et de tout l'élan d'un cœur magnanime dont les ardeurs consumeront sa vie avant le temps; mais en même temps, il organisera, avec toute sa tête, le service de ce Dieu qu'il aime de tout son cœur. Jusque dans les périodes de sa vie où surabondent les lumières et les consolations d'en haut, il garde des habitudes d'introspection constante.

A plus forte raison, passe-t-il au crible d'un examen rigoureux les pensées des hommes, même de ceux qu'il tient en grande estime. Assurément, il croit vrais amis de Dieu, le

1. Dans l'éd. crit. des *Exercices* (57-94), le P. Codina a relevé et discuté tous ces *loca parallela*.

mystique auteur de l'*Imitation* et le chartreux qui a écrit la *Vie du Christ*. Mais il sait aussi que la vie spirituelle est essentiellement expérimentale; que les dons sont divers; que la règle suprême est celle de l'Écriture : *omnia probate ; quod bonum est tenete*. On peut être certain qu'il n'est pas une notation faite par Inigo, d'après le texte de Ludolphe ou de Thomas a Kempis, qui n'ait été constatée par son expérience personnelle. Et c'est là ce qui donne au livre des *Exercices*, même dans les quelques passages où il dépend de la *Vie du Christ* et de l'*Imitation*, cet accent propre qui ne trompe pas; ce son ignatien, qui n'a plus rien de Ludolphe, ni de Thomas a Kempis. De même, les détails empruntés à d'autres ont été repensés par ce lecteur à part; et c'est pourquoi on ne les retrouve jamais à l'état pur chez lui, si l'on peut ainsi parler, mais amalgamés en d'autres formules, généralement plus saisissantes et meilleures, et en tout cas, différentes de celles avec qui elles gardent quelque ressemblance. Cela paraît, jusque dans la distribution des mystères de l'Évangile, travail qui est pourtant d'un ordre plus matériel. Cela est plus visible encore, partout où la vie spirituelle proprement dite entre en question.

Il ne faut pas l'oublier, Dieu conduit son serviteur. Lui, ne sait rien de sa destinée, mais Dieu sait. En partant de Montserrat, Inigo voulait simplement faire une halte de quelques jours à Manrèse, avant d'aller à Barcelone s'embarquer. Dieu l'y retient dix mois, à son école. Graduellement, il l'instruit par la bouche des prêtres, par des livres pieux et surtout par des illustrations célestes. L'humilité du pèlerin, son ardeur dans la prière, son courage dans la pénitence, sa charité envers les pauvres et les malades, son zèle pour amener les âmes à une vie pleinement chrétienne, attirent sur lui les regards chaque jour plus complaisants du Père éternel. Les visions, les ravissements se multiplient, par lesquels Dieu fait sentir sa bénédiction et éclaire le maître spirituel qu'il a voulu former à Manrèse. Telle est la conduite merveilleuse de la Providence. Qui en doute ne comprendra rien à l'origine première des *Exercices*.

On s'est demandé si, durant son séjour à Paris, Inigo n'avait pas pris contact avec la spiritualité des Frères de la Vie commune. Nous avons déjà exposé, dans le chapitre précédent, comment et pourquoi cette rencontre aurait pu se faire. Nous ne reprendrons le sujet ici que pour une simple remarque.

Si Inigo, à Paris, a parcouru la *Roseaie* de Mombaer, et les *Ascensions* de Gérard de Zuphten, et s'il en a noté une remarque utile, il l'aura fait par ce procédé interne et vivant, que nous avons déjà caractérisé; il l'aura assimilé à sa substance de soldat chrétien, de basque, d'espagnol du temps de Charles-Quint; d'apôtre décidé à s'exprimer à la manière du commun, d'après les données de l'expérience, et pour l'utilité du plus grand nombre de fidèles, fussent-ils ignorants.

On ne saurait imaginer d'ouvrages plus différents des *Exercices* que la *Roseaie* et les *Ascensions spirituelles*. Ceux-là seuls en peuvent douter qui n'ont jamais lu le texte des docteurs Windesheimiens; Gérard de Zuphten dans ses *Ascensions spirituelles*, et Mombaer dans sa *Roseaie*, demeurent des scolastiques, au langage savant et barbare; amis des partitions symétriques et compliquées; habitués à exprimer leur pensée subtilement et doctoralement. Cisneros a démarqué patiemment leurs ouvrages. Inigo n'a même pas eu la tentation de le faire.

D'une manière générale, il faut raisonner de même pour tous les livres dont on pourrait affirmer, avec certitude ou vraisemblance, qu'ils sont venus sous les yeux d'Inigo de Loyola, entre 1521 et 1540.

Soit en exemple la méditation de deux Étendards. Il serait vain de nier, entre le texte d'Ignace de Loyola et celui de Werner, abbé de Saint-Blaise, une ressemblance frappante¹. Elle saute aux yeux, dès qu'on les ouvre sans prévention. Il est difficile qu'une telle rencontre soit l'effet du hasard. Mais de là à un décalque voulu il y a plus loin qu'il ne semble.

1. Le P. Ferdinand Tournier a le premier, je crois, montré cette ressemblance, *Etudes*, 5 juin 1910, 644-665. Le P. Codina le discute dans *Los Orígenes* et aussi dans l'éd. crit. des *Exercices*, 125-126.

Dans l'état actuel du problème, personne n'est en mesure d'établir qu'Ignace, à Paris, ait lu ce diptyque des deux maîtres, soit dans le *Liber Deflorationum* de Werner, soit dans les *Miscellanea* de Hugues de Saint-Victor. Le fait est simplement possible. D'autre part, il est certain que, dans Ludolphe, on retrouve dispersés en divers endroits les idées de chefs, de bannières et de combats, l'opposition des consignes du Christ et de Satan, un portrait de Jésus modeste, doux et gracieux, l'antithèse de Jérusalem et de Babylone, l'acharnement du démon à prendre dans ses chaînes ou ses filets les pauvres humains¹.

Mais quel inconvénient à admettre que la rédaction des *Étendards* dans son état actuel, est contemporaine du temps où Inigo étudiait à Paris ? En quoi les *Exercices* et leur auteur en sont-ils moins admirables ? C'est ce qu'il sera bien impossible à qui que ce soit de démontrer. Et, en revanche, comme la simple juxtaposition des deux pages, en colonnes parallèles, fait éclater la supériorité du texte ignatien ! Laissons de côté les préludes et les colloques, où déjà la marque personnelle d'Inigo est caractéristique. Prenons la seule comparaison des armées du bien et du mal. Les deux chefs sont autrement campés, les deux armées autrement opposées et les deux harangues, dans le livre des *Exercices*. Brièvement, simplement, fortement, Inigo nous saisit par un tableau rapide et vivant. Et dans l'opposition des deux programmes, quelle analyse plus profonde ! Le ternaïre ignatien (pauvreté, humiliations, humilité) surpasse le ternaïre Wernerien (pauvreté, humilité, patience) ; il est plus logique, plus psychologique, plus théologique ; et combien il est mieux ordonné à l'ascèse pratique qui est la fin de tout le livre des *Exercices*.

Ce n'est pas pour le seul motif de rappeler la nécessité du combat chrétien qu'Inigo rappelle la doctrine augustinienne des deux cités, la doctrine évangélique des deux maîtres. A sa

. Voir dans les *Origènes* du P. Codina, 148, tous ces passages de Ludolphe.

place, la méditation des deux étendards a une fin précise, dont Werner n'avait pas même la pensée. Par la série graduelle de ses *Exercices*, Inigo a mis l'âme de celui qui médite dans la disposition générale de suivre Notre-Seigneur, modèle de tous les élus, exemple achevé de la perfection auquel il faut conformer le cœur détaché de tout mal. Mais il veut préciser cette bonne volonté générale; encore qu'il l'ait portée, par la considération de la vie intime et publique du Sauveur, à son maximum d'intensité, il sait combien, dans le choix d'un état de vie ou dans la réforme d'un état de vie déjà choisi, la nature mauvaise se cabre contre les décisions généreuses qui la traînent au sacrifice d'elle-même. Et voilà pourquoi, au moment d'arrêter ce choix, il présente à l'âme ce diptyque, de deux chefs, de deux armées, de deux vies qui s'opposent, afin que la résolution s'arrête au parti le plus conforme à la doctrine de Jésus-Christ. Là seulement est la vraie vie, digne d'être vécue; et si, allant tout droit au terme de la conformité qu'on lui prêche, l'âme se détermine à suivre la vie religieuse, et la vie apostolique (ou à s'y renouveler), Inigo a raison comme il le souhaite; car c'est à multiplier dans l'Église de telles âmes, qu'il entend travailler de toutes ses forces.

Et voilà comment, en s'emparant d'une donnée traditionnelle, même s'il l'a reçue de la main d'un des derniers qui aient su marquer de leur empreinte le vieux métal, Inigo réussit encore à lui donner une frappe nouvelle.

La même réflexion s'impose à qui considère les trois aliénés consacrés, dans les *Exercices*, à « trois manières d'humilité ». Depuis que les abaissements du Christ sont médités par des chrétiens, la nécessité de l'humilité a été prêchée par tous les maîtres de la vie spirituelle. Après saint Paul, les plus fameux Pères du Désert, saint Augustin, saint Benoît, saint Bernard, saint Bonaventure, Gerson, Hugues de Saint-Victor, Thomas à Kempis, Savonarole, Ruysbroeck, et combien d'autres, ont exalté l'humilité en des pages plus ou moins célèbres; plusieurs se sont complus à marquer les degrés par lesquels le cœur humble doit s'enfoncer en son néant; tout le monde sait

que Savonarole distingue trois degrés, Ruysbroeck quatre, Hugues de Saint-Victor sept, saint Benoît et saint Bernard douze. S'il a lu ces docteurs, durant son séjour à Paris, Inigo ne leur a rien emprunté. Aucune de leurs partitions n'a la robustesse, la profondeur et la netteté de la formule ignatienne.

Une même conclusion revient toujours : les éléments antérieurs de l'ascèse chrétienne ont reçu d'Ignace de Loyola une marque qui n'est qu'à lui ¹.

Après Manrèse, cet écrivain dont Dieu fut le maître, ne cesse de retoucher son œuvre. Nadal nous le dit en termes exprès, le fonds des *Exercices* s'enrichit, les formules s'améliorent. Dans quelle mesure, à quelles époques, exactement? Impossible de le définir. Il est vraisemblable que le pèlerinage à Jérusalem aida à revoir les pages consacrées aux mystères de la vie du Sauveur. L'apostolat de Barcelone et d'Alcalá dut amener une connaissance des âmes, qui a pu fournir quelques traits aux *Règles du discernement des esprits*. Il faut dire de même, et à fortiori, de l'apostolat parisien, azpeitien et italien. De Paris, où Inigo passa sept années en écolier des lettres humaines et divines, datent certainement les quelques passages des *Exercices* — ils ne sont pas nombreux — qui ont une couleur scolastique.

A Paris aussi furent rédigées les *Règles pour sentir avec l'Église*. Durant son séjour à Alcalá, Inigo put concevoir par la polémique de Zuniga avec Érasme, quelque idée des erreurs de Luther. Mais il est certain que ce fut à Paris qu'il eut l'occasion de saisir exactement et pleinement le danger de la Réforme, pour l'Église. Il vit là de ses yeux des imprudents qui pactisaient avec les apostats, en répétant quelques-unes de leurs formules novatrices; il arracha François de Xavier à la séduction des humanistes qui « luthéranisaient ». Bien avant

1. Il y a dix ans, le P. Sigismond Brettle, O. M., a signalé le premier les ressemblances qui rapprochent les *Exercices* du *Tractatus vitæ spiritualis* et de la *Contemplació molt devota* de saint Vincent Ferrier. (*San Vicente Ferrer und sein literarischer Nachlass*, Munster, Aschendorff, 1928).

la réponse donnée par la Sorbonne à François I^{er} (30 août 1535) sur les principes à soumettre à Mélanchton, qui souhaitait d'avoir une conférence avec les docteurs parisiens, Inigo savait parfaitement quelles affirmations un catholique devait opposer aux négations et aux tendances du protestantisme. Les premiers mois où il arriva à Paris, sous le présidence d'Antoine du Prat, chancelier de France et archevêque de Sens, un concile provincial s'était tenu, nous l'avons déjà noté. Le but des prélats et des docteurs assemblés était précisément de fournir une règle sûre aux fidèles; au milieu du fracas des disputes, et en face des prédications téméraires des « évangélistes » de Meaux soutenus par la Marguerite de Navarre, ils voulurent tracer aux croyances et aux mœurs la droite ligne à suivre. Et c'est pourquoi les délibérations du concile ne demeurèrent pas un secret enfoui en des procès-verbaux, tenus sous clef parmi les archives du clergé. Le docteur Clictove eut charge de publier les Actes et décrets. Et en l'année 1529, le volume parut chez le libraire Colines. C'est dans cette brochure ferme et claire, qu'il faut chercher la source où Inigo de Loyola puisa ses règles d'orthodoxie catholique. Entre les deux textes, le parallélisme est évident, dès qu'on les rapproche ¹.

Peut-être peut-on croire aussi contemporaine du séjour à Paris, la rédaction définitive des *Règles* pour les aumônes, et des *Règles de tempérance*.

Il est vrai, le problème de l'aumône se pose pour Inigo dès sa conversion : à Manrèse, à Jérusalem, à Barcelone, à Alcalá, partout, il donne ce qu'il a, partout, il mendie pour secourir les pauvres. Pour faire ce geste généreux, il n'a qu'à suivre l'esprit évangélique, qui l'anime. Au besoin, dans Ludolphe et dans Cisneros, il eût appris l'estime et la pratique des œuvres de miséricorde. Mais il semble évident, que c'est à Paris surtout que Inigo aura senti le besoin de tracer des règles sur l'usage des biens de ce monde. Lui-même alors distri-

1. Voir Note 12.

buait beaucoup d'argent; il a eu à conseiller Péralta, Castro et Amador sur l'abandon de leurs biens; pour soi et pour ses compagnons de Montmartre, en conséquence du vœu de pauvreté, il a dû résoudre ce qu'ils feraient de leur légitime; et un peu plus tard à Azpeitia, il aura à envisager quelle part, Martin Garcia, seigneur de Loyola, et aussi les clercs Pero Lopez de Loyola et Andrès de Loyola, feraient aux pauvres dans leurs revenus. En vue de ces conjonctures, il convenait à la sagesse d'Ignace de Loyola d'avoir une ligne de conduite nettement tracée.

Il semble bien qu'il faille raisonner de même des *Règles de tempérance*. A Alcalá, Inigo ne vit pas avec ses compagnons. Il en est autrement à Sainte-Barbe, où il partage avec Xavier et Le Fèvre une même chambre. Après les vœux de Montmartre, il y a un commencement de vie commune entre ces pauvres évangéliques. De temps à autre, ils prennent ensemble leurs repas. Il est vraisemblable qu'entre autres instructions destinées à ceux qu'il quittait pour aller en Espagne, Inigo aura laissé les *Règles pour s'ordonner dans le manger*.



Dans son apologie des *Exercices*, écrite au milieu de la tempête de 1553, Nadal a dit : « Quand il a écrit [à Manrèse] une bonne partie des *Exercices*, Ignace n'avait pas encore étudié; plus tard, ce fut avec un zèle incroyable qu'il commença de vaquer à l'étude, d'abord en Espagne, puis dans cette Académie de Paris si célèbre dans le monde chrétien; pendant plusieurs années, il suivit le cours des arts, et celui de théologie, avec une souveraine application, une constance singulière, et avec fruit. Les études achevées, il fit un corps de ces feuillets primitifs [de Manrèse et d'Alcalá] il y ajouta beaucoup de choses et remania le tout¹. » Combien ce texte serait pré-

1. *Ep. Nadal*, IV, 826. Post consummata studia, conguessit delibationes illas primas exercitiorum, addidit multa, digessit omnia.

cieux, si l'auteur était entré dans des détails topiques! Tel quel, il nous éclaire encore. Des additions et des remaniements de Paris, et probablement de Venise et même de Rome sont sortis, l'un après l'autre, le manuscrit dit de Pierre Le Fèvre¹; le manuscrit latin de 1541 appelé *Versio prima*²; le manuscrit espagnol dit autographe³ parce qu'il contient de nombreuses corrections de la main d'Ignace; et finalement, le texte soumis aux censeurs romains pour l'impression de 1548.

Quand on compare au livre imprimé de 1548, les manus-

1. Le manuscrit de Pierre Le Fèvre est coté 154* aux Archives historiques de Cologne. En 1764, l'autographe existait encore: le P. Reiffenberg l'a vu chez les Chartreux (*Historia Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem*, I, 12). Le manuscrit actuel n'est qu'une copie. Ce texte rappelle, en beaucoup d'endroits, la *Versio prima* du manuscrit latin de 1541; il est moins parfait, et donc antérieur. Ce qui amène à conclure que, dans les retraites données à Cologne en 1543 et en 1544, l'homme de Dieu usait d'un manuel déjà fixé à la fin de son séjour à Paris.

Le manuscrit latin 2004, du fonds de la reine Christine de Suède, à la Bibliothèque Vaticane, est de la main de l'humaniste anglais John Helyar. C'est un carnet d'étudiant, où dépenses faites, lettres écrites, extraits d'auteurs, rédactions personnelles voisinent avec des notes de retraite. Helyar a rencontré Ignace à Venise au plus tard au début de 1537, plus probablement déjà en 1536. Malheureusement ses notes de retraite ne nous offrent que des documents ignatiens fragmentaires. Bien des passages rappellent textuellement la *Versio prima* et le manuscrit de Le Fèvre. Mais beaucoup de choses manquent: par exemple les annotations, la série complète des mystères du Christ, nombre de règles, la contemplation finale *ad amorem*. On a l'impression de quelque chose de tronqué. Et par suite, ce manuscrit, fort intéressant, ne peut guère servir à nous fixer sur l'état des *Exercices* en 1536.

Le texte d'Helyar et celui de Le Fèvre sont reproduits dans l'édition critique des *Monumenta* (579-623, 624-648). Déjà en 1914, le P. Paul Debuchy avait publié dans *CBE*, août 1914, nos 52-53, le texte du manuscrit de Cologne. Un peu auparavant le P. Ferdinand Tournier, comme ses papiers en témoignent, avait préparé une édition du manuscrit d'Helyar, avec une longue introduction sur l'auteur et ses relations avec Réginald Pole.

2. Dans l'édition critique des *Exercices*, on trouvera le texte de cette *Versio prima* et une notice sur elle. La notice est aux pages 160-171; le texte court, avec celui de l'autographe espagnol, de la version des Freux, et de la version Roothaan (221-563).

3. Les éditeurs des *Monumenta*, dans leur édition critique des *Exercices*, nous venons de le dire, ont publié le texte espagnol autographe ils l'ont décrit aux pages 138-147.

crits dont nous venons de parler, on ne constate que de très légères différences. D'où il suit qu'à l'heure où Paul III donna à la Compagnie de Jésus sa charte romaine, le livre des *Exercices* était déjà le manuel de retraite que nous connaissons aujourd'hui.

CHAPITRE XIV

LA DOCTRINE SPIRITUELLE D'IGNACE DE LOYOLA

Laynez avait coutume de dire qu'Inigo de Loyola était l'homme d'un petit nombre de vérités. Ce mot expressif d'un contemporain, et d'un familier, nous invite à croire qu'il ne doit pas être bien difficile de saisir et de mettre en relief la doctrine spirituelle du futur fondateur de la Compagnie de Jésus¹.

1. La spiritualité ignatienne a été depuis quelque temps fort malmenée, au nom de la psychologie, de la liturgie, de la mystique, de la théologie et de la tradition catholique.

Nous ne discuterons pas ici ces dires adverses. Ce n'est pas le lieu. Il convient pourtant de signaler en bref le cas de feu Henri Bremond de l'Académie française. Il avait une plume prestigieuse. Les nombreux volumes de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*, en attirant pendant de longues années l'attention, lui avaient donné, dans les problèmes spirituels, une autorité que la mort n'a point abattue. Ses écrits restent. Sous couleur d'exalter la prière de louange et l'union à Dieu, ils continuent à flétrir un « ascétisme » fantômatique. Ils continuent à répéter aux lecteurs candides que les *Exercices* sont un « manuel d'ascèse, non d'oraison » ; un « manuel d'élection d'une nouveauté troublante, et fondé sur une théologie discutable des voies ordinaires de Dieu » ; un livre sans cohérence, et dont l'efficacité d'ailleurs peut être égalee par n'importe quoi ; un livre dont l'auteur « ne soupçonne pas » que son cas est « extraordinaire et unique », etc.

Ecarté de la Compagnie de Jésus, comment ce prêtre n'a-t-il pas senti qu'il était, contre les jésuites et saint Ignace, un témoin peu qualifié ? Comment cet historien s'est-il si mal souvenu de l'histoire du livre qu'il dénigrait ? Les *Exercices* sont sûrs de l'avenir. Tandis qu'ils étaient farouchement attaqués au XVI^e siècle par deux ou trois docteurs espagnols, Paul III approuva le livre (31 juillet 1548) dès son impression. Depuis, Alexandre VII (12 octobre 1647), Benoît XIV (20 mars 1753), Léon XIII (8 février 1900), ont comblé d'éloges la spiritualité ignatienne. S. S. Pie XI (25 juillet 1922) a établi saint Ignace patron des retraites spirituelles. Dans son encyclique *Mens nostra* du 20 décembre 1929 — justement au plus fort de la campagne bremondienne — le Saint-Père a exalté, dans les

Cette doctrine est essentiellement une doctrine de combat. De l'analyse de lui-même, Inigo a emporté une vue claire des forces permanentes et coalisées, qui tendent à ruiner le règne de Dieu dans son cœur. Au cours de sa vie, à Loyola, à la cour, à Manrèse, à Barcelone, à Alcalá, à Paris, il a eu mille occasions de se persuader que son histoire intime était celle de beaucoup d'autres. De là chez lui la conviction profonde que le grand malheur des hommes est de ne point vouloir se vaincre. C'est donc à cette victoire sur soi qu'il s'anime et qu'il tente d'animer tous ceux qu'il approche. Le titre qu'il a donné à ses *Exercices spirituels* est sa formule maîtresse, il enferme en un mot son programme personnel, celui qu'il propose et propage autour de lui, selon les occasions, avec un zèle que rien n'arrête.

Sans cette victoire, impossible d'être un homme raisonnable, un disciple de Jésus-Christ, un sauveur des âmes. Celui qui ne domine pas ses passions sera infailliblement dominé par elles. Un chrétien qui recule devant l'abnégation de soi, s'écarte des exemples et des leçons de Jésus-Christ; qu'a été la vie de Jésus-Christ sinon un perpétuel holocauste; et quand il a voulu enfermer dans une phrase toute la morale de son Évangile, qu'a-t-il dit si ce n'est : Renoncez-vous vous-même? Ce reniement complet et constant de la concupiscence est l'indispensable condition de la vie véritable. L'histoire des saints, seuls apôtres authentiques du christianisme, le prouve à l'évidence. Avant que de prêcher, ils se sont vaincus eux-mêmes; ils ont rejeté toutes les suggestions diaboliques, et toutes les maximes mondaines qui favorisent les passions; leurs prédications mêmes n'ont été qu'une guerre publique et sans trêve à l'orgueil, aux honneurs et aux richesses, qui perdent

termes les plus chaleureux, l'auteur, la méthode, la belle ordonnance, la souple plasticité, la sûre doctrine des *Exercices*. Nous ne nous flattons pas que cette voix du Vatican réduira les opposants au silence. Mais, sans peine, tous les esprits droits et catholiques comprendront qu'à l'encontre des leçons pontificales les dires d'un brillant académicien ne comptent guère.

les âmes, en les entraînant hors des pas de Jésus-Christ et des commandements de Dieu.

Quiconque prétend donc réformer l'Église, ou se réformer soi-même, ne saurait prendre qu'un chemin, celui de la totale abnégation de soi. C'est une guerre. Il s'y faut résoudre. La vie selon Dieu est à ce prix. Attendre la mort pour se régler est hasardeux, et indigne d'un homme. Se corriger sur les seuls points défendus risque de n'être qu'un leurre. Aller hardiment d'un bond au dépouillement évangélique est le plus sûr, le plus lucratif, le plus généreux. Que tous s'offrent avec sincérité et insistance : Dieu ne manquera pas de faire savoir s'il agréé l'offrande. Et au cas où il se contenterait d'un témoignage de bonne volonté, la vie évangélique doit rester, aux regards que celui de Dieu veut dans le monde, un idéal suprême. Tout chrétien doit porter cet idéal dans son âme, non seulement comme le souvenir d'une vision attirante, mais comme une lumière dont les clartés guideront toute sa conduite, au point qu'il use de ce monde sans en user, selon le mot de saint Paul.

Par là seront assurées, la soumission très humble que la créature doit au Créateur, l'imitation par laquelle le chrétien doit suivre le Christ, l'amour de Dieu enfin en quoi se résume toute la religion ici-bas et toute la vie bienheureuse dans le ciel.

Hors de là, qu'est-ce qui attend les hommes ? L'expérience de Lucifer et d'Adam est décisive. Ils ont péché, ils ont mérité l'enfer. C'est au même abîme, par le chemin de la même révolte, qu'aboutiront tous ceux qui ne veulent point se vaincre eux-mêmes. Et en attendant les châtiments de la justice divine, ils ne seront à leurs propres yeux qu'un objet d'horreur et de dégoût, quelque chose comme une plaie purulente et toujours ouverte.

La gloire de Dieu, le salut de l'homme, la réforme de l'Église, exigent impérieusement que chacun embrasse l'état que Dieu veut. Le vouloir de Dieu est pour chacun la règle suprême et universelle : la règle des plaisirs et des libéralités,

la règle des décisions quelles qu'elles soient, la règle des choix parmi les créatures innombrables de l'ordre matériel, humain et surnaturel, qui se rencontrent sur le chemin de la vie. Tant que la pesée de cette volonté divine ne se produit pas, la liberté doit demeurer en équilibre, comme une balance dont aucun plateau n'est chargé. Il faut noter, d'ailleurs, que c'est la volonté générale de Dieu que l'homme violente les tendances qui sont opposées à sa loi sainte. Prendre ce parti hardiment, c'est assurer l'ordre en soi-même, régler la course de la vie de manière à atteindre le but. Tout le plan divin est là, en un sens.

En travers de ce plan, le démon se jette. C'est l'ennemi capital et implacable. Depuis le paradis terrestre, il n'a point cessé de tenter les hommes pour les perdre. Sa tactique est connue; bien qu'elle réussisse à faire des victimes sans nombre, il est facile de la définir en trois mots : points d'attaque bien choisis, opérations secrètes, assauts d'autant plus furieux que la résistance est plus molle. Quand les âmes sont lâches, Satan n'hésite pas à proposer directement le mal; l'imagination s'exalte en face des perspectives de plaisir qu'il ouvre devant les yeux éblouis; et une fois le mal commis, il suggère que le pardon de Dieu est impossible, ou impossible la domination des instincts. Pièges grossiers où la pauvre humanité se laisse prendre, depuis des siècles. Les bons ne sont pas à l'abri de ses embûches. Tous les hommes sont les images de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ. En tous, il tâche d'abolir la ressemblance divine; à tous il essaye d'arracher leur part de l'héritage éternel. Mais, avec les bons, il raffine, il subtilise, il ruse. C'est sous l'apparence du bien qu'il les sollicite. Ainsi, en toute occasion se montre-t-il menteur et homicide, comme aux premiers jours du monde. La vigilance est donc de rigueur, avec la résolution ferme de faire toujours le contraire de ce qu'il propose. Là est la sagesse et le salut.

Les fidèles doivent penser au surplus que Dieu est plus empressé et plus puissant pour les sauver, que le démon ne le sera jamais pour les perdre. Les bons anges veillent et por-

tent secours, le Saint-Esprit éclaire et affermit. Bénis et bien-faisants souffles du ciel, qui passent sur les âmes chrétiennes, pour les enflammer de l'amour divin, les soulever sur les hauteurs, les associer, dès la terre, aux joies et à la paix du paradis. Lorsque ces heures viennent, il faut les mettre à profit, afin de servir Dieu avec plus de générosité. Lorsque, dans l'âme, retombée sur elle-même, il semble que toute lumière s'est éteinte, et que dans ces ténèbres, loin de Dieu qui se cache, la fidélité devient pénible, se souvenir des visites passées, espérer fermement les visites futures, demeurer ferme dans la pratique du devoir. Dans ces alternatives, de jours lumineux et de jours gris, de consolation et de désolation, la vertu s'agrandira et s'affermira, les mérites s'ajouteront aux mérites, l'humble conviction s'établira dans l'âme qu'elle n'est rien et que Dieu est tout. C'est la vraie science de la sainteté.

Cette science n'est jamais apprise; il faut se mettre à l'école, toute la vie, afin d'apprendre à profiter des secours divins, à déjouer les efforts diaboliques, à maîtriser ses instincts pervers, à établir en soi le règne de Dieu par d'incessantes victoires. Les exercices spirituels sont indispensables à qui veut conserver et développer ses forces chrétiennes. L'analogie des lois de la vie suggère cette conclusion. L'expérience des saints la met en évidence. La méditation quotidienne, l'examen quotidien de la conscience, l'habitude de la pénitence, la confession et la communion fréquentes, sont le secret des pensées saintes, des grands désirs, des résolutions courageuses, d'une fidélité à Dieu qui jamais ne se démente.

Et si, au milieu des efforts douloureux qu'on mène afin de mettre toujours la volonté divine au-dessus de tout, les paroles trompeuses des hérétiques ou des chrétiens relâchés menaçaient d'obscurcir la foi, de refroidir l'amour, d'ébranler le courage, de briser l'élan, qu'on se souvienne qu'à l'Église enseignante de Rome, Jésus-Christ a promis l'assistance qui la garde dans la vérité. Écouter docilement cette Église, en tout ce qu'elle enseigne, ordonne et conseille, croire ses dogmes, suivre ses lois, respecter ses institutions, pratiquer les obser-

vances de son culte, c'est le devoir et la sécurité; par là chacun prouvera sa foi aux promesses faites par le Christ à son épouse, son amour pour l'Église, qui est une mère, et la sincérité de son esprit catholique.

Pour renouveler cet esprit dans sa pureté, pour se convaincre plus profondément de la nécessité de fréquenter les sacrements, de pratiquer la pénitence, de prier et de méditer, rien ne vaut une retraite. Séparé des siens et de ses affaires, de ses habitudes journalières, on est plus apte à comprendre pourquoi l'on est en ce monde, le malheur qu'est le péché, la beauté des exemples de Jésus-Christ, de la Crèche au Calvaire, le devoir d'imiter ce modèle des élus, la grande loi de l'amour qui renferme toute la religion. La solitude complète, des réflexions sérieuses, des prières instantes, la docilité à un directeur, la générosité d'une âme prête à toutes les inspirations de la grâce, amènent nécessairement une conversion, une transformation. C'est un fait d'expérience. Qui n'en serait *a priori* très persuadé? Est-ce que Dieu ne veut pas notre salut et notre perfection, plus que nous ne saurions le vouloir nous-mêmes? Est-ce que le Père, qui nous a donné son Fils, nous refuserait les grâces les plus extraordinaires? Que sont celles-ci, en comparaison de Celui en qui sont tous les trésors de la divinité? La vérité est que nous ne savons pas ce que Dieu ferait de nous, si nous étions sincèrement décidés à nous remettre à lui tout entiers, pour qu'il en dispose selon son bon plaisir. Et c'est précisément parce que les *Exercices spirituels* sont excellemment propres à provoquer la générosité de l'âme, qu'ils sont un instrument si efficace de conversion. Ils est impossible de se mettre sincèrement à cette école, sans en emporter le désir et la force de se vaincre soi-même pour l'amour du Christ.

On peut prolonger les Exercices, on les peut aussi raccourcir. Tout dépend des circonstances de temps et de personne. En général, les méditations dites de la première semaine, destinées à la purification des consciences, sont propres au plus grand nombre et leur suffisent. S'il s'agit d'affiner les âmes et

de former une élite, l'ensemble des vérités indiquées dans le livre doit être proposé; toutes choses égales d'ailleurs, le retraitant gagnera d'autant plus qu'il persévérera jusqu'à une trentaine de jours, dans la solitude et la prière. Ce long espace de temps n'est pas de trop, pour se pénétrer à fond des leçons essentielles de l'ascèse chrétienne.

Néanmoins, il ne faudrait pas croire qu'un pareil effort produise automatiquement la sainteté définitive. Ignace dit, au titre même de son livre, que ses *Exercices* sont pour « aider » l'âme à se vaincre. Pour créer des habitudes comme instinctives de vertu, il faut généralement du temps; l'intensité des actes, selon la remarque de saint Thomas ¹, peut abrégé ce temps nécessaire et l'abrège en effet; mais c'est un fait d'expérience universelle que les habitudes invétérées sont les plus indéracinables. Si donc quelqu'un veut se fixer dans le bien et durer dans un très fervent service de Dieu, il faudra qu'il continue d'alimenter sa ferveur et d'affermir sa volonté, comme les *Exercices* lui ont appris à le faire.

La question de l'amour mise à part — nous en parlerons tout à l'heure — telle est, en bref et en partie, la synthèse de la doctrine spirituelle qu'Ignace de Loyola a disséminée, par fragments, en apparence sans cohésion, dans les pages très courtes des *Exercices spirituels*.

A travers la foule des *annotations*, des *additions*, des *méditations*, des *contemplations* et des *règles*, qui semblent diviser ce livre en compartiments multipliés à plaisir, la même pensée se retrouve en cent endroits : se gouverner, se vaincre. Actes de gouvernement de soi-même : les précautions prises pour assurer la solitude et le recueillement; la concentration des puissances intellectuelles et affectives sur une vérité donnée; la détermination d'une résolution pratique. Victoire sur soi-même : la pratique de la tempérance et de la pénitence, la réaction contre la triple concupiscence, contre les suggestions du diable et du monde; la prière prolongée malgré le dégoût;

1. 1^{re} 2^{ae}, q. 42, a. 3.

les instantes supplications répétées jusqu'à ce qu'on ait le courage de mener la nature, qui recule, droit au sacrifice qui l'immolera. Actes de gouvernement de soi-même : l'examen de sa méditation, la revue journalière de sa conscience, le discernement des poussées intérieures que l'on subit, la question que l'on s'impose avant toutes les décisions : que me servira cela au jour de ma mort et du jugement ? Victoires sur soi-même : la retraite, la méditation, la résolution d'amender sa vie, la conformation aux exemples du Sauveur, la soumission filiale à l'Église.

Parfois exprimée en termes formels, plus souvent supposée, la formule : se vaincre, est partout présente dans les *Exercices spirituels*. Elle est, pourrait-on dire en un sens, l'essentiel du livre, précisément parce qu'elle est indispensable à l'essentiel de la vie spirituelle.



Essentiellement la vie spirituelle consiste dans la présence, la conservation et l'augmentation en nous de la grâce sanctifiante. C'est par cette grâce, que nous sommes les branches vivantes de la vigne mystique, dont le Christ est le cep. La circulation, l'enrichissement de la sève divine en nous ne sauraient être assurés, sans l'élimination constante des éléments capables de la dessécher et de la tarir. Or, cette élimination est proprement la victoire de nous-mêmes sur nous-mêmes; puisqu'elle est la domination de la nature par la surnature, la destruction du vieil homme sous les coups de l'homme nouveau.

Les motifs qui peuvent déterminer un chrétien à cette destruction peuvent se présenter sous des formules diverses. Ignace a les siennes, délibérément préférées : l'humilité et la magnanimité. « L'humilité, dit saint Thomas ¹, comporte principalement la soumission de l'homme à Dieu. » Ignace a une

1. 2^a 2^{ae}, q. 161, a. 1, ad 5^m; a. 2, ad 3^m.

grande idée de la majesté divine, des droits souverains de Dieu. Le Roi éternel lui apparaît au sommet des choses, dans une perfection très haute; il se voit à ses pieds, très bas, tout voisin du néant, indigne de ses regards à cause de ses péchés. Il lui parle comme un serviteur à son maître; il se tient en sa présence comme dans une attitude toute pénétrée de respect. Il aime à mesurer la distance infinie qui le sépare de Dieu, comme pour s'enfoncer davantage dans le sentiment qu'il n'est rien. Pour un cœur ainsi anéanti, qu'y aura-t-il de plus auguste, de plus sacré, de plus inviolable que la volonté de Dieu? Il est tellement soumis à Dieu qu'il ne saurait balancer, lui promît-on toutes les richesses et tous les honneurs, entre une satisfaction donnée à la nature mauvaise et une violation grave, ou même légère, de la volonté divine. La volonté divine telle que la manifestent le Décalogue, les Commandements de l'Église, les événements du dehors et les inspirations du dedans, est la règle toujours obéie du cœur humble formé à l'école des *Exercices*.

Mais Dieu n'est pas seulement notre souverain. Sans cesser d'être tel, il est devenu par l'Incarnation notre compagnon de route, notre frère d'armes. De là, la place de Jésus-Christ dans tous les *Exercices*; il en est vraiment le centre. Avant même que se déroule son histoire dans les méditations de la deuxième, de la troisième et de la quatrième semaine, son souvenir fait pour ainsi dire irruption dans la méditation du péché et de l'enfer. Puis sa personne se dresse, comme celle d'un chef adorable et passionnément aimé, dans les deux contemplations typiques, du « Règne » et des « deux Etendards ». Là éclate ce sentiment de magnanimité, qui caractérise Ignace de Loyola et qu'il veut, avec l'humilité, inculquer à tout disciple des *Exercices spirituels*. Le sentiment féodal de fidélité, qui, dès la méditation fondamentale, concluait à un parfait service d'un maître souverainement parfait, se nuance ici d'un attachement profond, où, par-dessus la tendresse, dominant un enthousiasme guerrier et un dévouement chevaleresque. Ce magnanime, gagné à Jésus-Christ, a besoin d'agir et de souff-

frir pour lui, aux plus grandes dimensions possibles. Il ne se contentera qu'avec des prouesses qui aillent à la folie.

Les sentiments du troisième degré d'humilité, les prières généreuses qui terminent les deux contemplations du « Règne » et deux « Étendards »; la règle de conduite formulée au bout de la note sur « l'amendement de la vie », supposent des cœurs nobles et grands, en qui palpite une bravoure passionnée. De cette bravoure, le Christ est la cause efficiente, exemplaire et finale. De lui, on attend la grâce de ce courage; en le regardant, on s'anime à être courageux; si, avec son secours et sous son regard, on implore ce courage, c'est uniquement pour sa gloire. Parce qu'on l'aime d'un amour unique, on le suit jusque par des chemins sanglants. Aucun péril n'intimide, aucun obstacle n'arrête. Mourir est un gain et la suprême victoire.

Ainsi apparaît l'harmonie profonde des deux sentiments en apparence contraires, qu'Ignace veut mettre au cœur de qui l'écoute. Il peut sembler que l'humilité va immobiliser dans l'inertie, tandis que la magnanimité égarera dans la présomption. L'humilité, en considérant la misère humaine, se garde de toute jactance; et la magnanimité, en s'appuyant sur la puissance de Dieu, développe sans fin l'esprit d'entreprise, même en face du bien difficile. Dans le service du Seigneur, à la suite de Jésus-Christ, le cœur formé à l'école des *Exercices* a la confiance d'aboutir, l'assurance dans le danger, la magnificence dans l'emploi des moyens, la patience parmi les épreuves, la persévérance dans l'effort jusqu'au terme fixé; parce que jamais il ne cesse de prendre en Dieu la force, et de renvoyer à Dieu la gloire, du mal qu'il évite et du bien qu'il opère.

Après cela, il est superflu d'examiner longuement le reproche fait aux *Exercices spirituels* de « mécaniser » la prière et la vertu.

Ceux qui parlent ainsi s'arrêtent à quelques recettes formulées dans les « additions », et ne voient rien d'autre. Là n'est pas la substance du livre, ni le principal des intentions de

l'auteur. Ou tout ce que nous venons de dire de l'ascèse ignacienne est faux, ou la critique relevée ici n'est qu'une violente inexactitude. Ignace suggère de certaines précautions matérielles, telles que la privation de lumière, quand on médite des vérités sévères; le souvenir du sujet de la méditation au moment du lever et du coucher; l'arrêt et le recueillement de l'esprit, avant de commencer l'oraison; le compte journalier des fautes commises, etc... S'il croit à l'efficacité de ces actes, il en a pour garants la psychologie humaine et l'expérience. Et s'il demande avec insistance qu'on y soit fidèle, ce n'est point pour persuader au retraitant que l'essentiel de la vie spirituelle est dans ces détails. Jamais disciple intelligent des *Exercices* ne sera tenté d'oublier que la vie spirituelle consiste dans la réciprocité d'amour que l'on donne à Dieu.

Il en est qui jugent compliquée et desséchante la méthode d'oraison selon les trois puissances de l'âme, et l'analyse successive des personnes, des paroles et des actes dans les mystères de la vie du Christ. Le grief est plus vite formulé que justifié. Qui donc peut méditer, sans souvenirs, réflexions et affections? Et qui arrive à se rendre présente une scène de l'Évangile, sans voir et entendre ceux dont l'histoire est contée? Les indications des *Exercices* ne sont que la décomposition méthodique du jeu naturel de nos facultés, dès qu'elles s'appliquent à un fait ou à une vérité de foi. Par ailleurs, avant que saint François de Sales ne l'eût fort justement dit ¹, Inigo de Loyola pensait que, dans la méditation, les souvenirs sont évoqués pour les pensées, les pensées pour les affections, les affections pour les résolutions et les résolutions pour le meilleur service de Dieu. Et puis, comment un homme aussi profondément mystique que lui pourrait-il méconnaître que, dans la prière, comme en toute opération surnaturelle, l'action divine est souverainement libre. Le texte même des annota-

1. *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. II. Lettre du 8 juin 1606 (Ed. Annecy, IV, 307; XIII, 183).

2. Lettres à Thérèse Rejadell, 11 septembre 1536; au P. Brandao, 1^{er} juin 1551 (*Ep. et instr.*, I, 107-108; III, 507-508).

tions le rappelle expressément; et la correspondance du saint montre quelle souplesse et quelle simplicité il conseillait dans l'oraison.

On a été jusqu'à reprocher à l'auteur des *Exercices* de diriger exclusivement l'oraison à la pratique des vertus. Réserve pessimiste, a-t-on observé, injurieuse à Dieu et combien dommageable aux âmes chrétiennes! Il y a lieu de demander si l'optimisme contemplatif, qui s'oppose au vigoureux réalisme d'Inigo de Loyola, n'est pas une pure méconnaissance de la pauvre nature humaine et des lois normales de la Providence dans la distribution des grâces d'oraison¹. Ce qui manque à la plupart des chrétiens, c'est, hélas! la maîtrise de leurs passions; et la vie des saints révèle qu'ils ont acheté les faveurs célestes au prix de la crucifixion de leurs concupiscences. Contre cette double constatation de l'histoire, tous les rêves sont vains, négligeables toutes les théories. Pour la gloire de Dieu et la sainteté de l'Église, il est indispensable que les âmes prennent l'habitude de vivre hors des prises du mal. Plus cette forte race de serviteurs de Dieu se multipliera, plus seront nombreux les vrais contemplatifs. Admis dans sa prière de Manrèse à pénétrer les plus hauts et les plus doux secrets de Dieu, Ignace ne saurait être l'ennemi de l'oraison dite contemplative. De toutes les écoles ouvertes depuis des siècles à la formation d'âmes d'élites, celle des *Exercices spirituels* est peut-être celle qui sollicite le plus directement au généreux sacrifice de soi-même par le motif le plus élevé et le plus sûr. Or, c'est dans les cœurs amoureux et immolés, — disent les maîtres de la mystique et l'expérience, — que le Seigneur a coutume de se complaire à verser les plus merveilleuses grâces d'oraison. Loin donc de fermer la porte à la contemplation, la spiritualité ignatienne y prépare, pour l'heure qui plaira au maître souverain, des destinées.

1. Dans *Le quiétiste espagnol Michel Molinos* (260-262, 268-270) j'ai déjà eu occasion de toucher ce point.



Dès les premières journées qui ont suivi sa conversion totale, Ignace a répandu autour de lui son esprit. Manrèse, Barcelone, Venise, Jérusalem, Alcalá, Salamanque, Paris, ont entendu de sa bouche la prédication de la vieille formule évangélique : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. » Ignace a dit cela, en homme du xvi^e siècle, né dans l'Espagne de Ferdinand le Catholique, et qui a porté l'épée. Mais, à travers le langage qu'il tient de son temps, de sa race et de sa condition, la même vérité brille qui resplendissait dans les discours orientaux du Sauveur. Et comme, selon l'exemple du Sauveur, il donne à sa parole l'appui de ses exemples, il persuade à ceux qui l'écoutent l'héroïsme dans l'abnégation.

Et le temps, en modifiant le cadre extérieur de sa vie, ne changera rien à sa doctrine. Si, au cours de ses études, il ajoute quelque chose au livre dont les premières données datent, en un sens, de Loyola, ce sera toujours selon la logique de la pensée maîtresse comprise dès le début. Précisément parce qu'il est l'homme d'un petit nombre de vérités et que sa volonté est extraordinairement ferme; précisément, parce que, au premier jour, ce qui est l'âme de la morale évangélique lui est apparu dans une lumière décisive; il n'a point à chercher d'autres leçons à offrir à des disciples. Le « Règne de Dieu » dont son livre expose la formule, suffit aux besoins de tous ceux que la Providence met sur son chemin.

Sa correspondance qui va de 1525 à 1556, rend le même son que ses *Exercices spirituels*; elle est comme l'écho des voix qui s'échappent de ce livre admirable. De bonne heure, Inigo prend, pour terminer ses lettres, une formule qui lui devient familière : « Que le Seigneur nous donne sa grâce en perfection, afin que nous ayons le sentiment de sa volonté et que nous l'accomplissions entièrement. » De même la « gloire de Dieu », le « service » et la « louange de la divine Majesté » : ces mots

reviennent constamment sous sa plume. Sans le désir de procurer cette gloire et ce service, il n'écrit à personne, ni rien de ce qu'il écrit. Qu'il s'adresse à ses bienfaitrices barcelonaises, Inès Pascual et Isabel Roser; aux membres de sa famille ou à ses compagnons d'apostolat, à l'archidiacre Cazador ou à la moniale Thérèse Rejadell, aux rois ou aux papes, il ne songe qu'au règne de Dieu. La sainteté du Décalogue, la brièveté de la vie, la vanité des honneurs terrestres, la nécessité d'échapper aux créatures pour aller au Créateur, la haine et les ruses du démon, l'urgence du règlement de la vie selon Dieu, l'ardeur à se signaler dans le service du Roi éternel, le péril de damnation que courent les âmes, la fidélité et les munificences de l'amour de Dieu pour les hommes, tels sont les thèmes habituels de ses lettres. Ce sont les thèmes des *Exercices*.

A son frère Martin Garcia, il prêche l'observation des commandements, la supériorité de la vertu sur le sang, la poursuite des biens éternels. A son confesseur de Paris, Jean Miona, il adresse les plus instantes prières pour qu'il fasse une retraite d'un mois. A Thérèse Rejadell, il expose avec une admirable précision, les avantages de l'oraison affective, les principes qui règlent la fréquence des communions, et l'art de discerner l'action des esprits. Avec Ferdinand d'Autriche, Jean de Portugal, les cardinaux Contarini et Cervini, il traite de la réforme du clergé et des monastères, de la conversion des hérétiques et de l'évangélisation des fidèles. Il n'a d'autre horizon que le royaume de Dieu.

Comme l'on peut s'y attendre, les conseils spirituels qu'il donnera aux religieux de son Ordre porteront, plus fortement encore, la marque des *Exercices*. C'est la même constance à inculquer le *vince teipsum*, par amour pour Celui qui le premier s'est anéanti pour l'amour de nous; et c'est la même brièveté suggestive dans la manière. Sauf de rares exceptions, point de dissertations savantes, ni d'éloquentes exhortations; il n'est ni un professeur, ni un orateur; il est un chef qui rappelle des consignes sacrées, un père assez sûr

de son autorité et de la tendresse des siens, pour se contenter d'un mot qu'il répète sans se lasser.

A qui parcourt les volumes de sa correspondance, depuis la première lettre de lui que nous ayons à son retour de Jérusalem en 1525, jusqu'à la dernière lettre qui précéda sa mort en 1556, le même homme apparaît, avec la même physionomie grave, résolue, enflammée. Parlant aux papes, et aux évêques, aux souverains et aux grands, aux religieuses des monastères et à ses fils épars dans leur apostolat par le monde, il tient, sauf les différences que les conjonctures commandent, un langage au fond identique. A travers ses phrases sans art et qui s'enchevêtrent, c'est toujours le même cœur qui s'épanche, assoiffé de travailler et de souffrir pour le règne de Dieu, à la suite du Christ¹. Dans ces quelques mots se résume la doctrine spirituelle d'Inigo de Loyola.

On lui oppose et on lui préfère la doctrine des grands contemplatifs, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse de Jésus. S'il eût connu les livres de ces illustres compatriotes, il les aurait lus sans surprise; favorisé des plus hautes grâces d'oraison, il avait, lui aussi, les ailes d'un séraphin. Mais à supposer qu'il eût vécu assez longtemps, pour rejoindre l'époque des mystiques docteurs du Carmel, il aurait certainement mesuré, par leurs héroïques vertus, la sûreté de leurs leçons spirituelles.

En face des phénomènes extraordinaires de la vie intérieure, il demeurerait comme en arrêt et en défiance. Un jour, Frà Réginaldo, dominicain très ami des jésuites et de fort grande autorité dans son Ordre, raconta à la maison professe de Rome que, dans un couvent de Bologne dont il avait la direction, une religieuse entraînait souvent en extase et portait les stigmates de la passion. Au bout du récit, Ignace dit ces seuls mots : « Dans tout ce que V. R. vient de narrer, la marque la plus rassurante est l'obéissance de cette femme. » Quand

1. Dans un récent volume, *Saint Ignace de Loyola, Lettres spirituelles* (Paris, Spes, 1933), j'ai essayé de donner une idée de cette direction du saint.

Frà Réginaldo fut parti, Ribadeneyra, qui avait assisté avec Palmio à l'entretien, interrogea de nouveau Ignace, sur la moniale bolonaise. Ignace répondit ¹ : « Le propre de Dieu est d'agir à l'intérieur de l'âme; le démon y est impuissant, et il a coutume de tromper par des phénomènes extérieurs, apparents et faux. » L'histoire de Madelena de la Cruz ² est célèbre. L'inquisition de Cordoue s'occupa d'elle en 1544; et elle rétracta en 1548 ses erreurs et ses fautes. Avant ce procès, pendant plus de trente ans, sa renommée avait couru par toute l'Espagne et jusqu'en Portugal. Allant de Lisbonne à Rome, le P. Martin de Santa Cruz avait eu la curiosité de voir cette femme extraordinaire et de lui parler. Un jour qu'il racontait cette conversation, en concluant que cette extatique lui avait paru prudente et sainte, Ignace lui fit des reproches assez vifs ³ : « Un homme de la Compagnie, observa-t-il, ne devrait pas parler de la sorte, ni montrer une telle estime pour ces choses, après tout extérieures. » Enfin, l'on sait comment il jugea et guérit les illusions d'Onfroy et d'Oviedo, lorsque ceux-ci à Gandie s'engagèrent dans les chemins de la vie solitaire où les guidait le franciscain Tejada ⁴.

Ignace ne doute point de la possibilité des extraordinaires phénomènes de la vie spirituelle : il les a expérimentés. Mais il y voit matière à de faciles illusions. Et d'ailleurs, il met, avec l'Église, les grâces qui rendent les âmes plus agréables à Dieu, bien au-dessus des grâces qui les signalent à l'étonnement des hommes. Quant à la contemplation, la tenant pour un don libre du ciel, il laisse au Seigneur d'appeler qui lui plaît. Et il n'a aucun souci d'y préparer les âmes, autrement que par la maîtrise des passions. Tout en prisant et inculquant l'oraison, il prise et inculque plus fortement encore l'abnégation de soi. Un jour, Nadal lui demande le moyen le plus rapide d'atteindre à la perfection : « Maître Nadal,

1. *Scr. de S. Ign.* I, 251, 403.

2. Menendez Pelayo, *Hist. de los Het. esp.*, II, 528-529.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 343, 408.

4. *Ep. et instr.*, II, 494-495; XII, 633-654.

réplique-t-il, priez Dieu Notre-Seigneur, qu'il vous fasse la grâce de souffrir beaucoup pour son amour; ce bienfait en renferme beaucoup d'autres¹. »

Sans être docteur en théologie, il sait, pour avoir lu l'Évangile, que le plus grand commandement est d'aimer Dieu de toute son âme et de toutes ses forces. Cet amour est, dans le ciel, toute la vie des élus; il doit être le principal de la vie des chrétiens sur terre. Combien l'oublie! Ignace l'a constaté, en Guipuzcoa, en Castille, en Catalogne, à Jérusalem, en Italie, à Paris, dans les Pays-Bas, en Angleterre, bref, partout où il a porté ses pas de pèlerin. Combien il l'a oublié lui-même! Pourquoi? L'amour désordonné de soi explique tout. Saint Augustin l'a dit avec magnificence. Ignace de Loyola l'a vu, d'un regard aussi pénétrant, en contemplant la misère de son propre cœur et celle du cœur de ses contemporains. Aussi, conclut-il avec force au mépris et à la haine de soi, précisément pour allumer, à coup sûr, dans les poitrines humaines, un incendie d'amour divin. Le règne de Dieu dans l'Europe chrétienne, parmi le clergé et les monastères, dans la Rome des Papes et dans les pays infidèles, ne sera établi qu'à ce prix. La conversion du cœur n'est qu'un renversement d'amour.

A cette opération difficile et nécessaire, le Christ a ordonné, comme à sa fin, la prière, les sacrements, le culte, le sacerdoce, l'Église elle-même. Malgré quoi, des chrétiens sans nombre hésitent à étouffer en eux leurs convoitises mauvaises. Il s'ensuit, sans conteste possible, que l'effort premier d'un ouvrier du royaume de Dieu doit être d'entraîner les âmes à l'abnégation de soi. Le Christ n'a-t-il pas enfermé dans ce mot tout le christianisme pratique? C'est à faire comprendre et à faire vivre ce mot douloureux et fécond, qu'Ignace de Loyola s'applique. Toute la force sanctifiante de ces *Exercices* et de sa direction vient de là. Qu'il s'agisse des religieux de son Ordre, ou des prêtres séculiers, ou des moniales contemplatives ou des chrétiens du monde, peu lui importe; à

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 408.

tous, il répète le même refrain évangélique : « renoncez-vous vous-même » pour l'amour de Jésus-Christ souffrant et humilié.

Si on lui avait objecté la variété multiforme des dons divins, la liberté souveraine du Saint-Esprit dans la conduite des âmes, la merveilleuse efficacité des plus hautes oraisons pour embraser le cœur d'ardeurs apostoliques, il aurait répondu par les maximes favorites que voici. Dieu veut nous faire plus de bien que nous ne pourrons jamais le souhaiter ou le concevoir. Personne ne sait ce que le Seigneur ferait de lui, en retour d'une fidélité constante ¹. Il est d'expérience que, sur cent âmes adonnées à de longues oraisons, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sont dans l'illusion et risquent fort de s'entêter dans leurs pratiques indiscrètes ². L'ouverture de conscience et l'obéissance au père spirituel, la pratique généreuse de l'abnégation en toutes choses ³, sont les deux gonds de la vie intérieure. Ces deux points fixes assurés, la sécurité de l'âme est certaine. Elle pourra être assaillie de tentations, enveloppée d'obscurités, abreuvée de dégoûts; le tout est de durer, dans la patience et aussi dans la prière; surtout la prière qui met le cœur en mouvement plus que la tête et celle qui se fait en ayant Dieu présent devant les yeux ⁴; en récompense de cette attitude humble et confiante, la paix, la lumière, la douceur viendront ⁵. « L'onction du Saint-Esprit » — ce mot est usuel sur les lèvres d'Ignace — se fera infailliblement sentir. Elle aidera à déterminer le régime de la prière, celui de la pénitence, celui de l'action, même apostolique. Et la communion fréquente, quotidienne, faite avec un vif désir de vivre divinement, aura pour effet immanquable, non seulement de préserver le cœur des atteintes du mal, mais de l'enflammer de l'amour de son Créateur et Seigneur ⁶.

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 470.

2. *Ibid.*, I, 250, 278.

3. *Ibid.*, I, 278.

4. *Ibid.*, I, 132; *Epist.*, III, 510.

5. *Ex. sp.*, Règles du disc. des esprits.

6. *Scr. de S. Ign.*, I, 470; *Epist.*, I, 162, 295.

Pour tout résumer en une phrase, une âme ouverte et docile aux avis d'un confesseur, magnanime à se vaincre, adonnée à la prière, et assidue à la Table sainte, marche par un chemin où la rencontre et les visites de Dieu sont inévitables.

C'est à la lumière de ces axiomes, peu nombreux et d'une sûreté éprouvée, qu'Ignace de Loyola a dirigé, vers un amour de Dieu chaque jour croissant, ceux qui lui ont confié leur conscience. Par là, de 1522 à 1556, les contemplatifs ont-ils été multipliés dans l'Église? C'est fort probable, bien que la correspondance du directeur ne nous livre pas ce secret. Mais ses leçons ont certainement augmenté, au xvi^e siècle et depuis, le nombre des serviteurs fidèles au Maître jusqu'à l'héroïsme, autant dire des saints. Les chapitres qui suivront diront l'incroyable efficacité du labeur apostolique de la Compagnie naissante. Chacune de ces merveilles sert, on peut le dire, de divin contreseing à la spiritualité ignatienne.



LIVRE IV

Le fondateur d'Ordre.

CHAPITRE XV

LA VIE ÉVANGÉLIQUE DANS LA HAUTE ITALIE

(janvier-novembre 1537).

Lorsque les compagnons de Paris arrivèrent à Venise le 8 janvier 1537, ce dut être pour tous une joie bien vive que de se retrouver. Chacun conta ses aventures et ensemble on bénit la Providence. Les Parisiens amenaient avec eux, trois recrues nouvelles : Claude Le Jay, Paschase Broet, Jean Codure. De son côté, Inigo pouvait présenter aux arrivants Diégo de Hocès et leur annoncer l'adhésion des deux frères Eguia. La saison était trop avancée pour songer à un voyage en Terre sainte ou même à la Ville éternelle. Inigo décida que tous resteraient à Venise, au service des malades dans les hôpitaux. Cinq s'en allèrent à l'hôpital Saint-Jean et Saint-Paul, cinq à l'hôpital des Incurables, vaquant aux plus humbles offices, dévoués aux soins les plus empressés, plus ardents encore à aider les âmes qu'à soulager les corps. Troupe d'infirmiers véritablement rare¹.

Ils balayaient la maison, dressaient les lits, faisaient la toilette des malades, leur portaient les potions et la nourriture, se tenaient à leurs ordres la nuit comme le jour. Si quelqu'un trépassait, ils allaient au cimetière creuser la fosse, organisaient les funérailles et transportaient le cadavre sur leurs épaules jusqu'au champ des morts. Les malheureux des hôpitaux en étaient dans l'admiration. La généreuse allégresse de ces serviteurs des pauvres devint, dans la ville, la grande curiosité qu'il fallait voir de ses yeux : nobles, riches marchands,

1. Gonzalès de Camara, n. 93; Polanco, *Cronicon*, I, 57; Rodriguès, *Commentaire*, 474-477.

notables, se rendaient aux Incurables et à Saint-Jean, pour contempler cette merveille ¹.

Parfois, les malades à soigner étaient horribles et infects. Le cœur se soulevait de dégoût. Mais nos infirmiers ne quittaient pas la place; à bonne école, ils avaient appris l'abnégation. Un jour, un pauvre homme squameux et purulent demanda en soupirant, à Xavier, qu'il voulût bien lui gratter un peu le dos. Tandis qu'il rendait au malade ce bon office, Xavier sentit son cœur frémir et il eut peur de contracter le mal du patient. Son hésitation ne fut pas longue, plongeant hardiment son doigt dans le pus des plaies, il le porta à sa bouche. Mais, la nature vaincue prit sa revanche. Dans la nuit, Xavier rêva que la lèpre infecte l'étouffait à la gorge et toussant, crachant, il en vint à vomir. Lui-même raconta le fait, le lendemain, à Simon Rodriguès en souriant. Et Rodriguès ajoute, rappelant la promesse du Christ aux apôtres : « Boiraient-ils un breuvage mortel, cela ne leur nuira point ². »

Rodriguès aussi eut ses aventures héroïques. A l'hôpital des Saints-Jean-et-Paul, il partagea une fois son lit avec un lépreux, prit la lèpre des pieds à la tête; mais fut guéri dès le lendemain. A la cuisine de l'hôpital des incurables, travaillait une femme qui ne pouvait voir approcher les Iniguistes sans grommeler. Un jour que Rodriguès entraît pour prendre les aliments destinés aux malades, la femme dit à ses compagnes : « Vous ne savez point qui sont ces hommes; ils sont de grande doctrine; et j'ai fait ce que j'ai pu pour les empêcher de venir ici; mais je n'ai rien obtenu. » Rodriguès jugea aussitôt que cette cuisinière était possédée du diable. Il la saisit par la main. Elle de crier : « Lâchez-moi, sinon je me jette dans le feu. » Simon lâche la main. Le corps de la femme se pelotonne, puis se redresse et l'énergumène de jeter de grands cris. Toute la maison se trouble. L'aumônier de l'hôpital accourt, entraîne la furie à l'église et commence les exorcismes. Il ordonne à

1. *Commentaire*, 474-475.

2. *Ibid.*, 475.

la possédée de réciter le *Credo*. Elle le fait péniblement, par morceaux, sautant des articles. Quand elle prononce ces paroles : « Il viendra juger les vivants et les morts », elle s'exclame d'une voix douloureuse : « Ah ! que deviendrai-je en ce jour redoutable ? » Et elle reste un instant comme morte ¹.

Inigo ne demeurerait pas à l'hôpital, mais il y venait souvent, et souvent ses compagnons allaient passer avec lui un instant, dans la maison de l'ami chez qui il logeait. On devine la joie de son cœur quand il apprenait quelque prouesse des siens.

Dans cette Venise de 1537, où l'on faisait tous les ans le jour de la Fête-Dieu, une procession magnifique, personne n'accompagnait le Saint Sacrement quand il était porté aux malades. Les chrétiens indévots avaient besoin des leçons du ciel, pour apprendre la révérence due au corps du Seigneur. Un jour que le curé de Villanuova s'en allait donner le viatique à un campagnard mourant, il croisa dans le chemin une troupe d'ânes. La troupe se partagea en deux et tous s'agenouillèrent. Puis, se relevant, ils escortèrent jusqu'à la maison du paysan, le prêtre et son clerc stupéfaits. Quand l'Hostie sainte eut été donnée au malade, le prêtre sortit de la maison, et, selon l'usage, bénit les assistants avec le ciboire. Les ânes, la bénédiction reçue, partirent au galop vers les pâturages voisins, au grand ébahissement des gens de la ferme. Le fait fut consigné, après enquête, dans les actes publics ; les prédicateurs le contèrent en chaire ; Rodriguès alla sur place vérifier ces détails qu'il nous a transmis ².

Peut-être, après ce prodige, les Vénitiens furent-ils plus amis de l'Eucharistie ; mais, jusque-là, les sacrements étaient désertés par ce peuple à la foi endormie. Si le précepte pascal était encore observé par un certain nombre, la confession et la communion de toutes les semaines étaient chose inouïe ; quiconque découvrait une telle pratique en parlait et en écrivait à ses amis, comme d'un prodige ³. En voyant les Ini-

1. *Ibid.*, 476.

2. *Ibid.*, 478.

3. *Ibid.*, 477.

guistes assidus à la Table Sainte, comme ils étaient assidus aux hôpitaux, les Vénitiens devaient les tenir pour des êtres miraculeux.



Dix ans avant l'arrivée d'Inigo, Venise avait eu le bienfait de l'apparition de quelques hommes de Dieu. Bien que l'Ordre des théatins soit né à Rome le 14 septembre 1524, dans la basilique de Saint-Pierre, au pied de l'autel de la Confession, et que l'Oratoire romain du « Divin amour » puisse être considéré comme le berceau de cette famille religieuse¹, son fondateur n'en est pas moins un Vénitien, Gaëtan de Thiene. Embrassé, dès sa jeunesse, du feu de la charité, cet apôtre admirable renouvela dans Venise, au moment de la peste de 1524, tous les prodiges des saints. A la porte principale de l'hôpital des Incurables, les administrateurs voulurent plus tard que le portrait de Gaëtan de Thiene rappelât à la postérité l'héroïque charité d'un humble serviteur des malades et des pauvres.

Gaëtan de Thiene et Ignace de Loyola se sont-ils vus à Venise? Le P. Castaldo Théatin l'a dit, ajoutant qu'Inigo demanda au saint de le recevoir parmi les siens². Pressé par le P. Negrone et le P. Rho, jésuites, de fournir ses preuves, il ne put que répéter son affirmation³, sans la justifier autrement que par des témoignages datés de 1632. Bien mieux, ce que les historiens de l'Ordre racontent de la présence de Gaëtan à Naples, pendant toute l'année 1536, rend matériellement impossible la rencontre à Venise des deux hommes de Dieu. Ils ne se verront qu'à Rome⁴ en 1545.

D'après le même Castaldo⁵, Jean-Pierre Carafa aurait reçu

1. Tacchi, *Storia*, I, 407.

2. *Vita...* Rome, Mascardi, 1616, 28.

3. *Pacificum certamen...* Sorrente, Beltrami, 1637, 16, 19.

4. Pastor (tr. fr.), XI, 430.

5. *Vita del santo Pontifice Paolo quarto*. Rome, Mascardi, 1615, 33.

Inigo « pendant quelques jours », à Saint-Nicolas de Tolentino. Ce n'est guère probable. Par Inigo lui-même nous savons qu'il logeait à Venise, dès le début ¹, chez un homme « très docte et très bon » qu'il ne désigne pas autrement. Et les Zornoza et les Contarini ne manquaient pas pour offrir l'hospitalité à celui qui leur avait donné, par les *Exercices*, le pain de l'âme. Mais, s'il n'a pas été l'hôte de Carafa, Inigo a pu le voir, puisque le prélat n'a point quitté Venise ² avant le 27 septembre 1536. Il l'a vu en effet; Ribadeneyra, Nadal, Polanco l'assurent ³. Même s'ils s'en taisaient, nous devrions tenir le fait pour indiscutable : nous avons une pièce décisive. Inigo en personne a écrit à Carafa, avec un singulier mélange d'embarras, d'humilité et de hardiesse : « Qu'un homme de condition et élevé en dignité porte un habit plus orné et habite une chambre mieux arrangée que les autres religieux (de son Ordre), je n'en suis ni scandalisé, ni mal édifié. Toutefois, il est utile de considérer comment se sont gouvernés les saints, saint Dominique et saint François par exemple; et il est bon de recourir aux lumières d'en haut; car enfin, tout ce qui est licite n'est pas expédient. » Et au sujet des théatins de Venise qui ne prêchent pas, ne mendient pas, et attendent de l'inspiration des fidèles le pain de chaque jour, Inigo poursuit : « On dira qu'on ne voit pas à quoi sert cet Ordre; et que les saints, sans manquer de confiance en Dieu, ont procédé autrement. Je pourrais ajouter d'autres remarques qui courent dans le public et que j'ai entendues. J'ai bien pensé à tout ceci. J'en parle comme si je me parlais à moi-même. Aucun dommage ne peut s'ensuivre, et il peut en résulter quelque bien, la prière aidant à recevoir la lumière d'en haut⁴... »

Carafa était évêque de Chieti, il allait être créé cardinal (22 décembre 1536). Homme de vertu, certes, mais tenace, âpre, impétueux et impatient des obstacles. Sans doute jugea-

1. *Ep. et instr.*, I, 94.

2. Pastor (tr. fr.), XI, 427.

3. *Vida*, l. II, c. 6; *Ep. Nadal*, II, 50; *Cron.*, I, 56.

4. *Ep. et instr.*, I, 114-118.

t-il impertinent et effronté cet Espagnol, à peine clerc, gradué sur le tard et théologien incomplet, qui se permettait de juger mal concerté un Ordre récemment approuvé par le Pontife romain. En tout cas, ce fut, entre les deux hommes, une rupture dont les conséquences se feront sentir, lorsque Carafa deviendra pape.

A lui seul cet épisode suffit. Il ruine les fantaisies de Castaldo et les hypothèses de ceux qui croient que la vue des clercs réguliers théatins inspira à Ignace ses propres créations. Tout ce que nous avons conté jusqu'ici le montre, Inigo de Loyola n'avait besoin de personne pour apprendre la vie évangélique. Il la menait depuis Manrèse. Son dessein subséquent d'étudier et de devenir prêtre, n'y avait rien changé. Au bout des étapes de Barcelone, d'Alcalá, de Salamanque et de Paris, il se croyait à la veille de réaliser son rêve d'apostolat palestinien. Les « ermites » de Saint-Nicolas vivaient d'une vie fort retirée et ils entendaient doter l'Église d'un Ordre religieux de plus. Lui non, ni aucun des siens ¹. Liés par les seuls liens de la charité fraternelle et d'un commun désir de convertir les âmes, ils voulaient montrer, en ce monde du xvi^e siècle, où tant de clercs étaient indignes, ce qu'est un vrai prêtre; ils se proposaient de faire entendre les vérités évangéliques, sur la terre même où le Christ, ouvrant sa bouche divine, avait enseigné le chemin du salut. Et en attendant de prêcher quand ils seraient prêtres, ils préludaient à leur ministère futur, en soignant les malades. Ce que nous allons raconter montrera plus nettement encore combien la vie des Iniguistes différait de celle des théatins de Venise.

1. Dans la polémique avec Castaldo, Rho, Negrone, Sacchini, ainsi que le P. Pien dans les *Acta SS.*, argumentent d'autre façon. Pour eux, Inigo savait dès Manrèse qu'il fonderait la Compagnie de Jésus et le groupement de Montmartre était une première réalisation de la Compagnie future. Mais les textes s'opposent à cette thèse. Polanco le dit en termes exprès : « Les premiers que réunit à Paris notre Père Ignace, et lui-même, ne passèrent pas en Italie pour faire une religion, mais pour aller à Jérusalem et prêcher et mourir parmi les infidèles. » Ce que Polanco dit là (*Ep. et instr.*, V, 259), il l'a répété à plusieurs reprises. Se rappeler les textes apportés dans la Note 10.



Au milieu de leurs occupations charitables, les Iniguistes prirent-ils quelques loisirs pour achever ensemble leurs études écourtées ? C'est une conjecture que l'on peut hasarder peut-être. Jadis, au collège de Sainte-Barbe, Le Fèvre et Xavier avaient initié à la philosophie leur maître spirituel. Plusieurs des compagnons de Venise étaient plus avancés que celui-ci dans les sciences sacrées. Pourquoi ne point supposer, entre ces étudiants parisiens, tous obligés de quitter brusquement l'Université, des manières de conférences amicales où chacun ferait profiter les autres de son savoir ?

En tout cas, quand vint le milieu du carême de 1537, Inigo mit fin aux œuvres de miséricorde de ses compagnons et les envoya à Rome. Ils devaient se présenter au pape, lui exposer leur projet de pèlerinage à Jérusalem et leurs désirs d'apostolat, en vue de quoi, ils lui demanderaient la faculté de recevoir les saints Ordres. Au lieu de prendre la tête de la troupe, persuadé que les préventions du docteur Ortiz et du cardinal Carafa risquaient de se réveiller à sa seule présence, Inigo demeura à Venise, se contentant de tracer le programme des voyageurs ¹.

Ils allaient par groupe de trois, un prêtre et deux laïques. Ils marchaient à pied, portant leurs livres et leurs papiers dans leurs besaces, vivant de la charité des gens qu'ils rencontraient. Parfois ceux-ci étaient généreux. Comme ils devaient un jour traverser une rivière en bac, un de leurs compagnons de route leur dit gracieusement : « Je vois que vous ne voulez pas changer vos écus en petite monnaie, je vais payer pour vous. » Une autre fois, un prêtre qui s'était joint à eux, après avoir célébré la Messe, fit la quête auprès des assistants, afin de leur offrir de quoi acquitter les droits de péage quand on arriverait à la rivière prochaine. Nos Iniguistes furent surpris

1. Gonzalès de Camara, n. 93.

et attristés du geste; ils acceptèrent cependant l'aumône recueillie; mais tandis qu'on était en route, des passants leur offrirent de l'argent pour passer l'eau; ils rendirent au prêtre ce qu'ils avaient reçu de lui, le priant désormais de s'abstenir de quêmander ainsi, à la Messe, et d'avoir plus de confiance dans la Providence divine. Celle-ci permettait d'ailleurs que les pèlerins ne fussent pas toujours fort bien traités. Il arriva, un dimanche, que, sans avoir pris d'autre nourriture qu'un peu de pain au départ, ils firent près de dix lieues, sous une pluie torrentielle et à travers des chemins qui s'étaient transformés en lagunes, si bien qu'ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Loin de maugréer contre le sort, ils bénissaient la Providence et chantaient les psaumes, en alternant les versets, comme s'ils eussent été dans une église. Jean Codure, qui avait la gale aux jambes, la perdit dans le bain forcé de cette journée de bénédiction. Une halte de deux ou trois jours à Lorette les combla de joie ¹.

Ils arrivèrent à Rome le 25 mars 1537, dimanche des Rameaux. Chacun prit un logement à l'hôpital de sa nation et mendia sa nourriture de porte en porte. Mais de riches espagnols se piquèrent d'honneur et leur fournirent à l'hôpital Saint-Jacques le vivre et le couvert. La semaine sainte se passa à visiter les « sept églises et les stations » de la Ville éternelle ².

Avec sa prudence accoutumée, Inigo avait muni ses amis de lettres de recommandation. Ils allèrent trouver le docteur Pierre Ortiz, ambassadeur extraordinaire de Charles-Quint à Rome pour traiter du divorce d'Henri VIII d'avec la reine Catherine ³. Ortiz avait connu Inigo à Paris et s'était montré plutôt opposé à son entreprise apostolique. Il fit pourtant aux voyageurs l'accueil le plus cordial et il parla d'eux au Saint-

1. *Commentaire*, 478-485.

2. *Ibid.*, 485-486.

3. Tacchi Venturi, *Storia*, II, 92. Léon Dorez, *La cour pontificale de Paul III*, Paris, Leroux, 1932, 307-311, raconte cette audience, et précise que le registre des comptes du pape porte la somme de 33 écus d'or, donnés le 29 avril 1537 « à onze écoliers parisiens qui vont au Saint-Sépulcre ».

Père, en faisant les plus grands éloges. Paul III accorda l'audience pour le mardi de Pâques et voulut que ces étrangers disputassent devant lui pendant son repas, sur des questions théologiques. C'était une manière de distraction que le Pontife aimait à s'accorder habituellement. Le 3 avril dans la salle à manger du Pontife, des cardinaux, des évêques, des théologiens, étaient présents. Ortiz présenta ses clients et la conversation s'ouvrit; il intervint lui-même dans la discussion, ainsi que le célèbre conventuel Cornelio Musso ¹. Tout le monde fut satisfait du savoir des Iniguistes. Paul III en témoigna publiquement sa joie; il bénit leur projet de pèlerinage sans croire beaucoup à sa réalisation; et il leur fit donner 33 écus d'or. Les dignitaires ecclésiastiques rivalisèrent avec le souverain, de générosité, et réunirent entre eux plus de 150 ducats². Les précieuses aumônes auxquelles les pèlerins ne voulurent point toucher, furent envoyées à Venise, par lettre de change que des marchands firent gratuitement ³. La question des ordinations ne souleva aucune difficulté.

Paul III venait de recevoir de la commission de réforme nommée par lui, et présidée par le cardinal Contarini, les conclusions loyales et fortes qu'on ne tarda pas à appeler : *consilium aureum* (29 mars 1537). L'un des articles visait et flétrissait la légèreté avec laquelle on ouvrait le sanctuaire à des candidats douteux ⁴. Pour savoir combien les Iniguistes différaient des clercs avides pour qui le sacerdoce n'était qu'un moyen d'existence, le pape n'avait qu'à ouvrir les yeux. Il concéda à ces hommes qui voulaient sincèrement vivre dans la pauvreté de se faire ordonner, sans titre de patrimoine ou de bénéfice, par n'importe quel évêque, en trois jours de fête suivis ou en trois dimanches comme il leur conviendrait. Avec la même bienveillance, il accorda aux prêtres le pouvoir de confesser et d'absoudre des cas épiscopaux. Le cardinal déli-

1. Tacchi, II, 93.

2. *Commentaire*, 485-487.

3. Gonzalès de Camara, n. 94.

4. Sur cette commission de réforme, voir Pastor (tr. fr.), XI, 129-141.

vra gratuitement les lettres qui témoignaient de ces faveurs pontificales ¹.

L'ambassade avait réussi au delà de toute espérance. Les pèlerins revinrent à Venise, tous joyeux. Inigo admira avec eux les bontés de la Providence et l'on ne pensa plus qu'à organiser le voyage à Jérusalem. Mais aucun vaisseau ne partit cette année-là, la Seigneurie de Venise et Charles-Quint ayant déclaré la guerre au grand Turc. Selon la teneur du vœu de Montmartre, les Iniguistes devaient attendre jusqu'au 8 janvier 1538; c'est à cette date seulement que, tout moyen leur manquant pour aller aux Lieux Saints, ils seraient libres d'aller demander au Pape à quoi Sa Sainteté voudrait bien les employer. Résolution fut prise de rester à Venise et de se préparer aux Saints Ordres, en continuant le service des hôpitaux ².

Leur entrée dans la cléricature pouvait se faire, d'après les permissions rapportées de Rome, *ad titulum voluntariae paupertatis*, ou bien *sufficientis litteraturae*, ou bien aux deux titres réunis. C'est à cette dernière formule qu'Inigo arrêta son choix. Et c'est pourquoi tous renouvelèrent entre les mains de Jérôme Verallo, légat à Venise, le vœu de pauvreté perpétuelle qu'ils avaient fait à Montmartre ³. La date de ce jour n'a pas été conservée; mais il est probable que la cérémonie des vœux dut précéder de fort peu celles des ordinations. Les ordres mineurs furent conférés le samedi 10 juin, le sous-diaconat le jeudi 15, le diaconat le samedi 17, la prêtrise le samedi 24, fête de saint Jean-Baptiste. Deux évêques se disputaient la joie d'admettre au sacerdoce de si saints lévites. Vincent Négusanti, évêque d'Arbe, eut le bonheur de les ordonner prêtres; lui-même répéta souvent, dans la suite, que jamais ordination ne donna à son âme des consolations aussi pures ³. Le légat Verallo ajouta à toutes ses bontés celle d'autoriser les nouveaux prêtres à prêcher, expliquer les Saintes

1. *Ep. et instr.*, I, 120; Le Fèvre, *Memorial*, n. 18; Salmeron, I, 574-576, Laynez, VIII, 635-637.

2. Gonzalès de Camara, n. 93.

3. *Commentaire*, 488.

Écritures, confesser dans tout le territoire de la Sérénissime République, avec faculté d'absoudre les cas réservés aux évêques et aux patriarches ¹.

En racontant tout cela à son ami Pierre Verdolay, Inigo ajoutait : « Quelle serait notre responsabilité et notre honte, si nous ne nous aidions nous-mêmes, alors que Dieu Notre-Seigneur nous aide tant... Plaise à la divine bonté de nous infuser sa grâce, afin que nous ne laissions pas enfouis les dons qu'elle nous fait ! Ce pourquoi je vous conjure, pour le service et le respect dû à la divine Majesté, de faire pour nous des prières très instantes et d'y associer la dévotion de vos amis ; vous voyez combien nous en avons besoin ; car qui reçoit davantage, augmente ses dettes. »

*
* * *

Du moment que le pèlerinage à Jérusalem était remis, la forte somme des 200 écus d'or reçue à cet effet était inutile. Ayant scrupule d'employer cette somme à d'autres usages, voulant, d'autre part, signifier qu'ils n'avaient ni faim ni soif des biens de ce monde, Inigo et ses amis renvoyèrent par lettre de change, les 200 écus aux marchands qui avaient eu, quelques mois auparavant, la bonté de les transmettre à Venise ².

Ils vivaient donc à l'apostolique, d'aumônes recueillies au jour le jour, et donnaient leur temps aux malades de l'hôpital des Incurables et de l'hôpital Saint-Jean-et-Saint-Paul. Ainsi firent-ils jusque vers la fin de juillet. Bientôt leur dévotion se trouva en conflit avec leur charité, car les travaux des hôpitaux ne leur laissaient que peu de temps pour l'oraison ; et ils en voulaient beaucoup, pour mieux se préparer à célébrer leur première Messe ; il fut donc convenu qu'ils quitteraient Venise pour se répandre en différentes villes de la Seigneurie,

1. *Ep. et instr.*, I, 121.

2. *Ep. et instr.*, I, 121.

mendiant leur pain, réservant de longues heures aux méditations saintes, pendant quarante jours, à l'exemple du Sauveur au désert. Il leur parut que, par cette alliance de la mortification et de l'oraison, ils se trouveraient mieux disposés pour monter à l'autel ¹.

Le 25 juillet 1537, la pieuse caravane se mit en route. Avec Laynez et Le Fèvre, Inigo s'établit à Vicence; tandis que Xavier et Salmeron gagnaient Montelice; Le Jay et Rodriguès, Bassano; Broet et Bobadilla, Vérone; Hoces et Codure, Trévise.

L'endroit où Inigo, Le Fèvre et Laynez habitèrent, à Vicence, était un monastère abandonné, situé à un mille de la porte Sainte-Croix. Les hiéronymites de Sainte-Marie des Grâces avaient concédé sans peine aux pèlerins l'usage de l'ancien couvent dit de Saint-Pierre in Vivarolo ². La maison était sans portes ni fenêtres, et à moitié ruinée. Un peu de paille épars sur le sol servait de couchette ³. Inigo dont les yeux étaient malades à force de pleurer restait ordinairement à la maison et faisait le cuisinier. Le menu consistait en une sorte de soupe faite avec les morceaux de pain donnés en aumône; les jours où un peu d'huile et de beurre venaient s'y ajouter, étaient les jours de grand régal ⁴. La douceur de la prière tenait lieu d'aliment à ces hommes célestes.

A Bassano, Le Jay et Rodriguès avaient frappé à la porte d'un ermitage dédié à saint Vitus, ils y avaient été fraternellement reçus par l'ermite Antoine. Ils partageaient sa vie, comme lui couchant sur la dure et passant les journées en entretiens avec le ciel. La nourriture comptait peu. Au besoin, on la demandait aux paysans du voisinage. Poussant devant eux l'âne de l'ermite à travers la campagne, les deux maîtres ès-arts rentraient au logis, munis de pain et de vin reçus pour l'amour de Dieu.

1. *Commentaire*, 488; Polanco, *Cronicon*, I, 60.

2. Tacchi Venturi, *Storia*, II, 96.

3. Gonzalès de Camara, n. 94.

4. Polanco, *Cronicon*, I, 60.

A ce régime de privations, Rodriguès tomba malade. Les médecins de Bassano, appelés, déclarèrent le cas fort grave, mortel peut-être. Inigo fut averti. Lui-même avait la fièvre, ainsi que Laynez. Mais pouvait-il laisser Rodriguès en si grand péril, sans lui apporter la consolation d'une visite? Il partit aussitôt avec Le Fèvre pour Bassano. La distance qui sépare les deux villes est d'une journée de marche. Dans son empressement, Inigo allait si vite que Le Fèvre avait peine à le suivre. Chemin faisant, il priait pour Rodriguès de tout son cœur. Il eut une lumière. Et quand il eut fini son oraison, il dit à Le Fèvre : « Maître Simon ne mourra point de cette maladie. » En entrant à Saint-Vitus, il salua amicalement Simon et l'embrassa. Dès ce premier moment, Simon se sentit mieux. Le Fèvre et lui pensèrent que Dieu avait eu égard à la prière ardente de son serviteur Inigo. A l'ermite Antoine, dont l'austérité et la solitude rappelaient celles des Pères du désert, il vint en pensée que ces nouveaux venus ne manquaient pas de chemin à faire pour s'avancer dans la vertu. Mais, dans l'oraison, Dieu lui montra combien ses conjectures étaient fausses. Lui-même racontera plus tard le fait à Ribadeneyra ¹.

Par contre, il advint que Claude Le Jay, à contempler les exemples de l'ermite, se demanda s'il ne ferait pas mieux de le suivre que de suivre Inigo. Un jour, obsédé par le doute, il se détermina à aller consulter Antoine. Tandis qu'il était à la recherche du serviteur de Dieu, il vit soudain se dresser devant lui un homme armé d'une épée et qui faisait mine de vouloir l'arrêter. Surpris, ému, il essaya pourtant de passer outre. L'homme armé de s'élancer alors sur Le Jay, qui recule tout effrayé, et bientôt se met à fuir à toutes jambes. Sur ses talons, l'homme armé se précipite. Le Jay continue sa course à perdre haleine et arrive, brisé de fatigue et d'émotion, à l'hôtellerie où Inigo était descendu. Dès le seuil, Inigo lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? »

¹. *Commentaire*, 489; Polanco, *Cronicon*, I, 61; Ribadeneyra, *Vida*, l. II, ch. ix.

Cette simple parole fut pour Le Jay une voix du ciel. La volonté de demeurer fidèle au premier appel lui revint plus ferme qu'auparavant ¹.

Nous ne savons aucune particularité du séjour de Bobadilla et Broet à Vérone, de Xavier et de Salmeron à Montélice, de Codure et de Hocès à Trévis. On peut être sûr que le programme de solitude et d'oraison tracé par Inigo fut leur unique souci.

Commencée le 25 juillet, ou peu après, la sainte quarantaine des Iniguistes devait prendre fin aux premiers jours de septembre. Vers cette date, Inigo rappela ses compagnons auprès de lui, à San Pietro in Vivarolo². La Providence pourvut à leurs besoins au delà du nécessaire. Dans ce couvent délabré, ils vécurent plus heureux que des rois, surtout quand ils purent célébrer leur première messe.

Nous voudrions savoir le jour de ces prémices ardentes; lire dans un papier tracé de la plume des nouveaux prêtres, les joies dont remplit leurs âmes cette heure bénie. Tout cela est enseveli dans le mystère; encore que nous soyons assurés qu'en des cœurs aussi évangéliques l'amour de Jésus-Christ a débordé, la première fois qu'ils ont offert le Saint Sacrifice.

Le 15 août 1534, à Montmartre, ils s'étaient donnés à Dieu par serment. Tous les ans, depuis, quand revenait la fête de Notre-Dame, ils avaient renouvelé leur vœu. On aimerait à penser que, le 15 août 1537, ils redirent ensemble leur formule sacrée, dans la pauvre église du pauvre couvent de San Pietro. Mais il est probable qu'à cette date ils étaient encore dispersés; le jour des premières messes, ils durent s'offrir de nouveau au Seigneur. Dans ce coin perdu d'un faubourg de Vicence, ils étaient aussi insoupçonnés des hommes, et aussi complaisamment regardés par Dieu, que dans cette crypte d'un faubourg de Paris où ils avaient naguère enfermé le secret de leur oblation héroïque.

1. Ribadeneyra, *loc. cit.*

2. Gonzalès de Camara, n. 95; *Commentaire*, 497; Polanco, *Cron.*, I, 61; *Scr. de S. Ign.*, I, 118.

Tous célébrèrent, sauf Inigo ¹, qui avait résolu d'attendre une année entière avant de dire la messe; sauf Rodriguès qui dit la sienne, un peu plus tard, à Ferrare; sauf Salmeron qui n'était pas encore prêtre.

Rodriguès et Xavier, fatigués par leurs travaux et par la canicule, se trouvaient si mal qu'il fallut les conduire à l'hôpital des Incurables de Vicence. Ils y pâtirent mille incommodités; la maison était pauvre, ouverte à tous les vents, et ils n'avaient qu'un lit. Dieu les consola, comme il fait ses amis. Xavier avait grande dévotion à saint Jérôme; une nuit, le grand docteur lui apparut; son visage était vénérable, sa parole très douce; il réconforta le malade et lui annonça que de nouvelles souffrances l'attendaient à Bologne, l'hiver suivant ². La vaillance de Xavier pouvait porter, sans fléchir, de telles prophéties.

Dans la mesure de San Pietro in Vivarolo, pendant la quarantaine de prières, Inigo avait recommencé à connaître les illustrations supérieures de Manrèse. Lui-même l'a dit à Gonzalès de Camara, sans rien détailler malheureusement ³. Parmi les secrets reçus alors du ciel, y avait-il ceux de son avenir? Il ne paraît pas. Le pèlerinage de Jérusalem restait toujours un projet très cher; mais, en attendant que la possibilité s'offrît de le faire, à se disperser pour un premier apostolat, pourquoi se borner à la Vénétie et pourquoi ne pas interroger le Pape? Telle est, ce semble, la lumière dont le Seigneur favorisa Inigo. Selon sa coutume, le chef provoqua la mise en commun des prières et des avis de ses compagnons. Après les premières messes, Xavier et Rodriguès étant à l'hôpital, un conseil se tint à San Pietro, sur le meilleur emploi à faire du temps qui suivrait la période de solitude à mener jusqu'en novembre. Il fut arrêté que si, de septembre à novembre, aucun bateau ne partait pour la Terre Sainte, Laynez, Le Fèvre

1. Gonzalès de Camara, n. 96; *Commentaire*, 490; Salmeron, *Epist.*, 577; Tacchi, *Storia*, II, 94, 97.

2. *Commentaire*, 490-491.

3. Gonzalès de Camara, n. 95.

et Inigo iraient à Rome, tandis que les autres se répartiraient parmi les plus célèbres Universités de la Haute Italie ¹.

A la quarantaine de prières, ils avaient ajouté, suivant le programme arrêté avant le départ de Venise, quelques modestes prédications auprès des peuples des villes qu'ils habitaient.

Inigo devait l'exemple, avec ses compagnons. Ils sortaient dans Vicence. Leur bonnet à la main, chacun en une place de la ville, à la même heure, ils appelaient les passants à entendre la parole de Dieu ². Ils savaient fort mal l'italien et leur jargon était un mélange barbare, dans lequel les mots des langues qu'ils savaient le mieux, étaient italianisés au hasard de l'inspiration de chacun. Mais, en ces paroles presque inintelligibles, passait tout le feu de leur âme, le feu ardent de l'esprit de Dieu. Et, peu à peu, les gens s'assemblèrent plus nombreux pour les entendre; et les cœurs furent touchés. On admira leur zèle, on eut compassion d'hommes qui se traitaient si mal et on les aima ³. La même sympathie dut aller aux Iniguistes, dans toutes les villes où ils inaugurèrent leur apostolat.

Mais, n'y avait-il pas beaucoup mieux à faire? Dans les milieux scolaires, de généreux jeunes hommes pouvaient, à leur contact, prendre l'idée et le désir d'une vie apostolique. Cet espoir d'un recrutement meilleur et plus facile décida de tout. On irait deux par deux. Et, dans ces binaires, chacun serait supérieur à son tour pendant une semaine; on vivrait d'aumônes et on logerait dans les hôpitaux, comme on avait fait jusque-là. On s'emploierait de son mieux au ministère de la prédication et de la confession ⁴. A un pareil plan d'apostolat, qu'on avait commencé à délibérer peut-être sans leur concours, tandis qu'ils souffraient dans la patience à l'hôpital des Incurables, Xavier et Rodriguès n'avaient rien

1. *Commentaire*, 491; *Scr. de S. Ign.*, I, 116; *Polanco, Cron.*, I, 61-62.

2. *Gonzalès de Camara*, n. 95.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 117.

4. *Commentaire*, 491; *Polanco, Cron.*, I, 62.

à objecter. Il fut donc convenu qu'on se séparerait de nouveau : Inigo, Laynez et Le Fèvre se rendraient à Rome ; Codure et Hoces à Padoue ; Paschase Broet et Salmeron à Sienne ; Xavier et Bobadilla à Bologne ; Le Jay et Rodriguès à Ferrare¹. L'entreprise ne manquait pas de hardiesse ; mais la main du Seigneur manquait-elle de puissance ? Ils iraient donc, se fiant à Dieu seul.

* * *

Dans Venise, la réputation des pèlerins absents s'était obscurcie. Les bruits les plus fâcheux circulaient sur leur chef. Ces détractions s'étaient déjà produites en 1536, puisque Hoces en avait eu l'écho. Mais il semble qu'après les ordinations de juin 1537, le tapage malveillant grossit tout à coup. Et il n'y a là rien qui surprenne. Deux Iniguistes récemment agrégés : Antoine Arias, prêtre de Tolède, et Michel Landivar, clerc ou prêtre Navarrais, venaient de rompre misérablement avec Inigo². C'est eux, ou d'autres encore, qu'Inigo vise dans une lettre du 24 juillet 1537, quand il dit qu'il a préféré rejeter qu'admettre des hommes sans doctrine et capables de déchoir d'un idéal rêvé³. Ces déchus et ces fugitifs se complurent, par vengeance, à noircir leur maître d'un moment. Landivar avait connu Inigo à Paris. De ses lèvres jaillirent les calomnies. Et bientôt, on répéta dans Venise que cet homme, de si dévote apparence, avait été chassé d'Espagne, bien qu'Espagnol, et de Paris, bien qu'étudiant de l'Université de cette ville ; on prétendait même qu'il avait été brûlé en effigie⁴. On imagine si, en ce temps, où la propagande luthérienne, traversant les Alpes, s'infiltrait dans la Haute Italie, il était facile de rendre suspect un étranger. D'où venait ce pèlerin, qui n'était pas prêtre, se mêlait de faire le prédicant et entreprenait de donner des leçons secrètes de religion ? Derrière ces entreprises de zèle, n'y avait-il pas un dessein caché de

1. *Commentaire*, 491 ; *Scr. de S. Ign.*, I, 118.

2. *Epist. mixt.*, I, 11-14.

3. *Ep. et instr.*, I, 122.

4. Gonzalès de Camara, n. 93 ; Polanco, *Cron.*, I, 56.

propager des doctrines dangereuses? La disparition d'Inigo avec les siens, n'était-elle pas la fuite d'un coupable? Lancées et relancées sans relâche, par des gens résolus et habiles, ces insinuations calomnieuses prenaient crédit.

Au milieu de ces contradictions, Inigo avait sa ligne de conduite tracée nettement depuis de longs jours. En son cœur, il était heureux de souffrir quelque affront pour Jésus-Christ. Mais, en vue de l'apostolat qu'il rêvait, il entendait avoir le bénéfice d'une sentence publique, qui garantît l'honnêteté de ses mœurs et l'orthodoxie de sa doctrine. Gaspard de Doctis, qui avait fait les *Exercices* sous sa direction, pouvait témoigner au nonce Verallo que ce directeur spirituel était un homme de bien, un homme de Dieu. Aussi, le nonce prié par Ignace de rendre, après enquête, un jugement en forme sur les accusations portées, délégua-t-il Gaspard de Doctis pour instruire cette affaire.

Nous ignorons combien dura ce procès. Nous n'en connaissons que la sentence finale. Mais, de la teneur même de cette pièce, il résulte qu'Inigo comparut devant Gaspard de Doctis pour s'expliquer sur les accusations portées contre lui; que des témoins furent convoqués, qu'un délai fut fixé par édit public, mandant à tous ceux qui voudraient déposer contre Inigo, de le faire avant une date donnée; qu'Inigo se mit à la disposition du juge, pour être confronté avec n'importe qui. Jour enfin fut pris pour la sentence; c'était le samedi 13 octobre 1537. Gaspard de Doctis déclara « frivoles, vains et faux » tous les bruits répandus contre Inigo; il imposa silence aux calomniateurs, et prononça que le dit Inigo était un prêtre « de bonne et religieuse vie, de saine doctrine, d'excellente condition et réputation », dont les « enseignements et les exemples » ont édifié Venise ¹.

Protégés par ce verdict, les Iniguistes pouvaient reparaître à Venise la tête haute. Probablement rappelés par Inigo à San Pietro in Vivarolo, ils y avaient attendu l'issue des évé-

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 624-627.

nements. Probablement aussi, dans cet intervalle, Alphonse Salmeron avait été ordonné prêtre et avait célébré sa première messe. Avant de quitter la Seigneurie où il avait souffert, gagné des âmes au Christ, conquis des amitiés de prix, Inigo voulut sans doute réunir à Venise tous les siens, pour un dernier adieu et une dernière prière. Ensemble, ils confirmèrent le plan d'opérations apostoliques déterminé à San Pietro in Vivarolo. L'heure était venue de procéder à l'exécution, *in nomine Domini*. Aux premiers jours de novembre¹, la petite troupe sortit de Venise, la confiance au cœur, vers un avenir pour elle encore plein de mystère.

Les directions diverses qu'ils devaient prendre ne les empêchaient pas de cheminer ensemble quelque temps. Il est probable qu'ils s'accordèrent cette douceur et cet amical réconfort. Au carrefour des routes qui conduisaient Inigo, Laynez et Le Fèvre à la Ville Eternelle, les autres dans les Universités de la Haute Italie, on se sépara. Si elle ne l'avait pas été auparavant, une question fut alors posée : « A ceux qui nous demanderont qui nous sommes, que faudra-t-il répondre ? » Tous furent d'accord, pour répéter après Inigo : « Nous répondrons que nous sommes de la Compagnie de Jésus². »

C'était un nom et un programme, dérivés en droite ligne des *Exercices* et de l'*Évangile*. Il n'y avait plus qu'à en faire rayonner la splendeur conquérante aux regards surpris d'un monde, hélas ! paganisé.

A Padoue, qui leur était échue en partage, les tribulations s'abattirent dès la première heure sur Codure et Hoces. Sur une dénonciation qui lui fut faite, Girolamo de Santi, des ermites de Saint-Augustin, qui gouvernait le diocèse pour le cardinal Pisano, fit jeter en prison les nouveaux venus comme suspects. Codure et Hoces furent enchantés de ce traitement imprévu. Leurs âmes étaient pleines de l'*Évangile*, ils avaient lu et relu la parole du Sauveur : « Bienheureux ceux qui souf-

1. *Mémorial*, 497.

2. Polanco, *Cron.*, I, 72.

frent persécution pour la justice. » Ils en éprouvèrent toute la vérité et la douceur. Dans le cachot de l'évêché, les mains et les pieds chargés de chaînes, ils passèrent une nuit délicieuse. Hoces surtout débordait de joie et riait de pur plaisir. Le lendemain, l'évêque suffragant jugea mieux de ces hommes si heureux d'être emprisonnés. Il les délivra, les autorisa à confesser et à prêcher, et leur témoigna toute son amitié. Les missionnaires furent bientôt occupés tout le jour à entendre la confession de pénitents de toute condition ¹.

A Ferrare, Le Jay et Rodriguès s'employèrent surtout dans les hôpitaux et auprès des pauvres. Le fameux capucin Ochino retenait l'admiration de la ville par son éloquence. Les Iniguistes ne rivalisèrent pas avec lui, mais leur vie évangélique avait son éloquence aussi. La vieille gardienne de l'hôpital où ils logeaient, regardant, par le trou de la serrure, comment ces prêtres pèlerins passaient la nuit, les avait vus se lever après le premier sommeil pour réciter Matines et prier longuement. Aussi, lorsque la marquise Vittoria Colonna, désireuse de savoir qui étaient ces étrangers, dont on commençait à parler à Ferrare, vint interroger la concierge de l'hôpital, celle-ci s'exclama : « Ce sont des saints. » Elle raconta ce qu'elle avait vu. Vittoria Colonna leur donna, pour se loger, une maison modeste. Elle parla chaudement au vicaire général, Ottaviano del Castello; lequel, sortant de la réserve jusque-là gardée, se mit à inviter souvent les prêtres pèlerins à sa table et les soutint de toute son autorité. Le duc de Ferrare, Hercule d'Este, finit par savoir le bien que faisaient dans sa capitale ces inconnus. Il se confessa à Le Jay et communia de sa main. Il promit aussi de les aider pour leur pèlerinage de Jérusalem, si jamais ils le faisaient. Lorsque Rodriguès partit pour Padoue, pour travailler avec Codure, Bobadilla, de Bologne, vint rejoindre Le Jay; la même faveur l'entoura de la part de tous ².

A François de Xavier et à Bobadilla, Bologne avait été

1. Polanco, *Cron.*, I, 62; Tacchi Venturi, *op. cit.*, II, 123-124.

2. Tacchi Venturi, II, 127-133; Polanco, *Cron.*, I, 63.

assignée. Dès son arrivée, Xavier alla célébrer la messe au tombeau de saint Dominique. Deux tertiaires étaient là, dont une espagnole et une italienne. La dévotion de ce prêtre étranger les frappa vivement, elles lui parlèrent après la messe. L'italienne l'engagea fort à faire visite à un sien oncle, chanoine de la cathédrale, Xavier le fit; une amitié s'ensuivit qui fut une protection. Catéchiser les enfants, secourir les pauvres, soigner les malades, entendre les confessions, remplissaient les journées des deux pèlerins. Longtemps, Bologne garda la mémoire de Xavier; il parlait difficilement l'italien, mais son accent apostolique émouvait les consciences; on ne pouvait le voir à l'autel sans être pénétré de dévotion, il y versait souvent d'abondantes larmes. Dieu bénit les fatigues apostoliques des deux Iniguistes. Le vicaire général, Augustin Zannetti, rendit le plus vif hommage à leur zèle et à leurs vertus ¹.

Broet et Salmeron se livrèrent à Sienne au même apostolat humble, désintéressé et infatigable. Hôtes du peintre Jean de Lorenzo, ils commencèrent leurs prédications à la Loge des Marchands, puis sur la place del Campo. Des patriciens, attirés par leur sainte vie, leur firent visite et les conduisirent à l'église Saint-Jacques. Le vicaire général, François Cosci, rendit aux prêtres pèlerins, le témoignage que leurs prédications et leurs exemples avaient grandement affermi la foi et les mœurs ².

Cependant, Hoces, étant tombé malade à Padoue, se trouva en quelques jours au seuil de l'éternité. Son compagnon, Jean Codure, l'assista à ses derniers moments. Le malade expira dans la paix. Et quand il fut mort, sa figure s'embellit admirablement. De son vivant, il était très brun et d'un aspect fort commun. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son visage eut un charme céleste. Et Codure, en accomplissant le devoir de la veillée funèbre qui précéda la sépulture, ne pouvait rassasier ses yeux du spectacle de ce cadavre, étendu sur sa pauvre couche; Hoces avait l'air d'un bienheureux ³.

1. Tacchi Venturi, II, 141-142.

2. *Id.*, II, 145-147.

3. Polanco, *Cron.*, I, 62.

Inigo était alors au Mont Cassin, occupé à donner les *Exercices spirituels* au docteur Ortiz. Un matin qu'il entendait la messe, au *Confiteor*, aux mots *Omnibus sanctis*, il eut une vision. Il aperçut Hoces tout resplendissant au milieu des saints et des anges. Une immense consolation envahit son cœur et pendant toute la messe, il ne fit que pleurer de dévotion. Ces sentiments le tinrent plusieurs jours si fort, qu'il ne pouvait retenir ses larmes ¹.

Avant même de savoir comment le Pontife romain déciderait de son avenir, la petite troupe évangélique avait au ciel, pour veiller sur sa destinée, un protecteur qu'elle pouvait invoquer comme un saint.

1. *Id.*, I, 62.

CHAPITRE XVI

LA PREMIÈRE CHARTE ROMAINE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(27 septembre 1540).

Comme nous l'avons dit, c'est dans le cours de novembre 1537, qu'avec Le Fèvre et Laynez, Inigo prit le chemin de Rome. Tandis que les voyageurs étaient à quelques milles de la ville, à un carrefour des anciennes voies romaines, Claudia et Cassia, le Seigneur favorisa son serviteur d'une lumière nouvelle. Déterminé à se préparer toute une année à célébrer sa première messe, Inigo avait pris la Vierge pour médiatrice, la priant tous les jours de le « mettre avec son Fils ». Ce sont ses termes mêmes ¹. Or, à ce carrefour de la Storta ², entré avec ses compagnons dans la chapelle, pendant son oraison il sentit son âme changée : une claire certitude entra en lui que le Père « le mettait avec son Fils ³ ». Ainsi parla-t-il plus tard à Gonzalès. Mais à Laynez, sur l'heure et à plusieurs reprises, il raconta plus en détail la vision survenue dans la chapelle rustique. Dans le ciel ouvert, le Père éternel était apparu, avec le Christ, devant lui, portant sa croix, et tous deux regardaient amoureusement Inigo. « Je veux que tu prennes celui-ci pour ton serviteur », disait le Père. Le Christ d'interpeller Inigo : « Je veux que tu sois mon serviteur. » Et moi, reprit le Père, « je vous serai propice à Rome ⁴ ». Le

1. Gonzalès de Camara, n. 96.

2. Cette chapelle se trouve à 15 km. de Rome. Le P. Thyrese Gonzalez la fit restaurer en 1700. Elle existe toujours. Et les jésuites d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois, l'ont en vénération.

3. Gonzalès de Camara, n. 96.

4. Cette formule est celle de Ribadeneyra et de Polanco. Quand il la

grand tableau qui domine le maître autel de l'église Saint-Ignace a rendu cette scène célèbre. L'histoire en explique le sens. Au moment où le futur fondateur de la Compagnie de Jésus reçut la confiance céleste, un voile de mystère demeurait. La croix que le Sauveur portait sur ses épaules n'était-elle pas l'annonce d'atroces souffrances ? Inigo le crut. « Je ne sais, confia-t-il à Laynez, si nous ne serons pas crucifiés à Rome. » Mais, en même temps, l'assurance de l'appui du Seigneur était tellement écrite au fond de son âme qu'il n'en pouvait douter¹.

Réconfortés par ces promesses d'en haut, les voyageurs continuèrent leur route et parvinrent à Rome vers la fin de novembre 1537. Le docteur Pierre Ortiz avait si bien reçu les Iniguistes, au printemps, qu'Ignace et ses deux compagnons recoururent encore à ses bons offices pour être présentés à Paul III. Sur la chaude recommandation de l'ambassadeur de Charles-Quint, le Pontife accueillit les pèlerins avec une grande bienveillance. Le collège de la Sapience, fermé après le sac de Rome en 1527, était rouvert depuis deux ans²; Paul III chargea Laynez d'y enseigner la théologie scolastique, et Le Fèvre, la théologie positive. Le mandat était aussi honorable qu'inattendu. Quant à Ortiz, ses rapports avec Inigo de Loyola devinrent vite si confiants qu'il se décida à faire une retraite. Comme il était difficile à l'ambassadeur de l'Empereur de trouver dans Rome une solitude où se cacher, le retraitant et son directeur partirent pour le mont Cassin. Au bout d'un mois, Ortiz en sortit transformé. Si sa corpulence et son âge, insinue Polanco³, ne l'avaient rendu impropre aux fatigues de l'apostolat, il serait sur l'heure devenu compagnon d'Inigo. Probablement, il faut ajouter que la situation d'Ortiz auprès

lut dans Ribedeneyra, Canisius protesta qu'il aurait fallu mettre ces mots plus expressifs : « Io. saró con voi ». Cette remarque du saint (*Ser. de S. Ign.*, I, 715) tend à prouver que de son temps tel était le récit courant.

1. Gonzalès de Camara, n. 96; *Ser. de S. Ign.*, II, 75.

2. Le P. Tacchi Venturi a éclairci les conditions de cette réouverture et la question des chaires offertes. (*Storia*, II, 103).

3. *Cron.*, I, 64.

de Charles-Quint rendait fort difficile, sinon impossible, un renoncement définitif au monde. Mais s'il ne devint pas jésuite, le docteur Ortiz fut toujours un ami et un protecteur de l'Ordre.

Nous le savons par le même Polanco¹, François Estrada fut gagné alors par Inigo à la vie évangélique; le cardinal Gaspard Contarini, Lactance Tolomei, ambassadeur de Sienne à Rome, le médecin espagnol Ignacio Lopez, firent aussi les Exercices. Par après, ils ne le cédèrent à personne pour le zèle à soutenir les œuvres de la Compagnie naissante.

Nous aimerions savoir quelques particularités sur l'enseignement de Laynez et de Le Fèvre, improvisés professeurs à la Sapience, par une décision soudaine de Paul III. Il faut nous contenter d'apprendre qu'au début, Laynez ne satisfait ni lui-même ni ses auditeurs; mais que, pour peu, il améliora son cours et gagna la confiance²; il expliquait le texte de Gabriel Biel sur le Canon de la Messe³. De quoi traitait Le Fèvre? Nous l'ignorons; il n'a rien dit dans son *Mémorial*, et personne n'a suppléé à son silence. Mais les deux maîtres

1. *Ibid.*, 9, 69. — En dépit des soupçons de Böhmer (I, 214) les amis de Tolomei peuvent répondre pour lui, puisqu'ils s'appellent Vittoria Calonna, Ambrosio Catarini, les cardinaux Contarini et Cervini (Tacchi, *Storia*, II, 118). Ignacio Lopez, de la colonie espagnole de Rome, est mentionné comme un ami dans le *Cronicon* de Polanco (I, 240, 242, 282) et encore dans la correspondance de Le Jay (268), de Xavier (I, 230, 246, 264), d'Araoz et d'Estrada (*Ep. mixt.*, I, 38, 41, 97, 245, 255, 311). Du cardinal Gaspard Contarini, il suffira de rappeler ici qu'il copia de sa main les *Exercices*. Le P. Benedetto Ferrari affirma le fait au procès de canonisation de saint Ignace (*Scr. de S. Ign.*, II, 872); et Mafféi (*Vita*, I, V, c. 6) assure que de son temps (1585) le précieux manuscrit était conservé par les héritiers du cardinal vénitien. Pierre Ortiz, ancien élève d'Alcalá et de Paris, ambassadeur de Charles-Quint à Rome et aux diètes d'Allemagne, ne cessa point jusqu'à sa mort, d'être un insigne bienfaiteur de la Compagnie (Astrain, I, 250, 262).

2. Laynez, *Mon.*, I, 550.

3. C'est Salmeron qui a noté ce détail dans ses remarques sur la *Vie de Laynez* par Ribedeneyra. Le P. Tacchi (*Storia*, II, 113) a trouvé ce document à l'Archivio di Stato de Rome. Ces remarques sont une pièce différente de celle que les éditeurs des *Monumenta* ont recueillie (Laynez, *Mon.*, VIII, 855-875).

durent agréer, puisque, à ce que raconte Inigo¹ dans une lettre à Isabel Roser, Paul III les pria de venir tous les quinze jours, pendant son dîner, disputer de choses théologiques.

Cette confiance du Saint-Père, le succès des retraites données par Inigo, créaient à Rome une atmosphère favorable : passé le carême de 1538, Inigo appela à ses côtés, tous les siens. Le gentilhomme romain Quirino Garzoni avait mis à sa disposition, sur les pentes de la colline dominée par le couvent des minimes, dit de la Trinité des Monts, une petite maison entourée d'une vigne. Tous les Iniguistes répandus dans la Haute Italie vinrent s'y réunir, après Pâques de 1537.

* * *

Cependant, que devenait le projet de pèlerinage à Jérusalem ?

Quand, au printemps de 1537, les envoyés d'Inigo avaient demandé la permission d'aller vénérer le Saint Sépulcre, leur supplique dressée par Le Fèvre², avait bien été contresignée (7 mai) par le cardinal Antonio Pucci; mais Paul III, en recevant les pétitionnaires, leur avait dit : « Je ne crois pas que vous parveniez à Jérusalem. » Le Pape ne parlait pas en l'air. Il venait, aux derniers jours d'avril, de visiter en personne les travaux ordonnés par lui pour mettre en état de défense le port de Cività-Vecchia. En mars, les Turcs s'étaient emparés de Clissa, sur les côtes de Dalmatie. En décembre 1536, une commission de cardinaux avait été chargée d'aviser aux mesures à prendre pour défendre, contre une invasion turque, les États de l'Église. L'expédition de Charles-Quint à Tunis en 1536, son voyage triomphal à Rome³, les bruits des préparatifs belliqueux de Soliman, avaient mis à l'ordre du jour une croisade. Dans son traité du 14 avril 1536, avec l'empe-

1. *Ep. et instr.*, I, 141; Tacchi Venturi (*Storia*, II, 121); *Id.*, *Case habitate in Roma da S. Ignazio di Loyola*.

2. Le Fèvre, *Mon.*, 9-10.

3. Sur ces fêtes romaines, voir Léon Dorez, *op. cit.*, 255-265.

reur, le pape s'était engagé à une aide éventuelle contre les Turcs; et les efforts tenaces de sa diplomatie pour réconcilier le roi de France et l'empereur, n'avaient pour but que de les coaliser tous deux dans une guerre contre le Sultan. En somme, le jour où Paul III avait accueilli par un branlement de tête le projet palestinien des Iniguistes, il y avait douze mois que son esprit était hanté par l'idée de jeter la chrétienté en armes sur l'Orient ¹. On comprend donc sans peine que, durant l'été de 1537, Venise n'ait pas envoyé de *nave pelegrina* et que les Iniguistes n'aient pu partir.

Dans la suite, les événements ne firent que se compliquer. En juin 1537, Paul III ordonne, dans ses États, des prières publiques, et lui-même, pieds nus, prend part à une procession solennelle de pénitence. En juillet, les Turcs débarquent près d'Otrante et dévastent le pays. Bientôt, ils déclarent la guerre à Venise et cernent Corfou. La crainte d'une invasion grandit à Rome : on dresse l'inventaire des cloches pour les fondre au besoin. Heureusement, la forteresse de Corfou tient bon et les vaisseaux turcs se retirent. Depuis le 15 septembre, Venise s'est alliée au Pape contre Constantinople. Les échos du *Te Deum* chanté à cette occasion à Saint-Pierre sont à peine éteints, que les îles vénitiennes de l'archipel, Syros, Pathmos, Paros, Naxos, sont prises par les Turcs. Au mois d'octobre, leurs armées menacent la frontière hongroise, et les troupes du roi des Romains sont battues à Gorian près de Diakovar. Ces tristes nouvelles ne pouvaient porter, à Venise et à Rome, que la consternation. Cependant, sans se réconcilier, Charles-Quint et François I^{er} signent une trêve de six mois. Aussitôt, Paul III revient à son dessein pacificateur. La conclusion de la sainte ligue qui dresse contre le croissant, l'empereur, le roi des Romains, Venise et le pape (8 février 1538), le voyage de Paul III à Nice (mars-juin 1538), la rencontre de François I^{er} et de Charles-Quint à Aiguesmortes (14-16 juillet 1538) après qu'ils ont décidé une trêve de dix

1. Pastor (tr. fr.), XI, 214-224. Dorez, *op. cit.*, 270, 284-285.

ans, éclaircissent bien un peu l'horizon politique; mais les Turcs sont sur leurs gardes et plus farouches que jamais¹. L'heure n'est pas aux pèlerinages en Terre Sainte. Le cardinal Contarini était plus à même que personne de l'expliquer à Ignace. Venise, en 1538, n'envoie pas de *nave pelegrina*. Le pape, de qui la parole est pour Inigo un oracle, lui a dit que Rome serait pour lui Jérusalem. L'apostolat romain porte ses fruits; n'est-ce pas une indication de la Providence? Au milieu de ces souffles contraires, le rêve palestinien est emporté au loin et disparaît².



Malgré certaines oppositions, durant le voyage du pape à Nice, le cardinal Jean Vincent-Carafa, qui gouvernait les États de l'Église, avait accordé aux Iniguistes faculté de prêcher et de confesser sans limite aucune de territoire (3 mai 1538). Immédiatement, ils commencèrent à évangéliser en différentes églises³ : Inigo à Notre-Dame de Montserrat, Le Fèvre à Saint-Laurent in Damaso, Claude Le Jay à Saint-Louis des Français, Laynez à Saint-Sauveur *in lauro*, Salmeron à Sainte-Lucie, Bobadilla à Saint-Celse, Rodriguez à l'église Saint-Ange. Ignace parlait espagnol, les autres prêchaient en italien⁴. L'initiative, ne paraissait pas heureuse. Le temps du carême était passé et par conséquent celui de prédications; les nouveaux

1. Pastor (tr. fr.), XI, 227-249. Dorez, *op. cit.*, 288-292, 293-300. Dorez reproduit la fresque de Vasari, au palais romain de la Cancelleria, symbolisant cette réconciliation de François I^{er} et de Charles-Quint, sous la bénédiction de Paul III.

2. Ribadencyra et Polanco regardent comme anormal que Venise n'ait point envoyé en 1537 et en 1538, de *nave pelegrina*. Le fait avait eu lieu également en 1533 et en 1534. Et puis le manque de *nave pelegrina* n'empêcha point qu'il n'y eût, ces années-là, des pèlerins à Jérusalem. Un coup d'œil sur le répertoire de Röhricht suffit pour s'en convaincre. D'où cette conclusion : ou bien les Iniguistes avaient décidé de faire le voyage, en pauvres, sur la *nave pelegrina*; ou bien ils ont ignoré que des pèlerins s'étaient embarqués sur d'autres bateaux.

3. Polanco, *Cron.*, I, 64.

4. Polanco, *Cron.*, I, 64.

arrivants étaient inconnus, étrangers, ennemis jurés de toutes les élégances de la rhétorique. Mais à ces hommes qui comptaient pour toucher les âmes sur la seule grâce de l'Esprit Saint, le Seigneur donna les deux bénédictions qu'il a coutume de prodiguer aux vrais apôtres : la conversion des pécheurs et les contradictions de la calomnie.

Les contradictions durèrent huit mois ¹. Ce fut la plus forte tempête qu'Inigo eût encore connue. Elle commença par les agissements d'un moine, Mainardi de Saluces. Ce Piémontais était un homme considérable dans son Ordre. Déjà, en 1532, ses prédications à Asti avaient inquiété l'évêque. Mais il semblait que le temps avait remédié au mal. En 1535, 1536, 1537, Mainardi reçut de ses supérieurs les plus grandes marques de confiance. Ses sermons à l'église Saint-Augustin à Rome, durant le carême de 1538, attirèrent un grand concours. Les Iniguistes allèrent l'entendre. Ils s'émurent des témérités de l'orateur. Nous n'avons aucun témoignage contemporain qui nous fixe sur les erreurs émises. Mais il est probable que Mainardi répéta à Rome ce qu'il avait dit à Asti d'inexact, dans la question si souvent soulevée par les protestants sur la grâce et le libre arbitre. Parmi les admirateurs du moine se distinguaient deux prêtres espagnols, Pedro de Castilla et Francisco Mudarra. Inigo, qui les connaissait, les avertit de ne pas se fier au prédicateur. Ils prirent mal l'admonestation. D'autre part, il semble que certains Iniguistes avertirent charitablement Mainardi de ses témérités, le priant de s'expliquer publiquement pour ne pas induire en erreur les foules. Comme le célèbre orateur n'en fit rien, ils prirent eux-mêmes la parole en diverses églises, sur les points touchés au carême de Saint-Augustin, et mirent en relief la vraie doctrine catholique. Mudarra et certains de ses amis, puissants à la Curie romaine, s'offensèrent de ce procédé, et commencèrent à dénoncer Inigo et ses compagnons comme suspects d'hérésie ².

1. Tacchi-Venturi, *Storia*, II, 153-166.

2. Polanco, *Cron.*, I, 67; Rodriguès, [*Comment.*, 503. Mainardi était un homme assez considérable dans son Ordre, pour être associé au célèbre

Le Navarrais Miguel Landivar les aida dans cette propagande. Il avait connu à Paris tous les Iniguistes. Son caractère était tellement violent qu'il avait tenté de tuer Inigo pour le châtier d'avoir gagné François de Xavier. Depuis, il était passé en Italie, s'était rapproché d'Inigo à Venise et avait demandé d'être admis parmi ses compagnons. Renvoyé, il se piqua, s'irrita, conserva au fond du cœur comme un besoin de basse rancune. Il se fit volontiers l'accusateur de gens dont il n'avait pu être le frère. Bientôt ce fut dans toute la ville une rumeur persistante : Inigo de Loyola n'était qu'un évadé de prison, il avait en Italie organisé une sorte de congrégation sans l'aveu du Saint-Siège; sa jactance était sans égale, etc... Ces bruits calomnieux allaient leur chemin. Deux maîtres d'école retirèrent leurs élèves du catéchisme que faisaient les Iniguistes; le cardinal de Cupis, doyen du Sacré Collège, tint Inigo pour suspect. D'autres se demandaient en branlant la tête que penser de tout ce tapage.

Inigo résolut de mettre fin à une campagne qui risquait de ruiner son apostolat. Une lettre de Miguel à la main, il alla trouver le gouverneur de Rome, Benedetto Conversini. Miguel fut mandé, convaincu de mensonge, banni de la ville. Ceci refroidit le zèle des méchants. Inigo, poussant jusqu'au bout l'affaire, demandait d'être confronté avec Mudarra et Barrera. Ceux-ci, cités devant le gouverneur, déclarèrent qu'ils n'avaient rien à reprocher aux Iniguistes. Cette reculade ne suffisait pas à Inigo; il voulait une justice complète et publique. Il pria les évêques des villes où ses compagnons avaient exercé leur

Seripando pour la tâche de dissiper auprès de Paul III tous les soupçons de complicité des Augustins italiens avec Luther (Tacchi, *Storia*, II, 154-155). Quant aux Espagnols calomniateurs, Mudarra et Barrera sont nommés par Ignace (Gonzalès, n. 98); et Ribadeneyra nous a conservé le nom de Pedro de Castilla (*Scr. de P. Ign.*, I, 751). Nous ne savons rien de leurs fonctions à Rome, sinon qu'ils étaient en pouvoir de nuire. La source la plus sûre sur cette histoire est la lettre d'Inigo à Isabel Roser (*Ep. et instr.*, I, 137-144). Il y faut joindre des pièces de Laurent Garcia, d'abord Iniguiste, puis associé aux calomniateurs, et finalement repentant (*Epis. mix.*, I, 15-17).

ministère, d'en dire leur sentiment. Il osa demander à Paul III lorsque celui-ci fut revenu de son voyage à Nice (24 juillet 1538), une sentence publique. Le pape la promit, et répéta cette assurance à Laynez et à Le Fèvre. Finalement, Inigo sollicita une audience et alla trouver le Pontife dans sa villégiature de Frascati. L'entrevue dura une heure. Dans son meilleur latin, Inigo fit son histoire : l'emprisonnement d'Alcalá et de Salamanque, les difficultés de Paris et de Venise furent contées en détail. Le narrateur pensait que mieux valait ainsi : ces précisions minutieuses empêcheraient le Pontife d'accorder crédit aux vagues récits des calomniateurs ; mieux au courant des faits, le souverain verrait plus nettement la nécessité de protéger, par un jugement public, l'innocence de ces hommes apostoliques. Et c'est pourquoi, finalement, Inigo supplia le Saint-Père d'ordonner une enquête sur la vie, les mœurs, la doctrine ; si quelque défaut était découvert, on y remédierait ; mais si tout était dans l'ordre, pourquoi ses amis et lui ne pourraient-ils pas compter sur les faveurs de Sa Sainteté ? Paul III prit bien ce discours et donna des ordres formels au gouverneur de Rome pour terminer cette affaire. Lorsqu'il rentra dans la Ville éternelle, en plusieurs occasions, il parla avec éloge des Iniguistes, notamment dans les disputes théologiques où se rendaient, durant son dîner, Laynez et Le Fèvre. La nouvelle s'en répandit dans toute la Curie. Contarini pressa le gouverneur de conclure. Le calme commença à se faire¹.

La Providence, attentive aux besoins des persécutés, permit que toute une nuée de témoins illustres vint les couvrir de sa protection. Figueroa, l'inquisiteur d'Alcalá, le docteur Gaspard de Doctis de Venise, l'inquisiteur de Paris, Mathieu Ori, l'évêque de Vicence, se trouvèrent réunis à Rome, comme s'ils y étaient venus tout exprès pour défendre Inigo et ses compagnons. De Sienne, de Bologne et de Ferrare, arrivèrent les témoignages les plus flatteurs pour eux. Le duc Hercule

1. Polanco, *Cron.*, I, 68-69 ; Tacchi, *Storia*, II, 164-168.

d'Este manda à son ambassadeur auprès du Saint-Siège, de servir de caution aux accusés¹.

La sentence ne pouvant être que favorable, le gouverneur Conversini la rendit par lettres publiques², le 18 novembre 1538. Il déclare fausses et sans fondement, les rumeurs répandues contre Ignace de Loyola, Pierre Le Fèvre, Claude Le Jay, Paschase Broet, Jacques Laynez, François Xavier, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguès, Jean Codure, et Nicolas Bobadilla, au sujet de leur doctrine, de leur vie, et des *Exercices spirituels* qu'ils communiquent; il juge et prononce qu'Inigo et ses compagnons ne méritent aucune qualification infamante; bien plutôt par leur doctrine et leur vie, méritent-ils bon renom; les accusateurs n'ont allégué que des futilités et des mensonges; les accusés ont en leur faveur les témoignages éloquentes des hommes les plus graves. C'est pourquoi tous les fidèles sont exhortés à tenir pour très catholiques Inigo et ses compagnons, tant qu'ils persévèreront, ce qu'il faut espérer de l'aide divine, dans le genre de vie qu'ils ont embrassé.

Ils y persévérèrent grâce à Dieu. La tempête n'avait pas abattu leur courage ni diminué leur zèle. La paix revenue, ils se livrèrent de plus belle à toute leur activité apostolique. L'assiduité à la parole de Dieu et l'usage fréquent des sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie commencèrent d'être en honneur.

Cependant, Inigo ordonné depuis le 24 juin 1537 n'avait pas encore célébré sa première messe. Des mobiles de ce délai il ne s'ouvrit jamais à personne; manifestement ce fut une pensée d'humilité profonde qui lui inspira une attitude si singulière. Une fois la grande tribulation passée, il se décida enfin à monter à l'autel; il y avait déjà un an qu'il était à Rome. Pour célébrer, il choisit la fête de Noël et la chapelle de la crèche, à Sainte-Marie Majeure³. En ce lieu, en ce jour, quels

1. Polanco, *Cron. de S. Ign.*, I, 69.

2. *Scr.* I, 627-628. Sur la fin misérable des accusateurs, voir Tacchi, *Storia*, II, 169-176.

3. Tacchi-Venturi, II, 114. Sur la première messe d'Ignace, il y a une

sentiments durent faire palpiter son grand cœur, tandis qu'il tenait en ses mains le Verbe incarné, tout son amour. Pas une ligne de lui ou de ses compagnons, sur les impressions de ces journées bénies. Mais nous devinons le dialogue sacré qui s'institua entre le roi du monde et celui qui pour la conquête du monde à Dieu, offrait tout son courage.

Depuis quelque temps déjà, les Iniguistes avaient quitté la *Vigna* de Quirino Garzoni, pour une autre maison, puis pour une troisième près de la tour de Mélangolo¹. Celle-ci, durant la famine de 1538-1539, devint célèbre dans toute la ville par l'admirable charité d'Inigo et de ses compagnons. Pierre Codace, recteur de l'église de Notre-Dame della Strada, fut si touché du spectacle qu'offrait à Rome la vie évangélique des Iniguistes, qu'il leur donna son église et parla le premier de leur bâtir une maison; en attendant, il se constitua leur Père temporel, afin que, débarrassés du souci de mendier leur pain quotidien, les infatigables missionnaires pussent vaquer tout le jour aux œuvres d'apostolat³.

* * *

Au moment de leur réunion à Rome, au printemps de 1538, aucun des Iniguistes n'avait encore pensé à faire un Ordre nouveau. Eux-mêmes l'ont dit, et Polanco l'a redit après eux,

discussion ancienne (Voir *Acta S. S.*, juillet VII, diss. Pien, n. 259-264). Dans ces dernières années, la controverse a repris : le P. Tournier tenant pour le 25 décembre 1537 (*Civ. catt.*, 1917, sc. fasc. 260-263); le P. Domenici, pour le 25 décembre 1538 (*Scuola catt.*, 1919, 65-75). Le point vif est de savoir la vraie date de la lettre d'Inigo à son frère, dans laquelle la nouvelle de la première messe est annoncée. Le P. Tournier suppose que par distraction Ignace s'est trompé de millésime. La supposition paraît gratuite. Voir, dans *Arch. hist. S. J.*, janv.-mai 1932, 100-104, la reprod. phot. de l'orig. de cette lettre, et l'article du P. Fernandez Zapico.

1. *Id.*, II, 181; et *Case abitate*, 13-18.

2. Polanco, *Cron.*, I, 66-67, 81-82.

avec une clarté et une insistance qui ne laissent rien à désirer. A défaut de ces textes nombreux et concordants ¹, nous serions contraints d'en venir à cette même conclusion, rien que par leurs délibérations du carême de 1539.

Dès le premier moment ils avaient commencé à Rome leur vie évangélique, confessant, prêchant, mendiant leur pain quotidien, comme nous l'avons noté. Quatre d'entre eux, et non plus seulement Laynez et Le Fèvre, allaient disputer sur la doctrine, pendant les repas de Paul III. Or, un jour, le pape leur dit, à ce que raconte Babadilla ² : « Pourquoi donc voulez-vous tant aller à Jérusalem; c'est une vraie et une bonne Jérusalem que l'Italie, si vous voulez faire du bien dans l'Église de Dieu! » Lorsque « ces paroles, ajoute Babadilla, furent rapportées à tous les compagnons » par ceux qui les avaient entendues, « on commença à délibérer d'une religion nouvelle ». Dans l'apostolat romain, comme naguère dans celui de la Haute Italie, ils touchaient de leurs mains les effets rapides et abondants de la grâce. En présence de ces résultats qui étonnent, et qui semblent une bénédiction de Dieu, une pensée leur vient naturellement à l'esprit : Quand nous disparaîtrons, qui continuera le bien commencé par nous? Dès le milieu du carême de 1539, ils en discutent en commun. Nous avons le procès-verbal de leurs séances ³.

A la première séance — elle eut lieu la nuit, pour ne rien diminuer des travaux de la journée — on examine la question de savoir s'il ne vaut pas mieux former un corps. A l'unanimité, tous s'y décident, à la seule condition que le Souverain Pontife l'agrée ainsi.

Dès lors, un second problème se posait : se lierait-on à un chef par le vœu d'obéissance, comme on a coutume dans les Ordres religieux? En fait, depuis 1534, Inigo de Loyola était

1. *Cron.*, 70, 79; *Polanci Complementa*, I, 510; Laynez, dans *Scr. de S. Ign.*, I, 114; Rodriguès, *Mon.*, 457; Bobadilla, *Mon.*, 616; Tacchi Venturi, *Storia*, II, 187-212.

2. Bobadilla, *Mon.*, 616.

3. *Constit.* (Ed. La Torre), 297-301; (Ed. crit.), I, *Doc. praevia*, 1-14.

à leur tête, par une sorte d'ascendant moral incontesté; c'est lui qui les avait engendrés tous à la vie apostolique. Fallait-il aller plus loin? Des jours se passèrent, dans la prière, la réflexion, et les conversations amicales, sans que l'on pût arriver à une conclusion satisfaisante, tant la vie religieuse était en dehors des vœux faits à Montmartre! Pour sortir d'embarras, on se demanda s'il ne conviendrait pas de s'en aller dans une solitude pendant trente ou quarante jours, afin de trouver dans le silence, la pénitence et l'oraison, la solution désirable; ou du moins, trois ou quatre ne pourraient-ils pas prendre parti au nom de tous; ou bien, si l'on restait à Rome ne serait-il pas opportun de consacrer aux délibérations la moitié de la journée? Après un libre échange de vues, il fut décidé qu'on ne quitterait pas la ville. Les besoins des âmes étaient urgents et graves; n'y point pourvoir serait manquer au Seigneur et au prochain. Et puis, après un combat de huit mois, on avait fermé la bouche aux calomnieux; que ne diraient point ces hommes dépités, si les bénéficiaires de la sentence de Conversini disparaissaient tout à coup, comme doutant d'eux-mêmes. C'était évident, il fallait rester, et continuer le travail apostolique, et réserver la nuit aux délibérations. Ce fut la conclusion de tous.

Ce fut alors sans doute qu'Inigo suggéra quelques indications où transparaît la doctrine des *Exercices spirituels*: que chacun mette son âme en équilibre et en pure dépendance du vouloir divin; que l'on s'interdise de parler les uns avec les autres de la question à débattre sur le vœu d'obéissance, afin de laisser la voie libre aux seules influences d'en haut; sur ce problème du chef, que chacun fasse abstraction de sa personne, n'ayant en vue que le meilleur service de Dieu et la meilleure garantie pour la durée de l'œuvre.

Dans la réunion qui suivit, les avantages et les inconvénients du vœu d'obéissance furent pesés à loisir. Pendant plusieurs jours l'examen se poursuivit, tandis qu'on multipliait aussi les prières ardentes au Seigneur. Finalement, on se mit d'accord. Le 3 mai 1539, il est acquis: que le vœu d'obéissance au pape

sera fait entre les mains du supérieur de la Compagnie; que les membres de l'Ordre doivent être tous prêts à travailler partout où le pape les enverra; que l'on enseignera aux peuples les commandements de Dieu et la doctrine chrétienne; qu'aux enfants en particulier on expliquera le catéchisme pendant quarante jours; que l'emploi de chacun sera laissé à la décision du supérieur de la Compagnie.

Dans ce schéma de quelques lignes, la future Compagnie de Jésus a déjà toute tracée sa physionomie propre : un Ordre religieux proprement dit; un Ordre apostolique, dont le zèle n'a point, parmi les fidèles ou les infidèles, d'autres limites que la volonté du pontife romain, et dont le supérieur, vicaire du vicaire de Jésus-Christ auprès des siens, a sur eux un pouvoir monarchique. C'est ainsi, selon l'heureuse expression de Bobadilla, dans une lettre du 11 août 1589, au P. Aquaviva, que la « divine Providence, *quae est abyssus multa*, changea les vœux de Montmartre en d'autres meilleurs et plus féconds », en substituant au « pèlerinage » de Jérusalem la « vie religieuse¹ ».

Après le 3 mai, dans la même année 1539, les Iniguistes se réunirent encore, le samedi avant le quatrième dimanche de Pâques, le vendredi avant la Pentecôte, et la veille de l'octave du Saint-Sacrement. Là furent arrêtées les épreuves à imposer aux novices (un mois de retraite, un mois de pèlerinage, un mois de service dans les hôpitaux, sauf dispense du supérieur); que si quelqu'un manifeste le désir d'aller évangéliser les infidèles, on le mettra dix jours en retraite pour voir quel esprit le conduit, après quoi il appartiendra au supérieur de décider où il sera envoyé. On parle encore de catéchiser les enfants. On définit aussi provisoirement que le supérieur serait à vie; qu'on pourrait accepter des maisons et des églises sans avoir sur elles aucun droit de propriété; et enfin que dans l'acceptation ou le renvoi des candidats le supérieur prendrait

1. Bobadilla, *Mon.*, 602. Dans l'éd. crit. des Constitutions (I, *Doc. prae-via*, 8) on peut lire la formule dressée, le 15 avril 1539, pour ce vœu d'obéissance.

l'avis des bien informés, tout en ayant, lui seul, la décision¹.

Telles sont les conclusions principales de ces délibérations qui se prolongèrent pendant trois mois. A la saint Jean-Baptiste de 1539, on estima venu le moment de rédiger une brève formule de l'Institut futur, pour la soumettre à l'approbation du pape. Ces quelques pages, rédigées par Ignace, sont déjà l'esquisse des Constitutions à venir; c'est la même conception de la pauvreté évangélique des membres et du corps entier; la même obéissance absolue au pape; la même autorité absolue du général; la même universalité des ministères apostoliques; le même esprit de générosité conquérante en des soldats passionnés pour la gloire de Dieu et faisant bon marché d'eux-mêmes. Rien ne manque, pas même le nom de Compagnie de Jésus².



Le précieux papier où l'esquisse de la Compagnie de Jésus avait été tracée, fut confié par Inigo aux bons offices du cardinal Gaspard Contarini. Nul ne pouvait plaider la cause avec plus de crédit auprès de Paul III. Le Pontife remit à Thomas Badia, maître du Sacré Palais³, le soin d'examiner la formule. Le docte religieux était un homme de conscience intègre. Au bout de deux mois, il exprima l'avis que le nouvel Institut proposé n'avait rien que de pieux et de saint; une minute de la bulle d'approbation fut immédiatement dressée; le 2 septembre, Contarini en avait copie et l'envoyait à Inigo par Antoine Araoz⁴. Paul III était alors à Tivoli et Contarini partageait sa villégiature. Le 3 septembre au matin, le cardinal lut au Pontife l'avis de Badia et le texte de la formule de l'Institut. Le Pontife en éprouva grande satisfaction, bénit, approuva. Dans la lettre par laquelle il informait Inigo de cet accueil

1. Constit. (Ed. La Torre), 300-301; (Ed. crit.), I, *Doc. praevia*, 9-14.

2. Ed. crit. des Const., I, 14-21.

3. Tacchi Venturi, I, 558.

4. *Ep. et instr.*, XII, 360.

favorable, Contarini ajoutait : « Sa Sainteté et moi revenons à Rome, vendredi; ordre sera donné au très Révérend Guinucci de faire le bref ou la bulle d'approbation ¹. »

Cette phrase pleine de promesses mit une année entière à se traduire en actes. Dans tous les pays, les juristes sont des hommes féconds en objections comme en expédients. Quand ils le veulent, tout est possible légalement, même l'iniquité; s'ils s'entêtent, tout devient impossible, même le juste et l'utile. Le cardinal Guinucci, longtemps secrétaire des brefs dans sa jeunesse, sous le pontificat de Jules II et de Léon X, était rompu à toutes les questions de forme. L'examen de la minute au bas de laquelle Contarini avait pris la précaution d'attester de sa main l'approbation verbale du pape, amena, avec quelques corrections de style, deux observations sur le fond. Guinucci ne pouvait se résoudre à la suppression du chœur et des mortifications en usage dans les cloîtres; il lui semblait que c'était céder aux tendances luthériennes. Et puis le vœu d'obéissance au Souverain Pontife n'était-il pas superflu? Malgré tout, Guinucci était convaincu que ces difficultés n'étaient pas sans solution. Ainsi le mandait, Tolomei, parent de Guinucci et fils spirituel d'Inigo ². Celui-ci n'hésita pas à écrire à son frère Bertrand que la conclusion était proche ³. Le bruit s'en répandit, jusque parmi les amis dévoués qu'Inigo avait à Barcelone.

En vérité, l'opposition de Guinucci était plus décidée que Tolomei ne l'avait cru. Pris entre deux opinions opposées, l'une de Contarini tout favorable, l'autre de Guinucci, tenace en ses objections, Paul III prit pour arbitre Barthélemy Guidiccioni, récemment entré dans le Sacré Collège ⁴.

L'homme était déjà vieux, mais ferme de caractère, d'une intelligence vive, d'un savoir canonique éprouvé, habitué à traiter les affaires avec grande circonspection et à soutenir ses

1. Tacchi Venturi, I, 566; II, 296-297; Ed. crit. des Constit., I, 21-22.

2. *Id.*, II, 303.

3. *Ep. et instr.*, I, 149.

4. Tacchi Venturi, II, 308.

idées avec ténacité. S'il est inexact qu'il eût fait un livre pour démontrer l'inutilité des ordres religieux nouveaux, il est certain que, dans ses écrits demeurés inédits sur la réforme de l'Église, il s'opposait, au nom du décret du 4^e Concile de Latran et du Concile de Lyon, à la création d'autres familles religieuses; il aurait même voulu réduire les ordres d'hommes aux seuls bénédictins, cisterciens, franciscains, et dominicains ¹.

L'opposition d'un pareil arbitre fut nette dès le début; elle fut longue. Inigo mesura le péril que courait son œuvre, il pria et agit de toutes ses forces.

Comme il avait fait, au temps des intrigues de Mainardi et de Mudarra, il provoqua les témoignages de ceux qui avaient vu les Iniguistes à l'œuvre. Sur les instances de Le Jay très agréé à la cour de Ferrare, le duc Hercule recommanda, à son frère le cardinal Hippolyte d'Este, les prêtres pèlerins (décembre 1539). Le Fèvre et Laynez avaient laissé à Parme le meilleur souvenir; ils obtinrent des magistrats de la cité d'activer les démarches. Ceux-ci n'hésitèrent pas à écrire à la comtesse de Sante Fiora, nièce du pape, afin qu'elle s'entremît auprès de son oncle. Frédéric del Prato, chargé d'affaires de Parme à Rome, eut commission de faire visite à Guidiccioni pour lui représenter le mérite de la Compagnie naissante. Paschase Broet, l'apôtre de Sienne, sollicita et reçut des lettres chaleureuses de l'archevêque Bandini et du cardinal Ferreri, légat à Bologne. Jean III écrivit au pape, et pressa même Charles-Quint et François I^{er} de joindre leurs instances aux siennes, auprès du Saint-Siège, en faveur de la future Compagnie de Jésus ².

A ses amis de Parme, Guidiccioni devait des explications. Il dit à Frédéric del Prato que la formule de l'Institut lui paraissait excellente; cependant, il ne semblait pas expédient de donner l'approbation en forme solennelle. Sans doute les

1. *Id.*, II, 313.

2. *Ep. et instr.*, I, 159; Tacchi Venturi, I, 568, II, 315-317.

fruits de salut étaient manifestement mauvais; pourquoi ne pas tenter de l'approbation v. Guidiccioni, en février 1591.

Plus encore qu'aux honnêtes hommes des premières difficultés, ils firent trois mille messes². Dura du matin, par lequel ils convainquirent ses compagnons et lui-même le cœur du cardinal Guidiccioni fervente, pressante, convaincu que l'oraison est sûre de son effet. Après en tant de hasards et de l'heure même où semblait la vie? La parole certaine que « Je vous serai propice à par les faits? Ainsi devait en plaintes amoureuses, et devant la Vierge des douces. Finalement, sa prière et ce l'obstacle. Guidiccioni cédant à l'espérance. Le 22 mars que les bons offices du cardinal et prompt conclusion de Mais il y avait là quelque fait. Paul III, pour en finir le cardinal Jacques Simon partie; en tout cas, il me dans une lettre à l'archevêque nomme seulement Contarini chargés par le pape de ter

1. Tacchi Venturi, II, 317.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 122; C.

3. Bobad., 22.

4. *Ep. et instr.*, I, 159.

ient manifestes; mais les temps étaient bien
 oi ne pas attendre, pourquoi ne pas se con-
 pation verbale du Saint-Père? Ainsi parlait
 février 1540¹.

aux hommes, Inigo se fiait au Seigneur. Dès
 cultés, il promit de faire célébrer par les siens
 s². Durant de longs mois, dans ce sacrifice
 quel ils commençaient leurs journées saintes
 et lui n'eurent qu'une pensée : changer le
 Guidiccioni. On devine si leur prière était
 te, confiante. Plus que tous, Inigo était
 oraison unanime et persévérante des justes
 effet. Après l'avoir assisté depuis vingt ans,
 ls et de traverses, Dieu l'abandonnerait-il, à
 semblait se réaliser la vraie destinée de sa
 rtaine qu'il portait gravée au fond du cœur
 ropice à Rome » pouvait-elle être démentie
 si devait-il s'épancher, en questions hardies,
 reuses, en interpellations ardentes, à genoux
 des douleurs et devant le Christ en croix.
 ière et celle de ses compagnons emporteront
 cioni cèdera. Au printemps de 1540, on est
 22 mars, Bobadilla³ mande au duc Hercule
 es du cardinal d'Este vont amener l'heureuse
 usion désirée des Iniguistes et de leurs amis.
 quelque illusion, car à l'automne, rien n'était
 r en finir, nomma une commission. Peut-être
 es Simonetta, canoniste de marque en fit-il
 as, il mourut le 1^{er} novembre 1539, et Inigo
 l'archevêque de Sienne (4 septembre 1539)
 t Contarini, Carpi et Guidiccioni, comme
 e de terminer la discussion sur la bulle⁴.

II, 317.

I, 122; *Commentaire*, 515. Polanco, *Cron.*, I, 72.

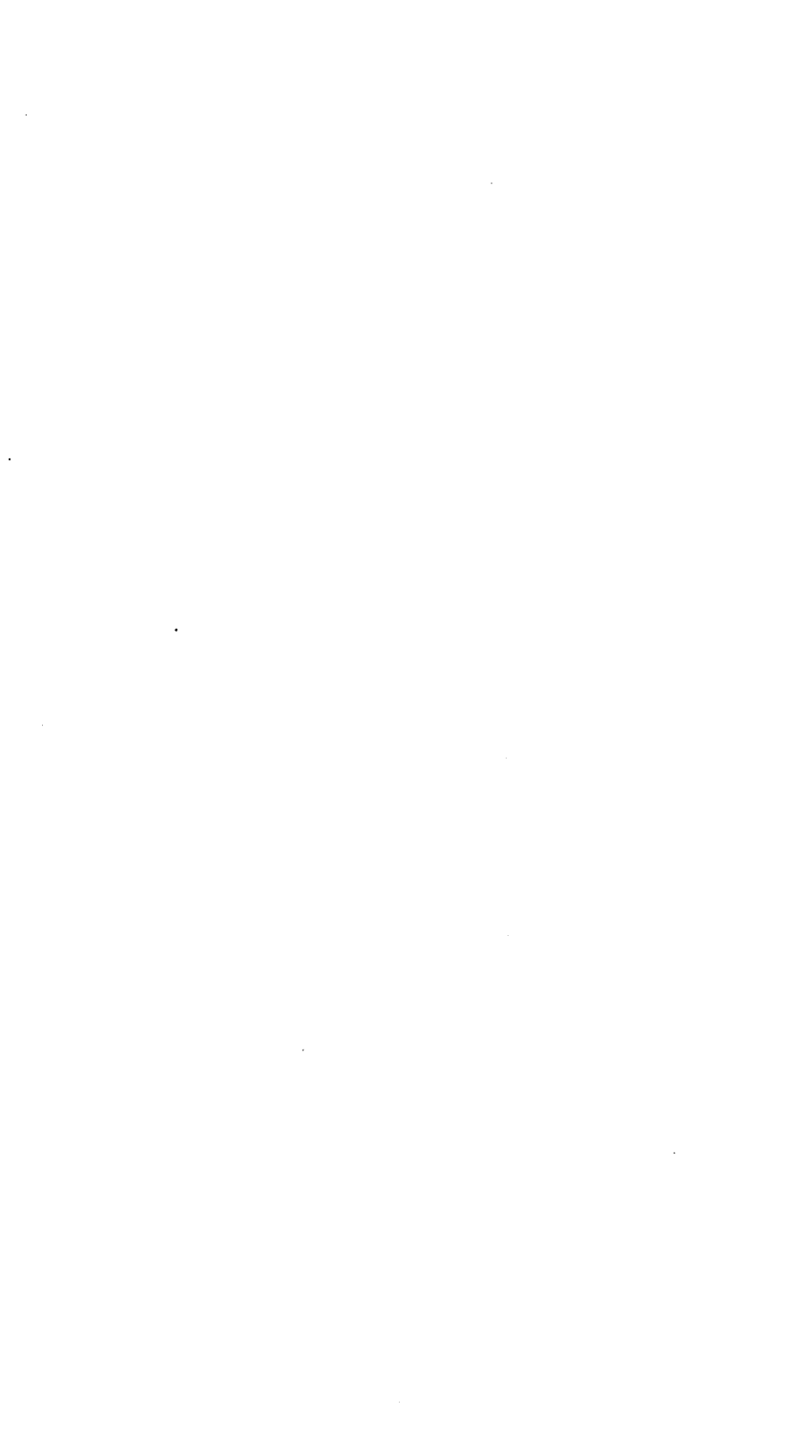


PAUL III (1534-1549)
d'après le tableau du Titien
conservé à la Pinacothèque de M



4-1549)
du Titien
èque de Naples.

G. Beauchesne et ses fils, Édit.



Guidiccioni finit par proposer de limiter à 60 le nombre des profès de la Compagnie; l'expérience dirait s'il fallait aller plus outre. Sous le bénéfice de cette clause, la bulle *Regimini Ecclesiæ militantis* fut signée le 27 septembre 1540, au palais Saint-Marc¹. Le pape y disait, en substance, ce qu'on va lire.

Ceux qui forment la Compagnie de Jésus sont tous gradués de l'Université de Paris. Venus là de pays bien différents, ils n'ont pu mettre leurs pensées en commun que sur l'inspiration du Saint-Esprit, comme on peut croire. Ils sont versés dans la théologie. Depuis des années déjà, ils vaquent aux travaux apostoliques, avec l'approbation de qui de droit. Partout ils ont gagné l'estime des bons et aidé grandement les âmes. Arrivés à Rome, leur vie sainte et leur doctrine les ont mis en crédit. Entraînés par leur exemple, certains veulent les imiter dans leur genre de vie. Et eux-mêmes n'ont pas de plus vif désir que de mettre, sous la garde des lois canoniques et sous la protection du Saint-Siège, un dessein apostolique à qui ils veulent assurer l'avenir. Comment le suprême pasteur n'accueillerait-il pas des ouvriers si actifs et si aptes à procurer le bien des âmes? Leur formule de vie ne contient rien que de pieux et de saint. Le pape l'approuve, la confirme, la bénit et lui donne force perpétuelle. Il autorise Inigo et ses compagnons à rédiger leurs Constitutions détaillées et définitives. Il prend sous sa protection la Compagnie naissante, défendant à quiconque de contrevenir à sa bulle ou d'y faire brèche, sous peine d'encourir l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Ainsi parle la bulle *Regimini Ecclesiæ militantis*². Lorsque le parchemin apostolique vint dans leurs mains, Inigo et ses compagnons durent le baiser avec émotion. Le Christ avait tenu la promesse faite sur le chemin de la Storta. Les vœux de Venise et de Montmartre prenaient leur signification précise. La longue et incertaine course d'Ignace — depuis la nuit

1. Polanco, *Cron.*, I, 80.

2. *Constit.* (Ed. crit.), I, 24-32.

où il fut guéri par saint Pierre et la veillée de Montserrat, qui le sacra chevalier — aboutissait au point providentiel, à partir duquel elle se développerait en une belle ligne droite. Lui et les siens tenaient enfin le secret de leur destinée.

*
* * *

La bulle de Paul III donnait aux membres de la Compagnie naissante, faculté de déterminer les constitutions qui leur paraîtraient les plus propres à régler leur vie apostolique. Le 4 mars 1541, les délibérations commencèrent à Rome. Etaient présents : Ignace, Laynez, Le Jay, Broet, Salmeron et Codure. Il fut convenu que Codure et Inigo s'occuperaient, au nom de tous, de réfléchir, d'arrêter un plan qui serait soumis ensuite à l'approbation de la communauté. Les deux délégués inaugurèrent leurs opérations le 10 mars. Nous avons le procès-verbal des 49 points de règle¹, déterminés par eux et acceptés par tous, concernant la pauvreté des profès, la probation des novices, le renvoi des religieux, les vêtements, l'enseignement du catéchisme aux enfants, la récitation de l'office divin, la formation intellectuelle des candidats, la fondation des collèges, les pouvoirs du général.

Quelques-uns de ces points, par exemple la fondation des collèges et des maisons, l'enseignement du catéchisme aux enfants, les vêtements furent encore repris et précisés plus tard. La seule inspection des notes où sont consignées les décisions prises donne l'impression d'une suite de croquis rapides. Les architectes qui les ont tracés savent à peu près quelle maison ils veulent construire; mais ils n'en font pas un plan complet et ordonné, ils se contentent d'esquisser quelques lignes, pour définir quelques parties de l'édifice futur. Ils veulent, par exemple, que le noviciat dure treize mois; il leur paraît que la vie de la Compagnie de Jésus exigeant une courageuse abnégation de soi, plus de temps et précautions que

1. *Constit.* (Ed. La Torre), 303-304; (Ed. crit.), I, 33-48.

dans les autres ordres religieux sont indispensables pour éprouver les vocations des candidats qui se présentent.

Il faut que, pour le service dans les hôpitaux, les pèlerinages à pied et en mendiant leur pain, ils aient rompu avec les délicatesses et les vanités du monde. Qui ne peut rester un jour sans nourriture ni sommeil n'est pas fait pour être prêtre. Il est manifeste aussi que dans le recrutement, on a le souci d'avoir sous la main le plus grand nombre possible d'hommes instruits; et ils se formeront dans les Universités en suivant les cours de grammaire, rhétorique, philosophie et théologie, et prendront les grades académiques. Les collèges qui les abriteront pourront être fondés et avoir des rentes; les maisons des profès n'auront de revenus que pour les choses du culte. Tant que les vœux ne sont pas faits, le général peut renvoyer à son gré les candidats; après les vœux, la communauté doit intervenir; toute faute grave de vol ou de fornication ou de violence contre quelqu'un, est un cas d'expulsion. Les étudiants doivent se confesser au même confesseur toujours, toutes les semaines, et communier tous les quinze ou tous les huit jours, suivant les usages des pays où ils se trouveront, de manière à ne pas susciter l'étonnement.

L'office sera récité privément, la messe sera chantée seulement les jours de fête. Aucun honoraire ne sera demandé ni reçu soit pour les messes dites, soit pour les prédications; les prédicateurs pourront toutefois accepter de quoi faire leur route. Pour se rendre d'un lieu à un autre, on ira à pied; on n'usera d'un cheval qu'en cas de maladie ou de nécessité. L'habit sera de drap commun et noir ou brun : une soutane jusqu'à mi-jambe; par-dessus, une veste à la française un peu plus longue, et si l'on veut, un manteau. Les gilets et paletots seront de couleur brune plutôt que de couleur voyante; de même les chausses; les chemises, grossières. Le général sera vêtu comme les autres; il n'aura lui non plus ni mule, ni cheval à sa disposition, hors le cas de nécessité; chacun mendiera de porte en porte une fois l'an, et une besace sur le dos, et pour une œuvre pie qui ne soit pas de la Compagnie. Le général

fera comme les autres. Comme les autres aussi, sauf raisons d'exception, il fera le catéchisme aux enfants pendant quarante jours. Le premier à la peine, le général est aussi le premier dans les commandements; il est à vie; il a tous les pouvoirs; bien qu'il soit tenu de prendre conseil en chose d'importance, finalement lui seul décide.

Plus ce rôle de chef suprême de la Compagnie était souverain, plus son élection était urgente. Vers le milieu du carême de 1541, Ignace appela à Rome les six qui pouvaient commodément s'y rendre. Le Fèvre, Simon Rodriguès, Xavier, qui étaient trop loin avaient envoyé déjà leur suffrage par écrit. Bobadilla, au moment où il allait quitter la Calabre pour rejoindre ses compagnons à Rome, reçut l'ordre du pape de rester à Bisignano qu'il évangélisait avec grand fruit. Les six présents, Ignace, Laynez, Salmeron, Le Jay, Broet et Codure, déterminèrent le protocole de l'élection. On ferait trois jours de méditation et de prières; puis chacun remettrait son suffrage signé et scellé. Inigo lui-même nous a fait le récit de ces délibérations.

Après le troisième jour, on vota comme il vient d'être dit, les suffrages furent joints à ceux des absents, dans un coffret fermé à clef. On attendit trois jours encore. Puis le dépouillement du scrutin eut lieu. Ignace réunit les voix de tous. Il représenta à ses compagnons qu'il préférerait obéir que commander; incapable de se gouverner lui-même, il l'était plus encore de gouverner les autres; ses péchés passés, ses misères présentes, lui faisaient un devoir de refuser la charge de général; pour l'accepter, il lui faudrait connaître clairement que telle est la volonté de Dieu; or, cette clarté lui manquait; il conjurait donc ses amis avec les plus vifs instances *in Domino*, qu'il leur plût de réfléchir trois jours ou quatre encore, en priant Notre-Seigneur de les éclairer sur le meilleur choix à faire. Ses compagnons, quoique malaisément, se rendirent au vœu d'Ignace. Tous, durant quatre jours, se réunirent en oraison. Le second scrutin fut identique au premier. Inigo déclara alors qu'il s'en remettait au jugement de son con-

fesseur, après que celui-ci aurait entendu sa confession générale.

L'homme de Dieu avait alors pour confesseur le P. Théodore, franciscain de l'Observance, à Saint-Pierre in Montorio. Il se retira dans ce couvent solitaire, tout rempli de la présence du prince des apôtres et de l'Espagne catholique. Le merveilleux *tempietto* de Bramante, qui marque le lieu où aurait été crucifié saint Pierre, n'était-il pas un cadeau et un hommage du roi Ferdinand? Au contact de ces souvenirs sacrés, Inigo évoqua devant Dieu sa vie entière. Loyola, Azpeitia, Valladolid, Pampelune repassèrent devant ses yeux, avec leur cortège de vanités et de fautes. Quel médiocre chrétien il était alors? et c'est lui qu'on prétendait faire le chef d'une troupe de saints! Était-ce possible? Il est vrai que, malgré son reniement, Pierre avait été le premier pape. Mais il savait, à n'en pouvoir douter, que telle était la volonté du Christ. Et puis, il n'avait jamais oublié son crime; et il avait voulu, dans ce lieu même, être crucifié la tête en bas. C'est sans doute, au milieu de ces pensées que, pendant trois jours, Inigo prépara et fit sa confession générale. A vingt ans de distance, il recommençait aux pieds de saint Pierre, sur la colline du Janicule, la veillée sainte faite jadis sur les hauteurs de Montserrat, devant l'autel de la Vierge.

Sa confession achevée, il demanda au P. Théodore une décision. Celui-ci répondit que refuser la charge de général était résister à l'Esprit Saint. Ébranlé, mais non vaincu par cette réponse, Ignace demanda encore un délai. Après avoir réfléchi et prié pendant trois jours, le P. Théodore enverrait son avis dans un billet signé de sa main. Descendant des hauteurs de Saint-Pierre in Montorio, Inigo rapporta à ses compagnons, ce dont il était convenu avec son confesseur. Le troisième jour, le P. Théodore envoya le pli attendu. Il condamnait Ignace à accepter le généralat. Ignace accepta. D'un commun accord, les électeurs et l'élu décidèrent alors que le vendredi après les Pâques fleuries, ils feraient le pèlerinage des sept églises et qu'ils le termineraient à Saint-Paul-hors-les-murs, en pro-

nonçant leurs vœux de religion, selon la teneur de la bulle à eux concédée par Paul III.

Le vendredi 22 avril, de bon matin, Ignace et ses compagnons commencèrent la visite des sept basiliques stationales : Saint-Pierre, Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Martin-hors-les-murs, Saint-Jean-de-la-Tour, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Laurent-hors-les-murs, Sainte-Marie Majeure. Arrivés à Saint-Paul, les pèlerins se confessèrent mutuellement, Inigo dit la messe dans la chapelle du Crucifix. Au moment de la communion, prenant l'hostie sainte sur la patène, et tenant dans sa main droite, la formule de sa profession, il dit à haute voix, devant ses compagnons à genoux : « Moi, Ignace de Loyola, je voue à Dieu tout-puissant, et au Souverain Pontife son vicaire sur la terre, en présence de la Bienheureuse Vierge Marie, de toute la Cour céleste, et aussi de la Compagnie, perpétuelle pauvreté, chasteté et obéissance, selon le genre de vie contenue dans la bulle de la Compagnie de Notre-Seigneur Jésus et dans les constitutions faites et à faire. Je promets en outre, spéciale obéissance au Souverain Pontife, au sujet des missions marquées dans la bulle. Je promets encore de prendre soin que les enfants soient instruits des rudiments de la foi selon la bulle de la constitution. » Ces paroles achevées, Ignace prit l'Hostie sainte et se communia. Après le *Confiteor*, le *Misereatur*, le *Domine non sum dignus*, Laynez, Salmeron, Le Jay, Broet et Codure vinrent lire à genoux la formule de leurs vœux et communier de la main de leur chef ¹.

Au-dessus de l'autel, le Crucifix de bois qui avait parlé à sainte Brigitte, gardait sa bouche entr'ouverte et son visage douloureux. A ses hommes agenouillés, il semblait dire : « Pouvez-vous boire le calice que j'ai bu ? » Et eux répondaient avec une généreuse allégresse : « Possumus. » Dans le cœur de tous, quelle flamme d'amour, quels purs désirs d'être à Dieu et aux âmes, sans retour, ni partage ! La messe achevée, ils firent leurs dévotions à tous les autels privilégiés de la basi-

1. *Constit.* (Ed. La Torre), 313; (Ed. crit.), I, 67-68.

lique, puis se réunirent aux pieds de l'autel papal, sous lequel repose le corps de saint Paul. Inigo se releva, étendit les bras et embrassa chacun de ses compagnons. Tous pleuraient de joie. Manrèse, Montmartre, Venise, Rome! Comme le Seigneur est admirable dans ses voies. Quel cantique de reconnaissance montait vers le ciel, des profondeurs de ces âmes humbles et attendries. Sous les feux du soleil qui montait à l'horizon, la campagne romaine s'étendait au loin devant le portique de la basilique d'Honorius. La paix imperturbable de ce paysage était l'image de celle qui remplissait de son ineffable douceur le cœur des pèlerins. En sortant de Saint-Paul, écrit Inigo, ce fut en nous une tranquillité grande et continuelle; et ce sentiment ne fit que croître, pour la louange de Notre-Seigneur Jésus-Christ ¹.

Des lettres fraternelles apportèrent aux absents l'heureuse nouvelle. Le Fèvre était à Ratisbonne quand il apprit à la fois l'élection d'Ignace et la profession faite à Saint-Paul. Le cœur rempli de joie, et absolument détaché de toutes choses terrestres, il fit son oraison à l'église Notre-Dame, le jour de l'octave de la Visitation (9 juillet 1541). Avant de se communier, il répéta mot pour mot la formule que ses compagnons avaient dite devant l'autel du Crucifix, le 22 avril. Et dès le lendemain, il envoya au général sa profession écrite, lui demandant humblement de vouloir bien l'incorporer, quoique indigne, dans la Compagnie de Jésus². Bobadilla, sur l'ordre de Paul III, avait quitté la Calabre pour aller en Allemagne. Durant son passage à Rome, il prononça ses vœux à Saint-Paul-hors-les-murs, entre les mains d'Inigo et en présence de Pierre de Ribadeneyra ³.

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 4-9.

2. *Mémorial*, n. 25, 26.

3. Bobad., 620.

CHAPITRE XVII

L'EXPANSION DE LA COMPAGNIE NAISSANTE

(1539-1552).

A vrai dire, si la bulle de Paul III donnait à la Compagnie de Jésus une existence canonique, elle ne la créait pas de toutes pièces : elle préexistait. Elle avait son nom, son chef, son esprit, son recrutement, ses œuvres et même un champ d'action singulièrement étendu, grâce à la confiance du pape.

En arrivant dans la ville éternelle, Ignace de Loyola ¹, s'était

1. Les lettres d'Ignace écrites en castillan sont signées *Inigo* ou *Inigo*, jusqu'en 1543. A partir de cette date, la forme *Ignacio* prévaut. Par contre, dès la première lettre latine que nous connaissons de lui (2 décembre 1538) le saint signe *Ignatius* (*Ep. et instr.*, I, 136). Il est aussi appelé *Ignatius* en divers documents qui le concernent : sentences de Couversini à Rome, en 1540, et de Gaspard de Doctis à Venise, en 1537 (*Scr. de S. Ign.*, I, 625, 627); titres d'ordination délivrés par l'évêque Negusanti à Venise en 1537, et feuilles des pouvoirs accordés par le nonce Veralli à la même date (*Ibid.*, I, 544, 546); certificat des Pères dominicains de la rue Saint-Jacques, et attestations académiques de Paris en 1534-35 et 1537 (*Ibid.*, II, 1, 2, 3). C'est sous le nom de *Ignatius de Loyola, Pampelonensis* que l'étudiant de l'Université est inscrit sur le registre du Rectorat (B. N. Ms. latin, 9.952, f° 141). La forme *Enecus* ne se rencontre que dans les deux pièces latines des procès azpétiens de 1515.

De tous ces faits, que conclure ? Seuls les scribes de son pays l'appellent *Enecus* ; lui-même se nomme toujours *Ignatius*. Pourquoi ? Parce qu'il croit que *Ignatius* est la traduction vraie d'*Inigo* ? Peut-être. Si nous avions des signatures de lui antérieures à sa conversion, nous pourrions trancher le problème. Mais nous n'en avons pas. En tout cas, deux choses sont sûres. Ses enfants tenaient le premier jour de février pour le jour de sa fête (*Polanci Complem.*, II, 595). Lui-même avait une dévotion particulière à saint Ignace martyr ; il l'a écrit à François de Borgia, en 1547 (*Ep. et instr.*, I, 529). Cette dévotion a pu se former ou se nourrir à Paris, où les émouvantes lettres du grand évêque d'Antioche avaient été éditées par Lefèvre d'Étaples en 1498. Elle pouvait remonter jusqu'au *Flos sanctorum* de Loyola, si toutefois l'édition dont se servit le blessé de Pampelune contenait la vie de l'admirable martyr.

offert avec les siens au Pontife. Il renouvela son offre en 1538. Paul III sembla vouloir d'abord réserver à Rome le bienfait de l'apostolat des « prêtres pèlerins »; malgré les instances d'Ortiz et d'un prélat espagnol, il refusa de les envoyer dans les pays du Nouveau Monde conquis au sceptre de Charles-Quint. Mais les circonstances furent plus fortes que la volonté pontificale. La Providence conduisait tout, par des chemins encore obscurs. Quoiqu'ils n'eussent guère fait qu'apparaître dans la Haute Italie, avant de se réunir à Rome, les Iniguistes y avaient laissé des traces profondes; il y avait si peu de « prêtres réformés » qu'on voulut revoir ceux qui avaient passé en faisant le bien ¹.

Les instances de l'archevêque Bandini, du dominicain Caterino et de Lactance Tolomei, présentées par le cardinal Carafa, arrachent à Paul III l'envoi de Paschase Broet à Sienne (1539). Par ses supplications, Henri Filonardi, qui gouverne la légation de Parme récemment rentrée dans le patrimoine de Saint-Pierre, obtient que Laynez et Le Fèvre viennent y prêcher (1539). Le cardinal Cervini appelle Laynez à Reggio (1540) et le cardinal Bembo confie à Bobadilla la réforme du diocèse de Bisignano (1540). Paul III commissionne Le Jay pour Bagnorea et Brescia. Partout ces hommes de Dieu transforment les âmes.

De Sienne, Bandini écrit à Ignace : « Votre ou plutôt notre Broet exhorte par la parole, aide par l'exemple, attire par l'humilité, et par sa charité enflamme à vivre saintement. Les foules se pressent au sermon et au confessionnal. L'élite de la jeunesse de l'Université suit les *Exercices spirituels*. Un prêtre, auteur de comédies licencieuses se convertit, fait amende honorable en chaire, et entre dans un couvent de Saint-François ² ».

Parme était un repaire de brigandages et de débauche, le clergé était peu exemplaire; jusque par la prédication d'un

1. Bobadilla, *Mon.*, 16; Tacchi Venturi, *Storia*, II, 214.

2. Polanco, *Cron.*, I, 81; Tacchi Venturi, II, 214-222.

moine, le luthéranisme s'infiltrait. Laynez ferme la bouche au prédicateur suspect. Les *Exercices spirituels*, maniés en maître par Le Fèvre, touchent les cœurs à fond; des étudiants entrent en religion; des prêtres convertis sont réformateurs à leur tour; à l'exemple de Julia Zerbinì, des dames deviennent des apôtres. Dans cette ville remplie de crimes, une confrérie s'institue, qui traversera les siècles sous le nom de « Compagnie du saint nom de Jésus »; et ses membres tiendront de Pierre Le Fèvre leur règlement de vie, où, avec la pratique de l'oraison quotidienne, leur est demandée celle de communier au moins tous les huit jours¹. A Plaisance et à Reggio, Laynez renouvelle les merveilles de Parme².

A Bagnorea, Le Jay est reçu froidement, on se réserve en face de cet étranger. Le jour des Rameaux de 1540, il commence à prêcher et explique en termes évangéliques les raisons de sa présence. L'auditoire se forme et grossit rapidement; les magistrats de la cité sont les plus assidus. L'apôtre est bientôt débordé par une foule de pénitents; le jour ne suffit plus à entendre les confessions; les nuits y passent. A Brescia aussi, les besoins des âmes sont grands, d'autant que la frontière n'est pas loin et que l'hérésie la franchit dans la balle des colporteurs. Le Jay explique le symbole, le Décalogue, quelques endroits des épîtres de saint Paul que dépravent les hérétiques. La foi des habitants s'éclaire et ils retournent aux sacrements³.

Nicolas Bobadilla avait été envoyé dans l'île d'Ischia (1539), afin de réconcilier Ascagne Sforza avec sa femme Jeanne d'Aragon. Il réussit à conclure une trêve entre les époux divisés. Il prêche aux habitants de l'île, et à Gaëte; il dispute à Naples avec Valdès; rentre à Rome au printemps, y prend la fièvre, qui le tient jusqu'à l'automne. Une fois guéri, délégué par Bembo, il visite le diocèse de Bisignano, prêchant, confes-

1. *Memorial*, n. 20, 25, 29, 32, 35; Polanco, *Cron.*, I, 82, 83; Tacchi Venturi, II, 239-263.

2. *Cron.*, I, 83; Tacchi Venturi, II, 266-267.

3. *Ep. Jaii*, 265-268; *Cron.*, I, 84; Tacchi Venturi, II, 279-284.

sant, réformant les monastères, sans jamais se lasser, en des courses apostoliques qui durent plus d'une année ¹.

Pour pacifier l'Allemagne troublée par Luther, Charles-Quint veut tenir une diète à Ratisbonne; en s'y rendant, sur l'ordre du prince, le docteur Ortiz emmène avec lui Pierre Le Fèvre ² en qualité de théologien (1540).

Le désir d'évangéliser les Indes était ardent au cœur de Jean III. Diégo de Gouvêa, l'ancien principal de Sainte-Barbe, au temps où Ignace étudiait à Paris, avait fait connaître au prince la valeur apostolique des Iniguistes; il avait écrit à ses anciens élèves une lettre pressante où il les exhortait à favoriser les desseins du roi de Portugal. Pierre Le Fèvre répondit que le pape seul pouvait décider ³. Pierre Mascarenhas, ambassadeur à Rome, reçut bientôt commission de son maître de supplier le Souverain Pontife d'envoyer aux colonies portugaises des prêtres capables d'y faire fleurir la religion. Mascarenhas connaissait Ignace. Il eut très vite fait de gagner Paul III à son projet. Ignace résista plus longtemps; on lui demandait six missionnaires, il n'en donna que deux; « Monsieur l'ambassadeur, disait-il ⁴ à Mascarenhas, nous sommes dix; si vous m'enlevez six compagnons, que me restera-t-il pour le reste du monde? » Mascarenhas fit bon cœur contre mauvaise fortune. Ses instances, en mars 1540, précipitèrent la conclusion de la négociation apostolique menée au nom de Jean III. Le 5 mars, Rodriguès, rappelé en hâte de Sienne, partait, avec Paul de Camerino, pour Civitá Vecchia. Le 15, François de Xavier quittait Rome avec Mascarenhas pour aller mettre sous la protection de Notre-Dame de Lorette, les ardeurs d'un zèle qui devait faire des prodiges ⁵.

La Compagnie de Jésus n'a point encore d'existence canonique. La formule dans laquelle Ignace de Loyola a défini

1. Bobad., *Mon.*, 618, 619; *Cron.*, I, 85; Tacchi Venturi, II, 285-290.

2. *Cron.*, I, 90.

3. *Ep. et instr.*, I, 132.

4. *Cron.*, I, 86; *Mémorial*, n. 21.

5. *Cron.*, I, 87.

ses desseins n'a qu'une approbation verbale de Paul III. Les « prêtres réformés » ou « prêtres pèlerins » comme on les appelle ne sont que dix. Et déjà ils sillonnent l'Italie, de la Lombardie au royaume de Naples; ils pénètrent dans cette Allemagne que les entreprises de Luther bouleversent; ils sont à Lisbonne et sur le chemin des Indes Orientales. Partout leur apostolat opère les mêmes merveilles. Ils remplissent les églises, réforment les monastères, apaisent les discordes, règlent les mœurs. Ils renouvellent les âmes par la prédication et par les *Exercices spirituels*; ils les gardent par l'habitude de l'oraison, des sacrements, et l'organisation des confréries. On ne se lasse pas de les entendre, on pleure quand ils partent, on écrit à Rome pour les garder. Ils vivent d'aumônes, se dépensent nuit et jour, s'occupent des enfants, des malades et des pauvres. Leurs exemples et leurs prières accréditent leur prédication. Leur passage est une bénédiction de Dieu. Les populations surprises voient de leurs yeux l'Évangile en action.

Comme il devait advenir, autour de ces apôtres, une jeunesse ardente ne tarde pas à se grouper.

A Parme, sous l'influence de Laynez, et surtout de Le Fèvre, Paul d'Achille, Elpide Ugoletti, Sylvestre Landini, Jean-Baptiste Viola, Antoine Criminali, Benoît et François Palmio, Ange Paradisi, s'agrègent à la Compagnie. Le Lombard Pierre Codazzo, prélat de la cour pontificale, vient frapper à la porte de la casa Frangipani près de la Tour de Melangolo où réside Ignace de Loyola. De même, le prêtre Paul de Camerino, les jeunes romains Philippe Cassini et Isidore Bellini ¹.

Les Espagnols accourent aussi ². Jérôme Demenech, jeune chanoine de Valence, allant de Rome à Paris pour suivre les cours de la fameuse Université, s'arrête à Parme, fait les *Exercices spirituels* sous la conduite de Le Fèvre et se joint à lui (1539). François et Diègue de Eguia, anciens amis d'Inigo à Alcalá, ont fait à Venise les *Exercices*; après un voyage aux

1. Tacchi Venturi, II, 333-340.

2. Astrain, I, 201-210.

Lieux Saints, ils viennent prendre rang parmi les « prêtres réformés ». Le jeune Pierre Ribadeneyra, devenu page d'Alexandre Farnèse à Tolède durant l'été de 1539, suit le cardinal à Rome. En septembre 1540, un pugilat avec un autre page le fait fuir du palais Farnèse, où il n'ose rentrer; et il vient de nuit demander abri à Ignace de Loyola; il fait les *Exercices spirituels* et finit par entrer dans la communauté le 25 décembre, où Ignace le communique de sa main à la messe de minuit. Il y avait là déjà avec les Eguia, Carvajal, François de Rojas, François et Antoine Estrada, Millán de Loyola, Antoine Araoz et le Portugais Barthélemy Ferrao. Oviédo, Torrès, Villanueva, ne tarderont pas à les suivre.

Chose incroyable, quelques-uns de ces jeunes hommes, qui ne sont pas encore dans les Ordres et n'ont point étudié, montent en chaire. Ils parlent avec une autorité qui plie à la pénitence et au Décalogue les consciences les plus endurcies dans le mal. François Estrada remue les villes de Sienne et de Montepulciano. Araoz sera écouté comme un oracle à Burgos, Valladolid, Azpeitia, Vergara ¹.

Mais ces exercices apostoliques ne sont pourtant qu'une exception. Pour le commun, les novices de la Compagnie naissante ne parlent en public que pour expliquer aux enfants la doctrine chrétienne. Ignace de Loyola sait à merveille qu'avant d'enseigner il faut apprendre, et il organise les études de cette jeunesse. Comme Paris lui est toujours cher, il y enverra, sous la conduite de Diégo de Eguia, une petite troupe de religieux qui suivra les cours de l'Université ². Nous les retrouverons, avec leurs ardeurs, leurs contretemps et leurs conquêtes. Déjà n'est-il pas admirable, que, par le seul rayonnement de leur exemple, les compagnons d'Ignace attirent à eux tant de jeunes hommes, dans l'espoir de former bientôt cet Ordre nouveau, dont la formule est à l'examen dans les bureaux de la Chancellerie pontificale? Vienne la bulle de

1. *Cron.*, I, 81, 89.

2. *Ibid.*, 85; H. Fouqueray, *Hist. de la Comp. de Jésus en France*, I, 127, 128.

Paul III, *Regimini Ecclesiæ militantis* et la Compagnie de Jésus, enfin fondée, prendra un essor merveilleux.

* * *

En 1540, les grandes préoccupations du pape sont en Allemagne. La révolte de Luther contre l'Église a jeté ce pays dans un trouble qui va grandissant. En vingt années, de la Hesse et de la Saxe (1526), le protestantisme a gagné la Souabe, le Wurtemberg (1534), la Westphalie (1534), les villes de la Hanse (1534), le Brandebourg (1540). Il menace, sur le Rhin, la « rue aux prêtres ». Les princes avides des biens ecclésiastiques embrassent la religion nouvelle; des évêques, fils de famille princière, sans vocation et sans mœurs, chancellent dans la foi; le clergé séculier et régulier est ravagé par le vice et l'ignorance; les peuples, sous de pareils chefs, s'abandonnent aux folies de l'anabaptisme ou aux excès d'une licence sans frein ¹.

Au milieu de ce mouvement qui l'enchanté et l'indigne tout ensemble, Luther ² applaudit les princes pillards, pousse à la guerre offensive la ligue de Smalkalde, maudit la débauche populaire, la tyrannie impériale, les bulles du pape, les doctrines de ses disciples rebelles, jusqu'à ce qu'enfin il meure, sans doute assez désabusé sur la valeur de sa Réforme (18 février 1546).

Contre les brochures du violent moine saxon, les écrits n'ont pas manqué. Des augustins, des carmes, des franciscains, des dominicains, des chanoines et des professeurs ont discuté, réfuté les leçons d'hérésie de Luther ³. Les maîtres de l'Empire, Charles V et son frère Ferdinand, ont multiplié les diètes, les recès, les colloques ⁴. Leurs désirs sincères de défense religieuse, trahis par la sournoise rivalité des princes, la courte

1. J. Janssen, *L'Allemagne et la Réforme* (tr. fr.), 58-64, 64-69, 305-313, 330-334, 344-345, 358, 365, 436-444.

2. *Id.*, III, 466, 473, 496, 531, 587, 591, 595.

3. *Id.*, II, 128-134, 200-203, 299-311.

4. *Id.*, III, 24-31, 43-57, 125-159, 181-203, 375-380.

politique des chanceliers, la pénurie du trésor, l'irrésolution des conseils et aussi par les complications diplomatiques ourdies à Paris et à Constantinople, n'ont abouti qu'à enhardir les suppôts du protestantisme. Telle est l'Allemagne de 1540. Qu'y pourront faire les Jésuites? Le pape veut qu'ils y aillent. Ignace les envoie.

Les premiers envoyés furent Pierre Le Fèvre, Claude Le Jay et Nicolas Bobadilla. Instruits et zélés, ils gagnèrent vite la confiance du roi des Romains, des légats du pape et des meilleurs évêques. Mais on a beau les traîner en remorque aux colloques de Haguenau et de Worms (1540-1545), de Ratisbonne (1541-1546), de Spire (1542-1544), de Nuremberg (1542), d'Augsbourg (1547); dès l'abord ils sont convaincus, comme les légats pontificaux, de la vanité de ces réunions. Les joutes qu'ils préparent avec les théologiens protestants n'ont pas lieu; leurs mémoires sur la situation religieuse ne sont pas tenus en considération; le parti que Bobadilla prendra en 1547, contre l'*Intérim* d'Augsbourg, lui vaudra même de quitter l'Allemagne. Là où les nonces de Paul III sont impuissants à faire décréter les mesures efficaces, pour ruiner la position politique du protestantisme, trois pauvres religieux sont forcément condamnés au rôle de témoins ¹.

D'ailleurs ils ne sont pas diplomates de profession, avant tout ils sont apôtres. Parmi les seigneurs, les prélats et le peuple des villes où se tiennent les diètes, ils multiplient les secours spirituels. Ils prêchent, expliquent l'Écriture et confessent dans les églises. Le reste du temps est consacré à la prière et aux entretiens particuliers avec quiconque sollicite un conseil. Là ils sont sur leur terrain, leur action est féconde; leurs lettres à Ignace le disent ².

Le Fèvre ne reste pas longtemps en Allemagne. Amené par

1. *Cron.*, I, 93, 99, 112, 113; *Fabri Mon.*, 44-124; *Bobad., Mon.*, 34-125, 620-623; *Ep. Jaii*, 273-276. Sur Le Fèvre, voir Pastor (trad. fr.), XI, 535-537.

2. *Mémorial*, n. 23; *Bobad., Mon.*, 620-621; *Cron.*, I, 93, 96. Bernhard Duhr, S. J., *Geschichte der Jesuiten...*, I, 1-32.

Ortiz, il suit l'ambassadeur, lorsque celui-ci regagne l'Espagne (1541). Mais Le Jay et Bobadilla passent dans l'Empire des années, allant de ville en ville. A Ratisbonne, Le Jay¹ stimule l'évêque, réforme le chapitre, tient tête aux docteurs hérétiques, explique l'Épître aux Galates (1542). Puis il donne des leçons à l'Université d'Ingolstadt (1544), en attendant qu'il en entreprenne la restauration. Il prêche devant l'empereur et le roi des Romains. Partout où il paraît, à Diligen, à Eischtatt, à Salzbourg, à Worms, il renouvelle autour de lui la vie chrétienne. Le cardinal d'Augsbourg, le célèbre Otton Truchess, le délègue au concile de Trente (1545). Le roi des Romains l'aurait fait évêque de Trieste, sans la résistance énergique d'Ignace de Loyola (1546).

Comme le Savoyard Le Jay, l'Espagnol Bobadilla promène son zèle, de cité en cité, à la suite des nonces du pape ou du roi des Romains. A Nuremberg, il explique l'épître aux Romains et controverse avec les théologiens protestants (1542-1543). Avec l'évêque de Passau, il entreprend la réforme du clergé de ce diocèse. Pendant quelques mois, il partage les travaux de Canisius à Cologne. Lorsque Charles-Quint se décide à prendre les armes contre les princes protestants, il suit les troupes impériales, prend la peste, et n'échappe à la contagion que pour être blessé et dépouillé par des voleurs. Il est le premier de ces aumôniers militaires que la Compagnie de Jésus fournira en si grand nombre, à travers les siècles. La guerre achevée, il revient à Passau, y prêche le carême (1547) et va ensuite exercer son ministère à Ratisbonne, à Vienne, à Oetstet, à Augsbourg, au gré des évêques et des princes. Il écrit, pour les cardinaux Farnèse et Cervini, des plans de réforme religieuse. Il entraîne tous ceux qu'il approche à la fréquentation des sacrements. Lui aussi, le roi des Romains eût voulu le faire évêque².

1. *Cron.*, I, 99, 113, 133, 135, 152, 154, 183, 216, 224; *Mémorial*, n. 27; *Ep. Jaii*, 299, 281, 286, 292, 301-314. Pastor (tr. fr.), XI, 537-539.

2. Bobad., II, 24, 44, 72, 103, 109, 117, 126, 623; *Cron.*, I, 113, 155, 183-184, 243-244. Pastor (tr. fr.), XI, 539-540.

A côté de Le Jay et de Bobadilla, Pierre Canisius ouvre son étonnante carrière. Et sur ses traces de nombreux jésuites dépenseront tant d'activité dans ces contrées du nord, que les historiens catholiques n'hésiteront pas à les appeler les sauveurs de la religion en Allemagne. De son vivant, il fut donné à Ignace de jeter la semence et de voir les promesses de ces moissons magnifiques; de la petite maison que le P. Kessel habite à Cologne, partiront les premiers novices rhénans qui viendront à Rome se former à l'esprit de leur vocation ¹.



En Angleterre, le schisme précéda l'hérésie. Avant même de définir le *Credo* de l'anglicanisme, Henri VIII voulut être pape et reconnu comme tel. Ses exigences rencontrèrent une résistance qui fit de bonne heure des martyrs. Le sang répandu, le pillage des biens ecclésiastiques furent les premiers gestes du roi, en mal de réformer la religion. L'Irlande commença dès lors la douloureuse histoire qui est la honte de l'Angleterre. Paul III, ému, voulut savoir de près quelle était la situation des catholiques dans l'île des saints. A l'instigation du cardinal Pole, il demanda à Ignace des nonces à envoyer au milieu des loups dévorants. Salmeron et Broet partent, traversent la France, abordent, vivent pendant trente-quatre jours en mille hasards, regagnent Dieppe, attendent à Paris l'occasion favorable d'une expédition nouvelle; jusqu'à ce qu'enfin, sur un ordre du pape, ils reprennent le chemin de l'Italie (1541). D'autres jésuites, plus tard, entreprendront la conversion de l'Angleterre, sous Elisabeth la sanglante ².

La France, elle aussi, est travaillée par le protestantisme. Ignace le sait par son séjour à l'Université de Paris. Depuis, Farel et Olivétan ont préparé les voies à Calvin ³ et Calvin s'est découvert; il a dogmatisé, il a organisé une église réformée qui

1. *Cron.*, I, 139, 291; II, 84.

2. *Cron.*, I, 96, 98. *Ep. Broet.*, 23, 31.

3. Imbart de la Tour, *op. cit.*, III, 456, 493.

diffère de l'église luthérienne par les doctrines comme par les institutions¹. Mais, tout en prêtant main-forte aux protestants allemands contre Charles-Quint, tout en faisant parfois grise mine aux théologiens les plus intransigeants de la Sorbonne, François I^{er} suit, à l'égard de l'hérésie envahissante, une politique de résistance. Trop molle pour anéantir la religion nouvelle, elle est assez ferme pour l'empêcher de dominer le pays².

En dépit de ce paradoxe inquiétant, et malgré la rivalité politique qui sépare François I^{er} de Charles-Quint, Ignace envoie de bonne heure de jeunes jésuites à l'Université de Paris; il était persuadé que nulle part ils ne pourraient mieux se former au vrai savoir. Dès le printemps de 1540, une colonie d'étudiants arrive à Paris, sous la conduite de Diégo de Eguia et s'installe au collège du Trésorier. En mars 1541, Domenech remplace Eguia, des recrues se font; de Rome arrivent les deux frères Estrada, Rojas; il y a là aussi trois Français, Cogordan, Pelletier, et Ruillet. Faute de place, la petite troupe émigre au collège des Lombards. En octobre, Oviédo et Viola viennent grossir le noyau d'étudiants, tandis que Cogordan et Rojas partent pour Coïmbre. Araoz, Millán de Loyola, Étienne Diaz et Ribadeneyra seront là³ en 1542.

Cette jeunesse étudie avec ardeur, propage les *Exercices* et inculque la pratique des sacrements. L'église des Chartreux est le grand théâtre de leur zèle eucharistique; et les communions des étudiants y deviennent de plus en plus nombreuses⁴.

Cependant la guerre menace d'éclater entre Charles-Quint et François I^{er}. On consulte le président du Parlement, pour savoir si les Espagnols peuvent sans danger rester à Paris. Le prudent magistrat se dérobe. Domenech divise sa troupe; il emmène avec lui les Espagnols à Louvain, où ils arrivent le 5 août 1542; les autres demeurent à Paris sous la conduite

1. E. Doumergue, *Jean Calvin*, IV, 85-418, 419-476.

2. Imbart de la Tour, *op. cit.*, III, 137-272, 525-532, 559-558.

3. *Cron.*, I, 93, 98; H. Fouqueray, *H. de la C. de J. en France*, I, 128-134.

4. H. Fouqueray, I, 141.

du P. Paul d'Achille; ils auront bien une alerte et dans la crainte de voir Paris assiégé, ils se réfugieront à Lyon; mais, après le traité de Crespy (18 septembre 1544), ils retourneront à la capitale. Là les exercices scolaires continuent et aussi l'apostolat. Parmi les novices d'alors, il convient de signaler le fameux Guillaume Postel. Ses leçons sur les langues anciennes étaient des événements. Les jésuites les suivaient. Il finit par se mettre à l'école des *Exercices* et devint jésuite au carême de 1544. Il n'est pas le seul français; avec lui, sont là Pelletier, Pierre Chanal, Jean de la Goutte, Jean Forcade, Nicolas Morel. Bientôt l'évêque de Clermont les hospitalisera dans son hôtel de la rue de la Harpe, près de l'église des Saints-Côme et Damien (1560); et à la générosité du même prélat sera due, en Auvergne, la fondation du collège de Billom (1553)¹.

Pendant de longues années, le Parlement et la Sorbonne entraveront tout autre développement de la Compagnie en France.



Bien autres sont les conditions dans lesquelles l'Ordre fait son entrée en Espagne. Les souvenirs laissés et les relations gardées par Inigo de Loyola, le crédit du docteur Ortiz, ancien ambassadeur de l'Empereur à Rome, l'entrée de François de Borgia² dans la Compagnie de Jésus, la faveur de Charles-Quint rendirent tout facile.

Valladolid, Madrid, Burgos, Gandie, Valence, Barcelone, entendent la parole apostolique d'Araoz et Le Fèvre. Grâce à la générosité des prélats et des seigneurs qui en assurent la fondation, des collèges s'ouvrent à Alcalá (1543), à Valence (1544), à Valladolid, Gandie et Barcelone (1545), à Salamanque (1548), à Burgos (1550). Dès 1548, le collège de Gandie est transformé en Université. Nulle part la diffusion de l'Ordre ne fut aussi rapide. En se retournant vers son pays natal,

1. *Cron.*, I, 139, 156, 182, 246, 296, 417-418; H. Fouqueray, I, 137-140, 142-145, 154-160.

2. Suau, *Hist. de S. Fr. de Borgia*, 178-182; Astrain, I, 285-290.

Ignace de Loyola pouvait louer Dieu d'avoir béni son œuvre¹.

Au siècle d'or de la monarchie espagnole, les Pays-Bas font partie du domaine des rois catholiques. Charles-Quint est un Gantois. La faveur dont la Compagnie de Jésus jouissait dans la Péninsule Ibérique et en Allemagne, lui manqua dans les Pays-Bas. Les premiers jésuites qui y parurent, en 1542, étaient de pauvres étudiants espagnols qui fuyaient de Paris à cause de la guerre entre Charles-Quint et François I^{er}. Cette colonie, conduite par le P. Jérôme Domenech, s'abrita comme elle put, à Louvain. Mal vue de l'Université, elle n'eut longtemps qu'une existence précaire. Mais cela ne l'empêcha point de faire peu à peu des recrues : Wischawen, Adrienssens, Goudanus, Brogelmans, Vinck, Lanoy furent les premiers à se donner à la Compagnie².

Sur les côtes de la mer Tyrrhénienne comme aux bords de la mer du Nord, l'Espagne est souveraine. Naples et la Sicile lui appartiennent. Longtemps, Jean de Vega fut vice-roi de Naples (1547-1575). Il avait connu intimement Ignace à Rome au temps où il y représentait Charles-Quint. Ce lui fut une joie de mettre à la disposition du fondateur, qu'il vénérât comme un saint, son autorité sans limites. Sa femme, Léonor Osorio rivalisait avec lui de zèle pieux. Le P. Jérôme Domenech servit les intentions d'Ignace et de Vega, avec une activité et une abnégation que le ciel rendit fécondes. La réforme des mœurs, la fréquentation des sacrements, furent le fruit des prédications apostoliques, à Palerme, à Montréal, à Messine. Dans cette dernière ville s'ouvre un collège, dès 1548. Les expéditions de Jean de Vega sur les côtes barbaresques entraînent les jésuites en Afrique. Laynez (1550) et Nadal (1551) sont les premiers aumôniers des troupes d'Espagne, envoyées contre les pirates des côtes barbaresques³.

1. *Cron.*, I, 88, 103, 123, 140, 160, 185, 207, 297, 492; Astrain, I, 257, 258, 298-331. Alfred Poncelet, S. J., *Hist. de la C. de J. dans les anciens Pays-Bas*, Bruxelles, Hayez, 1927, I, 39-60.

2. *Cron.*, I, 115, 136, 141, 294.

3. *Cron.*, I, 97, 210, 236, 279, 364.



Le morcellement politique de l'Italie du xvi^e siècle donne à l'expansion de la Compagnie de Jésus dans la Péninsule, un caractère particulier. L'action des papes et des cardinaux protecteurs de l'Ordre nouveau, s'étend partout. La confiance des princes et des évêques, en multipliant les expériences apostoliques qui réussissent, aide à porter au loin le bon renom des jésuites. Cosme de Médicis et Hercule d'Este, parmi les souverains; parmi les cardinaux, Cervini, Maffei, Carpi, sont les plus fameux et les plus décidés, parmi ces patrons de la Compagnie naissante.

Dans la pensée qui lui faisait envoyer les jeunes jésuites à Paris, Ignace crée des maisons d'études à Pise, à Ferrare et à Padoue. Les collèges sont moins nombreux qu'en Espagne; il y en a pourtant à Tivoli (1548), Gubbio, Pérouse, Bologne, Ferrare. Et puis les courses apostoliques ne cessent pas à travers la Péninsule. Le Jay évangélise Ferrare, Salmeron Vérone et Bellune, Broet Montepulciano et Bologne; Bobadilla parcourt en visiteur épiscopal presque toute la Calabre, il prêche à Naples, à Chieti, à Montefiascone; de jeunes religieux comme Estrada, Ochoa et Otello rassemblent d'immenses auditoires; le P. Landini sillonne toute la campagne de Massa et de Sarzana, en attendant qu'il porte en Corse les efforts de son zèle (1552); plus que tous autres, Laynez circule d'un bout à l'autre du pays; il prêche, confesse, explique saint Paul, à Rome (1550), à Florence (1551), à Vérone, à Venise, à Sienne, à Pise, à Ferrare, à Padoue, à Parme, à Palerme ¹.

Au milieu de cette phalange d'ouvriers infatigables, les jésuites de Rome ne demeuraient pas inactifs. Dans les premières années, Ignace n'avait pas grand monde sous la main. Peu à peu, des recrues nouvelles grossirent la troupe des apôtres de la Ville Éternelle. L'église della Strada, généreuse-

1. *Cron.*, I, 98, 111, 127, 129, 172, 177, 217, 226, 232, 270, 389.

ment donnée par Pierre Codazzo à la Compagnie, en attendant qu'il se donnât lui-même, devint très vite un centre de fervente vie chrétienne. Les catéchismes, les sermons, les leçons d'Écriture sainte, les confessions y étaient comme ininterrompues. Les conversions des femmes de mauvaise vie et des juifs, le soin des malades et des pauvres étaient considérés comme une part de choix dans le ministère sacerdotal¹.

Par la fondation du collège romain et du collège germanique, cet apostolat aura son achèvement intellectuel et sa portée lointaine².

Le collège romain, grâce aux générosités de François de Borgia, commence en février 1551 dans une maison louée, de la rue du Capitole; et le premier recteur est un français, le P. Pelletier. Le nombre des élèves croissant, on s'installe dans un autre local, sur la rue qui conduit de Notre-Dame della Strada à la Minerve. Les premières classes sont des classes de latin, de grec, et d'hébreu; dès 1552, trois cents élèves s'y pressent. Il en est même qui y viennent sans en rien dire à leurs parents; ce qui amène comme une émeute, aux cris de deux mères éloquentes et menaçantes qui réclament à la porte du collège leur progéniture, en traitant les jésuites de voleurs d'enfants³.

Le collège germanique ne tarde pas à s'ouvrir. L'apostolat en Allemagne, dès 1540, mettait dans l'esprit de Le Fèvre cette conviction que le premier besoin de ces peuples était la formation d'un clergé digne de sa vocation. Les évêques allemands, le pape Jules III, entrent dans l'entreprise; on formera à Rome même les futurs apôtres de l'Allemagne. Ils vivront sous le même toit avec les jésuites, leurs maîtres; ils assisteront aux cours du collège romain, dans lequel on crée en leur faveur des chaires de théologie scolastique et

1. *Cron.*, I, 85, 90, 97, 109, 127, 148, 168, 208, 266, 360.

2. Card. André Steinhuber, S. J., *Geschichte des Kollegium Germanikum-Hungarikum in Roma*, I.

3. *Cron.*, II, 165, 420; III, 8.

4. *Ibid.*, III, 8.

d'Écriture Sainte. Dans une maison voisine du collège romain, le collège germanique commence, avec 24 élèves (1552). Tous deux connaîtront une prospérité qui dure encore.

* * *

En novembre 1530, les cardinaux consultés par Clément VII, sur les remèdes à apporter aux maux de l'Église, avaient exprimé l'avis qu'un concile général était indispensable. C'est la gloire de Paul III d'avoir, la première année de son règne, annoncé aux princes la future assemblée (1537), et d'avoir convoqué à Trente¹ les évêques de la chrétienté (1542). Depuis quatre ans, il voyait de ses yeux les jésuites à l'œuvre; sa confiance était entière; le pape demanda à Ignace de Loyola trois hommes de sa Compagnie, pour être, à Trente, théologiens des légats qui présideraient le concile.

Ignace désigna Le Fèvre, Laynez et Salmeron. Le Fèvre, rappelé d'Espagne, mourut en arrivant à Rome avant d'avoir pu paraître au concile (1^{er} août 1546). Laynez et Salmeron y étaient depuis le 18 mai 1546. Le Jay s'y trouvait déjà auparavant (16 décembre 1545). Canisius y viendra (1547); et tous deux seront délégués par le cardinal d'Augsbourg, Othon Truchess².

Les actes du concile mentionnent la présence et précisent parfois le rôle de ces quatre théologiens³. Leur capacité, leur force de travail, leur connaissance des erreurs protestantes, les désignèrent vite pour les besognes ingrates et utiles. En particulier le cardinal Cervini leur confia le dépouillement des livres hérétiques, l'extraction des propositions suspectes, les confrontations de ces propositions avec les décisions dog-

1. L. Pastor (tr. fr.), XI, 34-110; XII, 95-122.

2. *Cron.*, I, 94, 177, 179, 181, 214.

3. *Concil. Trid. (Ehsses) Acta*, V; pour Le Jay, 130, 330, 366, 484, 658, 935, 990; pour Laynez, 433, 825, 850, 934; pour Salmeron, 434, 546, 549, 877, 879. Ceci ne concerne que les premières sessions du Concile (mars 1546-mars 1547).

matiques anciennes. Laynez et Salmeron parlèrent souvent et longuement et doctement dans les Congrégations. La vie de pauvreté et de dévouement qu'ils menaient dans les hôpitaux, le zèle à prêcher et à confesser, hors des sessions du Concile, leur conciliaient autant que leur savoir l'estime des prélats. Combien prirent, au contact de ces hommes éminents et évangéliques, une haute idée de la Compagnie, et sentirent les premiers désirs d'employer les jésuites au bien de leurs diocèses ! Le cardinal de Trente, les deux présidents du concile Del Monte et Cervini — tous deux futurs papes — donnaient l'exemple de cette confiance. Les prélats espagnols, d'abord contraires, entrèrent dans le courant général de sympathie qui portait vers les jésuites les cœurs d'un grand nombre. Beaucoup d'évêques leur demandaient de rédiger leurs votes¹.

Il en fut à Bologne² comme à Trente, lorsque le concile y fut transféré, à cause de la peste qui désolait le Trentin (1547).

Lorsque le cardinal del Monte devint pape et rouvrit le concile fermé depuis 1547, il demanda à Ignace que Salmeron et Laynez reprissent leur fonction de théologiens pontificaux, Laynez et Salmeron parlaient tous les jours. Le cardinal de Trente, le cardinal Crescenzi, les évêques de Modène, de Vérone, de Calahorra, de Plasencia, de Ségovie, de Pampelune, et d'autres encore, leur faisaient mille amitiés. Même quand la fièvre tenait Laynez au lit, Crescenzi ne consentait pas à ce qu'il quittât Trente. Les discours des deux jésuites sur l'Eucharistie, la Messe et l'Ordre, furent particulièrement remarqués. Leur part fut considérable dans la confection des canons sur les sacrements; leur collaboration avait la préférence des légats, bien que les théologiens de marque ne fissent point défaut dans l'assemblée³.

Le rôle à part, la modestie, le zèle des Pères tournèrent à l'honneur de la Compagnie naissante, plus qu'on ne peut dire. La fondation de nombreux collèges en Allemagne, en Espagne,

1. Astrain, I, 511-567.

2. *Cron.*, I, 216.

3. *Ibid.*, II, 179, 249-255, 465-471.

en Flandre, en France, en Italie, fut décidée là, dans des conversations amicales, entre deux sessions conciliaires.

* * *

L'œuvre de Simon Rodriguès ¹ dans son pays natal est considérable. Conseiller de Jean III, confesseur du prince héritier, son influence fait de la cour de Lisbonne, une admirable cour chrétienne. Il fonde, avec le secours des princes portugais, les collèges de Coïmbre (1542) et d'Evora (1551).

Mais la vie du Portugal s'est répandue avec une force incroyable par delà les mers. Perdu à l'extrémité de l'Europe méridionale, ce petit peuple écrit alors dans l'histoire une épopée grandiose. Ses navigateurs découvrent des continents nouveaux; ses rois multiplient les colonies; se pressant sur les pas des soldats et des marins, des missionnaires arborent la croix au-dessus du pavillon national, sur ces terres hier encore inconnues. Les Portugais de Jean III sont en Mauritanie, au Congo, aux Indes, au Japon, au Brésil. Bientôt ils seront en Éthiopie. Les jésuites y sont avec eux. Jean Nuñez et Louis Gonzalez fondent la mission de Tetuan (1548); Georges Vaz et Christophe Ribeyra celle du Congo (1548); Emmanuel de Nobrega et Jean de Azpilcueta celle du Brésil (1549); avant la mort d'Ignace, Jean Nuñez et André de Oviédo partiront pour l'Éthiopie (1555). Ce que ces hommes déploieront de patiente abnégation et de zèle inventif ne se peut dire ².

Mais si glorieuses que soient leurs conquêtes, ils ont été devancés, dans l'apostolat des missions lointaines, par un conquérant dont le nom demeure, après trois siècles, éclatant comme au premier jour. Parti de Rome le 15 mars 1540, avec l'ambassadeur portugais Mascarenhas, François de Xavier est allé mettre sous la protection de Notre-Dame de Lorette les ardeurs d'un zèle dévorant comme le feu. Il n'est resté à

1. *Ibid.*, I, 143, 327, 446, 448.

2. *Cron.*, I, 329, 332-337, 448-452; V, 685-707; VI, 716. F. Rodriguès, *Hist. da C. de J.*... t. I, 1^{er} vol., 282-375, 405-431; 2^e vol., 517-565.

Lisbonne que pour préparer sa grande expédition. Le 7 avril 1541, il s'embarque sur le *Saint-Jacques* avec le nouveau gouverneur des Indes François de Souza, pour aborder enfin à Goa, le 6 mai 1542. Il évangélise la côte de la Pêcherie (1542) et le royaume de Travancor (1544); il court aux Moluques (1546-47), envoie Barzée à Ormuz (1546), établit à Goa les œuvres destinées à convertir les Européens, organise le gouvernement de la mission naissante et part pour le Japon (1549). Il y reste deux ans, fonde une église, reprend la mer, débarque à San Choan où il meurt (2 décembre 1552) à 45 ans, en face de la Chine dont il voulait percer la grande muraille pour ouvrir un passage à Jésus-Christ. Nul missionnaire n'a battu plus de chemins, ni de plus difficiles, avec une ardeur plus transportée, une confiance en Dieu plus absolue, un plus merveilleux succès. Sa vie a été prodigieuse par les miracles opérés, les conversions faites, une abnégation héroïque. L'Église, qui le canonisera, lui donnera le titre d'apôtre des Indes. Au milieu des conquistadors du xvi^e siècle, la figure de Xavier rayonne et domine comme celle d'un autre saint Paul¹.

Et dans cette Allemagne, que les erreurs et les violences de Luther ont jetée dans une si grande confusion, un homme se lève qui en sera, pendant cinquante années, le grand apôtre. Parmi tous ceux qui s'acharnent là, à défendre la foi des aïeux, nul ne l'égalera en science, en zèle et en sainteté. Admis dans la Compagnie de Jésus à Mayence, en mai 1543, Pierre Canisius est, dès ce moment, l'homme extraordinaire qu'il sera durant sa longue vie. Encore étudiant à l'Université de Cologne, il publie une édition nouvelle du mystique dominicain Jean Tauler (1543). L'année même de son ordination au sacerdoce, il édite les œuvres de Cyrille d'Alexandrie et de saint Léon le Grand (1546). A peine prêtre, il est chargé par Charles-Quint d'obtenir la démission d'Hermann de Vied, l'indigne archevêque de Cologne. De si beaux commencements auront

1. *Cron.*, I, 105-109, 145-147, 199-207, 258-264, 452-488; II, 132-157, 397-419, 729-780. A. Brou, *Saint François Xavier*, I, 147-288, 345-440; II, 119-243, 337-353.

une suite plus belle encore. Il restaurera l'Université d'Ingolstadt et celle de Vienne. Il prêchera à la cour et évangélisera les campagnes. Il écrira cette *Somme de la Doctrine Chrétienne*, qui sera bien longtemps encore après sa mort, l'arsenal des controversistes catholiques¹.

Sur son visage grave et amaigri qu'éclairaient deux grands yeux, se lisent sa réflexion patiente, son esprit d'entreprise, son abnégation à toute épreuve. Si l'on ouvrait son cœur, on y entendrait les soupirs du contemplatif le plus aimant. Il nous a laissé, comme Le Fèvre, une sorte d'autobiographie; comme celle de Le Fèvre, la sienne est un hymne au Seigneur, tout pénétré d'une humble et douce reconnaissance. Le 3 septembre 1549, la veille de sa profession, à Rome, Canisius était allé s'agenouiller devant le tombeau de saint Pierre, l'âme toute remplie d'une flamme, qui s'exhalait en ardents désirs pour la conversion de l'Allemagne. Un ange, dès le seuil de la basilique, se dressa soudain à ses côtés, lui dévoilant la grâce de sa vocation et les abîmes de l'humaine misère. Ému, touché, ce digne fils d'Ignace, pensant à son holocauste du lendemain, s'enhardit à supplier le cœur de Jésus de s'entr'ouvrir. Ce Cœur divin lui apparut comme une source féconde; il y porta ses lèvres; et il se sentit un homme nouveau, revêtu de pureté, de charité, de constance et de paix. Lui-même, dans ses *Confessions*, nous a conté cette vision émouvante². Sa vie apostolique en Allemagne est la preuve qu'il ne fut pas, à Saint-Pierre, victime d'une illusion³. Au milieu des premières recrues de l'Ordre naissant, c'est lui peut-être qui réalise, dans la plus admirable harmonie, cet idéal de prière, de savoir, et d'entreprise, qui hante l'esprit d'Ignace de Loyola, comme l'idéal même du vrai compagnon de Jésus.

Dès qu'il connut Pierre Le Fèvre, Canisius fut ébloui. Sorti à peine des premiers entretiens avec l'homme de Dieu, il

1. *Ibid.*, I, 115, 155, 214, 410, 418; II, 263; *Petri Canisii Epist.*, XXXVIII-XXXIX.

2. Braunsberger, *B. Canisii Epist.*, I, 55-56.

3. L. Michel, *Vie du B. Pierre Canisius* 35-85, 99-169.

écrivait à un ami que jamais il n'avait connu de théologien plus éclairé et plus profond, d'âme plus excellemment vertueuse¹. C'était bien juger. Pierre Le Fèvre², comme un météore lumineux passe d'Italie en Allemagne, d'Allemagne en Espagne, pour revenir de nouveau en Allemagne et de là en Portugal. Comme si la Providence, qui avait mesuré très courte la course de cet astre dans le firmament, avait voulu, par le rayonnement de sa pure lumière, fixer, dans toute l'Europe Occidentale, l'attention des esprits et la sympathie des cœurs sur la Compagnie naissante. Ce berger d'un village obscur de Savoie est appelé au Colloque de Worms, à la diète de Ratisbonne, à la cour de Tolède et de Valladolid. Les légats du pape, les princes-évêques du Rhin, les courtisans de Charles-Quint, le consultent sur les affaires publiques, lui ouvrent leur conscience, font sous sa conduite les *Exercices spirituels*. Nul, de 1539 à 1546, n'a plus fait pour donner en Italie, en Allemagne, en Espagne et en Portugal, la plus haute idée de la Compagnie de Jésus; savoir, zèle, prudence, bonne grâce, vie sainte, rien ne lui manque; il conquiert les sympathies, change les âmes, hausse partout la vie chrétienne. Quelle action profonde il aurait exercée sur les luthériens, à Worms et à Ratisbonne, si on ne lui eût interdit toute conférence avec eux! Dans cette Allemagne, où, contre la rebellion protestante, l'autorité de l'empereur est impuissante, et les discussions des docteurs vaines, il aurait voulu que la controverse fût menée autrement; et surtout il eût souhaité que le grand effort portât sur la sanctification du clergé dont l'indignité fournissait à la Réforme son principal prétexte. Qui dira que ces vues d'un saint n'étaient pas celles d'un véritable homme d'État³?

Parmi les grands d'Espagne qui sentirent le rayonnement de l'âme lumineuse de Le Fèvre, on ne saurait oublier François de Borgia. Ils se sont vus, au plus tard en 1542; et si

2. *Ibid.*, 76.

3. *Cron.*, I, 93, 96, 101, 114-117, 136-138, 157, 159, 160-164, 186, 189; Astrain, I, 244-256.

1. *Ibid.*, 105, 115.

malheureusement les lettres qu'ils échangèrent sont perdues, nous savons du moins qu'ils s'écrivirent et nous entrevoyons en quels termes. Quel exemple que celui de Borgia! Chaste quoique né d'un sang corrompu, assez noble pour mépriser sa noblesse, mortifié dans les cours, humble dans la religion, partout homme de prière, aimé de Dieu qui seul possède son cœur, aimable aux hommes que sa douceur attire, chef éminent dont la vie religieuse se dépensera au tracas des affaires, sur les chemins, et dans le silence d'une cellule, sans que l'éclat de sa sainteté ait jamais pâli aux regards de ceux qui l'approchèrent. Dans l'Espagne de Philippe II et dans la Rome de Pie V, aucun nom ne sera, à l'égal du sien, une force pour la Compagnie naissante ¹.

Avec Xavier, Borgia et Canisius, Le Fèvre domine par sa haute vertu. Tous quatre seront mis par l'Église sur les autels. Mais tous les autres, Laynez, Le Jay, Broet, Bobadilla, Salmeron, sont aussi des hommes de Dieu. A leur exemple, les jeunes jésuites promus au sacerdoce rivalisent de zèle. Tous se dépensent sans compter; les enfants, les pauvres, les pécheurs ont leur préférence; s'ils voient les grands, c'est pour leur rappeler les responsabilités de leur rang et la vanité des choses qui passent; leur ambition unique est de faire régner dans les âmes la grâce de Dieu. Ils s'y emploient par les moyens traditionnels : la prière, la prédication, la confession, la communion. Entre leurs mains que Dieu rend puissantes, ces moyens ont l'efficacité des meilleurs jours du christianisme.

Dans le cœur de tous ces apôtres, compagnons de la première heure ou recrues nouvelles, palpite la même ardeur reconnaissante envers Ignace de Loyola; ils voient en lui beaucoup mieux qu'un supérieur canonique, un père qui leur a donné la vie de l'esprit, un modèle qui les domine par l'ascendant de sa vertu. Les leçons et les exemples de ce maître sont comme un moule vivant, dans lequel leurs âmes, sans cesser d'être divines, ont pris une empreinte commune : tous

1. Suau, *op. cit.*, 167-178, 281-339, 397-417.

veulent suivre Jésus-Christ, au premier rang, par amour pour lui, et pour être, comme lui, d'efficaces sauveurs des âmes en perdition. Des points divers où ils exercent leur apostolat, ils écrivent à Rome des lettres longues et détaillées. Toutes n'arrivent pas à leur chef, toutes ne sont pas venues jusqu'à nous. Mais Ignace en reçoit assez pour savoir qu'il doit bénir ses fils et glorifier Dieu. Il leur mande ses encouragements; il les anime à tout faire et à tout souffrir, pour l'amour du Seigneur; il ajoute parfois des conseils discrets. Nous avons cette correspondance. Elle nous instruit sur les merveilles de cet apostolat. Surtout elle nous révèle les âmes de ces apôtres : âmes ardentes, unies, fraternelles, vraiment pleines du Saint-Esprit.

CHAPITRE XVIII

LES CONSTITUTIONS

La bulle de Paul III donnait à la Compagnie de Jésus, un statut canonique et une ébauche de législation. De bonne heure, cette ébauche fut reconnue insuffisante. Nous l'avons vu, dès le 4 mars 1541, Inigo et ses compagnons interprètent ce texte par des précisions en quarante-neuf points¹.

Il n'y a là ni politique frauduleuse, ni audace téméraire. Paul III, en enregistrant la formule de l'Institut que les Iniguistes lui avaient remise par les mains du cardinal Contarini, leur avait reconnu et concédé le droit de faire les constitutions de l'Ordre comme ils jugeaient à propos. Il est d'ailleurs manifeste, quand on examine les points fixés en 1541, que ces développements prolongent les lignes de la bulle dans le sens où elles allaient déjà. L'édifice s'élève et grandit, mais selon le plan réduit tracé à la première heure.

Cet essai de législation concerne surtout l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et aussi la manière de se vêtir et de se chauffer. Ignace regarde les points fixés comme ayant force de loi, bien qu'il déclare telle rédaction provisoire. Il promulgue ces articles, avec ce double caractère, dans une lettre à Laynez², en date du 18 mars 1545. En même temps, il avertit, par circulaire, tous les siens, que Paul III a levé l'interdiction faite à la Compagnie de Jésus de dépasser le chiffre de 60 membres; elle pourra désormais se recruter sans limite aucune³.

1. *Const.* (Ed. La Torre), 306; (Ed. crit.), I, 34-48.

2. *Ep. et instr.*, I, 246.

3. *Ibid.*, I, 246. Avec raison, les éditeurs notent que la circulaire dont le texte est rapporté là, est de deux dates différentes. La première partie

Du moment que l'horizon s'élargit ainsi, et que, à travers la faveur du pape qui grandit, transparaît un encouragement divin à poursuivre hardiment l'œuvre commencée, il est probable qu'Ignace s'occupe, dès 1543, des constitutions futures. Nous en avons, sous la plume de Domenech, l'assurance formelle, dans une lettre ¹ du début de 1544. Mais ce travail doit s'entendre d'un travail morcelé, au hasard des loisirs qui sont rares et des réflexions qui sont lentes. Inigo a mauvaise santé, il est très occupé, il n'a d'ailleurs aucunement l'habitude d'aller vite en besogne.

L'expérience et la volonté de Dieu sont ses deux grandes règles de conduite. Il croit aux faits, et il croit aussi que par les événements la Providence parle. Dès lors, il regarde le rendement de la machine mise sur pied. Les compagnons exercent leur apostolat en des pays et sous des formes très multiples. Cette diversité est une expérience précieuse. Grâce aux correspondances fréquentes dans lesquelles il veut que chacun des ouvriers s'habitue à lui raconter ce qu'il fait, le chef de la Compagnie peut mesurer de ses yeux le juste rapport ou la non-convenance, des moyens employés, au but fixé. Lui-même, à Rome, ne s'absorbe pas dans le travail de l'administration. Certes, il reçoit² beaucoup de lettres, et il en écrit assez péniblement³; il voit du monde, Espagnols de marque, prélats et cardinaux de la curie romaine; et ces audiences doivent beaucoup de temps. Mais son zèle trouve des heures pour entendre des confessions, accueillir des juifs convertis et des pécheresses repentantes. Cet apostolat personnel contrôle celui des autres et en tout cas enrichit l'expérience.

Dans la détermination du code de la Compagnie de Jésus, Ignace procède comme il a fait pour rédiger le livre des *Exer-*

est au plus tard du 17 mars, puisque la bulle *Injunctum nobis* est du 14, et qu'en notifiant la décision de Paul III, Ignace dit : Cette semaine, S. S. etc. Voir le texte de la bulle dans Ed. crit. des Constit., I, 81-85.

1. *Ep. et instr.*, I, 290.

2. *Ep. et instr.*, I, 540, 550, 600, 697.

3. *Ibid.*, I, 238.

cices, et comme il veut que le retraitant, formé par lui, fasse pour le règlement de sa vie personnelle : noter les lumières d'en haut et les leçons des faits, à mesure qu'elles se présentent. Là est la sagesse chrétienne. Un livre éclairé comme un ciel d'été, un livre ferme comme le granit des montagnes, sortira de cette lente élaboration.

Par les papiers d'archives, nous savons qu'à partir de 1542 des décisions ne tardèrent guère à être prises, notamment sur les collèges à fonder et sur la pauvreté¹. La donation de l'église de N.-D. della Strada, faite par Pierre Codazzo et approuvée² par le pape (24 juin 1541) posait toute vive la question de savoir si le sanctuaire, à défaut de la communauté, pouvait posséder. La question fut réglée par l'affirmative, selon l'usage courant des Ordres mendiants reconnu légitime par tous les canonistes³. Mais cette solution n'agréa pas longtemps à Ignace. Dès le début de 1544, il commence à méditer là-dessus. Et tout en apportant à cette délibération le soin d'étudier les règles des autres instituts religieux, il implore ardemment les lumières du ciel. Nous avons une partie de son journal⁴ de 1544 et 1545. Nous voyons là avec quelle incroyable persévérance et quels scrupules étonnants il essaie d'arracher au Seigneur le secret de sa volonté, sur la pauvreté qui convient aux maisons professes de son Ordre. C'est un effort de quarante jours avant d'arriver à la décision en pleine lumière.

Vers cette époque aussi, le fondateur met par écrit ses vues sur les missions⁵ auxquelles le pape implore les hommes de la Compagnie. Puis viendront des ordonnances pour les maisons d'étude⁶, des notes sur les empêchements⁷ qui peu-

1. Ed. crit. des Constit., I, 48-65, 77-81 ; Prol. LXVIII-LXXVI, XCII-XCV.

2. *Ibid.*, I, 70-70. Bulla *Sacrosanctæ Romanæ*.

3. Juste remarque de l'éditeur des Constit. *Ibid.*, I, 34-36.

4. *Ibid.*, I, 85-158. Le texte de ce journal est ici complet ; dans son édition, le P. de la Torre n'avait publié que les fragments les plus importants. Voir *Ibid.* Prolégom. XCV-CXX.

5. *Ibid.*, I, 159-163 ; Prolégom. CXX-CXXV.

6. *Ibid.*, I, 174-176 ; Prolégom. CXXVII-CXXXIII.

7. *Ibid.*, I, 176-180.

vent écarter un candidat, sur l'ambition des postes honorables¹, sur les ministères à éviter².

Malgré tout, de 1543 à 1547, le travail avance lentement. Trop de besognes diverses se disputaient les journées d'Ignace et il n'avait sous la main que des secrétaires de fortune. Codure, qui eût été précieux, avait été emporté par une mort prématurée; Xavier était parti pour Lisbonne et pour les Indes; les autres qui viennent après sont trop jeunes encore pour être guère autre chose que des scribes : Frusius, Nadal, Ribadeneyra, Domenech, Ferron, ont eu tour à tour l'honneur et la joie de prêter leur plume à leur vénéré Père³. C'est seulement vers le milieu de 1547, que Jean de Polanco prend auprès du général de la Compagnie ce poste de secrétaire qu'il tiendra de longues années⁴. Né à Burgos en 1515, étudiant de philosophie à l'Université de Paris, Jean de Polanco, quand il quitta la France, avait pris le chemin de Rome, pour prendre possession d'un emploi de *scriptor apostolicus*. Ce voyage lui fit rencontrer Laynez et les *Exercices*, en 1541. Entré dans la Compagnie, il acheva ses études à l'Université de Padoue, et ensuite se livra en Toscane au ministère apostolique. Ces sept années lui ont fait connaître ce qu'est la vie de l'Ordre nouveau. Il est d'ailleurs attaché à sa vocation, jeune, instruit, il a de la naissance et le goût d'écrire. Dès qu'il est aux côtés d'Ignace, celui-ci prend plus de liberté; il fait moins de lettres personnelles; il réduit le nombre de ses pénitents et se dégage des affaires le plus qu'il peut. La rédaction des Constitutions devient l'occupation capitale. Polanco l'atteste dans une lettre⁵ du 31 octobre 1547.

Parfois on s'est complu à dire que le saint, tandis qu'il vaquait à cette besogne n'avait sur sa table que le missel et

1. *Ibid.*, I, 163-166. Prolégom. CXXV-CXXVII.

2. *Ibid.*, I, 180. Prolégom. CXXXVI-CXXXIX.

3. *Ep. et instr.*, I, 285.

4. La première lettre que nous connaissons est de mai 1547. *Ibid.*, I, 519.

5. *Ibid.*, I, 610.

qu'il ignorait tout des règles des autres Ordres. Pieuse illusion, démentie par les faits et peu conforme au caractère de l'homme. Comme tous les grands chefs, Ignace n'aimait résoudre que sur renseignements exacts; et il avait trop le sens de la tradition, pour dédaigner dix siècles d'expérience monastique. Polanco lui servait pour ces indispensables recherches dans la législation des Ordres religieux antérieurs et pour l'adaptation du code de la Compagnie au droit canon en vigueur et aux bulles de Paul III. Déjà Bartoli avait fait allusion à cette étude des précédents¹; les papiers qui nous restent prouvent combien elle fut minutieuse à travers les constitutions des franciscains, des bénédictins, des augustins². Le secours de Polanco était d'autant plus précieux au général, que Laynez, Salmeron, Nadal — tous conseillers bons à écouter — étaient le plus souvent au loin. Et il va sans dire que Polanco n'était pas seul consulté, Nadal le fut aussi³.

En août 1548, le travail est assez avancé, pour que le général pense à une réunion de profès qui pourrait avoir lieu à Rome, à l'occasion du jubilé⁴ de 1550. Après la mort de Paul III, et avant l'élection de son successeur, le projet prend corps; et la réunion est décidée; nous trouvons trace, dans la correspondance d'Ignace, des invitations faites⁵. Jules III dès son avènement, ayant déclaré ouvert le jubilé que Paul III avait déjà promulgué, tout fut disposé, en 1550, pour la venue des profès.

François de Borgia partit de Gandie le 31 août, avec Antoine Araoz, André de Oviédo, Jacques Miron, Emmanuel de Sa, Pierre de Tablarès, François Estrada, François de Rojas. Par le midi de la France et le nord de l'Italie, les pèlerins arri-

1. *Vita...* L. III, ch. 4.

2. Ed. crit. des Const., I, 220-231, 268-274, 284-317; et Prolégom. CLII-CLVI, CLXVIII-CLXIX.

3. *Ibid.*, I, 346-356.

4. *Ep. et instr.*, II, 200.

5. *Ibid.*, II, 622, 654; III, 223, 226, 237, 241, 247, 267. Sur ces invitations, voir Ed. crit. des Const., I, Prolégom. LXXVII-LXXXI.

vèrent à Rome le 23 octobre. Ignace, entouré de sa communauté, reçut le duc de Gandie, à la porte de Santa Maria della Strada¹, tandis que les rues voisines étaient remplies du cortège triomphal que le pape, l'ambassadeur d'Espagne, les cardinaux et le patriciat avaient organisé en l'honneur du petit fils d'Alexandre VI. Personne, dans cette foule de parade, ne savait que ce grand d'Espagne venait d'être gradué le 20 août, docteur en théologie; qu'il serait bientôt prêtre; que, depuis le 1^{er} février 1548, il était profès de la Compagnie de Jésus; et qu'il avait fait le voyage de Rome, pour délibérer, avec le P. Ignace et les autres Pères, sur les *Constitutions* de l'Ordre que Jules III venait de confirmer (21 juillet 1550).

Layne, Miona, André des Freux, Polanco étaient auprès d'Ignace. Le Jay et Salmeron étaient occupés en Allemagne, Broet à Bologne, Bobadilla en Calabre; mais il est certain que Bobadilla vint un instant rejoindre les autres profès; et que Salmeron, averti par Ignace qu'il serait convoqué, passa à Rome² en janvier 1551. Des premiers jours de novembre 1550 aux premiers jours de février 1551, le général de la Compagnie conféra avec les profès, qu'il avait appelés, afin de solliciter humblement leurs avis. Chacun eut pleine liberté de formuler ses observations. Quelques-uns le firent³. Bobadilla trouvait le texte d'Ignace trop long; il aurait voulu un résumé facile à lire; en outre, il demandait, dans chaque maison, une bibliothèque; et que les scolastiques eussent chaque dimanche un exercice de prédication en latin ou en grec. Layne, Araoz et Salmeron étaient d'avis que de laisser ses biens avant la profession était injuste et périlleux; ils préféraient réserver au pape, plutôt qu'au général, le pouvoir d'envoyer les religieux en n'importe quel pays; ils disaient aussi que la Vulgate étant parfois fautive ou moins claire que le texte original de la Bible, il était excessif de dire que les jésuites apprendraient les langues anciennes pour défendre la Vulgate; enfin, ils ne voyaient

1. Suau, *op. cit.*, 221, 226.

2. *Ep. et instr.*, II, 717; *Cron.*, II, 163.

3. *Const.* (Ed. de la Torre), 337-338; Ed. crit., I, LXXXI-LXXXIX, 390-396.

pas pourquoi, dans la Compagnie comme dans les autres Ordres, le procureur ne serait pas dans la maison. Salmeron faisait encore d'autres remarques; celles-ci entre autres. Pourquoi ne pas réduire les empêchements canoniques à trois ou quatre? Pourquoi soulever pour les candidats la question de la descendance de chrétiens récents? Est-il exact de déclarer libres de leurs vœux les sujets renvoyés, attendu que leurs vœux sont perpétuels? Est-il bon de fixer la profession à 25 ans, de sorte qu'il soit impossible de la faire avant? Pourquoi laisser, dans la formule des vœux des profès, la clause *circa puerorum eruditionem*, puisque la bulle de Jules III ne la porte pas? Est-ce que, d'une manière générale, il ne vaudrait pas mieux abréger le texte des constitutions proprement dites?

Dans l'ensemble, l'œuvre élaborée par Ignace avait donc les approbations de tous. Les points signalés par quelques-uns, comme susceptibles de modification, n'étaient que des détails dont aucun n'avait d'importance majeure. En dépit de cette claire manifestation du contentement des profès assemblés, Ignace de Loyola demeura convaincu que le meilleur pour son Ordre était que le gouvernement en fût confié à un autre général. Le 30 janvier 1551, il écrivit un billet qui contenait ses intentions. Parlant comme s'il était devant Dieu son juge, il disait aux siens : « Mes péchés nombreux, mes nombreuses imperfections et mes nombreuses infirmités » me rendent incapable de ma charge; je le pense depuis longtemps; je désire qu'on « considère dans le Seigneur » s'il ne conviendrait pas d'élire quelqu'un qui gouverne à ma place, « mieux que moi », ou du moins « moins mal »; même il faudrait préférer quelqu'un qui gouvernerait « comme moi »; « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je renonce simplement et absolument à la fonction que j'ai, priant dans le Seigneur, avec toute mon âme, les profès et tous ceux qu'ils désireront se joindre, de bien vouloir accepter mon offre qui est très justifiée en la divine Majesté »; et si, parmi ceux qui auront à décider là-dessus, « pour la plus grande gloire de Dieu », il y a

« quelque divergence de vue », par « l'amour et révérence dues à Dieu Notre-Seigneur, je demande qu'ils recommandent beaucoup cette affaire à la divine Majesté, afin qu'en tout se fasse sa volonté très sainte, pour sa plus grande gloire, le bien le plus universel des âmes et de toute la Compagnie¹. »

En ouvrant le billet qui contenait ces lignes, chacun des Pères présents à Rome dut baisser avec admiration la signature d'Ignace et remercier Dieu d'avoir un tel Père. Aucun ne voulut accepter sa démission; tous le prièrent de vouloir continuer, pour le bien de la Compagnie, à porter le fardeau du gouvernement². Le saint homme ne tarda pas à tomber gravement malade; mais la bonté de Dieu permit que la secousse fût de peu de durée. Sans être très solide, sa santé se raffermît un peu pour un temps³.

Le 4 février 1551, François de Borgia repartit pour l'Espagne avec Araoz, Miron, Tablarès, Ochoa, Estrada et quelques autres⁴. A la hauteur de Viterbe, les voyageurs rencontrèrent Simon Rodriguès et Georges Morera qui allaient à Rome. Une brève halte dans la ville permit un moment de fraternel entretien⁵.

Rodriguès avait été mandé à Rome, comme les autres profès, pour délibérer des intérêts généraux de l'Ordre⁶. Nul doute que les Constitutions ne lui aient été soumises. Il ne semble pas avoir été préoccupé d'autre chose que de conserver à la province de Portugal l'usage exclusif des biens qu'elle tenait⁷ de la munificence de Jean III.

Comme on voit, le contrôle auquel Ignace de Loyola avait voulu soumettre son œuvre lui apportait, par l'approbation des siens, une garantie de vérité. Il reverra, il retouchera encore son texte. Mais on peut affirmer qu'en 1551 le code de la Compagnie de Jésus est déjà arrêté.

1. *Ep. et instr.*, III, 304.

2. *Cron.*, II, 15.

3. *Ibid.*, II, 15.

4. *Ibid.*, II, 164.

5. *Ibid.*, II, 163.

6. *Ibid.*, II, 98, 133.

7. *Const.* (Ed. de la Torre), 339.



L'une des nouveautés de l'Institut des jésuites est la longueur de formation. Ignace de Loyola a pensé que le vrai moyen de garantir son Ordre contre le péril du relâchement était de multiplier les épreuves avant l'incorporation. Il n'est donc pas surprenant qu'au seuil du livre des *Constitutions* de la Compagnie de Jésus, figure, sous le titre d'*Examen général*, un code préliminaire qui regarde les candidats. Il faut que les candidats aient, dès le début, une idée sommaire, mais exacte, de la vie qu'ils désirent embrasser; il faut aussi que la Compagnie puisse, même au premier moment, avoir comme une ébauche du portrait moral de ceux qui veulent être siens. L'*Examen général* pourvoit à ce double besoin.

Tout d'abord il y a des empêchements pour ainsi dire dirimants¹ : impossible d'admettre dans la Compagnie des hérétiques notoires, des pécheurs publics, des hommes frappés d'une sentence infamante, des gens engagés dans les liens du mariage ou du servage, des nerveux dont le jugement ne serait pas très équilibré. Cela va de soi, dans un Ordre de prêtres consacrés à la sanctification du prochain, les inconvénients signalés sautent aux yeux.

Avant de recevoir quelqu'un dans sa Compagnie, Ignace de Loyola veut être fixé sur les origines, la complexion, le capital intellectuel et moral de qui se présente.

La grâce de Dieu est capable des transformations les plus instantanées et les plus radicales; toutefois les conversions miraculeuses sont rares. Il importe souverainement, pour calculer les probabilités de la persévérance dans le bien, de savoir si un novice est né d'un légitime mariage, a du sang chrétien dans les veines, a été formé, dès l'enfance, aux habitudes de vertu et de piété². Il n'est pas indifférent non plus que la condi-

1. Ex. gen., ch. II, n. 1-7.

2. *Ibid.*, ch. III, n. 2.

tion de la famille soit modeste, ou aisée ou opulente; tant de tendances morales ont là leur racine profonde! Dans un Ordre d'apôtres destinés à prêcher l'Évangile en tout pays, il faut indispensablement une santé assez résistante pour supporter les longues études, les durs travaux, les climats rigoureux; la sagesse pour le confessionnal et l'éloquence pour la chaire; une intelligence pénétrante et une mémoire fidèle qui rendent l'étude facile et profitable. Enfin, dans un temps où le protestantisme infecte une grande partie de l'Europe et s'infiltré par les Universités, aucune précaution ne saurait être superflue, pour écarter de la Compagnie les esprits inclinés aux opinions nouvelles ou même aux opinions exorbitantes de l'enseignement communément reçu dans l'Église. On demandera donc, au candidat à la Compagnie, son état d'âme en matière de foi; ses dons intellectuels; quelles écoles et quels maîtres il a fréquentés et avec quelle ardeur d'apprendre et quels succès académiques; quel est son tempérament ¹ et son état de santé ²; quelles sont ses pratiques de religion ³; quelle est la religion et la condition de ses parents et de ses proches et quel est enfin le lieu de son origine ⁴.

A plus forte raison doit-on l'interroger sur l'histoire de ses désirs de vie religieuse. Quels motifs l'y engagent; depuis combien de temps y pense-t-il; qui lui en a donné l'idée; ne serait-ce pas un jésuite? En ce cas il convient de surseoir à l'admission, afin que le candidat, après mûre réflexion et des prières instantes au Seigneur, prenne son parti en pleine indépendance ⁵. En toute hypothèse, et d'où que lui soit venue la pensée d'entrer en religion, est-il bien décidé à abandonner le monde, pour suivre les conseils évangéliques; a-t-il une volonté délibérée de vivre et de mourir dans la Compagnie de Jésus ⁶?

1. Ch. III, n. 11; ch. V, n. 2, 3.

2. Ch. III, n. 8.

3. Ch. III, n. 10, 12.

4. Ch. III, n. 1, 2, 4.

5. Ch. 13, 14, 15.

6. Ch. III, n. 13, 14.

Ce qu'est cette Compagnie, on le lui dit, pour éviter toute méprise. Elle est un Ordre religieux approuvé par Paul III en 1540 et confirmé par Jules III en 1550; elle a pour but la sanctification de ses membres et celle du prochain¹. Les jésuites sont liés par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ils n'ont droit à aucun honoraire, qui puisse être regardé comme une compensation de leurs ministères. Les maisons professes n'ont point de biens ou de rentes stables. Les maisons de formation peuvent en avoir². Les profès ajoutent aux trois vœux traditionnels de religion, celui d'une obéissance spéciale au souverain Pontife; ils doivent être prêts à partir sur son ordre, pour n'importe quel lieu du monde, sans même s'occuper du viatique nécessaire³. L'Ordre n'a point de pénitences de règle, mais chacun doit faire toutes celles que le supérieur ou le confesseur autoriseront⁴. On distingue dans la Compagnie plusieurs catégories de personnes : 1^o les *profès* liés par les quatre vœux solennels susdits; 2^o les *coadjuteurs spirituels et temporels*; les premiers vaquent aux travaux apostoliques et les seconds aux travaux domestiques, ils ne font que les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; leurs vœux sont publics, mais non solennels; 3^o les *scolastiques*; comme leur nom l'indique, ils sont appliqués aux études; après deux ans de noviciat, ils font des vœux simples de religion auxquels ils joignent la promesse d'entrer dans la Compagnie, à titre de *coadjuteurs spirituels* ou de *profès*, selon que les supérieurs en décideront, le moment venu⁵; 4^o les *indifférents*.

Avec les trois premières catégories de religieux, la Compagnie de Jésus présente déjà une physionomie à part dans la galerie des Ordres fondés jusqu'au xvi^e siècle. Et aux environs de 1540, il y avait là de quoi surprendre un candidat à la

1. Ch. I, n. 1, 2.

2. Ch. I, n. 3, 4.

3. Ch. I, n. 5.

4. Ch. I, n. 6.

5. Ch. I, n. 7, 8, 9, 10.

vie religieuse. La catégorie des *indifférents* offre quelque chose de beaucoup plus anormal encore et de très significatif. Ignace de Loyola suppose qu'il y a, il désire qu'il y ait, des hommes qui frappent à la porte du noviciat, pour n'importe quel emploi au service de Dieu, dussent-ils passer leur vie entière à faire la cuisine ou à balayer la maison. Il appelle ces candidats les « indifférents ¹ ». Pour s'expliquer cette conception, il faut se rappeler qu'au XVI^e siècle, le nombre des chrétiens qui entraient dans la vie religieuse était considérable; et que, pour beaucoup de jeunes hommes, même de condition, les études commençaient tard. Mais cette explication n'est que partielle. Le législateur, dans Ignace, demeure l'homme des *Exercices* et de la méditation *fondamentale* et de la méditation du *Règne*. L'indifférence à tout ce qui n'est pas le service de Dieu, la disposition généreuse à réagir contre les goûts de la nature avide de plaisir et d'honneur, est, pour lui, la caractéristique essentielle du chrétien, la vraie marque d'un jésuite. Là est la raison profonde pour laquelle il distingue, parmi les candidats, la catégorie des « Indifférents ».

C'est tellement vrai que, même aux candidats qui ont des lettres, il veut qu'il soit demandé s'ils sont prêts à passer leur vie dans les travaux domestiques, au cas où les supérieurs jugeraient que mieux vaut ainsi, pour le bien de leurs âmes et le service du Seigneur². Indifférent et renoncé, tout le monde doit l'être dans la Compagnie de Jésus. Les coadjuteurs temporels ne doivent point aspirer aux travaux apostoliques³; les étudiants doivent se laisser appliquer aux études que les supérieurs préféreront⁴; les études achevées, ils ne doivent pas plus souhaiter d'être profès que d'être coadjuteurs spirituels⁵; ceux qui sont incorporés à l'Ordre en tant que coadjuteurs

1. Ch. VIII, 1, 2, 3.

2. Ch. v, n. 8.

3. Ch. VI, n. 6.

4. Ch. VII, n. 3.

5. Ch. VII, n. 1.

spirituels ne doivent pas intriguer pour devenir profès¹; tous, quels qu'ils soient, profès, coadjuteurs spirituels, coadjuteurs temporels, scolastiques, novices, doivent mettre leurs meilleurs et plus constants efforts à chercher dans le Seigneur la plus grande abnégation d'eux-mêmes et la plus continuelle mortification qu'il se pourra². Là, pour le fondateur de la Compagnie de Jésus, est le secret d'une vie spirituelle intense et d'un apostolat fécond. L'Ordre a pour fin la sanctification de ses membres et celle du prochain; cette fin sera atteinte, exactement dans la mesure où chacun saura mourir à soi-même, selon le conseil de l'Évangile. La diversité des degrés, la longueur de la période de formation, dans la Compagnie, ont leurs dangers pour la faiblesse humaine; elles pourraient être pour les candidats une objection préalable; elles ne le seront jamais pour les cœurs pénétrés de la maxime évangélique : *que celui qui veut sauver son âme la perde*. Telle est la pensée maîtresse dont Ignace veut que les futurs jésuites soient saisis, dès le seuil de la vie religieuse. Il n'en est pas de plus indispensable, ni de plus efficace.

A ceux qui jugent les choses uniquement par les dehors, il pourra paraître qu'il y a là une préoccupation autoritaire, le désir impérieux d'avoir en main des instruments dociles, en vue d'une œuvre qui seule importe. Ignace de Loyola avait du commandement une idée trop nette et trop juste, pour ne point vouloir cette subordination des volontés individuelles à la volonté d'un chef parfaitement obéi. Sa fameuse lettre sur l'obéissance suffirait à démontrer combien ces pensées lui étaient familières. Il n'est pas un esprit sensé pour qui cette conception n'ait la clarté d'un axiome. On n'est un homme de gouvernement qu'à la condition de comprendre, de vouloir et de procurer ainsi l'unité sociale. Mais, dans l'esprit d'Ignace de Loyola, la justesse de ces vues humaines s'éclaire d'un jour supérieur. La lumière qui jaillit des paroles et des exemples du Christ remplit son âme. Ce sont les évidences

1. Ch. VI, n. 5.

2. Ch. IV, n. 46.

surnaturelles de l'Évangile qui l'ont jeté lui-même dans les sentiers d'une abnégation héroïque; il y entraîne les siens après lui. Le candidat qui sent en soi le désir sincère de ces aspirations saintes a, dans son âme, le germe de toutes les vertus que comporte sa vocation; et nul ne saurait être candidat s'il ne témoigne de ce désir ¹.

Aussi les épreuves prévues au début du noviciat, et durant le temps de la formation, vont-elles à la destruction totale de l'esprit du monde et de l'orgueil.

Le novice sera soumis à six sortes d'épreuves : un mois sera consacré aux *Exercices spirituels*, un mois au service des malades dans les hôpitaux, un mois à un pieux pèlerinage, sans autre ressource que les aumônes reçues; chacun, en outre, sera employé aux travaux domestiques les plus humbles; il enseignera la doctrine chrétienne aux enfants et aux simples; on l'exercera aussi à la prédication, et quand il sera prêtre à la confession. L'ordre de ces épreuves, et le temps à y consacrer, et l'époque où elles se doivent faire, demeure toujours à la discrétion des supérieurs. Et il va sans dire que, de tous ceux qui les voient à l'œuvre durant ces épreuves diverses, le candidat doit recevoir bon témoignage; sans quoi, la Compagnie serait exposée à le mal connaître ².

Une fois admis dans une maison de l'Ordre, il en gardera la clôture et les observances; il se confessera et communiera tous les huit jours; il s'accommodera de vêtements, de nourriture, de chambres et de meubles pauvres; dans les offices domestiques il sera empressé, exact, docile; patient et obéissant dans la maladie; prêt à subir toutes les pénitences qu'on lui donnera pour ses fautes; heureux d'être connu à fond par ses supérieurs.

1. Ch. III, n. 45. Que ceci soit entré dans la pratique, le P. Tacchi l'a démontré péremptoirement en exhumant les notes du noviciat de Rome. Des hommes comme Rodolphe Aquaviva, Gagliardi, Possevin et Bellarmin, Claude Aquaviva, etc., sont entrés au noviciat comme « indifférents ». (*Archivum hist. Soc. Jesu*, janv.-mai 1932, 11-12.)

2. Ch. IV, n. 9-24.

Avant les vœux, soit simples, soit publics, une retraite de huit jours doit précéder; et aussi la considération attentive des Constitutions et des Lettres apostoliques qui approuvent la Compagnie. Pendant trois jours, que ceux qui vont faire les vœux mendent de porte en porte. Au surplus, c'est une disposition essentielle que chacun doit mettre le plus possible au fond de son cœur, de renoncer au monde, à ses maximes, à son esprit; de se revêtir des livrées de Jésus-Christ, qui furent celles de la pauvreté et des opprobres. La misère humaine nous détourne de ces sentiments évangéliques qui furent ceux des saints; au moins faut-il que chacun, dans la Compagnie, ait un sincère désir d'en venir là, et s'attache, dans le Seigneur, à la plus grande abnégation et mortification de lui-même¹.

Le noviciat dure deux ans. Jusqu'à ce qu'ils aient fait les vœux, les novices n'ont point d'habit défini. Avant d'entrer en religion, chacun devrait faire renonciation de ses biens personnels. Si de bonnes raisons existent de ne point procéder immédiatement à cet abandon, le novice doit, au moins au bout d'un an, se déclarer prêt à se dépouiller de tout, le jour où le supérieur le jugera bon; et il faut en venir là, au plus tard au moment des vœux publics de coadjuteur ou de profès. Les pauvres sont les héritiers prévus par l'Évangile; c'est la parole même du Seigneur au jeune homme qui lui demandait le chemin de la vie éternelle. Il peut advenir que les proches doivent être préférés aux pauvres. Mais il y a là péril d'illusion; et c'est pourquoi les religieux doivent s'en remettre, en cas de doute, au jugement de trois hommes de savoir et d'expérience que le supérieur désignera. En tout cas, tant qu'ils seront dans une maison de l'Ordre, ils n'auront pas d'argent à leur disposition. S'ils sont ecclésiastiques, ils devront résigner leur bénéfice, dans les mêmes conditions que ceux qui ont un patrimoine.

Pour mieux se couper du siècle, il faut qu'ils évitent, au début, toute correspondance avec leurs amis et leurs familles. Ils

1. Ch. IV, n. 41-46.

seront très contents que les lettres reçues ou envoyées soient lues par le supérieur, lequel demeure juge de leur donner cours. Toutes ces affections de la nature, si légitimes soient-elles, doivent être, comme l'Évangile le suggère, dominées et gouvernées par l'amour de Jésus-Christ, lequel tient lieu de tout à ceux qui ont tout abandonné pour le suivre¹.

Ce brisement de la nature est une opération indispensable, aux yeux d'Ignace de Loyola, pour que la formation de l'homme religieux qu'il rêve soit possible. Il y insiste dans tous les chapitres de l'Examèn général.

Il veut aussi, tant que les derniers vœux ne sont pas prononcés, que les scolastiques et les coadjuteurs temporels soient souvent remis en face des bulles apostoliques et des constitutions; et interrogés sur la fermeté de leur résolution de demeurer fidèles à la vocation embrassée². Pour lui-même, il pratiquait à merveille le conseil évangélique : *s'asseoir pour examiner si on a les ressources indispensables pour bâtir jusqu'au faite*. C'est sous cette loi de prudence qu'il souhaite que les siens s'engagent dans la Compagnie de Jésus. Il entend que l'enrôlement se fasse dans la clarté de la raison, en même temps que dans la ferveur de l'amour.

De même, pense-t-il que jamais les chefs ne connaîtront assez intimement ceux qu'ils doivent guider dans les campagnes apostoliques entreprises. C'est un point auquel il a longuement « réfléchi devant Dieu »; à la lumière d'en haut, il voit que la conduite des ouvriers évangéliques gagnera d'autant plus, que leurs âmes seront plus transparentes aux regards de leurs supérieurs³. Non seulement il prescrit au début du noviciat une confession générale, qui sera renouvelée tous les six mois, durant la période de formation, et tous les ans, après les derniers vœux; non seulement il conseille d'avoir un confesseur stable auquel on déclare tout le bien et tout le mal qu'on fait, au point de lui répéter spontanément les aveux

1. Ch. IV, n. 1-7.

2. Ch. VI, n. 7; ch. III, n. 8.

3. Ch. IV, n. 34.

que par hasard on aurait confiés à d'autres confesseurs¹; mais il ordonne qu'un compte de conscience exact et détaillé soit rendu au supérieur, dès le début du noviciat, puis deux fois durant la période de formation, une fois par an ensuite. Cette franche ouverture de cœur — à cause de l'humilité et de la pureté d'intention qu'elle suppose — est, à ses yeux, la condition de la persévérance de chacun dans une vertu généreuse, l'unique moyen d'un gouvernement paternel et efficace dans la Compagnie, la source de grâces divines de choix et la garantie d'un progrès spirituel constant². Tels sont les aperçus que donne, sur la vie du religieux de la Compagnie de Jésus, l'*Examen général*. La substance spirituelle des *Constitutions* est déjà dans ce code préliminaire.



Le livre des Constitutions proprement dites est un livre admirable. Le plan en est grandiose, la prudence rare, le langage simple, la pensée toute rayonnante de foi et d'amour de Dieu.

Le législateur traite successivement de l'admission des candidats; de leur renvoi, des moyens de conserver les religieux dans l'esprit de leur vocation; de leur formation intellectuelle; des catégories diverses de religieux; des obligations personnelles de chacun; de l'apostolat; de l'union des membres entre eux et avec le chef; du général de l'Ordre et de son gouvernement; des moyens généraux propres à assurer la conservation et l'amélioration de toute la société.

Dans les futurs jésuites, Ignace de Loyola souhaite le plus de dons naturels et surnaturels qu'il se pourra. La noblesse de la naissance, une belle fortune et une grande notoriété dans

1. Ch. IV, n. 41.

2. Ch. IV, 35-40.

le monde rendent une vocation religieuse plus édifiante par les mépris que fait de ces vanités celui qui y renonce; mais ces supériorités humaines ne sauraient tenir lieu des qualités d'esprit, de cœur et de vertu qui seules importent. Pour ceux qui sont destinés aux emplois domestiques, il est à souhaiter qu'ils aient une conscience ferme, le tempérament calme, l'humeur douce; qu'ils soient amis de la perfection, portés à la dévotion, contents de servir Dieu et de vivre en des emplois vulgaires. Ceux qui sont destinés au sacerdoce doivent avoir une bonne tête pour l'étude, de la discrétion dans la conduite, un bon jugement, de la bonne grâce dans la conversation, du calme, de la constance, l'esprit d'entreprise et de vaillance, l'amour de la vertu et le zèle des âmes. Plus les candidats répondront à cet idéal, plus ils seront aptes à être jésuites. Que ceux qui ont charge de les recevoir les étudient bien, et qu'ils comptent pour apprécier avec justesse sur l'onction de la sagesse divine¹. Les indomptés, les roublards, les faibles, les dévots indiscrets, les incapables, les esprits faux, les entêtés ne sauraient être acceptés sans grave dommage. Qui aura à se prononcer sur de tels candidats doit se souvenir que la charité, à l'égard de l'Ordre et des âmes à évangéliser, doit l'emporter sur le désir d'aider un particulier, en lui facilitant l'entrée dans un état où il risque fort d'être inutile².

Dans la question du renvoi, Ignace de Loyola établit comme une échelle graduée de difficultés, calculée sur les liens du religieux avec l'Ordre, les services rendus par lui, la gravité des fautes commises ou des empêchements constatés³. Il n'admet point de procédure. Le supérieur qualifié agit à la manière d'un père de famille. Mais il lui est recommandé de prier ardemment, de réfléchir sérieusement, de prendre conseil, d'agir avec les intentions les plus hautes, d'user à l'égard du renvoyé des procédés les plus amicaux et les plus obligeants, de faire en sorte que la séparation laisse dans la paix

1. I^{re} p., ch. II, n. 1-13.

2. I^{re} p., ch. III, n. 9-14, 15.

3. II^e p., ch. I, Décl. A et C; ch. II, Décl. A et B.

celui qui part, et ceux qui restent dans l'édification. Dans sa miséricorde, Ignace indique que le renvoyé pourrait être repris, si les causes de son renvoi n'existent plus; les supérieurs sont juges de ce qui convient; s'ils acceptent, le renvoyé recommencera en entier tout le *curriculum* des épreuves du noviciat, comme si jamais il n'avait fait partie de la Compagnie¹.

La troisième partie des *Constitutions* renferme la moelle de l'ascèse ignatienne. Un court chapitre règle ce qui convient pour l'entretien de la santé. Le plus grand souci du législateur, en cet endroit, est surtout la conservation de l'esprit religieux. Il marque l'importance et rappelle les motifs des vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; du silence, de la modestie, de la tempérance, du travail; de la lutte contre les tentations, de la clôture, des pénitences; de la pureté d'intention, de l'union fraternelle, de l'examen de conscience; de la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; de la générosité et de la patience dans les maladies².

Chacun doit s'aider soi-même, avec le maximum de bonne volonté et la confiance la plus entière que la grâce de Dieu n lui saurait manquer. Mais la faiblesse humaine est toujours à redouter. Aussi, pour la soutenir, Ignace veut-il l'assistance de trois hommes tenus par office à veiller et à secourir : le supérieur entre les mains de qui le religieux se remet par le compte de conscience; le confesseur stable, auquel chacun ouvre son âme comme un livre et le préfet des choses spirituelles dont les conseils privés et les exhortations publiques dirigent et excitent l'ardeur de tous; le syndic, qui a pour mission de signaler, soit au supérieur, soit à chaque intéressé, les manquements extérieurs au decorum religieux. L'exemple des plus anciens doit aussi servir d'aiguillon aux plus jeunes³.

Pour les religieux qui étudient, la plus grande sollicitude d'Ignace est qu'ils aient une âme toute à Dieu. Sans doute il veut que la nourriture et le sommeil convenables leur assu-

1. II^e p., ch. III, n. 1-10; ch. IV, n. 5.

2. III^e p., ch. I, n. 4-11, 13-15, 17-18, 22-25.

3. III^e p., ch. I, n. 11, 12, 16, 20.

rent les forces physiques indispensables à la vie apostolique de plus tard ¹. Il veut aussi que rien ne soit négligé pour une solide et complète formation intellectuelle : études de grammaire, d'humanités et de rhétorique; puis le cycle des études philosophiques; la théologie scolastique et positive couronneront le tout; on étudiera l'Écriture Sainte en même temps que la théologie ou après; quelques-uns, même, à la discrétion des supérieurs, étudieront les langues grecques et orientales, non pour combattre, mais pour défendre la Vulgate approuvée par l'Église. On aura soin que les professeurs suivis soient « doctes, diligents et assidus ». Les étudiants auront à leur disposition une bibliothèque commune. Ils seront fidèles à répéter les leçons entendues, rompus à l'argumentation, à l'usage de la langue latine, à la composition en vers; ils prendront les grades universitaires. Les plus intelligents pourront, le cours achevé, vaquer pendant quelque temps à une révision, écrire là-dessus un livre, et être appelés à leur tour à faire des leçons même publiques ². Dans toutes ces prescriptions, on retrouve l'homme du xvi^e siècle, l'ancien étudiant d'Alcalá et de Paris, à qui le savoir apparaît comme un indispensable moyen d'autoriser l'apostolat.

Mais si forte et si claire que soit cette conviction, Ignace tient plus à la vertu qu'à la science. Et voilà pourquoi, à chaque instant, sous sa plume, reviennent les conseils spirituels. Il rappelle, dans un prologue, que la doctrine n'est qu'un moyen d'aider les âmes à connaître et à servir Dieu. Il recommande aux étudiants de veiller à ce que l'ardeur d'apprendre n'éteigne pas leur ferveur; il prescrit des exercices quotidiens, la confession et la communion hebdomadaires, la récitation de l'office de la Vierge, la rénovation des vœux deux fois l'an ³. Tous auront, en traitant avec les autres étudiants, le plus vif souci de l'édification ⁴. Avant tout, ils garderont leurs âmes

1. IV^e p., ch. iv, n. 1.

2. IV^e p., ch. vi, n. 4-8, 10-14, 16-18.

3. IV^e p., ch. iv, n. 2, 3, 5.

4. IV^e p., ch. iv, n. 6.

pures, et nourriront les intentions les plus hautes; ils se livreront au travail avec une application constante, dans la persuasion qu'à leur âge ils ne sauraient faire rien de plus agréable à la divine Majesté que de se préparer ainsi à servir les âmes ¹. Les soins donnés à l'étude ne les doivent point dispenser de ceux qui sont requis pour apprendre les cérémonies de la messe, l'art de manier la langue vulgaire, l'art de prêcher, de confesser, d'enseigner la doctrine chrétienne, et d'expliquer les *Exercices spirituels*. Encore que l'onction du Saint-Esprit ne manque jamais à ceux qui ont en Dieu pleine confiance, la prudence chrétienne requiert que les futurs apôtres se pourvoient de tous les moyens capables de rendre leur ministère plus fructueux.

C'est par cette alliance d'un savoir éprouvé et d'une charité ardente qu'Ignace entend préparer à l'Église les « prêtres réformés » dont elle a besoin ².

L'incorporation dans l'Ordre se fait, par les vœux simples des scolastiques et des coadjuteurs temporels, et par les vœux solennels des profès. Là où il s'explique à fond sur les devoirs personnels des religieux, Ignace commence par l'obéissance. Il la veut surnaturelle, empressée, complète, universelle, en sorte qu'en tout, — le péché mis à part, — le religieux dépende du supérieur, dans les ordres de qui il voit ceux de Dieu lui-même ³. La pauvreté est le rempart de la vie religieuse; l'histoire du monachisme le démontre, c'est par des brèches à ce mur protecteur que la mollesse s'est introduite; et par la mollesse le vice qui a tout ruiné ⁴. Les profès de la Compagnie s'engageront donc à ne jamais rien relâcher de la rigueur imposée par les Constitutions. Tous éviteront les apparences mêmes de l'esprit de lucre et de la recherche du confortable ⁵. Sur la chasteté, Ignace se contente de dire que

1. IV^e p., ch. VI, n. 1, 2.

2. IV^e p., ch. VIII, n. 1-8.

3. VI p., ch. I, n. 1, 2, 3.

4. VI^e p., ch. II, n. 1 et Décl. A.

5. VI^e p., ch. II, n. 5-7, 8-14, 15-16.

ses religieux doivent rivaliser de pureté avec les anges ¹. Il compte qu'ils seront si assidus à la prière, si amis des mortifications corporelles, qu'il soit superflu d'en taxer la pratique par la règle. Le zèle des confesseurs, la vigilance des supérieurs suffiront à exciter les nonchalants, à modérer les excès ².

Point de chœur, soit pour la récitation de l'Office divin, soit pour la Messe chantée ³. Point de confessions ordinaires dans les monastères ⁴. Point de fondation de messes perpétuelles dans les églises de l'Ordre ⁵. Point d'affaires séculières, comme d'exécuter des testaments ou d'ester en justice, soit comme partie soit comme témoins ⁶. Toutes les forces et tout le temps devront être réservés aux ministères apostoliques partout où l'obéissance l'exigera.

Ignace termine par un chapitre touchant où il règle les secours spirituels à donner aux siens, au moment de la mort; afin qu'ils soient pleins de force dans la douleur, fermes à repousser les assauts du démon, rayonnants de foi, d'espérance et d'amour, en face des biens éternels que Jésus-Christ nous a mérités par les incroyables travaux de sa passion ⁷.

L'apostolat est la vraie raison d'être de la Compagnie de Jésus. Dans la septième partie des *Constitutions*, Ignace s'explique sur la manière dont il entend que cet apostolat s'exerce. Le premier principe est que le pape est juge d'employer les jésuites comme il l'entend. Dès le début, il en fut ainsi. De nationalités diverses, pour ne point s'égarer dans les préférences de leur zèle, Ignace et ses compagnons prirent leur mot d'ordre de Rome. Dans la parole du pape, ils cherchaient l'oracle de la Providence. Le quatrième vœu de la Compagnie perpétue le geste d'hommage et de foi fait en 1537. Le géné-

1. VI^e p., ch. I, n. 1.

2. VI^e p., ch. III, n. 1 et Décl. A.

3. VI^e p., ch. III, n. 6.

4. VI^e p., ch. III, n. 5.

5. VI^e p., ch. III, n. 6.

6. VI^e p., ch. III, n. 7, 8.

7. VI^e p., ch. IV, n. 1.

ral peut expliquer, informer, objecter, le cas échéant; la décision pontificale, si elle est maintenue, emporte tout. Individuellement ou en communauté, il faut que les jésuites aillent où le pape veut, pour remplir de leur mieux ses intentions ¹. Le pape ne demandant rien de spécial, c'est au général de l'Ordre à décider de l'emploi des forces de la Compagnie.

Les normes à suivre sont fort simples. Plus le danger des âmes est grand, plus les chances d'être utiles sont assurées, plus le bien à faire est universel et de grande portée, et plus il convient d'envoyer des ouvriers apostoliques ². Il faut raisonner de même au sujet des œuvres à préférer. Du moment qu'on ne peut suffire à tout, savoir choisir : les secours spirituels importent plus que les temporels, la prédication atteint plus de monde que la confession, les choses durables valent mieux que les passagères, les besoins urgents passent avant tous autres ³.

Enfin, dans le choix des personnes, il convient de réserver les entreprises difficiles à l'élite, les plus fatigantes aux plus robustes, les plus périlleuses pour l'âme aux plus fermes dans la vertu, les plus délicates aux plus discrets, les plus intellectuelles aux plus instruits, les plus populaires à ceux qui ont le talent de prêcher et de confesser ⁴. Pour n'importe quel travail, deux valent mieux qu'un; ils mettront en commun leurs idées, et partageront le fardeau de la besogne; surtout si l'on a soin de les associer de manière à ce que leurs dons se complètent et que leur accord soit assuré ⁵.

Au surplus, le supérieur ne doit pas manquer de donner des instructions précises, au besoin par écrit; de prier et dire des messes à l'intention de l'envoyé; et durant tout le temps que le religieux sera absent, que la communication demeure établie par des lettres fréquentes, détaillées et cordiales ⁶. Il

1. VII^e p., ch. I, n. 2, 3.

2. VII^e p., ch. II, Décl. D.

3. VII^e p., ch. II, Décl. E.

4. VII^e p., ch. II, Décl. E.

5. VII^e p., ch. II, Décl. F.

6. VII^e p., ch. II, n. 2 et Décl. M.

peut advenir aussi que l'inférieur ait à décider tout seul du théâtre et du genre de son activité, lorsque le pays où il a été envoyé est immense et que les supérieurs n'ont rien déterminé soit pour sa résidence, soit pour les travaux apostoliques à entreprendre. En pareille occurrence, le missionnaire livré à lui-même réfléchira, priera, se mettra dans l'indifférence et décidera ce qui convient le plus à la gloire de Dieu ¹.

Dans les maisons de la Compagnie quelles qu'elles soient (maisons professes, maisons pour la formation des religieux, collèges pour les élèves, universités), que tous donnent le bon exemple d'une vie irréprochable; qu'ils soutiennent par les saints désirs, par les prières ferventes et les messes célébrées les œuvres entreprises. Dans les églises de ces maisons, l'administration des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la prédication et les catéchismes doivent être en honneur. Chacun s'efforcera d'aider le prochain dans les conversations particulières et surtout par les *Exercices spirituels*. S'il en est qui aient le talent d'écrire des livres, qu'ils le fassent. Et bien que les œuvres de miséricorde aient moins de portée que les spirituelles, qu'on s'y adonne, dans la mesure où le temps et les forces le permettent. Secourir les pauvres, visiter les prisonniers, réconcilier les ennemis, aider les malades dans les hôpitaux sont des devoirs enseignés par l'Évangile. La prudence des Supérieurs décidera, en chaque endroit, ce qui convient ².

La huitième partie des *Constitutions* traite de l'union des membres entre eux et avec leur chef. De bonne heure, la Compagnie de Jésus s'est répandue en des parties de l'Europe et du monde fort distantes. De là un souci particulier de maintenir l'union. Celle-ci dépend essentiellement de l'attachement passionné de tous à Jésus-Christ. L'amour des hommes pour Dieu a toujours été le plus puissant ressort de l'amour des hommes pour les hommes. Le mépris de tout intérêt terrestre

1. VII^e p., ch. III, n. 1-2.

2. VII^e p., ch. IV, n. 2-9.

y aide aussi grandement, en supprimant l'une des grandes causes qui divisent. L'uniformité des règles, des usages, des doctrines servira beaucoup à maintenir l'union des cœurs. De même le commerce fréquent des lettres et l'échange des prières. Enfin, les liens de parfaite obéissance qui rattacheront les provinciaux au général, les supérieurs locaux au provincial, les inférieurs aux supérieurs locaux, auront une efficacité singulière, pour maintenir dans le corps social l'unité, sans laquelle il ne pourrait ni agir fortement ni durer longtemps ¹.

À toutes ces indications, dictées par le sens commun et l'esprit chrétien, Ignace de Loyola ajoute trois réflexions à retenir. L'excellence dans le choix des supérieurs et dans le recrutement des religieux est un des facteurs les plus essentiels du problème. Plus les inférieurs seront des sujets d'élite dans la vertu, plus les supérieurs seront éminents dans le don du gouvernement, plus l'union dans la Compagnie sera forte et assurée ². Dans le souci qu'il a de rendre l'action des supérieurs aussi facile et efficace que possible, Ignace invente la fonction du *collatéral*, sorte d'ombre du supérieur, de providence toujours présente, quoique dans un effacement volontaire et déférent. Rôle difficile à prendre, plus difficile encore peut-être à faire accepter. Car celui qui le joue doit parler comme ayant plus de tête, tandis que celui qui écoute demeure maître de refuser le concours d'un sage. L'humilité et la liberté des saints les plus morts à eux-mêmes sont la condition essentielle du jeu de cette institution de prévoyance, dont Ignace croit devoir entourer les supérieurs locaux, le provincial et le général en personne ³.

Dans tous les Ordres religieux, les chapitres ont grande importance. Le régime monarchique qu'Ignace a donné à sa Compagnie n'empêche pas qu'il n'ait prévu des Congrégations générales. Ces congrégations ne sont point périodiques; et le législateur espère de la bonté de Dieu qu'elles ne seront pas

1. VIII^e p., ch. 1, n. 4, 8, 9.

2. VIII^e p., ch. 1, n. 2, 6 et Décl. G.

3. VIII^e p., ch. 1, n. 3 et Décl. D.

fréquentes. La raison principale de les réunir est l'élection d'un nouveau général. Hors de cette occasion, il peut y avoir un motif exceptionnel, s'il s'agit de régler des affaires de très grave importance; il appartient au général de décider du cas; et s'il arrive que les congrégations provinciales en formulent le vœu, le général doit s'empresse de convoquer une congrégation générale ¹.

Les profès forment l'assemblée, à raison de trois par province de l'Ordre, dont le provincial et deux élus par leurs pairs. Réunis à Rome, ils sont enfermés dans la maison pendant trois jours, pour prier et prendre leurs informations. Le quatrième jour, messe du Saint-Esprit, où tous communient de la main du vicaire général. Après quoi, ils sont enfermés dans la salle sans autre nourriture que du pain et de l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient élu le général. Chacun, après avoir prié, donne son suffrage par écrit et signé de son nom. Le dépouillement des suffrages achevé, le vicaire général proclame le résultat disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, moi N..., en nom mon et au nom de tous ceux qui pensent comme moi, j'élis N..., comme général de la Compagnie de Jésus. » Et tous alors viendront à l'élu, et fléchissant le genou, lui baiseron la main, sans que celui-ci puisse ni refuser cet hommage ni décliner l'élection ².

L'élection faite, la Congrégation générale peut traiter des affaires graves en cours. Le général préside aux délibérations. Les décisions sont prises à la majorité absolue. Si celle-ci ne peut être atteinte, on nommera quatre profès présents, qui, d'accord avec le général, prendront les conclusions opportunes. Si eux-mêmes n'étaient pas unanimes, la Congrégation tiendra pour valablement décidé ce qui serait décidé par trois contre deux. Les décrets rendus seront consignés dans les registres du secrétariat de l'Ordre et promulgués à Rome d'abord, partout ailleurs ensuite ³.

1. VIII^e p., ch. II.

2. VIII^e p., ch. VI.

3. VIII^e p., ch. VII.

Au sujet du gouvernement du général, Ignace expose sa pensée dans les six chapitres de la 9^e partie des *Constitutions*. Il indique les raisons pour lesquelles il préfère un chef à vie. Les jésuites sont trop occupés, pour être distraits de leurs travaux apostoliques par des chapitres fréquents. Et puis l'exercice prolongé du pouvoir donne plus d'expérience, une connaissance plus exacte des hommes, et par là même, plus de crédit à qui commande. En outre, moins il y aura d'élections et moins il y aura d'ambition et de brigues. Il est plus facile de trouver un chef suprême, capable de cette haute fonction, que d'en trouver de nombreux. Dans l'Église, le pape et les évêques sont à vie. Les chefs d'État de même¹.

L'idée que le fondateur de la Compagnie de Jésus se fait du général de l'Ordre, est très haute. Les pages où il fait le portrait de ce chef idéal, sont parmi les plus belles des *Constitutions*. Le général sera donc extrêmement uni à Dieu, homme d'oraison fervente et de vie pure; exemple vivant, pour ses frères, de toutes les vertus, et principalement d'une humilité sincère et d'une charité éclatante, qui le rendent aimable à Dieu et aux hommes; maître de ses passions, circonspect dans son langage; sévère et doux à la fois dans son gouvernement; magnanime et fort pour supporter les faiblesses des siens, entreprendre des œuvres au service de Dieu, braver les contradictions des puissants, demeurer supérieur à la bonne comme à la mauvaise fortune, mourir s'il le faut, au service de son Ordre et par amour pour le Christ. Qu'il soit éminent par l'intelligence et le jugement, encore que, dans son office, la prudence dans les affaires, l'art de manier les hommes, et l'expérience des choses spirituelles, importent plus que les connaissances spéculatives; qu'il soit vigilant et zélé dans les entreprises, vigoureux et persévérant pour les mener à bonne fin. Il n'est pas inutile de tenir compte de l'âge, des forces corporelles, et de l'air, bien que l'estime, la réputation et les

1. Ch. I, n. 1 et Décl. A.

services rendus important davantage. Que si quelques-unes des qualités énumérées faisaient défaut, que l'on ne puisse au moins reprocher au général élu de manquer de probité, d'amour pour son Ordre, de jugement et de doctrine ¹.

A un tel chef, Ignace de Loyola veut que soient confiés tous les intérêts de la Compagnie et de ses membres. Finances, études, œuvres apostoliques; maisons et hommes; vie intérieure et vie conventuelle; tout dépend de lui partout, toujours. L'autorité des provinciaux et des supérieurs locaux émane de lui; il la délègue dans la mesure où il veut; et leur administration est soumise à son contrôle ²; il peut agir directement avec les supérieurs locaux sans passer par le provincial, et avec les inférieurs, sans passer par les supérieurs locaux ³. Néanmoins, il doit partir de ce principe qu'il ne peut tout faire par lui-même, surtout en des choses qui sont loin de lui; et l'un de ses soins principaux doit être de choisir des supérieurs capables, à qui il donne beaucoup de pouvoir et une confiance pleine ⁴.

Pour son énorme labeur, le général a besoin d'être aidé. Il aura un procureur chargé de la correspondance, quatre assistants qui centralisent les affaires des provinces diverses. Le concours de ces hommes est indispensable, pour rappeler les questions en cours, éclairer les décisions à prendre, et en procurer l'exécution. Cette curie généralice doit être composée d'hommes instruits, d'une fidélité éprouvée, d'une intégrité de caractère absolue. Le général peut ne pas tenir compte de leurs avis; lui seul a le gouvernement; mais eux doivent exprimer leur pensée en toute indépendance ⁵. Au besoin, si, ce qu'à Dieu ne plaise, le général devenait indigne ou incapable de sa charge, ils pourvoiraient aux moyens de le corriger et même de le déposer; et ils lui donneraient un vicaire général

1. IX^e p., ch. II.

2. IX^e p., ch. III, n. 1-20.

3. IX^e p., ch. VI, n. 2.

4. IX^e p., ch. VI, n. 1, 2, 6.

5. IX^e p., ch. III, n. 16; ch. V, n. 2; ch. VI, n. 8, 16.

qui assumerait le gouvernement de la Compagnie ¹. En sorte que, selon les dispositions prises par Ignace, l'autorité suprême est constituée en vue d'une souveraine efficacité pour le bien, tout en étant entourée des plus hautes garanties contre l'erreur et la malversation.

Dans la dixième et dernière partie des *Constitutions*, le législateur résume toute son œuvre. Une dernière fois il insiste sur les fins surnaturelles de la Compagnie de Jésus et sur la prépondérance des vertus religieuses en chacun de ses enfants. Ni la richesse, ni l'ambition d'un grand rôle ne sauraient valoir que pour perdre l'Ordre. La science elle-même est un levier impuissant pour soulever le monde des âmes. Les privilèges concédés par le Siège apostolique peuvent nuire au bien, si on n'en use pas avec précaution. La grande force est la grâce d'en haut. Et celle-ci est promise avec abondance aux religieux unis à Dieu, droits dans leurs intentions, prêts à tous les travaux et à toutes les souffrances, dociles sous la main des supérieurs. Par ailleurs, plus les corps seront vigoureux, les cœurs fraternels, les novices bien recrutés et les supérieurs bien choisis, plus l'Ordre sera capable de réaliser la sanctification de ses membres et celle du prochain ².

*
* *

Il est superflu de l'observer, Ignace de Loyola n'a point inventé la vie religieuse, ni les conseils évangéliques qui en sont l'âme. De la bouche auguste du Christ sont tombées les formules de la perfection; et dès les premiers jours de l'Église, les païens et les juifs stupéfaits ont vu des chrétiens s'évader du monde, pour mener, à l'écart, une existence tout absorbée en Dieu. Qui ne sait les noms des plus fameux législateurs du cénobitisme, Pacôme, Basile, Benoît; et l'histoire glorieuse de Cluny et de Cîteaux?

1. IX^e p., ch. v, n. 4-6.

2. X^e p., n. 1-13.

Pas davantage, Ignace n'a inauguré les Ordres religieux apostoliques. Eusèbe de Verceil et Augustin d'Hippone ont organisé en communauté la vie de leurs prêtres. Mille ans avant Ignace, saint Grégoire le Grand avait déjà soufflé au monachisme bénédictin des ardeurs conquérantes. Un peu plus tard, quels admirables missionnaires, que saint Villibrod et saint Boniface, saint Cyrille, saint Méthode, saint Adalbert ! Au milieu du XIII^e siècle, apparaissent les figures rayonnantes de saint François et de saint Dominique ; c'est la gloire commune de ces deux patriarches d'avoir cherché le point d'équilibre, où pourraient se rencontrer la tradition claustrale et le ministère actif de la prédication.

L'originalité d'Ignace de Loyola a consisté à donner à l'Ordre apostolique fondé par lui, une structure à part et nouvelle. Auparavant, tous les religieux — dominicains, franciscains, carmes, augustins, bénédictins — ont un habit particulier, la psalmodie au chœur, des jeûnes et pénitences statutaires ; tous fournissent des évêques ; tous nomment aux charges et décident les affaires par voie de suffrage ; tous ont la profession au bout d'un an de noviciat. Le fondateur de la Compagnie de Jésus modifie ou supprime ces dispositions traditionnelles. Il systématise et prolonge les épreuves des novices ; il établit des vœux simples au début, et renvoie les vœux solennels au terme d'une longue période de formation ; à la coulpe conventuelle, il susbtitue un mode de correction plus profond et plus rigoureux, par l'usage des admonestations publiques, la surveillance amicale d'un syndic, et l'obligation du compte de conscience ; il supprime l'habit, le chœur, l'accès aux dignités ecclésiastiques, les austérités de règle, le système électif ; le généralat est à vie ; et l'activité s'étend à toutes les formes d'apostolat. Bref, l'organisation entière de l'Ordre est déterminée par une pensée dominante : la pensée de former une troupe d'hommes apostoliques, instruits et généreux ; dont aucune observance ne diminue la capacité de travail, et dont aucun orgueil ne compromette la docilité au chef qui les commande.

Jusque dans ce xvi^e siècle, dont il est, et dans cette Italie qu'il commence à évangéliser en 1537, Ignace de Loyola a eu des devanciers. Gaétan de Tienne, Jérôme Emiliani, Antoine Zaccaria sont des saints; leur zèle a recruté des compagnons d'apostolat; les théatins, les sommasques, les barnabites sont nés, avant que l'approbation de Paul III ait sanctionné l'existence de la Compagnie de Jésus. Successivement, sur ce même sol italien, saint Philippe de Néri fondera l'Oratoire; le vénérable Jean Léonardo, les clercs réguliers de la Mère de Dieu; saint Camille de Lellis, les clercs ministres des infirmes; saint François Caracciolo, les clercs réguliers mineurs. Et avant que le siècle ne s'achève, la France recevra, des mains du vénérable César de Bus, les clercs de la Doctrine Chrétienne. Assurément, entre ces instituts nouveaux et la Compagnie de Jésus, les points de ressemblance ne manquent pas. Quand on compare entre elles les Constitutions, on est surtout frappé des différences. Non seulement la plénitude et l'harmonie du plan, la prévoyance et la pondération des détails, l'accent ascétique mettent à part l'œuvre d'Ignace de Loyola; mais l'ensemble des traits caractéristiques de sa Compagnie ne se retrouve dans aucun des Ordres de clercs, dont l'activité a préparé ou réalisé, au xvi^e siècle, la réforme de l'Église¹.

Pour expliquer le livre ignatien des *Constitutions*, des historiens amis du paradoxe ont hasardé le souvenir des confréries musulmanes; des politiciens crédules ont parlé d'un esprit machiavélique, dont les *monita secreta* seraient l'instrument et la preuve². L'une et l'autre explication est inégale aux faits, elle a la valeur d'un charlatanisme. Personne n'a démontré qu'Ignace ait connu, ou même pu soupçonner, des confréries musulmanes. Quant aux *monita secreta*, malgré les éditions nombreuses qui les ont répandus partout depuis 1606, leur inauthenticité est certaine; on sait le nom du faussaire fugitif de l'Ordre, qui les inventa de toutes pièces. Ce pam-

1. Voir Note 17.

2. Voir Note 18.

phlet n'a d'importance que pour les cerveaux hantés ou faibles.

Des écrivains récents ont insinué que le texte des *Constitutions* est une mosaïque, ou un regard exercé à vite fait de discerner quelques rares fragments ignatiens, au milieu de pièces qui sont de la main de Polanco ou de Nadal. Certainement, Nadal et Polanco ont été associés par Ignace au travail de la rédaction du code de la Compagnie. Mais autre chose est formuler un point de législation, autre chose d'en décider. Or, nous le savons par les plus incontestables documents, avant toute collaboration de Nadal et de Polanco, des déterminations essentielles ont été prises, sur toutes les questions d'organisation. Ignace s'est, jusqu'à sa mort, réservé le dernier mot; les manuscrits des Constitutions, de 1551 à 1556, portent la preuve matérielle qu'ils ont été revus par le fondateur. En définitive, si Ignace de Loyola a donné, à Polanco et à Nadal, la plus entière confiance et a souvent provoqué leurs avis, il a accepté seulement ce qui, à la lumière de Dieu et de l'expérience, convenait à son plan.

Interroger, réfléchir, prier, sont trois opérations coutumières de sa prudence dans les délibérations journalières. Combien plus s'est-il astreint à cette méthode, dans un problème aussi complexe et aussi grave que celui de la législation de son Ordre! Et l'on sait qu'à ses yeux, la prière importe plus que la réflexion : la balance de son libre arbitre ne s'incline que sous les pesées divines.

Il a une âme forte, ardente, passionnée pour Jésus-Christ. Il veut coopérer à la Rédemption dans une mesure non commune, parce que les ravages du péché dans l'Église de son temps humilient sa fierté et lui arrachent des larmes sur les chrétiens en perdition. Pour cette œuvre de salut qu'il inspire, comment le Seigneur refuserait-il sa lumière? Outre qu'il est secourable à tous ceux qui l'invoquent, est-ce que la logique même de ses desseins éternels ne l'oblige pas à éclairer la route des envoyés de sa Providence? Ignace implore ces clartés d'en haut, avec quelle ardeur et quelle sincérité! Les feuillets de son journal spirituel le disent assez.

Et cette explication surnaturelle est la seule explication historique qui vaille. Depuis 1521, la main de Dieu est sur cette vie. Par des chemins qui semblent se croiser et en fait se raccordent, le Seigneur conduit l'ancien combattant de Pampelune à devenir le chef d'une troupe de soldats évangéliques, dévoués au Christ et au pape, jusqu'au sang. Là est la clé de cette destinée et le secret des *Constitutions*.

CHAPITRE XIX

LA PROMULGATION DES CONSTITUTIONS

(1553-1556).

A soixante ans, Ignace de Loyola est un homme usé. L'intelligence est intacte, la volonté a tout son ressort, mais les forces du corps manquent et manqueront de plus en plus. Une fois les *Constitutions* achevées, le fondateur ne tardera guère à se décharger graduellement du fardeau des affaires. Dès 1552, Jérôme Nadal commence ses tournées de promulgateur des *Constitutions* ; il sera élu, en 1554, vicaire général de la Compagnie; la même année, François de Borgia sera nommé commissaire général pour l'Espagne. En 1555, Pierre de Ribadeneyra aura une mission dans les Pays-Bas. Cependant, Ignace ne se désintéresse pas de son Ordre. Si ardents que soient ses soupirs vers la Jérusalem céleste, jusqu'à sa mort, il demeure un soldat de l'Église militante.

Les *Constitutions* rédigées, il fallait les notifier et les mettre en œuvre. Pour ce travail important, Ignace choisit un homme jouissant de sa pleine confiance : Jérôme Nadal.

Nadal a raconté lui-même la curieuse histoire de sa vocation¹. Ce Majorcain avait connu Ignace à Alcalá et à Paris, mais sans se lier avec lui; il repoussa même les avances que lui firent à Paris, Laynez, Le Fèvre, et Ignace en personne. Retourné dans son pays, après avoir pris ses grades en théologie et reçu la prêtrise à Avignon, il demeura de longues années sans pouvoir trouver ni la paix ni la santé. Une lettre de Xavier, qui, des Indes, jetait aux hommes instruits des Uni-

1. *Epist. Nadal*, I, 1-19.

versités d'Europe, un cri d'appel, le bouleversa, au point qu'il prit immédiatement le chemin de Rome. Domenech, son ami de Paris, le présenta à Ignace. Les *Exercices spirituels* transformèrent son âme et fixèrent sa destinée, après une tempête affreuse d'incertitudes et de révoltes. Ce petit homme, vif, et résolu, d'une intelligence pénétrante et rapide, solidement instruit, souple en affaires, dévoré par le zèle du bien, fut un jésuite éminent. Les travaux les plus humbles ne le rebutaient pas, il s'adaptait sans peine aux plus imprévus, il s'égalait aux plus difficiles. Homme de prière, d'étude et d'action, et profondément attaché au chef de la Compagnie de Jésus.

Le 25 mars 1552, il fait sa profession à Rome, entre les mains d'Ignace. Bientôt il commence ses courses à travers l'Europe, le code à la main, qui devait régir désormais toute la Compagnie.

En ce temps, les voyages étaient une rude corvée : sur mer, ils devenaient facilement un poème à épisodes imprévus ; sur terre, qu'on les fît à pied ou à cheval, c'étaient des entreprises de durée, où la patience était aussi indispensable que la vigueur des forces. Sur les courses de Nadal, nous avons la plupart de ses lettres à Ignace de Loyola¹. Ce sont des rapports minutieux, parfois en quarante et cinquante points, où les faits seuls importent ; de lui-même le rapporteur ne dit quasi rien, et moins encore s'amuse-t-il à une chronique divertissante. Mais ces rapides notes d'affaires nous font entrer dans le vif des situations et des hommes. De là Polanco a tiré un récit, clair et ordonné, de toute l'expédition de Nadal².

Celle-ci dura plusieurs années. Une première randonnée mena le voyageur en Sicile, en Espagne et en Portugal (10 juin 1552-22 septembre 1554). Dans une deuxième (15 février-décembre 1555), il parcourut l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. Il était muni d'une patente du général qui définissait ses pou-

1. *Epist. Nadal*, I, 134-341.

2. *Cron.*, III, 427-442.

voirs et d'instructions diverses pour sa gouverne, sans parler de patentes en blanc, signées et scellées du sceau de la Compagnie¹. Polanco, de son côté, ne manquait pas d'aviser les recteurs des maisons à visiter, des grandes qualités intellectuelles et morales du commissaire envoyé en inspection². Nulle part celui-ci ne paraîtra inférieur aux éloges de Polanco; tous noteront en lui une intelligence vive, de vastes connaissances, un dévouement à toute épreuve, l'esprit de décision, une religion profonde et un amour ardent de l'Institut.

Quand il part de Rome au printemps de 1552, Nadal emporte avec lui le texte des *Constitutions* approuvé par la première congrégation des profès. En septembre 1553, il recevra, à Lisbonne, un texte amendé par endroits et un certain nombre de règles formulées pour les différents emplois³. Ces lois en mains, partout où il passe, sa méthode de travail est la même. Il assemble la communauté tous les jours; et pendant une heure, il explique et commente les points les plus importants des *Constitutions*. Il voit un par un tous les religieux, qu'il interroge à loisir, non seulement afin de pouvoir envoyer à Rome une liste exacte du personnel de chaque maison, mais surtout pour connaître la valeur de chacun. Nous avons encore les questionnaires⁴ dont il usait et des spécimens de ses catalogues, où au nom des personnes un mot est joint sur les aptitudes⁵. Dans les entretiens confidentiels avec les religieux, le visiteur éclaircit les doutes sur le sens de la loi qu'il promulgue; il encourage, console, redresse, avec la netteté d'un homme d'expérience et la bonté d'un père. Plus encore que les exhortations publiques, ces conversations familières font à tous une âme commune; à tous Nadal communique l'esprit qui l'inspire et le gouverne lui-même⁶.

1. *Cron.*, III, 439; *Ep. Nadal*, I, 145; *Ep. et instr.*, V, 7-8, 13-15.

2. *Ep. Nadal*, I, 765, 776-778.

3. *Ibid.*, I, 186.

4. *Ibid.*, I, 789-795.

5. *Ibid.*, I, 760-761.

6. *Ibid.*, I, 176, 178, 181, 194, 212, 222, 238.

Sa visite finie, il sera à même de renseigner le fondateur sur l'état de sa famille. Finances, études, discipline religieuse, opinion du clergé et des habitants des villes habitées par les jésuites, convenances ou inconvénients des collèges acceptés, chances de fondations nouvelles, appuis ou oppositions rencontrés : le commissaire aura tout vu d'un œil sûr. Par les rapports fidèles de son envoyé, Ignace verra les choses, à peu près comme si, de sa personne, il avait fait le voyage d'Allemagne, d'Italie et de Sicile, d'Espagne et de Portugal.



C'est par la Sicile que Nadal commença ses visites. Il connaissait à fond le pays. Depuis avril 1548, il y avait travaillé en véritable apôtre, en plein accord avec le vice-roi, Jean de Vega, grand ami d'Ignace. En retournant dans son domaine d'action, au printemps de 1552, il s'arrêta quelques jours à Naples où Bobadilla était recteur. Ce puissant ouvrier apostolique était un supérieur médiocre. Nadal le remplaça par Salmeron, tandis que Bobadilla partait pour Salerne où l'archevêque l'appelait pour évangéliser son peuple ¹.

Arrivé à Messine le 10 juin 1552, le commissaire constate avec satisfaction que le bien s'y fait très efficacement. Les prédications du P. Benoît Palmio et du P. Philippe Cassini, l'action du P. Corneille Wishaven, les classes du collège, renouvellent dans la ville la foi et les œuvres. Signe caractéristique : des laïques zélés entreprennent de convertir des courtisanes. La disette de 1551 avait amené une grande famine. Nadal fonde un mont de piété, érige une congrégation des orphelins, réorganise l'hôpital. Il va sans dire que les Pères du collège et les onze novices qui y habitaient eurent encore ses meilleurs soins ². A Palerme, le commissaire ajoute aux classes du collège l'enseignement du grec; lui-même, fait la

1. *Cron.*, II, 526.

2. *Ibid.*, II, 529-543.

classe d'hébreu durant le temps de son séjour. Le collège compte 300 élèves. Le recteur expliquait le dimanche, l'Épître aux Romains. Pierre de Ribadeneyra qui n'était pas encore prêtre, prêchait tous les dimanches. Il y avait dans la maison sept novices. Nadal enflamma tout ce monde. Son zèle, là aussi, l'amena à fonder un mont de piété, à s'occuper de la délivrance de 500 prisonniers, de la visite des malades et des pauvres. Il joignit un collège de prêtres à la maison des orphelins, réforma les monastères, prêcha à l'église le dimanche, quand Ribadeneyra fut parti pour Rome. Rien ne fut négligé pour tout régler selon les *Constitutions*¹.

Rentré à Rome au début de mars 1553, le commissaire conversa longuement avec Ignace; le 10 avril, il était à cheval sur la route de Gênes, où il s'embarqua le 17, et le 5 mai il joignait Barcelone. Le 19, il partit pour Valence, puis pour Alcalá. Là, de graves nouvelles lui firent gagner précipitamment le Portugal.



En Portugal, les circonstances étaient délicates. La Compagnie y devait à Simon Rodriguès son commencement. La cour de Lisbonne, la famille royale étaient pour ainsi dire dans ses mains, tant son autorité y était grande. Nulle part la faveur des princes à l'égard de l'Ordre naissant ne fut plus marquée et plus opérante; nulle part, l'essor de la Compagnie plus rapide et plus puissant. La province de Portugal comptait, en 1552, près de cent quarante jésuites; elle en eût compté presque le double, si tous les candidats avaient persévéré; les collèges de Coïmbre et d'Evora étaient florissants; dans les possessions lointaines d'outre-mer, en Afrique, aux Indes, au Japon, au Brésil, des missionnaires font rayonner tout ensemble la splendeur de l'Évangile et la puissance de Jean III. Simon Rodriguès est au centre de ce grand mouvement, qui, dans une certaine mesure, procède de lui.

1. *Ibid.*, II, 544-550.

Sous cette prospérité réelle, un mal se cache¹. Simon Rodriguès est trop mêlé aux affaires de la cour; lui et quelques-uns des siens ont perdu un peu le souci d'une vie rigoureuse et mortifiée; les liens de la discipline sont plus ou moins lâches; l'obéissance est en souffrance; des inférieurs ne se gênent pas pour dire en face à leurs chefs : « Vous avez tort, vous ne devriez pas me demander cela. »

On devine les conséquences : après avoir pris son temps et posé quelques préliminaires qui ne sont pas de ce récit, Ignace relève Simon Rodriguès de sa charge et l'envoie gouverner l'Aragon. Rodriguès, soumis au moment même où lui est remise la lettre romaine (4 mai 1552), se reprend dès le lendemain, va à Coïmbre (18 mai), et finalement, s'incruste à San Fins (22 mai) près de Lisbonne, pour s'y reposer et réfléchir; il n'en partira que le 1^{er} août pour gagner Barcelone².

Durant ces trois mois, ses partisans n'avaient que trop le loisir de s'échauffer. Qu'il le voulût ou non, son attitude était pour les jeunes religieux une incitation à la révolte. Lorsqu'il revint de Medina del Campo, le P. Diégo Gomez, qui y avait accompagné Simon, se mit en tête de fomenter dans la Compagnie de Portugal une révolution : Ignace n'était qu'un ambitieux, le mariage de l'héritière de Loyola avec Jean de Borgia le montrait assez; les grands étaient là, pour soutenir la cause de Simon et le ramener au besoin en Portugal. Gomez sortit de l'Ordre; d'autres le suivirent. Miguel de Torrès, nommé visiteur depuis janvier 1552, arrive en Portugal³; exhorte les bons, rassure les inquiets, met en demeure les récalcitrants de choisir entre Ignace et Simon. Une trentaine s'en vont d'eux-mêmes ou sont renvoyés de l'Ordre. Ce départ émeut la cour, les grands, le clergé, Coïmbre, Evora, et Lisbonne. Parmi les

1. Polanco, *Cronicon*, II, 690, 694, 698, et surtout 700-701.

2. *Ep. mixt.*, III, 33-34. Lettre de Gonzalès de Camara du 6 janvier 1553.

3. Tout d'abord, le P. Miron provincial et d'autres Pères de Lisbonne furent d'avis, pour ménager Simon que Torrès ne parût pas; quand les choses se gâtèrent, ils l'appelèrent. Torrès vint en juillet, puis partit pour Compostelle, pour revenir en novembre à Lisbonne.

4. *Ibid.*, III, 32.

partisans les plus déterminés de Simon Rodriguès figurent le duc d'Aveiro et le duc de Bragance. C'est au milieu de ce trouble que Nadal arrive en Portugal.

Heureusement Léon Enriquez et Luis Gonzalès de Camara étaient agréés à la cour. La noblesse de leurs origines et leurs vertus les mettaient en crédit. Ils eurent le courage d'éclairer le roi. Jean III accueillit Torrès et plus tard Nadal, avec la même bonté qu'il avait accueilli Miron. La plus grande partie des religieux de la province de Portugal étaient d'ailleurs fidèles à leur vocation. Des chancelants se raffermirent. Quant aux fugitifs et aux expulsés, ils avaient beau intriguer auprès des grands du royaume et parler d'établir, en rivalité avec les jésuites, une religion nouvelle, tout ce bruit s'en alla en pure perte. Nadal essaya de représenter aux chefs de la cabale leur folie; usant de miséricorde, il leur offrit de recommencer, loin du Portugal, leur vie religieuse, il n'obtint rien. Le fils du duc de Bragance fut un des rares, parmi les partisans de Simon, qui consentit à aller étudier à Alcalá.

Mais si ces pauvres cervelles avaient espéré trouver quelque appui à leur révolte dans la famille royale, un petit événement leur signifia bientôt combien leurs espoirs étaient vains¹. Jean III avait voulu que l'église Saint-Roch, et la maison attenante, qui appartenaient à une confrérie d'artisans, fussent données à la Compagnie de Jésus, pour en faire une maison professe. Le 1^{er} dimanche d'octobre 1553, le prince paraît à Saint-Roch, avec les infants et les seigneurs de la cour. Le peuple se pressait en foule derrière le noble cortège. Dans le sanctuaire, l'archevêque et tous les jésuites de Lisbonne. François de Borgia prêcha. Nadal dit la messe. Trois profès, deux coadjuteurs spirituels, deux coadjuteurs temporels, deux scolastiques, deux novices, firent leurs vœux. L'église était remplie d'une dévotion céleste. Dans une apostrophe éloquente, Borgia avait exhorté ses frères à faire de tout leur cœur le sacrifice d'eux-mêmes; eux, en l'écoutant, devaient former le pur désir d'être

1. *Ep. Nadal*, I, 174.

aussi sincèrement à Dieu que le duc de Gandie. Durant le sermon, et tandis que montaient vers le ciel les paroles des vœux prononcés, tout le monde pleurait. Jean III était radieux. En mandant à Ignace le détail de la touchante cérémonie, Nadal avait bien le droit de conclure : « Dieu soit béni ¹ ! »

Depuis février, trois classes de grammaire avaient été ouvertes à Lisbonne, qui comptaient 230 élèves ². La faveur de Pierre de Mascarenhas, des magistrats de la cité et du souverain, permit à Nadal, de régler définitivement la marche du collège Saint-Antoine. Aux cinq classes de grammaire réglementaires, un cours de morale fut adjoint. Le 18 octobre 1553, la rentrée fut solennellement fêtée, par des discours, des vers et une discussion publique. L'archevêque de Lisbonne obligea tous les curés à suivre les cours de théologie morale sous peine d'amende. Dès 1554, le collège aura plus de 500 écoliers³. La fondation de Saint-Roch et de Saint-Antoine prouvait à tous que, Simon parti, la Compagnie demeurait à Lisbonne ce qu'elle avait été, dès le premier jour, une poignée d'apôtres, dévoués à Dieu et très aimés du roi Jean.

A Evora et à Coïmbre, comme à Lisbonne, le nouveau provincial du Portugal, Miron, et Nadal, commissaire d'Ignace, trouvèrent une grande bonne volonté. Le cardinal-infant, don Henri, frère de Jean III, avait bâti à Evora un magnifique collège. Il fit à Nadal et à Miron le plus confiant accueil et régla avec eux les détails de la fondation; en leur présence, eut lieu l'ouverture des classes, le 29 juin 1553, avec trois professeurs de grammaire et un maître de cas de conscience et deux cents élèves ⁴. A Coïmbre, une maison avait été fondée, depuis six ans déjà, par la munificence de Jean III. En 1553, et malgré les secousses amenées par l'affaire de Rodriguès, il y a au collège des professeurs nombreux qui forment beaucoup d'élèves. François de Borgia y passe, au mois d'août,

1. *Ibid.*, I, 197-200.

2. *Cron.*, III, 394.

3. *Ibid.*, III, 403.

4. *Epist. Nadal*, I, 181.

comme un ange du ciel. Ses exemples, sa parole, enflamment les cœurs. La visite de Nadal met le comble aux bonnes dispositions de tous. Le commissaire écrit à Ignace combien il est touché de la ferveur des jésuites demeurés fidèles, sanctifiés par le feu de l'épreuve et désireux de toute perfection ¹.

En Espagne, la Compagnie comptait alors 12 maisons, 138 religieux ². Lorsque Nadal arriva à Barcelone, les quatre jésuites qui s'y trouvaient avaient acheté une maison et commencé une église. L'évêque, Jayme Cazador, était favorable; la paroisse voisine du collège s'agitait, forte de l'appui du gouverneur et d'une vieille charte de 1320. Nadal, dans une réunion, proposa un concordat, pendant que les travaux continueraient. A Valence, il passa juste le temps de constater que tout était à faire pour le collège futur ³. En quittant le Portugal, pour continuer ses courses en Espagne, il visita le collège commençant de Cordoue (décembre 1553), et y nomma recteur le P. Antoine de Cordoue, encore novice et âgé de 26 ans. En passant à Tolède, il offrit ses hommages à l'archevêque Siliceo qu'il trouva poli, mais aussi ennemi des jésuites qu'auparavant ⁴. Le 6 février 1554, il arrivait à Alcalá. François de Borgia et Araoz vinrent l'y rejoindre. L'accord de ces trois hommes facilita le règlement de toutes les affaires. La présence de Borgia remua toute la ville et toute l'Université. Il assista à une leçon de théologie du P. Mansio, dominicain. Après quelques brèves explications, sur la matière ordinaire de son cours, le professeur ferma son livre, et fit un discours sur l'excellence du choix que Borgia avait fait, en préférant les biens célestes à ceux de la terre. L'enthousiasme fut indescriptible ⁵. Le 5 mars, Nadal était à Valladolid. Il y traita avec Araoz et le comte de Monterey de la fondation d'un collège à Compostelle. Le 20, il partit pour Salamanque, où

1. *Ibid.*, I, 203.

2. Astrain, I, 409-410.

3. *Ep. Nadal*, I, 150-162.

4. *Ibid.*, I, 231-232.

5. *Ep. Nadal*, I, 234; *Litt. quadr.*, II, 629. Astrain, I, 399.

l'Université fournissait à la Compagnie de généreuses recrues. Le 6 avril, avec tous les profès espagnols (Araoz, Torrès, Estrada et Borgia), auxquels furent adjoints Bustamante et Villanueva, le commissaire décida la division de la Péninsule en quatre provinces : Castille, Andalousie, Portugal et Aragon. François de Borgia serait commissaire général avec autorité sur les quatre provinciaux ¹.

A l'occasion du mariage du prince Philippe avec Marie Tudor, Nadal pensa à introduire la Compagnie en Angleterre. Le prince fut pressenti par Araoz; et Borgia répondit qu'il fallait, avant de décider, savoir exactement l'état du pays ².

L'affaire du chapeau que le pape voulait donner à Borgia, fut l'occasion de conversations répétées avec François à Tordesillas. Nadal insista avec force pour que l'ancien duc de Gandie écartât cet honneur ³. Puis, par Burgos et Oñate, il s'en alla visiter le château de Loyola, dont il ne dit rien, si ce n'est qu'il a vu avec peine, convertie en cuisine, la pièce où naquit Ignace ⁴. Par Saragosse et Cuenca, il se dirigea ensuite sur Valence et Gandie. De retour à Barcelone, il s'embarqua, le 29 septembre, pour Rome, où il arriva à la mi-octobre ⁵.



L'heureux succès de la mission de confiance, dont le commissaire s'était acquitté à la satisfaction de tous, détermina le fondateur à une mesure dont il semble que les consultants eurent l'initiative. Les affaires du gouvernement devenaient absorbantes et la santé d'Ignace chaque jour plus précaire. Les consultants lui suggérèrent de choisir un vicaire général. Ignace accepta le principe et décida de procéder à l'élection. Il mit la maison en prières, pendant trois jours. Les frères

1. *Ep. Nadal*, I, 242, 248; *Astráin*, I, 406.

2. *Ep. Nadal*, I, 261; *Astráin*, I, 405.

3. *Ep. Nadal*, I, 265; *Suau, op. cit.*, 270-279.

4. *Epist. Nadal*, II, 28; *Astráin*, I, 406.

5. *Ep. et instr.*, VII, 676.

coadjuteurs élirent quatre prêtres qui représenteraient leurs voix, tous les prêtres présents à Rome se réunirent en assemblée; ils étaient trente-quatre; trente-deux donnèrent leur suffrage à Nadal¹. C'était le 1^{er} novembre 1554. A partir de ce moment, Nadal prit une large part dans le gouvernement général de l'Ordre.

En janvier 1555, une circulaire rappela dans toutes les maisons d'Italie que chacun devait faire, avec plus de dévotion que de coutume, les prières mensuellement ordonnées pour la conversion de l'Angleterre et de l'Allemagne. L'envoi d'un légat à la diète d'Augsbourg pouvait être de grande importance pour la religion. Par *Motu proprio*, le pape a ordonné que deux jésuites accompagneraient le cardinal Morone : Nadal et Laynez sont désignés comme théologiens du légat². Laynez, qui était à Gênes, fut averti. Ignace dit à Nadal que ce voyage servirait aussi à promulguer les *Constitutions* et à régler toutes les affaires de la Compagnie en Allemagne. Viola, commissaire pour l'Italie, devant être envoyé en Pologne, la mission de Nadal fut étendue à l'Italie³. Les patentes qui l'habilitent comme visiteur « en Italie, Autriche et autres régions » sont du 18 février 1555. Des instructions étaient jointes. Ignace de Loyola a surtout deux préoccupations : recruter des élèves et des ressources pour le collège germanique; développer le collège de Vienne et voir ce qu'on pourrait faire à Augsbourg, à Ingolstadt et en Bohême. Avec les ambassadeurs du roi des Romains, auprès du pape, et les secrétaires du duc de Bavière venus à Rome, par un échange de vues avec le cardinal Truschess, le général de la Compagnie avait abordé toutes ces questions. A Nadal, sur place, de voir exactement les possibilités de conclure. Si d'autres problèmes à résoudre se présentent, le commissaire y pourvoira, selon son zèle et sa prudence; et au surplus, par lettres, on pourra se mettre d'accord sur la conduite à tenir. Laynez, théologien lui aussi du cardinal

1. *Ibid.*, VIII, 42-43.

2. *Ibid.*, VIII, 266.

3. *Ibid.*, VIII, 270; *Ep. Nadal*, I, 279.

Morone, est associé à Nadal dans la confiance d'Ignace et le rôle de commissaire; unis ou séparés, tous deux ont pleine autorité. Mais il vaudra mieux que Nadal se charge du voyage à Vienne et de la visite des collèges d'Italie ¹.

Parti de Rome le 16 février, Nadal rejoignit Laynez à Florence; et tous deux par Bologne et Trente, gagnèrent Augsbourg, où ils arrivèrent le 24 mars 1555². Trois jours auparavant, Morone, ayant appris la mort de Jules III, était parti pour le Conclave. Restés seuls, les deux jésuites virent le roi des Romains, qui leur fit un accueil fort amical et les remit à l'évêque de Laybach, Urbain Weber, aumônier de la cour, afin de régler avec lui les œuvres à entreprendre. Weber, dès le premier moment, se montra plein de confiance et d'ardeur pour le bien. Le premier contact promettait beaucoup ³. Pierre Soto, de l'ordre de Saint-Dominique et confesseur de Charles-Quint, n'était pas encore parti pour l'Angleterre où l'appelait le prince Philippe. Avec Laynez et Nadal, il s'expliqua à fond de ses vues sur les affaires d'Allemagne. Quant au duc de Bavière, il avait déjà témoigné à Morone son désir qu'un des Pères visiteurs se rendît compte de la situation d'Ingolstadt. Si le départ de Morone entraîna bientôt celui de Laynez, Nadal resta. C'était d'ailleurs l'avis du nonce Delfino, et de l'évêque de Laybach.

Il y a à peine six jours que Nadal est en Allemagne, et déjà son cœur est pénétré de compassion et débordant de zèle. Issu d'un pays où le protestantisme est inconnu, la misère de ces peuples, livrés quasi sans défense aux attaques des hérétiques, le touche profondément; et son âme se fond en ardents désirs de travailler, de souffrir, et de mourir s'il est nécessaire, pour le salut de ces infortunés. Les luthériens sont entreprenants; on assure qu'ils ont déjà imprimé, ou vont imprimer, des livres en grec, pour répandre leurs doctrines diaboliques, jusque parmi les orientaux. Mais le Seigneur, dit Nadal,

1. *Ep. Nadal*, I, 282.

2. *Ibid.*, I, 287.

3. *Ibid.*, I, 286-297.

confondra leurs orgueilleux desseins. Et la Compagnie sera l'instrument du Seigneur. Dès la première heure, cet homme rapide et résolu a son plan d'action, et il l'expose au général de la Compagnie. De longtemps, il n'y aura point de religieux en Allemagne, les Allemands ne sont pas inclinés à cette vocation. Il n'y a pas non plus à compter sur les secours financiers des prélats et des princes pour soutenir le collège germanique de Rome. Les évêques ne songent qu'à se procurer des collaborateurs pour les paroisses. Mais où les former ? Il faut multiplier sur place les collèges de la Compagnie ; même si chacun d'eux ne pouvait entretenir qu'un très petit nombre d'étudiants jésuites. La Compagnie aurait la direction intellectuelle et spirituelle ; elle atteindrait un grand nombre d'élèves externes ; et plus tard ces maisons pourraient tout à fait devenir siennes. Ainsi raisonne Nadal, à la première lettre que d'Augsbourg il écrit à Ignace de Loyola ¹. En attendant que l'avenir aide à réaliser ces projets, il les expose et les inculque au nonce qui s'y range. Il voit les catholiques qu'il anime, des hérétiques qu'il met en inquiétude sur leur religion, le roi des Romains avec qui il cause de la fondation d'un collège à Prague. Pendant toute la semaine sainte, il confesse des Espagnols et des Italiens. Après Pâques, il enverra au collège germanique, 48 élèves qu'il a recrutés ².

Avant de partir pour le conclave, le cardinal d'Augsbourg, Othon Truschess, avait prié le commissaire de faire, en son nom, une inspection à l'Université de Dilinge. Encouragé à cette visite par le nonce Delfino et l'évêque Weber, Nadal fit le voyage. A Dilingen, le recteur et les professeurs reçurent Nadal très courtoisement. Conformément à l'ordre reçu de Truschess, le visiteur jésuite passa tout en revue : les classes, les règlements, le personnel. Pendant quatre jours, il assista aux disputes scolastiques et y prit la parole. Les élèves étaient dociles. Ils se confessaient quatre fois l'an. Ils étaient deux

1. *Ibid.*, *loc. cit.*

2. *Ibid.*, I, 294, 296.

cents environ, tous externes. Ceux dont l'entretien était à la charge du cardinal se confessaient tous les mois. Il y avait huit professeurs; il manquait deux professeurs de théologie, un de philosophie, un de grec et d'hébreu. De tout ce qu'il vit et entendit, Nadal fut enchanté. Il était convaincu qu'entre les mains des jésuites cette Université prendrait de l'accroissement; que la Compagnie pourrait peu à peu prendre à sa charge tout l'enseignement et que des vocations germeraient en nombre ¹.

Canisius était l'espoir et la force des bons évêques et des bons catholiques en Allemagne. Depuis dix ans qu'il était entré dans la Compagnie, il avait fourni un travail prodigieux. Son savoir, sa vertu, son zèle avaient suffi à tout. Quand il revint de Trente où il avait assisté comme théologien le cardinal d'Ausbourg, le duc de Bavière l'avait appelé à Ingolstadt pour y rénover l'Université. Avec Claude Le Jay, il y réussit (1550-1552). Sur les conseils de son confesseur, l'évêque de Laybach, Ferdinand, roi des Romains, appela les jésuites à Vienne. Le P. Lanoy, avec huit de ses frères, arriva. Le Jay fut le premier recteur. A sa mort (6 août 1552), Lanoy lui succéda. Canisius qui survient, est l'apôtre des campagnes, de la cour, du pensionnat des nobles qu'il fonde (1553), de l'Université dont il est nommé doyen (1553), et qu'il réforme, de tout le diocèse de Vienne qu'il administre un an (1554-1555).

Pour combattre les livres hérétiques qui infestaient l'Autriche, le roi des Romains avait demandé à Le Jay trois livres : une Somme théologique destinée aux étudiants de l'Université, un manuel de morale et d'instruction pour les curés, un catéchisme pour les fidèles. Le Jay commença par le catéchisme. Après la mort de Le Jay, Ignace, mis au courant par Canisius des désirs du roi des Romains, répondit que Laynez rédigerait la Somme théologique, Frusius le manuel de morale et Canisius le catéchisme. Canisius mit à cette œuvre beaucoup de travail et de prières. Il consulta beaucoup, sou-

1. *Ibid.*, I, 297.

mit humblement son livre à ses amis d'Allemagne et à ses supérieurs de Rome. Le *Summa doctrinæ christianæ* parut en 1555; il sera souvent réédité, pour la plus grande fureur des hérétiques et le plus grand profit des fidèles.

Tel est l'homme avec lequel Nadal va débattre les intérêts de l'Église et organiser les œuvres de la Compagnie de Jésus, en Allemagne.

Ignace avait averti Canisius¹ de la mission de Nadal (12 février 1555) et lui avait recommandé de traiter avec lui de toutes les affaires. La recommandation fut renouvelée plus tard (2 avril), lorsque déjà Nadal était dans le pays². Canisius était trop humble pour manquer d'obéissance. Il savait d'ailleurs que Nadal était depuis plusieurs mois vicaire général de toute la Compagnie. Quand ils se rencontrèrent, ces deux hommes de Dieu ne purent que s'estimer et s'entr'aider à merveille. Canisius renouvela entre les mains de Nadal (9 février 1555), selon la formule prévue par les Constitutions, la profession qu'il avait faite jadis à Rome entre les mains d'Ignace (4 septembre 1549); et puis, on aborda les affaires.

Parmi tous les princes ou prélats qui réclamaient de Canisius un secours pour leur pays, le duc Albert de Bavière et Ferdinand, le roi des Romains, étaient des plus pressants. La Bohême et la Moravie faisaient partie des états de Ferdinand. A la suite des erreurs de Jean Huss, le trouble y était profond dans les consciences et dans la vie publique. L'évêque de Laybach, aumônier de la cour, suggéra au prince d'ériger dans le pays un collège de jésuites. Dès 1554, Canisius avait soumis le projet à Ignace, le priant de lui envoyer des Pères pourvus de « sainte patience » et de zèle, « non pour discuter, mais pour souffrir et édifier » par leurs exemples. Nadal envoya Canisius à Prague pour arrêter l'exécution du projet. Le clergé, Maximilien, fils de Ferdinand, le peuple lui-même accueillirent avec transport l'homme apostolique (juillet 1555). Les

1. *Ep. et instr.*, VIII, 402.

2. *Ibid.*, VIII, 623.

sermons, d'où toute controverse antihussite était soigneusement bannie, attirèrent des foules. Le premier contact était pris. Au carême de 1556, Canisius revint, il prêcha, enseigna le catéchisme. Son livre était dans toutes les mains. En avril, les Pères envoyés par Ignace arrivèrent. Le 6 juillet 1556 le propre jour consacré à la mémoire de Jean Huss, le collège s'ouvrit solennellement, dans le couvent de Saint-Clément cédé par les Pères dominicains ¹.

A Ingolstadt, le passage de Canisius et de Le Jay en 1550-1552, avait laissé des traces profondes; le duc Albert de Bavière, par ses instances, obtint que Canisius en 1555, traitât de l'érection d'un collège à côté de l'Université. Après des discussions sur la modalité de quelques clauses, et avis pris d'Ignace, la fondation fut décidée. Le contrat dressé par Canisius et les deux conseillers du duc, fut signé à Ingolstadt (7 décembre) et envoyé à Rome, le 18 décembre 1555 ².

De ces deux fondations, Nadal ne connut que les projets; il avait déjà quitté l'Allemagne, quand tout fut mis à exécution. Dans son voyage il ne vit à l'œuvre que le collège de Vienne, ouvert depuis 1552. Il arriva dans la ville le 1^{er} mai 1555. Dès l'abord, il fut frappé de constater, là comme ailleurs, combien les hérétiques avaient le verbe haut, en face des catholiques silencieux. Partout pullulaient les livres luthériens. Les fidèles, les prêtres les lisaient au dam de leur foi, même quand ils essayaient de se défendre contre le venin de l'erreur. Laynez, écrivait Nadal à Ignace, devrait s'établir à Vienne. Il aurait ainsi le temps de mettre en ordre et d'achever ses écrits. Lui-même dit qu'en Italie, où tant de relations et de prédications l'absorbent, il ne pourra jamais écrire des livres. A Vienne, il le pourrait; et il aurait un excellent imprimeur ³. On ne saurait exagérer le bien qu'il ferait en Allemagne, en exposant la vérité catholique, avec force et modestie;

1. Cron., V, 247-254; L. Michel, *Le B. Pierre Canisius*, 156, 163, 165.

2. L. Michel, *op. cit.*, 190. Bernhard Duhr, *Geschichte der Jesuiten*, I, 55, 66-91.

3. *Ep. Nadal*, I, 305.

sa présence et ses exemples accrédi-teraient encore ses ouvrages. D'ailleurs, les catholiques impriment peu, et leurs livres se trouvent difficilement; c'est même l'excuse que les fidèles mettent en avant, quand on leur reproche de lire les ouvrages des hérétiques ¹.

N'ayant pas Laynez sous la main, Nadal fit ce qu'il put. Il fit installer à Vienne un imprimeur catholique dont la maison devint une officine de bons livres ². Il réussit encore à persuader à l'historiographe du roi des Romains de composer un abrégé d'histoire ecclésiastique, où l'on montrerait l'action des conciles et des papes pour l'extinction des hérésies. Il chargea Canisius de publier un recueil des Evangiles et des Épîtres du dimanche, avec de brèves notes sur les passages dépravés par les hérétiques. Il l'engagea à préparer une seconde édition de son catéchisme, et y travailla avec lui. Il lui suggéra aussi de rédiger un *Compendium* de théologie, d'après le dominicain Vigui-er et d'autres auteurs. Il lui fit traduire en latin des lettres venues des Indes. Enfin, avant de quitter la capitale de l'Autriche, il laissa une instruction pour engager les Pères à préparer une Université, qui, complétant le collège et prolongeant son action, arracherait la jeunesse aux faux docteurs du luthéranisme ³.

Le plan du commissaire était de rester à Vienne, jusqu'à la fin de juillet, pour redescendre en Italie, visiter les collèges, et rentrer à Rome à l'automne. La mort de Marcel II précipita tout. Ferdinand, roi des Romains, renonçant au voyage de Vienne, Nadal partit pour Venise ⁴.



Le collège de Venise était une création d'André Lipomano, prieur de la Sainte-Trinité ⁵. Les jésuites habitaient une par-

1. *Ibid.*, I, 309.

2. *Ibid.*, I, 309.

3. *Ibid.*, I, 310; *Cron.*, V, 271, 274.

4. *Cron.*, V, 246.

5. Ce prieuré appartenait à l'Ordre Teutonique.

tie de sa maison et le jardin était commun. Les intentions du prieur étaient généreuses, ses facultés restreintes. Il arrivait que, pour tout souper, il envoyait aux Pères un melon avec un peu de pain. Nadal (qui arriva là le 4 juillet 1555) estima qu'il fallait remédier à cette misère, sans froisser la susceptibilité du fondateur; il permit au recteur César Helmio d'accepter quelques aumônes secrètes, afin de pouvoir nourrir sa famille. Il y avait au collège une cinquantaine d'élèves, intelligents, studieux, dociles. Leurs exercices publics faisaient l'admiration de la ville. Nadal ne passa là que quelques jours. Dans la communauté, il y avait un certain frère Arnold, flamand, obstinément désobéissant; Nadal l'envoya, par manière de pénitence, en pèlerinage à Rome. Il chassa de la Compagnie un certain frère Pierre, qui avouait cyniquement n'être entré dans l'Ordre que pour y étudier pendant deux ans, pour faire après son chemin, avec son petit bagage de connaissances ¹.

A Padoue, le collège avait peu d'élèves, de 50 à 60. Ils étaient presque tous de familles peu fortunées, et tronquaient vite leurs études, pour faire du commerce. Mais ils étaient ouverts, laborieux, obéissants. Leurs maîtres vivaient en paix et en grande activité. Lorsque Nadal arriva, la peste ravageait la ville depuis juin. Un édit public avait fermé les écoles. Les jésuites étaient restés; jamais ils n'eurent tant de besogne au confessionnal. En novembre, le mal avait disparu et les classes se rouvrirent ².

Dans un village de 600 feux, nommé Argenta, il y avait un petit collège. Nadal, sur place, estima que l'œuvre pourrait vivre. Les gens du pays, d'abord sur la réserve, allaient s'adoucissant et la majorité se montrait favorable. La maison était misérable et incommode. Mais il y en avait une autre à souhait; et on espérait pouvoir l'acheter, pour 600 écus, dont 200 à verser immédiatement. Le P. Pelletier qui n'avait pas le sou, comptait réunir cette somme, en tendant la main

1. *Ep. Nadal*, I, 317; *Cron.*, V, 163, 165, 168-170.

2. *Cron.*, V, 159-164.

au duc et à la duchesse de Ferrare, au cardinal Morone, à Maria del Gesso, femme du trésorier général de Ferrare, très dévouée à toutes les œuvres de la Compagnie ¹.

A Ferrare même, la munificence du duc Hercule et de la *Fattora* ² pourvoient à tout. La maison est saine, bien placée, commode; elle a une église assez grande. Une seule difficulté : on ne peut trouver, dans la ville, qui fouette les élèves récalcitrants; on a été contraint de les charger de se punir mutuellement; et ils le font. Mais les parents se plaignent. Et ces corrections ne suffisent pas d'ailleurs à maintenir le respect des maîtres et la parfaite soumission. Nadal demande conseil à Rome; on lui répond qu'Ignace y pensera ³.

A Modène, les difficultés étaient grandes. La maison louée pour le collège était insuffisante et malsaine. Les Pères y tombaient malades; le conseil de ville était fort opposé aux jésuites; l'évêque, quoique très ami des jésuites, ne s'intéressait guère aux écoles ⁴. Nadal arriva le 1^{er} août 1555. Très vite il conclut qu'il fallait acheter une maison ou quitter la place, sauf à laisser à Modène deux ouvriers évangéliques. Pour mieux régler cette affaire, il alla trouver le duc Hercule, à Ferrare. Celui-ci écrivit au gouverneur de Modène une lettre pressante. Accompagné du P. Pelletier, recteur de Ferrare, Nadal revint à Modène pour chercher la maison rêvée. Il pensa l'avoir trouvée près du clos des Frères prêcheurs. Si le duc concédait une partie du fossé de la vieille muraille et si les dominicains voulaient échanger, contre cette partie du fossé, un morceau de leur jardin, tout s'arrangerait. Le duc et les dominicains consentirent. En mandant toutes ces nouvelles à Ignace, Nadal était à l'espoir ⁵. Lui parti, tout fut renversé. Le duc Hercule était aussi fidèle que généreux; il exigeait seulement que, le jour anniversaire de la donation, les Pères

1. *Ep. Nadal*, I, 327.

2. Femme du *Fattore* ou trésorier général.

3. *Ep. et instr.*, IX, 602.

4. *Cron.*, V, 142.

5. *Ep. Nadal*, I, 328, 329.

récitassent les sept Psaumes pénitentiaux avec les Litanies des saints, aux intentions de S. A. Mais le conseil de ville, aux premiers travaux entrepris, intervint avec colère et contesta la validité de la donation ducale, vu que la muraille appartenait à la cité, non au prince. Un malin ajouta à cette chicane une mauvaise plaisanterie : les fondations creusées pour la bâtisse des jésuites furent comblées. Le duc Hercule eut beau se mettre en courroux, les conseillers citèrent les jésuites à comparaître, leur reprochèrent d'être des étrangers et des intrus. Le recteur du collège se contenta de répondre : « Si nous vous laissons ce terrain contesté, nous en offririez-vous un autre ? » Les magistrats se turent. Le mauvais vouloir était évident et semblait irréductible. En outre, les Frères Prêcheurs, qui avaient d'abord consenti à la vente d'un jardin attenant à la concession ducale, finirent par s'y refuser, faisant sonner leurs privilèges. En dépit de la grande amitié qu'il témoignait aux jésuites, le duc Hercule conseilla de tout laisser en suspens ¹.

Quand il se rendait en Allemagne avec Laynez, Nadal avait passé deux jours à Bologne (mars). Il était alors question de transférer le collège dans une maison voisine de l'église Saint-André. Les revenus de cette église, appartenaient à la cathédrale; mais l'application de ce bénéfice au collège avait été concédé par Jules III. La mort du pape ayant précédé l'expédition du bref pontifical, tout fut remis en question. Nadal passant là (23-31 août 1555) jugea, vu les difficultés soulevées à Bologne par la cession du bénéfice, qu'il fallait conserver l'ancien domicile, à Sainte-Lucie. Il ne valait pas, loin s'en faut, celui qu'on aurait eu à Saint-André, mais la paix méritait ce sacrifice; et d'ailleurs, les propriétaires des maisons voisines étaient disposés à les vendre pour donner aux Pères le local suffisant pour les classes. Nadal ne voulait pas de construction nouvelle, mais une simple adaptation des maisons achetées. Tandis que les travaux étaient en cours, de maîtres

1. *Cron.*, V, 147; *Ep. Nadal*, I, 328-329.

murs s'écroulèrent; l'architecte fut d'avis qu'il fallait tout abattre pour bâtir à nouveau. Le recteur de Bologne, François Palmio, trouva, auprès des amis du collège, les 700 écus d'or nécessaires pour payer les frais de ces constructions imprévues ¹.

A Gênes, des heurts s'étaient produits entre le recteur Antoine Soldevilla, et le surintendant, Jean-Baptiste Viola. Ignace, saisi de l'affaire par Viola, avait remplacé Soldevilla par Loarte. Celui-ci, d'abord triste en face des difficultés qu'il redoutait, se fit peu à peu une âme courageuse. La situation pourtant n'était guère brillante : l'église du collège avait été prise par la confrérie qui en avait cédé l'usage, la maison était incommode et ruineuse, les ressources, insuffisantes et précaires. L'archevêque Sauli offrait bien une rente annuelle ²; mais tout était encore à régler, lorsque Nadal quitta Gênes, au milieu de décembre 1555.

Partout la question financière était douloureuse. En Allemagne, le roi des Romains et le duc de Bavière rivalisent de zèle, et ils pourvoient, en principe, à la fondation des collèges. L'exécution des promesses a grand peine à suivre. Les jésuites doivent se débattre avec les agents du trésor, qui se plaignent des dettes publiques et allèguent les dépenses que nécessite la préparation de la guerre contre les Turcs ³.

A Barcelone, Nadal avait conclu qu'il fallait « vivre d'aumônes, en ferveur de charité », jusqu'à ce qu'on fût à même d'obtenir les revenus d'une abbaye pour le collège ⁴. A Cordoue, malgré un contrat passé avec la ville, et la bonne volonté de Jean de Cordoue et de son frère Antoine devenu jésuite, beaucoup de rentes demeurent *in spe* ⁵. Le docteur Vergara aide beaucoup le collège d'Alcalá et le P. Villeneuve déploie une grande activité; ce néanmoins, la maison a près de 500 du-

1. *Ibid.*, V, 125-128.

2. *Ep. Nadal*, I, 332, 334-336, 337-339, 340.

3. *Cron.*, V, 254, 256.

4. *Ep. Nadal*, I, 151.

5. *Ibid.*, I, 223.

cats de dettes; le provincial Araoz discute sur une somme de 80.000 maravédís à distraire d'Oñate; l'évêque d'Esquilache ne fournit pas les 200 ducats de pensions qu'il a offerts; le comte de Melito a suspendu ses libéralités; le docteur Vergara n'a pas encore résigné le bénéfice promis ¹. A Salamanque, on a bien du mal à obtenir les 150 ducats annuels alloués par le cardinal de Burgos, Mendoza; le reste des ressources vient d'aumônes aléatoires ². A Compostelle, la générosité du comte de Monterey et de l'archevêque facilitent les choses; mais le difficile est de conserver dans l'action et dans l'enseignement, la liberté, que requièrent les *Constitutions* de l'Ordre ³. Avec le cardinal-infant, don Henri, on éprouvait la même difficulté à Evora ⁴. Avec Domenech à Valence, on était à la fois tenu de près et faiblement pourvu ⁵. A Valladolid, la maison est misérable et l'on ne voit pas qui aidera à la fondation du collège; c'est sur les aumônes que l'on compte à Médina pour bâtir ⁶. A Burgos et à Cuenca, les bienfaiteurs seront empêchés d'aboutir par leur propre famille ⁷. Aussi, délibérant avec Borgia sur les moyens généraux d'assurer aux collèges des ressources sûres, Nadal en vient à proposer ceci : obtenir du roi d'Espagne, sur les abbayes dont il a les nominations, des revenus fixes et perpétuels; autoriser les scolastiques de la Compagnie, tant qu'ils n'ont point fait leurs derniers vœux, à posséder des bénéfices ecclésiastiques, avec la clause d'en laisser les revenus à la disposition des supérieurs ⁸.

Les budgets italiens ne sont pas moins embarrassés, nous l'avons dit.

En revanche, les consciences partout sont riches de vertu.

1. *Ibid.*, I, 236-238.

2. *Ibid.*, I, 256.

3. *Ibid.*, I, 257.

4. *Ibid.*, I, 180.

5. *Ibid.*, I, 168.

6. *Ibid.*, I, 257.

7. *Ibid.*, I, 157.

8. *Ep. Nadal*, I, 231.

L'orage déchaîné en Portugal a laissé, dans une atmosphère purifiée, des hommes résolus à vivre d'une vie intense et parfaite. En Espagne, Araoz a été averti de réfréner son empressement à se mêler d'affaires profanes; pour Estrada qui demandait qu'on lui assurât du temps afin d'étudier après avoir tant prêché, Nadal a réglé ses occupations de provincial, de manière à lui ménager quelques loisirs; Torrès est un modèle de fermeté et d'abnégation¹. A Alcalá, Villanueva autorisait des ardeurs indiscrètes; six heures seulement de sommeil, deux jeûnes par semaine, une heure d'oraison le soir, ajoutée à celle du matin; des visites au Saint Sacrement d'un quart d'heure, après les repas. Sur les avis du commissaire, tout se modère².

En Allemagne, la Compagnie commence à peine. Aux côtés de Canisius, Lanoy, Gouda, Le Jay, il n'y a guère de jeunes religieux. Ils sont 36 à Vienne, quelques recrues sont venues récemment. Tout ce monde a entendu les commentaires de Nadal sur l'Institut et a renouvelé les vœux avec la plus vive joie spirituelle³. Dans tous ces pays où les hérétiques abondent et sont entreprenants, les prêtres peu nombreux et sans vertu, les lectures ont grande importance; les livres détestables des hérétiques sont en toutes les mains. Dans les universités où il est passé, Nadal a brûlé ceux des hérétiques, écarté les suspects⁴. Le roi des Romains et l'évêque de Laybach tenaient beaucoup au chant de la messe et des vêpres à Vienne. Nadal les supprima en principe; on ne chanterait les vêpres que les jours de fête. La messe le dimanche serait chantée par un prêtre séculier, et quelques choristes. Dans le même esprit, il réduisit le temps consacré à l'oraison; une demi-heure le matin et deux examens d'un quart d'heure à midi et le soir; rien de plus⁵.

Dans toutes ces maisons, la spiritualité des *Exercices* et la

1. *Ep. Nadal*, I, 248, 252.

2. *Astrain*, I, 397.

3. *Ep. Nadal*, I, 308, 311-312.

4. *Ibid.*, I, 312.

5. *Ibid.*, I, 312.

formule de l'Institut contenue dans la bulle de Paul III sont l'âme même de la vie religieuse. Ceux des supérieurs qui avaient vécu à Rome quelque temps avaient en outre, pour se conduire, les souvenirs de ce qu'ils avaient vu aux côtés d'Ignace et les réponses qu'ils avaient reçues de lui dans leurs doutes. L'initiative prise par Rodriguès en Portugal, de dresser des règles diverses semble une exception¹. Désormais, il y aura partout un ordre du jour commun, et un statut écrit; les emplois sont définis, les obligations précisées. Plus de pénitences indiscretes, ni de longues prières, comme on faisait à Alcalá et à Gandie; rien de la mollesse, ni de l'indépendance que le faible gouvernement de Rodriguès avait laissé s'introduire en Portugal. L'esprit apostolique est partout enflammé, ainsi que l'esprit d'abnégation et d'obéissance.

Avec la discipline religieuse et les finances, le commissaire ne manqua pas de régler les études. C'est lui qui avait établi, d'après ses souvenirs de Paris, l'ordre des classes à Messine², en 1548. Dans tous les collèges qu'il visita en délégué d'Ignace, il fixa le même ordre. Pour l'Allemagne, il était d'avis qu'il fallait ouvrir des classes pour enseigner aux jeunes enfants à lire et à écrire, afin de les dérober aux prises des maîtres hérétiques; ainsi avait-il fait à Vienne, où le P. Jonas Adler gouvernait joyeusement quatre-vingts bambins; et c'est, dit le visiteur, une « grande consolation de voir ces petits anges arrachés par ce moyen, au démon³ ».

*
* *

Dans les domaines flamands de la monarchie espagnole, les commencements de la Compagnie avaient été marqués, nous l'avons dit, par des contradictions⁴. Là aussi la situation matérielle était incertaine; de même sur le Rhin.

1. Roder., *Ep.*, 822-863.

2. Braunsberger, *Canisii epist.*, I, 288; *Ep.*, Nadal, I, 54.

3. *Ep. Nadal*, I, 311.

4. Sur ces débuts, voir Albert Poncelet, *Hist. de C. de J. dans les anciens Pays-Bas*, I, 44-59, 78-85.

A Louvain, les Pères habitaient une petite maison louée¹. La bonne volonté d'une parente de Canisius, qui voulait fonder un collège à Nimègue, était traversée par son frère; celui-ci entraînait dans l'opposition les échevins; qui y étaient d'ailleurs inclinés par les agissements des religieux déjà établis dans la ville². A Cologne, la faveur du chancelier Gropper, les lettres de recommandation du roi des Romains au Sénat, l'amitié fidèle du prieur de la Chartreuse ne pouvaient vaincre la froide indifférence des gens en place³. Le P. Adriaenssens et ses trois compagnons à Louvain, vivent avec 150 florins de revenu⁴ annuel et quelques maigres aumônes. Le P. Olivier et ses deux compagnons, à Tournai, sont alimentés par les rentes d'un canonicat du P. Quentin Charlart⁵. Au surplus, l'évêque de Cambrai ne veut pas entendre parler de jésuites. Le bruit des oppositions rencontrées à Saragosse s'est répandu dans tous les Pays-Bas⁶. Charles-Quint n'avait pas encore autorisé la Compagnie dans les Flandres et la résignation qu'il venait de faire de tous ces États (25 octobre 1555), en faveur de son fils Philippe, laissait la question à la décision du jeune prince.

Pour traiter cette affaire, Ignace choisit comme négociateur Pierre de Ribadeneyra (1555). Celui-ci avait 29 ans, il était prêtre depuis deux ans, il y avait quinze ans qu'il était entré dans la Compagnie. Il avait étudié à Paris, à Louvain, à Padoue; enseigné au collège de Palerme. Dans ses *Confessions*, il donne à entendre que, rien ne le désignant pour le rôle à lui donné, son unique confiance était dans les sages instructions et les prières d'Ignace⁷.

Ignace avait certainement fixé son choix en septembre. Polanco annonçait alors au P. Kessel un prompt règlement de

1. *Cron.*, V, 274.

2. *Ibid.*, V, 278-279.

3. *Ibid.*, V, 287.

4. *Ibid.*, V, 299.

5. *Ibid.*, V, 318; Albert Poncelet, *op. cit.*, I, 60-74.

6. *Ibid.*, V, 317.

7. Ribad., *Mon.*, I, 59; Albert Poncelet, *op. cit.*, I, 85-108.

l'affaire¹. Le 20, les maisons de Cologne, Tournai et Louvain étaient averties de la mission du commissaire. Lui-même était muni de toutes les patentes nécessaires pour l'accréditer; on y louait l'intégrité de sa vie, sa doctrine et son zèle pour le salut des âmes². Il s'achemina par Bologne, Spire, Cologne, Aix-la-Chapelle, et parvint heureusement à Louvain le 7 décembre. Dans ce voyage de six semaines, les craintes avaient parfois été vives, craintes de l'inconnu et des bandits; mais la Providence avait été bonne; à Cologne, notamment, elle s'était comme incarnée dans la charité des Chartreux et du P. Léonard Kessel qui gouvernait le petit groupe des jésuites de cette ville³.

Dès son arrivée à Louvain, Ribadeneyra fut invité à prêcher en latin aux étudiants de l'Université. Le succès de ces sermons fit du bruit jusqu'à Bruxelles. Le jeune prédicateur prêcha, à la cour, en espagnol, le jour de l'Épiphanie. Le plan d'action tracé par Ignace de Loyola, avant que Ribadeneyra partît de Rome; se déroulait à la lettre. Dieu y aida certainement et Ribadeneyra n'a pas tort de le dire dans ses *Confessions*⁴; mais on voit par ses lettres que lui-même s'est employé, avec le P. Olivier, à mettre ce plan en œuvre⁵.

Le prince Philippe était jeune, nouveau souverain; les oppositions étaient fortes et anciennes⁶; le négociateur inconnu et sans autorité. Heureusement, à Bruxelles, Gomez de Figueroa, duc de Feria, avait à la fois la confiance du prince et un dévouement absolu aux jésuites⁷. Tout s'aplanit. Ribadeneyra vit Ruy Gomez; puis rédigea une belle supplique⁸, qu'il présenta au roi, à Anvers, le 15 février 1556, avec les lettres d'Ignace à S. M. Philippe écouta avec grande attention et promit une

1. *Ep. et instr.*, IX, 587.

2. *Ibid.*, X, 12.

3. *Rib., Mon.*, I, 59-61.

4. *Ibid.*, I, 61.

5. *Ibid.*, I, 125.

6. *Cron.*, II, 15, 219, 294; IV, 281, 286; VI, 436, 456-457.

7. *Ribad., Mon.*, I, 63.

8. *Ep. et instr.*, X, 704-719.

réponse ¹. Elle tarda quelques mois, par suite des résistances de Granville et de Zwichen. Pourtant, selon l'expression de Ribadeneyra, par ce Josué qu'était le duc de Feria, et ce Moïse qu'était Ignace, la difficile bataille fut gagnée ². Les lettres de François de Borgia et des deux filles de Charles-Quint, Jeanne de Portugal et Marie de Hongrie, un nouveau mémoire rédigé en français par le P. Olivier y aidèrent aussi ².

La veille même du jour où Ignace devait mourir, Ribadeneyra comparut devant le président du conseil privé, Viglius van Zwichen, qui avait commission du roi pour décider de l'approbation de la Compagnie dans les Pays-Bas. Le jeune jésuite savait combien ce légiste était pointilleux; mais il avait confiance dans le duc de Feria et le doyen de la Faculté de Théologie, Ruard Tapper, tous deux si favorables. Les conférences durèrent deux jours. Finalement, Zwichen se tint à trois objections : la faculté de prêcher sans être appelé par les évêques et les prêtres renversait la hiérarchie; l'exemption de l'autorité épiscopale exciterait la jalousie des religieux non exempts; assurer des rentes perpétuelles aux collèges était hors du pouvoir du roi, si les villes n'y consentaient. Ribadeneyra convint du troisième point; sur le second et le premier, il expliqua que les jésuites n'avaient pas coutume d'user de leurs privilèges contre la volonté des évêques. Sur quoi, Zwichen convia Ribadeneyra à souper avec lui, en compagnie du doyen Tapper et de l'inquisiteur des Pays-Bas. Tandis que, dans la conversation cordiale de ce repas, tout annonçait une conclusion favorable, Ignace de Loyola était étendu sur son lit d'agonie. Il mourut le lendemain, 31 juillet. Le 8 août, le roi Philippe apostilla la supplique du P. Olivier le 20 août et le 14 octobre, il signa les lettres patentes qui autorisaient la Compagnie dans les Pays-Bas ³.

1. *Cron.*, VI, 441; *Ribad.*, I, 152, 157.

2. *Ribad.*, I, 63; sur l'opposition de Viglius et de Granville et le nouveau mémoire rédigé par le P. Olivier, voir Poncelet, *op. cit.*, I, 93-98, 101-103.

3. *Id.*, I, 180. Albert Poncelet, I, 107-108.

Dans le temps que se débattait cette grave affaire, Ribadeneyra n'a pas perdu de vue son rôle de promulgateur des Constitutions.

Dès le premier jour, le P. Adriani Adrienssens, qui était supérieur des jésuites à Louvain, manifesta ses craintes que le commissaire ne vint tout révolutionner. Ribadeneyra déclara que ses intentions étaient plus pacifiques; il parlerait selon ses commissions; si le supérieur était d'un autre avis que lui, on écrirait à Rome qui déciderait. Décidément ce jeune homme de trente ans était un sage. Adrienssens s'apaisa¹. Mais cet apaisement ne supprimait pas les difficultés intérieures. Il y avait là quatre religieux, dont deux n'avaient aucune direction pour leurs études et dont les deux autres n'avaient aucune notion de l'obéissance. Le supérieur lui-même, homme de zèle, ne savait pas gouverner et entendait le ministère sacerdotal à sa mode². Seul le P. Bernard Olivier avait toutes les qualités d'un bon jésuite, et même d'un provincial³. Il mourut malheureusement, cette année même.

Au début, Ribadeneyra consacra ses efforts à l'affaire de l'approbation de la Compagnie; d'ailleurs, il attendait encore le texte latin de la 3^e partie des Constitutions que Polanco devait lui envoyer. En attendant, il prêche en latin et en espagnol, à l'Université de Louvain; et les auditeurs s'émerveillent au point qu'on lui demande d'imprimer ses sermons et de donner des leçons d'éloquence sacrée aux étudiants en théologie⁴. Plusieurs Espagnols ont grande envie d'entrer dans la Compagnie, entre autres, Diègue de Ledesma, très instruit et qui a déjà des ouvrages prêts pour l'impression⁵.

A Tournai, Ribadeneyra trouve une charmante communauté groupée autour du P. Quentin Charlart. Tous travaillent beaucoup à animer les catholiques. Le besoin était grand de leur

1. *R. Mon.*, I, 129-130.

2. *Ibid.*, I, 131.

3. *Ibid.*, 132, 143.

4. *Ibid.*, I, 172.

5. *Ibid.*, I, 173.

donner quelque courage; tant le nombre et l'audace des hérétiques les avaient intimidés. Grâce au zèle des Pères, la prière et la fréquentation des sacrements sont en honneur. A Tournai comme à Cologne, les Chartreux sont très amis des jésuites¹. Malheureusement, le P. Quentin Charlart qui était avec le P. Olivier, l'âme du groupe tournaisien, mourut le 22 juillet².

Nous n'avons pas toutes les lettres de Ribadeneyra. Par celles qui nous sont parvenues, il semble que sa mission au sujet des *Constitutions* ne réussit pas. Parfois, il dit à Ignace d'une façon vague, qu'il faut attendre l'occasion favorable³; que ceux de Cologne ont reçu de Salmeron toutes les explications désirables; que, personnellement, il ne voit pas ce qu'il peut faire aux Pays-Bas, si ce n'est peut-être prêcher à Louvain⁴. Après la mort du P. Olivier (22 août), à qui il avait donné son suffrage pour la charge de provincial, et en qui il avait si grande confiance, il semble que le commissaire est quelque peu découragé; il regrette de ne pouvoir écrire tout ce qu'il pense⁵. Finalement, la vérité éclate en ces lignes significatives : « Quant aux *Constitutions*, mes ailes se brisent et aussi mon cœur, voyant le peu de disposition qu'il y a ici, pour recevoir et garder les *Constitutions* comme il faudrait; c'est encore à Cologne qu'il y a le plus de bonne volonté⁶. » On comprend alors pourquoi le commissaire soupirait après la venue de Salmeron, espérant sans doute que, par sa présence et son autorité, celui-ci pourrait organiser cette province flamande encore chaotique.

En fait, Salmeron avait été donné pour théologien au cardinal-légat envoyé en Flandre par le pape, afin d'affermir la paix entre l'Espagne et la France. D'après les instructions reçues d'Ignace, Salmeron devait proclamer Olivier provincial,

1. *Ibid.*, I, 176.

2. *Ibid.*, I, 179.

3. *Ibid.*, I, 187.

4. *Ibid.*, I, 188.

5. *Ibid.*, I, 190.

6. *Ibid.*, I, 194.

d'autant que celui-ci avait les voix de tous ses collègues ¹.

La mort d'Olivier, la mort d'Ignace, le rappel de Ribadeneyra à Rome, mirent fin aux tribulations et à la mission du commissaire.

Cependant Nadal était reparti pour l'Espagne. Sa mission consistait surtout à recueillir des ressources pour le collège romain. Son autorité était limitée en Espagne par celle de Borgia, en Portugal par celle de Gonzalès de Camara. Tout en se rendant compte des choses, il ne devait rien faire qu'en accord avec ces deux Pères, en qui Ignace avait la plus entière confiance ². En fait, la correspondance de Nadal jusqu'à la date de la mort d'Ignace, ne contient rien de saillant sur l'Espagne, si ce n'est le désir intense qu'il garde au cœur de travailler, si on l'y emploie, au salut de l'Allemagne ³.

Par tout le récit qu'on vient de lire, on se rend compte que, jusqu'à la fin, Ignace demeure l'âme vivante de son Ordre. Il a beau déléguer son autorité dans sa plénitude à des hommes de sa confiance, Ribadeneyra, Nadal lui-même n'agissent que dans les limites de leur mandat; s'ils ont des plans d'action, ils les soumettent humblement et se rangent aux décisions reçues de Rome.

Quant à la Compagnie de Jésus, elle est, suivant les lieux et les hommes, plus ou moins exactement dans la ligne tracée par le fondateur; mais en général, la bonne volonté est grande partout. Pendant treize ou quatorze ans, l'Ordre a vécu sur la formule de 1540, laquelle laisse beaucoup à déterminer. Ignace a suppléé à cette indétermination par des décisions particulières, multipliées selon les besoins. A mesure que le nombre a augmenté, et que les entreprises apostoliques se sont étendues, la difficulté est apparue plus grande de réduire à l'unité un si grand corps. Le texte du code rédigé par Ignace, les commentaires que Nadal en a faits ont enfin rendu partout présente, nette et efficace, la pensée du fondateur.

1. *Ep. et instr.*, XI, 422, 426, 552, 569.

2. *Ibid.*, X, 14, 16, 19.

3. *Ep. Nadal*, I, 344.

Seule en Europe, la France n'a pas reçu la visite de Nadal, Les jésuites y sont peu nombreux et dans une position légale que le Parlement supporte mal. Ce n'est qu'après la mort d'Ignace, que Laynez et Nadal régleront à Paris toutes choses.

Les religieux dispersés dans les missions lointaines ne connaîtront les Constitutions que plus tard encore. Les lettres, comme les hommes, voyagent lentement et avec péril de se perdre. Vers ces terres nouvelles, dans cet isolement, aux prises avec des difficultés que l'Europe ne connaît pas, ces courageux ouvriers de l'Évangile vivent de la forte spiritualité des *Exercices*, et de « cette loi intérieure d'amour que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les cœurs » généreux et droits. L'exemple des chefs achève cet entraînement à l'héroïsme.

Avant d'affronter la dure mission d'Éthiopie dont il sera patriarche, Jean Nuñez s'est dévoué pendant six années, au Maroc, au rachat des chrétiens réduits en esclavage par les musulmans ¹. Georges Vaz est mort des fatigues endurées dans les terres dévorantes du Congo. Et si Jacques Diaz et Christophe Ribeyra ont agi en trafiquants plus qu'en missionnaires, Corneille Gomez et Fructueux Noghera se montrèrent supérieurs à toutes les faiblesses humaines ².

Au Brésil, la pénétration portugaise était plus grande; les missionnaires y pouvaient être plus nombreux et plus actifs. Qu'il s'agît d'évangéliser les Portugais ou de braver les anthropophages, le P. Emmanüel de Nobrega était le premier, au travail, au danger, à la prière; dans l'âme de cet apôtre se rejoignaient les ambitions conquérantes des gentilshommes de sa race et le zèle ardent d'un Xavier. Quand Ignace, en 1553, le nomma provincial du Brésil, il ne fit que consacrer par un titre une supériorité que Nobrega tenait déjà de son intelligence et de sa vertu. Ce grand homme était digne de commander à des vaillants tels que Antoine Correa et Jean de

1. *Cron.*, II, 379; III, 442-448; IV, 567-571.

2. *Ibid.*, II, 385; III, 447-455; IV, 601-610, 611-632.

Souza qui, vers la Noël de 1554, succombèrent sous les flèches des sauvages brésiliens ¹.

Dans les Indes, dès 1549, Antoine Crininali avait arrosé de son sang la terre du Cap Comorin ². En 1552, François de Xavier, avant de mourir, s'était désigné comme successeur, dans sa charge de provincial, Gaspard Barzée, et, à son défaut, Emmanuel de Morales. Morales mourut épuisé de travaux, deux mois avant celui qu'il devait remplacer. Il avait porté l'évangile à Ceylan; quand il revint à Goa, en 1553, ce fut pour y reprendre, sans se ménager, le fardeau des prédications et des confessions, sous lequel il tomba écrasé ³. Barzée était l'éloquence même; ses sermons, qu'il multipliait sans repos, remuaient et changeaient les âmes; il semblait n'avoir point de corps et trouver un délassement ou un redoublement d'activité. Le 6 octobre 1553, tandis qu'il expliquait à la cathédrale de Goa, l'évangile du dimanche, il ne put achever son discours; transporté au collège, il ne tarda guère à rendre le dernier soupir, le jour de saint Luc, évangéliste ⁴. Avant sa fin, il fit avertir le P. Melchior Nuñez qu'il serait provincial, à sa place, selon le vœu de Xavier. Arrivé à Goa, après le trépas de Barzée, Nuñez, sur les conseils les plus autorisés, partit pour le Japon ⁵. Contrarié par les vents et par les hommes, ce voyage, qui dura plus de deux années, eut ses récompenses divines : Nuñez eut le bonheur de voir à San Choan, la tombe de Xavier ⁶. Le premier de tous les jésuites, il pénétra en Chine et séjourna quelque temps à Canton ⁷; sa course vers le Japon (qu'il finit par atteindre), lui fournit au moins la joie de savoir l'héroïsme du P. Côme de Torrès, au milieu de la chrétienté dévastée de Bungo ⁸. Désavoué par Ignace pour s'être jeté si

1. *Ibid.*, IV, 631.

2. *Ibid.*, I, 469.

3. *Ibid.*, III, 487.

4. *Ibid.*, III, 485-486.

5. *Ibid.*, IV, 650.

6. *Ibid.*, V, 715.

7. *Ibid.*, V, 716-718.

8. *Ibid.*, VI, 823.

loin de sa province au premier jour de sa charge¹, il n'en avait pas moins montré, au milieu de difficultés imprévues, une patience, une confiance en Dieu, une ardeur au bien, un esprit évangélique, dignes de son frère le saint patriarche d'Éthiopie. Gonzalve de Silveyra, qu'Ignace envoya aux Indes, comme provincial¹, en 1556, s'était déjà signalé à Lisbonne comme un homme de gouvernement².

Tels sont les chefs de ces expéditions apostoliques dont le récit, colporté en Europe dans toutes les maisons de l'Ordre, excite dans les noviciats une rivalité sainte, édifie les amis de la Compagnie, réjouit l'âme d'Ignace, et apporte aux papes le sentiment d'une revanche contre les conquêtes protestantes.

1. *Ep. et instr.*, XII, 512.

2. *Ibid.*, VI, 828.

CHAPITRE XX

LE GOUVERNEMENT DU FONDATEUR

(1540-1556).

Après l'approbation accordée par Paul III en 1540, le développement de l'Ordre fut extrêmement rapide. Deux ans s'écoulaient et déjà la Compagnie de Jésus est fixée à Rome, à Padoue, à Paris, à Lisbonne et à Goa. En 1549, trois provinces sont établies; celle d'Espagne sous le gouvernement d'Antoine Araoz, celle du Portugal avec Simon Rodriguès pour chef, celle des Indes que régit François de Xavier; l'Ordre compte 20 maisons. Il en a 25 en 1550, 27 en 1551, 40 en 1552, 45 en 1553, 50 en 1554, 61 en 1555. Quand Ignace mourra en 1556, il laissera 76 maisons groupées en 12 provinces, un millier de religieux répandus à travers l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, l'Espagne, le Portugal, le Brésil, le Japon, les Indes et jusque sur les routes de l'Éthiopie¹.

Sur cette armée de conquérants évangéliques, quelle est l'action du chef? Elle est puissante et constante.

De 1540 à 1556, beaucoup de ceux qui frappent à la porte de la Compagnie de Jésus voient leur chef de leurs yeux; beaucoup, s'ils ne sont pas admis par lui, passent par Rome, avant ou après leurs études achevées. Pour eux, c'est un bonheur très doux et un bienfait sans prix; c'est, pour lui, un moyen efficace d'inculquer fortement à toutes les traditions par où s'assure la perpétuité des familles fidèles à leurs origines, et de connaître personnellement les hommes.

D'ailleurs Ignace estime qu'un supérieur ne saurait mieux

1. *Cron.*, I, 97, 168, 208, 360; II, 5; 162, 419; III, 5; IV, 5; V, 5; VI, 41-43.

faire que d'imiter la Providence, laquelle continue sans interruption l'action créatrice de qui l'univers tient l'existence, le mouvement et la vie. Par les *Exercices spirituels*, et la formule de l'Institut insérée dans la bulle de Paul III, il met au cœur de tous les siens des sentiments profonds et dominateurs, un amour ardent de Jésus-Christ et des âmes, qui les pousse à affronter tous les travaux, toutes les contradictions, toutes les souffrances, avec la plus généreuse allégresse. Par une correspondance qui ne cesse pas, il maintient les bonnes volontés, règle la vie domestique, dirige le zèle. Et lorsque les *Constitutions*, enfin achevées (1547-1550), ont été approuvées en une sorte de chapitre tenu à Rome (septembre 1550-février 1551), ayant devant les yeux, dans toute sa netteté, l'idéal apostolique, ascétique et administratif de son Ordre, Ignace met à le réaliser l'énergie de volonté qui lui est propre; il exerce le gouvernement avec cette âme grande et forte qu'il souhaite au général dans les *Constitutions*.



C'est une de ses maximes que la vive confiance en Dieu doit s'allier merveilleusement au calcul des chances humaines, requises pour assurer le succès des entreprises apostoliques. Dans ce calcul, il mettait avant tout le choix et la formation des religieux de son Ordre.

Au début, il ne se montra pas très difficile dans le recrutement. Il est remarquable que, dans une lettre de 1542, il prévoit, sur 60 jeunes religieux, un déchet de 40, dû à la mort, à la maladie, et surtout à l'inconstance¹. A mesure que son gouvernement se prolonge, le fondateur devient plus rigoureux dans ses exigences; à la fin, il disait que s'il existait pour lui une raison de désirer vivre encore, ce serait peut-être pour rejeter impitoyablement de la Compagnie, tous ceux qui n'y étaient pas aptes². En 1555, il renvoya du collège romain,

1. *Ep. et instr.*, I, 208.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 444.

jusqu'à 11 ou 12 scolastiques, parmi lesquels le fils du duc de Bivona. La même année, il se sépara aussi de don Théotónio, frère du duc de Bragance. Le jeune prince était entré dans la Compagnie en 1547. Fervent, mortifié, il fut au début l'édification de tout le noviciat. Quand vint la crise provoquée par l'affaire de Rodriguès, il s'entêta, révolté qu'on eût enlevé de Lisbonne un pareil homme. Un séjour à Alcalá, le voyage de Rome ne changèrent rien à cette humeur obstinée. Ignace perdit son temps à médicamenter ce malade orgueilleux; ni sa patience, ni sa fermeté ne purent plier cette tête dure. A la fin, fatigué des rigueurs de la discipline religieuse, Théotónio demanda à sortir de l'Ordre¹. Ignace pria l'ambassadeur de Portugal d'en informer Jean III, et il écrivit au duc de Bragance, frère du religieux infidèle :

« Votre Seigneurie Illustrissime peut en être assurée, nous
« avons eu ici un très spécial désir, et nous avons en consé-
« quence pris les moyens qui ont paru les meilleurs, pour
« que don Théotónio trouvât la paix et se réglât comme il
« convient à un véritable religieux et serviteur de Dieu;
« d'autant que son sang même l'obligeait à se signaler plus
« qu'un autre en tout ce qui est de notre institut, s'il voulait
« y rester. Mais, après avoir tenté tout ce que Dieu Notre-Sei-
« gneur nous donnait de connaître, nous n'avons pas réussi
« à ce que nous prétendions. Il ne nous reste plus qu'à prier
« la divine bonté, afin que par un autre chemin don Théo-
« tonio règle sa vie au service du Seigneur². »

Mandant la pénible nouvelle à Doña Isabel, femme du duc de Bragance, Ignace ajoutait :

« Quel que soit l'état qu'embrasse don Théotónio, la Com-
« pagnie et moi l'aimerons toujours, et par nos prières et tous
« autres moyens en notre pouvoir, nous tâcherons de l'aider à
« servir Dieu Notre-Seigneur et à sauver son âme. La charité
« nous y porte; ainsi que le temps et la peine que jusqu'ici

1. *Cron.*, VI, 742, 750. *Ep. et instr.*, IX, 545, 546; *Cartay*, III, 164, 165.

2. *Ep. et instr.*, IX, 547, 548.

« nous lui avons consacrés, bien que nous ne sachions à quel
« prix il estime tout cela. Nous y sommes obligés aussi par le
« désir que nous avons tous, dans le Seigneur, de servir V. A.
« et le seigneur duc ¹. »

Avant d'en venir à l'extrême parti du renvoi, Ignace avait coutume de consulter autour de lui, de raisonner l'intéressé, de prier beaucoup le Seigneur; une fois la résolution arrêtée, rien ne l'ébranlait; sauf à mettre dans l'exécution toute la courtoisie, la délicatesse et la discrétion d'une âme naturellement noble. Ainsi voulait-il que, loin de lui, fissent tous les supérieurs. Quoiqu'il approuve Kessel, Laynez, Torrès, Xavier, des renvois qu'ils ont faits, il ne se console pas du départ forcé de ceux qui, par ailleurs, avaient l'étoffe d'un bon jésuite; il permet que ceux-là lui soient envoyés à Rome pour tenter une nouvelle épreuve; et s'il s'en sépare, il ne les relève pas de leurs vœux, dans l'espoir que le remords les ramènera dans le devoir ².

Pour déterminer son choix dans l'admission des candidats, il regardait à trois choses : une conscience ferme, une intelligence nette, un corps vigoureux avec quelque chose d'avenant. Chez ceux qui étaient aptes à l'étude, il cherchait plutôt l'activité et la facilité pour traiter avec le prochain que l'acuité d'esprit ³. Un savant perdu dans ses livres et un chrétien enfermé dans l'unique soin de son salut, lui paraissaient également impropres à un Ordre essentiellement apostolique. Il tenait grand compte des forces physiques, surtout pour les jeunes; s'il s'agissait d'hommes déjà formés, de grande valeur intellectuelle, ou d'un esprit de conduite remarquable, il était moins regardant; ceux-là, pensait-il, valent même s'ils sont à moitié morts ⁴.

Les candidats une fois admis, il veillait sur eux avec une grande tendresse et une providence très avertie. S'ils étaient

1. *Ibid.*, IX, 549.

2. *Ep. et instr.*, IV, 450, 564; VI, 89, 215; VII, 161.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 445.

4. *Ibid.*, I, 445.

malades, il n'épargnait rien pour les soigner. Il aurait rougi d'envoyer à l'hôpital, même un novice de quelques jours et sans instruction; ceux qui ont tout laissé pour suivre le Seigneur lui paraissaient mériter toutes les dépenses. A la fin de sa vie, lorsqu'il était déjà déchargé d'une part de son fardeau de général, il voulut garder le gouvernement de l'infirmerie. Quoique très soucieux de la pauvreté, de ses exigences, de ses rigueurs même, il n'aimait pas, et il reprenait, les ministres ou les procureurs, étroits dans leurs vues et plaignant leur bourse ¹.

Les âmes tentées avaient en lui un médecin admirable, sagace en ses observations, fertile en ressources, heureux et varié dans ses ordonnances, et d'un dévouement à toute épreuve ². Avec ses conseils, il donnait des veilles saintes, des prières prolongées, des jeûnes; le cas échéant, il racontait sa vie, pour éclairer l'esprit obscurci et soutenir le cœur défaillant des religieux en détresse. Combien sa main adroite et forte en a retenus dans leur vocation, alors que, le diable aidant, ils allaient la délaissier pour revenir au monde.

Sa discrétion dans le gouvernement était sans pareille. Il tenait en principe que les règlements sont indispensables dans une communauté. Il en fit de bonne heure, pour les Iniguistes, même avant de savoir si jamais il fonderait un Ordre religieux. Mais jamais homme ne fut moins persuadé que lui, que les règlements suffisent à tout. Appliqués mécaniquement, ils entravent la vie qu'ils devraient développer. Gouverneur éminent, Ignace de Loyola apportait, dans son action de chef, un discernement rare. On aurait dit que son regard percevait, au dedans des âmes, les ressorts cachés de leurs mouvements. De cette connaissance exacte du naturel propre ou de l'état d'âme actuel de chacun, il déduisait comment se conduire, avec une fermeté et une souplesse incomparables ³.

Pour les coadjuteurs temporels, il n'était pas ami d'une instruction développée, craignant avec raison que la vanité du

1. *Ibid.*, I, 167, 170, 258, 368, 419, 451.

2. *Ibid.*, I, 157, 173, 193, 294.

3. *Ibid.*, I, 203-205, 253, 397, 425.

savoir ne les détournât des humbles occupations domestiques ¹. Tout en désirant vivement que les prêtres de son Ordre fussent instruits, il découvrit, par l'expérience des premières années de son gouvernement, que des hommes d'un savoir ordinaire pouvaient être des ouvriers apostoliques puissants en paroles et en œuvres; et de là vint l'idée de créer dans la Compagnie la catégorie des coadjuteurs spirituels. Il demeura néanmoins toujours persuadé que, toutes choses égales d'ailleurs, la sûreté et l'étendue des connaissances étaient indispensables pour donner à un apôtre accès et crédit auprès des élites ². De là le soin apporté à la formation intellectuelle des siens.

Le cas de Ribadeneyra est typique. Laynez et Le Jay, en 1547, auraient voulu que ce jeune homme de 21 ans abordât vite les études théologiques, à Padoue; à quoi bon traîner à étudier les langues anciennes; à force de fréquenter les classiques, on en vient à être rebuté par les philosophes et les théologiens; le langage barbare des commentateurs d'Aristote et de Peirre Lombard déconcerte et irrite; habitué au charme des mots, on s'écarte des choses austères et difficiles; et par suite on se dégoûte des sciences sacrées pourtant si indispensables. Polanco répond par une lettre qui est un traité. Ignace veut que l'on connaisse les langues, la latine surtout, au point d'en être maître. Vu sa prudence, cette raison devrait suffire; d'autant que Dieu doit l'aider à bien gouverner son Ordre. Au surplus, il est d'expérience que si l'étude des langues n'est pas poussée à fond dans les jeunes années, elle est impossible dans la suite; Polanco le sait par sa propre histoire; il a su si peu d'hébreu qu'il n'a eu aucune peine à l'oublier; il a possédé davantage le grec; mais jamais assez pour lire facilement n'importe quel texte; à plusieurs reprises il s'est remis à travailler; rien n'a abouti. D'une manière générale, les langues sont utiles pour entendre l'Écriture; les

1. *Ibid.*, I, 316.

2. *Ep. et insr.*, I, 444.

humanités indispensables pour savoir exposer la doctrine; la Compagnie vit dans un temps où les lettres humaines sont en faveur; elle s'emploie en des contrées diverses, par toute l'Europe où le latin est la seule langue commune aux gens cultivés. Ces raisons sont décisives. Quant à l'inconvénient d'un certain humanisme, qui enchanterait l'esprit au point de le rendre frivole et incapable de sérieux travaux, trois choses y remédieront dans la Compagnie : la pureté d'intention des jeunes religieux dans leurs études; le gouvernement des supérieurs, et la grâce de Dieu qui ne saurait manquer aux âmes droites et dociles.

Par-dessus ces fondements des langues anciennes, on pourra construire un édifice de connaissances philosophiques, théologiques, scripturaires et patristiques. Après tout, le savoir scolastique n'est pas une fin en soi; qui n'étudie pas pour aider le prochain, se dérobe à la fin principale de l'étude. Et n'est-il pas évident, par l'expérience, que, faute du don d'exposer leurs pensées, des docteurs, malgré leur science universelle, sont inutiles aux âmes? Ainsi raisonne Polanco, dans cette lettre à Laynez¹. Le cas de Ribadeneyra est débordé; c'est en thèse générale que le secrétaire du général envisage les études d'un homme de la Compagnie. Et il est certain qu'il abonde dans le sens de son chef.

Ignace veut aussi que les jeunes religieux s'exercent à la prédication; à Rome, ils prêchent tous les jours pendant le souper.

Ces études sont épuisantes pour qui s'y livre avec ardeur. Ignace ne veut point que des pénitences ou des veilles indiscreètes enlèvent aux jeunes religieux les forces nécessaires au travail de l'esprit. Il s'oppose, avec la même fermeté, aux exercices de piété multipliés et prolongés. Certes, il est partisan de la ferveur et de la perfection. Avec quels accents il y exhorte les étudiants de Coïmbre dans sa lettre du 7 mai 1547. Il ne faut pas que les explorateurs, les commerçants, les soldats les

1. *Ep. et instr.*, I, 519-526.

plus hardis du roi de Portugal les devancent et leur fassent honte; en montrant pour les richesses et les honneurs périssables d'ici-bas, une ambition plus grande que la leur pour les biens éternels. Qu'ils s'animent à la vaillance! La joie de leurs âmes, le service de Dieu, les services apostoliques de plus tard en seront assurés. Malgré tout, la discrétion doit tout régler : sans quoi les forces s'épuisent, et l'âme se relâche. Une fidèle obéissance aux supérieurs en ce qui concerne la vie spirituelle aidera à atteindre le juste équilibre du devoir. D'ailleurs, rien ne procure présentement la gloire de Dieu et ne prépare la vie apostolique à venir comme les études ardentes faites pour l'amour de Dieu ¹.

En 1548, Ignace apprend qu'à Valence et à Gandie, on donne deux heures à l'oraison; quelques-uns vont jusqu'à huit heures; il mande aussitôt au provincial Araoz, de couper court en persuadant aux illusionnés d'abandonner leur erreur, et en les intimidant au besoin par voie d'autorité; en vue de quoi, il le munit de solennelles lettres de commission, lui conférant tout pouvoir de réformer et supprimer ce qui lui paraîtrait peu conforme à l'esprit de la Compagnie ². Au surplus, qu'Araoz lui-même donne l'exemple de la discrétion, en réduisant à une seule les trois heures qu'il a coutume de consacrer à la prière ³. Comme il compte qu'Araoz agira, Ignace écrit à Oviédo, recteur de Gandie, moins catégoriquement, mais il lui inculque avec force la nécessité, les motifs et les conditions d'une parfaite obéissance ⁴.

Deux ans après (1551), Antoine Brandao, qui avait accompagné Simon Rodriguès à Rome, soumet quelques doutes sur la vie spirituelle. Par exemple, ceux qui vaquent aux études doivent-ils dire la messe tous les jours; combien de temps doivent-ils donner à la prière; et quel est le genre de médita-

1. *Ep. et instr.*, I, 496-510.

2. *Ibid.*, II, 46.

3. *Ibid.*, II, 47.

4. *Ibid.*, II, 54-65. Dans cette lettre de 1548 se trouvent déjà presque tous les passages caractéristiques de la lettre de 1553 sur l'obéissance.

tion qui convient davantage à leur état ? On lui répond point par point. Sauf désir ou ordre du supérieur, exigence du bien commun ou motif de grande dévotion, qu'il dise la messe le dimanche et les jours de fête et deux autres fois au cours de la semaine. Quant à la prière, les scolastiques qui ne seront pas prêtres y consacreront une heure, durant laquelle ils feront les deux examens de conscience journaliers, réciteront les heures de Notre-Dame, ou d'autres prières vocales, ou méditeront, comme le supérieur le jugera bon; les scolastiques prêtres se contenteront de la messe, du bréviaire et des deux examens de conscience; à quoi ils pourront ajouter une demi-heure d'oraison, si une grande dévotion les y pousse¹. Pour quiconque vaque à l'étude, d'office, le travail mental est le principal devoir; et le temps manque pour la prière. Mais que les scolastiques « s'exercent à chercher la présence de Dieu en toutes choses... sa divine Majesté est partout *praesentia*, *potentia* et *essentia*. Cette manière de méditer est plus facile que l'élévation de l'âme aux choses divines abstraites... et elle prépare à de grandes visites du Seigneur même dans une courte prière. En outre, on peut s'exercer à offrir à Dieu ses études et le travail qu'elles coûtent; considérant qu'on s'y livre pour l'amour de lui, et sans tenir compte de ses goûts; en vue de servir en quelque chose la divine Majesté et d'être utile aux âmes pour lesquelles le Christ est mort. Et ce double exercice pourrait être matière d'examen². »

Dans la correspondance du général de la Compagnie, il y a d'autres traces encore de la vigilance avec laquelle il rappelle, jusqu'à la mort, la nécessité de subordonner la durée de la prière aux exigences de l'étude ou du travail apostolique³. Nous n'ajouterons qu'un seul fait très significatif; il vise l'oraison des jésuites en général; il est une preuve nouvelle que les religieux formés selon son esprit doivent trouver, dans

1. *Ibid.*, III, 508-509.

2. *Ibid.*, III, 510. Dans une lettre au Père Fernandez (III, 500), Ignace renvoie à ces réponses données à Brandao.

3. *Ibid.*, IV, 180, 280, 610; V, 79, 80; XI, 48.

les travaux entrepris par amour de Dieu et par obéissance, autant de dévotion que dans la prière ¹.

En Espagne, Nadal, en 1553, rencontra des religieux qui se plaignaient de n'avoir qu'une heure de prière par jour; ils en voulaient davantage; et Nadal était assez de leur avis. Lorsqu'en novembre 1554, il revint à Rome, il fit part de ses décisions sur ce point. C'était le jour de sainte Cécile et Gonzalès était présent; il nous a laissé un croquis de la scène. Ignace était au lit. Nadal en terminant son exposé émit l'avis qu'au moins en cette province, désireuse de plus longue oraison, on laissât la liberté de prier plus longuement. Ignace marqua un vif déplaisir; son visage et ses paroles s'enflammèrent et il réprimanda sévèrement Nadal. Et Gonzalès admirait tout ensemble la véhémence du chef et la patience très humble du soldat grondé qui ne disait mot. Par manière de conclusion, Ignace dit : « A un homme véritablement mortifié, un quart d'heure suffit pour s'unir à Dieu dans l'oraison. » Et peut-être ajouta-t-il alors une autre réflexion, qui en tout cas lui était familière, « sur cent personnes faisant profession de haute oraison, quatre-vingt-dix au moins sont dans l'illusion ². »

Dans cet éclat nous retrouvons l'homme des *Exercices spirituels*, en ce qu'ils ont de plus caractéristique. Pour Ignace de Loyola, l'*abneget semetipsum* tombé des lèvres adorables du Christ est la condition de la perfection chrétienne. Tant qu'il n'en a point persuadé chacun des siens, il pense n'avoir rien fait pour la durée et la puissance apostolique de son Ordre. De toutes ses leçons, celle-là est une des plus essentielles, des plus répétées, des plus impérieuses. A ceux qui savent se vaincre le secret de toute vertu est assuré; car le recul devant la peine est la raison pour laquelle les hommes sont incapables de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de dévouement aux autres, d'union à Dieu, et d'observance régulière. Dans cette maison professe de Rome où les siens vivent sous son regard, il faut

1. *Ibid.*, III, 502; *Scr. de S. Ign.*, I, 447.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 250, 278.

pratiquer sans se lasser, le renoncement à soi-même; et pour y entraîner les plus novices, il n'hésite pas à mortifier publiquement les hommes les plus éminents et les plus chers, un Laynez, un Nadal, un Polanco. A l'aide de leurs exemples, il inculque journellement le *vince te ipsum* des *Exercices*, et il prépare, par cette abnégation à la suite et pour l'amour du Christ, les invincibles apôtres dont l'Église a besoin ¹.

Par une conception hardie, il veut que chacun aide à la sanctification de ses compagnons; et il provoque la correction fraternelle, même par l'intermédiaire du supérieur secrètement averti. On a appelé cela de l'espionnage, de la délation; c'est travestir grossièrement la pensée du fondateur. Son système suppose, chez celui qui dénonce et chez le supérieur qui reçoit la confiance, la plus haute et pure intention; rien de l'envie, de la jalousie, de la rancune, du désir et du plaisir de nuire, qui enveniment les basses délations. Et puis, dans l'usage qu'Ignace fait des secrets reçus, quelle admirable prudence! Son premier mouvement est de ne rien croire de ce qu'on lui dit de défavorable à autrui, même si c'est un homme aussi autorisé que Polanco qui parle; il oblige celui qui lui signale un délinquant à énoncer par écrit le délit sous la garantie de sa signature, et il confronte les deux intéressés. Il connaît trop l'humaine faiblesse pour ignorer combien les hommes sont faciles à juger, à parler, à dépasser, en leurs paroles et en leurs jugements, la réalité des faits. Par le contrôle sévère auquel il soumet les rapports, il sauvegarde les droits de la vérité et de la justice, tout en laissant à chacun le mérite de faire bon marché de cette réputation, à laquelle les hommes sont attachés si fortement ². D'ailleurs il ne tolère point qu'on parle publiquement des défauts d'autrui; lui-même donne l'exemple de la déférence à l'égard de tous ³. Dans cette atmosphère de charité fraternelle, le droit qu'il confère à chacun de révéler au supérieur les manquements du voisin

1. *Ibid.*, I, 274, 278, 369, 425.

2. *Ibid.*, I, 321, 322, 389.

3. *Ibid.*, I, 197.

est libéré, en son exercice, de ce qu'il pourrait avoir de dangereux. Il reste le profit certain qu'un homme retirera toujours du fait qu'il accepte, avec humilité, le contrôle d'un ami désireux de sa perfection.

C'est dans le même esprit qu'il impose à ses religieux le compte de conscience; et que, selon l'opinion de saint Thomas, admise alors, pour renvoyer de l'Ordre un sujet indigne il a parfois, sauf les précautions exigées pour garantir l'honneur de l'intéressé, usé des secrets appris par la confession¹. A la base de ce système, il y a le pacte par lequel tout candidat à la Compagnie accepte, comme loi première de sa vie, l'abnégation la plus complète. Sans ce renoncement généreux, le fondateur ne croyait pas possible cette perfection d'obéissance et de dévouement, qui seule fait des coopérateurs de la Rédemption, efficaces jusqu'au prodige.

Que si l'amour-propre meurtri souffre, Ignace s'en applaudit, à la condition que la meurtrissure soit acceptée pour l'amour de Dieu. Il entend que cette énergique contrainte, imposée à la nature dérégulée, n'engendre point de mélancolie. Son visage à lui, qui est le plus renoncé des hommes, respire la paix; il veut que ses fils portent, dans leur âme et sur leurs lèvres, cette joie des vainqueurs. Dans cette généreuse allégresse d'un cœur tout à Dieu, et qui abandonne à ce Père très bon, son destin, sa santé, et l'emploi de ses forces, sans autre désir que celui de peiner pour étendre son règne, Ignace met l'idéal des jeunes hommes qu'il a rassemblés autour de lui, pour faire avec eux la Compagnie de Jésus.



Il s'est expliqué sur la vertu de chasteté par une seule phrase, qui dit tout, en exhortant les siens à « imiter la pureté des anges ». Sur ce point, sa vigilance est toujours en éveil, ses précautions nombreuses, sa décision rapide et vigoureuse.

1. *Ibid.*, I, 331. S. Th., *Suppl.*, q. 11, a. 1, ad 3.

Pour rien au monde, il n'eût voulu garder, dans la Compagnie, un religieux coupable d'une faute grave contre la pureté, ou même un suspect. Telle est la ligne de conduite que Polanco, de sa part, indique à Pelletier qui l'avait interrogé¹. Et les faits montrent que de telles exigences n'étaient pas uniquement théoriques. En voici un. Il y avait, à la maison professe de Rome, un frère infirmier humble, patient, charitable, et dont on était tellement sûr qu'il arriva qu'on l'envoya chez un bienfaiteur de la Compagnie, pour le soigner dans une maladie. Un jour en lavant les pieds à un malade de la maison, cet infirmier modèle se permit de porter les mains un peu haut. Ignace l'apprenant commanda de le chasser sans délai. Laynez, Madrid, Polanco, intercédèrent. Lui, maintint sa décision. Sur leurs instances, il finit par céder, mais il imposa au délinquant, un pèlerinage de 400 lieues; au bout de quoi, si sa conduite était exemplaire, on pourrait le recevoir dans une autre maison de la Compagnie que la romaine². Au milieu de la corruption des mœurs dont souffrait l'Église, Ignace de Loyola voulait que les siens apparussent comme des anges. Ce rayonnement d'une pureté sans tache lui semblait, très justement, l'indispensable condition de l'apostolat, en même temps que la preuve de l'attachement du cœur aux volontés divines.

Nous l'avons dit, en comparaison des Ordres religieux anciens, la conception qu'Ignace avait du vœu de pauvreté est particulière. Mais, dans la pratique du détachement des biens de ce monde, il entendait que l'intégrité des jésuites ne le cédât à aucune autre. Rien en propre, rien de luxueux, bon visage au dénûment; telles sont, en trois mots, les consignes qu'il répète sans se lasser. Qu'on voyage à pied, le plus possible. Que, dans le besoin, on ne rougisser pas de demander l'aumône pour l'amour de Dieu³.

Pour éviter même l'apparence de l'esprit de lucre, Ignace

1. *Ep. et instr.*, V, 291.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 181.

3. *Ep. et instr.*, IV, 501.

refusa longtemps de se mêler de la renonciation des biens imposés par leurs vœux à ses religieux; il fallut l'évidence d'un devoir de sa charge, et la nécessité d'une répartition plus raisonnable des ressources qui s'offraient, pour l'amener à intervenir; et encore cette intervention consiste-t-elle surtout à maintenir la liberté et l'esprit surnaturel des siens, dans la donation qu'ils faisaient de leur légitime. Dans le même esprit, il interdit au procureur de la maison professe de demander l'aumône au pape, ou aux amis de l'Ordre¹. A plus forte raison lui défend-il de traîner devant les tribunaux un voisin fâcheux, pour le contraindre à ouvrir une fenêtre dans un mur mitoyen; il préfère pâtir, pendant huit années, les inconvénients d'un réfectoire obscur; les pauvres n'ont pas de quoi soutenir les frais d'un procès². Quand le P. Martin de Santa Cruz arrive à Rome, en 1548, pour traiter, avec le Saint-Siège, de quelques affaires temporelles du collège de Coïmbre, Ignace refuse de le loger à la maison professe; tant il a horreur d'avoir même l'air de se mêler d'affaires d'argent³.

S'il consent à ce que Canisius prenne pendant un an l'administration de l'évêché de Vienne, il ne manque pas de veiller jalousement à ce que l'administrateur demeure un pauvre religieux : défense de toucher directement les revenus de la mense épiscopale, d'en employer un sou aux besoins de la Compagnie; ordre de dépenser en œuvres pies tout ce qui n'était pas nécessaire à l'entretien personnel; dans l'établissement de ce budget personnel, s'en tenir à ce qui sera décidé, en consultation, par les P. Lanoy et Gouda, qui habitent Vienne; et soumettre à l'approbation du général le *modus vivendi* adopté⁴. Canisius avait un sens trop évangélique pour s'oublier à prendre un train de prince-évêque; mais si, par aventure, il avait eu cette tentation, la vigilance d'Ignace l'y aurait arraché dès le premier moment.

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 413.

2. *Ibid.*, I, 414.

3. *Cron.*, I, 211.

4. *Ep. et instr.*, VIII, 119.

Il arriva un jour au P. Ponce Cogordan de raconter à table qu'un cardinal, chez lequel il avait dîné peu auparavant, avait régalé de lamproie ses invités. « Vous paraît-il juste, reprit Ignace, que vous mangiez des lamproies, pendant que vos frères mangent des sardines ? Vous achèterez des lamproies pour tous vos frères. » Par cette saillie, le général voulait donner une leçon à la parcimonie habituelle de Cogordan ¹. Mais il eût été très fâché que le procureur, réagissant contre sa nature, se fût préoccupé d'organiser des menus ordinairement somptueux. Une fois, quelques Pères de la maison professe reçurent, pour tout plat, deux ou trois œufs par convive ; après quoi on leur apporta quelques cure-dents couverts de feuilles de sauge. « On nous offre de quoi nettoyer nos dents, observa plaisamment l'un des Pères, alors que nous n'avons pas eu de quoi les salir. » Lorsqu'on lui conta l'aventure, Ignace la goûta fort. Il voulait pour les siens une table propre, mais pauvre ².

Quand on lui écrit de Ferrare, de Modène, de Palerme, de Naples, de Barcelone, d'Alcalá, de Louvain, de Paris, que les bourses sont vides, les aumônes rares, les fondations insuffisantes, les santés ébranlées, il anime ceux qui souffrent à offrir leurs privations au Seigneur et à compter sur la Providence. A Rome non plus, on n'est pas riche, et les vivres sont chers ; le personnel est nombreux et la pitance est maigre ; on vit tout de même. Dieu y pourvoit, il y pourvoira partout ³. Les supérieurs ne doivent absolument pas laisser souffrir les malades ; et il faut que les scolastiques aient les forces requises par leurs études. Si, malgré la diligence des supérieurs, on manque du nécessaire, que l'on se souvienne des exemples de Jésus-Christ et du dénûment des missionnaires, pour garder son âme dans une paisible patience ⁴. La pauvreté aide à dominer les vices, ouvre la porte aux inspirations du Saint-Esprit,

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 249.

2. *Ibid.*, I, 248.

3. *Ep. et instr.*, V. 637.

4. *Ibid.*, IV, 664.

concilie l'amitié du roi éternel. Elle fait des hommes, elle protège les consciences et les couvents mieux qu'un fossé ou un rempart ne font une ville assiégée; elle donne le secret d'une joie que les richesses ne donneront jamais. Quiconque ne sait pas s'accommoder d'être méprisé, d'être mal couché, mal nourri et mal vêtu, n'aime la pauvreté qu'en paroles ¹.

L'obéissance est aux yeux du fondateur, la marque distinctive des vrais jésuites. C'est une pensée qui lui est chère, familière; il n'en est point qu'il ait inculquée aux siens plus souvent, avec plus de force et jusqu'à la fin de sa vie ². Tout le monde sait qu'il y a de lui sur l'obéissance une lettre fameuse qui est devenue, pour ainsi parler, classique parmi les Ordres religieux modernes. Mais ce document définitif (1553) a été précédé de plusieurs esquisses (1547-1548) dans lesquelles se retrouvent la même doctrine, les mêmes raisonnements, la même persuasion que nul indocile n'est à sa place dans la Compagnie de Jésus ³. L'année qui précède sa mort, l'homme de Dieu manda un jour près de lui, le P. Philippe Vito, collaborateur de Polanco au secrétariat de l'Ordre, et il lui dicta quelques réflexions sur l'obéissance ⁴. Comme si les *Constitutions* là-dessus n'étaient pas assez claires; comme s'il craignait que ses enfants ne comprissent jamais assez à quel prix ils devaient estimer cette vertu.

Pour revenir à la lettre de 1553, jamais personne n'a parlé de l'obéissance avec plus de noblesse, de vigueur et de pénétration. Polanco a tenu la plume, inséré les citations utiles, cherché les exemples, aligné les raisons. L'inspiration de cette leçon magistrale a jailli du cerveau et du cœur d'Ignace. Cette forte et chrétienne conception du principe d'autorité est à demeure dans son esprit. Sous le coup douloureux des fâcheuses nouvelles reçues de Lisbonne, il a cru de son devoir

1. *Ibid.*, I, 572-577.

2. *Ep. et instr.*, I, 238, 664; III, 156, 512; IV, 560-562; VIII, 151, 616; IX, 90-96.

3. *Ibid.*, I, 551; 562, 689-690; II, 54-64.

4. *Ibid.*, XII, 659-685.

de chef de mettre sous les yeux des siens, en un relief saisissant, la loi essentielle de sa Compagnie. Il convient de raconter ici cette histoire.



Le détail en est pénible. Le retard des courriers, au moment où les événements se produisirent, a fort compliqué la situation; la perte de nombreuses lettres nous empêche aujourd'hui de voir, comme nous le voudrions, en quelques coins obscurs. Toutefois, les actes principaux et les responsabilités de Rodriguès nous apparaissent malheureusement dans une vive lumière ¹.

Cet homme n'est pas un rebelle insolent qui piaffe et sonne de la trompette pour rallier ses amis contre son chef. Mais c'est un révolté tout de même : avec des paroles humbles et douces, il se tient à ce qu'il veut; et pour couvrir ses résis-

1. Les historiens de la Province de Portugal ont coutume de plaider pour Rodriguès. Le 15 mai 1658, le P. Balthazar Tellez adressa de Coïmbre au P. Sotwell, à Rome, une *Vindicatio*, en protestation de ce qu'Orlandini dans *Historia Societatis Jesu*, disait des torts de Simon Rodriguès (*Roder. Epist.*, 817-821). Sacchini, éditeur d'Orlandini, opposa une vigoureuse réplique, au nom de la vérité, loi suprême de l'histoire (*Scr. de S. Ign.*, I, 701-707). Le P. Francisco Rodriguès, dans sa belle *Histoire de la Compagnie* en Portugal, tente de sauver l'honneur du fondateur de la Province. Effort sincère, mais inopérant, je crois. Vouloir expliquer la crise portugaise de 1551-1554, par des insuffisances de Miron, des maladresses de Torrès, des outrances de Gonzalès de Camara, c'est oublier le principal responsable. L'historien portugais a jeté dans le débat quelques faits nouveaux; très justement il a expliqué qu'il était impossible que Torrès eût expulsé, lors de sa visite à Lisbonne, jusqu'à 127 jésuites. Mais sur le fond du problème son plaidoyer demeure infirme. Il est indéniable que l'ancien provincial de Portugal a manqué d'abnégation vraie : toute sa conduite de 1552-1553 ne le montre que trop, et de même sa vie de 1554 à 1574. Dans son âme, il y a eu une déchéance de cet idéal qu'il enseignait à Gonzalès, dans une longue et pressante exhortation de 1547, et dont je retiens ce seul cri : « *Qui non sequitur Christum anathema sit, separetur a nobis, recedat, abeat, quaerat alium Christum, quia nos quaerimus Christum crucifixum.* » Voilà la pleine santé spirituelle d'un jésuite. Si Rodriguès l'avait eue en 1552, il serait sorti de l'épreuve vertueusement vainqueur. Quand a commencé la déchéance de son âme? Nous l'ignorons. Mais elle est certainement antérieure à la secousse de 1552.

tances, il ne manque ni d'arguties, ni d'adresses suspectes, ni d'une sorte d'audace inconsciente. Sans doute, il est mal portant : nous le savons par lui et par d'autres¹. Mais l'âme est plus malade que le corps chez ce religieux de quarante ans. Au fond, il s'estime perdu de réputation par son exil loin du Portugal. Cette pensée amère est chez lui une hantise. Seule elle explique l'incroyable et tenace effort de ce prétendu mourant pour retourner à Lisbonne, et la vie inquiète et inutile qu'il mènera pendant vingt années, jusqu'à ce qu'un jour Everard Mercurian mette fin à cet exil, que Borgia et Laynez avaient maintenu et Ignace prononcé.

La sentence d'Ignace, il est à peine besoin de l'observer, ne fut point une improvisation hâtive et de hasard. Avant de frapper le coup, le général prit le temps de s'informer et de poser des préliminaires sages. Sa rigueur s'accompagna de ménagements, puisqu'il nomma² Rodriguès provincial d'Aragon (1^{er} janvier 1552), et un peu plus tard lui permit³ même de revenir, sans fonction, à Lisbonne pour y soigner sa santé délabrée (9 septembre 1552). Ce qui perdit Rodriguès, ce fut sa déconcertante conduite. Il part d'Alcalá, après le Noël de 1552, sans avoir reçu la permission d'Ignace de regagner le Portugal; rejoint, avant la première étape, par un messenger porteur de lettres d'où il ressort que le roi Jean désapprouve son retour, il écrit au prince une lettre suppliante pour se ménager un accueil bienveillant, et continue sa route⁴; arrivé à Lisbonne, il se cache dans une villa du duc d'Aveiro son ami, où les siens se relaient dans une sorte de garde d'honneur et commentent avec lui sa disgrâce⁵; quand, après vingt jours, les jésuites de Lisbonne découvrent enfin sa retraite, il résiste à toutes leurs instances fraternelles de se ranger à l'obéissance⁶;

1. *Roder.*, *Epist.*, 637, 641; *Ep. mixt.*, III, 86.

2. *Ep. et instr.*, IV, 53.

3. *Ibid.*, IV, 537.

4. Francisco Rodriguès, *op. cit.*, t. I, vol. 2, 164-166. L'auteur cite largement cette lettre inédite.

5. *Ep. mixt.*, III, 355-356.

6. *Ibid.*, III, 357-358.

il refuse de se rendre en Aragon comme le visiteur Miguel de Torrès lui en a donné l'ordre¹; il répand autour de lui des copies de la lettre romaine du 9 décembre l'autorisant à rester à San Fins, bien qu'il sache que cette faculté a été retirée par une lettre d'Ignace du 16 décembre²; il provoque des consultations de médecins et de théologiens sur son cas; finalement, le 25 mars 1553, il écrit au provincial son successeur une lettre singulière où il proteste de son obéissance, de son innocence, de la conviction où il est que la conscience lui défend un retour en Aragon qui risque de lui coûter la vie⁴. Et Dieu sait les propos qu'il tint aussi de vive voix à Miron quand ils se virent⁵ : à l'entendre, il était l'unique colonne de la Compagnie en Portugal.

Témoin attristé de cet incurable aveuglement, et du trouble que ce scandale provoque, dans tout Lisbonne et dans toute la Province⁶, Miron pense qu'il est temps d'user des pouvoirs conférés par la lettre du 17 décembre qui remet Rodriguès à sa discrétion⁷. Après avoir vu le roi Jean, consulté les Pères les plus réputés de Coïmbre, il ordonne au récalcitrant de quitter Lisbonne sous huit jours, le Portugal sous vingt jours et de se rendre à Rome⁸. Simon courbe la tête⁹, et

1. *Roder.*, *Epist.*, 641.

2. *Ep. mixt.*, III, 359.

3. *Ibid.*, III, 363.

4. *Roder.*, *Epist.*, 641.

5. *Ep. mixt.*, III, 362-363.

6. Lire par exemple la lettre de don Theotonio à François de Borgia. *Ibid.*, III, 369-371.

7. *Ep. et instr.*, IV, 557.

8. *Ep. mixt.*, III, 359, 363, 366.

9. Par cette décision, Miron n'avait fait que devancer celle d'Ignace; quand il sut par des lettres de Portugal ce qui se passait (*Ep. mixt.*, III, 155), Ignace écrivit à son fils mal obéissant deux lettres (*Ep. et instr.*, V, 189-190) : l'une de maître qui commande, l'autre de père qui persuade (20 mai, 12 juillet 1553). Puis Gonzalès de Camara avait été envoyé à Rome par le visiteur Miguel de Torrès, afin d'informer en détail le général. Par Gonzalès, arrivé à Rome le 23 mai 1553 (*Cron.*, III, 389), Ignace apprit toutes les résistances de Rodriguès. Après avoir pris la précaution d'écrire à Pédro Marcarenhas et au duc d'Aveiro (*Ep. et instr.*, V, 104, 106) pour leur demander d'incliner le récalcitrant au voyage de Rome (6 juin), le

finir le 28 juin 1553 par se mettre en route, accompagné du P. Melchior Carneiro; par Alicante et Gênes, il arriva à Rome le 10 novembre ¹.

Ces longs détails aident à comprendre en quel état d'âme Ignace a écrit aux jésuites portugais sa lettre du 25 mars 1553 sur l'obéissance. Une trentaine de religieux avaient failli à ce grand devoir, entraînés par la conduite de leur ancien provincial. C'était l'heure ou jamais de raffermir sur leurs bases des maisons ébranlées par un vent de révolte. Quand ils reçurent les fortes leçons de leur père et chef, les religieux fidèles de Portugal durent comprendre, mieux que tous autres de la Compagnie, comment l'obéissance seule pouvait faire régner, parmi les hommes, l'harmonie du ciel des astres et du ciel des anges.

Quant à Rodriguès, reçu à Rome avec charité, jugé par quatre Pères agréés par lui, et devant lesquels il put s'expliquer de vive voix et par écrit tout le temps qu'il voulut, confronté avec Luis Gonzalès de Camara et Melchior Carneiro qui lui reprochaient ses fautes de gouvernement, il fut finalement condamné. Après deux mois d'explications, les juges furent mis en prières par Ignace pendant trois jours, puis se prononcèrent. La sentence du 7 mars 1554 reconnaissait les grands services rendus par Rodriguès, énonçait ses torts certains, décidait qu'il ne reviendrait jamais à Lisbonne et le chargeait de lourdes pénitences ².

Ignace supprima toutes les pénitences et se contenta d'interdire à Simon le Portugal ³. Ce fut alors chez le condamné une mobilité malade qui le rendra susceptible, insupportable à

chef mande à Miron (*Ibid.*, 270-276) de voir le roi, de réunir les docteurs pour examiner s'il convient de faire venir Rodriguès à Rome, et si celui-ci refuse d'obtempérer à leur décision, de le chasser de la Compagnie (24 juillet, 3 août 1553). Aucune de ces lettres ne fut reçue à temps et n'eut sur les événements une influence quelconque.

1. *Cron.*, III, 14.

2. *Cron.*, IV, 7-8; *Scr. de S. Ign.*, I, 673-691. L'essentiel du dossier de la cause se trouve dans ce recueil, avec la sentence du 7 mars 1554.

3. *Ep. et instr.* VI, 439, 716.

lui-même, incapable de définir le lieu et le labeur qui l'aurait fixé dans la paix, hypnotisé par la pensée de sa réputation perdue et des mauvaises dispositions dont il se prétendait victime¹. Ignace, qui devait vivre deux ans encore le supporta ainsi. Mais comme le spectacle de cette vie désormais sans but devait justifier à ses yeux les leçons d'obéissance du 26 mars 1553!

Il est vrai, Rodriguès avait été traité par Ignace avec une patiente mansuétude. Malgré tout, il avait été relevé de sa charge, arraché de ce Portugal au sol duquel il tenait par toutes ses fibres. Et cela suffisait à montrer que, dans la Compagnie, personne n'était dispensé d'obéir, quels que fussent son emploi et ses mérites.

Avec des âmes plus généreuses, le chef prenait moins de précautions. Mais, si la manière était différente selon la diversité des tempéraments et des vertus, le souci était constant de porter à sa perfection cette soumission des volontés et des intelligences, dans laquelle le fondateur voyait la garantie de la santé morale de son Ordre.

Laynez se permet en vue du bien, de suggérer au prieur de la Trinité, à Venise, de demander le P. Otello pour le collège de cette ville, d'exprimer l'avis que mieux aurait valu ne pas enlever de Venise le P. des Freux; de renvoyer à Rome le P. Gaspard, qu'Ignace en avait fait partir. Aussitôt une lettre de sévères reproches lui est écrite par Polanco. Le coupable est invité à se recueillir devant Dieu pendant trois jours, pour considérer sa conduite; et s'il arrive à se convaincre de sa faute, qu'il détermine lui-même la pénitence qui convient; puis il en fera part à Ignace, qui lui dira son avis. Polanco écrit, en terminant : « Je prie Dieu Notre-Seigneur qu'à tous, mais spécialement à celui auquel j'adresse ces lignes pour le grand besoin qu'il en a, il daigne accorder grande lumière afin de se connaître et de s'abaisser, et encore sa

1. *Ep. Nadal*, I, 319-320; 321-324. Nadal raconte là les entretiens qu'il a eus avec Rodriguès, en 1555.

2. *Ep. et instr.*, IV, 498-500.

grâce afin de sentir et d'accomplir sa très sainte volonté. »

Le P. Sylvestre Landini, étant malade à Rome avait montré dans ses souffrances une impatience assez vive. Une fois les forces recouvrées, il est renvoyé par Ignace dans sa famille. Landini part fort angoissé. Mais son esprit apostolique transforme en mission le voyage. Partout, il prêche, confesse, visite les malades et les monastères, donne aux prêtres des règlements de vie; il aborde les gens pour les convertir dans les rues, les places et les marchés, aussi bien que dans les églises. Bientôt il reçoit d'Ignace une lettre dont les termes lui font comprendre que son père le regarde toujours comme un fils; il se met à genoux, baisant le papier en versant des larmes. Durant sa disgrâce, pour éviter le malheur d'être renvoyé de la Compagnie, il avait offert plusieurs messes en l'honneur de Notre-Dame, des Saints Anges des Saints Apôtres. A l'heureuse nouvelle qu'Ignace le tient toujours pour sien, il célèbre autant de messes en actions de grâces ¹.

Araoz, de Barcelone, exprime le désir qu'on agrée sous l'obéissance de la Compagnie certaines religieuses, qui avaient su mettre dans leur cause le prince Philippe, afin de mieux aboutir dans leur dessein. Ignace lui fait écrire par Polanco des reproches : pourquoi faire brèche à un principe déjà établi ² ?

Les jésuites qui ont vraiment l'esprit de leur vocation sont dociles au moindre signe du supérieur. Ainsi Le Fèvre à Cologne en 1543; il y est fort occupé et fructueusement, mais il a l'ordre d'aller en Portugal, il part. De même fera-t-il quand il sera rappelé d'Espagne, trois ans après, pour aller au Concile de Trente ³. Les affaires importantes à régler en Catalogne, la longueur de la route, les chaleurs de la canicule, la maladie ne l'arrêtent pas; on lui a fait signe, il va, et expire en arrivant à Rome. — Ignace a dit à Laynez de lui écrire toutes les semaines; Laynez le fait, même s'il n'a pas quelqu'un qui

1. *Cron.*, I, 232-235.

2. Orlandini, p. 1^{re}, l. X, n. 74.

3. *Cron.*, I, 93, 172.

porte ses lettres, même s'il est obligé de répéter des nouvelles mandées déjà. — Le duc de Ferrare, Hercule, demande un jésuite français, pour parler de religion à sa femme Renée de France, toute gagnée à l'hérésie. Ignace désigne Le Jay, qui était à Trente. Le cardinal Cervini est bien marri de perdre un théologien si bien informé des affaires d'Allemagne. Dès qu'il a exprimé son avis sur les questions du Purgatoire et de la Messe, alors discutées au concile, Le Jay part pour Ferrare ¹.

Bobadilla est logé dans une très petite chambre à la maison professe et il lui échappe de dire qu'il s'accommoderait mieux d'une plus grande. Ignace l'apprend; il appelle Gonzalès de Camara, et lui mande d'aller annoncer à Bobadilla qu'on va lui donner deux ou trois compagnons pour habiter avec lui. A quoi Bobadilla répondit allègrement : « Fort bien. » Selon sa commission, Gonzalès rapporta cette réponse à Ignace qui dut reconnaître le Bobadilla des bons jours ².

Gaspard de Loarte venait d'arriver à Rome, amené d'Espagne par Nadal. C'était un des plus chers disciples de Jean Avila, le grand apôtre de l'Andalousie; il avait enseigné plusieurs années la théologie et avait grande réputation de savoir et de vertu. Dès son arrivée à Rome il fut soumis aux plus pénibles épreuves; Gonzalès ayant mission de mortifier surtout l'amour-propre du docteur andalou. Rien ne rebuta ce vertueux novice; il accepta tout humblement; son unique vengeance était de dire plaisamment à Gonzalès : « V. R. est une fontaine de vinaigre »; ou encore : « avec vous il est bien inutile que je parcoure les stations de Rome; tous les jours vous me faites gagner une indulgence plénière ³. »

Voilà les hommes dans lesquels Ignace reconnaît ses vrais fils. Tous ne sont pas ainsi en toute circonstance. Et alors le chef se gouverne, d'après la psychologie du malade, avec un rare mélange de patience et de fermeté. Et c'est la grande

1. *Ibid.*, I, 278.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 297-298.

3. *Ibid.*, I, 298, 300.

moralité de l'histoire de Rodriguès contée au long plus haut. Dans cette volonté débile un reste d'esprit religieux fumait comme une mèche mal éteinte. En souvenir des jours ardents de Lisbonne et de Montmartre, en souvenir de Jean III aussi, Ignace fit comme s'il espérait voir se rallumer le feu sacré d'autrefois.



C'est à la lumière des mêmes pensées de foi, qu'il traite les affaires, avec les grands; et de là la noblesse, la souplesse et la fermeté de sa conduite; il sait à la fois ménager les puissants et garder, avec l'indépendance de son gouvernement, la liberté apostolique de son Ordre.

Certes, il a pour les papes et les rois un souverain respect. Il leur parle et il parle d'eux, avec les formules les plus déférentes; son langage n'est pas l'observance d'une politesse courtoisanesque; il est l'expression de son âme féodale et chrétienne. Les princes et les pontifes sont pour lui comme des images de Dieu; sa foi voit étinceler sur leur front un reflet d'en haut, devant quoi il s'incline. Toutefois, il est persuadé que certains points de l'Institut sont tellement voulus de Dieu qu'il trahirait Dieu en les livrant. Et il ne les livre point.

Telle, par exemple, l'exclusion des dignités ecclésiastiques. Dans les missions, parmi les païens, un évêché est un lieu de travaux et de souffrances, sans aucun danger d'honneur mondain et de revenus tentateurs. Ignace écrira des lettres pressantes ¹ à Oviédo, à Nuñez, pour qu'ils se laissent sacrer patriarches d'Éthiopie. Mais, en Europe, la question est autre. Autre sera la résolution du saint. Le roi des Romains, Ferdinand, ne put jamais obtenir de lui qu'il consentît à ce que Le Jay devint évêque de Trieste ², et Canisius ³ évêque de

1. *Ep. et instr.*, VIII, 433, 485, 489.

2. *Ep. et instr.*, I, 450-453, 460-467.

3. *Cron.*, III, 254-255, 264.

Vienne. Paul III et Jules III finirent par se laisser convaincre que la résistance d'Ignace était la sagesse même. Jules III et Paul IV, après avoir songé un instant à revêtir de la pourpre cardinalice, François de Borgia¹ et Jacques Laynez², y renoncèrent. Les ambassadeurs des princes à Rome, les cardinaux auront beau multiplier les suggestions; le cardinal de Cupis par exemple, représentera vainement quel bien ce serait, pour la sainte Église, que la Compagnie de Jésus devint un séminaire d'évêques réformateurs; Ignace persiste dans l'opinion contraire et dans ses refus obstinés; le monde entier fût-il à genoux pour le fléchir, il estime qu'il faut rejeter, loin des siens, toute dignité ecclésiastique.

Il est également convaincu que son Ordre ne doit connaître aucune chaîne, afin de garder cette agilité de mouvements qui lui permettra de se porter partout où les besoins de l'apostolat sont les plus urgents. C'est pour cela qu'il ne veut ni charge d'âmes, ni fondations perpétuelles, ni droit de patronage.

Le docteur Ortiz offrait à la Compagnie son riche bénéfice de Galapagar. Ignace le refuse, malgré son amitié pour le docteur³. Quand le duc Albert de Bavière, dans le projet de dotation du collège d'Ingolstadt, assigne une rente annuelle à la condition que les jésuites s'obligent de leur côté à prêcher et à enseigner la théologie, Ignace envoie au secrétaire de S. A., copie du chapitre des Constitutions concernant les collèges; et il explique au duc que la Compagnie assume de grand cœur l'œuvre, mais non l'obligation par contrat⁴. Dans la négociation relative au prieuré de Sainte-Madeleine, par la résignation duquel Lipomano voulait assurer la fondation du collège de Padoue, le saint met en avant les mêmes principes; et sans jamais rompre, les maintient, en dépit des difficultés accumulées; jusqu'à ce qu'enfin le bénéficiaire et la Sérénissime

1. *Ibid.*, IV, 224.

2. *Ibid.*, V, 34, 35, 42.

3. *Ep. et instr.*, III, 277.

4. *Ibid.*, VI, 103.

République s'accommodent des exigences des Constitutions¹.

La suppression de tout ministère habituel auprès des moniales procède du même souci d'indépendance apostolique. A dire vrai, le saint avait d'abord condescendu à former un Ordre de jésuitesses : il devait tant de reconnaissance à Isabel Roser, et il était si persuadé des saints désirs de sa grande bienfaitrice barcelonaise, qu'il lui permit de venir à Rome, d'y commencer sous son obédience une vie de religieuse liée par des vœux. L'essai ne dura guère. Des embarras survinrent; il fallut même en venir à démontrer par devant notaire que le général des jésuites, loin d'être un capteur d'héritages, était créancier d'Isabel Roser. La communauté féminine fut dissoute, Isabel regagna Barcelone fort dépitée. De Portugal et d'Espagne Ignace eut beau recevoir des lettres de ses fils le priant de poursuivre la même tentative, il demeura inflexible. Certes, il veut bien travailler à la réforme des monastères, et il y travaillera en effet par lui-même et par les siens avec une singulière efficacité. Mais il se fait dispenser à jamais par Paul IV, en 1547, de toute direction habituelle des religieuses².

L'expansion de la Compagnie dans le monde rencontra, nous l'avons dit, des sympathies et des concours véritablement providentiels; il se produisit de même des oppositions aussi vives qu'illégitimes. Au milieu de ces contradictions, Ignace gardait une âme imperturbable et confiante.

En France, la Sorbonne, le Parlement, l'évêque de Paris, Eustache du Bellay, s'insurgent avec violence contre l'Ordre nouveau, en dépit de la protection dont le couvrent l'évêque de Clermont, Guillaume du Prat, le cardinal François de Lorraine et le roi Henri II. Par lettres patentes de janvier 1551, renouvelées en janvier 1553, le roi autorisait la Compagnie de Jésus à vivre en France selon ses règles et ses statuts. Le Parlement, refusa l'enregistrement, avant d'avoir avis con-

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 360-361.

2. *Ep. et Instr.*, I, 421-423; Paul Dudon, *Lettres spirituelles de Saint Ignace*, 123-126. Voir Note 16.

forme de l'évêque et de la Faculté de théologie (8 février 1553). Eustache du Bellay et la Sorbonne commencèrent par opposer une fin de non-recevoir, sous prétexte que les Bulles apostoliques accordées aux jésuites renverseraient la hiérarchie. Sommes par le Parlement de rendre une sentence en forme (3 août 1554) ils s'exécutèrent. Par un réquisitoire en onze points, l'évêque de Paris refusait aux jésuites l'entrée du royaume, tout au plus étaient-ils bons pour évangéliser les infidèles. La société nouvelle était dangereuse pour la foi, perturbatrice de la paix de l'Église, destructrice de la profession monastique (1^{er} décembre 1554). Le gallicanisme des gens de robe et des gens d'Église prenait ainsi sa vengeance, contre les papes coupables d'avoir approuvé une milice dévouée à leur autorité et docile à leurs ordres ¹.

La petite communauté qui s'abritait dans l'hôtel parisien de Guillaume du Prat, celle qui avait commencé ses leçons au collège auvergnat de Billom se trouvaient contraintes à patienter sous l'orage. Ignace les recommandait à Dieu et aux hommes. Par ses soins, des témoignages arrivèrent de partout (témoignages des souverains, des prélats, des universités), répétant à l'envi les services rendus et les bons exemples donnés par les jésuites en Autriche, en Portugal, en Espagne et en Italie. La venue du cardinal de Lorraine à Rome, avec quatre docteurs de l'Université de Paris, offrit l'occasion d'une conférence où Laynez, Polanco, des Freux et Olave répondirent aux objections de la Sorbonne et du Parlement; un mémoire victorieux du P. Olave emporta la conviction des docteurs. La souple et tenace patience d'Ignace de Loyola avait préparé les voies à un avenir plus calme. La lutte ouverte par les gallicans ne se terminera qu'après le colloque de Poissy, par l'arrêt du Parlement rendu le 3 février 1562. Mais, en attendant cet acte de justice, on vivait, sous le bénéfice des lettres patentes non enregistrées. Et c'était déjà une victoire ².

1. *Cron.*, I, 417-420; II, 87-90, 298, 599; III, 289-293; IV, 322, 330; V, 320-348; VI, 476-500; H. Fouqueray, I, 196-212.

2. *Cron.*, V, 11-12; Fouqueray, I, 214-220.

En Espagne, la fondation du collège de Saragosse est un drame. Dès les premières ouvertures faites par François de Borgia, à l'automne de 1546, l'archevêque Ferdinand d'Aragon se montre ennemi. Cependant, une maison et une église sont offertes, au printemps de 1547, par un généreux bienfaiteur, Gonzalez de Villasimplex. Les héritiers naturels attaquant la donation devant les tribunaux, Ignace dit de tout leur abandonner (juillet 1548). Alors le prieur des dominicains s'acharne à procurer aux jésuites une maison provisoire, à leur chercher une maison définitive. Elle est trouvée; mais elle a des moines dans le voisinage qui font opposition; il faut attendre. Finalement, une autre maison est achetée (24 décembre 1554); l'inauguration de la chapelle a lieu (17 avril 1555); le prieur des dominicains, toujours fidèle, chante la messe; un religieux hiéronymite prêche. En sortant de la cérémonie, les fidèles voient, cloué à la porte, un édit du vicaire général, Lope Marco, interdisant, sous peine d'excommunication, l'entrée de la chapelle maudite.

Un procès s'ensuit, à la fois ecclésiastique et civil. L'archevêque fulmine des excommunications nouvelles et des interdits. La Cour s'émeut et la reine Jeanne écrit ses volontés; on les méprise. La querelle descend dans la rue; on y promène les caricatures des jésuites et on casse leurs vitres. Une procession s'organise. En tête, la Croix voilée de noir. Le clergé des deux paroisses voisines des jésuites, et les religieux augustins, voisins aussi, chantent à voix forte le psaume 108, envoyant à tous les échos ces versets menaçants : « que le diable soit à leur droite... que leurs jours soient brefs... qu'ils soient chassés de leur demeure... que personne ne leur soit en aide... que la malédiction les enveloppe comme un vêtement et les étreigne comme une ceinture... que dans une seule génération leur nom disparaisse... Pour nous, Seigneur, nous vous célébrerons par notre bouche, et au milieu de la multitude, nous vous louerons, parce que vous vous êtes tenu à la droite des pauvres, pour les sauver de ceux qui les persécutent. »

Fatigué de cette situation, le P. de Tablarès remet aux jurats

de la ville les clés de la maison et se réfugie chez la sœur de François de Borgia. La reine Jeanne continue à ordonner, à menacer (25 juillet, 5, 8, 10 août). Devant ces instances, Ferdinand d'Aragon prend peur. L'archevêque capitule. L'édit du 17 avril est rapporté. Le 8 septembre, une nouvelle ordonnance du vicaire général, Lope Marco, habilite les jésuites à exercer leur apostolat à Saragosse, selon la teneur des bulles de Paul III. Le 9, les Pères revinrent, furent reçus solennellement aux portes de la ville, et réinstallés dans leur demeure au milieu d'un immense concours de peuple ¹.

A Salamanque, la bataille se livre dans un décor moins théâtral. Ni procession, ni caricatures, ni procès, ni censures, ni lettres royales. Pour combattre les jésuites, un seul homme suffit, Melchior Cano. Né aux abords de ce pays de la Manche que Cervantès a rendu célèbre, Cano fut sa vie durant, un paladin. Son imagination hantée lui fit voir, dans les jésuites venus à Salamanque, ni plus ni moins que les suppôts de l'Antéchrist. Dans le carême de 1548, il dit son sentiment en chaire, en expliquant l'épître de saint Paul à Timothée. Il ne nomme pas les jésuites. A quoi bon ? Tout le monde comprend qui il vise, en des formules vives comme la passion et arrêtées comme des chapitres de doctrine.

Les jésuites étaient à Salamanque depuis le 8 février 1548, à la suite d'une fondation du cardinal François de Mendoza, évêque de Coria. Leur supérieur Michel de Torrès, était une gloire de l'Université d'Alcalá. Il avait trois compagnons, leur chapelle était bâtie en torchis et l'autel avait pour rétable une image de papier. Ils menaient la vie la plus évangélique. Torrès essaya d'une conversation amicale avec Cano ; il ne gagna rien. Une lettre du général des dominicains (10 octobre), un bref du pape (19 octobre), prirent la défense des jésuites. Du couvent même de Saint-Etienne où vivait Cano, une voix s'éleva, celle de Fray Juan de la Peña, dont l'apologie détruisait de fond en comble le réquisitoire de Cano. Désavoué par les siens, abandonné par le public qui se por-

1. *Cron.*, V, 387-409 ; *Astrain*, I, 438-469.

tait aux prédications de François Estrada, Cano n'eut plus que la ressource d'épancher dans les conversations sa bile contre les jésuites, il ne s'en fit pas faute. A Trente où il rencontra Laynez et Salmeron, il eut avec eux un entretien violent (1551-1552). A quelques années de là, il tenta de gagner à ses préjugés le chapitre de Ségovie (1554) et plus tard, le peuple de Valladolid (février-mars 1556). L'intervention de la reine Jeanne, de Fonseca président du Conseil de Castille, et de Fray Luis de Granada; les explications de François de Borgia et de Jérôme Nadal n'entamèrent pas son opinion. Il les portera en 1559 à Rome; et il mourra (juillet 1560), convaincu qu'il a raison contre les papes, les évêques et les princes. Bel exemple d'entêtement théologique ¹.

Dans cette opposition malade à la Compagnie de Jésus, Ferdinand d'Aragon et Melchior Cano auront un rival digne d'eux dans le fameux Siliceo. Siliceo s'appelait de son véritable nom, Jean Martinez Guijeño. C'était un homme de basse condition, instruit, intelligent, et âpre. Il était professeur à Salamanque, lorsque Inigo de Loyola fut mis en prison par le proviseur Frias. Dès qu'il devint, en 1546, archevêque de Tolède, il se montra peu sympathique aux jésuites; les lettres du P. de Villanueva, recteur d'Alcalá, le constatent. Quand on lui parla de la fondation d'une maison de la Compagnie à Tolède, il fit immédiatement des objections contre l'Institut. Il en avait aussi contre les *Exercices spirituels*, si bien qu'il rendit deux ordonnances; par la première, il ôtait tous les pouvoirs aux prêtres qui auraient le malheur de faire les *Exercices*; il enlevait, par la seconde, aux jésuites d'Alcalá, le pouvoir de prêcher, de confesser, d'administrer l'Eucharistie, et de dire la messe dans n'importe quelle église du diocèse.

A Alcalá même, le vicaire général de Siliceo, qui reçut communication des bulles de Paul III, n'osa promulguer les ordonnances, mais elles furent promulguées partout ailleurs. Averti par Villanueva, le nonce Poggio obtint du Conseil de

1. *Cron.*, I, 298; III, 337; VI, 562, 629-632; Astrain, I, 321-340.

Castille l'entérinement des bulles, et des lettres de provision contre quiconque y ferait obstacle. Dans un entretien déférent, Villanueva tenta de fléchir Siliceo. Ce fut un torrent de colère qui s'échappa de la bouche du primat. Une seconde conversation réussit moins encore : le prélat, hors de lui, parla de brûler ses interlocuteurs. Alors Villanueva et Torrès décidèrent d'intimer à l'archevêque les bulles apostoliques, par acte notarié. Les notaires de Tolède hésitaient fort. Une lettre de protection du conseil royal de Castille (29 novembre 1551), donna du courage à François Martinez. Le 12 décembre, il instrumenta, requérant la révocation des ordonnances. Siliceo ne bougea pas.

Ce qu'apprenant, le nonce Poggio entra en scène. Il écrivit d'abord, puis fit le voyage de Tolède. L'entretien fut vif. Pour rompre, Siliceo observa sèchement : « qu'on me laisse gouverner mon troupeau à ma guise ». « Et vous, riposta Poggio, laissez en paix les jésuites, qui ne sont pas votre troupeau ; sans quoi le pape vous fait prendre et emmener à Rome. » A la réflexion, Siliceo céda ; il écrivit une lettre au nonce, révoquant les ordonnances fatales. Mais, jusque dans ce recul, son amour-propre chercha une revanche. Un de ses attendus constatait que la maison des jésuites d'Alcalá était sous sa juridiction archiépiscopale et que le recteur l'avait reconnu. L'allégation était doublement mensongère. Poggio conseilla de ne point se montrer pointilleux ; il apostilla d'ailleurs la pièce par laquelle les jésuites en appelaient au pape, au cas où Siliceo tenterait un acte de juridiction sur le collège d'Alcalá.

Entre temps, des lettres du cardinal Mafféi, secrétaire d'État, arrivaient en Espagne, qui encouragèrent le nonce à pousser jusqu'au bout ses avantages. Le 2 avril 1552, Poggio chargea d'une enquête sur les jésuites le chanoine chantre de Saint-Just d'Alcalá. L'information fournit une gerbe de témoignages élogieux à l'envi. La déroute de Siliceo était complète. Aux yeux de tous, ses ordonnances n'étaient qu'un acte inique demeuré vain¹.

1. *Cron.*, II, 106, 339, 427, 637-640 ; III, 336 ; Astrain, I, 348-365.

Dans cette guerre ouverte à la Compagnie de Jésus, les *Exercices spirituels* étaient pour Siliceo et pour Cano une des raisons de la lutte. La théologie ombrageuse de Cano découvrirait dans le livre d'Ignace plus d'une hérésie; dans le diocèse de Tolède circulaient des rumeurs et des suspicions dont l'archevêque s'était montré assez préoccupé pour citer à son tribunal des prêtres coupables d'avoir fait une retraite à Alcalá sous la direction du P. François de Villanueva. Villanueva, dans ce diocèse où le prélat était hostile, était comme une sentinelle vigilante de son Ordre. Il s'empessa d'informer François de Borgia des déportements de l'archevêque ¹.

Depuis 1546, Borgia était attentif à contrebattre les assaillants de la spiritualité ignatienne; il aurait souhaité qu'un acte du Saint-Siège protégeât les *Exercices* contre les malveillants ². Moins ému des attaques et plus circonspect en ses démarches, Ignace s'était contenté de demander, et il avait obtenu de Paul III, une indulgence plénière pour tous les retraitants confessés et communies ³. Borgia voulait davantage; et il chargea son agent à Rome, Diégo Sanchez (22 décembre 1547), de solliciter l'examen des *Exercices* par le maître du Sacré Palais ⁴. L'affaire en était là, quand parvinrent à Borgia les lettres de Villanueva. Peut-être provoquèrent-elles de nouvelles instances.

En tout cas, le jugement du Saint-Siège ne tarda guère. Paul III avait confié à Gilles Foscarari, à Alvarez de Tolédo et à Philippe Archinto le soin de lire les *Exercices* et d'en donner leur avis. Sur le jugement favorable du Maître du Sacré Palais et du cardinal de Burgos, Philippe Archinto, vicaire du pape, donna le permis d'imprimer; et Paul III signa (31 juillet 1548) le bref *Pastoralis officii*, par lequel les *Exercices spirituels* étaient approuvés en toutes leurs parties (*omnia et singula in eis contenta* ⁵).

1. Cron., I, 301; Astrain, 367.

2. Suau, *op. cit.*, 182.

3. *Ep. et instr.*, I, 420.

4. Suau, *op. cit.*, 187.

5. *Ep. et instr.*, II, 219.

Le livre fut imprimé avec le nom de l'auteur, Ignace s'en étant remis là-dessus à la décision de ses conseillers, et les ouvrages anonymes n'étant pas tolérés dans les États pontificaux, Polanco y mit, sans la signer, une courte préface, à quoi il ajouta les attestations romaines. Le libraire Antoine Blado mit le livre en vente, le 11 septembre 1548. Le 20, six exemplaires partirent à l'adresse de Borgia, c'était justice; on lui devait le bref de Paul III et il avait payé les 22 ducats que coûtait l'impression ¹.

La cause semblait finie. Pour des hommes aussi passionnés que Siliceo et Cano, elle ne pouvait l'être. La bulle *Regimini Ecclesiæ militantis* ne suffisait pas à leur imposer le respect de la Compagnie de Jésus; comment un simple bref leur aurait-il imposé le respect des *Exercices*? Et qu'importait à Cano que deux dominicains, Foscarari et Alvarez de Toledo, se fussent portés garants de l'orthodoxie d'Ignace? De sa main il chargea les marges du livre de censures, qu'il communiqua au primat d'Espagne ². Siliceo nomma une commission où le dominicain Thomas Pedroche joua le principal rôle. Nous avons le texte de ses conclusions motivées ³; il trouve à redire à quinze passages du livre, à la préface et même au bref pontifical. Bien que non imprimées, ces remarques désobligeantes et mal fondées firent leur chemin à travers les Espagnes.

Des amis de Valladolid en avertirent Araoz, lequel prévint (20 décembre 1553) Borgia et Nadal ⁴ et aussi Ignace ⁵. Outre les objections de Cano et de Pedroche il y avait encore celles du P. Mancio, lecteur de la chaire de Saint-Thomas, à Alcalá ⁶. Inquiet de cette coalition de trois dominicains avec l'archevêque de Tolède, Araoz songeait à quelques moyens de défense; il conviendrait, pensait-il, de provoquer un jugement de l'Université de Coïmbre, quelque lettre de Jean Avila, et du fameux

1. *Ibid.*, II, 232, 239.

2. *Astrain*, I, 370.

3. *Cron.*, III, 501-525.

4. *Ep. mixt.*, III, 665-671.

5. *Ibid.*, III, 671-673.

6. *Ibid.*, III, 666.

docteur Navarro; et pourquoi même le Souverain Pontife n'écrirait-il pas au prince Philippe, à l'archevêque de Tolède et à l'inquisiteur général du royaume ¹?

Au milieu de toutes ces traverses, l'âme d'Ignace de Loyola avait gardé toute la confiante sérénité et la modération de la vraie force. Au rapport de Ribadeneyra, lorsque les nouvelles de Tolède parvinrent à Rome, le général de la Compagnie dit doucement aux siens : « Il est manifeste que le Seigneur veut faire quelque chose là-bas, puisque les difficultés commencent; et au surplus, l'archevêque est vieux, la Compagnie est jeune, elle survivra ². » C'est avec la même intrépidité qu'il accueillit les lettres de Saragosse qui lui racontaient les incidents héroï-comiques de la fondation, les lettres de Salamanque qui portaient le récit des extravagances de Cano, les lettres de Paris narrant les entreprises de la Sorbonne, du Parlement et d'Eustache du Bellay ³. Ces jours d'orage lui rappelaient ceux d'autrefois, quand il n'était lui-même qu'un étudiant suspect. A quoi avaient abouti ces suspicions; sinon à proclamer son innocence, à le pousser d'université en université jusqu'à Paris, de Paris à Venise et à Rome, où il avait enfin fondé la Compagnie de Jésus. Né au milieu de tant de hasards, avec une si manifeste protection de la Providence, béni par les papes qui l'avaient comblé de leurs faveurs; appelé par les princes les plus chrétiens, et par les évêques les plus zélés, au secours de la religion, partout en détresse, comment cet Ordre pourrait-il succomber? Doubter de l'avenir ne serait-ce pas douter du ciel même? Ainsi raisonnait Ignace, sous le coup des tribulations qui çà et là meurtrisaient ses enfants et arrêtaient l'expansion de sa Compagnie.

Une confiance aussi absolue dans le Seigneur répugnait aux moyens extrêmes de défense. Il écrivit ⁴ lui-même au fougueux

1. *Ibid.*, III, 669, 673. Sur toute l'affaire, voir Astrain (I, 366-384) et Cron. (III, 355, 501-575; IV, 415-418, 473-475, 493-494); et aussi l'éd. critique des *Exercices*, 649-698.

2. *Vida*, l. IV, c. 4.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 409.

4. *Ep. et instr.*, IV, 263.

Silicco une lettre modeste où il disait : « Quant aux choses qui se sont passées contre nous, je les attribue au grand courage et au zèle de votre Seigneurie Révérendissime pour le service de Dieu; elle ne connaissait pas notre manière d'agir, maintenant elle en est informée, je me persuade que votre Seigneurie nous sera vrai protecteur, Seigneur et Père, nous aidant, plus que nul prélat du royaume, à mettre en œuvre les bons désirs que l'auteur de tout bien nous donne pour son service et le salut des âmes. »

Au sujet des calomnies de Cano, Ignace garda trois mois dans son bureau, le bref de Paul III qui les flétrissait; lorsqu'il envoya la pièce à Torrès à Salamanque, il lui recommanda de ne s'en servir qu'à la dernière extrémité; jamais, il ne voulut consentir à la proposition que lui faisait le cardinal de Burgos, de citer Cano à Rome et de procéder juridiquement contre lui ¹.

Il ne voulut pas davantage que les siens fissent du décret de la Sorbonne contre la Compagnie une réfutation en règle et publique ².

Quant aux censures contre les *Exercices spirituels*, il écrivit à Nadal, à Araoz, à Borgia de demeurer silencieux et calmes ³; il blâma Araoz d'avoir modifié en un endroit le texte approuvé par le Saint-Siège, sous prétexte de faire tomber par là les critiques de Cano et de Mancio. Il fut sans doute très reconnaissant aux docteurs Barthélemy de Torrès, Jean de la Cuesta et Ramirez de Vergara des apologies ⁴ qu'ils firent en réponse aux attaques dominicaines. Mais, à ses yeux, l'autorité pontificale couvrant les *Exercices spirituels*, tous les efforts contraires étaient par avance condamnés à demeurer impuissants ⁵.

Parmi ces incidents qui traversent ses desseins et ses travaux pour la plus grande gloire de Dieu, l'attitude du fonda-

1. *Ibid.*, II, 331.

2. *Scripta*, I, 224, 425.

3. *Ep. et instr.*, VI, 717; VII, 103, 144-145.

4. Voir dans *Cron.* (III, 525-526), une réfutation de Pedroche, et dans l'éd. crit. des *Exercices*, les apologies en question (649-692).

5. *Scr. de S. Ign.*, I, 435. Voir Note 18.

teur apparaîtrait dans toute sa noblesse. En face d'adversaires ardents, emportés et pleins de préjugés, mais ayant charge officielle, il aimait mieux souffrir que de revendiquer son droit absolu; au lieu de discuter directement sur l'objet du litige, il préférait montrer par des témoignages, nombreux et incontestables, que des Universités fameuses, des prélats illustres, des princes puissants, entouraient de leur sympathie la plus vive cette même Compagnie qu'il plaisait à un Eustache du Bellay et un à Siliceo, à un Fernand d'Aragon, à un Melchior Cano, de considérer comme un malheur et un danger dans l'Église de Dieu.

Plus l'adversaire était élevé en dignité et en pouvoir, plus Ignace gardait de ménagements dans la défense. L'expérience des cours lui avait appris combien peu les grands aiment à recevoir des leçons. Pour les faire revenir de leurs erreurs, il espérait dans la patience des siens, l'action du temps, et le secours de Dieu.

Et sa rare prudence n'étant en rien ni politique, ni charnelle, il trouvait le moyen de céder aux circonstances sans abaisser son droit ni compromettre sa cause. Jamais personne n'obtint de lui qu'il sacrifiât autre chose que de l'argent ou du temps; il ne s'acharnait pas, il attendait l'heure propice¹, ne doutant pas que, par des moyens à elle, la Providence ne rendît possible ce qui paraissait impossible à tout le monde. Tel était le caractère paisible et surnaturel de sa force, en face des obstacles dressés en travers de sa route.



Il apportait à entreprendre les mêmes vues très hautes, la même hardiesse calme et persévérante, le même esprit de mesure, et une confiance en Dieu sans limites.

Jamais l'extension de son Ordre ne lui apparut comme une fin en soi, ni un objet de complaisance vaniteuse. Le pur désir de servir Dieu était le mobile de toutes ses actions de chef de la Compagnie de Jésus. Dans le choix des œuvres ou

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 160, 162, 165.

théâtres de zèle, il n'eut d'autre règle que celle de la plus grande gloire de Dieu par l'apostolat le plus fécond. Rarement, d'ailleurs, il eut à examiner *a priori* où il pourrait porter les efforts des siens. Par les papes, les évêques, les princes, les conseils des villes, il fut, de bonne heure et sans répit sollicité d'envoyer des prédicateurs au secours des âmes; et des maîtres au secours de la jeunesse. Que de demandes instantes, renouvelées, tenaces, il eut à écarter, faute de pouvoir multiplier les ouvriers à la dimension des besoins! De moins hardis et de moins éclairés eussent même refusé ce qu'il accepta.

Lorsque, sur l'initiative de Jean III, il est question d'envoyer des missionnaires aux Indes et en Éthiopie, Ignace n'a autour de lui qu'une poignée d'hommes. Son Ordre vient de naître à peine. Les Constitutions ne sont pas encore rédigées. Peu importe! A ses yeux, ce n'est pas Jean III, c'est la Providence qui implore des apôtres pour des âmes abandonnées. Xavier et Oviédo sont envoyés. Le Seigneur sera avec eux. Ils commenceront à semer l'Évangile. D'autres, après eux, entreranno dans les sillons tracés. Au reste, cette dispersion aux quatre vents, des hommes de la Compagnie naissante, pour les œuvres les plus variées, les plus délicates, les plus difficiles, est un des caractères les plus frappants de l'apostolat, tel que le conçoit Ignace de Loyola.

Pour les Universités qui s'ouvrent et pour les missions lointaines; pour les théologiens du concile de Trente comme pour la réforme des mœurs chrétiennes en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Portugal; il compte sur le dévouement absolu des siens et sur la grâce de Dieu. Ce dévouement est à toute épreuve, cette grâce est toute puissante; quelle entreprise apostolique ne pourrait être tentée? Dès le premier jour, Dieu a montré qu'il était avec ses apôtres; il sera fidèle, tant que les apôtres demeureront généreux.

Et au surplus, à chaque jour suffit sa peine et sa tâche. Dans cette Église du Christ déchirée par les hérétiques, souillée par des ministres indignes, délaissée par une foule de baptisés et ignorée par l'immense multitude des païens, il veut que les

siens répandent à profusion la lumière et le sel de l'Évangile. Mais ce zèle ardent n'a rien d'amer, ni d'excessif. Dans l'emploi des moyens les plus excellents, tels que les *Exercices spirituels*, les prédications, les sacrements, il entend que les hommes apostoliques qu'il envoie s'accommodent aux circonstances, tiennent compte de l'état des esprits, graduent le bien à faire sur les chances d'y réussir. Là où les préjugés du clergé et des évêques font barrière, mieux vaut, selon lui, patienter que de forcer l'obstacle au nom des bulles pontificales et du bien des âmes. En considération de l'humble patience des siens, Dieu se chargera d'ouvrir, à son heure, le chemin qui semble barré.

Qui définirait le général de la Compagnie un homme dont la tête dispense ses subordonnés d'en avoir, et qui considère ceux-ci comme des machines d'exécution, aurait une conception de l'autorité diamétralement opposée à celle d'Ignace de Loyola.

C'est lui qui décide la fondation des maisons et règle l'emploi des forces. De tous les ministères si variés auxquels les jésuites se livrent partout — catéchisme, sermons, explication de l'Écriture Sainte au peuple, disputes avec les hérétiques, leçons de lettres humaines et de sciences sacrées dans les universités et les collèges, réforme des monastères et des pécheresses, retraites au clergé, visites des prisons et des hôpitaux, apostolat auprès des soldats en campagne et des nations infidèles — il n'est pas un article qui ne soit de son invention ou de son agrément. Partout où un jésuite met le pied, c'est par son ordre ou avec son approbation. Grâce au système de correspondance qu'il a établi, il est partout présent, pour définir la tâche à faire, pour encourager au milieu des difficultés, pour redresser les erreurs commises, pour décider finalement ce qu'il convient d'abandonner, de continuer, de modifier, de tenter. Ses lettres innombrables sont le témoignage qui demeure de cette omniprésence toujours agissante.

Mais ce principe de l'unité de commandement s'accorde, dans l'esprit d'Ignace, avec les libertés nécessaires. Il se sou-

vient de la loi des distances, qui empêche les plus clairvoyants de discerner clairement les lointains.

Il lui est arrivé de dresser des instructions en vue de fonctions délicates comme celles des théologiens pontificaux au concile de Trente et celles des nonces du pape en Irlande. Pour la conduite spirituelle des siens, il abonde en détails et en précautions; il regarderait comme un grand malheur qu'ils manquent d'humilité, d'abnégation, de vie intérieure, de discrétion en leurs démarches. Mais, pour la tractation des affaires en cours, il fait confiance à ceux qu'il envoie; non seulement parce qu'il les sait intelligents, unis à Dieu, bien intentionnés, mais surtout parce que, sur place, ils sont à même, mieux que lui, d'apercevoir avec justesse ce qui convient. Au surplus, quand il sera par eux instruit de tout, il verra s'il y a lieu d'approuver ou de corriger ce qu'ils auront pu faire. ¹

A plus forte raison garde-t-il cette réserve, quand il s'agit des missions lointaines du Brésil, du Japon, des Indes. On cherchera vainement, dans sa correspondance avec Xavier des réglemmentations précises; et l'une des raisons qu'il a de rappeler l'apôtre à Rome, en 1553, c'est de voir clair lui-même dans des choses qui sont si loin ². Nous avons les instructions adressées en 1555 pour le patriarche d'Éthiopie, Nuñez Barreto ³. On y voit que, pour être capable de conseils autorisés, Ignace a pris la peine de s'informer des doctrines, des liturgies, des mœurs abyssines; malgré tout, après avoir hasardé ses idées sur les moyens de ramener ces peuples à l'unité romaine, il s'empresse d'ajouter : « que le patriarche ne se tienne pas pour obligé d'agir selon ce plan; qu'il fasse plutôt ce que lui dicteront, en face d'une situation bien connue, la discrétion de la charité et l'onction du Saint-Esprit, laquelle doit le diriger en toutes choses. »

Sur l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, l'Espagne, l'Italie,

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 284-285, 287, 453.

2. *Ep. et instr.*, V, 149-150.

3. *Ibid.*, VIII, 677-698.

la Corse, le général a des vues plus nettes; il a séjourné et voyagé en quelques-unes de ces contrées; il a pu, sur les affaires qui s'y agitent, avoir des conversations détaillées avec des gens du dehors et du dedans capables de l'informer *de visu*; il sait, il peut parler. Et cependant, dès qu'il quitte le terrain des Constitutions, de la vie religieuse, des règles générales de la prudence chrétienne, il ne s'avance qu'avec précaution. Qu'on lise ses instructions¹ pour Prague, Ingolstadt, Bastia, Gênes, Modène, Pérouse, Naples, partout on trouvera formulée cette indication finale : sur place, le supérieur, après avoir observé, réfléchi, pris conseil de Dieu, décidera ce qu'il vaut mieux adopter ou laisser des projets suggérés de Rome. S'il se produit des difficultés graves, comme il est arrivé en Corse, où un prélat s'est plaint des initiatives du P. Sylvestre Landini, il n'oublie pas qu'à distance il est exposé à savoir peu et mal; pour mieux juger du conflit, il envoie un visiteur²; ainsi a-t-il fait encore lors de la crise portugaise³.

La confiance et la liberté dont il honore les supérieurs le rendent très regardant sur les nominations; il entend ne déléguer son autorité qu'à bon escient⁴. Trompé dans ses prévisions, il n'a aucun faux amour-propre. Il blâme les désobéissances, signale les erreurs de conduite, enlève les charges, suivant le cas, avec l'unique préoccupation d'assurer le bien. Il n'a jamais songé à un système de couverture, consistant à dissimuler les fautes d'un supérieur pour s'épargner à soi-même de revenir sur un mauvais choix. Il est patient, ménager des personnes, mais non politique.

Jamais il n'a compris le gouvernement comme une improvisation brillante ou un despotisme aveugle. Avant de décider, il prend son temps pour prier. Et si absolue que soit sa confiance dans les secours d'en haut, il prend aussi le temps de réfléchir et de consulter. Dans les avis qu'il sollicite, il cherche une

1. *Ibid.*, IV, 99, 301, 403, 417; XI, 530.

2. *Ibid.*, IV, 648.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 285.

4. *Ibid.*, I, 208, 415.

lumière, non le reflet de sa propre pensée; il croit à l'utilité d'une opinion librement exprimée et il laisse aux gens qu'il interroge le loisir de la réflexion¹; il penserait manquer de sens et tenter Dieu, s'il demandait d'émettre à l'improviste un avis sur quoi que ce soit; souvent il exige une réponse écrite et motivée; toujours il veut que ses conseillers, éclairent par la prière leurs propres considérations. Sans doute il se réserve de décider. Mais il n'est point l'homme des certitudes irréductibles et il ne prétend pas à l'infailibilité. Si l'idée d'autrui apparaît meilleure que la sienne, il s'y range de bonne grâce; et il avoue l'emprunt, sans crainte de se diminuer. Par qui sait-on, par exemple, sinon par lui, que l'idée des collèges est due à Laynez? Rien n'égale la loyauté, la sagesse, l'esprit de foi avec lesquelles il traite les affaires.

Il excelle à prendre nettement la responsabilité d'une défense, d'un ordre. Mais il sait que les hommes ne font à la perfection que la besogne où ils mettent leur goût. Et voilà pourquoi il préfère engager qu'obliger, persuader que dominer², gagner les cœurs que courber de force les têtes sous le joug. Sans cesser de pousser les siens à la plus complète abnégation d'eux-mêmes et à l'indifférence, il ne néglige aucun moyen naturel d'assurer à son gouvernement une action suave et puissante³. Sa force est souple, parce qu'elle est d'un psychologue et d'un saint. Il ne connaît ni impatience hautaine, ni tempête de colère, ni basse rancune. Sa tête est froide, son langage calme, son cœur inépuisablement noble et bon.

En ceux qu'il a l'honneur de commander, il voit des chrétiens rachetés par le sang de Jésus-Christ, aimés et choisis par Dieu entre mille autres. L'humilité sincère et la charité ardente, dont son cœur est plein, ne lui permettent pas d'oublier que, par leurs travaux et leurs vertus, ils sont les suprêmes bienfaiteurs de la Compagnie, puisqu'ils sont sa vie et sa force même. Songeant aux plus fervents, il admire et remercie

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 398.

2. *Ibid.*, I, 208, 415.

3. *Ibid.*, I, 209, 420, 423, 424, 430, 432, 437, 453, 456.

Dieu; il aime les plus faibles d'un amour plus douloureux, mais aussi profond, sans se scandaliser ni s'irriter jamais; lui conter ses propres faiblesses est un sûr, moyen de lui ravir le cœur¹; il sait, et il gronda un jour Laynez de ne le point comprendre², que partout où il y a des hommes, il y a inévitablement de l'hommerie.



A la tête d'une troupe apostolique qui a la confiance générale des papes, des évêques et des princes, et dont les travaux sont singulièrement bénis de Dieu, il observe, et il veut que les siens observent, à l'égard des autres Ordres religieux, le plus humble respect.

Il est vrai qu'il est jaloux de garder à la Compagnie de Jésus, en son intégrité, sa propre manière d'être. Malgré les propositions qui lui sont faites, il ne veut pas s'unir aux théatins, aux sommasques ni aux barnabites. En 1547, Fra Francesco de Medde, des mineurs de l'Observance, rencontrant à Parme Paschase Broët, suggère la fusion avec les fils de Jérôme Miani et de Gaëtan de Thiene; à son avis ce serait tout profit pour l'honneur de Dieu, pour la religion en Italie et le salut du monde. Paschase Broët promet d'écrire à Ignace, sa lettre ne nous a pas été conservée. Étonné du silence, Fra Francesco écrit au général de la Compagnie et reprend avec lui toute l'affaire (22 janvier 1547). Ignace oppose (15 mars) qu'il est déjà question, à ce qu'il a compris, de joindre ensemble théatins et sommasques; mais alors même que cela ne serait pas, il voit au projet d'union avec la Compagnie « grande difficulté »; et sans autre explication, il remercie le fils de Saint-François de sa « bonne volonté et de ses saintes intentions³. »

Cinq ans plus tard, l'archevêque de Gênes, Jérôme Sauli,

1. *Ibid.*, I, 436.

2. *Ibid.*, I, 441.

3. *Ep. et instr.*, I, 474-477; *Cron.*, I, 212.

fit une démarche pressante pour prier Ignace d'accepter l'union avec les barnabites (21 octobre). Tout en recommandant l'affaire au « prudent jugement » et à la « très ardente charité » de son correspondant, il se défendait d'y insister, étant persuadé que « si le dessein était de Dieu » la divine bonté « ne manquerait pas de « le faire comprendre ». Ignace de Loyola déclare (2 novembre) qu'il a des fils d'Antoine Zaccaria la plus haute opinion; mais déjà il a refusé de faire corps avec les théatins et les sommasques; ceux-là même qui insistaient le plus pour cette union se sont convaincus qu'elle ne convenait point; les mêmes raisons dictent aujourd'hui une même conduite; il serait trop long et mal commode de discuter par lettre; l'archevêque voudra bien croire que le service du Seigneur sera mieux assuré, si chacun des deux Ordres demeure indépendant ¹.

Dans cette délibération, le fondateur de la Compagnie de Jésus ne cède à aucun sentiment d'orgueil ou de défiance; il se tient simplement à la décision prise de n'accepter dans son Ordre aucun novice qui ait appartenu à un autre; il pense que, chaque Institut ayant ses caractéristiques propres, la fusion intime serait difficile dans un amalgame d'éléments de provenance diverse, et que la constance risquerait de manquer en des hommes à vocations successives ².

Dans le prologue des *Constitutions*, il appelle sa Compagnie « très petite ». Le mot, sous sa plume, est sincère. Il sait que l'apostolat de la Compagnie de Jésus, en 1547 et en 1552, est beaucoup plus étendu que celui des barnabites, des sommasques et des théatins, lesquels, à cette date, n'ont que quelques rares maisons en Italie. Il prévoit pour les siens un développement plus magnifique encore; en 1549, il dit à Pierre de Ribadeneyra qui vient d'étudier à Padoue et s'arrête quelques jours à Rome avant d'aller enseigner la rhétorique à Messine : « Pierre, si nous vivons dix ans, nous verrons de grandes choses dans la Compagnie; si vous vivez, vous les

1. *Ibid.*, IV, 496-497; *Cron.*, II, 429.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 230.

verrez, vous; moi je ne pense pas vivre si longtemps ¹. » Mais la vue de ces perspectives grandioses ne l'éblouit pas; elle ne gonfle pas son cœur de folles complaisances et ne lui voile pas le mérite de ses devanciers. Il honore les vertus et le zèle d'Antoine Zaccaria, de Jérôme Émiliani et de Gaëtan de Thiene; il est persuadé qu'ils ont été suscités de Dieu pour commencer leurs œuvres saintes. Cette persuasion même lui interdit de consentir à la disparition de choses qu'il estime sacrées. Les dons sont multiples dans la Sainte Église de Dieu. Il a voulu autre chose que les trois fondateurs, ses contemporains. Il lui paraît certain que sa puissance d'action serait amoindrie, s'il acceptait, dans sa Compagnie, des hommes formés à un autre esprit.

Cette conviction n'entame rien de son estime pour les autres Instituts, de son désir de les servir à l'occasion, de la paix cordiale qu'il entend garder avec eux. Tels sont ses sentiments; à plus forte raison est-il ainsi pour les Ordres de Saint-Bruno, de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Benoît. Le pèlerin du Mont Cassin et de Montserrat, de Manrèse et de Barcelone, de Valence et de Paris, n'oublie pas les rencontres et les bienfaits d'autrefois. Toutes les occasions lui sont bonnes pour témoigner sa reconnaissance. Il se fait à lui-même, et il fait aux siens, une loi d'éviter l'apparence même d'une brouille, ou d'une attaque, fût-ce au nom des doctrines. Il tenait fermement que la Vierge est immaculée en sa conception. Il ne voulut pourtant pas, en 1553, que le P. Olave fût soutenir cette thèse, au collège romain, dans une dispute publique où les dominicains étaient conviés. Il défendit au même Olave d'aller chez les dominicains prendre part à un tournoi théologique où il risquait, comme l'année précédente, de froisser ces Pères en soutenant des opinions différentes des leurs ². Dans la discussion soulevée à Alcalá, en 1554, au sujet des *Exercices*, il prescrivit, on s'en souvient, la même

1. *Ibid.*, I, 359.

2. *Ibid.*, I, 434-435.

réserve. Toute contestation publique avec d'autres religieux lui était odieuse.

Noblement jaloux de garder à son Ordre son esprit propre, clairvoyant et énergique dans le recrutement, la formation et l'emploi des siens, prévoyant dans les affaires, calme et ferme devant les obstacles, soucieux de mesurer exactement les résultats, Ignace de Loyola unissait en lui les dons les plus rares du commandement : l'initiative, le calcul qui discerne les moyens et l'heure et les hommes, la patience qui tempore et la ténacité qui va jusqu'au bout de ses desseins. Par ces qualités éminentes, il avait naturellement l'âme d'un grand chef. Sa foi très vive et son ardente charité, haussant son idéal et exaltant sa magnanimité, achevaient en lui le général d'une Compagnie apostolique.

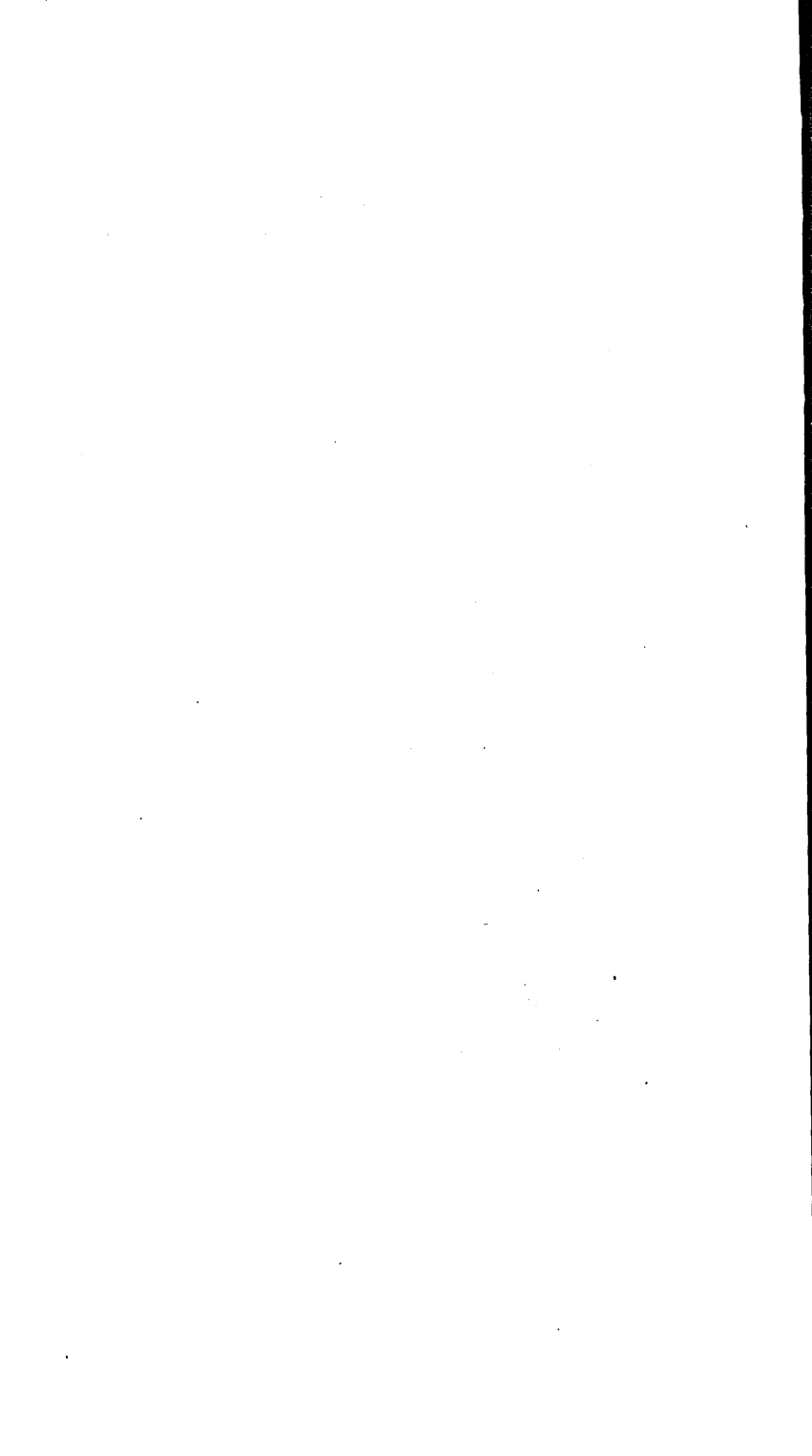
D'après les *Constitutions*, le général doit par son esprit d'oraison soutenir l'effort de l'Ordre tout entier. Ignace fit cela à la lettre. De sa chambre de la maison professe, il suit du regard, partout où ils sont, ses fils occupés à étendre le règne de Dieu. Il leur parle par lettres; plus encore parle-t-il d'eux au Seigneur dans son oraison ardente. En baisant la page vénérée qui leur vient de Rome avec sa signature, ces ouvriers dispersés par toute l'Europe occidentale et jusque par delà les mers, se représentent leur Père à genoux pour eux devant la Majesté divine, afin qu'ils aient un sentiment profond des volontés d'en haut, et un indomptable courage pour les accomplir parfaitement. Et cette vision, en émouvant leur cœur, décuple leurs forces.

Ainsi Ignace pensait-il assurer à son gouvernement la perfection possible en ce monde. L'union à Dieu dans la prière était le lien infrangible qui tenait tout, le levier puissant qui soulevait tout. Ceux qui s'imaginent le premier général des jésuites comme un homme absorbé en des combinaisons profondes derrière une pile de cartons verts, où s'entassaient les dépêches qui lui donnent des nouvelles du monde entier, sont aussi ignorants qu'Eugène Sue. Les calculs d'Ignace n'ont rien de machiavélique. C'est un psychologue qui connaît les

hommes, un observateur qui connaît son temps, un contemplatif qui connaît Dieu. Là est tout le secret de sa politique. Elle est féconde, parce qu'elle est plus divine qu'humaine. Après des siècles, elle vivifie la Compagnie de 1934 comme celle de 1550, précisément parce que la vertu d'en haut, loin de s'épuiser en agissant, garde immuablement une vigueur éternelle.

LIVRE V

Le serviteur de Dieu.



CHAPITRE XXI

LA VIE INTÉRIEURE

Parmi les saints, l'admiration du commun va à ceux que distingue l'éclat des actions publiques : grands thaumaturges, grands missionnaires, grands créateurs d'œuvres de miséricorde. Et même en ceux-là, qui la frappent et l'attirent, la foule ignore le mystère de leur vie intime. Que sait-on, en général, de la vie intime de saint Vincent de Paul, de saint François Xavier, de saint Antoine de Padoue ? Là, pourtant, dans le cœur des saints, est le secret de tous les prodiges de leur existence. Dans ce centre, invisible aux regards humains, sont cachées les causes profondes d'où ont jailli toutes les magnificences de leur histoire.

Dès sa conversion, Ignace de Loyola fut un homme de prière. La messe quotidienne, la récitation des Heures de Notre-Dame et du rosaire, la visite des sanctuaires les plus vénérés de Manrèse, les longues oraisons solitaires dans la chapelle de Villadordis et dans la grotte qui depuis a pris son nom, furent sa pratique familière et comme un besoin de son cœur. A travers les vicissitudes d'Alcalá, de Barcelone, de Jérusalem, de Salamanque, de Paris, d'Azpeitia et de Venise, il ne modifia ce programme que pour l'enrichir. A mesure que s'écoulaient les jours et qu'il marchait vers sa destinée véritable, Jésus-Christ lui devint de plus en plus nécessaire et présent. Prêtre et fondateur d'Ordre, son esprit d'oraison s'épura et s'aviva, au point qu'il disait lui-même à Laynez : Manrèse n'a été qu'un « commencement¹ ».

Si nous avons son journal spirituel, nous pourrions entre-

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 353.

voir quelque chose des ascensions de son âme. Mais il ne reste que des débris de ce témoignage, qui seul nous eût permis de pénétrer en lui. Les compagnons de sa vie ont eu la curiosité de savoir. Ils n'ont réussi qu'à surprendre peu de chose. Le saint, selon le conseil de l'Évangile, s'enfermait dans sa chambre, pour prier dans le secret. Les murs de cette cellule, qui existe encore, ont gardé ce secret. Parfois, il montait sur la terrasse de la maison, se découvrait, fixait le ciel un instant, tombait à genoux et baisait le sol; puis il s'asseyait sur un banc de bois qui se trouvait là, et la tête nue, il pleurait de douces larmes, qui tombaient silencieusement sur ses joues, sans un soupir, ni un mouvement; tandis que dans son âme était entrée la suave paix de ce ciel vers lequel ses yeux étaient levés.

Lorsqu'il célébrait la sainte Messe, la ferveur de sa dévotion, la concentration de son recueillement, les faveurs divines le laissaient comme anéanti, en descendant de l'autel. Pour la Noël de 1550, il tomba malade à mourir, du seul fait d'avoir dit, sans interruption, la messe de minuit et celle de l'aurore. Dans les dernières années de sa vie, il arriva souvent que les médecins lui interdissent les saints mystères, parce que ses forces corporelles ne suffisaient plus à porter le poids des consolations dont le Seigneur inondait son âme¹.

Les mêmes phénomènes se produisaient dans la récitation du bréviaire. Tandis que ses lèvres récitaient les psaumes, ses yeux se baignaient de larmes de pure joie. Elles étaient si abondantes, qu'il lui fallait multiplier les pauses, indéfiniment, entre les versets et les mots. A ce train, l'office divin lui prenait beaucoup de temps; et sa vue s'affaiblit au point que ses compagnons demandèrent pour lui au pape dispense du bréviaire². Toutes les prières vocales étaient dites par lui avec un recueillement, une attention, une ferveur inexprimables. On ne pouvait l'entendre bénir la table ou dire les grâces, sans être pénétré par son accent. Souvent l'ardeur de son âme

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 229, 244, 355, 389, 511.

2. *Ibid.*, I, 475, 552.

montait jusqu'à son visage qui en était tout éclairé ¹.

Le don des larmes dans la prière, que le Seigneur lui avait accordé, était accompagné d'un sentiment si vif de douceur qu'il en avait comme des syncopes. Mais le souci de sa santé lui était moins cher que celui de la prière. Les médecins en vinrent à le raisonner, à lui ordonner de refouler ces pleurs qui épuisaient ses forces. Le saint, dans son embarras, recourut à Dieu. Et Dieu lui accorda un tel empire sur ses larmes qu'il les gouvernait, pour ainsi dire, à son gré. Au surplus, même lorsque ses yeux restaient secs, son cœur était inondé de délices ².

Sa prière était continuelle. En dehors des exercices de piété de règle, il multipliait les examens de conscience et les élévations vers le Seigneur. Il ne passait pas une heure dans la journée, sans revenir sur lui-même et peser ses actions ³. Ses occupations les plus absorbantes ne lui voilaient pas la présence de Dieu. Tout ce qui s'offrait à ses regards, une fleur, un fruit, un arbre, une source, l'azur du ciel, les animaux, les hommes, la création entière, était pour lui comme une échelle toujours dressée, par où son esprit montait vers la puissance et la bonté du souverain auteur de toutes choses. Par les rues de Rome, dans les antichambres des cardinaux et du Souverain Pontife, les heures perdues par tant d'autres étaient employées par ce contemplatif à converser avec Dieu ⁴.

Entre Dieu et lui, la communication était ininterrompue, familière et débordante de toutes les douceurs de l'amour. Il adorait, il louait, il rendait grâces; il demandait aussi. Bien que son état habituel, selon l'aveu qu'il fit un jour à Laynez ⁵, se définît par le mot si expressif des anciens mystiques : *patiens divina*, il n'y avait pas, dans sa vie, l'ombre d'un quiétisme quelconque. Gouvernée et dominée par le Saint-Esprit, son

1. *Ibid.*, I, 244.

2. *Ibid.*, I, 305.

3. *Ibid.*, I, 353.

4. *Ibid.*, I, 353.

5. *Ibid.*, I, 126.

âme avait son activité dans la prière. Il priait pour le Pape, pour le roi d'Espagne, tous les jours; les œuvres de ses enfants en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, en Portugal, et dans les missions lointaines, étaient minutieusement énumérées devant Dieu, avec les plus ardents désirs et les plus instantes supplications, afin d'obtenir d'en haut le secours efficace. Dans son cœur reconnaissant, le souvenir de ses bienfaiteurs garda toujours une vivacité extrême; ce sentiment profond affleure dans ses lettres, avec une sincérité touchante; combien plus il affleurait dans sa prière. Dans ses *Constitutions* et sa correspondance, il a inculqué avec force aux siens, le devoir de la gratitude. Nul ne le remplit mieux que lui, par de ferventes oraisons. Il demandait aussi pour lui-même, avec l'humilité et l'ardeur propres aux saints, pardon de ses fautes, grâce de connaître, d'aimer et d'imiter le Christ, victoire sur la nature et désir toujours nouveau de procurer à Dieu une gloire toujours plus grande.

Les difficultés graves, les coups imprévus qui déconcertent le commun des hommes et qui les précipitent en des calculs habiles et des efforts vigoureux où ils rassemblent toutes leurs ressources, étaient pour lui l'occasion suprême de se tourner vers Dieu¹. En Dieu uniquement, il cherchait sa lumière et sa force. Il l'y trouvait très vite. Sa confiance en la Providence était absolue. Il avait, de cette vérité si importante de notre foi, une connaissance véritablement expérimentale.

Ce qu'il fit, tandis qu'il rédigeait les *Constitutions*, est un exemple frappant de sa manière de traiter, avec Dieu, de ses intérêts personnels. La Providence a permis qu'un petit cahier de 27 feuillets, écrits de la main même d'Ignace vint jusqu'à nous. Il y a noté brièvement, pendant 40 jours, les impressions divines observées dans son âme, sur la question de savoir quelle pauvreté convenait à son Ordre².

Il dit souvent la messe de la Vierge, plus souvent celle de

1. *Ibid.*, I, 273.

2. *Constit.* (Ed. La Torre), 349-363. Ce texte est publié plus complètement dans l'éd. crit. des *Constit.* CXV-CXX, 86-158.

la Sainte Trinité, parfois celle du Nom de Jésus ou du Saint-Esprit. Ces messes votives sont les plus fréquentes. Dès le premier moment, il est incliné davantage à la pauvreté la plus absolue, il ressent cette inclination à la messe, et elle persiste dans la journée. Elle persiste sans variation jusqu'à la fin; et les raisons qu'il a de préférer, pour les maisons professes, le manque de revenus stables, se présentent à son esprit avec clarté, force et fixité. Malgré quoi il continue à les ruminer, devant Dieu, au milieu des larmes et des douceurs qu'il ressent dans l'oraison et à l'autel. Il prie les saints et les anges de le recommander à Notre-Dame et celle-ci d'intercéder auprès de Jésus son fils; et celui-ci d'interpeller son Père afin d'arriver à connaître la volonté divine. Il voit que la Mère et le Fils lui sont propices, il sent comme un accès favorable auprès du Père éternel. Il les supplie de l'éclairer. Et il recommence son élection, selon la méthode des *Exercices*, mettant son âme en équilibre, amenant l'une après l'autre les raisons pour la pauvreté rigoureuse, mesurant la pente de sa volonté pour ce parti, offrant sa résolution par les mains de ses médiateurs au Père qui est dans les cieux. Pénétré d'un amour ardent qui lui arrache de douces larmes, tandis qu'il relit sa résolution écrite, il éprouve une joie calme, un contentement profond, tellement qu'il lui paraît superflu de prolonger son examen.

Il le prolonge tout de même. Et des phénomènes identiques se produisent en lui. Il raisonne, il prie, il pleure, il sent dans son âme une dévotion suave et une paix indicible; plus il renouvelle les conclusions de sa première élection et plus il s'y sent confirmé. Il invoque le Saint-Esprit; il le voit sous la forme d'une flamme vive. Les souvenirs des Evangiles et des Actes de saint Luc se dressent dans sa mémoire. Il entend le Christ envoyant ses apôtres, sans une drachme dans leur première mission de Galilée. Il contemple la grande scène de la Pentecôte : les apôtres hors du Cénacle, prêchant les Juifs, se partageant le monde, riches du seul Esprit divin qui les remplit. Il tombe à genoux, éclate en sanglots, offre au

Père la pauvreté absolue qu'il a décidée, et se relève épuisé par l'abondance des larmes et le poids des consolations divines. Durant la messe qui suit, la pensée, l'image du Saint-Esprit lui reviennent et l'absorbent. Au milieu des larmes, qui continuent de couler de ses yeux, il a une forte impression que son élection est définitive, ratifiée d'en haut et il détermine de dire le lendemain la messe de la Sainte Trinité en action de grâces.

Puis, une objection lui vient : si la pauvreté est absolue, comment s'entretiendront les églises des maisons professes ? Pour sortir de cette obscurité, il a recours à ses médiateurs familiers ; ceux-ci se dérobent ; mais le Père céleste se découvre, comme tout proche et l'attire ; avec la dévotion et les larmes accoutumées, il voit clairement que l'objection sur la difficulté d'entretenir les églises n'est qu'un jeu de l'ennemi et il offre à Dieu la résolution ferme de n'avoir aucune rente stable, même pour le culte.

Cependant, il revoit les papiers où sont alignées ses raisons ; cette lecture lui donne l'impression qu'il n'y a pas lieu à délibérer davantage ; il a la pensée de passer les deux jours suivants en actions de grâces, tout en renouvelant au Seigneur l'offrande de sa décision. Bientôt il se demande s'il ne ferait pas mieux d'examiner encore. Et comme cette pensée lui enlève toute sa dévotion, il se tient en garde, réfléchit, prie, et conclut de nouveau aux deux jours d'actions de grâces dont il avait eu d'abord le dessein. La consolation revient. Parmi des soupirs, des larmes, des suavités ineffables, il renouvelle au Père céleste, en présence des anges, des saints et de Notre-Dame, son offrande d'une pauvreté absolue.

La première des journées de remerciement le confirme dans le sentiment de la veille. Le lendemain, il éprouve des doutes ; dès le réveil, une pensée de défiance traverse son esprit ; est-il bien sûr de trouver auprès de la Sainte Trinité la grâce qu'il souhaite ? Dans l'oraison qui suit le lever, à la sacristie, tandis qu'il se revêt des vêtements sacrés, la chaleur lui monte au cœur et un besoin d'interpeller les personnes divines, qu'il interpelle en effet, disant sans se lasser, et avec un sentiment

profond et de douces larmes : « Père éternel, Fils éternel, Esprit éternel, confirmez-moi dans mes résolutions. » Durant la messe, alternance de dévotion et de sécheresse; à la suite, doute s'il fait bien de ne pas renouveler purement et simplement l'offrande déjà faite. La journée se passe sous cette double impression contradictoire; encore que le désir de tenir pour définitive l'élection faite soit plus forte que la crainte légère de se tromper en cela. Le lendemain, la pensée des trois personnes divines l'envahit dès le réveil, et le remplit de lumière, de suavité et de paix; sa poitrine se serre, tellement est vif l'amour qu'il ressent pour Dieu. Il dit la messe de la Sainte Trinité. Sur les abîmes de ce mystère, Dieu l'éclaire d'une manière bien supérieure à ce qu'aurait fait une étude théologique prolongée sa vie durant. Il répète son oraison jaculatoire : « Père éternel, confirmez-moi dans ma décision. » Et le Père continue à lui communiquer ineffablement le secret de la vie divine; et cette lumière elle-même, en même temps qu'elle inonde son âme de consolation, affermit sa volonté dans la résolution prise. Tout le jour, jusque dans la rue, l'image de la Trinité le hante.

Du 19^e au 40^e jour, cette image ne le quittera plus. Et la clarté augmentera, amenant avec elle la dévotion et les larmes et une fermeté plus grande dans le projet d'une pauvreté absolue. Durant la messe, le 34^e jour, une vision s'offre à son esprit d'une sphère comme le soleil, qui lui représente l'essence divine; et ses yeux contemplent la merveille de la vie que partagent sans division les trois personnes du Père, du Fils et de l'Esprit.

Cependant, au milieu de ces illustrations et suavités ineffables, le 35^e jour, il se demande s'il doit continuer à implorer le secours d'en haut pour prendre parti. Et il décide de dire la messe de la Sainte Trinité, le lendemain, pour savoir à quoi se résoudre. Le 40^e jour, sécheresse; les médiateurs sont loin, la Trinité sainte plus loin encore; ni douceur, ni lumières, ni visions. A la place, un chaos de pensées diverses, contraires, en tumulte. Il lui semble que, dans cet examen, il est trop

exigeant à demander de nouveaux signes de la volonté divine. Celle-ci est claire. Les raisons pour la pauvreté rigoureuse sont évidentes. Il fait élection. Il conclut qu'il faut conclure. Et il conclura en effet, si les goûts spirituels qu'il attend de Dieu le confirment dans la volonté qu'il a d'en finir, sans délibérer davantage. Peu à peu les ténèbres se dissipent, les larmes viennent en abondance; il n'a plus aucun désir de célébrer des messes afin de connaître la volonté de Dieu. Un instant il pense à en célébrer trois en actions de grâces. Il repousse cette pensée comme suggérée par l'ennemi. Et sur ce, la dévotion augmente, et la joie et la paix. Ces consolations spirituelles durent une heure. Puis tout cesse. Et alors il est repris par le doute. Quand mettra-t-il fin à ses recherches? Ce soir, cette nuit, demain? Il ne sait. A la réflexion, il lui paraît que tous ces délais sont déraisonnables. Il se met en présence de Dieu et de toute la Cour céleste; et il décide de s'en tenir aux lumières qu'il a. Les larmes et les suavités reviennent. Sur le soir, tandis qu'il est à table, le tentateur lui suggère d'examiner encore. Il répond à la suggestion par une protestation catégorique que tout est fini. Et alors une lumière céleste éclaire toute cette histoire des quarante jours passés. Il voit, dans l'évidence, que les mouvements d'inquiétude venaient de l'ennemi et les consolations de Dieu. Et la résolution s'affirme de la pauvreté absolue. Il se lève de table. En disant les grâces, il a de nouveau une vision de la Trinité Sainte, avec des douceurs, de la dévotion et des larmes.

Dans cet exemple, nous entrevoyons la vie ordinaire de ce mystique. Certes, sa vie est ordonnée à l'action et à une action singulièrement puissante. Mais, jusque dans la prière qui doit éclairer et soutenir cette action, il contemple et goûte Dieu. Il attend les faveurs divines; il les appelle, il les discerne avec certitude; et elles lui servent à titrer, pour ainsi parler, les pensées de l'humaine raison. A son regard, les mouvements les plus ténus de son âme apparaissent. Et tout en les observant, quel scrupule il a d'être sous la main de Dieu tout entier, et de rien résoudre qu'à sa lumière. Et Dieu s'incline avec

bienveillance, répond, à son heure, aux désirs de son serviteur, illumine, réjouit et remplit son âme. La terre s'éloigne, le ciel est ouvert, la Trinité se révèle. Dans cette haute et amoureuse contemplation, Ignace de Loyola découvre, en même temps, les préférences du vouloir divin dans les cas de conscience à résoudre, et les pures délices réservées aux orants les plus éminents.

Que sera sa prière, lorsque, le regard fixé sur la beauté et l'excellence infinies de son Dieu, il lui offre la louange et le cantique de l'amour pur ?



Notre-Seigneur, dans l'Évangile, a comparé à la sève la vie divine qui est en nous par la grâce. Il est le cep, nous sommes les branches. La richesse et la fécondité des branches dépendent de la richesse et de la fécondité de la sève, qui, du cep, coule en elles. Dans l'âme d'Ignace, le jour de sa conversion, il avait plu à Dieu de verser une sève débordante. De 1522 à 1556, ce don premier s'enrichit journellement d'apports nouveaux. Difficilement, nous pouvons imaginer la magnificence de cette vie grandissante, qui réjouissait les anges et le Dieu des anges. La prière du saint, effet de cette vie, devenait, par sa continuité et son ardeur, une cause singulièrement puissante d'une vie plus excellente encore. La vertu du saint, comme sa prière, dérivait de la grâce sanctifiante qui était en lui et en multipliait la fécondité merveilleuse.

Cette histoire nous a rappelé par quelle rude ascèse Ignace fit ses débuts dans la vie intérieure. La leçon que les *Exercices spirituels* formulent, dès la première ligne, ne fut jamais perdue pour lui. Jusqu'à sa mort, il fut un homme dont les passions vaincues étaient incapables de le jeter hors du chemin de la perfection.

Le jour où la Vierge lui apparut dans sa chambre de malade à Loyola, elle effaça en lui, comme avec sa main bénie, toutes les images et pensées impures¹. Ce fut pour jamais. L'orgueil

1. Gonzalès de Camara, n. 10.

de sa race ou des dons de Dieu, il les perdit à Manrèse, à tel point que les tentations de vaine gloire lui furent désormais aussi inconnues que les tentations de luxure. Plus d'envie, plus de colère. Il était insensible à la saveur des aliments. Des dures privations de sa vie pénitente, il garda toute sa vie une maladie d'estomac qui lui rendait la nourriture désagréable. Si jamais, dans sa jeunesse de page ou de soldat, il avait eu des heures de désœuvrement, du jour où il se donna à Dieu, il embrassa une vie de travail qui ne cessera plus.

La nature perverse est mortifiée au point d'être quasi morte. Sous la cravache et les rênes, elle obéit comme un cheval qui sent la main du cavalier. Au dire de saint Thomas, la vertu héroïque des saints consiste en ce que leur âme n'est plus gouvernée que par le Saint-Esprit. Ignace de Loyola en est là, dès Manrèse. Les poussées des passions sont rares et toujours vaines. Les souvenirs, les pensées, les images, les sentiments, les actes de ce converti se déclanchent, au seul souffle d'en haut. Dieu est le maître total et unique.

Il y a, dans Ignace, comme des passions surnaturelles, diamétralement contraires aux passions de la nature. Il a soif de pureté, d'humiliations, de patience, de douceur, de pénitence et de labeur. Pourra-t-il jamais se fatiguer, souffrir, être confondu, comme il le désire ? Tel est l'homme nouveau qui s'est créé dans les ruines du vieil homme. Les prisons d'Alcalá et de Salamanque, les persécutions de Paris et de Rome ne l'ont ni rebuté, ni affligé. Au contraire, il a surabondé de joie, au milieu de ces tribulations. Il veut que les religieux qui acceptent les *Constitutions*, il veut que les retraits qui acceptent ses *Exercices*, prennent plaisir à se revêtir des livrées de dérision dont le Sauveur s'est revêtu pour notre amour. Il est, lui, cet homme qu'il demande aux autres de vouloir être. Il a la passion des opprobres et il en savoure la béatitude. Signe non équivoque de la présence en lui du Saint-Esprit qui le gouverne et le domine.

Nous raconterons dans le prochain chapitre ce qu'il eut à souffrir de calomnies et d'injures pour ses entreprises de zèle

à Rome. Ceux qui cherchaient à lui nuire étaient regardés par lui comme de précieux bienfaiteurs. Il goûtait, dans les procédés iniques dont on usait à son égard, la béatitude promise par le Christ à ceux qui savent souffrir pour son amour les persécutions des hommes. Les conclusions de la méditation du Règne, au livre des *Exercices*, étaient écrites toutes vivantes dans son âme ¹.

Au début de sa vie spirituelle, il mena la plus rude vie de pénitence. Sa santé en fut ébranlée pour le reste de ses jours. Au temps de ses études, le souci de porter sans fléchir le fardeau du travail intellectuel l'invita à quelque modération. Plus tard, les morsures de la maladie et les atteintes d'une vieillesse précoce lui tinrent lieu des jeûnes, des cilices, des flagellations sanglantes de Manrèse. La chair était dominée. Le corps n'était rien. Ni le sommeil, ni la nourriture n'étaient pour lui objet d'une tentation. Il dormait mal, il mangeait peu, et n'importe quoi; son esprit, dans les insomnies comme à table, s'en allait par les chemins du Paradis, à contempler la Vierge ou la Trinité Sainte ².

Sa chambre, sa chapelle, son bureau, étaient d'un pauvre, comme on peut s'en rendre compte aujourd'hui encore, en visitant les *Stanze* de la maison du *Gesù*, à Rome. Si les meubles à son usage avaient été conservés, on aurait la même impression. Du jour où il rompit avec sa vie mondaine, cet homme n'a jamais su s'entourer de quelque commodité. Le seul mot de confortable lui eût fait horreur.

Dans ses maladies, il était docile aux médecins, par raison et par obéissance surnaturelle. Ni ses douleurs d'estomac, ni cet épuisement qui l'obligera en 1554 à se décharger sur autrui de presque tout le gouvernement de la Compagnie, ne lui arrachèrent une plainte ou un regret. Au mal comme au remède, il faisait le même visage, celui qu'il faisait à Dieu,

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 307.

2. *Ibid.*, I, 246, 247, 460, 561.

dont le bon plaisir était son unique règle et dont la Providence lui paraissait bonne en toute rencontre.

* * *

Il a expliqué, dans les *Exercices*, que l'humilité n'est que la soumission exacte de l'amour-propre à la volonté de Dieu signifiée par le Décalogue ou les événements. Il vit journellement cette doctrine. L'orgueil est éteint en lui.

Habitant avec des religieux formés à son école et qui en avaient profité, il les dépassait tous en vertu. Jamais la pensée ne lui venait de se comparer à eux pour se préférer. Il voyait leurs déficits et leurs fautes, il les corrigeait et les admonestait à l'occasion, par sollicitude paternelle et par devoir de gouvernement. Jamais il ne lui échappait un mot injurieux. Si quelqu'un se rebiffait sous l'avertissement, comme il arriva parfois à Bobadilla, il n'en prenait ni offense, ni rancune ¹.

Ainsi, pour la correspondance à envoyer au général, par les religieux répandus partout, il avait fait envoyer par Polanco une instruction détaillée, afin d'aboutir à tirer de ces lettres le meilleur profit possible. Lorsque Bobadilla reçut ces directions minutieuses, il répondit par une boutade comme il en jaillissait parfois de son naturel brusque et simple; il fait observer au général qu'il a écrit *expedir* au lieu de *expendere*; *Rey de Romanos* au lieu de *Rey de los Romanos* et que ces derniers mots ont fait sourire ceux qui les ont vus. Ignace reprend ² avec une humilité admirable :

« ...Je recevrai avec grande reconnaissance, dans le Seigneur, que vous montriez mes lettres (et qu'on en rie)... car c'est mon désir, toute ma vie, d'être redressé et corrigé de mes erreurs, et de recevoir une amoureuse et fraternelle correction de toutes mes fautes. Je me rappelle bien qu'à

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 341.

2. *Ep. et instr.*, I, 277-282.

« toute la Compagnie, le jour que vous fîtes profession, je
« demandai et suppliai avec instance qu'en toutes choses où
« l'on me verrait manquer, faisant d'abord oraison à Dieu
« Notre-Seigneur et prenant consultation de sa divine Majesté,
« on eût la bonté de me représenter mes manquements, afin
« que je puisse m'aider moi-même et m'amender dans le
« Seigneur. »

Et comme Bobadilla ajoutait : un général ne devrait pas s'amuser à corriger les lettres qu'il reçoit des siens; des étrangers qui le sauraient pourraient croire qu'Ignace ne sait à quoi employer son temps, puisqu'il le passe à telles minuties, Ignace répond :

« Beaucoup de nos amis, sachant que nous avons reçu des
« lettres de quelqu'un de la Compagnie, désirent les voir et y
« prennent plaisir. Si nous refusons de les communiquer à
« ceux qui les demandent, nous les fâchons; si nous mon-
« trons des correspondances où les nouvelles sont entassées en
« désordre, ils sont mortifiés. Je ne désire donc pas tant corri-
« ger la rédaction de vos lettres que procurer votre perfection
« entière; si toutefois elle consiste partiellement, comme il
« est véritable, à vous humilier et soumettre en choses bonnes,
« indifférentes et non peccamineuses, devant celui entre les
« mains de qui vous avez fait vœu d'obéissance. J'ai cru,
« jusqu'à présent, qu'à employer une partie de mon temps à
« ordonner les lettres reçues, je travaillais à une gloire de Dieu
« plus grande. Puisque vous pensez le contraire, je pourrai
« me conformer désormais à ce qui vous paraîtra meilleur
« dans le Seigneur; car je ne pense pas gagner moins devant
« la divine Majesté, en vous écoutant, qu'en écoutant n'im-
« porte qui de tous les autres. »

Allant jusqu'au bout de sa libre franchise, Bobadilla avait observé, sans ménagement : « Vous croyez édifier tout le monde, avec toutes ces copies de lettres. Pour moi, je les montre peu et les lis peu, n'ayant pas le temps. » Ignace réplique :

« Si vous ne daignez pas lire mes lettres, et si le temps

vous manque pour le faire, moi, par la grâce de Dieu Notre-Seigneur, j'ai des loisirs et des désirs en abondance, pour lire et relire toutes vos lettres. Et pour que vous puissiez lire les miennes, tout ce qui vous paraîtra superflu et bon à rayer, m'accommodant, comme je le pourrai dans le Seigneur, à votre avis, je m'efforcerai de l'abréger; et je ferai de même pour les autres à qui j'écris, si, croyant que ces lettres sont pénibles par leur longueur, vous voulez bien m'en aviser. Loin de moi la pensée de dépenser tant de travail et de temps pour déplaire à quelqu'un, sans profiter à personne. Ce serait grande erreur. C'est pourquoi je vous supplie, par l'amour et la révérence dus à Dieu Notre-Seigneur, de m'indiquer la manière la meilleure dont je dois vous écrire, par moi-même ou mon secrétaire, afin que n'entrant plus, je puisse vous plaire en tout; et en attendant, afin de mieux aboutir, j'attendrai vos lettres, ou je ferai écrire à un autre, selon que je comprendrai où est votre plus grand contentement.

« Et aussi, puisque vous savez que je le désire tant, je vous prie de m'écrire du mieux que vous pourrez, comme souvent je vous ai déjà prié et supplié; et je vous en supplie de nouveau, maintenant, dans le Seigneur. Si je ne puis obtenir ce que je souhaite avec tant d'ardeur, c'est parce que je m'en trouve tout à fait indigne.

« Si la Compagnie entière, ou la moitié seulement de ses membres, s'en accommodent, je vous donne ma voix, je vous offre très volontiers, et avec très grand plaisir de mon âme, la charge que j'ai. Et non seulement, je vous choisis, mais si un autre chef vous paraît désirable, je m'offre de même à élire celui que vous nommerez, ou que les autres nommeront. Si cela arrive, ce sera assurément pour le plus grand service, louange et gloire de Dieu Notre-Seigneur, et pour le plus grand profit spirituel de mon âme devant la divine Majesté. Car il est très vrai qu'absolument parlant, je désire être débarrassé de ma charge, pour demeurer dans le rang. Abandonnant en tout mon petit jugement, je tiens,

« et j'espère que je tiendrai toujours, pour meilleur ce que vous ou la Compagnie aurez déterminé. »

Nous ignorons ce que Bodadilla put répondre à cette lettre; mais il avait, certes, de quoi se confondre devant l'incroyable humilité de son chef.

A trois reprises, il a offert de se démettre de sa charge. Les sentiments qui l'y portaient étaient profonds et constants dans son âme. Pas un jour, l'exercice du commandement, la bénédiction que Dieu répandait sur son œuvre, ne mirent en son cœur une pensée de complaisance. Le mot de l'Évangile montait instinctivement à ses lèvres : « Nous sommes des serviteurs inutiles. » Lorsque parvenaient à Rome les lettres racontant le succès des expéditions apostoliques de ses enfants, le visage d'Ignace se couvrait de honte. Comme s'il eût à rougir de faire si peu lui-même, alors que les siens faisaient des prodiges pour la conversion des âmes; ou comme si, dans le sentiment qu'il avait de sa misère, il fut surpris que l'Ordre fondé par lui pût servir à un si magnifique apostolat.

Il disait un jour à Pierre de Ribadeneyra¹ : « Je ne suis qu'un fumier, je dois demander à Notre-Seigneur qu'à ma mort on jette mon corps aux ordures, pour qu'il soit dévoré par les oiseaux et les chiens... N'est-ce pas là ce que je dois désirer pour le châtement de mes péchés? »

On devine comme il put accueillir la question que lui posa un jour Laynez : « Est-il vrai que vous avez un archange pour gardien? » Ignace resta muet; son visage s'empourpra, comme celui d'une chaste jeune fille (la comparaison est de Laynez) qui verrait soudain sa porte forcée par un étranger entreprenant. Il arriva souvent que ses enfants, dans leur curiosité très vive, lui firent des demandes semblables, en des points qui étaient à son honneur. Dans ces occasions, la réponse de l'homme de Dieu était toujours la même : le silence et la confusion.

Néanmoins, il a parfois parlé des faveurs que le ciel lui

1. *Scripta*, I, 379.

prodiguait. Le désir de guérir une âme malade, le souci de donner un conseil autorisé, le besoin d'inspirer la confiance à ceux qui l'entouraient, l'ont amené, Dieu le permettant ainsi, à lever un peu le voile des merveilles de son âme. Qui ne l'aurait point connu, observe Polanco, l'aurait pris alors pour un vaniteux plein de lui-même¹. Mais ces confidences étaient rares et brèves. Le plus souvent, il gardait le silence sur sa vie intime; et depuis la fondation de la Compagnie en 1540 jusqu'à sa mort, il semble même que ce silence fut plus obstiné et plus absolu. La seule exception notable que nous connaissons est une sorte d'autobiographie, écrite sous sa dictée, pour ainsi dire, par le P. Louis Gonzalès de Camara². Il fallut de longues instances pour arracher une promesse; d'aussi longues pour obtenir les confidences promises. La décision du saint homme fut prise à la lumière de Dieu.

Et c'est justement pourquoi ce langage d'un saint se racontant lui-même n'a de la vanité que les apparences. Illuminé par les clartés d'en haut, Ignace voit sa vie telle que Dieu la voit, c'est-à-dire comme un admirable ouvrage de la bonté et de la puissance du Seigneur. Dans la contemplation qui termine le livre des *Exercices*, il invite le retraitant à considérer ce labeur de Dieu dans la création entière et particulièrement dans les âmes des justes. Ce tissu merveilleux des opérations de la grâce, en lui, était étalé devant ses yeux. Dans la trame journalière de ses pensées, de ses sentiments et de ses actes, il voyait les fils d'or de la grâce, affluer, se croiser, revenir et se croiser encore, avec les fils grossiers qui sortaient de sa nature; et l'étoffe de sa vie prendre toute sa splendeur et sa richesse du travail de l'ouvrier divin présent et opérant en lui. De son fond, il était « ulcère et aposthème », *Ulcus et apostema*, comme il a écrit dans les *Exercices*, à la méditation des péchés personnels. Mais il n'avait pas besoin du souvenir de ses égarements, pour se tenir dans l'abjection. La vue continuelle de la bonté divine travaillant en son âme

1. *Ibid.*, I, 395.

2. Voir ch. xxiv.

suffisait à le tenir dans l'abaissement. A plus forte raison, quand il se rappelait les merveilles des visions et des consolations célestes dont le Seigneur l'avait comblé, s'écriait-il avec le psalmiste : « Non pas à moi, Seigneur, mais à votre nom soit la gloire. »

Et puis, le Sauveur crucifié et saturé d'opprobres, était constamment sous ses regards attendris, comme un suprême modèle. Le désir même de rendre à Dieu amour pour amour l'entraînait en des abîmes d'humilité. De toutes les œuvres de la vie du saint, la plus étonnante, peut-on dire, est la fondation de son Ordre. Dieu mis à part, tout est fait par Ignace de Loyola, et en des conditions extraordinaires. Nul ne fut jamais plus que lui convaincu que la Compagnie de Jésus était voulue du ciel, comme un secours pour l'Église, un puissant instrument de salut pour les âmes, un moyen singulièrement efficace de glorifier Dieu. Le désir de procurer cette gloire de Dieu, toujours plus grande, était l'âme même de son âme. Il ne vivait que pour cela. Et cependant, si on était venu lui dire : « Votre Compagnie va disparaître demain, tout entière, pour toujours », il ne lui aurait pas fallu plus d'un quart d'heure d'oraison, pour acquiescer paisiblement à la ruine de son Ordre¹. Tant il était dépris de lui-même ! Tant le bon plaisir de Dieu était l'unique mobile et l'unique fin de son activité !



L'on ne saurait être surpris qu'un homme aussi mort à lui-même et au monde, ne vécût que de Dieu. L'amour-propre est l'extincteur de la charité. Dans un cœur détaché, la flamme de la charité monte libre, pure et puissante.

Dieu était pour Ignace de Loyola un souverain incomparable, un chef passionnément aimé, un ami dont la présence était un besoin. La parole dite au Sinaï retentissait constamment à ses oreilles : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 244.

tout ton esprit, de tout ton cœur et de toutes tes forces. » L'oblation généreuse qui termine au livre des *Exercices*, la méditation du *Règne*, était sans cesse sur les lèvres de ce soldat conquérant. Dans le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, combien de fois il avait relu et expérimenté ce qui y est dit, des « admirables effets de l'amour divin ».

Il serait difficile de marquer laquelle de ces trois tendances, l'une plus féodale, l'autre plus militaire, la dernière plus mystique, dominait en lui. A ne considérer que son langage, pour ainsi dire public, celui qu'il tient, dans les *Constitutions* et les *Exercices*, on serait tenté de croire qu'il y a, dans son amour, une nuance de respect qui jamais ne se détend ou ne s'oublie. Si nous avions toutes les pages de son journal spirituel, nous verrions que, dans l'intimité de son cœur, il éprouvait comme une soif inassouvie des caresses amicales de Dieu. Sans doute, son âme n'a pas la tendresse naturelle de Pierre Le Fèvre; il est même peut-être moins sentimental que Pierre Canisius; mais il est plus passionné que tous deux. Nous ne devons jamais l'oublier, cet homme si grave, si énergique, si réservé, a passé une très grande partie des quinze dernières années de sa vie, à verser de douces larmes, dans la familiarité de sa conversation avec Dieu.

Il marche en sa présence; et la sainteté de sa loi le pénètre au point que la pensée de s'en écarter même légèrement lui apparaît comme un crime de lèse-majesté. A la suite de Jésus-Christ, il veut gagner des âmes à ce souverain unique. Lorsqu'il considère l'immensité des conquêtes à faire dans le monde, le prix de la vie chrétienne, l'honneur du ministère apostolique, il voudrait avoir la vie des patriarches, pour en dépenser les siècles afin d'assurer la rédemption d'un plus grand nombre d'élus. Il y pense, le jour et la nuit; dans son lit, à table, à son bureau, à l'autel, dans la rue, parmi les visites qu'il fait, et dans le tracas des affaires qu'il traite, le royaume de Dieu est sa hantise. Et, après tout, pourquoi ce zèle dévorant comme le feu, cette action et ces désirs vastes comme le monde, si ce n'est parce que Dieu est son unique bien-aimé?

Il l'aime pour ses miséricordes passées, ses faveurs présentes, et ses bienfaits à venir. Il l'aime surtout d'une filiale complaisance en sa perfection infinie. Vers cette beauté et cette bonté suprême, son cœur s'élance et aspire. Même si elle n'était pas une vallée de larmes et un chemin infesté de voleurs, la terre serait encore un simple vestibule de la maison éternelle, où notre Père nous attend. Aussi, lorsque ses yeux fixent le firmament peuplé d'étoiles, symbole de la patrie des élus, Ignace entre en extase. Et en le mettant hors de lui, les délices célestes dont il jouit ici-bas projettent ses désirs et son âme vers cette éternité qui le fixera en Dieu immuablement. Tel saint Paul, tels sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, il soupire d'amour pour Celui qui lui a ravi le cœur.

CHAPITRE XXII

LA VIE APOSTOLIQUE

Du jour de sa conversion au château de Loyola, en 1521, Ignace a commencé à faire du bien autour de lui. Lui-même le note, sa conduite dénonça aux siens le profond changement survenu en son âme¹. Mais il semble qu'il se soit borné à cet apostolat de l'exemple. Malgré les fortes convictions que la lecture de Ludolphe et de la vie des saints lui avait données, il n'y a pas trace qu'il ait prêché à ses parents, même au moment des adieux, la vanité des joies du monde, la sainteté du Décalogue et la grandeur du service de Dieu.

Sur le chemin de Montserrat, il défend la foi catholique, l'honneur de Notre-Dame; il a plus envie de pourfendre un mécréant que de le convertir.

A Manrèse, l'horizon change. Après une période où il n'est qu'un pénitent et un orant, Ignace de Loyola devient un apôtre, il catéchise, il exhorte, il dirige. Les leçons essentielles de la morale chrétienne sont constamment sur ses lèvres et son admirable vie donne à sa parole l'efficacité qu'ont toujours les conseils des saints.

Il aura beau désormais changer de pays, le pli est pris; partout il entraînera au service de Dieu ceux qu'il rencontre. Le but de son voyage à Jérusalem n'est pas tant de satisfaire sa dévotion en voyant de ses yeux les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, que de prêcher l'Évangile là où Jésus l'a prêché. Forcé de retourner en Europe, loin de renoncer à ses projets d'apostolat, il s'y enfonce et s'y attache, en dépit de tous les obstacles. Il ne sait rien; il apprendra. Ce qu'il

1. Gonzalès de Camara, n. 10.

sait de Dieu, il le dira à tout venant; aux pauvres, aux étudiants, aux religieuses, à ses hôtes, aux dames charitables qui l'aident de leurs aumônes. Ainsi commence-t-il à Barcelone.

L'Université d'Alcalá fournit à son zèle de multiples occasions avidement saisies. La chambrette qu'il occupe, au rez-de-chaussée de l'hôpital de Antezana, devient une école d'ascétisme; de même la prison où on le jette sur d'injustes soupçons. Les cachots de Salamanque n'enchaînent pas davantage sa parole. On lui reproche de n'avoir pas un *curriculum* scolaire. Il convient du fait, mais conteste que ce fait crée le droit de lui imposer silence. Sans être un docteur, il connaît Dieu; pourquoi n'en parlerait-il pas? Il sait aussi ce qu'est la juridiction ecclésiastique et ses limites. Par amour des opprobres, il peut consentir à subir une sentence injustifiée. Par amour de la vérité et des âmes, il cherche, hors du territoire où on le condamne à se taire, la possibilité d'enseigner aux chrétiens oublieux le chemin du ciel. Son raisonnement est aussi simple qu'irréfutable : « Si j'ai mal parlé, montrez où est le mal; si je dis bien, pourquoi me frappez-vous? » Ainsi objectait Jésus devant les tribunaux de Jérusalem. Dans l'esprit du Maître et du disciple, ce n'est ni l'orgueil, ni l'entêtement, ni l'illusion qui font résistance; mais l'unique souci de rendre témoignage à la vérité, de remplir une mission apostolique qui est un ordre du Père et un besoin du cœur.

Paris enfin enlève la difficulté que faisaient les juges de Salamanque et d'Alcalá. Ignace de Loyola est immatriculé sur les registres de l'Université; pendant sept années consécutives, il suit des classes, passe des examens; il est maître ès arts; il aurait été gradué en théologie, sans la maladie qui l'arracha à ses études, en 1535. Sans attendre toutes ces patentes des écoles, l'Esprit de Dieu qui le remplit le pousse à annoncer le royaume de Dieu. En l'écoutant, des gens plus savants que lui apprennent de lui le *Quid prodest* de l'Évangile.

Ses compatriotes d'Azpeitia apprendront aussi, de sa bouche et de ses exemples, cette leçon grave, que les bénéficiers de l'église Saint-Sébastien ne savent guère leur donner. Dans ce

coin obscur des Pyrénées guipuzcoanes, comme parmi les splendeurs de Venise, Ignace renouvelle les miracles de la primitive Église. Cet étudiant de 45 ans n'est pas dans les Ordres; il a tourné à peine quelques feuillets de la *Somme* de saint Thomas; mais il a percé de part en part le mystère du Verbe incarné pour la rédemption des âmes. Il convertit ceux qu'il prêche. Dans son langage barbare et qui sent l'étranger, la vertu de Dieu passe, éclairant les fois obscurcies et subjuguant les consciences rebelles. Le Seigneur l'a choisi pour porter son nom sacré auprès des rois et des peuples. Lui, l'ignore encore. Mais il pense, à la lumière d'en haut, que dans cette église du xvi^e siècle où trop de prêtres méconnaissent et profanent leur ministère, il a le devoir impérieux de recommencer la vie évangélique des premiers apôtres. C'est le spectacle émouvant de cette vie qu'il offre aux regards étonnés des paysans d'Azpeitia et des marchands de Venise. Et ceux-ci, frappant leur poitrine, disent que Jésus est vraiment le Fils de Dieu, le Roi éternel à qui ils doivent fidélité.

Tel est l'homme qui arrive à Rome, en 1537. En son cœur noble, grand et fort, le zèle apostolique est allumé comme un incendie. Il se trouve au point que Dieu a prédestiné à son activité. Dix-huit ans de vie seulement lui demeurent, et les forces de son corps sont précaires. L'ardeur qui le consume depuis 1522, loin de se ralentir avec l'âge, va s'enflammant chaque jour. Et les entreprises de toute sorte jaillissent de cette charité vraiment divine.

Lorsque les envoyés de Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus si le temps des promesses était révolu, Jésus donna les signes révélateurs de la présence du Messie, à savoir la guérison miraculeuse des malades et l'évangélisation des pauvres. Dans la mission qu'il leur confia de son vivant, en Galilée, les apôtres choisis par Jésus marquèrent leur passage par les mêmes traits de compassion et de puissance. Après la Pente-

côte, les Douze étalèrent à Jérusalem les mêmes titres divins de leur commission. Ignace de Loyola avait trop médité l'Évangile, pour ignorer ou trahir des traditions aussi sacrées.

Il prêche, avec tous ses compagnons, dans cette Rome de 1538 qui ne connaît guère de prédicateurs pareils, jaloux de remuer les âmes et non de fleurir leurs discours. La grande disette qui ne tarde pas à sévir fournit bientôt, à ces hommes apostoliques, une occasion solennelle de montrer qu'ils ont hérité du Christ la charité qui lui faisait dire : *Misereor super turbas*.

La récolte de l'année avait été plus que médiocre; les provisions de froment, en dépit de la prévoyance du légat Jean-Vincent Carafa et du gouverneur de Rome, Conversini, ne put se faire à temps; l'hiver fut particulièrement rigoureux et long ¹. De toute la campagne romaine les paysans affamés se jetèrent sur la ville. Par centaines, ils encombraient les rues et les places, mourant d'inanition et de froid ². Les Iniguistes se donnèrent tout entiers au sauvetage de ces malheureux. Ils habitaient alors la maison Frangipani, près de la Torre de Mélangolo ³. Ignace ouvrit sa porte, et sa maison devint un Hôtel-Dieu improvisé. Dans la matinée, ses compagnons couraient la ville, demandant l'aumône; ils revenaient chargés de pain et de bois, de paille, qu'ils transportaient allégrement sur leurs épaules. Grâce aux aliments recueillis, les pauvres prenaient leurs repas. Puis on les rassemblait dans une grande salle, pour leur expliquer les commandements de Dieu, leur enseigner les prières usuelles du chrétien, les exhorter à une vie digne de leur baptême. Les plus malades étaient hospitalisés dans la maison ⁴.

Une si magnanime générosité, témoignée par des étrangers qui n'avaient pas le sou, fit rougir quelques cardinaux et prélats. De leur abondance, ils s'empressèrent de fournir aux Ini-

1. Tacchi Venturi, *Storia*, II, 178.

2. Rodriguès, *Comment...* 500.

3. Tacchi Venturi. *Le case habitate in Roma da S. Ignazio*, 297-302.

4. Rodriguès, *Commentaire*, 500.

guistes des ressources en argent et en nature. Les meilleurs venaient en personne à la maison Frangipani; on raconte même qu'un de ces nobles visiteurs, n'ayant plus rien à donner, laissa à un malheureux ses propres vêtements¹.

Le cœur d'Ignace était plus vaste que sa maison. On avait beau mettre les pauvres dans tous les coins, ils ne pouvaient contenir tous dans cet hospice de fortune. C'était déjà miracle qu'on en secourût 400. Ignace s'industria pour les répartir dans les hôpitaux de la ville, de manière à leur assurer le vivre et le couvert. En temps normal, les hôpitaux de Saint-Jacques, du Saint-Esprit, de Saint-Jean et de la Consolation avaient des moyens de subvenir à la misère. Devant l'afflux extraordinaire des malheureux, il fallait mendier d'extraordinaires secours. Ignace et les siens s'y emploient avec un zèle infatigable. Leurs journées se passent en courses auprès des bienfaiteurs et en visites à leurs chers pauvres. Ils les voient à la maison Frangipani, dans les familles qu'ils ont associées à leur œuvre de charité, dans les hôpitaux de la ville. Bien que pauvres eux-mêmes, ils ne gardent pas un liard pour eux de l'argent remis pour les indigents. Et leur zèle dispense l'aumône spirituelle de la parole de Dieu et des sacrements, à cette foule souffrante, sur laquelle leur cœur se penche avec la compassion du Christ².

Pour accréditer les Iniguistes dans la ville éternelle, rien ne pouvait valoir ces œuvres évangéliques. Le peuple, les nobles, les prélats, n'avaient qu'à ouvrir les yeux, pour constater que Rome avait, dans ces « prêtres pèlerins », de véritables envoyés de Dieu. Comment s'étonner que Paul III, à l'automne de 1539 ait accueilli par des bénédictions cette Formule de l'Institut dans laquelle Ignace avait mis l'essentiel de ses desseins apostoliques?

Après cette approbation, et quand il est devenu le général de la Compagnie de Jésus, les loisirs d'Ignace de Loyola se font plus rares. Il faut travailler à la formation des candidats

1. *Cron.*, I, 66.

2. Tacchi Venturi, II, 184.

à l'Ordre nouveau, correspondre avec les missionnaires répandus au loin, préparer les *Constitutions*. Mais Ignace n'a rien d'un bureaucrate. C'est son cœur qui commande à son cerveau; et ce cœur déborde de la charité de Jésus-Christ.

Dans ces *Constitutions*, il écrira, plus tard, que les âmes dont personne ne s'occupe doivent attirer les préférences des siens. Le premier il pratique ce qu'il enseigne. Il donne tous ses soins au rebut de la population romaine. L'une des conséquences forcées de la famine était la multiplication des orphelins. Ignace de Loyola pourvoit au malheur des enfants abandonnés, par la création d'un orphelinat de filles et d'un orphelinat de garçons.

Une « Compagnie dite des Orphelins » avait été préposée par Paul III (7 février 1540), à la répression des la mendicité paresseuse, en même temps qu'à la répartition des aumônes aux vrais indigents¹. On devine que, parmi les principaux membres de cette « Compagnie », figurent les prélats et des gentilshommes amis d'Ignace. Celui-ci avait fait ses preuves, depuis longtemps, en matière charitable. Non seulement il avait au cœur la compassion évangélique, qui est l'âme de la bienfaisance digne de ce nom, mais il avait l'art des sages organisations. Dans le chapitre consacré à Azpeitia, nous avons raconté quelles initiatives il avait prises, en 1535, en faveur des pauvres honteux et contre les faux mendiants de sa ville natale. Aussi n'est-il pas surprenant que nous retrouvions sa main, dans cette « Compagnie » romaine autorisée par Paul III en 1540. Bien qu'elle s'appelle « Compagnie des Orphelins », cette « Compagnie » s'occupe surtout de rendre la vie impossible, à Rome, aux professionnels de la paresse effrontément quémandeuse. Les efforts ne durent pas aboutir comme le pape aurait souhaité. Le 9 juin 1542, Paul III insista encore, dans une pièce adressée aux principaux membres de la « Compagnie », pour leur rappeler leur rôle, et les armer de pouvoirs d'exécution illimités. Non seulement, ils pourront imposer aux

1. *Id.*, I, 625.

faux mendiants des travaux, emprisonner même et bannir de la ville ceux qui refuseraient la besogne imposée; mais quiconque entraverait cette action répressive pourra être par les délégués de la « Compagnie » arrêté et incarcéré, sans autre forme de procès. L'étendue des facultés accordées à la « Compagnie » montre celle du mal, et quel vaste champ, sans sortir de Rome, s'offrait à l'activité d'Ignace de Loyola.

Outre les œuvres créées en faveur des malades, des orphelins et des mendiants, l'homme de Dieu en organisa d'autres plus difficiles encore, pour la conversion des femmes perdues et des Juifs.



La maison de Sainte-Marthe, dans la pensée d'Ignace de Loyola, était destinée aux femmes de mauvaise vie, soit mariées soit libres ¹. C'est pour assurer la paix de la ville par la paix des foyers, que l'œuvre est entreprise; et surtout pour abolir le péché dans les consciences coupables. Un cardinal protecteur, le cardinal de Carpi, préside; sans son avis aucune question grave ne peut être décidée. Une confrérie dite « de la grâce » est préposée au fonctionnement de l'œuvre. Le recrutement de la confrérie se fait par cooptation, à la majorité des suffrages (art. 3). Il y a deux présidents, un secrétaire, un trésorier (art. 7, 8) et personne ne pourra refuser la fonction à laquelle il sera élevé; s'il a des excuses à faire valoir, la confrérie demeurera juge de leur valeur (art. 5). Le monastère sera gouverné par une prieure, désignée par la confrérie et le cardinal protecteur (art. 9). Un chapelain dira la messe chaque jour, prêchera le dimanche et les fêtes, administrera les sacrements (art. 10). Maître Ignace demeure chargé du gouvernement spirituel de la maison (art. 11). Un travail manuel sera imposé à toutes : le salaire des ouvrages vendus au dehors sera réglé par la prieure. Toutes auront aussi des livres pieux et honnêtes, pour s'occuper (art. 12). Toutes seront obligées

1. Tacchi Venturi, I, 642-674.

d'assister à tous les exercices religieux (art. 13). Aucune femme ne saurait être admise à Sainte-Marthe, si elle n'est pécheresse (art. 14). Avant d'être admises, toutes subiront une triple épreuve : elles seront interrogées, suivant un questionnaire fixé, par les deux présidents et il sera dressé procès-verbal de leurs réponses; même épreuve, devant la confrérie assemblée; admises, elles seront confiées au confesseur de la maison qui entendra leurs aveux et les communiera (art. 15).

Dans les interrogatoires préalables à l'admission, on leur demandera leur lieu d'origine, le nom de leurs parents et leur domicile (art. 1); si elles sont mariées, célibataires ou religieuses (art. 2, 3, 5); quelles raisons les déterminent à frapper à la porte de Sainte-Marthe (art. 4); si elles ont des dettes, ou quelque fortune, et si elles sont passibles de quelque peine ou engagées en quelque procès (art. 7, 9); si elles sont prêtes à obéir en tout à la prieure et à rester perpétuellement dans la maison, à moins de revenir avec leur mari (art. 8); si elles sont disposées à laisser leurs biens au monastère en cas de décès (art. 10) et à subir la perte de leurs biens et la peine du bannissement en cas d'évasion (art. 13); on les avertit enfin qu'elles doivent recevoir les sacrements, selon les indications qui leur sont données (art. 11); et que personne du dehors ne pourra communiquer avec elles, sans expresse faculté de la confrérie ou d'un des présidents (art. 12).

Nous avons encore la liste des premiers confrères de la « Compagnie de la grâce » : à côté des cardinaux Carpi, Pisani, Farnèse, Alvarez de Tolède, Sforza, Guidiccioni, Bembo, et de nombreux prélats, figurent des Espagnols et des Romains amis d'Ignace. Par une Bulle (18 février 1543) Paul III érigea canoniquement la confrérie et enrichit d'indulgences les confrères et les converties.

Ignace de Loyola avait eu l'idée de l'œuvre. Dans les fondations de la maison il avait jeté, avant tout autre, une somme de 100 écus d'or, tirée de je ne sais quelle vente ¹. Il travaillait

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 357.

lui-même à retirer de leur fange les pauvres femmes perdues. Ribadeneyra raconte¹ avec émotion qu'il a vu de ses yeux, dans les rues voisines du refuge de Sainte-Marthe, Ignace, le visage modeste et joyeux, qui s'en allait claudiquant, tandis qu'à quelques pas une pécheresse le suivait, pour faire son entrée au Monastère. La parabole du Bon Pasteur revenait en mémoire, en face de cette scène touchante. Et personne, plus que l'homme de Dieu, n'évoquait ce souvenir évangélique. En songeant aux désordres de sa jeunesse, il s'humiliait, louait la miséricorde divine, et s'enflammait en désirs de convertir les pécheurs.

Ce sauvetage n'allait pas toujours sans bourrasque. Entre tous, le cas du maître des Postes pontificales, Mathias Gérard de San Cassiano, est célèbre². Frustré dans ses passions, ce haut fonctionnaire de la Curie s'aveugla et s'emporta, comme nous l'avons déjà conté, au point de provoquer dans les rues les scènes les plus scandaleuses et les plus outrageantes. Au dire d'Isabelle Roser, qui en informait Marguerite d'Autriche, il alla même un jour jusqu'à arracher du confessionnal de la chapelle de Sainte-Marthe, le P. Diégo de Eguia; et à vomir autour du monastère mille horreurs. Dans sa rage, il n'hésitait pas à dire publiquement : « ou l'on me rendra cette femme, ou je ruinerai la maison de Sainte-Marthe. »

Ignace provoqua une action juridique. A un premier avis d'avoir à comparaître pour répondre de ses calomnies et de ses violences, Mathias fit le sourd (7 juillet 1546). Le vicaire de Sa Sainteté, Archinto, et Franzini, gouverneur de Rome, renouvelèrent leur citation. Le maître des Postes pontificales fit défaut. Se dérober ainsi c'était avouer que la cause était indéfendable. Archinto et Franzini, dans une enquête à Sainte-Marthe, s'étaient d'ailleurs convaincus que, loin d'être un sérail, le monastère était un lieu de bénédiction, et Ignace de Loyola, un saint convertisseur.

1. *Ibid.*, I, 355.

2. *Ibid.*, I, 659-666; *Cron.*, I, 169.

Le gouverneur Franzini hésitait pourtant à signer une sentence. Par une supplique, Ignace réclama cet acte de justice. Il fut écouté. Par un jugement en forme, les juges imposent silence à Mathias, sous peine de perdre sa charge et tous ses biens; ils se réservent la détermination des châtimens et amendes que méritent ses calomnies; ils déclarent que la Compagnie de Jésus et son chef, par leur doctrine pure, leurs mœurs intègres, et les fruits de salut multipliés partout, ont une « splendeur de réputation » qui les met au-dessus de toutes les injures; que leurs « bonnes œuvres » et leur « obéissance au Siège apostolique » leur attirera une « renommée croissante » loin que les détractions la puissent diminuer.

Muni de ce certificat, Ignace pouvait se désintéresser du châtiment de Mathias Gérard de Saint-Cassien. Grâce à la mansuétude du saint, le maître des Postes pontificales fut touché et conquis. Il devint l'ami du calomnié qui lui pardonnait. Et l'œuvre, bénie de Dieu et des hommes, se développa admirablement, pour l'honneur de Rome et pour le salut des âmes en péril.

Parfois on représentait à Ignace qu'il était bien exposé à perdre sa peine. Lui alors de répliquer, avec ce sens exact et profond qu'il avait des choses divines : « Combien je donnerais volontiers toute une vie de travaux, pour rendre impossible une seule offense du Seigneur ! » Dans cet admirable *consilium aureum* donné au pape, en 1535, les cardinaux consultés avaient flétri en termes énergiques la liberté laissée au vice. Par son esprit apostolique, son initiative et sa persévérance, Ignace attaqua et réduisit le mal qui faisait rougir Contarini et les meilleurs de ses collègues.

Tout en se montrant plus cléments pour les Juifs que beaucoup de souverains, les papes avaient pris, au cours des siècles, des précautions pour que la foi des Romains ne souffrît pas du voisinage d'une race singulièrement vivace et active. Ignace pensa qu'enclorre dans le Ghetto les fils d'Israël était insuffisant. Quand il ignorait encore les vrais desseins de Dieu sur lui, il aurait voulu vivre et mourir à Jérusalem, en tra-

vaillant à la conversion des Juifs et des Musulmans. Dans cette ville de Rome, où les Juifs et même les Musulmans ne manquaient pas, il reprit son dessein de jadis. Et le Seigneur bénit son zèle. Dans une maison de catéchumènes, ouverte par ses soins, beaucoup vinrent chercher la lumière de la vraie foi et la grâce du baptême ¹.

Après avoir commencé l'œuvre, Ignace en confia le gouvernement à don Giavanni de Torano, recteur de l'église de Saint-Jean-du-Petit-Marché, dans le quartier de Campitelli. Dans la bulle de fondation (18 février 1543), Paul III érige une archiconfrérie qu'il prépose à toutes les maisons de catéchumènes présentes et futures; et la présidence de cette archiconfrérie est donnée, à vie, à don Giovanni de Torano, lequel, avec l'aide d'un collège de 12 prêtres choisis par lui, gouvernera souverainement l'œuvre entière. A l'usage, le recteur de Saint-Jean-du-Petit-Marché dut trouver mal commode pour lui le collège sacerdotal qui l'entourait; peut-être même vit-il une gêne dans ces collaborateurs destinés statutairement à l'aider. Il pria le pape de les remplacer par des laïques, pour le plus grand bien de l'archiconfrérie. Paul III, par un bref du 15 février 1544, sanctionna cette modification à l'organisation première; l'autorité de Giovanni de Torano demeurait d'ailleurs aussi illimitée que par le passé.

Mais aucune bulle pontificale ne pouvait faire qu'Ignace de Loyola ne fût l'initiateur de l'œuvre et que les jésuites ne fussent les catéchistes des Juifs et des Musulmans qui souhaitaient se convertir. Dépité, jaloux, intrigant peut-être, don Giovanni de Torano dénonce à Paul III la Compagnie de Jésus comme un ramassis d'hypocrites malfaiteurs. La pièce est curieuse; il faut en détailler les articles pour en admirer la sottise passionnée ².

Les jésuites, dit don Giovanni, attirent à leur église della Strada, beaucoup de monde; les peuples ignorants boivent le

1. *Cron.*, I, 109, 168.

2. *Cron.*, III, 25; Tacchi Venturi, I, 633-637.

venin s'en sans apercevoir ; si on n'y pourvoit par des mesures énergiques et promptes, la foi catholique dans Rome subira les plus grands dommages. Il faudrait, par un édit public et perpétuel, leur interdire tout ministère apostolique, non seulement dans la ville des papes, mais dans n'importe quel diocèse, à moins qu'auparavant on ne se soit assuré de leur orthodoxie et de leurs bonnes mœurs.

Il y a malheureusement à Rome des vicaires, dans certaines églises paroissiales, qui ne sauraient correctement répondre à un examen sur les sacrements. Chez des religieux, l'ignorance et l'erreur sont bien plus redoutables, à cause de l'ascendant qu'ils ont sur les âmes. Il conviendrait que les religieux, hors de leur maison, fussent écartés de tout ministère apostolique, nonobstant tout privilège contraire. D'autant qu'aujourd'hui, pullulent les nouveautés en doctrine, les sectes, les réunions suspectes dans lesquelles, en dépit des titres les plus édifiants, circulent des idées fausses et s'observent des pratiques perverses. Beaucoup de prétendus semeurs évangéliques ne sèment que de l'ivraie.

Les jésuites sont, hélas ! de ce nombre. Ce sont des hérétiques. Et le pape devrait leur interdire de continuer leur genre de vie, jusqu'à ce qu'il soit mieux informé de leur institut. Ignace, leur chef, a été, à trois ou quatre reprises, emprisonné en divers lieux, pour hérésie. Toutes les pièces de ces procès devraient être soumises aux inquisiteurs de la foi. Par des monitions fraternelles, don Giovanni a essayé de prémunir Ignace contre l'erreur. Rien n'a servi. Il a fait pire, après ces tentatives de correction évangélique. Et ceci est grave. Car, dans sa Compagnie, les jeunes hommes de talent ne manquent pas : qu'advient-il, s'ils sont imbus de doctrines détestables ?

Par quelques-uns de ceux qui ont quitté l'Ordre, on peut deviner ce qui s'y passe. Plusieurs ont été interrogés sur les motifs de leur départ ; l'un d'entre eux a répondu qu'il avait abandonné la Compagnie, afin de pouvoir vivre selon la foi catholique. Il ajoutait qu'il est haï et traqué par ses anciens confrères, parce qu'il a refusé de révéler au P. Ignace, selon

la pratique de l'Ordre, le secret des confessions entendues. Il y a, à la maison della Strada, un certain Polanco, qui n'a pas hésité à dire à une noble dame qu'elle était liée par une censure; mais qu'elle n'avait qu'à changer de confesseur; elle trouverait, à l'église des jésuites, un prêtre instruit, choisi par lui et qui aurait les pouvoirs de l'absoudre. N'est-ce pas insinuer que le pouvoir d'absoudre dérive du savoir et non de la juridiction? Un autre jésuite, nommé Ponce Cogordan, a osé donner la communion à une religieuse qui, sur son avis peut-être, avait quitté son couvent. Que deviennent alors les décrets canoniques contre les déserteurs de la vie religieuse? Il y a sans doute, bien d'autres abus et erreurs. Pour les découvrir, rien ne vaudra un monitoire.

Quant au signataire de la dénonciation, ce n'est point la haine qui l'anime ou la rancune; c'est uniquement le zèle pour la vraie foi, et la crainte des censures ecclésiastiques qui menacent tous ceux qui, connaissant des faits pareils, ne les portent pas à la connaissance de qui de droit.

Lorsqu'il reçut ce papier accusateur, Paul III dut froncer le sourcil, à moins qu'il n'éclatât de rire. Voilà dix ans qu'il connaissait les jésuites, sept ans qu'il les avait approuvés par une bulle solennelle; et un obscur curé de Rome venait lui dire gravement qu'il y avait lieu d'enquêter, d'informer, d'interroger, de mettre en mouvement l'inquisition au sujet d'Ignace de Loyola et de la Compagnie de Jésus. Quelle folie! Et comme le pape dut s'égayer, si jamais, comme il est probable, il communiqua à Ignace la pièce de Torano, en lui disant d'y jeter un coup d'œil. Une contradiction de plus n'était guère faite pour émouvoir le saint fondateur; une supplique comme celle de don Giovanni de Torano, ne méritait que le mépris. Paul III et Ignace de Loyola durent être vite d'accord, pour conclure que le curé de Saint-Jean-du-Petit-Marché était un malheureux à laisser dans son néant, en attendant qu'on l'éclairât sur la vanité de ses craintes.

On sait la fin de cette sentinelle vigilante de l'orthodoxie. Traîné plus tard, devant les tribunaux de l'Inquisition, don

Giovanni fut frappé d'interdit et condamné à la prison perpétuelle, peine qui fut commuée en celle du bannissement.

Mais avant que ces opérations juridiques lui eussent enlevé tout crédit, il est manifeste que le curé de Saint-Jean répandait plus ou moins discrètement ses propos infâmes contre les jésuites¹. Il en vint, au moins indirectement, quelque chose jusqu'aux inquisiteurs. Quelques candidats à la Compagnie, renvoyés par Ignace, durent montrer la même audace à dénoncer la maison qu'ils avaient été contraints de quitter. C'est un acte de basse rancune, ordinaire à tous les apostats. En tout cas, le Calabrais Théophile de Tropea, de l'Ordre des Frères Prêcheurs et commissaire du Saint-Office, fut un instant préoccupé au sujet des jésuites. Dans une pièce, émanée de lui ou de ses bureaux, s'accumulent de prétendues charges contre « les prêtres de la Compagnie de Jésus ». Il y a d'abord une liste de procès à revoir : celui de Venise, et celui de Rome contre Ignace; et celui plus récent de Mathias Gérard de San Cassiano. Il conviendrait aussi d'interroger deux dames, Jeanne Conti et Constance Conti, dont les jésuites ont révélé la confession. Et puis au Saint-Esprit, à la maison des catéchumènes, à Saint-Jérôme, il y a des prêtres qui ont été au noviciat pendant quelque temps; ils racontent des horreurs sur leurs anciens confrères qu'ils accusent de violer le secret de la confession et de pratiquer la sodomie. L'un de ces prêtres n'hésite pas à dire que si Dieu permet que, dans son Église, il se passe de telles iniquités, le diable en personne sera sauvé au jour du jugement.

Il ne paraît pas que le P. Théophile de Tropea ait poussé plus loin les informations dont la pièce que nous venons d'analyser contient l'annonce. Mais il fallut évidemment quelques années, pour dissiper ces calomnies, si atroces qu'elles fussent. En 1551, nous trouvons encore la trace de ces morsures serpentes, au sujet de la maison des catéchumènes. Des malins faisaient courir le bruit que les administrateurs,

1. Tacchi Venturi, I, 637-641.

sinon les jésuites, gardaient pour eux les ressources recueillies pour les Juifs convertis. Le cardinal de Burgos estimait ces rumeurs assez nocives, pour écrire au duc Cosme de Médicis, une lettre, où il proteste contre des accusations calomnieuses et recommande à la bienveillance de S. A. Philippe Herrera et Alexandre de Foligno, quêteurs de la maison des catéchumènes ¹.

Ignace de Loyola regardait ces contradictions comme le sceau de la bénédiction divine. Ni son esprit d'entreprise, ni son amour des âmes en détresse n'en furent jamais diminués. Et sa persévérance obstinée, en dépit de tous les obstacles, obtint les résultats les plus consolants.

Ces succès apostoliques amenèrent parfois, de la part des cardinaux ou des familles, des tentatives qui transformèrent la maison della Strada en une sorte de pénitencier ². On y conduisit un jour un enfant né dans l'hérésie, très obstiné dans les erreurs sucées avec le lait, et du plus ardent prosélytisme parmi les enfants de son âge qu'il pouvait rencontrer. Reçu par Ignace, il abandonna au bout de huit jours la religion dans laquelle il avait été élevé et devint catholique. Comme on lui demandait la cause de cette surprenante et si rapide métamorphose, il répondit que les exemples d'Ignace, et de ses religieux, lui avaient fait conclure que là devait être la vraie religion chrétienne. La même transformation heureuse se produisit chez un homme d'un caractère indomptable et de mœurs peu réglées; au bout de quelques jours passés auprès des jésuites, il était changé au point d'être méconnaissable.



A mesure que le nombre des hommes apostoliques augmentait autour de lui, Ignace devait sentir moindre en lui le désir d'évangéliser par lui-même. Nous avons cependant la preuve qu'il lui arriva parfois de prêcher. Il l'avait fait dans l'église

1. Tacchi Venturi, *Storia*, I, 641.

2. *Cron.*, II, 7.

de Notre-Dame-de-Montserrat, en arrivant à Rome en 1537. Au début de son généralat, en 1540, il expliqua la doctrine chrétienne aux enfants, pendant quarante jours. Et tout à la fin de sa vie, il se rendit aux instances de ceux qui lui demandaient de commenter à Saint-Celse, le sermon sur la montagne¹. De toutes les pages de l'Évangile, c'était une de celles dont l'intelligence lui avait été donnée dès sa conversion; car elle contient ces vives formules de l'esprit chrétien admirablement synthétisées dans la seconde semaine des *Exercices spirituels*. Depuis près de vingt-cinq ans, Ignace s'appliquait de tout son cœur à savourer la béatitude des persécutions, des calomnies, des souffrances, des larmes et de la pauvreté. Qui, mieux que lui, pouvait inculquer au peuple de Rome la doctrine du sermon sur la montagne?

« L'office propre du général, écrit Ignace dans les *Constitutions*, n'est pas de prêcher ou d'entendre les confessions. Il verra pourtant ce qu'il peut faire à cet égard dans les limites où les occupations de sa charge le permettront. » Cette observation est la sagesse même. Ignace s'y est conformé dans la pratique. Nous savons le nom de quelques-uns de ses pénitents : le vice-roi de Sicile, Jean de Vega et sa femme, l'ambassadeur portugais Mascarenhas et sa femme, le peintre Jacopino del Conte qui fera son portrait après sa mort, Isabelle Roser pendant qu'elle était à Rome.

S'il n'eût écouté que son zèle, l'homme de Dieu aurait passé au confessionnal une grande partie de sa journée. Nul plus que lui ne fut convaincu du bien que le sacrement de Pénitence peut opérer entre les mains de prêtres amis des pécheurs. Mais le zèle même de la plus grande gloire de Dieu demandait du général un autre emploi de ses forces. Son rôle vrai était d'être l'inspirateur, le conseiller et le soutien de l'apostolat de ses enfants. Il remplit ce rôle magnifiquement, avec les intentions les plus hautes.

Nous avons déjà vu, au chapitre XX de cette histoire, cette

1. *Ibid.*, V, 19.

action puissante du fondateur dans son Ordre. Ici, une brève esquisse suffira.

De lui, les jésuites tiennent toutes leurs consignes d'action : celle d'être d'infatigables confesseurs et d'infatigables distributeurs de l'hostie sainte; celle de prêcher assidûment la parole de Dieu par des catéchismes, les explications de l'Écriture et des sermons; celle d'évangéliser en toute rencontre; celle de profiter de l'école pour former des chrétiens et des prêtres; celle de donner à qui en est capable les *Exercices spirituels*; celle enfin d'appuyer par leurs exemples et par leurs prières tout l'effort de leur apostolat.

A ces œuvres de miséricorde spirituelle, Ignace veut qu'on joigne, dans les limites des loisirs et des forces disponibles, les œuvres de miséricorde corporelle : visiter les malades surtout dans les hôpitaux, réconcilier les ennemis, aider les pauvres et les prisonniers. Quand lui et ses premiers compagnons, n'étaient encore qu'une association mal définie de « prêtres réformés », et avant même d'être prêtres, ils avaient donné l'exemple de cet esprit évangélique. Jamais le général de la Compagnie n'entendit oublier ou abolir ces pratiques primitives. Elles se maintinrent à Rome de son vivant. Partout où ils parurent, les jésuites les plus dignes de leur Père les firent fleurir. Elles ne doivent céder le pas qu'à des œuvres réellement et manifestement de plus grande portée. Même dans les collèges et les universités, il faut examiner ce qu'on peut accorder de temps au soin des humbles. A voir disparaître de son Ordre l'amour des malheureux, Ignace de Loyola se fût certainement demandé si les fausses maximes du siècle et une délicatesse mondaine n'avaient pas chassé du cœur des siens l'esprit de Jésus-Christ. Depuis le jour de sa conversion jusqu'au jour de sa mort, il a porté dans son cœur les pauvres, les petits, les souffrants. Les procès institués pour sa canonisation témoignent de ces préférences. Il les voulait aussi dans l'âme de ses enfants.

Il est remarquable que, dans les principes qu'il énonce pour régler le zèle dans la Compagnie de Jésus, il ne parle pas

seulement du bien le plus universel à atteindre, mais aussi du bien le plus urgent à faire aux plus délaissés. De cette compassion pour les abandonnés, procédait à la fois son souci des œuvres de miséricorde, son zèle pour le relèvement des pécheurs et pour la prédication de l'Évangile parmi les infidèles ou les hérétiques. Dans cette maison professe de Rome où il réside, il anime tout par son exemple. En le regardant et en l'écoutant, chacun retrouve toutes vivantes les grandes leçons apostoliques des *Exercices* et des *Constitutions*, et touche du doigt, pour ainsi dire, cette âme grande et libérale envers le Seigneur qu'il demande aux siens d'avoir.

Ses conseils s'ajoutent à ses exemples. Pour bien marquer à quel prix il met l'apostolat dans la Compagnie, il dit qu'il n'y admettrait pas quelqu'un qui y viendrait uniquement pour se sauver; le désir de gagner des âmes à Dieu est essentiel; et plus il est vif, plus on est jésuite ¹.

Il est d'expérience que les défauts de caractère qui s'échappent en saillies de paroles ou en des allures cavalières, paralysent le zèle, en écartant la confiance. Aussi le fondateur s'applique-t-il à ce que tous ses enfants aient les dehors les plus édifiants. Les règles de modestie, les règles tracées pour les jours où les scolastiques vont prendre l'air à la *villa*, sont dictées par ce vif souci d'édification ². Un jour, Ignace apprend que le ministre de la maison professe a laissé acheter de la viande pendant le carême; il le fait appeler et lui impose une pénitence ³. Il le punit aussi, parce qu'il laisse aller au jardin — lequel est dominé par les fenêtres des maisons voisines — des frères aux allures moins réglées ⁴. Sa vie durant, il ne manque jamais de donner lui-même ou de faire donner des syndics — c'est-à-dire, un avertisseur, un contrôleur — à ceux dont la conduite extérieure avait quelque chose de choquant ⁵.

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 232.

2. *Ibid.*, I, 240.

3. *Ibid.*, I, 283.

4. *Ibid.*, I, 362.

5. *Ibid.*, I, 164.

Le dedans lui importait plus encore que le dehors. Il n'épargnait rien pour maintenir et hausser le niveau des bonnes volontés. Quand il était parvenu à enfoncer une âme dans l'abnégation et la mortification constante, il pensait tenir à la fois l'indispensable et la clé de tout le reste ¹. Et pour y parvenir, il n'épargnait rien : conseils, reproches ², encouragements ³, pénitences ⁴, syndics, à l'exacte dimension des besoins et des tempéraments. Que de prières, que de larmes, que de souffrances, il offrait à Dieu, pour affermir et affirmer la vertu des siens ! Avec raison il croyait, par là, travailler très efficacement à la conversion du monde.

Ceux de ses fils qui étaient au loin lui étaient aussi présents que ses compagnons de la maison professe de Rome. Il était désireux et heureux d'avoir de leurs nouvelles ; dans ses conversations, il aimait parler de leurs travaux et de leurs souffrances. « Je leur porte tant d'affection, disait-il ⁵ un jour, que j'aurais plaisir à savoir jusqu'au nombre de puces qui les dévorent. » Par ses lettres il leur témoignait sa paternelle sollicitude ; il dirigeait leur action, soutenait leur patience, élevait leurs regards vers le Christ rédempteur des âmes et roi des apôtres. Aucun jésuite, fût-il perdu au bout du monde, ne doutait qu'Ignace de Loyola ne lui fût uni de cœur et de prière.

Par cette prière ardente, ses conseils pleins de sagesse, ses exemples d'héroïque vertu, il formait et maintenait en activité une troupe apostolique de prêtres réformateurs et conquérants.

1. *Ibid.*, I, 268, 420, 425.

2. *Ibid.*, I, 274, 416, 501, 507.

3. *Ibid.*, I, 405, 519.

4. *Ibid.*, I, 171, 178, 274, 315, 427.

5. *Ibid.*, I, 196.

CHAPITRE XXIII

L'ESPRIT CATHOLIQUE

Il y a, dans le livre des *Exercices*, quelques courtes pages, dont il faut ici rappeler le souvenir. Ignace de Loyola les a intitulées « Règles pour sentir avec l'Église », et elles sont l'exacte formule de l'esprit catholique.

La société universelle des fidèles qui croient en Jésus-Christ est une société visible, dont le gouvernement suprême est confié à un seul. Cette vérité inscrite dans les décisions dogmatiques du concile du Vatican, était proclamée par Bossuet, dans ce fameux discours sur l'unité de l'Église qui préluda à la déclaration de 1682. Et Bossuet, dans ce discours, prétendait faire écho à toute la tradition chrétienne et à la voix même du Christ disant à Pierre : « Je bâtirai sur toi mon Église. » On peut, en limitant les points de vue et les analyses, distinguer dans l'Église les éléments d'une démocratie, d'une aristocratie, d'une monarchie. Dès qu'on veut envisager, dans son ensemble et dans son essence, la constitution de la société religieuse fondée par le Christ, on est obligé de la définir : une monarchie gouvernée par le pape, avec l'assistance du Saint-Esprit.

Il suit de là que l'esprit essentiel à un catholique est un esprit de filiale obéissance à celui que le langage des siècles chrétiens se plaît à nommer le Saint-Père.

En fait, tous les schismes et toutes les hérésies ont été une tentative pour se dérober à cette autorité suprême. C'a été la particularité de la réforme protestante de contester cette autorité en principe et en droit. « La réforme, dira Bossuet ¹, a

1. Sixième avertissement aux protestants, III^e partie.

été bâtie sur ce fondement qu'on pouvait retoucher toutes les décisions de l'Église et la rappeler à l'examen de l'Écriture, parce que l'Église se pouvait tromper dans sa doctrine, et n'avait aucune promesse de l'assistance infailible du Saint-Esprit; de sorte que ses sentiments étaient des sentiments humains, sans qu'il restât sur la terre aucune autorité vivante et parlante capable de déterminer le vrai sens de l'Écriture ni de fixer les esprits sur les dogmes qui composent le Christianisme. » Et le grand controversiste ajoute : « Aussitôt que Luther et Calvin firent paraître cette doctrine, on leur prédit qu'en renversant le fondement sur lequel reposait la foi des peuples, les anciennes décisions de l'Église ne tiendraient pas plus que les dernières; puisque, si l'autorité de l'Église était divine, elle attirait un respect égal à tous les siècles; si elle ne l'était pas, l'antiquité des premières ne les mettait pas à couvert des inconvénients où toutes les choses humaines étaient exposées... que les esprits, une fois émus et abandonnés à eux-mêmes ne pourraient plus se donner de bornes, et ainsi que l'indifférence des religions serait le malheureux fruit des disputes qu'on excitait dans toute la chrétienté et enfin le terme fatal où aboutirait la réforme. »

C'est pendant son séjour à Paris (1528-1535) qu'Ignace de Loyola a la première révélation nette du protestantisme, de ses audaces et de ses conséquences. Les livres de Luther se sont introduits parmi la jeunesse des écoles parisiennes. L'année même où Ignace est contraint, par sa misérable santé, de regagner l'Espagne, l'*Institution chrétienne* de Calvin sort des presses (1535). L'orgueil de cette révolte choque son sens profond de la tradition. Une par une, il recueille avec respect toutes les vérités et pratiques saintes, démolies par les prétendus réformateurs; il les enchâsse de vénération et les recommande aux fidèles hommages de tous les chrétiens : les sacrements, la sainte Messe, les heures canoniales, la prière, les jeûnes, les macérations, les sciences sacrées, les écrits des Pères de l'Église, les canons des conciles, la crainte de Dieu, le souci des bonnes œuvres, la certitude de la liberté humaine dans le jeu de la

grâce et de la prédestination divines. Les protestants rejettent tout cela comme autant d'erreurs. Nul ne saurait être catholique, s'il ne l'admet avec la foi des aïeux. Accepter tout ce que l'Église enseigne et prescrit, telle est la règle souveraine et sûre de la foi et de la conduite chrétienne.

Certes, il y a des abus dans l'Église; en les dénonçant au peuple avec grand fracas, les protestants ne font que provoquer des murmures qui ne remédient à rien. D'ailleurs, en dépit de ces abus, l'Église catholique est la seule Église de Jésus-Christ; elle est gouvernée par le Saint-Esprit, par le même Dieu qui nous a donné le Décalogue. La première disposition d'un vrai chrétien consiste donc en ce que, « tout jugement personnel mis à part », en matière de religion, il soit prêt promptement à obéir en tout à l'Église hiérarchique. Ainsi Ignace formule-t-il la « première règle » du « sens catholique ». C'est l'opposé, *per diametrum*, du « sens » protestant.

Si nous rencontrons ce langage dans les *Exercices spirituels*, il faut nous attendre à le retrouver dans les *Constitutions*, plus fortement articulé encore.

Dès l'*Examen général*, les candidats à la Compagnie de Jésus sont avertis qu'outre les trois vœux essentiels de religion, les profès se lient par un vœu exprès au pape, en sorte qu'ils soient prêts à partir, même sans viatique, pour tous points de l'univers, et toute besogne que le souverain Pontife jugera utile au bien de la religion. Les *Constitutions*, en établissant la formule de ce vœu, marquent qu'il oblige sous peine de péché, définissent comment il se doit exécuter, imposent au général de l'Ordre, de se mettre lui et les siens, à la disposition de chaque pape nouvellement élu. Elles caractérisent aussi les dispositions parfaites de foi et d'amour, de joyeuse conformité de jugement et de volonté; d'exactitude, de promptitude et de persévérance dans l'exécution, par lesquelles cette obéissance devient un holocauste; une sûreté et une force dans le plan providentiel, une garantie même de la conservation de l'Ordre ¹.

1. *Ev. gén.*, c. I, n. 5; *Constit.*, V^e p., c. III, n. 3; VI^e p., c. v; VII^e p., c. I, n. 1-7, et c. III, n. 1-2; VIII^e p., c. I, n. 1; X^e p., n. 9.



La place éminente du pape, dans la sainte Église de Dieu est une des choses les plus profondément gravées dans l'âme et dans la vie d'Ignace. Saint Pierre l'a guéri à Loyola; pèlerin de Jérusalem, il a reçu à Rome la bénédiction du pape Adrien VI; à Montmartre ses compagnons et lui ont décidé de s'en remettre au pape de leurs personnes et de leur avenir, s'ils ne pouvaient travailler en Palestine au royaume de Dieu; de Venise, Ignace envoie Laynez et Le Fèvre demander à Paul III faculté pour le voyage de Jérusalem; enfin, il offre à la sanction de Paul III cette formule de son Institut que le pape bénit en 1540. Dans ce long espace de vingt années, à travers le circuit sinueux et déconcertant d'une existence qui semble livrée au hasard des souffles contraires, nous apercevons maintenant une ligne directrice. Sur le lit de malade où gisait le soldat blessé de Pampelune, la Providence commençait à préparer le futur chef des « Grenadiers du pape ».

Du jour où il fonda la Compagnie de Jésus (1540) jusqu'à sa mort (1556), Ignace de Loyola a connu quatre papes fort différents de caractère et d'allure. De tous, il fut le fidèle collaborateur, pour la plus grande gloire de Dieu.

Alexandre Farnèse, le futur Paul III, n'avait été longtemps qu'un cardinal fastueux et de mœurs médiocres. Son élection au souverain pontificat le trouva assagi et désireux de réformer l'Église. Son premier soin fut d'appeler à son aide des cardinaux et des prélats zélés pour le bien; il nomma d'abord une commission chargée de remédier aux abus de la Curie romaine (23 août 1535), puis une deuxième commission en vue de préparer le concile réformateur¹ annoncé dans la Bulle *Ad domini gregis* du 2 juin 1536. Gaspard Contarini était l'âme de cette réunion; et ce nom seul était une garantie des vues les plus hautes, comme des plus vifs désirs de remédier aux maux

1. Pastor (tr. fr.), XI, 15-17, 115-119, 124-137.

de l'Église. Le *consilium aureum*¹, que signèrent avec Contarini les membres de la commission, montra au pape qu'il n'avait point mal placé sa confiance. La pièce est franche d'allure, nette en ses indications, décisive dans les mesures qu'elle suggère. C'est l'honneur de Paul III de l'avoir provoquée, accueillie, mise à l'exécution. C'est l'honneur d'Ignace de Loyola, d'avoir été associé, par le pape, à cette œuvre de salut, en des conditions de particulière intimité.

Dans leur *consilium aureum*, Contarini et ses collègues déploraient que les clercs appelés à la prêtrise fussent généralement très ignorants et très corrompus; ils dénonçaient la décadence des ordres religieux. Paul III, d'accord avec les Ordinaires des lieux, promena pour ainsi parler, à travers les villes principales d'Italie, les premiers jésuites, afin de montrer aux peuples de vrais prêtres et des religieux fervents, dont les exemples autorisaient les leçons; qui tiraient de l'Évangile leur prédication bienfaisante; à qui les *Exercices spirituels*, dextrement maniés, fournissaient le moyen de réformer les monastères, de renouveler le clergé, de transformer les laïcs instruits.

Le *consilium aureum* signalait à la sollicitude pontificale l'état déplorable des Universités italiennes, où les maîtres de philosophie étaient trop souvent de véritables maîtres d'impiété; l'imprudence des directeurs de collège qui mettaient aux mains des enfants les œuvres des humanistes suspects tels qu'Érasme; l'aveuglement des chefs d'État dont la tolérance laissait circuler en foule des livres dangereux pour la foi et les mœurs. Ignace de Loyola offrit à Paul III un corps enseignant capable de prendre à sa charge l'enseignement supérieur des Universités et celui des humanités dans les collèges; à la prière du Pontife il s'occupa d'établir, avec Jean III, l'inquisition en Portugal, pour la répression de la propagande hérétique et des ouvrages suspects.

Les signataires du *consilium aureum* disaient hardiment que

1. Pastor (tr. fr.), XI, 128-143.

les fautes des Pontifes romains, et les abus tolérés à Rome même, étaient la principale cause des maux de l'Église. En des aliénés cinglants, ils blâmaient en particulier les subtilités complaisantes et la vénalité, grâce auxquelles les officiers de la Curie faisaient de la collation, du cumul et de la translation des bénéfices, un maquis d'iniquité. Par les règlements établis au concile de Trente en matière bénéficiale, on essaiera d'assainir et de purifier cette corruption administrative. Mais *quid leges sine moribus?* Grâce à leur action multiforme, à Rome même, Ignace et ses compagnons parvinrent à faire régner, dans les Dicastères de la Curie, des principes et des pratiques plus conformes à la morale.

Contarini et ses amis disaient enfin au pape : vos hôpitaux sont négligés, vos orphelins abandonnés, vos églises mal tenues; les rixes et les haines s'étalent au grand jour; mais le scandale des scandales c'est le nombre, le luxe et l'effronterie des courtisanes; nulle ville n'offre un spectacle pareil à la Ville éternelle qui devrait servir de modèle à tout l'univers. Tout le chapitre précédent de cette histoire a montré avec quelle sainte obstination et quelle efficacité merveilleuse, Ignace aida Paul III à réaliser le programme de réforme tracé par ses hardis conseillers.

Les entretiens accordés par le pape au fondateur de la Compagnie de Jésus étaient fréquents et pleins d'abandon. Avancé en âge, le pape sentait qu'il n'avait devant lui que peu d'années pour réaliser un dessein urgent et difficile, pour réparer par une vieillesse saintement active les désordres de sa jeunesse. Ardent au bien, discipliné dans l'action, humble par le fond même de son âme, Ignace de Loyola apportait au Pontife une bonne volonté inépuisable, que Dieu couronnait toujours de succès. En voyant, les jours d'audience, approcher du fauteuil papal l'homme de Dieu, Paul III était sûr que l'entretien ne se terminerait pas en vaines paroles; à l'heure même ou en temps utile, un plan bien concerté serait mis sur pied, des hommes choisis pour le réaliser; après quoi viendrait l'heureuse nouvelle de la réussite, dans la mesure

au moins où le comportaient les circonstances. N'en avait-il pas été de la sorte pour les missions des Indes avec François Xavier; pour les légations en Irlande et en Allemagne avec Salmeron, Le Fèvre, Bobadilla; pour tant de ministères apostoliques partout entrepris; pour l'appel de Laynez et de Salmeron au concile de Trente en qualité de théologiens pontificaux; pour les Universités de Gandie, d'Ingolstadt, de Catane; pour les collèges établis en Sicile, en Italie, en Allemagne, en Flandre, en France, en Espagne, en Portugal ¹?

Cet empressement à entreprendre et cette habitude de gagner la bataille rendaient très cher au Pontife le général des jésuites. Il récompensait en faveurs spirituelles cette précieuse collaboration. Approbation de la formule de l'Institut (1540); élargissement de cette formule (1543); approbation des *Exercices spirituels* (1548); concession des privilèges accordés aux autres Ordres religieux (1549); Paul III octroya tout, sans discussion, avec la plus cordiale bonté.

Intelligent, capable de vouloirs énergiques, il ne dut guère tarder à apprécier à sa valeur le secours qu'Ignace de Loyola lui apportait pour le gouvernement de l'Église militante. La bulle du 26 septembre 1540 en porte la preuve manifeste. Mais il ne faut point oublier que les bons offices de Gaspard Contarini aidèrent fort à incliner Paul III à la bienveillance. Le cardinal vénitien avait toute la confiance du pape. Non seulement il présida la commission d'où est sorti le *consilium aureum*, mais il fut, à Trente, l'un des légats présidents du concile. Or, la Providence voulut qu'Ignace, dès son séjour de 1535 à Venise, entrât en relation avec les Contarini. Ce fut, vraisemblablement à l'hôpital des Incurables que se fit la première rencontre. Pierre Contarini fit les *Exercices* sous la conduite d'Ignace. Quand celui-ci arriva à Rome, il fut chaudement recommandé à Gaspard Contarini, lequel aussi, voulut faire les *Exercices* ². C'est là que le zélé cardinal puisa cette

1. *Cron.*, I, 118, 150, 171, 250, 282, 410. Pastor (tr. fr.), XI, 531-534, 537-541, 544-551.

2. *Cron.*, I, 64.

sainte ardeur pour la réforme de l'Église dont témoigne le *consilium aureum*, et cette cordiale amitié pour Ignace qui jamais ne se démentit. On devine comment un pareil ami dut et sut s'employer auprès de Paul III, pour que le Pontife accordât à Ignace la plus entière confiance. Il devait infailliblement réussir.

Du long conclave de 70 jours qui s'acheva le 7 février 1550, sortit pape le cardinal Giovanni Maria del Monte, qui prit le nom de Jules III. Il n'était pas un ascète; et son premier soin fut de donner la pourpre à quatre de ses neveux à peine adolescents, dont un surtout méritait plus de corrections que d'honneurs. Mais cette faiblesse n'empêcha pas Jules III de s'occuper de la réforme de l'Église. Sous son prédécesseur, il avait été légat à Trente. Dès la première année de son règne, il décida la reprise des travaux conciliaires. Du 1^{er} mai 1551 au 28 avril 1552, les Pères assemblés tinrent six sessions. Puis des bruits de guerre les dispersèrent ¹.

Le Pontife usa envers la Compagnie de Jésus de la plus grande bienveillance. Tandis qu'il présidait le Concile de Trente, il avait vu à l'œuvre Laynez, Salmeron, Le Jay, Canisius. Le savoir et l'esprit évangélique de ces hommes avait conquis sa confiance à jamais. Aussi la première audience accordée à Ignace de Loyola fut-elle pleine de cordialité. Lorsque le pape, entendit de la bouche du chef de la Compagnie, le récit des merveilles accomplies par ses fils dans les missions des Indes, du Brésil et de l'Afrique, il ne put retenir ses larmes; bien volontiers il étendit à ces chrétientés nouvelles le bénéfice de la grâce du Jubilé, à la seule condition, ajouta-t-il aimablement, que les missionnaires aient pleine autorité pour l'application de ces faveurs spirituelles. Comme Ignace se retirait comblé, le pape se mit à parler des besoins temporels de la maison professe, interpella un des prélats présents pour lui dire de lui rappeler ce point; et commanda, au général confus, au nom de l'obéissance due au Pontife

1. Pastor (tr. fr.), XII, 46-51, 76-85, 97-118.

romain, de lui exposer à lui-même toutes les nécessités de la communauté ¹.

Quelques mois après, la bulle *Exposit debitum* (21 juillet 1550) confirma l'approbation donnée par Paul III à l'Ordre naissant. « Considérant, dit le pape, que la Compagnie, dans son louable institut, la vie exemplaire d'Ignace et de ses compagnons, ne contient rien qui ne soit pieux et saint, et que tout y est acheminé au salut de ces religieux et des autres fidèles du Christ et à l'exaltation de la foi... nous les recevons sous notre protection et celle du Siège apostolique, nous approuvons, confirmons et revalidons, avec une plus grande force et pour jamais, la fondation et institution de la Compagnie et l'accroissement du nombre de ses membres et l'admission de coadjuteurs, et tous les privilèges, immunités, exemptions, licences, et la faculté de faire et modifier les statuts et ordonnances, et tous les autres indults et grâces accordées par notre prédécesseur, sous quelque forme et teneur que ce soit ²... »

Difficilement, Jules III aurait pu mieux témoigner combien lui agréait l'œuvre d'Ignace de Loyola. Celui-ci répondit à cette extrême bienveillance, en maintenant les liens de fidélité, par lesquels, dès la première heure, il avait attaché sa Compagnie au service du Siège apostolique. Dans les *Constitutions* — qui furent élaborées sous le pontificat de Jules III — il n'omet aucune occasion de rappeler à ses enfants l'obligation du dévouement le plus absolu au vicaire de Jésus-Christ. Pas une entreprise ne se fit, à Rome ou ailleurs, sans l'agrément et la bénédiction du Pontife; qu'il s'agît de fonder le collège germanique, ceux de Naples, de Lorette, de Burgos, de Chypre, de Constantinople ou de Jérusalem ³; d'évangéliser la Corse ou l'Éthiopie; de collaborer à l'Université d'Ingolstadt ou aux délibérations du concile de Trente. Sur un seul point, les désirs de Jules III se heurtèrent à une résistance d'Ignace.

1. *Cron.*, II, 8-9.

2. *Pastor* (tr. fr.), XII, 164-165.

3. *Cron.*, III, 1; Lammens, dans les *Etudes*, 5 janvier 1897. Voir note 19.

S'il consentit à ce que le patriarche d'Éthiopie et ses deux coadjuteurs fussent consacrés évêques, jamais il ne voulut entendre parler ni d'une mitre pour Canisius¹, ni d'un chapeau de cardinal pour François de Borgia². Il garda avec Jules III l'attitude qu'il avait prise avec Paul III, sous la menace des dignités ecclésiastiques; et il réussit à convaincre ces deux papes que l'Église serait mieux servie en Europe, si même les plus éminents parmi les jésuites demeuraient de simples clercs réguliers.

Quand il conduisait aux pieds de Jules III ceux qu'il envoyait au loin, le pape observait parfois : « Mais si tous s'en vont ainsi, que restera-t-il pour Rome ? » Et en accordant aux jésuites de grandes faveurs ou privilèges, il est arrivé au Pontife de dire : « Je ne voudrais pas que les Pères en deviennent plus mous à la besogne. » Ces paroles n'étaient que d'amicales malices; jamais Jules III ne se montra difficile ni hésitant; même pour les unions de bénéfices ecclésiastiques au profit de collèges dont la fondation était mal assurée, il fut toujours très large. Il avait la conviction que la seule vue du bien animait le fondateur de la Compagnie de Jésus; que la discrétion, dans l'usage des faveurs pontificales, était pour lui une loi sacrée; que son grand souci de chef était de mettre, au plus profond du cœur de tous les soldats de sa milice spirituelle, un zèle ardent pour la seule conquête des âmes.



Si vifs que fussent les sentiments de reconnaissance et de respect qu'Ignace avait en son cœur à l'égard de Jules III et de Paul III, il aima Marcel II d'un amour unique³.

Dès le premier jour, Marcel Cervini appelé, du titre de son église, le cardinal de Sainte-Croix, fut un ami très chaud de la Compagnie nouvelle. Non seulement il combla d'attentions

1. *Cron.*, III, 254.

2. *Ibid.*, IV, 224.

3. *Pastor* (tr. fr.), XIV, 11-27, 33-44.

Layne et Salmeron, qu'il connut à Trente, mais il traita toujours avec Ignace et ses enfants, comme il eût fait avec des frères. Il voulut que le P. Martin Olave revît son livre de la doctrine chrétienne, composé pour l'instruction des clercs¹; il confia au même Père la visite du diocèse de Gubbio dont il avait charge; il aurait désiré un collège à Montepulciano sa patrie²; au moins obtint-il d'Ignace que Paschase Broët évangélisât pendant trente jours cette ville. Lorsque, sur ses instances, on ouvrit à Gubbio, un collège³, il s'occupait d'y loger, d'y nourrir, d'y faciliter la vie des Pères; il insista pour que, le dimanche, ils allassent prêcher les paysans de la contrée; la réforme des monastères et du clergé lui fut aussi fort à cœur. Lui-même donnait l'exemple. Quand il allait se reposer l'été, dans cette abbaye du Vif, voisine de Gubbio, il était en relations constantes avec les Pères du collège; il voulut même au début que, pour lui et sa famille, Salmeron expliquât tous les jours un passage de saint Paul⁴; lorsque l'expérience eut montré que les incommodités locales, l'ingratitude des gens de Gubbio ne promettaient pas une action féconde au collège commencé, il fut le premier à dire que mieux valait porter ailleurs les efforts du zèle⁵. Rien n'égale le charme, la confiance, la sûreté des relations que Cervini eut toujours avec les jésuites et surtout avec leur chef.

Aussi quand il fut, après quatre jours de conclave, porté sur le trône de Saint-Pierre, le cœur des jésuites de Rome s'ouvrit aux plus grandes espérances. Enfin, Ignace avait le pape de ses rêves. En Jules III et Paul III, le regard de sa foi découvrait et révérait l'autorité souveraine du Christ, son regard d'homme voyait à nu, en Marcel III, un cœur saintement apostolique. La première entrevue fut pleine d'émotion et de cordialité⁶. Les besoins de l'Église furent passés en revue,

1. *Cron.*, III, 34.

2. *Ibid.*, I, 140.

3. *Ibid.*, I, 441.

4. *Ibid.*, I, 169, III, 32.

5. *Ibid.*, IV, 35.

6. *Ibid.*, V, 16.

ainsi que les entreprises de la Compagnie. Plus encore que dans le passé, le nouveau pape laissa éclater son amitié profonde. Il témoigna le désir d'avoir, dans son palais, deux jésuites et nommément Laynez, pour conférer facilement avec eux de la réforme de l'Église¹.

Les premiers actes montrèrent ce que les bons pouvaient attendre d'un tel pontife. Il ne voulut rien changer à sa vie de cardinal : même nom, même domestique, même table. Il fixa à 30.000 ducats le chiffre de sa dépense annuelle; tout le reste devait passer aux mains des pauvres ou aux œuvres de zèle. Il rappela paternellement aux devoirs de leur état, les jeunes cardinaux nommés par ses prédécesseurs. Il écarta de Rome tous ses parents et leur fit savoir qu'ils n'avaient à attendre de lui aucun accroissement de fortune. Quelles espérances autorisaient la foi profonde, les mœurs saintes, la haute piété, le zèle entreprenant d'un tel pape? A peine âgé de 54 ans, il promettait un long pontificat tout rempli d'œuvres apostoliques².

Après quelques jours, il tomba gravement malade. Ignace inquiet mit les siens en prières. Quatre Pères furent envoyés à pied à Lorette, pour obtenir la guérison du pape³. Avant de s'enfermer au conclave, Marcel Cervini, avait fait visite au sanctuaire, s'était confessé au recteur du collège de Lorette, et après la messe pieusement célébrée à la *Santa Casa*, avait exhorté les fidèles présents. La Vierge ne voudrait-elle pas garder à Rome un pontife capable de tant de bien? La Providence se contenta de montrer à cette Église du xvi^e siècle, malade et blessée, le médecin qui l'aurait pu guérir. Le 1^{er} mai, Marcel II mourut. Nul à Rome, ne le regretta plus qu'Ignace de Loyola⁴.

Paul IV, qui succéda à Marcel III, était aussi désireux que son prédécesseur de réformer l'Église; mais il avait un autre

1. *Ibid.*, V, 16.

2. *Ibid.*, V, 13-16.

3. *Scr. de S. Ign.*, I, 300, 314.

4. *Cron.*, V, 16.

tempérament, et à l'égard des jésuites une autre âme. Instruit, intelligent, pieux, il voulait le bien avec une impétuosité qui se lisait dans son regard. Depuis leur rencontre à Venise en 1536, il y avait, entre Ignace et lui, non pas mésestime, mais mésentente. Sur les constitutions des théatins, Ignace avait exprimé librement un avis dont Caraffa avait été froissé. Et voilà que Caraffa, en devenant pape, devenait le maître des destinées, et l'arbitre des Constitutions de la Compagnie de Jésus... Ignace était à table quand il apprit la nouvelle de l'élection du nouveau Pontife ¹. Si maître qu'il fût de ses émotions, son visage changea; il se leva, sans mot dire, et s'en alla à la chapelle. Quand il revint au bout de quelques instants, il avait l'air riant. Dieu l'avait éclairé dans l'oraison; le général de la Compagnie dit aux siens : « Il nous sera favorable. »

Les débuts justifèrent cette parole qui semblait paradoxale. Le premier jésuite que vit Paul IV fut le P. Bobadilla. Il l'avait connu à Naples et lui avait toujours montré grande amitié; il l'embrassa avec effusion le jour qu'il le vit au palais pontifical et protesta de sa bienveillance pour la Compagnie tout entière ². La première audience accordée à Ignace de Loyola fut aussi très réconfortante. Paul IV causa longuement avec lui des affaires d'Allemagne ³. Dans la suite, il le revit souvent; il ne supportait pas qu'il lui parlât autrement que la tête couverte et se promenait avec lui familièrement. Il faisait même à tout le monde son éloge; si bien qu'Othon Truchess, cardinal d'Augsbourg et grand ami des jésuites, disait par manière de plaisanterie : « Quand je voudrai obtenir du pape une faveur, je la demanderai par le P. Ignace ⁴. »

En dépit de tant de caresses, Ignace sentit bientôt qu'il y avait, dans l'atmosphère romaine, quelque chose de changé. Les affaires de la Compagnie à traiter à la Curie traînaient

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 198. *Pastor* (tr. fr.), XIV, 52-58, 142-165, 198-202.

2. *Cron.*, V, 27.

3. *Ibid.*, V, 27.

4. *Ibid.*, V, 28.

en longueur; la fondation des collèges, malgré les lettres urgentes des princes et des évêques, demeurait en souffrance; les aumônes pontificales devinrent un pur souvenir des temps passés; le bruit se répandit partout, en Allemagne, en Flandre, en France, en Espagne, que le nouveau pape différerait fort de ses prédécesseurs, dans ses sentiments à l'égard des jésuites.

Paul IV cependant se servit d'eux, pour des missions délicates. Il envoya Salmeron¹ en Pologne, en Allemagne, en Belgique avec ses légats; il confia à Laynez² et à Olave la réforme de la Daterie et à Bobadilla³ la réforme des vingt et un couvents des Sylvestrins en Italie. Laynez avait particulièrement conquis sa confiance par sa capacité. Il l'envoya en Allemagne avec Morone⁴. Puis, pour être plus à même d'avoir ses conseils, il l' interna, pour ainsi parler, à Rome, sous son obéissance directe, au grand mécontentement de la duchesse de Toscane qui ne put obtenir qu'on le lui donnât, pour prêcher à Florence. Le pape pensa même un moment à le faire cardinal. Et peut-être le dessein aurait-il abouti, sans la vigilance d'Ignace et de Laynez lui-même⁵.

Comme il avait fait avec les papes précédents, Ignace conduisait aux pieds de Paul IV la petite troupe de jésuites en partance pour fonder des collèges lointains. Paul IV bénit de toute son âme ceux qui allèrent ouvrir les collèges d'Ingolstadt et de Prague. Il renouvela les recommandations que Jules III avait jadis faites pour le roi d'Éthiopie, lorsqu'enfin Nuñez et Oviédo, sacrés à Lisbonne, s'en allèrent, avec leurs compagnons, vers les pays mystérieux du roi Jean⁶.

En 1554, la guerre éclata entre Paul IV et Philippe II. De ce chef, la Compagnie n'allait-elle pas devenir plus suspecte, étant gouvernée par un homme dont le dévouement à la

1. *Cron.*, V, 36, 274; VI, 22.

2. *Ibid.*, VI, 9.

3. *Ibid.*, V, 45.

4. *Ibid.*, V, 98.

5. *Ib.*, IV, 34.

6. *Ibid.*, VI, 22, 28.

monarchie espagnole était notoire? Il faut sans doute expliquer, par ce soupçon, la perquisition que le gouverneur de Rome vint faire un jour à la maison professe, pour savoir s'il n'y avait pas des armes cachées. Plein de vénération pour le P. Ignace, le gouverneur fit sa commission fort confus; et laissa à la porte les soldats qui l'accompagnaient. Mais Ignace, qui avait la conscience nette et le geste naturellement chevaleresque, voulut que Polanco conduisît le gouverneur dans tous les coins; et l'on ne trouva pas même une arquebuse ¹.

Depuis 1552, les Constitutions étaient rédigées et le P. Jérôme Nadal avait exécuté la commission d'Ignace de les promulguer dans toutes les provinces. Le pape n'allait-il pas les soumettre à son examen personnel, revoir, corriger, ces textes médités devant Dieu? Ceci était dans l'âme de tous ². Ignace avait trop l'habitude du respect et de la discrétion pour trahir ses craintes secrètes. Mais il craignait. Et les difficultés éprouvées à Paris pour y introduire la Compagnie de Jésus, n'étaient pas sans aviver ses inquiétudes. Avec Paul III, Jules III ou Marcel II, il en eût appelé peut-être au pape du jugement misérable de la Sorbonne et d'Eustache du Bellay, qui se refusaient à reconnaître un Ordre religieux approuvé par les bulles formelles des Pontifes romains et des lettres patentes du roi de France. Vu les dispositions de Paul IV, il aima mieux accumuler les témoignages qui, de partout, honoraient la Compagnie naissante. Cette sorte de plébiciste mettrait les opposants parisiens en ridicule posture. Et il se pourrait aussi — la remarque est de Polanco ³ — que le Saint Père, voyant les jésuites en faveur par toute l'Europe, en vînt à penser que leur Institut n'avait pas été béni à tort par Jules III et Paul III.

Ignace savait en outre, — et probablement par les entretiens de Venise en 1536 — combien Paul IV tenait au chœur.

1. *Ibid.*, V, 47.

2. *Ibid.*, V, 18.

3. *Ibid.*, V, 321.

Les théatins récitaient l'office en commun. Pourquoi les jésuites ne le feraient-ils pas aussi ? Afin de prévenir un ordre qu'il croyait possible, Ignace fit établir à Rome, l'usage de chanter les vêpres en faux bourdon, les jours de dimanche et de fêtes ; et on chanta de même l'office des Ténèbres, durant la semaine sainte de 1556.

On peut penser que la personne seule d'Ignace de Loyola défendait son œuvre mieux que toutes les précautions. Lui mort, Paul IV manifestera immédiatement ses volontés impérieuses ; il rappellera durement aux Pères assemblés en congrégation pour l'élection du nouveau général, que les bulles accordées à la Compagnie de Jésus par ses prédécesseurs ne lient pas son pouvoir suprême ¹. Dans cet éclat, jailliront les sentiments profonds qui couvaient dans l'âme du Pontife, dès avant son élection ; il n'en faut pas davantage pour expliquer le malaise qui a succédé, en 1555, à quinze années de sécurité confiante.

Mais, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne, Ignace garda la même âme et le même visage. Jamais, il ne se permit une critique, ni une plainte. Et s'il entendait, autour de lui, quelque mot d'amertume, il disait avec un sourire : « Parlons du pape Marcel. » Rien ne fut diminué de son respect ni de son empressement à servir. Ce chevalier eût rougi d'être moins généreux à l'égard de son souverain, parce qu'il en recevait moins de faveurs. Ses yeux et son cœur étaient en haut, bien au-dessus de la personne de Paul IV, aussi bien que de la personne de Marcel II, de Jules III et de Paul III. A travers ces hommes vêtus de blanc, sa foi vive apercevait le Christ comme en transparence. C'est devant l'autorité souveraine du Christ qu'il fléchissait le genou ; à l'amour infini de son cœur divin qu'il essayait de répondre, en se consacrant, lui et les siens, aux plus vaillants travaux de l'apostolat.

Certes, il était convaincu dans les moelles que la Compagnie, dont il était le fondateur, était l'œuvre du ciel. La main

1. *Ibid.*, VI, 52-53. Pastor (tr. fr.), XIV, 202-204.

de la Providence lui apparaissait visible au cours de sa propre vie; et il lui aurait fallu fermer les yeux à l'évidence, pour ignorer quelle aide efficace apportaient ses enfants en Asie et en Europe au royaume de Dieu. Ce spectacle lui était présent mieux qu'à l'homme du monde; son cœur s'en réjouissait fort. Mais il en rapportait à Dieu toute la gloire. Il apercevait, dans une très vive lumière, l'influx divin qui descendait d'en haut pour éclairer et soutenir la marche de la Compagnie conquérante. Cette vue très nette l'arrachait, non seulement à toute tentation de vaine complaisance, mais aussi à tout risque de trouble et de découragement.

Selon la belle comparaison qu'il a développée dans sa lettre sur l'obéissance, en consultant la science astronomique de son époque, l'action du premier mobile, dans le ciel spirituel de l'Église, lui apparaissait aussi indispensable que bienfaisante. C'est dans ce plan divin qu'il insérait l'action de sa Compagnie. La concevoir et la régler autrement lui eût semblé un attentat au souverain domaine du Maître de toutes choses, en même temps qu'une vaine tentative pour obtenir un rendement meilleur. Jamais sa prudence ne consista en savantes intrigues, ni sa force en orgueilleux entêtement.

Au milieu des alternances que connurent les vents contraires, dans cet horizon romain où il vivait, il demeura tel qu'il décrit les vrais spirituels, parmi le va-et-vient des consolations et des désolations. Il profitait de la faveur pour mieux servir Dieu; pour mieux servir Dieu, il supportait la disgrâce. Les bons jours ne le trouvèrent jamais vaniteux, les mauvais jours jamais dépités. En tout temps, il bénissait le Seigneur et travaillait à sa gloire, avec un courage tranquille. Fixé en Celui qu'il aimait uniquement, son cœur dominait toutes les vicissitudes.

Et par cela même il a montré, réalisé, en sa vie, un magnifique et très pur idéal d'esprit catholique. Sous l'invariable discipline d'une obéissance commandée par la foi et vivifiée par l'amour, il a servi l'Église comme les papes l'ont voulu,



Et il est advenu, par voie de conséquence, que ses services ont atteint, comme l'Église, la limite de l'universel. Dans ses rêves premiers, Jérusalem était son centre. Sur la terre foulée par les pieds du Sauveur, et baignée de son sang, il aurait voulu à son tour, vivre et mourir, en apôtre. Dieu voulait autre chose. Et Ignace fournit à Dieu le moyen de faire autre chose, précisément en subordonnant à l'agrément du pape ce projet palestinien. Par là, la Terre Sainte devint l'Église, et la cité sainte la Ville éternelle. Dans une orbite qui va d'un pôle à l'autre, fut enfermée la course d'Ignace et celle des siens.

Et son cœur s'agrandit à ces dimensions sans limites. On peut lui parler, sans hésiter, d'arracher l'Angleterre au schisme, l'Allemagne à l'hérésie; de conserver à la foi traditionnelle, l'Italie, l'Espagne et la France; de porter l'Évangile en Amérique, en Afrique et aux Indes, sur les galions de Charles V et de Jean III, d'entamer à Constantinople et à Jérusalem, le cercle de fer de l'empire de Mahomet. Rien ne l'étonne, dans cette expansion prodigieuse. Il croit que plus il donnera au Seigneur de moissonneurs évangéliques, plus le Seigneur lui en enverra. Partout où le pape signale une grande détresse à secourir, de grands intérêts à promouvoir, il va, avec les ressources qu'il a sous la main, prenant uniquement la précaution de les choisir aussi accommodés que possible à l'entreprise. En général, ses fils sont prêts à se dépenser sans compter. Il est assuré de leur dévouement absolu. De Dieu il attend, avec eux, la bénédiction qui fécondera leurs sueurs apostoliques.

Il n'oublie pas qu'il est Espagnol, tous les jours le souvenir de Charles-Quint et de Philippe II est présent à son cœur dans la prière. Mais il ne s'absorbe pas dans les besoins de la Péninsule ou de ses colonies lointaines. La France où il a étudié, les Flandres et l'Angleterre où jadis il mendiait ses ressources

d'écolier, l'Allemagne, le Portugal, les Indes, qu'il ne vit jamais, l'Italie dont tant de contrées lui sont inconnues, intéressent autant son zèle que le pays où il est né. Dans cette carte du monde que ses yeux parcourent, avec une passion plus ardente que jamais ne firent les découvreurs de continents, c'est une grande vision spirituelle qui le hante. Lorsque, au livre des *Exercices*, il représente la Trinité sainte contemplant les routes par où des peuples, aux noms divers, s'en vont à la perdition éternelle; c'est son âme qu'il a projetée dans son livre; lui aussi des hauteurs de sa foi, scrute l'horizon, pour découvrir les âmes en péril; et de sa poitrine, embrasée de la charité la plus pure, jaillit le cri de compassion qu'il prête aux trois personnes divines : « Faisons la rédemption du genre humain. »

Tel est l'orbe immense où se meut sa pensée; et il veut que tous les siens fassent comme lui. Il les a pris de nations diverses; il les a mêlés dans des œuvres communes, par-dessus les frontières de la patrie de chacun; autant qu'il l'a pu, il a tâché de fondre les différences nationales dans les ressemblances chrétiennes. Il disait, dans ses *Constitutions*¹ : « Aimez-vous fort les uns les autres; oubliez la diversité de vos origines, que le bruit des querelles qui divisent les princes expire au seuil de vos maisons; au milieu des contradictions qui assailliront la Compagnie, gardez la paix et priez pour vos ennemis; faites comme le Seigneur, aimez tous les hommes; si contraires qu'ils vous soient et si contraires qu'ils soient entre eux. »

Ce prêcheur d'union universelle n'est pas un songeur qui rêve d'un jour où les frontières seront abattues, les nations désintégrées, les guerres abolies, l'humanité transformée en une famille de frères. Sans avoir étudié l'histoire, il connaît trop le cœur humain, pour se laisser emporter vers d'aussi impossibles chimères. Le ciel, à son estime, est le seul pays où la paix puisse régner, sans jamais se rompre. Sur la terre, les passions sont trop maîtresses des hommes, pour que leurs intérêts ne les y mettent pas en désaccord et en lutte.

1. X^e p., n. 11.

Mais il a prétendu organiser une Compagnie de religieux habitués à vaincre tout égoïsme, et dominés par l'unique amour de Dieu. Dans la mesure où ses enfants réaliseront ce double idéal évangélique, il croit que l'union des cœurs se fera. Il a raison; la recette est infaillible. Et c'est précisément parce que les prêcheurs contemporains de fraternité ignorent ou dédaignent les ressources de la religion chrétienne qu'ils sont condamnés à un échec certain.

D'autre part, ce législateur pacifique a principalement en vue l'apostolat. C'est pour travailler partout où il sera besoin, avec la plus grande puissance, au salut des âmes, qu'il demande aux siens d'ouvrir leurs cœurs à un amour universel qui embrasse dans le Seigneur tous les peuples. Et la sagesse de son ordonnance est manifeste. Sans cet amour universel, point de dévouement universel possible. Les découvertes des navigateurs ont ouvert à l'Évangile des routes nouvelles. Qui ira vers ces régions lointaines briser l'empire de Satan et établir celui de Jésus-Christ, sinon les fils de la vieille Europe? Des marchands franchissent les mers pour s'enrichir; des soldats et des hommes politiques, pour ajouter aux domaines de leurs princes. Les missionnaires entreprendront ces courses périlleuses : les biens éternels et l'extension du royaume de Dieu méritent autrement qu'on s'expose à tous les hasards.

Avant de mourir, Ignace de Loyola aura la consolation de voir secondés par ses fils les désirs de son grand cœur. Les apôtres des Indes Orientales et Occidentales ne se demanderont pas s'ils sont en terre portugaise ou espagnole. Et leurs frères d'Europe raisonneront comme eux. D'où qu'ils soient natifs, ils iront à travers tout l'Occident, poussés par les mêmes ardeurs apostoliques, parce que le Souverain qu'ils servent n'est ni le roi des Romains, ni l'empereur d'Allemagne, ni le roi de France, ni le roi d'Angleterre, mais Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les Empires.



Sans doute, cette Europe du xvi^e siècle est fort différente de la nôtre. Mais on y sait déjà ce qu'est un peuple et une race. Il ne faudrait pas croire que le duel entre Charles-Quint et François I^{er} est uniquement un combat entre deux hommes. Dans cette Italie elle-même, morcelée en principautés, il n'est personne qui ne considère comme des étrangers les Français et les Espagnols qui s'y disputent à coups d'arquebuse la possession du Milanais. La gloire humaine, qui entoura un instant le front de Jules II, ne lui vint-elle pas de ce qu'il avait repoussé au loin « les barbares » ? Ce n'est pas davantage d'aujourd'hui que l'on sait qu'il y a des guerres qui sont légitimes et d'autres qui sont iniques. La notion du droit est aussi ancienne que l'humanité; et le christianisme en a tout ensemble affiné et affermi le sentiment.

En face des conflits qui posaient les questions de justice et éveillaient les susceptibilités de l'esprit national, comment Ignace de Loyola concevait-il l'application de l'amour universel ? Le problème était moins aigu de son temps. Les journaux n'existaient pas. Les nouvelles circulaient lentement, par des correspondances privées dont le voyage était exposé à mille péripéties. Néanmoins, le problème existait. Et les *Constitutions*¹ portent la trace de l'embarras où il mettait le Chef d'une Compagnie universelle; il est analogue à celui qu'éprouvait, dans la collation des bénéfices le chef de l'Église elle-même. C'est à la discrétion des supérieurs qu'Ignace de Loyola confie le soin de trouver ce qui convient dans les conjonctures délicates. Tous les jésuites doivent être prêts à travailler n'importe où. Et ils doivent laisser à leurs chefs le choix du lieu où il est le meilleur d'employer leurs forces. Mais les chefs doivent tenir compte des rois, des princes, de tous ceux qui sont en puissance, de manière à éviter tout sujet de scandale

1. VII^e p., c. II, n. 1.

et d'offense. L'édification du prochain, l'utilité des âmes, la plus grande gloire de Dieu sont la règle souveraine. Tout doit y céder, même le souci d'abolir les différences de peuple à peuple.

En somme, Ignace considère l'esprit national, comme l'esprit familial, comme l'esprit propre, sous le même angle et dans le même jour. Certes, il ne contestera point qu'il faille s'aimer soi-même, aimer sa famille et son pays. Ce serait contredire la nature, en ce qu'elle a de plus profond, et le Créateur qui mit en nous ces tendances. Mais il arrive que l'amour de soi, des siens et de la terre natale est un obstacle au règne de Dieu, et alors il s'y faut arracher : *quos adversarios in via Dei patimur odiendo et fugiendo nesciamus*, dit saint Grégoire. Dans la vocation apostolique propre aux jésuites, est incluse la possibilité d'être envoyé en tous lieux où l'on peut procurer le salut des âmes. Qui accepte ce postulat, doit accepter la renonciation à l'esprit national, dans la mesure où il ferait obstacle à cette mobilisation possible. Mais la sagesse, dont les supérieurs ne sauraient se départir sans compromettre le succès des opérations apostoliques qu'ils conduisent, met forcément une limite à leur liberté de transporter leurs sujets par-dessus n'importe quelles frontières. Ignace de Loyola s'en aperçut tout le premier, dès avant 1540.

Depuis, le développement des nationalités a eu pour conséquence le développement d'un patriotisme infiniment plus ombrageux que celui du xvi^e siècle. Et il s'en est suivi que, sans cesser d'être universel, l'esprit apostolique dont les *Constitutions* donnent la formule a dû prendre en intensité ce qu'il perdait en extension. En Europe, les efforts pour atteindre les âmes se sont traduits sous des formes inconnues aux premiers âges. Mais les formes d'activité les plus contemporaines et les plus imprévues sont en dépendance directe de l'esprit primitif. Dans sa conception de l'apostolat, Ignace a arrêté son attention aux œuvres traditionnelles depuis les premiers siècles de l'Église : prêcher, confesser, communier, les fidèles; visiter les prisonniers et les malades. Il y a ajouté les retraites

méthodiques par catégories homogènes, et l'enseignement des lettres humaines et des sciences sacrées des collèges et des universités. Mais cette énumération n'est point à ses yeux limitative. Toute forme d'action est par lui acceptée d'avance, à la seule condition d'être capable de christianiser les âmes avec quelque puissance. Et c'est par là que nous retrouvons la catholicité, l'universalité de son esprit.

CHAPITRE XXIV

LES TESTAMENTS DU SAINT

Ignace de Loyola disparaîtra de ce monde, sans un mot final qui soit un adieu et une consigne à ses enfants. Mais ce n'est forcer aucunement le sens du terme que dire : avant de mourir, il a laissé des écrits qui sont des legs, d'où sa famille tirera une fortune éternelle.

Parmi ces legs, les *Exercices spirituels* et les *Constitutions* sont au premier rang. Ces deux livres, où palpite encore, après des siècles, la grande âme d'un saint et d'un chef, sont le plus précieux héritage que les jésuites aient reçu de leur père. Sans être inspirés, ils sont de Dieu; ils émanent d'une intelligence et d'un cœur tout remplis des clartés d'en haut. Ils ont véritablement donné l'être à la Compagnie de Jésus. Ce qu'elle a été dès l'origine, le caractère et la puissance de son action initiale, procèdent des *Exercices* et des *Constitutions*. Quiconque veut analyser pourquoi, à travers quatre siècles, la Compagnie a pu avancer le royaume de Dieu, en découvrira, dans ces deux livres, la cause essentielle. De la fidélité à ces deux livres dépendra infailliblement la survie et la fécondité apostolique des jésuites, dans l'avenir.

Parmi ceux qui l'entouraient, Ignace n'accordait pas à tous la même intelligence des *Exercices*. Hors de pair il mettait Le Fèvre; d'Estrada, il disait qu'il expliquait parfaitement les méditations de la première semaine. Il est donc à prévoir que, dans sa vie, il a dû saisir quelque occasion de diriger les siens dans l'usage de son livre. Et, en effet, dans sa correspondance avec les supérieurs de l'Ordre, nous trouvons indiquées quelques pensées du saint, au sujet de l'usage des *Exercices spirituels*. Si on les donne à une masse, il vaut mieux se contenter

des méditations de la première semaine, en y ajoutant les manières de prier qui sont les plus accommodées à leur capacité. C'est une erreur de vouloir mener, par le long chemin des *Exercices*, toute sorte d'âmes; il faudrait les réserver à une élite, comme sont les candidats au sacerdoce, à la vie religieuse, à la Compagnie, ou les personnes de grande importance. L'expérience justifie cette manière de voir ¹. Même à ceux qui ont suivi les *Exercices*, il n'aime guère donner le livre et il renvoie à la préface du livre pour justifier cette réserve ². Il est d'avis que les *Exercices* peuvent être utiles à des moniales, mais il vaut mieux les donner à plusieurs à la fois pour ne pas perdre beaucoup de temps ³. Pour les femmes, qu'on leur donne les *Exercices* dans l'église; pour les hommes, à l'église ou dans la maison ⁴.

Ni dans les lettres qui nous ont été conservées, ni dans le *Cronicon* de Polanco, il n'est question d'un *Directoire* laissé par Ignace. Mais Polanco y fait nettement allusion dans un autre de ses écrits ⁵. Et en effet, nous savons avec certitude que le saint, au printemps de 1555, parla de rédiger un *Directoire* des *Exercices* et qu'à l'automne ce projet était réalisé en partie. Gonzalès de Camara, quand il partit de Rome (17 octobre 1555) pour retourner en Portugal, emporta une copie de ce *Directoire* commencé ⁶. Nadal en trouva une transcription à Evora, lors de sa visite. Laynez fait allusion en 1557 à un *Directoire* primitif ⁷. La Palma le cite dans son *Chemin spirituel* ⁸. Après trois siècles d'un ensevelissement peu explicable, ce texte précieux est enfin sorti du tombeau ⁹. Bientôt après,

1. *Ep. et instr.*, VI, 281; XI, 471.

2. *Ibid.*, VII, 718; IX, 702.

3. *Ibid.*, IX, 120.

4. *Ibid.*, XI, 495.

5. *Polanci Complement.*, I, 81, 82.

6. *Scripta*, I, 306, 307.

7. *Mon. Lainii.*, II, 181.

8. P. 14, c. XXIV, XXV, XXXI.

9. La première publication de ce texte est due au P. Pierre Bouvier (*Rech. de science religieuse*, mai-septembre 1916) et *Directoire composé par saint Ignace*. Paris, Beauchesne, 1917.

un autre a vu le jour qui est une dictée d'Ignace, complétant ce qu'il avait écrit de sa main ¹.

Nous le savons déjà, par les indications semées dans sa correspondance, Ignace considère les *Exercices* comme un instrument de sélection spirituelle. Sa pensée est encore plus fortement marquée dans son *Directoire*. Il ne veut enfermer, dans la solitude des *Exercices* d'un mois, que des hommes indécis sur leur vocation, disposés à une grande générosité envers le Seigneur, et capables dans le sacerdoce ou la vie religieuse, de rendre à l'Église de grands services. L'élection est le point central; la vie parfaite, le but; les motions d'en haut, le moyen principal de choisir son état selon Dieu. Quant à la manière de traiter avec le retraitant, Ignace veut de la discrétion, du respect, de la souplesse, un grand esprit de foi et une grande attention à aider la bonne volonté, sans entreprendre sur l'action divine. De ces notations du saint, et d'autres observations, Polanco a tiré un *Directoire* méthodique ², complet en 12 chapitres, qui est une esquisse du *Directoire* promulgué en 1599 par Aquaviva.

L'année 1548, qui vit la publication des *Exercices spirituels*, l'année 1551 où les *Constitutions* furent approuvées par une réunion de profès, marquent la date du testament principal du fondateur de la Compagnie de Jésus. Par après, il y a eu, pourrait-on dire, des codicilles successifs dans lesquels se sont fixées les suprêmes pensées d'un mourant. Il convient de préciser, avant de clore l'histoire de cette vie magnifique, les circonstances qui marquèrent ces dernières confidences.

* * *

Il était arrivé à Ignace de dire aux siens qu'il avait demandé à Dieu qu'avant d'expirer, il lui fût accordé trois grâces : la confirmation de la Compagnie par le souverain Pontife,

1. *Exerc.* (éd. des *Mon.*), 750, 785-794.

2. *Ibid.*, 795-829.

l'approbation des *Exercices spirituels* et le loisir d'écrire les *Constitutions*. Ce triple vœu réalisé, le P. Nadal pensa que le fondateur ne tarderait pas à mourir. Et il se préoccupa de trouver une occasion pour demander à Ignace une sorte de testament spirituel.

Or, un jour de 1551, qu'il abordait Ignace, celui-ci lui dit par mégarde : « J'étais maintenant plus haut que le ciel » ; Nadal sollicita respectueusement une explication. Ignace se déroba et détourna la conversation. Nadal insista, disant qu'avant sa mort, qui peut-être était proche, le Père devrait bien raconter à ses enfants comment Dieu l'avait converti et amené à fonder la Compagnie de Jésus. Ignace se débattit un instant ; ses occupations étaient trop grandes, trop continues, etc... Finalement il conclut : « Dites trois messes à cette intention, Polanco, Cogordan et vous ; et après avoir prié, vous me direz votre sentiment. » — « Nous dirons dans trois jours, reprit Nadal, ce que nous disons aujourd'hui. » — « Faites ce que je vous dis », répliqua doucement le saint. Des jours passèrent. Il ne fut plus question de rien.

Cependant, à son retour de Sicile, en 1552, Nadal demanda à Ignace s'il avait commencé ses mémoires. « Non », dit Ignace. En 1554, après son voyage en Espagne, Nadal posa la même question et reçut la même réponse. Alors, éclatant avec une filiale tendresse : « Voilà quatre ans que je vous prie, non seulement en mon nom, mais au nom de tous les Pères, de nous expliquer comment Dieu vous a formé, depuis le premier jour de votre conversion. Nous avons l'assurance que ce récit serait très utile pour nous et la Compagnie. » Ignace ne souffla mot. En réalité, il avait déjà commencé à faire ses confidences au P. Gonzalès de Camara¹ en septembre 1553.

Après avoir fait profession en Espagne, entre les mains de François de Borgia (30 mars 1533), Louis Gonzalès de Camara était venu à Rome, sur l'ordre du visiteur Michel Torrès, pour y porter une lumière complète sur les affaires de Simon

1. *Acta SS.*, VII, juillet, n. 957-960. *Scr. de S. Ign.*, I, 33, 35.

Rodriguès et la crise que traversait la province de Portugal. A son arrivée (vers la fin de mai), Ignace reçut le jeune profès avec l'empressement et la bonne grâce qu'il mettait à recevoir les hôtes. Il l'engagea, comme il avait coutume à l'égard de ceux qui arrivaient nouvellement à Rome, à aller le matin, pendant quelques jours, prendre l'air à la campagne. Gonzalès le fit une fois ou deux, puis s'abstint. Ignace le sut, le fit appeler, lui donna pour pénitence de dîner à genoux et de subir publiquement au réfectoire un de ces réquisitoires brefs et vifs où excellait le frère Antoine Rion. Polanco et Olave lui furent d'ailleurs associés, dans cet exercice de mortification.

Après quoi, plusieurs mois passèrent, sans que jamais le général demandât à Gonzalès le moindre compte de sa mission à Rome. Quand il avait célébré la sainte messe, récité son bréviaire, Gonzalès était libre de tout son temps. Personne ne s'occupait de lui, c'était comme s'il n'eût point habité la maison. Quelque peu déconcerté sans doute, au début, par un procédé si imprévu, il s'y soumit, dans une abnégation parfaite. Gonzalès était confesseur de Jean III et de son fils; il avait rendu à Lisbonne, dans l'affaire de Rodriguès, les plus signalés services; envoyé à Rome par le visiteur et appelé par le général pour traiter de la crise portugaise, il acceptait, sans mot dire, qu'on le laissât dans un coin comme un homme inutile. Ignace vit, dans ce jeune religieux, un jésuite comme il les aimait. Il donna à cette humilité d'un nouveau venu dans la maison professe la plus magnifique récompense.

Le vendredi 4 août 1553, Gonzalès se trouvant au jardin avec Ignace, lui faisait part de ses difficultés à triompher de la vanité. Le saint lui donna quelques conseils, et lui avoua que lui-même, à Manrèse, et après, avait souffert deux ans de tentations pareilles. Dans la journée, tout en prenant avec Polanco et Gonzalès son repas de midi, Ignace dit que Nadal et d'autres Pères lui avaient demandé plusieurs fois de raconter son histoire; qu'il n'avait pris là-dessus aucune détermination; que, recueilli dans sa chambre, il avait ressenti, à exécuter ce projet, une grande dévotion; qu'il s'y était enfin déterminé.

Gonzalès lui servirait de confident; en dépit de l'épuisement de ses forces, il espérait vivre encore trois ou quatre mois, de manière à achever le récit de sa vie ¹.

Ignace était alors aux mains des médecins, ses compagnons craignaient pour ses jours, et lui-même parlait volontiers de sa fin prochaine. Aussi Gonzalès ne tarda guère à lui dire : « Père, quand voulez-vous commencer votre histoire ? » Il répondit : « Rappelez-le-moi tous les jours, jusqu'à ce que je sois disposé. » Gonzalès, tous les dimanches, faisait un rappel aussi fidèle qu'inutile. Enfin, au début de septembre, Ignace le fit appeler et lui raconta par le menu toutes ses folies de jeune homme. Il y eut, encore dans le mois, trois ou quatre conversations; et Ignace poursuivit son récit jusqu'au premier temps du séjour à Manrèse. Puis, pendant toute une année, silence complet. Lorsque Gonzalès insistait, le Père s'excusait sur sa mauvaise santé et sur ses occupations. Parfois il disait : « Cette affaire présente achevée, rappelez-moi que je vous dois la suite de mon histoire. » Gonzalès guettait le moment, rappelait la promesse faite. Toujours une affaire nouvelle était un prétexte à de nouveaux délais ².

A son retour à Rome le 18 octobre 1554, Nadal se réjouit fort d'apprendre que le saint avait commencé à narrer sa vie. Il poussa vivement Gonzalès à harceler le conteur négligent, il pressa de son côté Ignace, à plusieurs reprises, sans rien obtenir. Ignace disait à Gonzalès : « Lorsque l'affaire de la dotation du Collège romain sera terminée, dites-moi un mot. » Puis il fallut attendre la fin des affaires d'Éthiopie, puis l'expédition du courrier... Enfin, le 9 mars 1555, le saint reprit sa narration. Mais dès le 23, la mort de Jules III vint tout interrompre; après, ce fut l'élection, la maladie et la mort de Marcel II, l'élection de Paul IV; après, vinrent les grosses chaleurs et d'absorbantes occupations ³.

Dès janvier de 1555, il fut question de renvoyer Gonzalès

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 31.

2. *Ibid.*, I, 32.

3. *Ibid.*, I, 33.

en Portugal; mais le projet ne devint ferme que vers le 19 septembre ¹. A son retour des bains de Viterbe, Gonzalès dut être averti; aussitôt il supplia instamment Ignace de tenir sa promesse. Le 22, comme il venait de célébrer la messe, il fut mandé par le saint à la Tour Rouge ². Là, les dictées continuèrent jusqu'à la veille du départ de Gonzalès qui eut lieu le 17 octobre³. Nous savons, par Gonzalès lui-même, comment se faisaient ces dictées. Ignace parlait lentement. Le confident notait rapidement sur place quelques points de repère; puis, revenu dans sa chambre, il transcrivait tout le récit entendu. Il avait une excellente mémoire, Nadal et Polanco en témoignent. Et puis, il avait la préoccupation de ne « transcrire aucune parole que le Père n'eût dite »; à quoi il apportait tant de scrupule que, même dans les endroits où un bref commentaire eût été utile pour faire sentir toute la portée des dires d'Ignace, il aimait mieux ne rien ajouter à un texte sacré pour lui ⁴.

Les dictées des derniers jours ne purent être mises au net à Rome, Gonzalès étant pris par les préparatifs de son voyage. Mais il eut à Gênes, tout le temps de vaquer à ses écritures et d'en conférer avec Nadal avec qui il allait en Espagne. Pour des raisons diverses, les voyageurs attendirent jusqu'à la Saint-Thomas (21 décembre) avant de s'embarquer ⁵. On devine l'ardente curiosité de Nadal à lire et à relire ces feuillets où Ignace racontait lui-même son étonnante carrière. Au spectacle de cette vie, quelle joie! Quelle admiration pour leur Père! Et quelles actions de grâces au Dieu dont la main puissante avait suscité ces merveilles!

Par ces saintes importunités, Nadal avait fini par avoir raison : le converti de Loyola, l'orant et le pénitent de Man-

1. *Ep. et instr.*, IX, 628.

2. *Scr.*, de *S. Ign.*, I, 34.

3. *Ep. et instr.*, IX, 720.

4. *Scr.*, de *S. Ign.*, I, 29-35. Publiée en latin dans les *Acta SS.* par le P. Pien, cette autobiographie a paru, dans son texte original, dans les *Mon. Scr. de S. Ign.*, I, 31-98. Diverses traductions en ont été faites.

5. *Cron.*, VI, 636.

rèse, le pèlerin de Jérusalem, l'étudiant de Barcelone, d'Alcalá et de Paris, l'apôtre d'Azpeitia et de Venise avait soulevé le voile de sa vie. Son humilité le portait à dérober aux regards le mystère de son âme; la même humilité l'amena à des confidences candides, le jour où le Seigneur l'inclina à se raconter pour le bien de ses enfants. En consentant, un peu avant de mourir, à être son premier historien, Ignace de Loyola laissait à sa Compagnie un trésor du plus grand prix. Car, son histoire explique les *Exercices* et les *Constitutions*; elle est la démonstration, par un saisissant exemple, de la puissance sanctifiante et apostolique que les *Constitutions* et les *Exercices* sont capables de développer, Dieu aidant, dans un cœur viril.



Ignace veut que ses enfants « se ressemblent et soient de même couleur¹ »; ce sont ses termes mêmes. Dans ses *Constitutions*, tout en prévoyant des dispositions immuables, qui doivent être observées partout, il remarque sagement que d'autres doivent varier suivant les diverses circonstances de temps, de lieu, de personnes et de maisons; mais il ajoute qu'il faudra « en toutes choses, cependant, garder l'uniformité autant qu'il se pourra² ». Il demande, en particulier, cette uniformité pour le vêtement³, les cérémonies de la messe⁴, les opinions en matière de doctrine et les jugements qui touchent à la pratique⁵. Cette précaution, selon lui, servira très efficacement pour assurer l'union des membres entre eux, la subordination des membres au chef et la conservation de tout le corps de la Compagnie⁶. De ce désir d'unité, dans l'action apostolique, est sorti le bref *Directoire* des confesseurs,

1. *Ex. gén.*, c. II, n. 6.

2. *Const.*, Proemium.

3. VIII^e p., c. I, n. 8.

4. *Ex. gén.*, c. VII, n. 7.

5. III^e p., c. I, n. 18.

6. X^e p., n. 9.

du P. Jean de Polanco. L'auteur le dit clairement dans son *Avis au Lecteur*. S'il y a, observe-t-il, un labueur sacerdotal où les jésuites s'emploient avec zèle, c'est assurément le ministère des confessions. Tous n'ont au cœur qu'un esprit, qui les anime à poursuivre ardemment le salut des âmes; encore faut-il qu'ils y travaillent avec les mêmes méthodes. Ce *consensus* dans la manière est d'autant plus indispensable qu'ils sont répandus en des pays fort divers, et que, pour l'honneur même du Christ dont ils sont les ministres, l'accord entre eux leur est souverainement cher. C'est pourquoi, continue Polanco, « le R. P. Général m'a confié le soin de mettre dans le plus bel ordre et de consigner brièvement par écrit, les conseils dont mes lectures, mon expérience et l'expérience des autres auraient démontré l'utilité, soit pour les confesseurs soit pour les pénitents ».

Le volume sortit des presses d'Antoine Blado, à Rome, aux premiers jours de janvier 1554. Deux amis des jésuites, François de Villeneuve et le libraire Vincent avaient fait les frais de l'édition ¹. La maison professe de Rome reçut en cadeau 50 exemplaires, le reste se vendit à un *jule* l'un ². Par circulaire, Polanco avertit toute la Compagnie de l'événement. L'auteur, dans son manuscrit, avait tu son nom, et mis que l'ouvrage avait été « composé dans la maison de la Compagnie de Jésus ». Ignace ne goûta pas cette modestie, soit parce que les ouvrages anonymes n'étaient pas tolérés à Rome, soit parce qu'il ne lui plaisait pas d'engager dans ce livre la responsabilité de toute une maison. Bien qu'il en fût très mortifié, Polanco dut signer le livre, qui d'ailleurs était de lui; Olave n'avait fait que le revoir. Ignace voulait que chaque prêtre de l'Ordre eût son exemplaire. Les supérieurs étaient priés de veiller à ce qu'aucun libraire étranger ne fît une édition clandestine. Tous devaient se fournir à Rome des exemplaires nécessaires; c'était le moins qu'on pût faire, pour reconnaître

1. *Ep. et instr.*, VI, 164.

2. *Ibid.*, VI, 166.

le zèle que Villanueva et le libraire Vincent avaient mis à imprimer l'opuscule à leurs frais ¹.

Après une préface sur l'essence, la fin et la cause efficiente du sacrement de pénitence, Polanco examine successivement, en quatre brefs chapitres, la science, les pouvoirs, la bonté, la prudence, la discrétion, que doit avoir le confesseur, le soin et les industries à employer pour s'assurer des bonnes dispositions du pénitent; comment il faut l'aider à se corriger et à croître en grâce; ce qui convient en donnant l'absolution. Suivent des appendices, qui sont plus longs que l'ouvrage : interrogatoire, en suivant les préceptes du Décalogue, et les péchés capitaux; examen des devoirs d'état pour un certain nombre de conditions, depuis les évêques jusqu'aux enfants; remèdes contre des péchés les plus fréquents et les plus graves; principes sur la restitution; énumération des censures ecclésiastiques frappant certains péchés.

Tout cela est limpide, court, animé d'un vif amour des âmes, éclairé par un savoir théologique de bon aloi. Au bout de six mois, il est question de traduire le livre en allemand et en français ². Bien qu'attaqué par un théologien de Louvain ³, il se répandit dans toute l'Europe et eut de fort nombreuses éditions. En donnant l'*imprimatur*, sur l'avis du Maître du Sacré Palais, Philippe Archinto, vicaire du pape à Rome, avait déclaré que de l'opuscule il attendait les meilleurs fruits. L'expérience lui donna raison. Selon le vœu d'Ignace, les jésuites y trouvèrent, dès 1554, une règle de conduite autorisée, qu'ils reçurent comme un testament de leur père.

L'année même où fut publié le *Bref Directoire* de Polanco, Salmeron, alors recteur à Naples, était prié d'écrire quelque chose « pour fermer la bouche à ceux qui entravent le service de Dieu », c'est-à-dire « les personnes tenues pour spirituelles qui, en certains endroits, s'élèvent contre la communion fréquente ». Si Salmeron pouvait dérober à ses nombreuses

1. *Ibid.*, VI, 167, 206. L'ouvrage a été souvent réédité.

2. *Ibid.*, VII, 299.

3. *Ibid.*, IX, 330.

occupations quelques loisirs, pour dissserter solidement sur la question, on s'en réjouirait fort à Rome ¹.

Salmeron se mit à l'œuvre immédiatement : le 7 juillet, Polanco pouvait déjà envoyer à François Palmio, recteur à Bologne, une copie du petit traité rédigé à Naples ². A la même date, on fait savoir à Salmeron que son écrit paraît très bien ³. André Oviédo, le futur coadjuteur du patriarche d'Éthiopie, voulait aussi dire son sentiment sur la question; et il était invité par Polanco à s'en occuper à loisir ⁴. Bobadilla, dès le mois de septembre 1551, avait mis sur pied une dissertation courte et nerveuse ⁵ communiquée par Polanco à Oviedo et à François Palmio ⁶.

Ces diverses initiatives prouvent que les pratiques eucharistiques inaugurées par les jésuites suscitaient çà et là de l'étonnement, du scandale, des oppositions. Le *Cronicon* de Polanco relate des faits qui le prouvent. Rien n'est plus significatif à cet égard, que l'aventure survenue à Valence, durant l'Octave du Saint-Sacrement en 1546. Valence avait vu tour à tour dans ses murs, Antoine Araoz et Pierre Le Fèvre. Jacques Miron était recteur du collège. L'action de ces hommes apostoliques produisit dans la ville un mouvement marqué vers la Sainte Table et par voie de conséquence, un vrai tumulte dans le monde ecclésiastique. La question, sortant du cercle étroit des conversations privées, faisait irruption dans les chaires. Un religieux de Saint-Dominique y déclara que la communion quotidienne était une faute mortelle. Un hiéronymite lui répondit que de tels propos étaient hérétiques ou à peu près. Pour calmer les esprits, l'archevêque, qui était saint Thomas de Villeneuve, finit par convoquer à la cathédrale, tout son peuple. Il parla pendant deux heures, avec sa

1. *Ibid.*, VII, 168.

2. *Ibid.*, VII, 219.

3. *Ibid.*, VII, 221.

4. *Ibid.*, VII, 241, 263, 286.

5. *Rech. de sc. rel.*, janv.-avril 1916, 34-49.

6. *Ep. et instr.*, 211, 241, 626; VIII, 430.

piété et son savoir accoutumés. Il donna à tous la permission de communier tous les dimanches. Il ajouta que si quelques-uns voulaient communier tous les jours, ils vinssent l'en entretenir et que lui, tout bien considéré, ne leur refuserait pas ce qui pourrait être utile à leurs âmes et glorieux à Dieu ¹.

Dans l'Italie centrale qu'il parcourut en tous sens, avec une patience et un zèle admirables (1551), le P. Sylvestre Landini découvrait partout des églises d'où le Saint Sacrement était absent et qui n'avaient même pas de tabernacle. Les prêtres étaient les premiers à convertir. L'ardent missionnaire ne passait nulle part, sans mettre en honneur la communion de chaque dimanche et sans instituer des confréries du *Corpus Christi*, dont les membres s'engageaient à la communion au moins mensuelle ².

Dans ce pays de Zarzana, évangélisé par Landini, Bobadilla passant, à l'automne de la même année 1551, fut interrogé par l'archiprêtre de Luna, Vigile Zinquino, sur la question de savoir si un pasteur pouvait d'office régler, par ordonnance publique, le taux des communions. Au pied levé, Bobadilla rédige une consultation où il conclut que personne, pas même le pape, n'a le droit d'écarter de la Sainte Table quelqu'un qui veut s'en approcher, fût-ce tous les jours, à la condition toutefois que ce communiant ait la conscience pure et veuille vivre de Jésus-Christ ³.

Par la correspondance que nous avons encore, nous voyons qu'au milieu des contradictions qu'ils subissent les jésuites interrogent Ignace, pour savoir quelle conduite tenir. Ignace n'est pas pris au dépourvu. Non seulement, dès Manrèse, il a pratiqué et inculqué la communion hebdomadaire; mais dans deux lettres, l'une ⁴ aux habitants d'Azpeitia (1541), l'autre ⁵

1. *Cron.*, I, 307-308.

2. *Ibid.*, I, 203, 199.

3. *Rech. dec. rel.*, loc. cit. J'ai publié la dissertation de Bobadilla, dans *Arch. Hist. Soc. Jesu*, juillet-décembre 1933, 258-279.

4. *Ep. et instr.*, I, 161-165.

5. *Ibid.*, I, 275.

à une moniale barcelonaise, Thérèse Rejadell (15 mars 1542), il exposait sa théorie générale de la communion fréquente et même quotidienne. Avant de quitter ce monde, il va laisser à ses enfants son testament eucharistique.

L'opuscule rédigé à Naples par Salmeron, à la fin de juin 1554, est revu à Rome par le P. Christophe de Madrid, ancien théologien du cardinal de Cupis, et récemment entré dans la Compagnie. Un ami de Naples, Jérôme Vignes, s'offre à faire les frais d'impression de l'ouvrage. Dans les entours d'Ignace, plusieurs pensent qu'il vaudrait mieux multiplier de simples copies manuscrites; le secret de ses directions serait mieux gardé¹. Finalement, l'idée contraire prévaut. Le manuscrit est prêt dès la mi-septembre² 1555; le 29, l'impression est décidée et on s'occupe de polir le style du petit livre³; le 3 novembre, plusieurs fois annoncé, le manuscrit est enfin envoyé à Vignes⁴. Aux premiers jours de février 1556, Vignes mande à Polanco les premiers exemplaires sortis des presses. Polanco remercie et commence à distribuer le *Libellus* si vivement désiré⁵. L'opuscule est anonyme et doit rester entre les mains des seuls jésuites. A la mi-juillet 1556, il ne reste à la maison généralice qu'un ou deux exemplaires de l'édition napolitaine⁶. L'édition est d'ailleurs fautive⁷. Dans le courant de juin, on a revu le texte pour corriger les fautes d'impression et retoucher le style; on va réimprimer, avec la presse que l'on a fait venir de Venise pour l'installer à la maison professe⁸.

Quand l'opuscule parut, Ignace de Loyola était mort depuis plusieurs mois. Mais le texte en avait été arrêté, de son vivant, avec ses conseils, sous ses yeux. Les principes du *Libellus* ne sont pas ceux du P. Christophe de Madrid seulement; ce sont

1. *Ibid.*, IX, 449, 494.

2. *Ibid.*, IX, 625.

3. *Ibid.*, IX, 669.

4. *Ibid.*, IX, 711; X, 49, 92.

5. *Ibid.*, XI, 13, 52, 86, 99, 115, 141.

6. *Ibid.*, XII, 101.

7. *Ibid.*, XI, 141.

8. *Ibid.*, XII, 59, 101.

ceux du fondateur de la Compagnie de Jésus. Voici ces principes ¹. Il faut engager tous les chrétiens, de quelque condition qu'ils soient, à la communion au moins hebdomadaire. Pour la communion la plus fréquente, comme la plus rare, il est indispensable et il suffit d'avoir une conscience pure, où la foi et la charité habitent. « Si en quelques endroits de leurs écrits, les saints Pères semblent désirer dans le communiant des vertus exquisés, ils ne parlent point là de dispositions indispensables, mais plus favorables. » Jamais « une vertu imparfaite et une moindre dévotion ne rendent l'âme indigne de communier »; bien mieux, en cet état, « la communion demeurera fructueuse ».

Deux siècles plus tard, dans ses disputes avec le janséniste Antoine Arnauld, le fameux théologien jésuite, Denys Petau, citera ces réflexions du *Libellus*. « On ne peut, écrira-t-il, rien dire de plus à propos; et il n'en faut pas davantage, pour imposer silence à ces théologiens trop zélés qui mettent tout en confusion, faute de discernement entre ce qui est d'obligation et de conseil. »

Dans la treizième session, le concile de Trente s'est occupé de la « préparation qu'il faut apporter pour recevoir dignement la sainte Eucharistie ». Les formules auxquelles l'assemblée s'est arrêtée sont des plus simples. « Celui qui voudra communier doit se rappeler ce précepte : *que l'homme s'éprouve lui-même*. Or la coutume de l'Église nous apprend que cette épreuve nécessaire consiste en ce qu'une personne qui se reconnaît coupable d'un péché mortel, quelque contrition qu'elle semble en avoir, ne doit point s'approcher de la sainte Eucharistie, sans avoir fait précéder la confession sacramentelle. Ce que le saint concile ordonne devoir être perpétuellement observé par tous les chrétiens. »

Ce langage est de 1551. Salmeron, théologien du pape du

1. J'ai déjà fait cet exposé dans : *Pour la communion fréquente et quotidienne*, Paris, Beauchesne, 1910. Dans ce même volume, on trouvera le texte latin et la traduction du *Libellus*. Je suis revenu sur la question dans R. A. M., janvier 1933, 13-19.

concile, s'en est souvenu dans son *Libellus* rédigé en 1554. Le P. Christophe de Madrid, en rééditant en 1557, l'œuvre de Salmeron, n'avait pas à chercher d'autre lumière pour éclairer la route du Tabernacle. D'autant que les docteurs de Trente n'avaient fait que dresser, au-dessus des chrétiens du xvi^e siècle, le flambeau que s'étaient transmis d'âge en âge les Pères de l'Église.

Cette théologie traditionnelle de la Communion tient en quelques lignes. Le Christ, qui se donne à nous au très Saint Sacrement de l'autel, n'est pas autre les jours ordinaires ou le dimanche qu'il n'est à la fête de Pâques; sa divinité n'est pas plus redoutable, sa bienfaisance plus marchandeuse; à toutes les dates du calendrier, le pain vivant descendu du ciel est l'aliment de notre faiblesse, le remède à nos maladies, l'antidote du péché, le calmant de nos passions; jamais l'Église de Dieu ne l'a considéré comme la récompense de la vertu; dès lors que l'âme est vivante de la vie de la grâce, elle est capable de s'assimiler profitablement la divine hostie; et tout prêtre qui l'en prive lui fait tort, outre qu'il usurpe et méconnaît les claires instructions de Jésus-Christ.

Telle est la thèse essentielle que le P. Christophe de Madrid appuie par les témoignages des Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, les décisions des conciles et des papes, l'opinion des théologiens, et l'expérience toute récente de l'apostolat exercé en cent endroits par la Compagnie de Jésus. Il fixe le taux de la fréquence ordinaire, pour tous les bons chrétiens, à la communion hebdomadaire. Mais il comprend à merveille que la logique de ses principes dépasse cette conséquence; et il affirme nettement qu'il est louable et utile de recevoir tous les jours le corps sacré du Sauveur, comme faisaient les chrétiens de la primitive Église. Que si on reprenait partout cette sainte coutume, « tous les amis de la passion du Christ, du culte divin et de la piété chrétienne en devraient, dit-il, rendre à Dieu d'innombrables actions de grâces ».

Malgré son mérite, Christophe de Madrid n'aurait pas si bien dit, s'il n'avait eu, à ses côtés, un ange inspirateur tout

rempli de la sagesse divine. Dans cet esprit ardent d'Ignace que le zèle emporte vers toutes les œuvres capables de procurer une gloire de Dieu plus grande, la prudence gouverne l'élan apostolique, sans rien lui enlever de sa flamme.

Par son expérience personnelle et celle de ses enfants il sait combien les querelles les plus injustifiées nuisent au bien, dès qu'elles se produisent au grand jour. La communion fréquente n'est pas seulement empêchée par les passions coupables et le respect humain des fidèles. Elle a contre elle les préjugés des évêques et des prêtres, d'où qu'ils viennent. Pour changer les habitudes, sans troubler la paix des diocèses et des paroisses, il faut donc user de ménagement. Sans quoi les rivalités se traduiront par des diatribes portées jusque dans la chaire. C'est arrivé jusque dans les villes dont les évêques sont des saints. Là où l'on peut déterminer un mouvement général, la fréquence peut être plus grande, sans aucun inconvénient public. Là où les communiant sont plus exceptionnels, il faudra un système de précautions. Par exemple, que les personnes dévotes communient en d'autres églises que celles des jésuites et pas toujours dans la même et que les confesseurs recommandent à leurs pénitents de mener une conduite qui fasse honneur au sacrement. Ainsi les murmures des opposants seront évités, sans que les âmes soient privées du bienfait de la communion fréquente. Mais tout en suggérant ces tempéraments pratiques, Ignace laisse debout les principes vrais; il plie aux circonstances son action, non point sa théologie eucharistique, laquelle tient en deux lignes : les premiers chrétiens communiaient tous les jours; plus on se rapprochera d'eux, mieux on fera; toute communion faite en état de grâce est fructueuse; le péché mis à part, mieux vaut venir à la Sainte Table avec confiance que s'en retirer par crainte.

Ignace de Loyola a été destiné par Dieu à restaurer l'usage abandonné des sacrements. Avant même toute étude, le zèle d'Ignace, éclairé d'en haut, s'était exercé à inculquer à Manrèse et à Barcelone l'habitude de s'approcher tous les dimanches de la Table sainte. Avant les enseignements du concile de

Trente, il avait propagé de vive voix et par écrit la théologie du bon communiant. Christophe de Madrid avait ces textes sous les yeux; il avait à ses côtés l'apôtre qui les dicta. De là procède sa pure doctrine.

Son *Libellus* est tout ensemble le testament eucharistique d'Ignace de Loyola, un des premiers échos des enseignements de Trente, une *Somme*, en quelques pages, des leçons traditionnelles de l'Église sur la communion.



Les premiers jésuites tiennent aussi d'Ignace leur souci et leur manière d'enseigner la religion chrétienne. La déchéance du clergé avait amené l'abandon de la chaire comme celle du confessionnal et de la Table sainte. L'ignorance était honteuse, surtout parmi le peuple des campagnes, qui avait à son service les prêtres les plus médiocres. Nul, parmi les apôtres du xvi^e siècle, ne fut plus qu'Ignace, touché de cette misère et plus décidé à y remédier. Il cherche à atteindre les élites des villes, mais les gens de peu aussi. C'est son principe, et il l'a écrit en toutes lettres en ses *Constitutions*, qu'il faut aller là où le bien à faire est plus important, et là où les âmes sont plus abandonnées. Il veut surtout qu'on sauve l'avenir, en imbibant de religion l'âme des enfants. De là le soin jaloux mis par lui au catéchisme et à l'école.

Depuis Manrèse, ç'a été chez lui une préoccupation vive et une pratique constante d'inculquer les rudiments de la doctrine chrétienne. Il le fera, même quand il sera devenu le général de la Compagnie de Jésus. Il imposera aux siens un vœu spécial qui les consacre catéchistes perpétuels. Cette leçon ne sera pas perdue. On a pu écrire un volume sur la Compagnie de Jésus catéchiste. Pour ne citer que trois grands noms : Canisius, Bellarmin, Ripalda, ont laissé des catéchismes réédités pendant des siècles.

La prédication dans les églises était, au xvi^e siècle, ou négligée ou pédantesque. On ne prêchait pas. Si l'on prêchait,

on étalait, dans les sermons, son savoir scolastique ou ses préoccupations d'humaniste. Ignace se mit à prêcher, avant même d'avoir passé par les facultés de théologie, et en vertu de l'onction divine qui était en lui. Même quand il fut sorti de l'Université de Paris, toujours sa parole garda le même caractère. Il parlait en homme de Dieu. Le docteur Ortiz ne se lassait pas de l'entendre, à l'église de Notre-Dame de Montserrat, à Rome; et il admirait la puissance de ces sermons simples et inspirés. Outre son exemple, Ignace a laissé aux siens, dans les *Constitutions*¹, des instructions qui règlent leur prédication. Il veut que les sermons soient clairs, pratiques, touchants. Il attend la clarté, du savoir; l'utilité pratique, du zèle; l'émotion, de l'esprit de Dieu. Cette rhétorique sacrée en trois points en vaut bien une autre. Elle est dérivée de l'Évangile et méprise l'éloquence des rhéteurs. Loin de s'embarrasser à la poursuite des agréments académiques, elle monte droit, emportant les auditeurs dans la lumière de la vérité et dans la flamme de l'amour divin. Pour aider plus efficacement ses fils, Ignace aurait voulu que Laynez écrivît une sorte de *Guide* et de *Somme* des prédicateurs. Ce vœu ne fut jamais réalisé.

Il fut assez longtemps question, dans la Compagnie, d'écrire une *Somme théologique*. L'idée était venue de Ferdinand, roi des Romains, qui aurait voulu un livre de texte, à suivre dans les Universités de ses États². Le prince renouvela l'expression de ses désirs. Ignace finit par s'y rendre³. Et Laynez fut chargé d'écrire l'ouvrage⁴. Il se mit résolument à l'œuvre et avança son travail, avec la collaboration plutôt intermittente de Salmeron⁵. Frusius fut chargé d'écrire un simple rudiment pour les prêtres et les laïques peu instruits. Quant à Laynez on attendait de lui une *Somme* développée et un *Compendium*, et

1. IV^e p., c. VIII, n. 3.

2. *Ep. et instr.*, VI, 345.

3. *Ibid.*, VII, 247.

4. *Ibid.*, VI, 609, 611.

5. *Ibid.*, VI, 609, 611.

il était invité à résumer son œuvre au fur et à mesure qu'il la composerait¹. Vu les écrasantes occupations de l'homme, Ignace ne lui fit jamais de ce travail un commandement exprès; il se contenta de lui exprimer son désir et celui de tous². En fait, Laynez n'eut jamais le loisir de rédiger l'ouvrage qu'on attendait de lui; absorbé dans les voyages, les légations, les prédications, les séances du concile, il abandonna, sans les achever, les feuillets écrits. Et l'instrument d'action doctrinale rêvé par Ferdinand ne fut jamais mis sur pied.

Il est vrai, le catéchisme de Canisius était déjà d'un grand secours. Examiné à Rome³, approuvé avec de vifs éloges, corrigé en quelques minces détails, imprimé sans nom d'auteur⁴, la *Somme de la doctrine chrétienne* parut vers la fin d'avril ou au début de mai 1555. Canisius s'y expliquait successivement sur la foi et le Symbole; l'espérance et les deux prières catholiques par excellence, le *Pater* et l'*Ave Maria*; la charité, le Décalogue, les commandements de l'Église et les Sacrements. Accueilli avec une joie reconnaissante par le roi des Romains, les évêques et le clergé d'Allemagne, l'ouvrage ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Dès 1559, l'auteur en publia un abrégé qui eut la même fortune. Il la méritait parce qu'il unissait à l'exactitude et à la clarté d'un maître, le calme d'un saint. Au milieu de l'insolent tapage des théologiens hérétiques, qui, à l'exemple de Luther, enflaient la voix et vomissaient des injures, il vengeait la religion catholique avec la tranquillité d'un homme sûr de la vérité. Ce fut une dernière joie du général de la Compagnie, déjà penché vers la tombe, que de voir, dans cette Allemagne révoltée contre Rome, les leçons de l'Église hiérarchique forcer l'attention des adversaires, grâce au savoir d'un de ses fils. La *Somme de la doctrine catholique* n'est pas l'œuvre d'Ignace; mais comme elle répond à ses désirs et reflète son esprit!

1. *Ibid.*, VII, 335.

2. *Ibid.*, VII, 26. J'ai raconté cette histoire dans *Arch. sc. rel.*, juin 1931.

3. *Ibid.*, VII, 175.

4. *Ibid.*, VII, 243, 516.

Plus tard, longtemps après qu'Ignace de Loyola sera mort, la Compagnie aura son *Ratio Studiorum*, qui sera comme la charte constitutionnelle de son enseignement. Mais déjà, avant de partir de ce monde, le fondateur avait organisé les études de son Ordre, en prenant pour modèle la *modus parisiensis*.

Les langues anciennes (la latine, la grecque, l'hébraïque) sont à la base. Point de cours des arts libéraux, avant que les élèves ne soient bien fondés en grammaire. Ignace le dit dans les *Constitutions* ; il le répète, dans ses lettres aux recteurs, chaque fois qu'il en est besoin. Dans ce Collège romain, sur lequel il veille de près parce que tout s'y passe sous ses yeux, les arts libéraux prennent trois ans; et il y a, outre trois professeurs ordinaires, deux lecteurs extraordinaires, un de philosophie naturelle et un autre de mathématiques. Aux leçons des maîtres on ajoute d'autres exercices, à savoir des disputes quotidiennes, des discours publics très fréquents, des séances d'apparat, dont les conclusions, soutenues par des élèves de marque, sont envoyées dans toute la Compagnie, *ad exemplar*. La théologie scolastique et l'Écriture sainte sont expliquées en quatre années ¹.

Ignace veille à ce que les professeurs ne traînent pas, achèvent en cet espace de temps le cycle entier du Maître des sentences et de la Bible. Quand il apprend qu'à Vienne, les maîtres s'attardent au point d'exposer en deux années le chapitre d'une épître de saint Paul et la quatrième partie de Pierre Lombard, il blâme cette lenteur déplorable et ordonne au recteur d'y veiller. S'il n'avait peur de blesser le roi des Romains, il rappellerait de Vienne à Rome tous ces étudiants, pour qu'ils puissent sortir du Collège romain bons théologiens. Il faut au moins qu'à Vienne, pour l'honneur de l'Université et la valeur de ses élèves, les professeurs soient stimulés et tenus en haleine, de sorte qu'ils suivent et achèvent un programme fixé d'avance ². Dans les petits collèges qu'on ne s'avise pas d'ensei-

1. *Ep. et instr.*, IX, 635.

2. *Ibid.*, XII, 635.

gner, aux jeunes jésuites qui sont là, les sciences supérieures ; ils seraient mal formés par des maîtres insuffisants ; il faut que cette jeunesse s'instruise dans les Universités de la Compagnie ; là elle aura la ressource de professeurs distingués, et l'émulation et l'activité que donne le nombre des élèves rassemblés autour d'une même chaire ¹.

Il est naturel qu'il y ait eu un peu de flottement, au début, dans cette organisation. C'est Nadal qui fait les premières et les plus complètes expériences ², au collège de Messine. Un écrit de sa main nous permet de connaître la distribution des cours, des horaires et des programmes, depuis les abécédaires jusqu'aux gradués en théologie ³. De Sicile, le système a passé en Portugal, en Espagne, à Rome, en Allemagne.

A tous les degrés du cycle scolaire, les classes journalières sont nombreuses ; et, comme à l'Université de Paris, chacune d'elles est suivie de répétitions en présence du maître et de discussions entre les élèves. Dans les classes de grammaire et d'humanités, on apprend par cœur les préceptes et les plus belles pages des auteurs. Mais on a le souci de réserver aux élèves du temps pour rédiger leurs notes, dresser leurs sommaires, exercer leur style par des compositions en vers et en prose. On prétend même à ce que les meilleurs puissent, sur un thème donné, improviser un récit, un discours, un poème. Le grec est en honneur, autant que le latin ; on y consacre une demi-heure tous les jours à la première année d'humanités, une heure à la seconde ; l'explication des auteurs commence dès que les éléments de la grammaire sont acquis et on la continue, en graduant les difficultés, jusqu'en rhétorique où les élèves expliquent Démosthène, Pindare, Sophocle. L'étude de l'hébreu est prévue, pendant une année entière, après que les élèves posséderont bien le latin et le grec ; et on s'exerce à écrire dans cette langue.

Pour exciter l'ardeur au travail, aucun moyen d'émulation

1. *Ibid.*, XII, 587.

2. *Cron.*, I, 364, 370-372.

3. *Mon. pæd.*, I, 85-88.

n'est négligé : partage des élèves en deux camps, avec interrogations mutuelles; publicité des discussions mensuelles et annuelles, où les lettrés du dehors sont conviés à questionner ou argumenter sur les conclusions soutenues par un élève de marque; affichage des compositions écrites; discours, plaidoyers, dialogues trilingues déclamés en des séances plus solennelles, à l'occasion par exemple de la Noël, de l'Assomption, ou de l'ouverture des cours; prix donnés aux plus méritants.

Dans les classes de grammaire, Despautère et Donat sont usuels, jusqu'à ce qu'enfin, en 1556, soient imprimés à Rome, la *Syntaxe* et le *Copia verborum* du P. André des Freux¹. On utilise aussi Clénard², Érasme et Vivès; mais ces deux derniers sont prohibés à Rome par un *veto* formel d'Ignace; et hors de Rome, les recteurs sont invités à les enlever peu à peu des mains des élèves. Il ne faut pas que ceux-ci, séduits par le style, s'affectionnent à des écrivains dont toutes les idées ne sont pas saines³. A plus forte raison est-il recommandé que, des auteurs anciens, tels que Térence, Martial, Ovide, Horace, Aristophane, seules les pages chastes soient expliquées⁴; et encore les corrections faites par le P. André des Freux, à Térence, parurent-elles insuffisantes à Ignace⁵; si des Freux n'avait pas été si accablé de besogne, le fondateur aurait voulu qu'il préparât, dès le début, des éditions expurgées de tous ces classiques païens.

Dans les cours de philosophie, Aristote règne, en logique, en physique, en métaphysique, en morale. Pour la dialectique on suit la *Summula* de Dominique Soto ou d'autres analogues. Dans les classes de mathématiques, on expose les éléments de l'arithmétique, le système de Ptolémée, la musique de Lefèvre d'Etaples, la cosmographie d'Orontius, la géométrie et l'astronomie de Jean de Montréal⁶.

1. *Ep. et instr.*, V, 307; VI, 387; X, 518; *Cron.*, II, 216; III, 150; VI, 13.

2. *Cron.*, II, 214, 270.

3. *Ep. et instr.*, IX, 721; XII, 706.

4. *Ibid.*, XII, 216.

5. *Scr. de S. Ign.*, I, 440, 252.

6. *Mon. pæd.*, I, 98.

Saint Thomas est le maître préféré en théologie; mais on peut aussi suivre d'autres textes que la *Somme*; ainsi le P. Winck, à Messine, en 1549, expose la théologie de Durand¹; à Palerme, la même année, le P. Lanoy suit le Maître des sentences². Nadal, tout en insistant, sur la préférence à donner à saint Thomas, trouve la *Somme* trop longue à expliquer; il souhaiterait un livre de texte plus bref, dégagé de toutes les querelles des thomistes, des scotistes et des nominalistes³; et sans doute aussi plus accommodé aux besoins de la controverse protestante.

Le professeur d'Écriture sainte est chargé d'expliquer la doctrine chrétienne aux élèves, en prenant pour texte le catéchisme de Canisius; il doit aussi leur prêcher les jours de dimanche et fêtes. Dans ses classes proprement dites, qui sont journalières, il doit expliquer en trois ans la Bible entière; il est invité à ordonner son enseignement en vue des études théologiques. Pour ne pas perdre le bénéfice des connaissances acquises en langue hébraïque, on y reviendra de temps à autre durant les quatre années de théologie. Le professeur de cas de conscience suit la *Somme* de Fumus ou de Navarro. Du texte de Décrétales on expose uniquement ce qui peut être utile à la théologie morale ou dogmatique.

Tel est, dans son ensemble, le plan d'études selon lequel, dans les collèges et les Universités, dont la Compagnie a la charge, le général veut que soient instruits les jeunes jésuites et les élèves qui s'y adjoignent du dehors. C'est un décalque avoué du plan parisien⁴.

Toutefois, ce nourrisson de l'Université de Paris n'est pas un glorieux qui se pique de savoir, un dilettante qui s'amuse au charme des classiques anciens enfin retrouvés. Il est gradué, il veut que ses fils le soient, et même qu'ils l'emportent sur

1. *Cron.*, I, 371.

2. *Ibid.*, I, 387.

3. *Mon. pæd.*, 99.

4. Sur ce plan parisien, voir le P. J. B. Herman, S. J., *La pédagogie des jésuites au xvi^e siècle*, Bruxelles, Dewil, Paris, Picard, 1914, 57-98.

leurs émules, par la doctrine comme par la modestie. Mais la science n'est pour lui qu'un instrument de conquête chrétienne. Dans les collèges et les Universités, il voit un chemin ouvert pour amener les âmes à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Il le dit dans les *Constitutions*¹. S'il ne le disait par ses lois, il le dirait par sa vie. Le bien de l'Église servie, des consciences mieux trempées dans l'Évangile, tel est le but que ses yeux fixent, et auquel tendent toutes ses forces.

Et voilà pourquoi, en laissant aux siens, avant de mourir, un plan d'études, il a fait encore un testament de saint.

1. IV^e p., proemium, et ch. v, n. 1 et ch. xi, n. 2.

CHAPITRE XXV

LA MORT ET LA GLOIRE

Depuis Manrèse, nous l'avons noté bien des fois, Ignace de Loyola traîne une maladie d'estomac qui le fait souffrir beaucoup et qu'il soigne surtout par la patience et le mépris. Rome ne le guérit pas; mais les siens lui imposent des médecins et des précautions.

Depuis le 2 janvier 1539, le pape Paul III l'a dispensé de réciter l'Office divin. Nous avons le texte de cette dispense signée par François Vanuzzi, aumônier du Pape et chanoine de Sainte-Marie in fonte olei, du Transtevère; elle est motivée par l'épuisement des forces d'Ignace et ses douleurs d'estomac¹.

Par le *Cronicon* de Polanco nous savons que le malade reçut les soins de Torrès et de Petronio. D'eux ou d'autres praticiens sont conservées deux ordonnances sans date. Les voici. Sa Paternité est mise fortement en garde contre le catarrhe, lequel a neuf causes : usage des vins généreux, manque d'exercice, nourriture trop abondante, se couvrir trop la tête, exercice anormal et excessif, se trop exposer au soleil ou aux rayons de la lune, trop de mouvement après le dîner, penser trop fortement et fixement. Étant donné toutes ces causes capables d'agiter intempestivement la matière catarrhale, il est facile, *a contrario*, de déterminer le remède. Le régime alimentaire doit être surveillé de près : éviter toute nourriture acide, venteuse et humide; user de vins légers et d'âge moyen; manger peu le soir et dormir peu; prendre après le repas un peu de coriandre préparée². Dans une autre ordonnance, on

1. *Scr. de S. Ign.*, I, 552.

2. *Ibid.*, I, 577-579.

est plus sévère : ni viande, ni œufs, ni vin; précautions même dans l'usage de l'eau; des soupes de laitue à l'huile; des lentilles, du poisson fortement assaisonné d'huile; dans toutes les soupes, de l'anis ou du cumin, ou du fenouil ¹.

Malgré de si minutieuses médications, dix ans après l'arrivée d'Ignace à Rome, commencent des indispositions qui iront toujours s'aggravant.

Dans les lettres de Polanco, dès 1548, il est parfois mention de la mauvaise santé d'Ignace ². Les deux années qui suivent, en dépit d'une crise qu'on crut mortelle en 1550, semblent marquer une amélioration ³. Puis l'inquiétude revient; les mois de juin et de juillet 1554 sont particulièrement mauvais; en juin, le malade garde le lit tout un mois, il ne se relève que pour retomber; les douleurs d'estomac sont vives, épuisantes, et souvent accompagnées de fièvre. On confie au P. Christophe de Madrid la charge de veiller sur une santé si précieuse. En septembre, les forces reprennent un peu; mais Ignace demeure valétudinaire ⁴.

L'hiver de 1554 amène quelques accidents. Cependant, en janvier, Ignace a le ferme projet d'aller à Lorette, après Pâques, en dévot pèlerinage. La mort de Jules III et l'élection de Marcel II mettent tout en suspens. L'été se passe assez bien, de même l'automne. En décembre, les douleurs d'estomac reviennent et la fièvre; puis, suivent des alternances de bons et de mauvais jours; la faiblesse reste grande ⁵. Si bien que, à la date du 22 avril 1555, Polanco écrit que le P. Ignace a « décliné » beaucoup ⁶. Par après, il y a des hauts et des bas ⁷. Au fort de l'été, l'idée vient au malade d'aller chercher à la campagne un peu de soulagement. On se récrie autour de lui. Le 2 juillet, les médecins consultés autorisent ce déplacement.

1. *Ibid.*, I, 579-580.

2. *Ep. et instr.*, II, 154, 174, 296, 301.

3. *Ibid.*, V, 19, 40, 503.

4. *Ibid.*, VII, 114, 140, 170, 173, 194, 253, 292, 307, 335, 547.

5. *Ibid.*, VIII, 279, 295, 379, 515, 518, 616.

6. *Ibid.*, XI, 284.

7. *Ibid.*, XI, 284, 381.

Ignace part pour la « vigna » récemment achetée sur l'Aventin, entre les Thermes d'Antonin et l'église Sainte-Balbine ¹. Les premiers jours sont à souhait. Tout de suite une amélioration s'accuse. « Notre Père, écrit Polanco le 4 juillet, dîne et soupe hors de son lit; ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien des mois. » Mais ce mieux ne dure pas. Après le 24 juillet, Ignace revient à la maison professe ².

Les malades n'y manquaient pas; Laynez surtout était en danger, miné par une mauvaise fièvre ³. Les médecins Torrès et Petronio allaient visiter tout ce monde. D'Ignace ils pensaient que son état n'avait rien d'alarmant : douleurs d'estomac et fièvre; depuis longtemps, il faisait bon ménage avec ces deux visiteuses; il traverserait cette crise, comme les précédentes, avec le temps ⁴.

Le malade était d'une autre opinion. Il avait communiqué le mardi 28 juillet. Le jeudi 30, dans l'après-midi, il fit appeler Polanco. Sentant sa fin toute proche, il le chargeait pour Paul IV de ses suprêmes commissions : Polanco demanderait la bénédiction du pape, recommanderait la Compagnie à sa bienveillance, et assurerait Sa Sainteté que si Ignace était par la miséricorde du Seigneur, admis au Ciel, ses prières pour le vicaire de Jésus-Christ n'en seraient que plus ferventes. Polanco manifesta sa surprise. Ignace répéta que la dernière séparation était imminente; et ajouta qu'il fallait aussi demander une bénédiction pour un autre Père qui allait mourir. Le secrétaire, préoccupé d'achever ce soir-là les lettres pour l'Espagne, demanda si la démarche à faire auprès du Pape pouvait être remise au lendemain. « Plus tôt vous irez, plus je serai content, dit le malade; faites cependant comme vous voudrez ⁵. »

Si cette parole rassurait Polanco, elle l'inquiétait aussi. Les médecins Torrès et Petronio furent appelés. Après avoir vu

1. *Ibid.*, XII, 67.

2. *Ibid.*, XII, 73, 107, 144, 152.

3. *Ibid.*, XII, 181, 184.

4. *Cron.*, VI, 36; *Ep. et instr.*, XII, 193.

5. *Cron.*, VI, 36, 37.

Ignace, Alexandre Petronio déclara qu'il ne voyait aucun symptôme alarmant; à la visite du lendemain matin, il examinerait et conclurait. Polanco tranquilisé retourna à son courrier d'Espagne. Le soir, à 9 heures, il assista avec Christophe de Madrid, au souper du malade. La conversation fut simple et cordiale, à l'ordinaire. On y parla même d'affaires. Julie Colonna voulait vendre une sienne maison sise place Margana. Ignace posa quelques questions sur cet achat, avec sa liberté d'esprit habituelle. Madrid et Polanco se retirèrent, sans l'ombre d'une inquiétude ¹.

L'infirmier, Thomas Cannicaro, passa la nuit auprès du malade, ainsi qu'il faisait depuis quelque temps. Il ne remarqua rien d'anormal. Ignace parlait tout seul, de temps à autre, priant sans doute. Après minuit, il demeura plus silencieux, laissant échapper parfois, par manière de gémissement et d'invocation, ces seuls mots : « Ah ! mon Dieu ² ! »

Le vendredi matin, 31 juillet, à l'aube, un de ceux qui le soignaient entra dans la chambre. C'était l'agonie. Vite, Christophe de Madrid, André des Freux et quelques autres accoururent, tandis que Polanco allait en hâte au Vatican, demander la bénédiction du Saint Père. Lorsque Polanco revint, Ignace avait expiré ³.

Ainsi finit le saint, presque seul, sans avoir reçu ni extrême-onction, ni viatique, ni bénédiction papale, sans un geste d'adieu aux siens. A l'heure suprême, son âme s'abîma dans l'humilité et l'amour. Il savait qu'il mourrait ce jour-là. Nul doute que, dans le secret de sa dernière nuit, en cette chambre silencieuse de la maison professe, il n'ait délicieusement savouré sa solitude avec Dieu. Dieu lui était tout. Le souvenir de Dieu était son aliment, la gloire de Dieu sa passion, la vision de Dieu allait enfin le mettre en possession, inamissiblement, de son amour unique.

Dans la journée, les médecins procédèrent à l'embaume-

1. *Cron.*, VI, 37.

2. *Ibid.*, VI, 38.

3. *Ibid.*, VI, 37; *Scr. de S. Ign.*, II, 20.

ment; ils trouvèrent les intestins vides et desséchés; le foie, réduit et durci, contenait quelques calculs; trop tard, ces praticiens s'étonnèrent qu'avec de tels organes cet homme eût pu vivre ¹.

Le peintre Jacopino del Conte ², Florentin, établi à Rome depuis 1538, vint comme tant d'autres Romains, contempler le saint étendu sur sa couche funèbre. Ignace avait été longtemps son confesseur. En face du visage amaigri par la maladie et décoloré par la mort, l'artiste essaya de faire revivre les traits de son Père en Dieu. Un moule de plâtre fut pris, de cette tête puissante qui avait conçu, pour le règne de Dieu, de si vastes desseins. Ni ce masque mort, ni ce tableau animé ne contentèrent les fils qui avaient vécu auprès de l'homme de Dieu ³. Tandis qu'ils le regardaient sur son pauvre lit, ou dans le cercueil ouvert où il demeura exposé jusqu'au samedi soir dans l'église Sainte-Marie della Strada, ils le revoyaient, tel qu'ils l'avaient aimé. Même quand il eût disparu dans la fosse creusée du côté de l'Évangile, sous le pavé de l'église, ils gardèrent, dans leur âme émue de tendresse, l'image vivante de leur Père. Cet homme de petite taille, au pas traînant, au visage doux, grave et paisible, aux yeux pénétrants voilés de modestie, au vaste front méditatif, fut le compagnon toujours présent, de leur route ici-bas.

La nouvelle de la mort d'Ignace de Loyola amena à la maison professe un grand nombre de visiteurs. Lorsque le corps fut exposé à l'église, il fallut user de violence, pour le protéger contre la pieuse indiscretion de la multitude. Des cardinaux, des prélats, des prêtres, des nobles, des pauvres, se pressaient auprès du cercueil, baisant les mains du mort et faisant toucher à son corps leurs rosaires. Tous proclamaient, par leurs gestes mêmes, que le général des jésuites était pour eux, non un pauvre défunt pour qui l'on prie, mais un saint à invoquer ⁴.

1. *Ibid.*, VI, 22.

2. Tacchi Venturi, II, 387, 388; *Cron.*, VI, 43. Voir Note 20.

3. *Cron.*, VI, 43.

4. *Cron.*, VI, 44; *Scr. de S. Ign.*, II, 22.

Lorsque le P. Martin Olave alla annoncer à Paul IV qu'Ignace était mort, le pape témoigna son regret et déclara qu'il serait, comme par le passé, affectionné à la Compagnie de Jésus¹.

Polanco ne manqua pas d'écrire, dès le lendemain de la mort, aux prélats et aux princes qui avaient soutenu de leur crédit l'apostolat des jésuites². Les réponses de ces grands personnages furent pour l'Ordre un réconfort : chacun d'eux exaltait à sa manière le chef disparu. Pour le cardinal de la Cueva c'était un ami, un père, un ange de bon conseil, « une des plus remarquables têtes de la chrétienté ». Le cardinal d'Este rend hommage à ses « rares et saintes qualités » et espère le bienfait de « sa constante intercession auprès de la divine Majesté ». Truchess déplore la perte d'un « Père si grand qui était un si sûr refuge dans la tribulation ». Le cardinal Pole, contemplant déjà Ignace dans le ciel, escompte la protection pressante d'un ami « uni à la source de toute grâce ». L'évêque de Clermont, du Prat, offre ses condoléances à la Compagnie « privée d'un si doux et admirable Père ». Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, le nomme « un ami très affectionné », Jean III rappelle la profonde édification que donnaient au monde ses « grands exemples ». Enfin, le vice-roi de Sicile, Jean de Vega, assure aux jésuites, pour leur consolation, que leur Père laisse après lui « des trophées de sainteté que le temps ne pourra détruire³ ».

Canisius, Ribadeneyra, Nadal étaient loin. Comme ils regrettent de n'avoir pas eu, une dernière fois, la joie de revoir, avant sa mort, celui de qui ils tenaient tout leur esprit religieux. Mais, dans leur âme, il n'y a point de détresse, leurs lettres le disent; ils sont sûrs qu'Ignace est dans le ciel, haut et puissant; comme dit Ribadeneyra, il a été un trop admirable « exemple » ici-bas, pour n'être pas là-haut, un irrésistible « intercesseur ». Parmi tous ces jésuites épars à travers le monde, il n'en est aucun, qui n'ait répugnance à prier pour

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 23.

2. *Ibid.*, 25, 26, 28, 29, 31, 37.

3. *Ibid.*, 34, 35, 39, 40; *Cartas*, VI, 418, 149, 421.

Ignace mort; tous, en leur cœur, disent avec une dévotion confiante, comme le P. Fulvio Andreozzi¹ : « Saint Ignace, priez pour nous. » Tous sont persuadés qu'un jour l'Église accordera à leur Père les honneurs des autels. Et ce n'est certes pas Philippe de Néri, le fondateur de l'Oratoire, qui aurait taxé de téméraire un pareil espoir.



En attendant cet acte solennel de l'Église, on pouvait écrire la biographie d'Ignace. Les renseignements sûrs ne manquaient pas. Entre tous, les plus précieux étaient enfermés dans les dictées faites à Gonzalès de Camara en 1555. Laynez², à la prière de Polanco, avait mis par écrit, dès 1543, ses souvenirs sur Ignace. Pierre Le Fèvre³ avait laissé un touchant *Mémorial* de sa propre vie. En 1554, Ribadeneyra avait noté une foule de détails par lui observés ou à lui contés. Nadal⁵ et surtout Gonzalez de Camara⁶ avaient fait un recueil semblable. Enfin, dans les archives de l'Ordre, les papiers du saint et sa correspondance étaient conservés; et Polanco les connaissait par le menu.

Muni de toutes ces ressources, un écrivain de talent ne pouvait pas être embarrassé d'écrire une histoire véridique et intéressante. Choisi pour ce travail, Pierre de Ribadeneyra se mit à l'œuvre avec joie. En 1572, parut à Naples une *Vie* latine, que son auteur traduisit dix ans après en espagnol, avec des retouches et des additions (1583). L'ouvrage fut lu avec une pieuse avidité; il provoqua aussi, de la part des quelques jésuites éminents, tels que Araoz, Manare et Canisius, des remarques de détail qui sont venues jusqu'à nous⁷.

1. *Cartas*, VI, 407.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 98-152.

3. *Mon. Fabri*. 489-696.

4. *Scr. de S. Ign.*, I, 387-441.

5. *Ibid.*, I, 471-476.

6. *Ibid.*, I, 153-337.

7. *Ibid.*, I, 714-731.

Dans cette histoire mise au jour, dans ces écrits longtemps demeurés secrets d'archives, c'étaient des contemporains, des témoins, des intimes d'Ignace de Loyola qui parlaient. Avant l'ouverture de tout procès canonique, leurs témoignages démontraient que le fondateur de la Compagnie de Jésus était mort en odeur de sainteté et qu'en sa vie avaient resplendi les vertus les plus éclatantes.

Le dernier quart du xvi^e siècle fut, pour la Compagnie de Jésus, une époque pénible et périlleuse. Les attaques menées jadis contre l'Institut, par Melchior Cano, recommencèrent furieuses. Deux papes entreprirent de réformer l'œuvre de saint Ignace. Des jésuites mécontents, soutenus par Philippe II et l'Inquisition, essayèrent de soustraire à l'autorité du général les provinces d'Espagne. Contre les violences des dominicains deux bulles de Grégoire XIII (1^{er} février 1583 et 25 mai 1584) confirmèrent solennellement les *Constitutions*, et précisément sur les points critiqués. La mort de Sixte Quint (27 août 1590) mit à néant les modifications que ce pape énergique avait décidé de faire dans le Code de la Compagnie. Claude Aquaviva, par sa fermeté, brisa les intrigues espagnoles. Par son obéissance au pape et sa droiture, il amortit les initiatives où Clément VIII s'était engagé, à l'instigation ou avec la complicité de François Tolet, le premier cardinal jésuite. Dans l'intention de changer l'Institut, Clément VIII avait ordonné d'office une Congrégation générale extraordinaire; elle eut lieu (3 novembre 1593-18 janvier 1594). C'est au milieu de ces délibérations un peu angoissées que les Pères assemblés se retournèrent vers leur fondateur comme pour crier au secours : par un décret formel, ils invitèrent le Père général à supplier Clément VIII d'accorder à Ignace de Loyola l'auréole des saints.

Déjà, un peu auparavant, par l'initiative du P. Gaspard de Pedrosa, procureur général des provinces d'Espagne, et sous le couvert du nonce apostolique à Madrid, Camille Gaetani, on avait entamé à Burgos un procès d'information. Trois religieuses du monastère de Sainte-Dorothée avaient attesté des

guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession du serviteur de Dieu ¹.

La Compagnie de Jésus demanda au Saint-Siège l'ouverture des procès apostoliques. En attendant une décision qui tardera longtemps, les informations espagnoles commencèrent en 1595, à Azpeitia, Manrèse, Barcelone et Alcalá. Le nonce de Madrid, Camillo Caetani, signa toutes les ordonnances d'informer. Le P. Gaspard de Pedrosa, procureur à Madrid de toutes les provinces d'Espagne, désigna comme ses délégués à Azpeitia le P. Alphonse Ramirez, recteur du collège d'Oñate : à Manrèse et à Barcelone, le P. Gil; à Alcalá, le P. François de Benavidès, du collège de cette ville. Ces délégués citèrent les témoins à entendre, 7 à Alcalá, 16 à Barcelone, 11 à Manrèse, 4 à Montserrat, 1 à Prats del Rey, 1 à Calaf, 20 à Azpeitia. Dans cette dernière ville, et à Azcoytia, les bénéficiers des églises et le conseil de ville firent aussi une déposition collective.

Pris trente ans plus tôt, ces renseignements auraient été autrement riches en détails très sûrs. Tels quels, ils sont de grand prix. Car, s'il y a des témoins qui ne peuvent que rapporter, avec quelque imprécision, ce qu'ils ont entendu dire autour d'eux, dans leur famille ou dans le lieu qu'ils habitent, un certain nombre tout de même ont connu Ignace de Loyola, l'ont vu, ont assisté aux scènes qu'ils racontent. Par suite, ces informations canoniques sont, à certaines pages de la biographie écrites par Ribadeneyra, une sorte de contre-épreuve confirmative; sur certains actes de vertus ou certains miracles, elles ajoutent des indications dont l'ensemble est décisif et irrécusable.

Dès 1596, l'auditeur de Rote François Piña, se fondant sur les principes et les pratiques régissant la matière, opinait qu'il fallait immédiatement envoyer les lettres rémissoriales, déléguant les Ordinaires des lieux ou le nonce, pour recueillir les attestations ². Pour des motifs que nous ignorons, la conclusion

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 112-126.

2. *Ibid.*, II, 391.

fut différée jusqu'au 3 août 1602; et encore ce décret de la Congrégation des Rites mit-il cinq années à sortir ses effets ¹.

Cependant les lettres postulatrices ne manquaient pas. Philippe II, à plusieurs reprises (17 octobre 1593, 6 août 1594, 19 juillet 1597), l'impératrice Marie d'Autriche (8 août 1597), Philippe III (8 mai 1601), les prélats assemblés en concile à Tarragone (février 1602), la province de Castille (8 août 1597), la ville de Saragosse (25 novembre 1597), avaient tour à tour adressé à Clément VIII des instances pour hâter la canonisation de celui qu'ils regardaient avec raison comme une gloire de l'Espagne ². Ce fut seulement à l'avènement de Paul V que trois auditeurs de Rote, Alexandre Ludovisio, Alphonse Manzanedo et Jean-Baptiste Pamphili, reçurent du pape mandat de pourvoir à toutes les opérations juridiques nécessaires pour la confection des procès apostoliques ³.

Alors le postulateur général, le P. Laurent Paoli, résume la cause du serviteur de Dieu en 60 articles. Les trois juges de la Rote dressent les 21 interrogatoires à faire ⁴. Et les procès recommencent à Barcelone (10 avril-11 juin 1606), à Manrèse (4-18 septembre), à Valence (6 octobre), à Gandie (avril-mai 1607), à Bruxelles, Florence, Modène, Burgos, Montserrat, Pampelune et Tolède; à Rome enfin ⁵. Parmi tous ceux qui travaillèrent à mener à son terme la béatification d'Ignace de Loyola, le P. Pierre de Ribadeneyra à Madrid, le P. Pierre Gil à Barcelone et le cardinal Bellarmín à Rome, se signalèrent par leur zèle.



L'église de Notre-Dame della Strada, restaurée et agrandie par Ignace de Loyola, avait été démolie; et sur ses ruines, grâce à la munificence du cardinal Alexandre Farnèse, Vignole

1. *Ibid.*, II, 486.

2. *Ibid.*, II, 126, 127, 406, 407, 408, 409.

3. *Ibid.*, II, 505.

4. *Ibid.*, II, 521-596.

5. *Ibid.*, II, 596-929.

avait construit un des plus beaux sanctuaires de Rome. Pendant les travaux, François de Borgia avait transporté, dans une partie intacte de l'ancien édifice, les restes d'Ignace (31 juillet 1568). Lorsque les constructions de Vignole et de son successeur della Porta furent achevées, l'antique statue de la Vierge della Strada prit sa place, dans la chapelle bâtie pour elle; et dans le transept voisin, le P. Claude Aquaviva, en présence des Pères de Rome, fit mettre le cercueil d'Ignace sous une pierre qui portait : *Ignatio Societatis Jesu fundatori* (19 novembre 1587).

Plus encore que la beauté de l'église nouvelle, ce tombeau attira la piété des fidèles. En juillet 1599, Bellarmín fut invité à faire, là, portes closes, une conférence à ses frères en religion. L'auteur des *Controverses*, en dépit de toutes ses résistances, venait d'être promu au cardinalat, par Clément VIII (3 mars 1599). Par une veillée pieuse, à l'anniversaire de la mort d'Ignace, il entendait sans doute affirmer sa fidélité à sa vocation. Le 31 juillet, il exalta, devant tous les jésuites de Rome, les vertus du fondateur de la Compagnie de Jésus; après avoir développé, avec une grande chaleur de cœur, les paroles de l'Écriture : *le Seigneur l'a aimé, l'a orné; l'a revêtu d'une étoile de gloire et l'a couronné en son paradis*, il termina, en assurant que la sainteté d'Ignace était assurément digne des autels.

Le cardinal Baronius était là; il était ami de Bellarmín, et comme Philippe de Néri, ami des jésuites. Dès que Bellarmín eût fini de parler, le grand annaliste se leva, s'agenouilla et baisa la pierre tombale d'Ignace; puis, se relevant, il se mit à haranguer les Pères : Ignace était un saint, un très grand saint; pourquoi ne laissait-on pas, à son tombeau des ex-voto, et n'exposait-on pas son image? Et comme on lui dit que les ex-voto laissés par les fidèles se trouvaient dans la chapelle des saints, il alla lui-même les prendre et les plaça sur le tombeau. Après quoi, il ordonna qu'on allât chercher le portrait du saint, qu'il avait vu et admiré dans la grande salle de la maison. Il le prit dans ses mains, fit apporter une échelle, monta dessus en habit de chœur, et suspendit l'image au milieu du panneau

de la muraille du transept, en face du sépulcre d'Ignace. Du haut de l'échelle, il demanda si l'image était en bonne place, et ne descendit qu'après réponse affirmative. Son visage rayonnait de joie; et Bellarmin, avec les Pères, contemplait tout heureux ce singulier et touchant spectacle.

Lorsque Baronius fut au bas de l'échelle, le vice-préposé de la maison professe insinua timidement que peut-être le Père général n'agrèerait pas beaucoup une si grande hardiesse. « Vous lui direz, répliqua le cardinal, que c'est moi qui ai fait tout cela; et je raconterai au Pape lui-même tous mes actes d'aujourd'hui. » Puis il s'agenouilla de nouveau pour prier, leva les yeux au ciel en soupirant d'aise, baisa dévotement la pierre tombale, et se tournant vers les Pères : « L'année prochaine, il faudra m'aviser huit jours à l'avance; je mettrai à ce tombeau un tapis; je veux faire ici une fête solennelle, toutes portes ouvertes. » Et il passa, souriant et saluant de la tête, au milieu des trois cents jésuites qui étaient là, le cœur ému et les yeux mouillés de douces larmes.

Le cardinal resta dans la maison toute la soirée et ne parla que d'Ignace; quand il partit, il dit qu'il reviendrait le lendemain, pour communier les jeunes religieux.

La nouvelle de cette manifestation, à portes closes, se répandit fort vite. Dès l'ouverture de l'église, le matin, un domestique de la duchesse de Sessa apporta au tombeau deux candélabres d'argent, de la hauteur d'un homme, et munis de trois grandes torches allumées. Le sacristain, effaré, avertit le vice-préposé, qui n'osa bouger. Lorsque Baronius entra dans l'église, il alla tout droit au tombeau, le baisa dévotement et resta une heure en prière. Durant sa messe, on chanta des motets. La foule était nombreuse; plus de quatre cents personnes communierent. L'ambassadeur d'Espagne était là avec toute sa famille. Il fallut les instances du vice-préposé, pour empêcher le cardinal d'improviser devant cette assistance le panégyrique d'Ignace de Loyola ¹.

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 452-460.

Ces exemples autorisés enhardirent les fidèles. Jusque-là, ils avaient laissé furtivement quelques ex-voto, que les Pères se hâtaient de faire disparaître. Le 19 novembre, des colonnes en bois doré furent apportées par un noble florentin, une noble napolitaine ajouta un tapis brodé d'argent. Puis on commença à installer des lampes (20-25-26 décembre 1599, 24 juillet 1600); elles furent enlevées chaque fois par le sacristain, sur l'ordre du P. Aquaviva¹. Pour les Quarante heures de 1600, Baronius, prêchant dans l'église della Strada, s'empara du souvenir d'Ignace et signala du doigt son tombeau comme la source immortelle de la vie de la Compagnie².

Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, le cardinal Tarugi, le saint archevêque de Valence, Jean de Ribera, le prince-évêque de Cologne, le cardinal de Quiroga, grand inquisiteur d'Espagne, unissaient leurs voix à celles de Baronius et de Bellarmin, pour attester la sainteté d'Ignace et demander son élévation sur les autels³. Les princes et les grands⁴ se faisaient complices de ces ardents désirs, qui devançaient et provoquaient le jugement de l'Église. Paul V, successeur de Clément VIII, ne tarda pas à recevoir des lettres d'Henri IV de France (10 octobre 1608), de Mathias de Hongrie (28 février 1609), de Philippe III d'Espagne (7 mars 1609), de Sigismond de Pologne (18 mars 1609); lettres toutes pressantes, comme celles reçues auparavant des magistrats et du vice-roi de Sicile (19 et 30 septembre 1605).

Après ces vives et nombreuses instances, après un examen minutieux des procès instruits en 1595 et en 1605, la Congrégation des Rites se prononça : le 27 juillet 1609, le cardinal Pinelli signa enfin le décret de béatification⁵. Quatre jours après, le 31 juillet, pour la première fois, dans l'église della Strada toute resplendissante de lumière, et remplie d'une foule

1. *Ibid.*, II, 485.

2. *Ibid.*, II, 473.

3. *Ibid.*, II, 110, 430, 473, 487, 932, 940.

4. *Ibid.*, II, 931, 940, 941, 943, 944, 509, 510.

5. *Ibid.*, II, 945.

immense, au milieu des cardinaux, des prélats et des religieux de tous ordres, en présence des ambassadeurs d'Espagne et de France, la messe du bienheureux Ignace fut chantée par le P. Claude Aquaviva. Quelques jours après, dans la joie de son cœur, le général faisait savoir à tous les siens l'heureuse nouvelle ¹.

Et des fêtes magnifiques suivirent, partout où les jésuites avaient une maison de leur Ordre. Par prudence, de peur qu'un éclat excessif ne nuisît à la cause devant le tribunal des Rites, le P. Aquaviva recommanda aux supérieurs locaux de modérer la solennité de la date désormais sacrée du 31 juillet. Mais il était le premier à espérer que les honneurs de la canonisation ne tarderaient pas à achever le triomphe du fondateur de la Compagnie de Jésus.

Les suppliques se multiplièrent auprès du Siège apostolique. La province de Guipuzcoa (6 décembre 1609) où le serviteur de Dieu était né, la cité de Barcelone (25 avril 1610) et la province de Catalogne, qui avaient vu les premiers exemples du converti; Valence, Saragosse, Tolède, Philippe III d'Espagne (14 mars 1610), prièrent ² instamment Paul V de couronner son œuvre de 1609. Le 7 mars 1617, le tribunal de la Rote remit au Saint Père un rapport sur la cause, qui concluait que S. S., quand elle le voudrait, pourrait, en toute sécurité, décorer du titre de saint Ignace de Loyola³. Paul V mourut sans avoir pris de décision.

Dès son avènement, Grégoire XV reçut de Louis XIII une lettre où le roi de France lui disait : « Mon royaume a eu cette bénédiction que ce serviteur de Dieu soit venu en ma ville de Paris, apprendre les sciences, qu'à même lieu il assembla ses compagnons et commença sa société, en l'église des Martyrs à Montmartre. J'espère de nouvelles bénédictions si Votre Sainteté octroye qu'à ma prière il soit canonisé ⁴. » Le duc de

1. *Ibid.*, II, 950.

2. *Ibid.*, II, 958, 959, 962, 964, 965.

3. *Ibid.*, II, 971-978.

4. *Ibid.*, II, 978.

Bavière, Maximilien, et l'empereur Ferdinand, dans les états de qui les jésuites avaient tant travaillé à la réforme des mœurs et à la défense de la foi, réclamaient la même faveur, pour la gloire et la protection de l'Allemagne. Le 19 janvier 1622, dans un Consistoire secret, le cardinal del Monte présenta à Grégoire XV une relation démonstrative des héroïques vertus et de dix miracles d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus¹. Le Pontife, un mois après (16 février), après avoir recueilli les votes des cardinaux et des évêques présents au consistoire, proclama la sainteté du serviteur de Dieu et décida que les fêtes de la canonisation auraient lieu le 12 mars.

Ce jour-là fut un jour de triomphe éclatant pour l'Espagne catholique. L'Église élevait ensemble sur les autels quatre de ses fils : Isidore le laboureur, Thérèse de Jésus, François de Xavier, et Ignace de Loyola. Au milieu de la foule énorme qui remplissait la basilique de Saint-Pierre, avec quels transports les jésuites présents saluaient l'image de leur père Ignace, resplendissant dans l'abside avec celle de leur frère Xavier; et avec quelle ardeur ils disaient comme l'Église :

« O Dieu, qui glorifiez ceux qui vous glorifient, et êtes honoré par les honneurs accordés à vos saints, accordez-nous, dans votre bonté, que nous qui célébrons la mémoire des illustres mérites des saints Ignace et Xavier, nous éprouvions le bienfait de leur patronage. Ainsi soit-il. »

* * *

Bien avant Grégoire XV et Paul V, Dieu avait glorifié son héroïque serviteur, par des prodiges.

Une religieuse franciscaine de Barcelone, Sor Ribelles, avait un os de la cuisse brisé et par suite toute la jambe enflée depuis fort longtemps. Les soins du très habile médecin Jayme Ortóneda n'y avaient rien fait; les douleurs étaient intolérables et la fièvre forte. La malade prie Sor Tarrega, sa nièce, et Sor

1. *Ibid.*, II, 983-1015.

Gueralt, sa supérieure, de lui amener un Père du collège de Barcelone avec une relique. Le P. Pomar apporte au monastère un petit morceau de taffetas que les religieuses appliquent, sur la cuisse de Sor Ribelles, à l'endroit de la fracture. Immédiatement, Sor Ribelles se sent guérie, le dit, réclame ses vêtements, se met à marcher sans douleur ¹.

A Gandie, Madeleine Talavera souffre depuis trois ans d'une hydropisie déclarée qui lui rend incommode tout mouvement. Aux premiers jours d'avril 1601, elle prend une image du P. Ignace qu'elle avait, l'applique sur son ventre, avec une grande confiance, promettant que si le P. Ignace la guérissait, elle réciterait tous les jours en son honneur, un *Pater* et un *Ave*. Le jour suivant, elle est guérie, toute enflure a disparu ².

Anne Barcelona, à Gandie encore, était depuis trois ans toute endolorie d'une paralysie qui lui rendait tout travail impossible; elle ne pouvait marcher qu'à quatre pattes ou avec des béquilles. Le bruit des miracles opérés par Ignace la met en confiance. Elle se traîne avec beaucoup de fatigue jusqu'à l'église des jésuites de Gandie et invoque avec ferveur le secours du saint. Le voyage au retour se fait sans peine, elle a laissé ses béquilles, rien ne subsiste du mal ³.

Le chirurgien Barthélemy Constesti de Manrèse est affligé d'une douleur de tête et d'yeux qui ne lui laisse ni jour ni nuit aucun repos. Le mercredi saint 1599, le P. Antoine Clar lui dit qu'il y a au collège une signature autographe du P. Ignace, qui opère des prodiges. Il la demande, on la lui porte le jour même; à peine le porteur a-t-il franchi le seuil de sa chambre, avant toute application, les douleurs cessent. Barthélemy appelle sa femme, proclame le miracle, baise avec respect et reconnaissance la signature d'Ignace. Tout le jour se passe

1. Elle-même a déposé, au procès de Barcelone, avec le chirurgien Félix Matas, 6 et 7 juin 1606. *Scripta*, II, 671, 683.

2. Déposition du frère et de la mère de la malade et du médecin Miquel Jep, août 1601 et 8 avril 1607. *Ibid.*, II, 773-775.

3. Déposition de la sœur du malade et du médecin J.-B. Cuevas, au procès de Gandie. *Ibid.*, II, 776-777.

en joie. Dans la nuit, Contesti est éveillé subitement par une douleur très vive. La relique était à son chevet, il l'applique sur sa tête; plus de souffrances. Le fait se renouvela deux ou trois fois dans la nuit. Le lendemain il alla tout joyeux conter son histoire au collège ¹.

A Gandie, Jérôme Estrue, étudiant, se brise, en tombant, l'arcade sourcilière. Le chirurgien Pierre Monarès appelé, dit que la guérison sera fort difficile. L'œil enfle, la fièvre se déclare. Monarès soigne comme il peut, un mois durant, cette plaie chaque jour plus purulente. Un certain lundi, il avertit la mère de l'enfant qu'il reviendra le lendemain en consultation avec le docteur Baptiste Cuevas pour examiner la plaie à fond et prendre des moyens décisifs. Le mardi matin, les deux praticiens arrivent, lèvent les bandages : toute trace du mal avait disparu. Monarès et Cuevas demeurent stupéfaits et confondus. La mère du malade révèle alors que depuis deux jours elle invoquait secrètement l'intercession d'Ignace et avait promis une neuvaine d'actions de grâces, si son fils était guéri ².

Jean Lleyda, de Manrèse, était consumé depuis treize ou quatorze jours par une fièvre maligne. Appelé auprès du malade, le médecin Pisa dit qu'il fallait une saignée. Le jour touchait à sa fin, Jean Lleyda ne voulut pas subir un coup de lancette. Dès les premières inquiétudes, sa femme lui avait conseillé de recourir au P. Ignace; et Jean l'avait fait de tout son cœur. Dans la nuit qui suivit la visite du médecin, vers les minuit, il sembla au malade que sa chambre était resplendissante de clarté, qu'une ombre noire s'approchait des colonnes de son lit et qu'une main lui touchait la tête. Il interpella sa femme pour lui faire admirer le prodige. Celle-ci ne voyant rien, lui dit que la fièvre le faisait délirer. Il insista : « Tu ne vois donc pas cette lumière ? Tu ne vois pas que le P. Ignace m'a guéri ? » La pauvre femme, tombant à genoux, se mit à invoquer

1. Déposition du malade, des siens et du médecin Sébastien Bienayant, au procès de Manrèse, 30 juin et 5 juillet 1599. *Ibid.*, II, 463.

2. Déposition des parents et du médecin Cuevas, au procès de Gandie, 22 janvier 1602, 30 avril 1607. *Ibid.*, II, 782-784.

le P. Ignace; décidément son mari était à la mort, puisqu'il délirait si étrangement. Aussi, quand le malade parla de se lever, elle s'y opposa avec force. Jean Lleyda attendit paisiblement le jour. Il se leva, dispos; il n'avait plus de fièvre; il courut au collège, où il se confessa et communia en action de grâces ¹.

Jean Pretel de Mondoza, gouverneur du marquisat de Lombay, pour le duc de Gandie, tomba malade à Valladolid, le jour de saint Michel 1603, de fièvres si malignes qu'au bout de trois mois il fut bientôt à la mort. Au premier sentiment du danger il s'était confessé au P. Villegas; se sentant plus mal, il voulut faire une confession générale et recevoir le viatique, après quoi il perdit connaissance... Quand il revint à lui, au bout de trois jours, il demanda à voir les trois médecins qui le soignaient. Le P. Avila qui l'avait confessé était là; il l'exhorta à la confiance, lui recommanda d'invoquer avec foi le P. Ignace; puis, ouvrant sa soutane, il détacha de son cou une image en papier qu'il portait pendue à un cordonnet de soie et il le passa au cou du mourant. Quand le P. Avila fut sorti, Pretel de Mendoza demanda qu'on le laissât seul. Il prit dans ses mains l'image, et promit avec foi que si Ignace le guérissait, il lui serait dévot. Après quelques invocations au serviteur de Dieu, il s'endormit profondément. Lorsque sa cousine Agnès de Segura entra dans la chambre au bout de deux heures, elle le crut mort et lui passa la main sur le visage. Jean s'éveilla et dit qu'il mangerait volontiers. On appela le docteur Orozco qui lui tâta le pouls et fut surpris de le trouver sans fièvre. Il autorisa le malade à manger, c'était le 7 décembre 1603, veille de la Conception de Notre-Dame. Les autres médecins, Melchior Valenciano et Dominique Ortiz, quand ils vinrent voir ce ressuscité, n'en croyaient pas leurs yeux. Et le vice-chancelier du royaume, Covarruvias, lui fit dire qu'il avait déjà fait dire trois messes pour son âme, le croyant déjà tré-

1. Déposition du malade et du médecin Simon Pésa, au procès de Manrèze. *Ibid.*, II, 863-866.

passé. Le 18 décembre, Jean Pretel de Mendoza partit à cheval pour Valence. Jamais depuis il n'a pris médecine, ni purge et sa santé est parfaite ¹.

Colombe Cortey, femme de Luis Vich, fut pendant deux mois tourmentée de violentes douleurs de tête, à la suite desquelles, elle devint complètement aveugle; les médecins ne pouvaient même réussir à lui faire soulever les paupières. Les purges et les saignées n'aboutirent à rien. Le docteur Bienayant, voyant que tous les secours de son art étaient inutiles, conseilla à la pauvre aveugle de s'appliquer une signature d'Ignace qui opérait à Manrèse des merveilles. Colombe le fit, le 5 mars 1599; au premier contact, elle recouvra la vue, à la vive surprise et grande joie des siens ².

Jeanne Pignatelli, duchesse de Terranueva, avait au sein une tumeur douloureuse que les docteurs étaient impuissants à réduire. Elle résolut de demander au P. Ignace une guérison que les hommes lui refusaient, et appliqua sur la plaie une image du serviteur de Dieu. Le jour même, toute souffrance disparut ³.

Jeanne Clar, de Manrèse, souffrait beaucoup des yeux. Pendant deux ans elle employa toute sorte de remèdes; elle passa trois mois chez un pharmacien de Sienne, Antoine Parau, qu'on lui avait vanté sans doute. Les saignées au bras, la diète, ne firent rien. Elle retourna à Manrèse chez sa mère. Les médecins de Manrèse, Julia et Oliver, ne furent pas plus heureux. Plus on la soignait, moins elle voyait. Son frère, le P. Antoine Clar, qui était au collège de Manrèse, lui conseilla de recourir au secours d'en haut, il lui appliqua une relique du P. Ignace, qui consistait en une signature et un fragment d'os. Elle était à genoux et tous ceux de la maison étaient en prière avec elle.

1. Déposition du malade et du médecin Nuñez au procès de Valence. *Ibid.*, II, 760-790.

2. Déposition de la malade, des siens, du médecin Bienayant au procès de Manrèse, *Ibid.*, II, 466-468.

3. Déposition de la malade, de son frère, du médecin Bienayant, au procès de Barcelone, 18 mai 1606. *Ibid.*, II, 658, 659.

Dès que la relique toucha ses paupières, elle éprouva une douleur, comme si elle avait vu, ce sont ses termes, des roses nouvelles. Toute douleur disparut, la vue revint, à un œil d'abord, aux deux, le jour suivant ¹.

Tels sont les dix miracles retenus par les trois auditeurs de Rote, juges de la cause. Il y en a plus de deux cents racontés dans les dépositions des mille six cent cinq témoins interrogés de 1595 à 1622. Par cette multiplication de prodiges, le Seigneur avait dit, avant le pape de Rome : « Ignace est un saint. »

Du vivant même de l'homme de Dieu, cet irrécusable témoignage d'en haut l'avait signalé à l'attention publique. Comme le confessaient Ribadeneyra, Manare et Goudanus, il pénétrait les consciences et délivrait les âmes tentées. Il annonça la mort de Hoces, de Codure, d'Agnès Pascual, avant qu'aucune nouvelle lui en fût parvenue. Il guérit subitement de leurs maladies Rodriguès, Le Jay, Baroelo ². Son médecin, Alexandre Petronio et saint Philippe de Néri ont vu son visage auréolé d'une lumière surnaturelle ³. Un jour que le P. Léonard Kessel, de Cologne, lui demandait la permission de venir à Rome, afin d'avoir la consolation de le voir une fois en sa vie, Ignace répondit que la raison n'était pas suffisante, mais qu'ils se rencontreraient tout de même; et il apparut, en effet, au P. Kessel, dans sa chambre, peu de temps après ⁴.

Ainsi le Seigneur s'est-il plu à envelopper la personne de son serviteur d'un reflet des splendeurs divines.

A défaut de tous ces prodiges, — qui ont commencé à Manrèse en 1522 et ont continué partout, jusqu'au trépas de l'homme de Dieu, — pour marquer cette existence d'une empreinte surhumaine, il aurait suffi à la Providence d'avoir fait que le soldat blessé de Pampelune devînt le fondateur de

1. Déposition de la malade, des siens, du médecin Julia, au procès de Manrèse, novembre, 1, 12 décembre 1599. *Ibid.*, II, 413-423.

2. *Scr. de S. Ign.*, I, 94, 125, 368, 374; Ribad., *Vida*, I, II, c. IX, 12.

3. *Ibid.*, II, 101, 425.

4. *Ibid.*, II, 481, 483.

la Compagnie de Jésus. De tous les miracles d'Ignace de Loyola, celui-là est le plus grand. Deux prélats illustres l'ont proclamé, au moment même où se faisait à Rome le procès de béatification et de canonisation. Le bienheureux Jean de Ribera, archevêque de Valence, en clôturant à Gandie les informations canoniques de 1607; le cardinal Ubaldini, en haranguant Grégoire XV, au Consistoire de 1622, ont tenu le même langage; la merveille ignacienne par excellence, c'est l'Ordre des Jésuites¹.

Rien n'est plus vrai que cette affirmation des deux princes de l'Église. Humainement, Ignace de Loyola ne pouvait ni réaliser, ni concevoir un pareil rêve. Même après s'être converti à une vie héroïquement chrétienne, comme il était loin d'imaginer cette création magnifique! Dans cette chambre haute de Loyola où se passèrent les jours songeurs de sa convalescence et même au temps des méditations manrésiennes, quiconque lui aurait prédit son avenir lui aurait paru un présomptueux insensé. Et pourtant cela s'est fait; parce que le bras de Dieu s'unit au bras de cet homme, dans un prodige de sagesse, d'amour et de force.



Et par là le nom de Loyola demeurera glorieux et immortel.

Les cinq frères d'Ignace, Pero Lopez, recteur de la paroisse d'Azpeitia, Juan Perez et Beltran, soldats au royaume de Naples, Hernando, soldat aux Indes Orientales, Martin Garcia, chef de la *Casa Solar*, sont morts obscurs; leur vie s'est éteinte dans le silence; le monde ne s'est pas douté de leur disparition. Le propre fils de Martin, Garcia Beltran, est le dernier de sa race; après lui, le nom de Loyola se perd, d'abord en des alliances avec les Borgia, puis il ne tarde pas à s'effacer.

Le 6 août 1622, au milieu d'une multitude venue par tous les chemins des montagnes, en présence de la junta générale de Guipuzcoa et du corps de ville d'Azpeitia, au milieu des bannières et des confréries, la statue de saint Ignace,

1. *Scr. de S. Ign.*, II, 932.

escortée de vingt-quatre prêtres, fut portée en procession solennelle à Loyola. Contre les murs de l'antique *Casa Solar*, un autel avait été dressé. A l'arrivée du saint, les vieux canons du château tonnèrent. La messe commença : *Os justi meditabitur sapientiam*. Après l'Évangile, le P. Alonso Rodriguez prit la parole. Le spectacle de cette assistance, de ces montagnes, de ce *castillo*, le souvenir de celui qui y était né, lui mirent aux lèvres des paroles enflammées. A l'offertoire, l'alcade d'Azpeitia offrit au saint un cierge, aux armoiries de la ville, et pesant cent trente livres. C'était dire que le droit de patronage des Loyola s'incarnait désormais en celui qui, après avoir abandonné le manoir de ses pères et marché sa vie durant, par les âpres sentiers des vertus héroïques, revenait après cent années prendre possession de son héritage, en dressant son image sainte au seuil de sa *Casa Solar*.

L'héritière de la noble maison est alors doña Madalena de Borgia y Loyola, qui mourra sans enfants en 1626; tandis qu'Ignace est devenu le père d'une famille immense, et qui ne mourra point. Il y a par le monde, en 1622, près de quinze mille jésuites. Ils sont en Italie, en Suisse, en Autriche, en Pologne, en Angleterre, en France, en Espagne, en Portugal, au Pérou, au Paraguay, au Brésil, au Mexique, au Japon, aux Philippines, en Chine, en Cochinchine, aux Indes, en Éthiopie, et en Cafrerie. Les bûchers de Daifusama, les édits de proscription des empereurs du Milieu n'ont pas épuisé leur sang ni leur courage. Le P. Trigault, en 1623, reprendra à Pékin les travaux de l'illustre Ricci; le P. Andrade, en 1624, partira d'Agra pour pénétrer au Thibet; le P. Pierre Paez, avant de mourir, communiera de sa main l'empereur d'Éthiopie, sultan Sedag; le P. Alphonso de Sandoval commencera à Carthagène cet apostolat des noirs qui immortalisera bientôt Pierre Claver. Dans les séminaires de Douai, de Pont-à-Mousson, de Salamanque, de Lisbonne et de Rome, de jeunes clercs anglais, écossais et irlandais, se préparent à suivre les traces sanglantes des Holywood, des Ogilvie et des Campian. Bellarmin, le prince des controversistes, Skarga, l'oracle de la Pologne,

Suarez, le plus grand théologien de son Ordre, viennent de mourir. Gretser, le puissant polémiste de l'Allemagne, va disparaître. Sirmond et Petau sont en pleine activité. Rosveyde a déjà esquissé le plan d'où Jean Bollandus ne tardera pas à tirer les *Acta Sanctorum*.

D'autres entreront à leur suite, dans ce sillon de l'érudition des sciences sacrées, de l'apostolat. Comme leurs aînés, ils connaîtront des jours d'orage et des jours de soleil. Il arrivera même que l'Ordre entier, enseveli dans une fosse creusée par la main hésitante d'un pape, y dormira vingt-huit ans d'un sommeil léthargique, jusqu'à ce qu'un autre pape par trois appels successifs (1801, 1804, 1814) le rappelle à la lumière.

Depuis le geste de Pie VII, plus de cent ans ont passé. Dans la vieille Europe et dans la jeune Amérique, des assemblées parlementaires, des ministres, des chefs d'État, dédaignant les claires leçons de l'histoire, ont cru que les jésuites succomberaient inmanquablement sous des coups mieux assénés. Et les victimes ont survécu. Dans ce jeu de massacre, le lacet des lois du plus retors Machiavel est aussi inopérant que la brutale massue d'un roi nègre. Ces violences n'ont qu'un temps; elles ne triomphent qu'en apparence; les proscrits reviennent.

De cette postérité innombrable, qu'on ne put jamais enfermer dans un tombeau, Ignace de Loyola est le père. Par ses *Exercices* et ses *Constitutions*, ce père toujours vivant engendre une Compagnie toujours nouvelle. Et tant que cette Compagnie fera honneur à ses origines, aucune main humaine ne pourra la faire mourir.

Dans la vallée de l'Urola, il n'y a pas même un pan de mur qui rappelle les Oñaz. Quand, à Lequeitio et à Azcoytia on cherche la demeure des Balda et des Licona, on n'aperçoit que des maisons mesquines et vides de leurs anciens maîtres. Loyola est debout pour des siècles. Et comme la grotte de Manrèse où il a prié et fait pénitence, le manoir où Ignace est né et s'est converti, est un lieu saint. Depuis 1622, des milliers de pèlerins sont venus s'agenouiller à Manrèse et à

Loyola; des milliers y viendront; il en viendra, tant qu'il y aura des jésuites et des chrétiens.

Les touristes admirent, dans la vallée de Cardoner, cette maison haute bâtie sur ce roc, où se cacha parfois le saint pénitent. Et quand ils y pénètrent, ils s'ébahissent devant les marbres précieux qui couvrent les parois de la *Santa Cueva*. A Loyola, ils palpent avec curiosité les mosaïques, les jaspes et les bois rares dont on a paré les murs de *Santa Casa*. Dans cette maison et dans cette grotte saintes, les catholiques prient avec émotion; tandis que, devant leur yeux émerveillés, se déroulent les plans magnifiques de Dieu sur son Église, et la carrière étonnante d'Ignace de Loyola. Dans cette Espagne de Charles-Quint où les grands hommes abondent, dans cette Église romaine de Paul III, qui compte de renommés fondateurs d'Ordres, nul n'a eu un rôle comparable à celui de ce gentilhomme basque converti.

Pour expliquer ce fait, des écrivains fantaisistes ont parlé d'une tête calculatrice au service d'une audace sans scrupules. L'histoire est plus belle que ce roman. Ignace de Loyola a eu l'incroyable influence que lui ont donnée son âme admirable et la grâce de Dieu. Passionné et maître de lui-même, entreprenant et patient, loyal et secret, noble et modeste, indulgent et rigoureux, mystique et raisonnable, cet homme est tout en contrastes; et par ses contrastes mêmes, il déconcerte et domine; ni les hommes ni les choses ne lui résistent guère. Surtout il a une force de caractère indomptable et une magnanimité sans bornes; et l'amour de Jésus-Christ, en remplissant à déborder ce cœur grand et fort, en a surélevé la puissance d'agir et de souffrir, jusqu'au sublime.

Par ailleurs, le temps ne lui a pas manqué, autant qu'on pourrait croire. Il a commencé tard son œuvre difficile, et il n'est pas mort vieux. Tout de même, depuis son arrivée à Venise en 1535, jusqu'à sa mort, il a eu vingt années devant lui. En ces quatre lustres, avec ses facultés éminentes de chef, ses hautes vertus de saint, et les secours extraordinaires que Dieu lui prodigua, il devait bâtir un monument à braver les siècles.



NOTES ET APPENDICES

I

LE COLLÈGE DE LOYOLA ET LA SANTA CASA.

A la prière de doña Mariana de Austria, mère de Charles II, roi d'Espagne, les marquis de Alcañizes, héritiers des biens de Loyola, détachèrent la *Casa solar* de leur majorat, pour la remettre à la reine. Et celle-ci, par acte du 24 mai 1682, l'offrit à la Compagnie. Le 28 mars 1689, fut posée la première pierre de l'église et du collège qui devaient servir comme d'écrit à la *Santa Casa*, où était né saint Ignace.

Le plan de l'édifice est grandiose, les lignes amples et simples, l'ensemble digne de l'architecte romain, Fontana. L'église est une rotonde, couronnée par une coupole de 60 mètres de haut, et flanquée de deux corps de bâtiments qui ont chacun, sur façade, 58 mètres de long. Le monument couvre 11.778 mètres carrés.

Le collège commença d'être habité en 1710 et l'église fut inaugurée en 1738. Au moment de l'expulsion des jésuites (3 avril 1767) l'aile gauche du bâtiment s'élevait seulement à la hauteur des fenêtres du premier étage. Les travaux furent repris par l'entrepreneur provincial de Castille, François Muruzábal, le 25 mai 1885. En janvier 1888, tout était terminé. Pour cet achèvement, comme pour les commencements de 1689, la Députation de Guipuzcoa, les amis de la Compagnie, les braves gens du pays rivalisèrent de zèle et de générosité. Avec raison on a pu dire que l'édifice était un immense plébiscite à l'honneur de saint Ignace; avec le granit de leurs montagnes, les Guipuzcoans du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècle y ont mis tout leur cœur; ceux d'entre eux qui formaient la *Compagnie de Caracas* y ont même apporté les trésors de l'Amérique.

A main gauche de l'église, en entrant, derrière le mur haut et droit de la façade qui monte dans le vide, on découvre la *Santa Casa*. Elle est, à l'extérieur, comme Ignace la connut : un cube de 16 mètres de côté, aux soubassements de pierre surmontés de deux étages en briques. A l'intérieur, presque tout a été remanié à différentes époques : d'abord pour servir d'habitation à la communauté de 1682 à 1710; puis pour être aménagé en sanctuaire. De Rome, les généraux invitaient au respect de l'état ancien; leurs avis étaient suivis, avec une liberté qui avait son excuse dans le zèle. Aujourd'hui, le rez-de-chaussée comprend, outre l'escalier, deux riches chapelles l'une dédiée à l'Immaculée Conception, l'autre à Saint Joseph. Au premier étage, magnifique oratoire de reliques, oratoire dédié à saint

François de Borgia, ancien oratoire de la *Casa solar*, confessionnaux. Au second étage, chapelle principale dédiée à saint Ignace dans la chambre même où il fut guéri et converti, chapelle de saint Stanislas, sacristie. La décoration de ce lieu très saint est à la fois moderne et ancienne; celle-ci d'un goût churrigueresque, celle-là plus sobre de lignes et plus riche dans ses éléments. A l'occasion du centenaire de 1921, le P. Ignacio Ibero, Recteur de Loyola, a eu l'heureuse inspiration d'enlever le plafond orné de toute la chambre d'Ignace, pour faire reparaître les poutres et le plancher, au naturel, comme au XVI^e siècle.

Autels, statues, tableaux, ornements et objets du culte, ont subi les brigandages des révolutions; ils ont connu aussi les substitutions, rénovations et embellissements d'une piété qui ne se lasse pas de créer et de transformer. Toute description de détail est superflue. Je renvoie aux livres spéciaux. (Rafael Pérez, S. J., *La Santa Casa de Loyola. Estudio histórico ilustrado*. Bilbao, Impr. del Corazon de Jesús, 1891.)

Dans cette *Santa Casa*, deux points fixes et vénérables : la chambre de saint Ignace, et l'oratoire des Loyola. Dans la chambre, aucun objet ne subsiste qui date de l'époque du saint. Dans l'oratoire, l'autel est toujours surmonté du vieux retable d'autrefois qui porte en haut, en bas-relief, un groupe de Notre-Dame de Pitié, et au centre, un tableau de l'Annonciation, cadeau, à ce que la tradition rapporte, de la reine Isabelle à Madeleine Araoz. Le tableau est d'un art bien supérieur au bas-relief. Le cadre, aussi ancien que la toile, porte dans son cintre, en caractères gothiques les mots de l'Évangile : *Ave gratia plena Dominus tecum... Ecce ancilla Domini fiat mihi secundum verbum tuum*. Au bas, ces paroles en français : *Pourquoi non?* Et, en manière de dédicace ou de signature : *Don Ladron*. Ce Ladron est-il un Ladron de Guévara? Il se pourrait bien. L'écusson à demi effacé qui est peint sur le cadre inviterait à le croire; et par là même il invite à croire que la tradition erre en rapportant le cadeau à Isabelle.

2

GÉNÉALOGIE DES LOYOLA.

Le P. de Hénao, dans ses *Averiguaciones de las antigüedades de Cantabria* (1689-1691) a établi cette généalogie. En appendice au tome premier du *Cronicon* de Polanco, les éditeurs des *Monumenta* en ont publiée une autre légèrement différente. Le P. L. Michel a aussi la sienne, dans son *Histoire de saint Ignace* (II, p. 383). Dans celle qui va suivre, je me borne à fixer la suite des héritiers de la *Casa solar* de Loyola, en y joignant quelques données chronologiques.

1. Lope de Oñaz, vivait encore en 1180.
2. Garcia Lopez de Oñaz, fils du précédent, vivait encore en 1221.
3. Lope Garcia de Oñaz, fils du précédent, épouse Inès de Loyola. Tous deux sont mentionnés dans un acte de 1260.
4. Inès de Loyola, fille des précédents, et héritière de la *Casa solar* à

défaut d'enfant mâle, épouse Juan Perez I de Loyola. Ils vivent encore en 1280.

5. Juan Perez II de Loyola, fils du précédent, épouse Maria Perez de Leete. Ils sont contemporains de la bataille de Béotibar (1321).

6. Beltran I Yanez de Loyola, fils du précédent, épouse Ochanda Martinez de Leete, et reçoit, par lettre du roi Jean I^{er} de Castille en date du 28 avril 1324, le patronage de l'église d'Azpeitia.

7. Sancha Yanez de Loyola, devenue héritière de la *Casa solar* par la mort de son frère Jean, épouse Lope Garcia de Lazcano, le 4 mars 1416.

8. Jean Perez III de Loyola, fils du précédent, épouse Sancha Perez de Iraeta, en février 1438.

9. Beltran II Yanez de Oñaz y Loyola, fils des précédents, épouse Marina Saenz de Licon, le 13 juillet 1467. D'eux naîtra saint Ignace.

10. Martin Garcia I de Oñaz y Loyola, fils des précédents, épouse Madeleine de Araoz, le 14 septembre 1493; avec la permission de Charles-Quint, il fonde, le 5 mars 1518, un majorat dans sa famille. Le testament de Martin Garcia I est du 18 novembre 1536; et des codiciles s'ajoutent les 21, 22, 24, 25, 27, 29 novembre de la même année. Le testament de Madeleine de Araoz est du 11 septembre 1539.

11. Beltran III de Oñaz y Loyola, fils des précédents, épouse Juana de Recalde, en 1538. Le testament de Beltran III est du 1^{er} mars 1549, celui de Juana du 15 août 1563.

12. Lorenza de Oñaz y Loyola, héritière faute d'enfants mâles de la *Casa solar* de Loyola, épouse Juan de Borja, second fils de saint François de Borgia, le 7 août 1552. Ils figurent encore dans des actes de 1564 et 1568.

13. Leonor de Oñaz y Loyola y Borja, fille des précédents, épouse Pedro de Borja y Centellas, fils de Carlos de Borja, lequel est frère de Juan de Borja (n^o 12). Ils figurent dans des actes de 1583 et 1592. Ils n'eurent point d'enfants.

14. Madelena de Borja, sœur cadette de Léonor (n. 13), épouse Juan Pérez de Vivero, comte de Fuensaldaña. Elle hérite du majorat de la *Casa solar* en 1613; elle était patronne de l'église d'Azpeitia, lors des fêtes de la canonisation de saint Ignace à Azpiètia, en 1622; elle est morte en 1626, sans postérité.

15. Pedro de Zuazola, petit-fils d'un Pedro de Zuazola marié le 16 avril 1557, à Madalena de Loyola, sœur de Lorenza (n. 12), épouse María de Eguiguren.

16. Mathias Ignacio de Zuazola, fils des précédents, épouse Ana de Lansalde. Celle-ci écrit au général de la Compagnie de Jésus, en 1684, au sujet de la *Vie* de saint Ignace écrite par le P. Garcia. Ses enfants moururent en bas âge.

17. Juan Enriquez de Borja épouse Juana de Velazco. Il est marquis de Oropeza y Alcañizes. Il descend des Loyola par sa mère Madelena de Loyola y Goya, laquelle est fille de Martin Garcia III de Loyola et de Béatriz de Goya péruvienne. Et ce Martin Garcia III de Loyola est fils d'un Martin Garcia II de Loyola, fils cadet de Martin Garcia I de Loyola et de Madelena Araoz.

18. Teresa Enriquez de Borja y Velazco, fille des précédents, mariée à Luis Enriquez de Cabrera, n'ayant pas d'héritiers, remet la *Casa solar* à la reine-mère Mariana de Austria.

19. Antonio Idiáquez Garnica y Córdoba, duc de Grenade, épouse María Isabel Aznares de Sada. Le duc de Grenade descend, par son aïeule Luisa de Iraeta, d'une Marina de Loyola sœur de Beltran III de Loyola (n. 11). Il donne, en 1744, 6000 réaux pour le rétable de l'autel dédié à saint Ignace dans l'église d'Azpéitia. María Isabel Aznares, descend par ses aïeux paternels, des collatéraux d'une María Aznares femme du Docteur Juan de Jassu père de saint François Xavier. En sorte que les ducs de Grenade portent dans leurs veines le sang des Loyola, des Xavier et des Borgía.

Pour continuer jusqu'à nos jours la généalogie des Loyola, il faudrait transcrire celle des ducs de Grenade.

3

LA MÈRE D'IGNACE DE LOYOLA.

En consultant les divers historiens ou chroniqueurs qui ont écrit la vie de saint Ignace de Loyola, on constate une admirable variété au sujet du nom de la mère du saint. Ribadeneyra, dans sa première édition espagnole (1583) l'appelle Maria Sonnez. Polanco, dans le *Cronicon* que Ribadeneyra a connu en manuscrit, dit : Marina Sonae. Maffei dira : Marina Sona; Orlandini et Bartoli diront Saenz de Balda, comme les témoins du procès Azpeitien de 1595. André Lucas et Nadasi préfèrent : Lizana. Les historiens français, tels que Morin, Jean de Bussière, Bouhours, Clair, Michel, ont choisi, au hasard de leurs préférences, parmi les dires de leurs devanciers. Les éditeurs des *Monumenta Societatis Jesu* appellent la mère de saint Ignace, Marina Sanchez de Licona y Balda. Le P. Gabriel de Hénao (1612-1704) est le premier qui ait mis en honneur cette appellation Licona y Balda. Dans la partie encore manuscrite de ses *Averiguaciones*, qui est intitulée *Libro de la genealogia de S. Ignacio de Loyola, fundador de la Compañia de Jesus*, il raconte au chapitre 48 comment, en 1636, il découvrit le nom de Licona.

Trois faits notables s'ensuivirent, au cours des âges :

1^o Sur les actives démarches du P. Antonio de Landayda, Recteur du collège de Bilbao, la Junte générale de la province de Biscaye (5 novembre 1680) vota à 115 voix, c'est-à-dire à l'unanimité des délégués présents, que désormais Ignace de Loyola serait patron de la province. En foi de quoi, l'acte de la Junte, la généalogie du saint et tous autres instruments expliquant et justifiant le présent vote, furent déposés en copies authentiques aux archives de Biscaye. Par une bulle du 22 août 1682, Innocent XI concéda la célébration canonique de ce patronage. De là, et des écrits du P. Gabriel de Hénao, le fait que saint Ignace de Loyola était fils de Marina de Licona, passa dans la *Vie* du saint publiée en 1685, par le P. Francisco Garcia.

2^o Le 8 mars 1801, le conseil municipal de Ondarroa décide de célébrer

annuellement la fête de saint Ignace de Loyola. La délibération est précédée d'un mémoire historique où sont déduites les raisons de cette solennité. Les travaux du P. Hénao, le vote de la Junte générale de Biscaye, d'autres documents encore, sont rappelés pour établir que, par sa mère Marina de Licona, Ignace est véritablement fils de Ondarroa.

3^o Le chapitre collégial de Ondarroa et le proviseur du diocèse agréèrent le vœu de la municipalité de Ondarroa. Le 31 juillet fut désormais, pour la ville, fête de précepte, sauf qu'il fut licite de vaquer aux œuvres serviles.

Combien de temps s'observa la pieuse coutume inaugurée en 1801 ? Nous ne savons. Lorsque (17-26 septembre 1883) le P. Léonard Cros vint faire des recherches dans ce qui pouvait rester d'archives religieuses et civiles à Ondarroa et à Lequeitio, le souvenir d'Ignace de Loyola avait disparu. Il y avait eu pourtant, à Lequeitio, à partir de 1688, un collège de jésuites comportant quelques classes de grammaire. La maison, l'église subsistaient. La rue voisine s'appelait *Calle de la Compañia* et les enfants eux-mêmes savaient le sens de cette désignation. Mais la raison déterminante de la fondation du collège avait disparu de toutes les mémoires.

Il a fallu les fêtes magnifiques du centenaire de la blessure de Pampe-lune (1521-1921), pour que les habitants de Lequeitio et de Ondarroa retrouvassent le souvenir et la fierté d'avoir Ignace de Loyola pour *paisano* (compatriote).

Quoique tardive, cette dévotion ne s'égare pas. La mère d'Ignace de Loyola est certainement, de son vrai nom, Marina Saenz de Licona. Elle est ainsi appelée dans une enquête du 6 mai 1508, provoquée par son fils Martin Garcia, pour faire reconnaître devant notaire sa légitime filiation. Les témoins à comparaître seront « premièrement » interrogés comme il suit : « Connaissent-ils Martin Garcia et ont-ils connu ses parents défunts Beltran Ybáñez de Oñaz et Maria Sanchez de Licona ? » A laquelle question répondent affirmativement les témoins.

Outre ce document azpeitien, il y a un document madrilène. En juin 1884, dans les archives du Tribunal suprême à Madrid, le P. Cros découvrit le texte du contrat de mariage de Beltran Yanez de Loyola (13 juillet 1467). Il est dit, dès le début de la pièce, que les deux parties présentes, à savoir : Juan Pérez de Loyola et sa femme Sancha Perez de Iracta, seigneurs du *solar* de Loyola d'une part, et « le Docteur Martin Garcia de Licona, du conseil du roi notre Seigneur, et auditeur de son audience, seigneur de Balda » d'autre part, autorisent le mariage entre « Beltran de Loyola fils desdits Juan Pérez et de sa femme », d'une part, et d'autre part « Marina Sanchez de Licona, fille dudit Docteur ».

Le Docteur Martin Garcia de Licona est appelé par ses contemporains le « Docteur de Ondarroa ». Et les archives de Lequeitio et de Ondarroa confirment le bien-fondé de cette appellation.

Quand et comment le Docteur Martin Garcia de Licona est-il devenu patron de l'église Sainte-Marie d'Azcoytia et seigneur de Balda ?

Des chroniqueurs d'autrefois, le P. de Hénao par exemple; des érudits d'aujourd'hui tel que le Mondragonais Carlos de Guerra, expliquaient le double fait très facilement, par le mariage du Docteur avec une Doña Marquesa, dernière et unique héritière des Balda. Les PP. Cabré et Velez,

dans la généalogie qu'ils ont donnée, et qui figure en appendice au tome I du *Cronicon* de Polanco, ont suivi Hénao; de même le P. Michel. Mais il y a, à cette hypothèse — comme je l'ai exposé à M. Carlos de Guerra de vive voix et par écrit — des difficultés insurmontables. Tout d'abord, aucun historien n'a pu préciser, sur pièces, le degré de parenté de cette Doña Marquesa avec Ladrón de Balda, qui fut le dernier Balda authentique, en ligne masculine légitime; et puis, nous savons, par un document de 1461, que le Docteur de Licona avait épousé une María de Zarauz. D'autre part, nous connaissons avec précision l'origine des droits du Docteur, soit sur la seigneurie de Balda, soit sur l'église Sainte-Marie d'Azcoytia. Par acte du 29 octobre 1459, Martin Garcia de Licona paie 50.000 maravedis (*a dos blancas el maravedi*) la renonciation faite par Pedro de Balda (fils illégitime de Ladrón) de tous ses droits sur les biens de Balda. Le 25 mars 1460, le roi Enrique de Castille confirme, par lettre royale, la renonciation que Pedro de Sylva, son chapelain, fait, en faveur du Docteur de Ondarroa, sur tous les droits de patronage sur l'église d'Azcoytia, à lui conférés par le même prince le 15 décembre 1457. L'hypothèse Marquesa est donc à la fois indémontrée, fausse, et inutile.

La pièce qui précise les circonstances de la renonciation de Pedro de Sylva est aux archives municipales d'Azcoytia; l'information notariée du 15 août 1561, où il est dit que Marina Sanchez de Licona est fille du Docteur Martin Garcia de Licona et de María Zarauz se trouve aux archives de M. le duc de Grenade, où elle a été découverte par le P. Cros, fin juin 1884.

4

LA FAMILLE DE BELTRAN DE LOYOLA.

Les actes de naissance faisant défaut, il est impossible de désigner à coup sûr, et par ordre chronologique, toute la descendance légitime de Beltran de Loyola et de Marina Sanchez de Licona. Le P. Gabriel de Hénao, qui a eu entre les mains plus de papiers que n'en peuvent réunir les chercheurs d'aujourd'hui, nomme dans l'ordre suivant les 10 enfants de Beltran et de Marina :

- | | |
|-------------------|----------------|
| 1. Juan Perez. | 6. Pero Lopez. |
| 2. Martin Garcia. | 7. Inigo. |
| 3. Beltran. | 8. Madalena. |
| 4. Ochoa. | 9. Marina. |
| 5. Hernando. | 10. Catalina. |

Polanco (*Cronicon*, p. 10) parle de cinq filles et de huit garçons dont il ne donne pas les noms; Ribadeneyra, Maffei, Bartoli font de même. Dans la déposition qu'il fit au procès canonique d'Azpeitia, le 14 août 1595, le conseil de ville dit qu'Inigo fut le « dernier et le plus jeune des treize enfants » de Beltran.

D'après les actes notariés encore existants, on doit modifier la liste de Hénao, et ajouter quelques détails :

1. Juan Perez, non marié, fait son testament le 21 juin 1496, à Naples, où il meurt; il y dit qu'il a, de deux femmes qu'il nomme, deux fils, Andrés, futur Recteur d'Azpeitia, et Beltran dont nous ne savons rien.

2. Martin Garcia, qui devient l'aîné par la mort de Juan Perez, doit être né vers 1476; marié à Madelena de Araoz le 11 septembre 1498; mort le 29 novembre 1539.

3. Hernando, parti pour les Indes en 1510; doit être né avant 1485.

4. Pero Lopez, Recteur d'Azpeitia en 1520; mort à Barcelone en 1529; laisse deux enfants : Beltran désigné comme fils du Recteur dans le testament de Martin Garcia, et Potentiana, qui sera témoin au procès canonique d'Azpeitia, en 1595.

5. Beltran, marié à Ochanda Pérez de Leete; son contrat de mariage est mentionné dans l'inventaire des papiers de Loyola dressé à la mort de Martin Garcia.

6. Ochoa Lopez, mentionné dans le testament de Martin Garcia, comme son frère, et comme déjà défunt en 1538.

7. Inigo Lopez, né vers 1493, fondateur de la Compagnie de Jésus en 1540, mort le 31 juillet 1556, béatifié par décret de Paul V le 3 décembre 1609, canonisé par Grégoire XV, le 12 mars 1622.

8. Joaneyca, désignée comme l'aînée des filles dans le testament de Juan Lopez ci-dessus mentionné, mariée à Juan Martinez de Alçaga, notaire à Azpeitia.

9. Madelena, mariée à Juan Lopez de Gallaztegui, de Vergara.

10. Petronilla, mariée à Pedro Ochoa de Arriola, d'Elgoybar.

Il est à craindre que les trois autres enfants ne soient nés hors mariage; et nous en avons la certitude pour Maria Beltran, qui fut *freayla* de la basilique de Saint-Michel en 1511; elle est désignée comme fille naturelle de Beltran Ibañez, dans une clause du testament de Martin Garcia.

Hénao nomme les trois filles légitimes de Beltran : Madelena qu'il dit mariée à Juan Lopez de Anezqueta; Marina qu'il dit mariée à Esteban de Aquerza; Catalina qu'il dit mariée à Juan Martinez de Lasao. Hénao n'a inventé ni ces noms ni ces mariages, mais il s'est trompé d'une génération. Madelena, Marina Ochoa, Catalina Velez sont filles de Martin Garcia et non de Beltran Ibañez, nièces et non sœurs de saint Ignace; comme il est manifeste par le testament même de Martin Garcia.

5

LA DATE DE LA NAISSANCE DE SAINT IGNACE.

Les registres de baptême qui éviteraient toute controverse font défaut. Ignace n'a jamais indiqué avec précision la date de sa naissance. Lorsqu'il s'agit d'écrire la biographie du saint, François de Borgia demande au provincial de Castille de le fixer sur cette date. On ne la savait donc pas à Rome avec certitude. En effet, Nadal donne à Ignace 64 ans à sa mort; 1556 — 64 = 1492. Polanco et Ribadeneyra ne sont pas constants avec eux-mêmes. Ribadeneyra, dans une lettre à Orlandini, convient qu'après avoir préféré 1495, il s'est rangé à 1491, pour demeurer d'accord avec

l'építaphe mise sur le tombeau. Polanco, après avoir écrit, dans sa *Vie* manuscrite d'Ignace, que celui-ci était né en 1491, s'est finalement rétracté et a préféré 1495, parce que ce chiffre, observe-t-il, est plus conforme aux dires mêmes de saint Ignace (*Cronicon*, I, 9). Naturellement, les historiens récents se partagent : le P. Kreiten, le P. Van Ortroy, le P. Tacchi Venturi adoptent 1495; le P. Thijm, le P. Astrain, 1491. Dans une longue note (*Historia*, I, 3-8) Astrain réfute avec une belle ardeur les arguments des tenants de 1495.

Assurément, le critérium indiqué par Polanco est excellent : en croire Ignace en personne. Malheureusement Ignace n'a point parlé catégoriquement. Il a dit à Gonzalès de Camara que, à sa conversion, il avait 26 ans; Polanco note que l'année de sa mort, le saint se donnait 63 ans (*Cronicon*, VI, 44). Ces paroles qui semblent tout décider ne décident rien. L'expression 26 ans peut signifier tout ce qu'on voudra entre 25 ans accomplis et 26 ans accomplis. Et voilà une marge de onze à douze mois. De même, quand a eu lieu la conversion d'Ignace? Il a passé au *castillo* de Loyola, des premiers jours de juin 1521 aux premiers jours de mars 1522. Voilà une autre marge de six à huit mois. Donc les confidences faites à Gonzalès de Camara ne nous permettent de fixer la date de la naissance qu'à vingt mois près.

Si nous voulons utiliser les données fournies par Polanco, même embarras : lorsque Ignace est mort le 31 juillet 1556, depuis combien de mois ses 63 ans étaient-ils révolus? Nous n'en savons rien. Ici encore, nos hésitations se promènent dans un intervalle de 11 à 12 mois.

Les éditeurs des *Monumenta* (*Cronicon*, I, 10) reprochent à Polanco de ne pas être d'accord avec lui-même. Disant que le saint vécut trente-cinq ans encore après sa conversion, il devrait lui donner, en 1556, 61 ans et non 63. C'est juste, puisque $1521 + 35 = 1556$. Tenant qu'Ignace est mort âgé de 63 ans, Polanco, continuent les éditeurs, aurait dû conclure que le saint était né en 1492 et non en 1495. La conclusion n'apparaît pas victorieuse, car $1556 - 63 = 1493$.

Obligé de prendre un parti, je m'en tiens à cette dernière date, sans méconnaître qu'on peut la discuter. Elle a l'avantage de s'accorder avec les dires d'Ignace, puisqu'il se donnait lui-même, l'année de sa mort, 63 ans sonnés.

6

LE SÉJOUR D'INIGO DE LOYOLA A ARÉVALO.

Le séjour d'Inigo à Arévalo est indiqué avec précision dans trois ouvrages du XVII^e siècle : l'œuvre manuscrite du P. Luis de Valdivia, intitulée *Colegios de Castilla*, l'*Historia Societatis* du P. Sacchini, le *Libro de la Genealogia de San Ignacio* du P. Gabriel de Hénao.

Le P. Fita est le premier qui ait publié (*Bol. Ac. Hist. de Madrid*, 1890, XVII, 492-520) quelques documents pour établir que Sacchini et Hénao n'avaient point parlé au hasard. Un peu plus tard, en 1901, le P. Astrain reprenait le sujet (*Hist. de la Comp. en la assist. de Esp.*, I, 6-9). De là, et

pour les raisons alléguées par Astrain et Fita, l'assertion a passé dans les travaux postérieurs. Sept ans avant que le P. Fita eût publié quoi que ce soit, le P. Cros, comme en témoignent ses notes et son *Journal*, s'était fait sur la question une conviction raisonnée.

Le témoignage capital où s'appuient Astrain et Fita est celui d'Alonso de Montalvo, lequel, a dit à un jésuite, Antonio Lariz, venu à Arévalo en 1577 : « J'ai été compagnon d'Inigo de Loyola, jadis, dans la maison de Juan Velazquez de Cuellar. » Fita tire ce témoignage d'une relation du P. Lariz, qui se trouve en copie aux archives notariales d'Arévalo; Astrain emprunte une autre copie de la même relation envoyée à Rome en 1599. Entre les deux textes les différences sont minimes. Et la substance de la relation se réduit à la phrase dite plus haut. Au témoignage de Montalvo il faut ajouter foi certainement. Bien qu'il soit unique, ce témoignage est décisif : Montalvo est fils d'Arévalo; il appartient à une des principales familles de la ville; il est contemporain d'Ignace; il a donc pu et dû savoir.

Au sujet du séjour d'Inigo de Loyola à Arévalo, trois questions se posent : 1^o est-il vrai qu'il ait été page des rois catholiques; 2^o si ce n'est pas vrai, quelles étaient ses fonctions à la cour; 3^o a-t-il passé à Arévalo, tout le temps qu'il est resté à la cour?

A la première question, il faut répondre négativement. Mafféi s'est trompé, quand il a affirmé ou insinué ce fait. Ribadeneyra vivait encore quand parut l'ouvrage de Mafféi. En marge d'un exemplaire, il écrivit de sa main : Inigo « fut seulement page de Jean Vélazquez, grand trésorier (des rois de Castille); il y a beaucoup de gens qui le savent et quelques-uns se le rappellent fort bien ». La remarque de Ribadeneyra, rappelée par le P. Astrain, est fort juste. Reste à l'appuyer par des documents décisifs. Les registres des comptes de la cour de Ferdinand et d'Isabelle existent encore aux archives de Simancas. Les noms et la paye de tous les officiers sont là. On trouve, parmi les pages, des Colon, des Guevara, des Velazquez, des Zuniga, mais non Inigo de Loyola. Inigo ne fut pas plus page des rois catholiques que Madeleine de Araoz, femme de son frère Martin Garcia, ne fut dame d'honneur de la reine Isabelle. Inigo faisant partie de la maison de Velazquez, vécut à la cour; les fonctions de grand trésorier et de mayordome que remplissait Velazquez entraînent cette conséquence. Madeleine de Araoz aura vécu à la cour, de la même manière à la suite d'une dame d'honneur d'Isabelle, une Guévara par exemple.

Voilà un point définitivement fixé.

Secondement, en quoi pouvait consister la vie d'Inigo? On a tout dit, quand on a dit qu'il faisait partie de la maison de Velazquez. Le grand trésorier étant un officier civil de la couronne, rien dans son train de maison n'était particulièrement militaire. Mais, en ce temps-là, la noblesse même de cour était, avant tout, une caste militaire; elle le demeurait par les goûts et les distractions, dans les *palacios* des villes royales comme à la suite des armées. Dans son costume de gentilhomme, l'épée au flanc, Inigo passe évidemment une certaine partie de sa vie, en figurant, en représentation. Ses loisirs s'emploient à lire et à jouer, à monter à cheval. Il mène une vie commune avec les plus jeunes fils de Vélazquez. Sacchini se trompe, quand il suppose que celui-ci n'a pas d'enfants. Outre Arnao,

Gutierrez et Juan dont on trouve les noms parmi les pages, le grand trésorier a d'autres fils encore, comme on le voit par son testament et l'acte de constitution d'un majorat dans sa famille. (Arch. de Simancas. Casa real de Castilla).

Dans son *Histoire de Charles V* (p. 84), Sandoval fait de Juan Vélazquez le portrait le plus flatteur; il l'appelle un « homme sage, vertueux, de bonne naissance, très chrétien, de grand air et de conscience délicate ». On peut être sûr qu'un tel protecteur traita Inigo comme l'un des siens. S'il en eût eu besoin, il aurait été poussé par Maria de Guévara.

Troisièmement, il est impossible que tout le temps qu'il demeura loin de sa famille, Inigo soit resté confiné à Arévalo. Par ses fonctions mêmes, Juan Vélazquez était obligé de suivre la cour dans la plupart de ses voyages. Les habitudes des rois de Castille s'étaient modifiées depuis les jours déjà lointains du roi Enrique IV. Roi d'Aragon par sa naissance, Ferdinand, devenu roi de Castille par son mariage avec Isabelle (1499) roi de Grenade (1491), maître du Roussillon (1493) et de la Navarre (1512) ne pouvait se contenter du train d'Henri IV ou de Jean II. Ses domaines sont plus étendus, ses ressources plus considérables. Les maisons royales, qui se multiplieront sous les successeurs, sont déjà nombreuses. Il y en a à Valladolid, à Médina del Campo, à Ségovie, à Madrid, à Séville. Durant les dix années que peut-être Inigo passa dans la maison de Juan Vélazquez, il est invraisemblable qu'il n'ait pas suivi la cour, dans les voyages qui la transportaient, en tout ou en partie, à la suite des souverains.

7

LA CAPITULATION DE PAMPELUNE

(19 mai 1521).

Les premiers biographes Ribadeneyra, Mafféi, Bartoli donnent de cette capitulation un récit inexact, faute de connaître l'histoire de la Navarre et les documents essentiels de l'affaire du siège. Ils ont aussi l'inconvénient de tout réduire à la personne d'Ignace.

Quant au rôle de celui-ci, les historiens primitifs n'ont fait que démarquer Polanco (*Cronicon*, I, p. 12), lequel précise trois circonstances distinctes : une discussion avec Francès de Beaumont qui fuit de Pampelune jugeant la lutte impossible; une délibération dans la forteresse, où, seul contre tous, Ignace dit qu'il faut mourir plutôt que de se rendre; une entrevue de Herrera, alcalde de la citadelle, avec André de Foix, entrevue à laquelle Ignace assiste avec deux autres et où il déclare que les conditions des Français sont trop peu honorables pour être acceptées.

Manifestement Polanco ignore que la ville a capitulé dès le 19; que, dans l'acte même de cette capitulation, la résistance de la citadelle est prévue; que l'entrevue où il a été discuté de la capitulation a eu lieu entre André de Foix et les autorités civiles de Pampelune, et non avec l'alcalde de la forteresse; que l'entrée des Français dans la ville de Pampelune a eu lieu dès le 19, jour de la Pentecôte; que c'est le lendemain 20 que la citadelle a été sommée de se rendre par un héraut d'armes, et que Herrera

a répondu : non. Tout ceci, qui résulte des documents officiels, rend manifestement contestables quelques éléments du récit de Polanco.

Il n'y a aucune difficulté à retenir le détail précis que Polanco apporte d'une conversation entre Francès de Beaumont et Ignace de Loyola, une fois le duc de Nájera sorti de Pampelune. Nous savons par ailleurs que Francès de Beaumont quitta lui aussi la ville, jugeant la lutte impossible. Mais ceci mis à part, pour déterminer exactement le rôle d'Ignace dans la citadelle, mieux vaut s'en tenir à son récit à lui. Il ne parle que d'une seule intervention et auprès de ses compagnons d'armes. Et c'est manifestement avant les négociations du conseil de ville avec André de Foix, que l'on doit placer les instances d'Ignace pour amener Herrera, alcalde de la citadelle, à la résolution de combattre, puisque ces négociations elles-mêmes précédoient, nous l'avons dit, la résistance de la citadelle.

Les historiens espagnols modernes tels que le P. Astrain, le P. Creixell et le P. Arrégui ont suivi, chacun à sa mode, les versions des historiens anciens. Le P. Leturia (*Apuntes ignacianos*) a essayé de renouveler la question avec des textes conjugués de Polanco et de Nadal. Je persiste à croire que le récit d'Ignace se suffit à lui-même.

Sandoval, lui, connaît l'histoire de la Navarre; il a sous la main les documents officiels. Mais son récit de la prise de Pampelune est volontairement bref, par pudeur patriotique; il ne donne pas l'idée vraie des faits. Le P. de Aleson, dans son supplément aux *Annales de Navarre* du P. Moret, est doublement inexact, parce qu'il cède trop à l'amour-propre national et à l'amour-propre jésuitique. (*Anales de Navarra*, Viana, Picalt, 1715, V, p. 420-421.)

Les textes certains et contrôlés doivent guider l'historien. Ignace, selon sa coutume, a dit peu; mais ce peu il faut le retenir tout entier. Le reste ne saurait être emprunté qu'aux documents contemporains, éclairés les uns par les autres : lettres du duc de Nájera, du commandant de la citadelle Herrera, de l'amiral de Castille Enriquez, du cardinal régent, de l'empereur Charles-Quint; enfin, et surtout, le texte même de la capitulation. C'est d'après ces pièces qu'est établi notre récit dans le chapitre II.

Le texte original de la capitulation de 1521 ne se trouve ni aux archives de Simancas ni aux archives de Navarre à Pampelune. Mes recherches dans ces dépôts ont été aussi vaines que celles du P. Cros en 1883. Les archives de l'ayuntamiento de Pampelune n'ont pas non plus cette pièce : tandis qu'elles ont, comme d'ailleurs les archives de Navarre et les archives de Simancas, la capitulation de 1512. Dans son livre si important sur la Navarre, Boissonnade a parlé de ces événements d'après les papiers conservés aux archives des Basses-Pyrénées et à la Bibliothèque Nationale de Paris. Impossible de faire autrement. Nous sommes sûrs d'ailleurs que les copies de la Collection Doat qui se trouvent, en double, à Pau et à Paris, ont la valeur des originaux. Elles ont été faites, pour Louis XIV, par ordre de Colbert, sur les documents officiels de l'ancien royaume de Navarre; et ces copies sont soigneusement paraphées par les scribes qui les ont transcrites¹.

¹ B. N. Paris., Mss. Coll. Doat 233. F^o 40-41. Demandes soumises à

Voici le texte intégral de la capitulation.

« La ville de Pampelune, jurés, régents et université d'icelle font au très illustre Seigneur, le Seigneur de Asparros, comte de Montfort, vicomte de Villeneuve, lieutenant et capitaine général du roi de France et du roi Henri, notre naturel et souverain seigneur, les requêtes suivantes :

1^o Que son Altesse dépose toute colère ou indignation qu'Elle pourrait avoir eu ou avoir encore contre la ville en général et ses habitants en particulier; et on lui fait la même requête pour tout le royaume et ses habitants.

2^o Que les privilèges accordés à la ville par les rois précédents de glorieuse mémoire; tous ces privilèges en général et chacun en particulier tels qu'ils sont formulés et spécifiés de *verbo ad verbum*, soient confirmés et inviolablement gardés et qu'ils soient regardés comme s'ils venaient d'être de nouveau concédés.

3^o De même pour les privilèges octroyés et concédés par les rois précédents, logements, exemptions, franchises de garnison, rentes.

4^o Que les dettes du roi et de la reine de glorieuse mémoire, qui restent encore à payer, soit à la ville soit à des particuliers, le soient ainsi que les dommages.

5^o Que soient confirmés les offices, pensions, paiements, aides de paiement, salaires, bienfaits dont les habitants de la ville et de la *merindad* ont joui jusqu'ici.

6^o Que soient confirmés toutes les grâces, privilèges et faveurs dont les habitants de la ville et de la *merindad* jouissent.

7^o Que personne de la ville ne soit maltraité en sa personne ou dans ses biens.

8^o Que les biens que possèdent dans la ville le duc de Nájera, la duchesse, leurs fils, leurs frères, leurs domestiques et familiers; et aussi que les biens de tous les étrangers, qu'ils se trouvent dans la ville ou au dehors, leur soient assurés, conservés, et non confisqués.

9^o Attendu que la ville est de Votre Altesse, et comme il est possible et vraisemblable que le château et la forteresse et son commandant ne feront pas l'acte d'obéissance que fait la ville, Votre Altesse est suppliée, pour la conservation de la ville, que la forteresse ne soit pas attaquée du côté de la ville; de même on a agi auprès du commandant pour qu'il ne fasse point tirer du côté de la ville.

10^o Parce qu'il n'y a guère d'approvisionnements dans la ville et que faire entrer dans la ville beaucoup de monde épuiserait en peu de jours lesdits approvisionnements, que Votre Altesse ordonne que l'armée entrera en nombre limité.

11^o Comme il y a un an et demi que les juges et autres officiers n'ont point touché leurs salaires et gages, Votre Altesse est priée de les leur faire payer.

12^o Comme d'après les lois et droits du royaume le roi de Navarre

André de Foix, et réponses de celui-ci; f^o 48-50, Avis aux États sur la capitulation; f^o 51-54, Réflexions sur la Confédération du pape, du roi de Castille et du roi d'Angleterre; f^o 217-219, Déclaration des droits de Henri II de Navarre à son royaume.

ne peut faire payer les Navarrais par des étrangers, mais uniquement par les naturels du pays, ni non plus exercer des actes juridictionnels ni donner des offices si ce n'est aux naturels et originaires du royaume, Votre Altesse est suppliée d'en agir de même.

13^o Pour que les gens de votre armée royale puissent mieux et en meilleur ordre être logés, Votre Altesse est suppliée d'ordonner que le logement des troupes se fasse conformément aux règles accoutumées.

Sa très illustre Seigneurie a fait à chacun des articles de la requête de la ville la réponse suivante :

1^o Sa Seigneurie n'entend point que soient compris parmi les habitants ceux qui y ayant maison n'y résident point; quand ceux-ci se présenteront Sa Seigneurie verra ce qu'elle doit faire.

2^o En ce qui concerne les privilèges, Sa Seigneurie veut bien confirmer tous ceux que la ville tient du roi Jean et de la reine Catherine.

3^o L'article 3 sur les privilèges doit s'entendre comme le précédent.

4^o Au sujet des dettes, Sa Seigneurie aura égard à ce qu'elles soient payées.

5^o Pour les offices, paiements, pensions et salaires, Elle s'en remet à la volonté de Sa Seigneurie le Roi, et qu'on fasse justice à tous ceux qui le demandent.

6^o Sur l'article 6, Elle s'en remet aux privilèges et droits du royaume.

7^o Pour ce qui est d'éviter des dommages contre les personnes Sa Seigneurie promet.

8^o Pour le duc de Nájera, quand le dit duc aura recours à Sa Seigneurie, Elle verra ce qui semblera bon.

9^o Pour l'attaque du Castillo, Sa Seigneurie fera ce qui conviendra.

10^o Pour l'armée, Sa Seigneurie veut bien faire entrer en ville le moins de monde possible et se contentera du nécessaire.

11^o Pour les salaires, Sa Seigneurie fera du mieux qu'elle pourra.

12^o Pour ce qui est des lois du royaume, Sa Seigneurie veut bien garder et observer tout ce qui a été jusqu'ici accoutumé.

13^o Pour le logement des troupes, on fera comme de coutume.

Faites et accordées la présente écriture et réponse aux articles, dans la ville de Villanueva, le dix neuf mai de mil cinq cent vingt et un.

André de Foix.

Présents le capitaine Santa Coloma, le juge de Nebosan et beaucoup d'autres *caballeros*. »

8

LA DATE DE LA CONVERSION D'IGNACE.

Il y a des conversions en coup de foudre. Elles en ont l'instantanéité et la violence. Le cas d'Ignace est autre. Quand il partit de Loyola, en mars 1522, il était changé à fond. Mais ce travail intérieur dura des semaines, sinon des mois. La lumière divine pénétra en lui peu à peu, par les livres qu'il lisait; peu à peu aussi son désir s'affermir de rompre avec le péché

et avec le monde. La genèse de ce phénomène spirituel est très exactement indiquée dans le récit fait par Ignace à Gonzalès de Camara. La lecture est suivie de longues réflexions. A la suite des réflexions qu'aide la grâce prévenante, jaillissent les idées justes sur l'idéal de la vie; les saints désirs de se ranger à la vertu; le regret des fautes passées et la résolution de mener une vie pénitente qui commencera par le pèlerinage de Jérusalem. De jour en jour, en se renouvelant dans une âme qui s'épure, ces projets s'affermissent. L'apparition de Notre-Dame les confirme d'une manière définitive. En dégageant Inigo des liens de la luxure, la Vierge permet à l'âme du converti l'élan de son vol vers les plus hautes vertus évangéliques. A partir de ce moment, le langage, l'attitude, toute la manière d'être change. Le vieil homme est mort, l'homme nouveau apparaît. Les siens le remarquent. Sans expliquer à personne les raisons de la métamorphose, le converti s'essaye peut-être immédiatement à convertir ses proches. Il ne leur parle plus que des choses de Dieu.

Tel est le *processus* nettement tracé par les confessions du saint lui-même. Il reste à mettre, si possible, des dates à ce récit.

Dans son volume *San Ignacio de Loyola* (I, 3, 18-19, 31), le P. Creixell fait ses comptes comme il suit. Inigo subit trois opérations : une à Pampelune, peu après le 20 mai, l'autre à Loyola avant le 24 juin, la troisième, à Loyola encore, trois mois après, aux environs de la mi-septembre. Et c'est seulement en décembre que le malade reprit assez de force pour lire. Durant cette troisième convalescence, qu'il fixe de décembre 1521 à mars 1522, le P. Creixell renferme les lectures, les réflexions, l'apparition de Notre-Dame, la transcription des notes de lectures, c'est-à-dire toute la conversion du blessé de Pampelune. Le P. Tacchi Venturi (*Storia*, II, 16-18) au contraire, place la seconde opération dans la première quinzaine de juin, la troisième vers le 20 juillet, et il fait commencer la convalescence vers le 20 août, et avec la convalescence les lectures et le travail de la conversion.

Des deux conjectures — car il ne saurait être ici question que de conjectures — celle du P. Tacchi Venturi paraît beaucoup plus vraisemblable. Et voici les raisons de notre préférence. Inigo était un garçon vigoureux et n'avait pas l'âme d'une fillette. Une fois surmontée la crise grave qui le met à la mort le 24 juin, et à laquelle l'intercession de saint Pierre, donna une issue heureuse, la convalescence fut rapide. Le saint le dit : *cresciendo tanto la mejoria*. Vu cette rapidité, la fracture traitée par les chirurgiens d'Azpeitia avant le 15 juin put être guérie, avant les quarante jours réglementaires, c'est-à-dire, vers la mi-juillet. Vint alors la troisième opération; on scia l'os demeuré en saillie et on se mit « pendant bien des jours » à oindre de liniments et à étirer la jambe trop courte. Mettons trente jours pour ce traitement, cela nous mène à la mi-août. Durant cette période qu'il appelle lui-même un « martyre », il ne peut être question pour le malade de lire. Mais après, si la jambe faible et endolorie réclame encore le lit et l'immobilité, les forces sont revenues comme le note expressément le saint. Et c'est alors qu'il demande des livres. Les lectures durent donc commencer aux environs du 15 août.

D'après les confidences du saint lui-même, l'apparition de Notre-Dame

est consécutive aux premières lectures; et les exhortations chrétiennes adressées aux siens consécutives à l'apparition de Notre-Dame. D'autre part, ainsi que nous l'avons établi dans notre récit, il paraît impossible que les conseils d'Inigo n'aient pas préparé et hâté l'accord du 27 août; donc, à cette date déjà, il a vu la Vierge et sa conversion est complète.

9

LA DÉFAILLANCE DE VILLADORDIS.

Durant son séjour à Manrèse, Ignace fut gravement malade à deux reprises; lui-même l'a dit (Gonzalès de Camara, n. 32-34). De la seconde maladie, il note qu'elle eut lieu aux approches de l'hiver de 1522-23, et qu'il fut alors soigné, par mesure du Corps de ville, dans la maison des Ferrer. Reste à préciser ce que nous pouvons savoir de la première maladie.

Dans une lettre au P. Éverard Mercurian, le P. Plá, de la province d'Aragon, raconte sa visite à Manrèse; il a vu les Amigant, qui lui ont montré la chambre où Ignace fut soigné; le détail des faits lui a été narré par Angela María de Amigant elle-même; la translation du malade chez les Amigant survint quand Ignace demeurait au couvent des dominicains.

Le fait de cette translation est naturellement mentionnée dans les mémoires du chanoine barcelonais François de Amigant, *Relación de la rara piedad de los caballeros de la casa de Amigant, de Manresa, en la conservación de la vida de san Ignacio*. Le manuscrit est aux mains des descendants de la famille. En outre, il y a, à Manrèse, une chapelle de *Sant Ignasi malalt*. Bâtie de 1701 à 1703, sur l'emplacement de la *casa de Amigant* elle est le monument commémoratif du fait. Dans cette chapelle, un tableau représente les membres de la famille Amigant autour du lit du malade, et lui offrant une collation. Au bas, cette inscription : *Hæc omnia evenerunt 22 julii anno 1522.*

Que la chapelle soit bâtie à l'endroit même de la maison des Amigant, on n'en saurait douter. Par documents publics, il conste que celle-ci était située « en lo carrer anomenat carreterra del Carme ». Sur les circonstances mêmes qui amenèrent Inigo chez les Amigant, il n'est que d'interroger les témoins des procès canoniques. Attestent ce fait de la translation du malade chez les Amigant Nicolas Salt, bénéficié (*Scr. de S. Ign.*, II, 743); Léonor Africana (II, 377); Juana Capdepós (II, 748). Les trois témoins expliquent le fait de la maladie, à la suite d'une défaillance survenue à Villadordis, et cette défaillance elle-même par un jeûne prolongé de plusieurs jours, et même d'une semaine. Ainsi parlent, en outre, François Picalques (II, 705), Montserrat San Miguel (II, 715), Juan Fabre. Fabre diffère des précédents en ce qu'il affirme que le malade fut transporté à l'hôpital Sainte-Lucie (II, 748). Aucun de ces témoins n'est témoin oculaire. Juana Capdepós tient ses informations de sa grand'mère Juana Dalmau; Juan Fabre de sa mère Damiana; San Miguel, de sa grand'mère Angela Roch; Leonor Africana, Nicolas Salt, François Picalques, des dames Angela Amigant, Ana Canyelles, Inèz Claver qui découvrirent le saint en défaillance à Villadordis.

De toutes ces dépositions, contrôlées les unes par les autres, le fait véritable se dégage très nettement. Tandis qu'il était logé chez les dominicains, Ignace se retire pendant une semaine à Villadordis. Longues veilles, pénitences, jeûnes l'exténuent. Quatre femmes dévotes, qui avaient coutume d'aller l'entendre parler de Dieu, le cherchent longtemps, sans le trouver. Les premières qui le découvrent à Villadordis le trouvent étendu sur le carreau de la chapelle. On l'alimente, on le relève, on va chercher une monture. Deux des quatre dames demeurent à côté du malade dans la chapelle. Les deux autres reviennent avec une monture. Et tout ce cortège conduit le malade à la maison des Amigant. Là, on prit soin de lui; il demeura alité pendant de longs jours. Quand il fut guéri, il recommença à servir les pauvres à l'hôpital.

Une remarque. De tous les témoins, Picalques est le seul qui narre le fait de Villadordis, en répondant à une question du tribunal sur les extases du saint. Sa narration, du reste, dément l'hypothèse d'une extase, puisque la défaillance, d'après lui, est consécutive à huit jours de jeûne absolu. Tous les autres témoins racontent le fait, en répondant aux questions 4, 10, 11 du tribunal, questions où il ne s'agit aucunement d'extase. La déposition la plus détaillée est celle de Juana Capdepós.

10

MANRÈSE ET LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

C'a été, pendant des siècles, une opinion commune dans la Compagnie de Jésus que, dès Manrèse en 1522, Ignace de Loyola apprit, par révélation divine, sa vocation de fondateur et la structure même de l'Ordre qu'il devait fonder. Le premier de nos annalistes, Nicolas Orlandini, qualifie cette opinion de *pia ac probabilis conjectura*. Paru dans l'histoire officielle de l'Ordre, ce jugement s'est imposé dans la suite; et comme il devait arriver, la conjecture s'est muée en certitude; surtout après les polémiques retentissantes menées par Sacchini, Negrone et Rho, avec les théatins et les bénédictins, entre 1615 et 1644. D'ailleurs Orlandini lui-même n'a fait que codifier une tradition orale répandue, au début par Jérôme Nadal et Louis Gonzalès de Camara, tous deux contemporains du saint.

On s'explique facilement qu'une thèse appuyée par de grands noms ait eu longue vie. Mais l'exhumation des archives de la Compagnie primitive lui a porté un coup fatal. L'ont abandonnée, dans leurs récents travaux : le P. Maurice Meschler, le P. Tacchi Venturi, le P. Garcia Villada, le P. François Rodriguès, le P. Huonder. Avant tous ces auteurs, le P. Van Ortrov avait pris la même position dans les *Analecta Bollandiana*, 1908, 392-418.

Il est singulier que les historiens ne l'aient pas fait plus tôt. Car, dans les « positions et articles » du P. Lorenzo Paoli (*Scr. de S. Ign.*, II, 527-596) par devant la Congrégation des Rites, cette miraculeuse *prænotio Instituti* n'est aucunement mentionnée; non plus d'ailleurs que dans la bulle de canonisation. Et il est à noter que, dans la courte biographie éditée par ordre du général Vitelleschi, en 1622, à l'occasion de la cano-

nisation de saint Ignace, l'auteur jésuite de ce *Compendio* fait profession de réserve (Ch. III, p. 22). Il sait, et il le dit, que des hommes qualifiés dans la Compagnie ont cru que le saint, pendant un ravissement de huit jours à Manrèse, aurait été éclairé de Dieu sur son rôle de fondateur; mais par respect pour le silence d'Ignace, il préfère ne rien hasarder. Ce narrateur inconnu, en se taisant sur ce point, suit l'exemple des premiers historiens Maffei et Ribadeneyra. Quelques textes suffiront pour montrer la sagesse de cette attitude.

A. — Témoignages des premiers jésuites

1. Après avoir raconté la réunion de tous, à Venise, en 1537, Laynez ajoute: « Porque nuestra intención, desde el tiempo que estábamos en Paris hasta entonces, no era de hacer Congregacion, mas vivir en pobreza, nos dedicamos al servicio de Nuestro Señor y provecho del próximo » (*Scr. de S. Ign.*, I, 164).

2. Dans son *Cronicon* (I, 69-70), Polanco s'exprime ainsi : « Cum Romae, hoc anno 1538, ineunte vere, Nostri convenerunt, nondum in animo proposuerant Congregationem aliquam instituere. »

C'est par cette absence de projet de fondation, que le même Polanco explique que plusieurs aient abandonné Ignace à Paris : « Hanc animi suspensionem non ferentes, Religionem Sancti Francisci ingressi sunt duo saltem ex eis... tertius propositum abiecit » (*Cron.*, I, 50).

Dans la même pensée, Polanco considère comme une merveille de la Providence qu'Ignace et ses premiers compagnons aient pu rester étroitement unis, vu qu'ils n'avaient en vue aucun Ordre religieux à fonder : « Es de considerar y tener por maravilla grande que ni el maestro Inigo ni los dichos compañeros, con estar tan destinados de emplearse quanto más fuere posible por servicio de Dios, no se aplicaron a ninguna Religión, y con no tener ningun cierto instituto que hubiesen de seguir, se entretenian en uno » (*Vie inédite de saint Ignace citée par le P. Astrain*, I, 121).

Dans une information envoyée en 1564 à un inconnu, le même Polanco écrit (*Pol. compl.*, I, 510) que c'est seulement en 1539 que « el P. Ignacio con sus compañeros comenzaron a tratar de hacer un cuerpo de Congregación, que fuese durable. » Dans une autre information écrite en 1555, du vivant même d'Ignace, il avait déjà dit, en se référant aux délibérations de 1539 : « Comenzaron de tratar lo que nunca habían pensado, que era hacer un cuerpo de Congregación perpetua » (*Ibid.*, I, 109).

Un peu auparavant, écrivant, par commission d'Ignace, au P. François Palmio, à Bologne, lequel avait rédigé et envoyé à Rome un mémoire sur les *Initia Societatis*, Polanco observe : « Pur considerando il fine de questa tal informatione... pótria agiongere como li primi che congregó in Parigi N. P. Ignatio et lui non passarono in Italia per far Religione, ma per passar in Hierusalem et predicar et morir fra li infideli. Ma dopoi, non potendo pasare... et adoperandoli il papa in cose del divino servitio... allora tratarono di far un corpo » (*Ep. et instr.*, V, 259. Lettre du 29 juillet 1553).

Les six textes cités ne peuvent laisser douteuse la pensée de Polanco.

3. L'un des premiers Belges agrégés à la Compagnie, Jean Couvillon, qui arriva à Rome en 1553, écrit dans ses *Confessions*, au sujet de Pierre Le Fèvre : « Cum Ignatio annos quatuor familiariter versatus, ei cum aliis quibusdam se adjunxit, cum necdum Societas fundata esset, ac ne de Religione quidem aut Congregatione aliqua Ignatius cogitaret. Tu autem, Domine, ipsis insciis ac nescientibus quae postero futura erant, eos ex variis provinciis congregabas » (Tacchi Venturi, *Storia*, II, 407).

B. — *Témoignages d'Ignace lui-même.*

Le saint a multiplié, comme à plaisir, ses aveux d'ignorance et d'incertitude.

1. Au sujet du pèlerinage à Jérusalem après Manrèse, il dit à Gonzalès de Camara : « Su firme propósito era quedarse en Hierusalem... y tambien tenía propósito de ayudar las ánimas » (Gonzalès de Camara, n. 63).

2. C'est seulement durant le voyage du retour, que le pèlerin se décida à étudier : « Despues que el dicho pelegrino entendió (par le refus du P. Gardien) que era voluntad de Dios que no estuviere en Hierusalem, siempre vino consigo pensando *Quid agendum*, y al fin se inclinaba mas a estudiar algun tiempo para poder ayudar a las ánimas » (*Ibid.*, n. 50).

3. Après Barcelone, Alcalá et Salamanque et le retour à Barcelone avant de gagner Paris, le saint dit : « Cuando en Barcelona el pelegrino consultava si estudiaría y cuanto, toda su cosa era si, despues que hubiese estudiado, entraría en religión, o si andaría así por el mundo; y quando le venian pensamientos de entrar en religión, luego le venía deseo de entrar en una estragada y poco reformada. »

Quant aux désirs apostoliques, ils étaient toujours ceux d'Alcalá : « Aprovechar a las animas, y para el efecto estudiar primero y ayuntar algunos del mismo propósito y conservar los que tenía » (*Id.*, n. 71).

4. Le vœu de Montmartre en 1534 : « andare a Venetia et a Hierusalem et spender la vita sua in utile delle anime » si toutefois lui et ses compagnons en ont permission de la Custodie (*Id.*, n. 85).

5. De Venise, le 12 février 1536, le saint écrit à Cazador, qui voulait l'attirer à Barcelone, qu'il a les mêmes désirs : « Esto se debe entender, *clave non errante*, si fuera de España, en cosas mas afrontosas y trabajosas para mí, el Señor no me pusiere; lo que no soy cierto de lo uno ni de lo otro » (*Ep. et instr.*, I, 96).

6. De Venise encore, après l'ordination sacerdotale, le saint mande à son ami espagnol Verdolay : « Dentro de un año, poco mas o menos, pienso estar aquí (à Venise). No sé adelante lo que Dios Nuestro Señor ordenará de mí » (*Ibid.*, I, 119).

8. Après la vision de la Storta, sur le chemin de Rome, fin novembre 1537, Ignace dit à Laynez : « Io non so che cosa sara di noi, forsi che saremo crocefissi in Roma » (*Scr. de S. Ign.*, II, 75).

9. De la fin du carême de 1539 à la Saint Jean-Baptiste de la même année, Ignace et ses compagnons délibèrent de faire un corps religieux et comment. A quoi bon, si, dès Manrèse, Ignace a dans sa tête « totius Societatis cognitionem », comme a dit Nadal ?

10. Le travail de la constitution de la Compagnie a duré de 1543 à 1550. Dans cette lente élaboration ont triomphé les méthodes ignatiennes : renseignements préalables sur les règles des autres Ordres, examen des raisons pour et contre, ardentes supplications au ciel surtout pendant la sainte Messe. Le journal spirituel du saint nous fixe sur ce dernier point, à souhait. Pourquoi cet énorme effort, si le fondateur a reçu, en 1522, « totius Societatis cognitionem » ?

C. — Comment Nadal et Gonzalès de Camara ont-ils pu croire à cette inspiration manrèsienne ?

Nadal n'a reçu aucune confidence personnelle d'Ignace. Il l'aurait dit, il en aurait noté les circonstances, et ses formules sur les inspirations manrésiennes auraient moins de variantes. Il répète ce que Gonzalès de Camara lui aura raconté à Gênes, quand ils s'y rencontrèrent, en décembre 1555, et que Gonzalès lui communiqua les dictées d'Ignace.

Venons donc à Gonzalès de Camara, de qui procède toute la légende de la *prænotio Instituti*. Le premier il a affirmé que, dans la grande illustration du Cardoner, Ignace avait vu les raisons d'établir dans son Ordre les pèlerinages, de supprimer le chœur et tout costume particulier, « et beaucoup d'autres choses qu'il ordonna dans la Compagnie ». (*Scr. de Ign.*, 219-220.) Or cette triple affirmation est irrecevable. Ignace n'a point dit ce que Gonzalès lui fait dire. Questionné par Gonzalès sur le chœur, l'habit, les pèlerinages, le saint répond en donnant les raisons humaines de ses décisions (*Ibid.*, 219-220). Puis il ajoute : « A estas cosas todas se responderá con un negocio que pasó por mí en Manresa » ; et quelques jours plus tard, il narre à Gonzalès l'extraordinaire prodige du Cardoner (Gonzalès, n. 30). Donc, selon Ignace, la vision du Cardoner rend raison de la Compagnie. Mais en quel sens ? Gonzalès a compris : en ce sens que la structure de l'Ordre lui fut alors révélée. Et Ignace a simplement voulu dire : en ce sens qu'il fut alors rendu capable de faire un jour la Compagnie.

Que telle soit la pensée du saint, c'est sûr et évident. Il faut choisir. Si Gonzalès a raison, les textes cités plus haut des premiers jésuites et d'Ignace lui-même sont inexplicables ; et de même sa marche incertaine de 1523 à 1539, et les longues délibérations de 1543 à 1550. L'ignorance du fondateur, jusqu'en 1539 est la seule hypothèse qui s'accorde avec cette marche incertaine, et ces délibérations. Ignace a admirablement détaillé la vision du Cardoner : Vive pénétration des *vérités de la foi* ; compréhension rare des *choses spirituelles* ; connaissance dans le domaine des *lettres humaines* et surélévation de tout l'*entendement* au point de se sentir un *autre homme*. Il n'a rien dit de plus. Donc, en 1522, le jour du *rapt* du Cardoner, Ignace de Loyola a reçu du ciel les facultés puissantes requises pour ce grand dessein connu de Dieu seul : la fondation de la Compagnie de Jésus. Nadal a entrevu cette conclusion certaine, quand il a prononcé ces paroles que Sacchini nous a conservées : *Quasi illic omnia accepisset in spiritu sapientiæ architectonico*. De toutes les formules échappées des lèvres de Nadal, là-dessus, celle-ci est la plus heureuse, la seule exacte.

MANRÈSE ET LES EXERCICES.

Il y a là plusieurs questions posées, auxquelles il faut répondre brièvement.

A. — *Ignace a-t-il fait à Manrèse une retraite de trente jours?*

D'après les confidences du saint à Gonzalès de Camara, il est facile de distinguer dans le séjour de Manrèse, trois périodes : l'une de paix, l'autre de trouble, la troisième de visions célestes. De la durée de chacune de ces périodes, il est impossible de rien préciser. Ceux qui l'ont tenté n'ont abouti qu'à des systèmes discutables.

Il faut dire de même de ceux qui ont essayé de découper, dans la période manrésienne, une retraite de trente jours. Nous avons pour toute lumière dans ce problème la parole de Laynez : « En este tiempo (c'est-à-dire au temps de ses angoisses et scrupules) hizo una confesión general de toda su vida y vino a hacer, quanto a las sustancia, las meditaciones que llamamos Exercicios. » (*Scr. de S. Ign.*, I, 103.) En quoi consiste cette « substance » ? Laynez ne le dit pas ; et nul ne le sait. Mais la formule même de Laynez donne lieu de croire que le saint ne fit pas, comme elles sont marquées dans son livre et dans leur ordre, les méditations établies en série pour un mois de retraite.

B. — *La Vierge a-t-elle dicté les Exercices à Ignace?*

Le P. Astrain, le P. Tacchi Venturi, le P. Watrigant disent résolument : non. D'autres déclarent respectable « l'antique tradition ».

Avant tout, retenons les quatre points suivants : 1^o Ignace s'est dit l'auteur du livre des *Exercices* ; 2^o le commun de sa génération le lui attribue ; 3^o l'Église parle comme ces hommes et comme Ignace ; 4^o la tradition invoquée remonte à 1606.

Aucun des premiers historiens ne parle de la dictée. Dans aucun des procès canoniques, le fait ne figure aux articles. La première mention d'une dictée figure dans les *Annales* manuscrites du collège de Barcelone, à l'année 1606, et par manière d'addition faite, après coup, au texte primitif. Selon cette addition, Jean Amigant aurait conté la chose, à Manrèse, au P. Lorenzo de San Juan. De Barcelone, l'affirmation s'est envolée à Rome ; recueillie par le P. Lancisius, elle a été consignée par lui dans son ouvrage *Gloria Sancti Ignatii* paru en 1622. En 1626, le P. Mutius Vitelleschi envoie à Manrèse un tableau représentant la scène de la dictée, *Dictante Deipara, discit ac dicet*. Mignard a peint la même scène, dans un tableau qui est aujourd'hui au séminaire Saint-Sulpice.

Malheureusement, l'assertion des *Annales* ne mérite point crédit. Le premier jésuite qui est allé à Manrèse en 1573 a reçu des Amigant le récit de tous leurs souvenirs sur Ignace : rien de la dictée. Jean Amigant (celui-là même qui aurait raconté la dictée au P. Lorenzo de San Juan), Juan Amigant, docteur *in utroque*, a déposé comme témoin au procès manrésan de 1606 : il n'a rien dit de la dictée.

C. — *Les Exercices ont-ils été écrits dans la grotte de Manrèse?*

Ribadeneyra ne le dit pas. Dans les procès manrésiens et barcelonais, personne ne l'a dit, si ce n'est Raymond Vila, prêtre de trente-six ans. Dans sa dissertation des *Acta SS.*, le P. Pien conclut de même; pour deux raisons : 1^o la solitude parfaite de la grotte; 2^o le témoignage du médecin Francesch Vicent. — La première raison n'est guère décisive; le couvent des dominicains était un lieu au moins aussi tranquille. Quant au médecin Vicent, son écrit est un mémoire du XVII^e siècle destiné à prouver que la grotte vénérée en 1664 est celle-là même où les *Exercices* furent écrits. Et toute l'argumentation du docteur consiste à réunir les textes du procès où se trouve le mot exercices spirituels. La conclusion de Vicent passe donc ses prémisses; car souvent, dans le procès, les mots exercices spirituels signifient tous exercices de piété en général.

En réalité, nous n'avons pas de données précises sur les domiciles successifs d'Ignace à Manrèse. Lui-même a mentionné son séjour au prieuré des dominicains. La conjecture qu'il a écrit les *Exercices* dans une cellule du prieuré vaut mieux qu'une autre : elle a plus de convenance religieuse, et plus de vraisemblance pour un travail d'écriture. Si des dominicains avaient déposé au procès manrésien, peut-être en saurions-nous davantage.

D. — *Les Exercices sont-ils un livre inspiré?*

L'Eglise, en approuvant ce livre n'a point parlé d'inspiration. Ignace ne l'a point cru, puisqu'il a retouché son manuscrit de Manrèse, surtout à Paris et à Venise.

Sans doute, sans particulière assistance de Dieu, le pèlerin n'aurait pu écrire ce livre. C'est une remarque de la bulle de canonisation; c'est aussi une évidence. Cette assistance de Dieu s'est prolongée, après Manrèse, pour les additions et remaniements faits aux feuillets primitifs. Il ne peut être question d'une révélation foudroyante, et du premier coup définitive, d'un système de vérités ascétiques jusque-là inconnues. Les vérités qui sont l'âme des *Exercices* sont celles de l'ascèse traditionnelle; elles sont éparses dans la *Vita Christi*, le *Flos sanctorum* et l'*Imitation*, tous livres qu'Ignace a eus entre les mains à Loyola et à Manrèse. La faveur singulière que Dieu fit au pèlerin, à Manrèse, fut de surélever d'un coup sa faculté naturelle de comprendre, de lui donner une intelligence supérieure de la vie spirituelle, qui lui permit le discernement des esprits, et aussi d'ordonner synthétiquement un certain nombre de vérités, véritablement génératrices de la plus généreuse conduite chrétienne. De là, l'accent de sûreté et de force, qui frappe dans les *Exercices*.

Le P. Fouqueray (I, 96, 97) indique comme source probable des règles d'orthodoxie des *Exercices*, la réponse de la Sorbonne à François I^{er}, en

date du 30 août 1535. La date même de ce document rend la conjecture peu probable. A la fin d'avril 1535, non seulement Ignace n'est plus à Paris, mais il court les Espagnes, ayant déjà quitté Loyola depuis la fin de juillet. En outre, la Sorbonne, avant et pendant les séjours d'Ignace à Paris, a rédigé des *déterminations* et fait des *conclusions* tout aussi significatives. Et enfin, outre des traités en règle écrits par des docteurs en renom, il y a les actes du concile de Sens publiés en 1529, avec l'intention manifeste d'éclairer, sur l'erreur luthérienne et les complicités des humanistes suspects, tous les catholiques de Paris, notamment les étudiants qui peuplaient l'Université.

En 1527, le concile de Lyon s'était préoccupé d'arrêter la contagion de l'erreur; dans l'un de ses canons, il précise, en une brève énumération, les points sur lesquels le luthérianisme s'écarte de la foi catholique. Le concile de Bourges, en 1528, insiste aussi pour que les fidèles s'éloignent des doctrines empoisonnées de Luther, mais il ne dit pas en quoi consistent ces doctrines. L'œuvre des évêques de la province de Sens, réunis à Paris en 1528, est autrement doctrinale et complète; et leur langage autrement pressant.

Dans une forte synthèse, le luthérianisme est rattaché à d'anciens et fameux systèmes, condamnés déjà par l'Église, depuis Manès jusqu'à Marcile de Padoue. Dans sa *Determinatio* du 15 avril 1521, la Sorbonne s'était déjà exprimée dans ce sens, mais en brèves formules. Les théologiens du concile de Sens développent et prouvent. Et ils concluent leur exposé par cette formule impressionnante : « Cum Manichæo humanorum actuum libertatem tollit; cum Ario nihil facit præcepta Ecclesiæ; Vigilantiam secutus, ecclesiasticam pudicitiam prostituit... juxta errorem Valdensium ab unoquoque verbum Dei prædicandum decernit... Marcilii dogmata probat ne quis excommunicari possit qui ad sæculares judices provocavit. » Ce n'est pas assez : « Quidquid ab Ecclesia, Spiritu Sancto suggerente, constitutum est, hoc ille delirus... conterere, lacerare, abjicere molitur... sacrum ridet Missæ canonem, dies festorum pariter ac reliquias tollit, preces fidelium ad eos dirigi vetat. Horas canonicas et vocales concentus... subsannat; sanctas etiam in Ecclesia cæremonias pie et laudabiliter constitutas ridet. Nec his contentus est, nisi suæ virus perfidiæ in divina quoque sacramenta Eucharistiæ, Ordinis, Confirmationis et Pænitentiae evomat ».

Contre cette impudente répétition des erreurs anciennes et cette téméraire invention d'erreurs nouvelles, le Concile en appelle à l'immuable vérité de la foi. En 35 chapitres, il détaille ses enseignements et formule ses canons. Pour porter plus sûrement la lumière dans les esprits, aux *textes* du Concile, par ordre même du Concile dont il était membre, Clichtove ajoute un *Résumé des vérités appartenant à la foi catholique, à l'encontre des assertions erronées des Luthériens*.

Nul n'était plus qualifié pour ce travail que le docte chanoine de Chartres. La *Détermination* de la Sorbonne contre Luther (1521) était son œuvre; et depuis il n'avait cessé d'écrire sur les points raillés ou niés par les docteurs du protestantisme. *De veneratione Sanctorum* (1523); *Antilutherus* (1524); *Propugnaculum Ecclesiæ* (1526); *De sacramento Eucharistiæ contra*

Æcolampadium (1526) : tels étaient les ouvrages de Clichtove, publiés par le libraire parisien Simon de Colines avant l'arrivée d'Inigo à Paris. Vinrent ensuite le *Compendium veritatum* (1529); *Improbatio quorundam articulorum Martini Lutheri* (1533). On peut être certain qu'Inigo a feuilleté ces livres; ils étaient d'un vrai et intelligent réformateur de l'Église.

Dès 1520, Clichtove avait donné au clergé, dans son ouvrage : *De vita et moribus sacerdotum*, les plus excellents conseils. Le prêtre selon Clichtove est un prêtre chaste, désintéressé, modeste, dévot, instruit, zélé. N'était-ce pas aussi l'idéal rêvé par Inigo de Loyola? Et comment cette similitude de pensées n'aurait-elle pas, dans l'esprit d'Inigo, mis Clichtove en excellent prédicament?

Or, dans les ouvrages de controverse de Clichtove, se trouvent marqués un par un — sauf peut-être les pèlerinages — tous les points des règles ignatiennes *ad sentiendum cum Ecclesia*. Et les actes du concile de Sens sont trop l'œuvre de Clichtove pour ne pas offrir matière au même rapprochement.

Dans les règles ignatiennes, il y a trois choses : un éloge détaillé de certaines pratiques chrétiennes; une recommandation de prudence dans le langage, soit au sujet de certaines vérités de foi, soit en face des scandales publics; un principe régulateur de la croyance et de la conduite. Tout cela se retrouve presque complètement dans les *decreta fidei*, 1, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15; et les *decreta morum*, 1, 17, 18 du concile de Sens. Pour avoir l'évidence de ce parallélisme, il suffit de parcourir le schéma suivant :

A. — Tenir et louer les pratiques chrétiennes usuelles :

1. Psalmodie, chants sacrés, heures canoniales, longues prières dans l'église et hors de l'église.

Praecipimus ut in ecclesiis... sint musici cantus distincti et discreti, moventes cor ad devotionem compositionemque (Decr. 17 de moribus). Statuimus ut in ecclesiis laudes divinae per singulas horas... reverenter ab omnibus persolvantur (Decr. 18 de moribus). Frequentandas esse preces, et privatas et publicas, in ecclesiis (Decr. 1 de moribus).

2. Stations, pèlerinages, indulgences.

Dans le catalogue des erreurs proscrites, le concile énumère celle-ci : « Indulgentiae sunt prorsus abjiciendae. »

3. Construction d'églises, ornements sacrés, images saintes, reliques.

Le concile déclare hérétique : « Qui sanctis cultum exhibere non sinat, dicata Martyribus templa subsannet; dies festos subscribi et eorum passiones in eccle-

siis legi cachinnis insectetur (Decr. 13 fidei);

quisquis de Christi, Virginis et sanctorum imaginibus aliter senserit, qu'il ne le définit lui-même d'après l'antiquité chrétienne (Decr. 13 fidei).

4. Célibat ecclésiastique, virginité, vœux de religion.

Le concile déclare hérétique : quisquis sacerdotes, diaconos, subdiaconos lege coelibatus non teneri docuerit (Decr. 8 fidei).

Il déclare hérétique encore :

Qui in verba malitiae declinaverunt ad excusandas excusationes in peccatis, dum vota monastica... impietates accusant (Decr. 9 fidei).

5. Carême, jeûne, abstinence et autres pénitences.

Et encore :

Qui quadragesimale jejunium, et caetera jejunia ecclesiastica, vel praescriptam a Patribus abstinentiam, non observarit, aut non observanda duxerit, anathema sit (Decr. 17 fidei).

6. Confession sacramentelle, communion, audition de la messe.

Peccata quae post baptismum commissae fuerunt, per paenitentiam expiantur, sed quae morienti Christo nos configuret (Decr. 12 fidei).

Neque satis est de peccato contriti... nisi quoque sacerdoti sacramentali confessione detegamur. (Decr. 20 fidei);

qui vivificum esse neget Eucharistiae sacramentum quae tam apertis scripturae locis comprobatur (Ibid.).

7. Étude des ouvrages des Pères et des théologiens scolastiques.

Le concile ne décrit rien là-dessus.

B. — *Parler avec prudence soit de certaines vérités de foi, soit des scandales publics dans l'État et dans l'Église.*

8. Parler de la prédestination et de la foi, de manière à ne point refroidir le zèle des bonnes œuvres; de la grâce, de manière à ne pas sacrifier le libre arbitre; de l'amour de Dieu, de manière à ne pas abolir la crainte de l'enfer et du purgatoire.

Deus praedestinatus, elegit, vocat; sed eos demum adultos glorificat, qui, in fide et charitate radicati, per bona opera certam suam electionem fecerint (Decr. 15 fidei).

Neque liberum arbitrium asserentes, divinam excludimus gratiam (Ibid.).

Dans le catalogue d'erreurs prosrites qu'il dresse à la suite de ses décrets, le concile énonce celle-ci : « Non licet inducere hominum ad paenitentiam, per timorem gehennae. »

9. Parler des abus, de manière à ne pas compromettre, dans l'esprit du public, le respect dû à l'autorité légitime, ou aux coutumes des aïeux; agir plutôt sur ceux qui ont qualité pour remédier au mal.

In omnibus in quibus nihil certi definit scriptura, mos populi Dei et instituta majorum pro lege habenda sunt; et sicut praevaricatores legum divinarum, ita et contemptores ecclesiasticarum coercendi (Decr. 6 fidei).

C. — *Principe régulateur de la croyance et de la conduite :*

10. *A priori*, être prêt à obéir en tout à l'Église, qui est l'Épouse de Jésus-Christ.

Cum Ecclesiam in fide Christus sibi desponsaverit, ab eo profecto per infidelitatem... non est aliquando divellenda... cujus auctoritatem qui in fide et moribus non secutus fuerit, quasi Deum abnegaverit... infideli deterior habeatur (Decr. 1 fidei).

11. Quand il s'agit de ses prescriptions, ne les attaquer jamais, chercher toujours des raisons pour les défendre.

Le concile ne touche pas ce point.

12. Se ranger aux déterminations de l'Église, même contre ses idées personnelles, parce que le Saint-Esprit la gouverne.

Oportet nos auctoritate Patrum consuetudinibus majorum, etiam non percepta ratione, credere; eamque, ut antiquitus tradita est, jugi observantia et reverentia custodire (Decr. 5 fidei).

Le rapprochement des idées et des formules est manifeste. On peut donc tenir que les *Actes* de ce concile de 1528 ont été, pour Ignace récemment arrivé à Paris, le premier flambeau qui ait dissipé la nuit dans laquelle le luthéranisme essayait d'envelopper les croyances chrétiennes.

Le peu de détails omis par le concile se trouve dans les ouvrages de Clichtove. Celui-ci consacre le chapitre 17 tout entier de son *De veneratione Sanctorum*, à plaider pour les « cierges allumés » et les « ornements précieux » offerts aux saints en hommage; il venge, dans le chapitre 18, le culte des reliques. Aux chapitres 9, 27, de son *Propugnaculum Ecclesiæ*, il défend, contre Luther, le chant ecclésiastique, l'ornementation des autels et des églises, les vêtements sacrés en usage dans les offices publics. Dans le même ouvrage, au chapitre 31 du 2^e livre, il établit, contre Érasme, que le célibat est un état supérieur au mariage; et contre le même Érasme, au chapitre 2 du 3^e livre, il défend la tradition chrétienne, non seulement du jeûne et de l'abstinence, mais des autres pénitences afflictives qu'il énumère. Enfin, soit dans l'*Antilutherus*, soit dans *Improbatio quorundam articulorum Martini Lutheri*, il protège, contre les sarcasmes destructeurs du moine saxon, les gymnases catholiques et la théologie scolastique.

Durant les sept années passées à Paris, Inigo de Loyola a eu largement le temps de se familiariser avec toute cette littérature. C'est là certainement la source des règles *ad sentiendum cum Ecclesia*. La foi des aïeux, sur beaucoup de choses, le fixait bien auparavant. Mais les livres de Clichtove et le concile de Sens lui ont appris quels dogmes et pratiques Luther entendait abolir; et quelles raisons il y avait de demeurer fidèle à la tradition chrétienne.

En un seul point, Inigo de Loyola se sépare de Clichtove; c'est au sujet de la communion fréquente. Le concile de Sens ne précise rien là-dessus. Clichtove, dans le livre II de son *Antilutherus*, met en thèse ceci : « Il n'est pas expédient, à notre époque, que les laïques communient obligatoirement tous les dimanches, comme le veut Luther. » Il doit suffire qu'ils communient librement à Pâques et aux fêtes de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Toussaint, de la Noël et aux fêtes de Notre-Dame. Cependant, le docteur de Sorbonne ajoute ce correctif : « Haud tamen improbare velim particularium aliquorum, etiam laïcorum, devotionem, qua, libere et citra præceptum, singula quaque die dominica, sacram communionem suscipere, cum singulari veneratione, queant, secundum interiorem unctionem quam a Deo acceperint. »

Inigo de Loyola, à s'en tenir à la rigueur des termes paraît ne pas traiter la même question de Clichtove, puisqu'il n'envisage pas les communions de précepte. En réalité, il pose une thèse de la fréquente communion, en opposition à celle que Clichtove, à savoir : en règle générale, pour tous les chrétiens, mêmes laïques, il est meilleur de communier tous les mois que tous les ans, et toutes les semaines que tous les mois, à la seule condition de communier dignement : « Alabar... et recibir el Santísimo Sacramento una vez en el año, y mucho mas en cada mes, y mucho mejor de ocho en ocho dias, con las condiciones requisitas y debidas. » Et c'est là qu'apparaît, « l'onction divine » dont parle Clichtove; dès Manrèse, Inigo l'avait reçue; et elle le poussait à se faire le propagandiste de la commu-

nion de chaque dimanche au moins, et plus tard à se faire au besoin l'avocat de la communion quotidienne.

13

QUESTIONS SCOLAIRES (1528-1535).

A. — *L'horaire des classes de Montaigu.*

D'après le règlement des classes de Montaigu, arrêté par Standonek, en 1503, voici la distribution du temps imposé aux élèves :

heures		heures	
—		—	
4 à 6	— leçon	3 à 5	— leçon
6 h.	— messe	5 h.	— vêpres
8 à 10	— leçon	5 à 6	— discussion
10 à 11	— discussion	6 h.	— souper
11 h.	— dîner		discussion
	— discussion	7 h. ½	complies

A la Faculté des arts, les leçons ordinaires commençaient le 10 octobre et se poursuivaient jusqu'au 11 février ou au 14 mars, suivant la date de la fête de Pâques. Les leçons extraordinaires allaient du 3^e dimanche après Pâques à la Saint-Remi. Les leçons extraordinaires (qui portaient sur la métaphysique, la morale, les sciences et les langues) ne comportaient pas les quatre séances de discussion prévues pour les leçons ordinaires, et dont Vives s'est si cruellement moqué dans son *De corruptis artibus* (Ed. Bâle, II, 345) : « Nec una disputatio uno sufficit die; nec gemina, sicut refectio. Sub prandium altercantur, pransi altercantur, sub cœnam altercantur, cœnati altercantur. Agunt hæc, ut discant an ut concoquant, etc...

B. — *Le programme des études de grammaire à Montaigu (1509).*

Le livre de texte est le *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu. L'explication en est partagée entre sept régents. Voici la distribution des matières par classe :

7^o Prologue du *Doctrinal*; les deux premières déclinaisons. Habituer les élèves à lire lentement, distinctement, à bien accentuer, à parler latin.

Expliquer et faire apprendre les distiques de Caton.

6^o Déclinaisons et pronoms. Expliquer un poète et un prosateur très faciles.

5^o Chapitre 2, 3 du *Doctrinal*. Noms irréguliers. Poète et prosateur faciles.

3^o Chapitre 5, 6, 7 du *Doctrinal*. Verbes, prétérits, suffixes. Poète.

2^o Chapitre 8 et 9 du *Doctrinal*. Syntaxe. Insister sur les éléments. Donner moins de temps à l'explication des auteurs.

1^o Chapitre 10, 11, 12 du *Doctrinal*. Prosodie, accent, figures de grammaire et de rhétorique. Poète et prosateur. Le règlement de Beda prévoit qu'on s'appuie sur les grammaires de Dati, Perotti, Guy de Jouanneaux.

Thurot pense que chaque régent gardait les élèves de la 7^{me} à la 1^{re}. La distribution en 7 classes ne signifie point, d'ailleurs, que l'enseignement durait 7 ans. Point ou peu de livres. Point de devoirs écrits. De simples exercices de mémoire, intellectualisés par de continuels exercices de dispute.

C. — *Quelques livres édités à Paris, à l'époque d'Inigo de Loyola.*

1^o *Grammaire*. — Les manuels sont très nombreux, Donat (1526, 1528, 1535); Priscien (1516, 1526, 1530); Mélancton (1526, 1527, 1528); Jean Poblacion (1529); Perotti (1505, 1507, 1522, 1524, 1531); Jean Sulpice (1506, 1508, 1527); Alexandre de Villedieu (1506, 1507, 1522, 1524); Despautère (1514, 1517, 1518, 1519, 1521, 1524). Despautère a aussi un livre de figures (1519), un manuel épistolaire (1515, 1516, 1517, 1519, 1521, 1524) et un manuel de versification (1517, 1519, 1520, 1526).

Il faut signaler à part les grammaires d'Alde Manuce (1331) et du libraire Bade (1510); du médecin amiénois Jacques Dubois (1531); les *Elegantiae* de Lorenzo Valla (1520, 1524, 1528, 1530); les ouvrages d'Érasme, *De duplici copia verborum*; *de octo orationis partibus constitutione*; *de conscribendis epistolis*; la grammaire grecque de Wiesendanger (1529).

2^o *Dictionnaires*. — Vocabulaire du Psautier (1529); Dictionnaire poétique (1539); Trésor de la langue latine (1531).

3^o *Rhétorique*. — Raymond Lulle (1515); Mélancton (1528, 1531, 1534); Hermogène (1535).

4^o *Dialectique*. — Lorenzo Valla (1507, 1530); Mélancton (1528); Georges de Trébizonde (1528, 1532, 1534, 1536); Rodolphe Agricola (1529, 1534); Jean L'Arboré (1530, 1533, 1536).

5^o *Sciences*. — *Arithmétique* de Jean Le Forestier, publiée et commentée par Lefèvre d'Étaples (1493); *Arithmétique* de Boèce, commentée par Clichtove (1503); *Géométrie* d'Euclide, publiée par Lefèvre d'Étaples (1517); *Éléments de physique*, par Charles de Bouelles (1512); *Sphère* du moine anglais Jean de Sacrobosco (1521, 1527, 1531, 1534, 1536); *Cosmographie*, de Jean Fernel (1528); d'Antoine de Nebrija (1533).

6^o *Bible* (1528); autre *Bible* en plusieurs volumes in-16 (1530, 1535); Psaumes d'après l'hébreu (1532); Nouveau testament d'après le grec (1532); et Nouveau Testament en grec (1534);

7^o *Pères de l'Église*. — Œuvres de S. Basile (1520); du Vénérable Bède (1521, 1523); Commentaires de Théophylacte sur les Évangiles et les Épîtres de saint Paul (1534); Commentaires de saint Ambroise sur saint Paul (1534).

8^o *Parénétique*. — Sermons *de tempore et de sanctis*, de saint Bonaventure (1521) et de saint Antoine de Padoue (1520, 1521).

9^o *Ascétisme*. — Outre le *Rosetum* de Mombaer et le *De reformatione virium* de Gérard de Zuphten, et les traités de Raymond Lulle, il convient de signaler aussi les œuvres de Savonarole (1510, 1523), de Thomas de Kempen (1523); de saint Bruno (1524); de Hugues de Saint-Victor (1526); *Contemplationes Idiotæ* (1529).

10^o *Controverse protestante*. — *Doctrinale Antiquitatum Ecclesiae*, du

carne anglais Thomas Waldensis, écrit contre Wiclef (réédition de 1521, 1533). *De libero arbitrio* (1527), *De possibili præceptorum divinorum impletionem* (1528), *Adversus antimarianos. De Academiis præpugnaculum* (1529, 1532), de Guillaume de Hangest. *Adversus omnes hæreses* d'Alphonse de Castro (1529).

En outre, les ouvrages de Béda et de Clichtove, dont nous avons parlé dans les Notes.

D. — *Quelques docteurs en théologie, contemporains d'Inigo.*

1520 — 15 Juin	<i>Aimé Maigret</i> , O. P., poursuivi par la Sorbonne.
1522 — 21 Juin	<i>Jean de Celaya</i> (Espagnol), professeur à Sainte-Barbe et au Collège du Cardinal Lemoine.
1524 — 6 Juin	<i>Pierre de Cornibus</i> , Mineur, professeur de théologie, nommé dans la correspondance d'Ignace et de Lefèvre et dans l'autobiographie de Bobadilla.
1526 — 9 Avril	<i>Pierre Ortiz</i> (Espagnol), contraire à Ignace à Paris, favorable à Rome, protecteur des Jésuites en Allemagne et en Espagne.
1528 — 15 Juin	<i>Mathieu Ory</i> , O. P., inquisiteur de la foi, professeur d'Ignace à la rue Saint-Jacques, nommé dans l'autobiographie et la correspondance d'Ignace.
1530 — 27 Mai	<i>Alvarez de Moscaso</i> (Espagnol), nommé dans la correspondance de Le Fèvre et de Bobadilla, théologien de Charles-Quint dans les diètes d'Allemagne.
1532 — 21 Février	<i>Geronimo Frago</i> (Espagnol), nommé dans l'autobiographie d'Ignace.
1532 — 10 Mai	<i>Gilles Binet</i> , O. P., professeur de théologie à la rue Saint-Jacques.
—	<i>Jean Benoît</i> , O. P., professeur de théologie à la rue Saint-Jacques, nommé dans la correspondance d'Ignace et dans l'autobiographie de Bobadilla.
— 27 Novembre	<i>Robert Vaucop</i> (Écossais), nommé dans la correspondance d'Ignace et de Le Fèvre, deviendra évêque d'Armagh.
1534 — 10 Octobre	<i>Geronimo Salinas</i> (Espagnol).
1535 — 3 Février	<i>François le Picart</i> , doyen de Saint-Germain l'Auxerrois, nommé dans les correspondances d'Ignace et de Bobadilla.

Les Frères prêcheurs s'établirent à Paris du vivant même de saint Dominique; en 1217, au Parvis Notre-Dame, et en 1218, dans un hospice bâti

en face de l'Église Saint-Étienne des Grès, par Jean de Baranton, chapelain du roi. En 1229, l'enseignement de la théologie est inauguré à Saint-Jacques, par la volonté de Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris; et malgré l'opposition de l'Université. Ce *studium generale* servit de type dans tout l'Ordre. Il était dirigé par un régent de théologie qui avait sous lui deux bacheliers. Toulouse (1231), Montpellier (1248), n'eurent que plus tard leurs écoles de théologie, lesquelles ne furent point, comme celle de Paris, internationales. Celles de Valladolid (1488) et de Salamanque (1515) sont encore postérieures. (Mortier, O. P., *Hist. abrégée de l'Ordre de saint Dominique en France*, 54-59.)

Ignace de Loyola, au témoignage de Polanco, fréquenta l'école de théologie du couvent des prêcheurs de la rue Saint-Jacques. Ses études durèrent de la Saint Remi de 1533 à la fin de mars 1535, c'est-à-dire pendant un an et demi. Ce *curriculum* est attesté par un certificat du 14 octobre 1536, délivré par le doyen de la Sorbonne, et par là se trouve précisé ce que dit Ignace au P. Gonzalès, à savoir qu'il avait étudié « quelques années » la théologie à Paris; et ce que dit Polanco, à savoir qu'il avait suivi le cours de théologie jusqu'en 1535 (G. de Camara, n. 84; *Cron.*, I, 45).

Des dominicains, Ignace eut un autre témoignage sur lequel il convient de s'expliquer brièvement.

Ignace, dans ses dictées au P. Gonzalès de Camara, dit ceci : « Étant sur le point de partir (pour l'Espagne), le pèlerin apprit qu'on l'avait accusé auprès de l'Inquisiteur et formé procès contre lui. Sachant cela, et voyant qu'on ne l'appelait pas, il alla trouver l'Inquisiteur, lui dit ce qu'il avait appris et qu'il allait partir pour l'Espagne et qu'il avait des compagnons, et il le pria de prononcer sa sentence. L'Inquisiteur lui répondit qu'il était vrai qu'on l'avait accusé, mais qu'il ne voyait pas que la chose fût d'importance. Il désirait seulement voir ses écrits (les Exercices) et les ayant vus, il les loua beaucoup et pria le pèlerin de lui en laisser copie, ce qu'il fit. Malgré tout cela, le pèlerin recommença à faire des instances pour que le procès fût achevé jusqu'à prononcer une sentence. Et comme l'Inquisiteur s'excusait de le faire, lui, avec un notaire public, des témoins, se rendit au couvent et prit acte de tout cela. »

Dans son édition espagnole de l'*Autobiographie de Saint Ignace*, le P. March dit (p. 70) que cette pièce est celle qui figure à la page 3 du tome II des *Scripta de Sancto Ignatio*. Le P. Tacchi Venturi assure, au contraire (II, 76), que cet acte notarié n'est pas venu jusqu'à nous. Le P. Fouqueray (I, 53) avait auparavant fait la même remarque. Tous deux ont raison. Le texte publié par les *Monumenta*, à l'endroit cité, est de trois ans postérieur au départ d'Ignace. La pièce est délivrée par l'Inquisiteur de 1537, et non par un notaire public. Elle n'est donc pas, elle ne peut être, le document visé par Ignace dans son récit à Gonzalès. Mais elle authentique ce récit tout de même. Car l'Inquisiteur, Frère Thomas Laurent, y atteste que son prédécesseur, Frère Valentin Liévin, avait eu à s'enquérir *de vita, moribus et doctrina*, d'Ignace; et que, après enquête, ledit Inquisiteur n'avait rien découvert dans le dénoncé « qui ne fût catholique et chrétien ». De quoi, Frère Thomas Laurent témoigne avec d'autant plus de compétence qu'il était, *in illo tempore*, secrétaire de Frère Valentin Liévin. Il

ajoute deux attestations personnelles. Ignace, Le Fèvre et leurs compagnons lui sont connus; il les a vus « vivre toujours catholiquement et vertueusement »; jamais il n'a remarqué en eux qu'une conduite « qui convient à des hommes chrétiens et excellents ». En outre, « les Exercices que donne ledit Inigo Loyola, pour autant qu'il a pu les connaître, lui paraissent catholiques ».

Les témoins qui souscrivent la pièce délivrée par l'Inquisiteur de 1537, sont trois Espagnols, deux clercs séculiers, gradués maîtres ès arts, Laurent Daosta, et Diego de Cácerès; un régulier, Frère Alonso de San Emiliano.

A la date du 23 janvier 1537, Ignace est depuis très longtemps à Venise. Il a été rejoint par ses compagnons de Paris, le 8. Le document signé par Frère Thomas Laurent a été certainement sollicité par Ignace, au plus tard vers la fin de 1536. Et cette demande nous autorise à conclure que, dès 1536, avaient dû commencer contre lui les calomnies sur lesquelles Gaspard de Doctis porte un jugement en date du 14 octobre 1537. C'est pour éclairer l'auditeur de la nonciature de Venise qu'Ignace aura demandé une attestation parisienne de bonne vie, mœurs et doctrine, pour ses compagnons et pour lui, et un certificat d'orthodoxie pour les *Exercices*.

Il va sans dire qu'en affirmant que l'acte de Frère Thomas est « comme le laissez-passer de la Compagnie nouvellement fondée à Paris même », le P. Mortier (*Hist. abrégée de l'Ordre de S. Dominique en France*, 199), pare somptueusement la simplicité des faits. Le 23 janvier 1537, personne au monde ne sait s'il y aura jamais une Compagnie de Jésus.

15

MONTMARTRE.

Le P. Clair et le P. Michel, dans leurs *Vies* de saint Ignace, le P. Fouqueray, dans son *Histoire de la Compagnie en France* (I, 647-650), ont étudié avec soin la question topographique de Montmartre. Nous voulons préciser ici quelques dates et quelques faits.

Bien que l'on ait soutenu que Montmartre signifiait *Mont de Mars* ou *Mont de Mercure*, les deux hypothèses sont fragiles. La seule opinion qui s'appuie aux documents anciens est que Montmartre signifie *Mont des Martyrs*. Les efforts de Julien Havet pour démontrer que le martyre de saint Denis et de ses compagnons eut lieu à Saint-Denis, et non à Montmartre, sont demeurés vains. Par le *Recueil des Chartes de l'Abbaye de Montmartre*, publié par E. de Barthelemy, nous avons la preuve que, dès le haut Moyen Age, le souvenir du martyre de l'apôtre de Paris était gardé dans un sanctuaire bâti sur la colline actuelle de Montmartre. Les documents anciens ne permettent pas d'établir à coup sûr, le parallélisme ininterrompu de deux sanctuaires, l'un au sommet, dédié à Saint-Pierre, l'autre à mi-côte, le *Sanctum Martyrium*. Mais, fort probablement, celui-ci était plus ancien que celui-là.

Au temps de saint Ignace (1528-1535), le *Sanctum Martyrium* était assez connu, pour que l'idée vint d'y aller prier et se consacrer à Dieu.

Et la pieuse coutume d'un pèlerinage à cette chapelle, le jour du 15 août, se conserva dans la première génération des jésuites parisiens, ainsi que le prouvent leurs correspondances.

A la fin du xvi^e siècle, et par la suite des opérations du siège de Paris par Henri IV, en 1590, tout le *Sanctum Martyrium* est bouleversé. Le souvenir s'abolit. Il faut les travaux entrepris par Marie de Beauvilliers, abbesse réformatrice des Bénédictines de Montmartre, élue le 7 février 1598, pour remettre en honneur le vieux sanctuaire. Les travaux faits pour bâtir un prieuré, à mi-hauteur de la colline, font, en 1611, découvrir la grotte souterraine du *Sanctum Martyrium*, auquel on accédait par un escalier de trente-sept marches. La cour et tout Paris vont voir la merveille. Procès-verbal est dressé de la découverte; le texte en est consigné dans les livres des historiens. En 1622, année de la canonisation de saint Ignace et de saint François-Xavier, le prieuré est inauguré. En 1647, une galerie couverte est construite, joignant le prieuré à l'abbaye. Les dons de Louis XIII aident à reconstruire, sur la grotte du *Sanctum Martyrium*, une église à deux étages. Dans l'église d'en bas, on place un tableau représentant la scène des vœux de 1534; l'église supérieure servait au prieuré adjacent, construit par Marie de Beauvilliers. Dans une chapelle, à droite de la nef centrale, se lisait l'inscription souvent citée :

SOCIETAS JESU
QUÆ SANCTUM. IGNATIUM LOYOLAM
PATREM AGNOSCIT, LUTETIAM MATREM
ANNO SALUTIS M. D. XXXIV
AUG. XV
HIC NATA EST
CUM IGNATIUS IPSE ET SOCI
VOTIS SUB SACRAM SYNAXIM
RELIGIOSE CONCEPTIS
SE DEO IN PERPETUUM
CONSECRARANT
AD MAJOREM DEI GLORIAM

Les inscriptions commémoratives ont besoin de cette solennité. En fait, des sept pèlerins qui sont venus au *Sanctum Martyrium*, le matin du 15 août 1534 — Ignace de Loyola, Pierre Le Fèvre, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, François de Xavier, Nicolas Bobadilla, Simon Rodriguès de Azevedo — aucun ne savait s'il y aurait un jour une Compagnie de Jésus. Aucun d'eux ne voulait entrer en religion. Tous se contentaient de concevoir, dans le sacerdoce, une vie apostolique menée dans la pauvreté, à l'exemple des premiers Apôtres. Ils vouèrent, à Montmartre, cette pauvreté, spécifiant qu'elle ne les obligerait que leurs études finies; ils vouèrent le pèlerinage de Jérusalem, si toutefois durant l'année qui suivrait leur arrivée à Venise, ils trouvaient passage; ils vouèrent de travailler au salut des âmes en Terre Sainte, si toutefois la Custodie le leur permettait; puis si le passage, ou le séjour là-bas devenait impossible, ils se remettraient à la disposition du Pontife romain. Donc, un désir prévalant : se dévouer au salut du prochain. Ce désir inspire mais domine

celui du pèlerinage à Jérusalem. Et comme personne ne peut aller aux Lieux Saints, sans la permission du pape; de même, les pèlerins de Montmartre ne veulent être apôtres, hors de la Terre Sainte, qu'avec la même permission pontificale.

Telle est la portée exacte du vœu de Montmartre, le 15 août 1534. Telle sera la portée du vœu que feront là aussi, sous la direction de Pierre Le Fèvre, Claude Le Jay le 15 août 1535, Paschase Broet et Jean Codure le 15 août 1536. La Compagnie n'est pas née à Paris, mais à Rome. Une parole de Paul III a aboli le vœu du pèlerinage de Jérusalem. Et l'expérience apostolique de la Haute Italie en 1537-38, celle de Rome en 1539, ayant montré qu'une poignée d'hommes était capable de restaurer puissamment la foi et les mœurs chrétiennes, une question s'est imposée : comment perpétuer cet apostolat? Ainsi est née la pensée de fonder un Ordre religieux. Et à cette pensée l'agrément bienveillant de Paul III a donné l'efficace. Mais il est vrai, si l'esprit apostolique est l'âme même de la Compagnie de Jésus, la première flamme de cet esprit a été offerte à Dieu, le 15 août 1534, sur le Mont des Martyrs.

Pour revenir aux maisons bénédictines de Montmartre, à partir de 1611, les deux communautés, celle de l'Abbaye, en haut, et celle du prieuré, en bas, se réunissent en une seule, au prieuré. Ceci dura jusqu'à l'exécution de la loi du 23 juillet 1790, contre les religieux. Louise de Montmorency fut la 43^e et dernière abbesse de Montmartre. Les bâtiments d'en bas (prieuré et église) furent vendus le 13 mai 1794. Tout disparut sous le pic des démolisseurs. Si bien que, d'après les annales du noviciat de Paris, les novices de 1824 ne purent découvrir trace de chapelle.

Vers 1855, les PP. Tournesac, Cadrès et Leroux étudièrent avec soin la question de l'emplacement du *Sanctum Martyrium*; en comparant le plan de Turgot (1734-1739), le plan Verniquel (1784), le plan de la vente des biens nationaux et le plan cadastral de 1843, ils arrivèrent à déterminer exactement l'emplacement de l'ancienne chapelle. Le P. Tournesac dressa un plan. Le P. Claire l'a reproduit à la page 170 de son *Saint Ignace*. Des prêtres de Paris achetèrent la partie du terrain qui se trouvait à vendre. M. Le Rebours, vers 1870, acheta le reste et fit bâtir une chapelle en bois. Plus tard, les Dames auxiliaires du Purgatoire élevèrent là une chapelle qui existe encore, et à laquelle on accède par la rue Antoinette. La crypte de cette chapelle coïncide avec celle du *Sanctum Martyrium*.

Pour l'histoire documentée de l'Abbaye de Montmartre, voir E. de Barthelemy, *Recueil des chartes de l'abbaye royale de Montmartre*, Paris, Champion, 1884. — Pour le procès-verbal des découvertes de 1612, voir J. de Breul, *Le Théâtre des antiquités de Paris*, Paris, La Tour, 1612, page 1161; Jacques Doublet, *Histoire chronologique pour la vérité de saint Denis l'Aréopagite, apôtre de France*, Paris, Pierre de Bresse, 1646, page 212. — Sur le lieu du martyre de saint Denis, voir E. Le Blant, *Manuel d'épigraphie chrétienne*, page 152-162. — Pour l'acte de vente de 1794, voir le *Bulletin du vieux Montmartre*, n° 31. — Pour l'ensemble de la question, voir F. de Guilhermy, *Montmartre*, Paris, Soc. Ed. du Vieux Montmartre, 1906.

D'UN ORDRE DE JÉSUITESSES
(1543-1547).

Il est certain qu'un tel groupement a existé, du moins à titre d'essai et pour un temps, et qu'il fut formé par quelques Barcelonaises venues à Rome en 1543 : Isabel de Josa, Isabel Roser, sa suivante Francisca Cruyllas ; auxquelles se joignirent une Lucrecia Pradine que son prénom ferait croire Romaine. De ce fait singulier nous avons en preuve un certain nombre de lettres : 1^o lettre d'Ignace à Araoz, 12 juin 1542, réglant le voyage de Barcelone à Rome (*Ep. et instr.*, XII, 216-17) ; 2^o deux lettres d'Isabel Roser à Ignace, 1^{er} octobre, 6 novembre 1542, avant de quitter Barcelone (*Ep. mixt.*, I, 109-114-116-117) ; une lettre latine d'Isabel de Josa, conservée par Polanco (*Ep. mixtæ*, I, 125) ; 3^o l'article 33 du procès Barcelonais de 1595 qui vise le fait de cet Ordre de jésuitesses, et la réponse de Sor Jérónima Edo à cet article 33 (*Scr. de S. Ign.*, II, 335), laquelle précise que le départ eut lieu en avril 1543 ; 4^o une lettre de l'évêque de Barcelone, Jacques Cazador, 9 novembre 1546, se félicitant de l'admission d'Isabel Roser dans « la fraternité » de la Compagnie (*Ep. mixt.*, I, 322) ; 5^o enfin les deux lettres d'Ignace au Docteur Miguel Torrès, 3 mai 1547, lui racontant la dissolution du groupement (*Ep. et instr.*, I, 488-492).

La constitution de cet embryon de communauté jésuitique de femmes, à Rome, provoqua en Espagne et en Portugal des émules. Nous avons les noms de quelques-unes, dans des lettres écrites à Ignace par ses fils : Guiomar Coutinho et Leonor Mascarenhas à Lisbonne (lettre d'Araoz, 3 mars 1545, *Ep. mixt.*, I, 201) ; Sebastiana Exarch et Juana de Cardona à Valence (lettres des intéressées elles-mêmes, *Ep. et instr.* XII, 377) ; et lettres d'Araoz (22 mai 1546, *Ep. mixt.*, I, 281), lettres de Miron (16 juin 1545, *Ibid.*, 215-216) ; Juana de Meneses, belle-sœur de François de Borgia, à Gandie (lettre d'Oviedo, 8 juin 1546, *Ibid.*, I, 285).

La résistance d'Ignace à ces projets féminins d'Espagne et de Portugal fut absolue. Elle fut motivée par les mésaventures de la communauté romaine. Isabel Roser et son neveu Francisco Ferrer ayant répandu le bruit que le fondateur de la Compagnie captait leur fortune, Ignace procéda juridiquement contre ces calomnies ; il fit dénoncer par le Docteur Miguel Torrès la cession de biens à lui faite par Isabel Roser ; il fit établir les comptes qui prouvaient qu'il était créancier, et non débiteur ; il fit enregistrer les désaveux d'Isabel Roser et son neveu François ; par décision orale de Paul III, en avril 1645, puis par un bref du 20 mai 1547, il se fit dispenser en principe de tout soin de congrégation féminine ; bien entendu, il libéra Isabel Roser de tout vœu la liant à la Compagnie, 1^{er} octobre 1546 (*Ep. et instr.*, I, 424). Dans un mémorial adressé à Miguel Torrès (*Ep. et instr.*, I, 421-423) le saint a synthétisé les raisons de sa décision sur la matière. On trouvera dans mon volume *Lettres spirituelles de saint Ignace*, 124-126, la traduction de ce mémorial. Ceci n'empêcha pas le problème de se poser encore plus tard. De Barcelone, Thérèse Rejadell

et Jeronima Oluja, moniales de sainte Claire, écrivirent à Ignace des lettres suppliâtes, pour qu'il les prît, elles et leurs compagnes désireuses de perfection, sous l'obéissance de la Compagnie; à leurs yeux, c'était le seul moyen de mettre fin aux abus régnant dans le monastère (Oluja et Rejadell, 10 janvier 1455, *Ep. mixt.*, II, 30-31, 47-48; les mêmes, février 1549, *Ibid.*, II, 100-101; Rejadell, 21 février 1549, *Ibid.*, II, 82-83; Rejadell, 6 mars 1549, *Ibid.*, II, 100-101; Oluja et Rejadell, 3 avril 1549, *Ibid.*, 161-163, Oluja et Rejadell, 14 mai 1549, *Ibid.*, II, 202-203).

De passage à Barcelone, 5 janvier 1549, Araoz, appuie ces demandes (*Ep. mixt.*, II, 51-52) il les rappelle le 10 mars 1549 (*Ibid.*, II, 118). Des Pères qui travaillent en ouvriers apostoliques, sur place, se font aussi intercesseurs : Juan Queralt 14 janvier 1549 (*Ibid.*, II, 49-50; 22 février 1549, *Ibid.*, II, 84; 18 mai 1549, *Ibid.*, II, 210). De même, le P. Antoine Gou, 17 mai 1549 (*Ibid.*, II, 208); et encore un sieur Sébastien de Morrano (*Ibid.*, II, 65).

Ignace fut inflexible. Il répondit négativement, soit à Morrano, 22 février 1549 (*Ep. et instr.*, II, 365-369) soit aux deux moniales de Sainte Claire, 3 avril 1549 (*Ibid.*, II, 374-375). Bien que Thérèse Rejadell ait continué à lui écrire par après (*Ep. mixt.*, II, 288, 300, 349, 378, 730), jamais plus il ne fut question d'un Ordre de jésuitesses à réaliser.

Dans *San Ignacio de Loyola* (I, 326-330, 367-375, 384-387) le P. Creixell a rappelé les données essentielles de cette histoire.

17

LES CONFRÉRIES MUSULMANES, LES MONITA SECRETA.

Sur les confréries musulmanes, on peut lire le Commandant Louis Rinn, *Marabout et Kouan*, Alger, Jourdan, 1884; A. Le Chatelier, *Les confréries musulmanes au Hedjaz*, Paris, Leroux, 1887; d'Estournelle de Constant, *Les corporations religieuses chez les Arabes*, Paris, Maisonneuve, 1887. Herman Muller est le premier, je crois, qui ait rattaché aux confréries musulmanes l'origine de certaines directions ignatiennes (*Les origines de la Compagnie*, 40-51).

Qu'il y ait, dans l'Islam, des confréries, et des manières d'ordres religieux, la chose ne fait pas de doute; non plus que l'existence d'une ascèse et d'une mystique musulmanes.

Ce point constaté, on s'est cru en droit d'affirmer qu'Ignace avait puisé là. Pour Herman Muller, il est certain qu'Ignace a emprunté aux Chélydia quatre choses : 1^o la forme du gouvernement de la Compagnie et la nature de l'obéissance de ses adeptes; 2^o la méthode d'imitation et de formation; 3^o les degrés divers établis entre les membres; 4^o le but envisagé et la confusion entre l'ordre spirituel et l'ordre temporel; Muller convient d'ailleurs de son impuissance à fournir les preuves d'un contact quelconque d'Ignace avec les Mauresques ou les Maures. Est-ce à Valladolid, à Manrèse, à Barcelone? Il ne sait, mais il ne doute pas du fait.

Il y a cependant, à la conception de Muller, des objections assez fortes et de sens commun. Est-ce que, par exemple, bien des siècles avant Maho-

met, la vie cénobitique de la Thébaidé n'offre pas déjà réalisés et le pouvoir monarchique de l'abbé et la notion de l'obéissance aveugle? Est-ce que l'histoire des Ordres religieux mêlés au monde par l'apostolat — dominicains, franciscains, bénédictins — ne nous révèle pas une méthode complète de formation spirituelle, et qui est néanmoins absolument indépendante des influences islamiques? Est-ce que les divers degrés des confréries musulmanes offrent des analogies réelles avec les divers degrés dans la Compagnie (profès, coadjuteurs spirituels, scolastiques, coadjuteurs temporels)? Est-ce que les conquêtes de l'Islam sont vraiment du même ordre que les conquêtes apostoliques d'Ignace et de ses fils? Sans distinction possible, c'est non qu'il faut répondre aux deux dernières questions; oui, aux deux premières.

Nous n'avons aucune preuve, et il est invraisemblable, qu'Ignace ait lu les rituels musulmans. Nous savons au contraire qu'il a lu la vie des saints, qu'il a fréquenté des religieux, qu'il a lu certains livres spirituels et les constitutions des Ordres antérieurs au sien. Pourquoi oublier ces attaches certaines avec la tradition et l'histoire de l'Église, et préférer des attaches imaginaires avec l'Islam? C'est d'une méthode antiscientifique au premier chef.

Il est tout aussi antiscientifique d'interpréter les constitutions de la Compagnie d'après les données calomnieuses des *Monita secreta*.

Ce livre fameux date de 1614. L'auteur anonyme prétendait reproduire un ancien manuscrit espagnol, sorti par hasard des archives des jésuites. En réalité, Jérôme Zaborowski, jésuite renvoyé de son Ordre, a fabriqué de toutes pièces ce livre condamné par l'évêque de Cracovie, André Lipski (20 août 1606) et par la Congrégation de l'Index (20 mai 1616), comme calomnieux et diffamatoire. Et plusieurs années avant sa mort, le pamphlétaire repentant désavoua son œuvre. Haylenbroucq (*Vindicationes alterae*, Gand, 1713) est peut-être le premier qui ait nommé Zaborowski en le réfutant; mais, dès le premier moment, on connut le calomniateur qui se cachait; et ses dénégations, au tribunal de l'évêque de Cracovie, ne trompèrent personne.

Avant 1654 et après, le libelle a porté des titres divers. Le premier titre était *Monita privata*.

L'Allemagne protestante n'a pas seule le privilège de croire à cette sottise. Chaque fois qu'il y a, en France, une crise anti-jésuitique, on est sûr de voir réapparaître des éditions nouvelles des *Monita secreta*. Le professeur Adolf Harnack écrivait en 1891 : « Il est malheureux que l'on continue encore et toujours à exploiter des faux comme les *Monita secreta* » (*Theologische Literaturzeitung*, 1891, 122). Le célèbre historien est mort sans avoir vu la fin de la légende.

Cf. Alexandre Brou, V, 7, *Les jésuites de la légende*, Paris, Retaux, 1906, I, 275-305; Paul Bernard, *Les instructions secrètes des jésuites* (3^e éd.), Paris, Bloud, 1907.

CRITIQUES ET APOLOGISTES DES EXERCICES.

La guerre de Melchior Cano aux jésuites, dès le début de l'Ordre, est un fait connu. On l'expliquera comme l'on voudra. Cette fureur ne diminue pas la valeur intellectuelle de l'auteur du *De locis theologicis*; mais elle diminue l'homme. Jusque dans la chaire, le fameux dominicain transporte ses critiques amères. On trouvera dans Astrain (*Historia*, I, 369-370) ses critiques contre les *Exercices*.

Celles de Thomas Pedroche, professeur de théologie au couvent des dominicains de Tolède, furent rédigées à la demande de l'archevêque Siliceo en 1553. Elles sont en dix-huit points et portent sur l'auteur, sur le titre de Compagnie de Jésus, sur la durée des exercices, sur les annotations, 2, 12, 15, sur la méditation fondamentale, sur la première règle des élections, sur la contemplation ad amorem, sur l'apparition de Jésus ressuscité à sa mère, sur la consolation spirituelle, sur la prédestination. En appendice au *Cronicon* de Polanco (III, 501-573) les éditeurs des *Monumenta* ont reproduit la censure de Pedroche.

Dans une lettre du 20 décembre 1553 (*Ep. mixt.*, III, 666-668) le P. Araoz rend compte à Ignace des observations sur les *Exercices*, que lui a faites, livre en main, le P. Pascal Mansio professeur de théologie à Alcalá. Il estime que l'indifférence aux créatures inculquée par la méditation fondamentale rappelle les doctrines des Illuminés; que la règle de ne point inciter un retraitant à faire des vœux est dure à accepter; ainsi que celle de garder l'âme en équilibre, avant le choix d'un état de vie; enfin la phrase sur la prédestination lui semble hérétique.

Nadal a répondu point par point à la censure de Pedroche (*Cron.*, III, 501-573).

Barthélémy de Torrès, professeur à Alcalá a aussi défendu rigoureusement les *Exercices*. Le P. Codina a transcrit une double apologie de ce Docteur dans son édition critique des *Exercices* (678-684). Astrain en a publié une autre du même (*Historia*, I, 379-384). Des jésuites, dont le nom est demeuré inconnu, ont fait des répliques aux objections dominicaines (Codina, *Ecl. crit. des Exercices*, 671-676, 686-689). Plus tard Suarez reprendra magistralement la question dans son traité de *Religione* (tr. X, l. 9, c. 5-7).

Mais la défense la plus autorisée du livret de saint Ignace est l'approbation que, sur la demande de François de Borgia, en fit Paul III, par le bref *Partoralis officii* du 31 juillet 1548. Tout récemment, S. S. le pape Pie XI est revenu sur l'histoire et le fruit et la méthode des retraites, avec une insistance particulière dans son Encyclique *Mens nostra* du 20 décembre 1929. Dans cette encyclique, le pape met à part le magistère spirituel de saint Ignace qu'il appelle, avec Louis de Blois et saint Alphonse de Liguori un trésor providentiel; et entre les manières de faire une retraite, il dit que celle d'Ignace « l'a toujours emporté; qu'elle a été ornée de l'approbation pleine et plusieurs fois répétée du Saint-Siège, ennoblit

par le suffrage d'hommes éminents par la sainteté et par la doctrine spirituelle, et recommandée par les fruits de sanctification qu'elle produit depuis quatre siècles. » Aux louanges de Paul III (1548), d'Alexandre VII (1647), de Benoît XIV (1753), de Léon XIII (1900), Pie XI joint d'autant plus volontiers les siennes qu'il a le 25 juillet 1922, constitué saint Ignace céleste Patron des retraites et que le livre du saint est absolument admirable : admirable « par l'excellence d'une doctrine spirituelle totalement éloignée des périls et des erreurs d'un faux mysticisme; par la facilité qu'a ce livre de s'adapter à toutes sortes de classes et de conditions; par la cohérence très heureuse de ses parties; par l'ordre lucide dans lequel les vérités exposées s'enchaînent l'une l'autre; par les documents spirituels qui, après avoir brisé le joug des passions et guéri les maladies qui attaquent les mœurs, conduit les âmes, par le sentier très sûr de l'abnégation et de la rupture avec les mauvaises habitudes, jusqu'aux plus haut sommets de l'oraison et de l'amour divin ». Telles sont, conclut le Pontife, les raisons qui, « expliquent la nature et la force » des méthodes ignatiennes et les « recommandent » à tous.

19

LES COLLÈGES DE CHYPRE, CONSTANTINOPLE ET JÉRUSALEM.

On sait le dessein premier d'Ignace : travailler et mourir en Terre Sainte. Conçu sans doute lors du pèlerinage à Jérusalem, en 1523, ce dessein persévéra jusqu'en 1538; et l'on peut dire, en un sens, qu'il ne fut jamais aboli.

Quand il viendra à Paris en 1528, Ignace de Loyola trouvera, non loin de Saint-Jacques des Espagnols, l'église et la confrérie du Saint-Sépulcre. La première pierre de ce sanctuaire avait été posée le 18 mai 1326. Pour le desservir, il y avait douze prébendés. Vingt-quatre confréries y faisaient leur fête patronale. Une restauration complète de l'église avait eu lieu en 1526, deux ans avant l'arrivée d'Ignace à Paris. De son temps, le sanctuaire ne possédait pas encore la tapisserie de haute lisse, en cinq pièces, où Giraud Laurens présentera toute l'histoire de la Passion; mais elle devait avoir déjà les neuf tableaux sur bois retraçant les mystères douloureux de la vie du Sauveur, La Confrérie du Saint-Sépulcre établie dans cette église était fort nombreuse. Selon les intentions des fondateurs, elle avait pour but de venir en aide aux pèlerins pauvres, soit à l'aller soit au retour de leur voyage à Jérusalem (Lebeuf, Ed. Cocheris, II, 206-207, 223-250). Nul doute que le pèlerin pauvre de 1523 se soit intéressé à cette confrérie et à cette église et qu'il y ait ravivé les impressions saintes que lui avait laissées le premier contact avec le sol sacré de la Palestine.

On se souvient que Simon Rodriguès, après son retour de Rome en 1554, avait sollicité d'Ignace permission d'aller aux Lieux Saints en pèlerin. Ignace y avait consenti sans peine pour consoler le cœur meurtri d'un compagnon de la première heure, demeuré cher en dépit de ses aberrations. Mais Polanco n'a pas manqué de noter (*Ep. et instr.* A Nadal, 21 juin 1554. VII, 137) que Simon pouvait sur place voir s'il y avait lieu de commencer le collège voulu par Jules III.

En fait, Simon erra quelque temps sur le bord de l'Adriatique, attendant un temps favorable pour s'embarquer, et finalement renonça au voyage. Mais le religieux cistercien qui l'accompagnait fut plus courageux que lui. A l'entendre, il avait des lettres du patriarche des Maronites demandant des jésuites et leur offrant une maison; de même, des lettres du Vice-Légat à Chypre criant au secours des chrétiens en perdition. Ignace recevait ses nouvelles avec joie, sans doute; mais, pour décider, il voulait des particularités plus détaillées (*Ibid.*, X, 362; A Zarate, 20 décembre 1555. *Cron.*, V, 171). De retour de son expédition, Fray Antonio se présenta à Rome pour instruire le pape. Il persistait dans ses dires et était porteur de lettres qui les confirmaient. Mais, écrit Polanco à Zarate (*Ibid.*, XI, 23. A Zarate, 18 février 1556), « je ne sais ce que fera notre Père. Selon la description que le moine portugais fait de la maison des Maronites, elle n'est guère à la convenance de nos œuvres, et il faudrait quelque chose de plus solide pour décider de faire là un collège. Il faut dire de même de Jérusalem et de Chypre; bien que le frayle prétende que l'obstacle est dans « les franciscains » dont j'ai parlé. S'il se fait quelque chose, j'en aviserai Votre Grâce ».

Beaucoup plus tard, Jérôme de Fonséca et Pierre de Zarate — celui-ci était chevalier du Saint-Sépulcre — pensèrent à fonder un collège à Jérusalem. La première mention en paraît dans une lettre de Polanco à Laynez, le 8 février 1554. Mais l'idée est antérieure. Le pape Jules III s'intéressait si fort au projet que par la bulle *Pastoralis officii* du 6 octobre 1553, il avait confié à la Compagnie le soin d'ériger trois collèges à Chypre, à Constantinople et à Jérusalem, en même temps qu'il érigeait à Rome une archiconfrérie du Saint-Sépulcre, dans laquelle il s'inscrivait tout le premier. La bulle est restée longtemps inconnue. Le P. Lammens l'a découverte à la bibliothèque Rossiana et l'a publiée dans les *Études*, 5 janvier 1897, avec un intéressant commentaire.

L'acte était important et il entamait le privilège de la Custodie de Terre Sainte. Il est singulier que, dans les *Monumenta*, aucune trace ne subsiste de la préparation de l'acte pontifical. Nous sommes obligés, par voie de conjecture, de le rattacher peut-être à une lettre reçue par Ignace, en 1553 (Polanco la résume dans le *Cronicon*, III, 483) et dans laquelle un religieux captif au Caire annonçait que les franciscains découragés voulaient abandonner leur couvent situé près de Beyrouth; et qu'en se mettant en bonnes relations avec les consuls d'Alep et du Caire, les jésuites pourraient facilement s'établir là.

Quoi qu'il en soit, l'intention du Saint-Père n'était pas douteuse. Il désirait fort émouvoir l'opinion des catholiques et provoquer une sorte de sainte croisade spirituelle pour les Lieux Saints. Pedro de Zarate mit tout son zèle à cette œuvre. Il alla trouver le roi des Romains, le roi de Portugal et Philippe II pour avoir leurs concours. Ignace, sur sa demande, lui donna des lettres (*Ep. et instr.*, VII, 496) de recommandation pour ces princes (26 octobre 1554).

En réalité rien ne se fit. L'opposition des franciscains était violente. Ils demandaient que, par devant notaire, Ignace renonçât au droit de fonder en Palestine, que lui conférait la bulle de Jules III. S'expliquant là-dessus,

le saint mandait à Zarate ces sages réflexions. Quelqu'un laisse une rente annuelle de 500 ducats pour le collège de Jérusalem; on ne saurait prétendre que ce droit soit abandonné. Quant au droit que donne la bulle pontificale Zarate sait fort bien comment les choses se sont passées. « Ce n'est pas nous, dit le saint, qui avons procuré [cette bulle]; même après sa promulgation et son expédition, je n'ai jamais voulu promettre à Votre Grâce de faire un collège là-bas, bien que j'aie offert quelqu'un au cas ou vous-même et d'autres en fussent [garants]. Il est certain en effet que même si tous les secours nécessaires pour soutenir le collège étaient assurés par vous, je voudrais encore considérer à quel point le Souverain Pontife m'oblige, et ce que la Compagnie pourra et devra faire qui fût au plus grand service et gloire de Dieu et pour l'utilité commune; et jusqu'à voir les choses à un point satisfaisant, je ne voudrais pas me résoudre à faire un collège de Jérusalem. » Mais, tout en considérant ainsi le présent, le fondateur entendait réserver l'avenir. « Malgré tout, ajoutait-il, ne sachant point ce que voudra faire un jour Dieu Notre Seigneur par les inutiles instruments de cette très petite Compagnie, il me paraît qu'il ne serait point raisonnable ni conforme à l'esprit de Dieu, de refuser absolument tout collège en Terre Sainte. Même si j'y renonçais en fait, mon refus ne pourrait, me semble-t-il, lier la Compagnie à l'avenir. Ainsi, je ne pourrais, à ce qu'il me semble, faire en bonne conscience la renonciation » demandée, « bien qu'à mes yeux les circonstances soient peu favorables ma vie durant pour fonder un collège en ces contrées; et il m'est plus facile de ne point envoyer [qui ouvre] ce collège, que de promettre que je n'en admettrai jamais [la fondation] » (*Ibid.*, XI, 546. A Zarate, 9 juin 1556).

Et c'est dans les mêmes vues, pour réserver un avenir au projet, qu'Ignace en fit porter la nouvelle, non seulement au collège de Louvain, mais à tous les collèges d'Espagne et à tous ceux de la Compagnie (*Ibid.*, VI, 442, 663). Ainsi l'idée était lancée comme un grain à travers l'espace, elle germerait quand il plairait à Dieu.

Après la mort de saint Ignace, Pedro de Zarate continua à s'occuper avec ferveur de la diffusion de la confrérie du Saint-Sépulcre. Il pensa un instant se faire religieux. Laynez l'en dissuada (*Mon. Lainii*, II, 43, 293, 555, 587). Il demeura toujours grand ami et généreux bienfaiteur de la Compagnie (*Ibid.*, 499, 519). Un instant, le projet d'un collège à Constantinople occupa les esprits (*Ibid.*, 498); mais du collège de Jérusalem il ne fut plus question. L'excellent gentilhomme réussit à convoquer et à tenir dans l'église collégiale de Hoogstraten en Flandre, un chapitre général de l'Ordre du Saint-Sépulcre (20 mars 1558). Après la messe et le *Veni creator*, le zélé chevalier prit la parole pour préciser le but de l'assemblée. Après quoi on procéda au vote. Vingt chevaliers étaient présents en personne; deux s'étaient fait représenter. Philippe II fut nommé grand maître, Pedro de Zarate commissaire général; ce dont Laynez lui fit compliment (*Mon. Lainii*, III, 275).

La réception des chevaliers du Saint-Sépulcre avait lieu suivant un rit propre. (Comte Couret, *Notice historique de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, 2^e éd., Paris, p. 355-356.) L'ordonnance de la cérémonie

est manifestement calquée sur celle du Pontifical : *Pro benedictione novi militis*. Dans le *Voyage de Jérusalem* (Paris, Moreau, 1621) où il raconte son pèlerinage aux Lieux Saints en 1621, le parisien Nicolas Renard a expliqué en détail (195-200) comment il fut reçu chevalier du Saint-Sépulcre; il donne le texte de son diplôme de chevalier (265-271) et les articles principaux des statuts de l'Ordre (291-295).

20

LES PORTRAITS DE SAINT IGNACE.

Les portraits d'Ignace en costume de chevalier, que l'on voit au château de Loyola, et dans la chapelle élevée sur l'emplacement de la citadelle de Pampelune, sont des toiles peintes bien après la mort du saint et n'offrent aucune ressemblance avec lui.

Les portraits ou statues d'Ignace que l'on peut voir à Rome, soit au Jésus, soit à l'église Saint-Ignace, soit dans la chambre du saint, ont beau être d'artistes célèbres, ni Carrache, ni Le Gros, ni le F. Pozzo n'ont connu saint Ignace vivant. Ils ont travaillé plus ou moins *de chic*, tout comme Rubens pour son tableau de l'église Saint-Ambroise à Gênes, et Alonso Cano, l'artiste espagnol dont le buste est célèbre. Il faut faire la même remarque pour les images gravées au XVI^e ou au XVII^e siècle. Quelques-unes sont dues au burin des graveurs flamands très connus, tels que Mallery, Collaert et les frères Galle. Le souci de la ressemblance n'a pas été leur principal souci; bien qu'il soit probable que tous ont eu sous les yeux une copie de Jacopino del Conte ou de Coello dont nous parlerons tout à l'heure.

Dans une collection particulière appartenant à M. Pablo Bosch, de Madrid, figurait en 1903 un portrait de saint Ignace attribué au Gréco. La revue parisienne *Les Arts*, l'a reproduit dans son numéro d'octobre 1903. Un jeune homme, tout de noir vêtu comme un clerc, tient de la main un livre à lettrines, de la droite il semble montrer le ciel. La tête est forte, le teint très brun; les cheveux très noirs, courts et mal peignés retombent sur le front; le nez est gros, la bouche serrée, la physionomie est grave, mystérieuse, résolue. Est-ce Ignace de Loyola après sa conversion? Le livre ouvert peut être celui des *Exercices* ou le *Flos sanctorum*. Mais la tête n'est pas d'Ignace de Loyola : l'homme est trop brun, et jamais le blessé converti de Loyola n'eut cet air je dirais inanimé; quoique très maître de lui, il sentait fort vivement les choses; les mains trop grosses. Mais sans doute le Gréco ne s'arrêtait-il pas, autant que nous, à ce soin de l'exactitude historique, pourvu que son tableau eût de l'allure. Il est certain d'ailleurs que dans les catalogues ou figure ce portrait, après des ventes successives, l'attribution varie : on en fait un saint Louis de Gonzague, un saint Stanislas, etc., à ce qu'a bien voulu me dire M. Eugenio d'Ors.

J'ai préféré mettre en tête de ce volume un portrait du blessé converti de Loyola. L'auteur du tableau est inconnu. Il est sûrement maître de son art; draperies, attitudes, traits sont d'un artiste qui n'hésite pas. Ignace

est représenté en face de la Vierge ou de saint Pierre qui lui apparaissent. A son attitude, nous devinons la vision, et dans le malade soulevé comme en extase, reconnaissons Ignace à son front découvert, à son teint blond, à son nez aquilin, à son visage en pointe. La toile a une parenté manifeste avec la gravure de Théodore Galle dans la *Vie* illustrée publiée à Anvers en 1609 : même tête, même geste des mains, même chemise entr'ouverte. La gravure a-t-elle servi de modèle au peintre ? Le peintre a-t-il au contraire fourni un carton au graveur ? Il est difficile de décider. Lorsque cette toile est venue aux mains du P. Casanovas, il y a quelques années, elle sortait de chez un brocanteur, un peu défraîchie, et déjà privée, à droite, de l'apparition merveilleuse de la Madone ou de saint Pierre.

On raconte que, du vivant d'Ignace, un prélat milanais s'arrangea pour faire prendre un croquis, pendant un entretien qu'il eut avec le saint. L'artiste fit ensuite une toile. L'œuvre a disparu (*Cartas de san Ignacio*, I, 405); le P. Michel dans son *Histoire de saint Ignace* traduit *in extenso* la note des éditeurs des *Cartas*.

Il y a deux portraits dont nous sommes sûrs qu'ils offrent des garanties certaines de ressemblance au moins anatomique, celui de Coello, et celui de Jacopino del Conte. Le florentin Jacopino del Conte, élève d'Andréa del Sarto et renommé pour ses portraits, a longtemps vécu à Rome; il est contemporain d'Ignace dont il a été le pénitent. C'est lui que les Pères, le propre jour de la mort du saint, chargèrent de faire revivre sur la toile celui qui venait d'expirer. Cette toile, de 46 × 35 centimètres, fut mise, à peine faite, dans la chambre du P. Laynez; toujours, depuis, on l'a conservée dans l'appartement des généraux de la Compagnie. A en croire le P. Manare, elle ne plut qu'imparfaitement à Laynez, à Borgia, à Everard Mercurian qui tous avaient bien connu Ignace (*Scr. de S. Ign.*, II, 491). Mais ils n'essayèrent pas d'avoir un portrait meilleur.

A la Congrégation générale de 1594, Ribadeneyra fut ému par le fait que les 21 Pères de la Congrégation manifestaient à l'unanimité leur peu de satisfaction du tableau de Jacopino del Conte (*Scr. de S. Ign.*, II, 490). Et il se décida à tenter un effort. Retourné à Madrid, il demanda au F. Bertrand, sculpteur de son métier, de faire sur son indication et d'après un masque de cire pris sur le masque de plâtre conservé à Rome, un autre masque. Cela fait, Alonso Sanchez Coello fut appelé et accepta de peindre une toile. Pendant tout son travail, il fut assisté du P. Ribadeneyra dont les souvenirs étaient vivaces. On prit encore la précaution de montrer la toile à Gaspard de Quiroga, archevêque de Tolède, qui, durant son séjour à Rome, avait traité familièrement avec Ignace. Le cardinal fit ses remarques; Coello ses retouches. Si bien que, devant la toile ainsi améliorée, Quiroga s'écria : « Ah ! celui-ci, oui, c'est le vrai portrait. » Ainsi en jugèrent le P. Jacques de Guzman et Ribadeneyra et le P. Luis de la Palma (Relation du F. Cristóbal Lopez, dans *Scr. de S. Ign.*, I, 758-767; la relation est traduite dans le *Saint Ignace* du P. Michel, II, 383-386). Ce portrait de Coello fut très répandu; Coello en fit lui-même seize copies.

Malgré tout, le portrait fait par le grand peintre de Philippe II ne plut pas à tous. Notamment les Pères Belges qui avaient vécu avec Ignace à Rome n'aimèrent guère plus cette toile que celle de Jacopino del Conte.

Ils n'y retrouvaient pas l'expression habituelle du visage du saint. Ils faisaient le même reproche à toutes les images dérivées de ces deux toiles. Cependant l'heure approchait de la glorification de saint Ignace. Aquaviva se préoccupa d'avoir une image aussi excellente que possible de l'homme qui allait recevoir les honneurs des autels. Dans l'automne de 1600, il confia au P. Coster, qui revenait de Rome en Flandre, deux portraits : l'un plus grand, sur cuir, l'autre plus petit, ovale, sur cuivre et où la tête du saint était coiffée d'un *pileus*. Le général voulait que les Pères Belges en donnassent leur avis. Coster, Dupont, Sommal, Beaudoin de Lange, Manare exprimèrent leur jugement par écrit. Leurs opinions concordent. La peinture sur cuir est artistique mais peu ressemblante. La peinture sur cuivre est ressemblante, mais elle a quelques défauts : le *pileus* déforme la tête, le front n'est pas assez découvert, les joues sont trop plates, le bas du visage est trop allongé. Et c'est pourquoi Manare, avant de renvoyer à Rome cette miniature, en fit faire deux copies corrigées : l'une avec le *pileus*, l'autre où la tête était auréolée de rayons (*Scr. de S. Ign.*, II, 491, 493). Toutes deux prirent le chemin de Rome, aucune copie ne fut gardée. Les Pères de Bruxelles préféraient à toute autre cette image; mais elle ne leur plaisait pourtant pas tout à fait. Le peintre se remit à l'œuvre, guidé par le P. Coster qui avait revendiqué cette tâche. L'effort ne fut pas vain, dit Manare; l'image obtenue était la plus ressemblante que l'on connût (*Maxime omnium Patrem Nostrum referebat*). Elle fut expédiée à Rome, le 31 décembre par le P. Coster; une copie fut gardée à Bruxelles, pour la reproduire par estampe ou peinture, si le général l'approuvait. (*Ibid.*, II, 497).

Cette copie existe encore; elle est dans la chambre du Provincial de Belgique, rue Royale, à Bruxelles. Je sais bien qu'au dos de cette miniature, un vieux papier est collé rédigé en langue flamande. Là le F. Jacques Van Steen atteste que cette miniature est celle qui fut envoyée de Rome par Aquaviva en 1612 (ou en 1602) au P. Manare. Mais la date est certainement fautive; l'accusé de réception de Manare est de novembre 1600. En outre, le fait que le F. Jacques Van Steen atteste est controuvé; la miniature qu'il prétend authentifier a été faite sur une image envoyée par Aquaviva; elle n'est pas cette image même : car celle-ci portait une tête coiffée d'un *pileus*, celle-là porte une tête auréolée. D'autre part cette miniature ne saurait être celle que le P. Manare fit peindre; il ne garda aucune copie; elle est donc celle que le P. Coster a gardée.

Dans cette miniature due à un peintre inconnu de Bruxelles, le visage du saint a cette « suavité » que désirait Manare (*facies ejus erat gravis, suavis, plena. Scr. de S. Ign.*, II, 493). Il y manque seulement l'éclat qui rayonnait habituellement sur la figure d'Ignace, cette « splendeur surnaturelle » qui illuminait ses traits (*laetitia interior... et quidam splendor supernaturalis... illam pingebat et illustrabat. Ibid.*, II, 493). Quand on rapproche cette miniature bruxelloise des toiles de Coello et de Jacopino del Conte, on retrouve les mêmes éléments anatomiques. Mais le peintre espagnol et le peintre florentin, n'ont pas réussi à animer le visage du saint. Le peintre bruxellois a fait un visage vivant d'une grande douceur. Nous approchons de la *Vera effigies* que nous souhaiterions.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	V
BIBLIOGRAPHIE	XIII
INTRODUCTION.....	I

LIVRE PREMIER

EN ATTENDANT LA VRAIE DESTINÉE.

CHAPITRE PREMIER

Le fils des Loyola (1493?-1517).

Le Guipuzcoa, le <i>castillo</i> de Loyola, la famille des Loyola, les Licona d'On-darroa, mariage de Bertrand de Loyola et de Marina Saenz de Licona, naissance d'Inigo.....	17
Mort de Bertrand et de Marina, études d'Inigo, carrière de ses frères; foi héréditaire des Loyola, leurs droits de patronage; la religion des Licona; celle de Madeleine Araoz; mœurs peu conformes aux croyances.....	23
Inigo page de Jean Velazquez; le séjour à Arévalo et à la Cour, les habitudes mondaines, le procès criminel intenté contre Inigo, en 1515; la disgrâce de Jean Velazquez en 1517; Inigo était-il alors à son service?.....	26

CHAPITRE II

Le soldat de Pampelune (1517-1521).

Inigo, <i>mesnadero</i> du duc de Nàjera, vice-roi de Navarre; la famille du duc, la vie à Pampelune et à Nàjera.....	33
Le problème de la succession au trône de Castille, à la mort d'Isabelle la Catholique; les troubles durant la régence de Cisneros; le mauvais accueil fait à Charles-Quint; son départ pour l'Allemagne déchaîne la guerre civile des <i>Comuneros</i> , extension de l'insurrection, comment Inigo l'envisage.	35
Les <i>Comuneros</i> de Nàjera, les <i>Comuneros</i> de Guipuzcoa, les <i>Comuneros</i> d'Alava; rôle d'Inigo sur ce triple théâtre; dans ces événements se trempe l'âme du futur soldat de Pampelune.....	38
La Navarre de la dynastie d'Albret, les efforts de Ferdinand le Catholique et des rois de France pour enchaîner le roi de Navarre à leur politique, la conquête de la Navarre par Ferdinand le Catholique, les fortifications de Pampelune, la politique de François I ^{er} et de Charles-Quint en Navarre.	42
Les conséquences de l'affaire des <i>Comuneros</i> en Navarre, la province sans défense en dépit des protestations du vice-roi, l'invasion française, efforts suprêmes du duc de Nàjera, André de Foix aux portes de Pampelune....	45

- Le désarroi de la ville, le Conseil de ville traite de la capitulation, la ville est occupée par les troupes françaises, attitude d'Inigo, la citadelle est prise, Inigo est soigné par les chirurgiens français, ses rapports amicaux avec les Français qui le visitent, ce qu'était alors Inigo de Loyola..... 47

CHAPITRE III

Le blessé converti (1521-1522).

- Inigo est transporté à Loyola par les Français, nouvelle opération sur la jambe malade, péril de mort et derniers sacrements, la guérison le jour de saint Pierre..... 52
- Le Guipuzcoa s'arme pour défendre la Navarre, l'effort militaire de la Castille, André de Foix évacue Logroño, le duc de Nàjera le bat à Noain, Pampelune est reprise; joie d'Inigo à ces nouvelles..... 53
- La convalescence du malade; nouvelle opération chirurgicale et traction de la jambe pour l'étirer; le convalescent lit la *Vita Christi* et le *Flos sanctorum*, faute d'autres livres..... 55
- Les étapes de la conversion, le choc des pensées contraires, attrait du monde et attrait des exemples des saints, la dame des pensées du chevalier, la première analyse qu'Inigo fait de ses pensées secrètes, il conclut à une vie de pénitence..... 56
- L'apparition de Notre-Dame, le don de chasteté, date probable de l'événement, le premier fruit de l'apostolat du converti, il commence à prendre des notes de lecture..... 59
- La guerre en Navarre, à l'automne de 1521, le siège et la prise de Fontarabie par les Français, part de Martin Garcia de Loyola à ce siège; ces événements détachent Inigo du monde, il forme le dessein d'aller à Jérusalem, après il s'enfermera peut-être à la Chartreuse de Séville, il s'informe de la règle de la Chartreuse de Miraflores; il annonce à son frère qu'il veut aller à Navarrete saluer le duc de Nàjera; la disgrâce du duc rend ce voyage invraisemblable; Martin Garcia qui n'y croit pas, essaie, dans un entretien confidentiel, de percer le secret, Inigo lui échappe et quitte Loyola..... 62

CHAPITRE IV

A Montserrat et à Manrèse (1522-1523).

- Le pèlerinage et la veillée sainte à Notre-Dame de Aranzazu, le voyage à Navarrete pour voir le duc de Nàjera, ce que le pèlerin fait de l'argent qu'on lui donne, il évite Nàjera, il part seul pour Montserrat..... 67
- Son amour du Christ et ses pratiques de pénitence, il fait vœu de chasteté, la rencontre du Maure; à Ignalada, il achète son costume de pèlerin, et décide de faire au pied de Notre-Dame de Montserrat une veillée d'armes. 70
- Le sanctuaire de Montserrat, l'abbé Cisneros, le bénédictin français Jean Chanones, la confession d'Inigo, la veillée du nouveau chevalier du Christ, le 25, au point du jour, il prend le chemin de Manrèse..... 73
- La ville de Manrèse, ses chapelles à la Vierge, ses confréries, la religion des magistrats de la cité, l'*home del sach*, mendiant, pénitent, priant, soignant les pauvres et les malades; à qui se confesse-t-il?..... 76
- Les tentations diaboliques d'illusion, de découragement, de dégoût, de scrupules, le peu de secours qu'il trouve auprès des hommes, un jeûne de huit jours ne le guérit pas, il est finalement éclairé d'en haut; il tombe malade, la défaillance de Villadordis, les soins chez les Amigant..... 81

Dieu se fait le maître de cet homme de bonne volonté, vision de la Sainte Trinité, du mystère de la création, de l'Eucharistie, visions de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, extase, la sublime vision du Cardoner; comment, par ces illustrations supérieures, Inigo fut capable d'écrire à Manrèse la substance du livre des <i>Exercices spirituels</i>	86
L'hiver de 1522, Inigo, malade, est hospitalisé chez les Ferrer, aux frais de la ville; on lui donne un habit de drap, il évangélise les pauvres et les femmes dévotes, il avive la pratique des sacrements et de la prière.....	91

CHAPITRE V

Le pèlerin de Jérusalem (1523-1524).

Inigo quitte Manrèse, après avoir salué la Vierge de Montserrat, son costume, ses compagnons de route vers Barcelone. Il loge chez les Pascual, rue des Cotoners, il va à l'église Sainte-Marie de la Mer, la première rencontre avec Isabel Roser, l'aumône d'Éléonor. Zapila, le couvent des sœurs Hiéronymites, on essaie de le détourner du voyage de Rome, son invincible confiance en la Providence.....	93
Inigo s'embarque à Barcelone et débarque à Gaëte, sur le chemin de Rome, il protège l'innocence d'une jeune fille, il est bien accueilli par Béatrix Appiani, il passe quinze jours dans la Ville éternelle, il reçoit du pape Adrien VI la faculté d'aller à Jérusalem, il part pour Venise, incidents de Padoue, de Venise.....	99
Les fêtes traditionnelles du mariage du doge et du <i>Corpus Christi</i> , les églises de Venise, les vaisseaux de pèlerins, Inigo est assuré d'une place dans le vaisseau des gouverneurs de Chypre.....	103
Les Turcs et les pèlerinages en Terre Sainte, les droits de Venise, de l'Espagne, de la France, les risques du voyage, les conventions avec le patron Ragazzoni, les compagnons de route.....	106
Les péripéties du voyage jusqu'à Chypre, une tempête assaille la <i>nave pelegrina</i> ; les conventions avec le patron de la <i>nave pelegrina</i> pour la traversée de Chypre à Jérusalem, les curiosités de Chypre, Jaffa, Rama, Jérusalem..	108
La visite des Lieux saints : le Saint Sépulcre, Bethléem, le Jourdain, les exigences des Turcs, les chevaliers du Saint-Sépulcre, entretien d'Inigo avec le provincial des Franciscains, visite d'Inigo au Mont des Oliviers et à Béthanie, les désagréments du voyage sur le chemin de Jaffa, les souffrances sur la <i>nave pelegrina</i> de Jaffa à Chypre, les conventions avec le patron Bigarelli, la tempête, la longueur de la traversée, le retour à Venise.....	112
Les sentiments d'Inigo, le voyage à travers la Lombardie jusqu'à Gênes, Espagnols secourables, arrivée à Barcelone.....	119

LIVRE II

EN VUE D'UNE VIE APOSTOLIQUE.

CHAPITRE VI

L'écolier de maître Ardevoll (1524-1526).

Durant la traversée, Ignace s'est décidé aux études cléricales; voyage à Manrèse, pour retrouver un cistercien du prieuré de Saint-Paul, choix d'Ardevoll pour maître à Barcelone, la contemplation fait obstacle à

l'étude, Inigo y remédie; sa vie chez les Pascual, ses pénitences, les dames protectrices, le soin des pauvres.....	126
La résurrection d'un mort, l'apostolat dans les monastères de Monte Sion, de Santa Clara, des Hiéronymites, de Notre-Dame des Anges, les nuits du serviteur de Dieu, ses repas, ses prédictions, ses premiers compagnons; avait-il une vue claire de son avenir?.....	131
L'examen de grammaire; comment mourut Geronim Ardevoll.....	137

CHAPITRE VII

L'étudiant d'Alcalá (1526-1527).

La fondation de cette Université, comment Inigo tente d'étudier tout à la fois, première révélation de la noblesse du savoir, première aversion pour Erasme, au bruit des polémiques de Zuniga.....	138
La vie évangélique d'Inigo à l'hôpital d'Antézana, les Eguia, l'Azpeitien Saenz de Goyas, quelques futurs jésuites, le scandaleux Lopez de Mendoza.....	144
Les <i>Exercices spirituels</i> communiqués à quelques femmes dévotes, émotion et enquête du licencié Alonso Megia, les dépositions des témoins, la conclusion du vicaire général Figueroa.....	148
Nouvelle enquête de Figueroa, les pèlerines de Jaen; la plainte du docteur Ciruelo, l'emprisonnement provisoire d'Inigo, les dépositions des témoins cités, l'entretien de Figueroa avec Inigo, après dix-sept jours de prison; intervention de Calixte Saa, les visites faites au prisonnier, les dépositions des pèlerines de Jaen, à leur retour.....	153
La sentence de Figueroa; elle est notifiée à Inigo et à ses compagnons, Inigo ne l'accepte pas et en appelle à l'Ordinaire du lieu, Alonso de Fonseca, archevêque de Tolède, qu'il voit à Valladolid; ce qu'était le prélat, l'offre qu'il fit aux étudiants traqués de les recevoir dans son collège de Salamanque.....	158

CHAPITRE VIII

Le prisonnier de Salamanque (1527).

L'Université de Salamanque, le couvent dominicain de San Esteban.....	161
Le voyage des étudiants à Salamanque, Inigo les y rejoint, il choisit un dominicain pour confesseur, les Pères de San Esteban désirent voir Inigo, il est retenu au couvent, l'entretien avec le sous-prieur, Inigo est livré au bachelier Frias, proviseur du diocèse, qui le met en prison ainsi que Calixto, raisons plausibles de cette rigueur; les prisonniers sont interrogés tous deux par Frias, Inigo remet le manuscrit des <i>Exercices</i> , la comparution devant quatre juges, les questions posées, retour à la prison, la visite de Francisco de Mendoza; impressions de Melchior Cano et de Siliceo, les prisonniers restent en prison malgré une occasion qui s'offre de s'évader, la sentence du proviseur Frias, les instances faites pour que les condamnés l'acceptent.....	162
Résolution de quitter Salamanque et d'aller étudier à Paris, Inigo partira le premier, en explorateur, instances vives pour qu'ils restent à Salamanque, en quoi le séjour à Salamanque fut utile; Inigo va à Barcelone, nouvelles objections à son projet, les adieux à Inès Pascual, le départ....	169

CHAPITRE IX

Le maître ès-arts de Paris (1528-1535).

L'Université de Paris, les divers courants intellectuels, le roi, la Sorbonne, le Parlement en face du luthéranisme, les deux humanismes en Italie, en Allemagne et en France, Erasme et Reuchlin.....	173
Inigo est volé à l'hôtellerie, il se réfugie à l'hôpital Saint-Jacques, il va chercher des ressources à Bruges où il rencontre Luis Vivès; les bienfaits de Jean de Cuellar à Anvers, le voyage d'Angleterre, le système financier finalement adopté.....	178
Le collège de Montaigu, Inigo y recommence ses études de grammaire, Standonek et Noël Beda, les deux manières d'étudier les langues anciennes; le collège Sainte-Barbe, ses tendances propres, les leçons du collège de France, la procession à la Vierge de la rue des Rosiers, les décrets du concile de Sens, la <i>via media</i> où entre Inigo de Loyola; la rencontre de Pierre Le Fèvre et de François de Xavier, la théologie chez les dominicains de la rue Saint-Jacques.....	183
Les rapports avec les anciens compagnons de Salamanque, la conquête de Peralta, Castro et Amador et ses conséquences, le voyage de Rouen, la dénonciation à l'Inquisiteur, l'obstacle de la dévotion, le docteur Peña et le docteur Fragus, Pierre Le Fèvre, François de Xavier, Diégo Laynes, Alonso Salmeron, Nicolas Bobadilla, Simon Rodriguès à l'école des <i>Exercices</i> , les vœux de Montmartre, le 15 août 1534; la Compagnie de Jésus est-elle née à Montmartre; la vie commune d'Inigo et de ses compagnons.....	201
Maladie d'Inigo, le voyage en Espagne est décidé, Inigo, avant son départ pour Azpeitia, remet à l'Inquisiteur Ori le manuscrit des <i>Exercices spirituels</i> .	212

CHAPITRE X

Le sanctificateur d'Azpeitia (mai-juillet 1535).

Les surprises de l'arrivée à Azpeitia, Ignace se retire à l'hôpital, il mendie, il catéchise, il prêche, la fête des Rogations à Notre-Dame de Elosiaga, il y condamne les femmes perdues, il coopère au règlement du corrégidor contre elles, il opère des conversions, il fait prier pour ceux qui sont en péché mortel, assiduité des foules à ses prédications.....	214
Il réconcilie les ennemis, querelles anciennes des Anchieta et des Loyola, un accord en 17 points.....	220
Le règlement pour subvenir aux besoins des pauvres honteux, le recteur André de Loyola le promulgue à l'église d'Azpeitia.....	222
Misères du clergé de la collégiale d'Azpeitia, quelques bénéficiers, en 1535, s'accusent d'extorsion, d'usurpation, le patron de Loyola lui-même régularise quelques opérations peu canoniques.....	225
Action plus spéciale du saint sur les siens, il les voudrait exemplaires, il en convertit quelques-uns, ce qu'il ose contre la passion de son frère Martin, bénédictions que le saint vaut à sa famille.....	229
Dieu lui accorde le don des miracles, il guérit un malade de l'hôpital, une femme de Zumaya, il délivre un possédé, les traces des disciplines sanglantes, les lueurs mystérieuses qui éclairent un soir sa chambre.....	232

CHAPITRE XI

L'hôte de Venise (juillet 1535-janvier 1537).

Le voyage d'Inigo à Xavier, la lettre de recommandation écrite par François de Xavier, Inigo à Almazan chez les parents de Diégo Laynez; à Tolède; alla-t-il à Bobadilla? Visite à Castro à la Chartreuse de Val de Cristo près de Valence, la traversée d'Espagne en Italie, essai inutile pour achever les études de théologie à Bologne, départ pour Venise.....	237
Ce que nous savons des études d'Inigo à Venise; ses lettres de direction à Jayme Cazador et à Thérèse Rejadell; les retraits qui font avec lui les exercices.....	243
Les compagnons recrutent de nouveaux amis, renouvellent, en 1535 et 1536, les vœux de 1534 et prennent leurs grades universitaires; la guerre les chasse de Paris, Ignace les recommande au confesseur de la Reine, quelques docteurs de l'Université essaient de détourner les voyageurs de leur projet.....	250
Les voyageurs partent joyeux pour la Lorraine; organisation de leurs journées; à Meaux on essaie de détacher Rodriguès de ses compagnons, l'entrée à Metz et à Nancy, la visite à Saint-Nicolas-du-Port...	251
L'État de l'Allemagne et de la Suisse, les voyageurs disputent avec les hérétiques, leur douleur à Bâle, le curé marié du diocèse de Constance, la femme fidèle à la religion catholique, l'arrivée à Venise.....	254

LIVRE III

LE MAÎTRE SPIRITUEL.

CHAPITRE XII

Les influences reçues (1493?-1535).

Celles de la famille, celles de la vie du Christ et des saints, lues et méditées après la blessure de Pampelune.....	261
L'influence du livre de l' <i>Imitation</i> de Jésus-Christ découvert à Manrèse, Inigo a probablement lu l' <i>Exercitatoire</i> de Cisneros; et en tout cas, conversé avec le bénédictin Jean Chanones; il s'est entretenu aussi avec les dominicains de Manrèse, et les cisterciens de Saint-Paul.....	264
L'influence du pèlerinage en Terre Sainte, le confesseur franciscain de Barcelone, les livres du franciscain Alonso de Madrid imprimés à Alcalá.	267
Les Victorins, Gerson, les Frères de la vie commune rayonnent à Paris; les humanistes traduisent Raymond Lulle et Ruysbroeck.....	271
Bien que Dieu ait été le maître d'Inigo à Manrèse, il est invraisemblable qu'aucune influence humaine ne l'ait atteint, dans les divers milieux spirituels qu'il a traversés.....	273

CHAPITRE XIII

La composition du livre des Exercices (1522-1540).

Les Exercices ont-ils été dictés par la Vierge, ont-ils été écrits dans la grotte de Manrèse?.....	275
--	-----

Layne dit que « la substance » des <i>Exercices</i> date de Maurèse, les documents manquent pour préciser absolument en quoi consiste cette « substance » ; éléments d'appréciation que nous avons.....	277
Les <i>Exercices</i> dérivent-ils de l' <i>Exercitatoire</i> de Cisneros, opinion erronée de Fray Antonio de Yepes, livre du pseudonyme Constantino Cayetano et répliques du jésuite milanais Jean Rho, intervention du chapitre général des bénédictins en 1644 et de la Congrégation générale de la Compagnie de Jésus en 1646. Ce qu'est le livre de Cisneros et en quoi il diffère des <i>Exercices</i> , les procédés de lecture d'Inigo de Loyola.....	279
Inigo a-t-il lu, à Paris, le <i>Rosetum</i> de Monbaier et les <i>Ascenciones</i> de G. de Zuphten, caractère scolastique de ces deux livres totalement opposé à la simplicité des <i>Exercices</i> ; la méditation des deux étendards comparée avec un texte de Werner; les trois degrés d'humilité, différence de la partition des anciens docteurs et de la partition d'Inigo de Loyola..	283
Les règles d'orthodoxie et les influences parisiennes du concile de Sens en 1528. Circonstances parisiennes qui ont pu motiver une rédaction précise des <i>Règles</i> de tempérance et des <i>Règles</i> pour les aumônes.....	286
Le témoignage de Nadal, le manuscrit de Jean Helyar, celui de 1541 et de 1544.....	288

CHAPITRE XIV

La doctrine spirituelle d'Ignace de Loyola.

La <i>vince te ipsum</i> , formule maîtresse des <i>Exercices spirituels</i> , cette formule dérive de l' <i>abneget semetipsum</i> prescrit par Jésus-Christ comme l'essentielle garantie du salut, et la condition indispensable pour marcher à sa suite, <i>a fortiori</i> s'impose-t-elle à ceux qui veulent être apôtres et réformer l'Église.....	291
La volonté de Dieu est l'unique règle de la conduite, les poussées de la nature, comme les suggestions du démon, doivent céder à cette loi souveraine; ni les assauts violents ni les tromperies subtiles ne sont une excuse; à tous ceux qui veulent Dieu donne lumière et force; personne ne sait le point où le conduirait la grâce, à la seule condition d'être constamment généreux; les alternatives de consolation et de désolation qu'Il permet ne doivent point ébranler notre confiance absolue en la fidélité de sa Providence.....	293
Sous l'épreuve, dans la lutte, pour les devoirs les plus humbles, et les plus hauts, Jésus-Christ est pour l'âme chrétienne l'idéal et le secours indispensable; au contact de son histoire et de sa personne sacrée, l'amour s'enflamme et l'énergie s'accroît; il est éternellement la source de la vie....	294
Les Sacrements, la méditation, l'examen de conscience sont les canaux providentiels de cette vie divine; il y faut recourir le plus fréquemment possible, avec de grands et sincères desirs de vivre.	
L'Église est la seule maîtresse de vérité; la croire aveuglément est un acte de sagesse, un hommage dû à Dieu qui la mène.....	295
Les <i>Exercices spirituels</i> courageusement faits sont un moyen très efficace pour augmenter cette docilité à l'Église, cette assiduité aux sacrements et à la prière, cet amour de Jésus-Christ, cette fidélité à la loi de Dieu; un moyen d'assurer cette victoire sur soi qui est la condition inévitable et la vraie mesure de la vie spirituelle.....	296
La vie de la grâce, les divers motifs de se renoncer, l'humilité devant le Maître, l'amour de Jésus notre frère et modèle.....	298
Dans ces recettes ascétiques, il n'y a ni magie, ni mécanisme; l'auteur des	

<i>Exercices</i> est trop psychologue et trop saint pour ne point savoir que la vie est souple et que Dieu est libre; mais il est convaincu aussi qu'à toute preuve de bonne volonté Dieu répond par ses grâces, vertu et oraison...	301
La correspondance d'Ignace de Loyola, soit avec ses religieux, soit avec les personnes du dehors, n'est que l'application aux cas particuliers de la doctrine générale des <i>Exercices</i>	303
Sainte Thérèse ne dispense pas plus de l'abnégation qu'Ignace de Loyola; multiplier les cœurs immolés est l'infaillible moyen de multiplier les vrais contemplatifs.....	305

LIVRE IV

LE FONDATEUR D'ORDRE.

CHAPITRE XV

La vie évangélique dans la Haute Italie (1535-1537).

Vie des compagnons réunis à Venise, dans les hôpitaux, leurs vertus édifiant, le prodige des ânes adorateurs.....	313
Gaetan de Thiene apôtre de Venise, a-t-il rencontré là Ignace, Ignace a vu certainement Carafa, lettre qu'il lui écrit, froissement du prélat, différences entre théatins et Iniguistes.....	316
Une délégation va demander au pape licence pour le pèlerinage de Jérusalem et pour recevoir les ordres sacrés, aide de Pierre Ortiz et faveur de Paul III, ordinations faites à Venise du 10 au 24 juin 1537, le pèlerinage de Jérusalem est impossible.....	319
Vie évangélique des nouveaux apôtres, les calomnies colportées contre Ignace, la sentence portée par Gaspard de Doctis, les compagnons se dispersent, deux par deux, en diverses villes de la Seigneurie pendant quarante jours, pour se préparer à la première messe, ils la célèbreront à Vicence, sauf Rodriguès qui la célèbre plus tard à Ferrare, sauf Ignace qui la célèbrera à Rome.....	323
Le procès de Venise, Laynez, Le Fèvre, Ignace vont se mettre à la disposition de Paul III, les autres mènent la vie apostolique, à Sienne, à Bologne, à Ferrare, à Padoue. Mort de Diégo Hoces, vision d'Ignace.....	329

CHAPITRE XVI

Charte romaine de la Compagnie de Jésus (1540).

La vision della Storta, l'accueil de Paul III, Ignace donne les <i>Exercices</i> à Pierre Ortiz, au cardinal Contarini, à Tolomei, au docteur Lopez, Laynez et Le Fèvre professeurs à la Sapience; Ignace, avec tous ses compagnons s'installe à la villa de Garzoni, le projet palestinien disparaît, ils évangélisent Rome; l'affaire Maynardi, Mudarra et Landivar, les témoignages favorables à Ignace s'accumulent; sentence du gouverneur de Rome, Conversini, première messe d'Ignace.....	335
La pensée vient de fonder un Ordre religieux, délibérations d'Ignace avec ses compagnons durant le Carême de 1539, rédaction d'une brève formule esquissant l'Institut futur.....	345
Le cardinal Contarini soumet cette formule à Paul III et obtient une approbation verbale, les cardinaux Guinucci et Giudiccioni, longtemps opposés, finissent par être favorables, Paul III signe la bulle <i>Regimini Ecclesiae militantis</i>	349

Détermination de quarante-neuf points de règle, élection du général de l'Ordre, résistance d'Ignace, les vœux des premiers profès à Saint-Paul-hors-les-murs.....	354
---	-----

CHAPITRE XVII

L'expansion de la Compagnie naissante (1540-1552).

Evangelisation de Sienne, Parme, Plaisance, Reggio, Ischia; les jésuites en route pour l'Allemagne et le Portugal, les premières recrues en Italie, en Espagne, en Belgique.....	360
Les ravages du luthéranisme en Allemagne; Le Fèvre, Le Jay, Bobadilla travaillent, avec les légats du pape et les meilleurs évêques, à faire refluer l'Évangile, Canisius commence son éclatante carrière.....	366
L'anglicanisme en Angleterre, Salmeron et Broet tentent de pénétrer en Irlande; Calvin en France, les premiers jésuites à Paris, la guerre entre François I ^{er} et Charles-Quint les disperse, les premières recrues françaises.....	369
Les jésuites en Espagne, la faveur de Charles-Quint et l'exemple de François de Borgia, les jésuites à Louvain et à Naples.....	371
L'apostolat des premiers jésuites en Italie et à Rome, fondation du collège romain et du collège germanique; le <i>consilium aureum</i> de 1530, Le Fèvre, Laynez, Salmeron, appelés au concile de Trente.....	373
Les jésuites en Portugal, rôle de Simon Rodriguès à Lisbonne, de Nuñez et de Gonzalès à Tetuan, de Vaz et de Ribeyra au Congo, de Azpilcnetta et de Nobrega au Brésil, rôle à part de François Xavier aux Indes, de Canisius en Allemagne, de Pierre Le Fèvre, en Allemagne et en Espagne, de François de Borgia en Espagne.....	377

CHAPITRE XVIII

Les Constitutions (1547-1553).

Les quarante-neuf points de 1541, leur caractère obligatoire et provisoire; Paul III lève l'interdiction de dépasser 60 membres; dès 1544 Ignace commence à travailler aux Constitutions, il s'inspire des leçons des faits et des lumières d'en haut, en 1547 la rédaction devient l'affaire capitale; le texte est soumis à une réunion de profès, à Rome, en 1550, il est approuvé sauf quelques détails, Ignace tente de résigner ses fonctions.....	383
L' <i>Examen général</i> , ses prescriptions sur les empêchements dirimants, sur les origines, la complexion, la valeur intellectuelle et morale des candidats, caractéristiques de l'Ordre signalées aux candidats, la catégorie des « indifférents », les épreuves du noviciat, connaissance intime des sujets par l'Ordre, connaissance intime de l'Ordre par les sujets.....	391
Les <i>Constitutions</i> proprement dites, qualités souhaitées chez un jésuite, le problème du renvoi, lois et vertus de la vie religieuse, aide du supérieur, du confesseur, du Père spirituel, du syndic; formation intellectuelle selon le <i>modus parisiensis</i> , l'habitude de la vertu et le zèle apostolique plus nécessaire encore, importance des vertus correspondant aux vœux de religion et surtout de l'obéissance, prescriptions destinées à assurer la liberté du zèle; le pape et le supérieur maîtres indiscutés de l'activité apostolique, celle-ci doit être réglée par les besoins, les aptitudes du sujet, les circonstances; le catéchisme et les retraites, les prédications et l'administration des Sacrements sont les moyens d'action les plus essentiels,	

on y pourra joindre les œuvres de miséricorde, selon que le supérieur jugera bon; importance du bon recrutement des membres et de l'excellent droit de supérieurs, le collatéral, la congrégation générale, qualités requises pour le général de l'Ordre; fins surnaturelles, vertus surnaturelles, moyens surnaturels, sans quoi l'Œuvre de la Compagnie est impossible. .	399
Originalité de l'Institut, écart des observances monastiques usuelles, longueur de la période de formation, second noviciat avant les grands vœux, régulation de la vie intérieure par le compte de conscience, pouvoir étendu du général, formes nombreuses de l'apostolat; comparaison de la Compagnie avec les autres Instituts de Clercs séculiers fondés au xvi ^e siècle; les <i>Monita secreta</i> , les confréries musulmanes; l'aide de Polanco, la manière propre d'Ignace dans l'élaboration des <i>Constitutions</i>	411

CHAPITRE XIX

La promulgation des Constitutions (1553-1556).

Nadal, sa personne, son rôle de commissaire à Naples et en Sicile en 1552, en Espagne et en Portugal en 1553; comme il fait ces visites.	416
Visite des maisons de Messine et de Palerme, de juin 1552 à mars de 1553.	419
Visite au Portugal, l'influence de Simon Rodriguès, le relâchement introduit, Rodriguès relevé de sa charge, une trentaine de religieux sortent ou sont renvoyés, le roi Jean demeure favorable, maison de Saint-Roch, visite d'Evora et de Coïmbre; Nadal en Espagne, il visite Barcelone, Valence, Alcala, la question de la pourpre pour Borgia, visite à Loyola, retour à Rome par Barcelone.	420
Le commissaire est nommé vicaire général de l'Ordre le 1 ^{er} novembre 1554, il va promulguer les <i>Constitutions</i> dans la Haute Italie, en Allemagne, sa collaboration avec Canisius à Ingolstadt et à Prague, la question des livres catholiques à répandre.	425
Visite des collèges de Venise, Padoue, Ferrare et Modène, résumé des opérations de Nadal, les finances, les consciences, la discipline religieuse, les études.	432
La situation de la Compagnie dans les Flandres, Pierre de Ribadeneyra, en 1556, va y promulguer les <i>Constitutions</i> , difficultés pour faire agréer la Compagnie par le prince Philippe et ses ministres, mémoire de Ribadeneyra résolvant les objections faites; impressions du commissaire à Louvain, à Tournai, la mort d'Ignace le rappelle à Rome, en Espagne et en Portugal; Nadal reprend ses visites, son action est limitée par celle de François de Borgia et de Gonzalès de Camara.	439
Action personnelle d'Ignace, il donne aux visiteurs leurs instructions, il exige qu'ils rendent compte, ses lettres soutiennent et dirigent l'apostolat des siens; la France n'est pas visitée, ni non plus les Missions d'Ethiopie, du Brésil, des Indes; ce que valent les chefs de ces entreprises apostoliques, fils des <i>Exercices spirituels</i>	445

CHAPITRE XX

Le gouvernement du Fondateur (1540-1546).

Les *Exercices spirituels*, les *Constitutions*, l'esprit qu'ils inculquent sont l'âme de ce gouvernement, exigences plus grandes dans le recrutement, fermeté d'Ignace à renvoyer, s'agit-il de princes, sa tendresse vigilante

sur les jeunes religieux, son accommodation aux tempéraments; sa jalousie d'une formation intellectuelle intense, cas de Ribadeneyra, les exercices de prédication, la discrétion dans la durée de l'oraison et la liberté dans le mode, le cas de Nadal; les réprimandes publiques, précautions du chef, quand il reçoit des rapports.....	449
Comment il veille sur la pureté, la pauvreté, le détachement des biens, ses réponses aux heures de dénûment, la lettre sur l'obéissance de 1553...	460
Les circonstances qui ont motivé cette lettre, désordre du gouvernement de Rodriguès en Portugal, il est remplacé par Miron, ses tergiversations et manigances; il demande à revenir en Portugal et s'y rend, embarras du visiteur, Rodriguès mis en demeure par Ignace de venir à Rome, il y arrive le 11 novembre 1553, cité devant quatre profès qui, après l'avoir entendu le condamnent, Ignace le dispense de toute pénitence, sauf à lui interdire à jamais le Portugal; voilà qui explique la lettre de 1553; avec des âmes plus vaillantes Ignace rappelle plus sévèrement le devoir.....	465
Indépendance et fermeté d'Ignace pour sauvegarder la liberté de son Ordre dans la question des dignités ecclésiastiques, des bénéfices avec charge d'âme, des droits de fondateurs, des ministères auprès des moniales; calme imperturbable dans les difficultés publiques en France, à Saragosse, à Salamanque, à Alcalá et à Tolède, dans la guerre provoquée au sujet des <i>Exercices spirituels</i> avant et après leur approbation par Paul III en 1548; confiance absolue du fondateur en Dieu, sa modération dans l'emploi des moyens de défense, sa prudence surnaturelle.....	472
Son esprit d'entreprise, en face des œuvres les plus difficiles, telles que l'évangélisation des Indes, la présence des siens à Trente, la création des Universités; mais son zèle sait attendre, et son sens si ferme de l'autorité s'accorde avec la liberté nécessaire laissée au travailleur sur place, surtout au loin, et avec le souci d'appliquer les ouvriers suivant leurs aptitudes.....	484
Sa déférence pour les autres Ordres, s'il refuse de se fondre avec eux, ce n'est point par dédain, ce qu'il pense de son Ordre, la paix cordiale qu'il entend garder avec tous les autres, ses dons rares de gouvernement, il prend ses vues d'en haut.....	490

LIVRE V

LE SERVITEUR DE DIEU.

CHAPITRE XXI

La vie intérieure.

La contemplation du ciel, la messe, le bréviaire, la prière ininterrompue, les supplications pour les autres, pour les siens, pour lui-même, exemple significatif d'une oraison de quarante jours, d'après le journal spirituel du saint, caractère mystique de sa vie.....	497
La mort des passions, passions surnaturelles contraires, soit des opprobres, patience, pauvreté.....	505
Humilité dans ses rapports avec les siens, lettre admirable à Bobadilla; le bien qu'il a dit de lui-même, il l'a fait rarement, sous l'empire des circonstances, et à la lumière de Dieu, avec le souci de glorifier le Seigneur; ce qu'il aurait fait si la Compagnie avait été détruite.....	508
Son amour de Dieu, féodal, militaire, mystique, Dieu est son Tout.....	513

CHAPITRE XXII

La vie apostolique.

Ignace évangélisa dès le premier moment de sa conversion et partout où il passa.....	516
Sa venue à Rome ne change pas ses habitudes, il prêche, il nourrit des affa- més, il visite les malades et les pauvres, il fonde la « Compagnie des orphe- lins ».....	519
Il fonde la maison de Sainte-Marthe pour les femmes repenties, le règle- ment qu'il donne, les contradictions qu'il subit, les violences de Mathias, de Saint-Cassien, il s'occupe des Juifs, difficultés odieuses provoquées par le prêtre auquel il confie l'œuvre.....	522
Au début de son généralat, il a prêché et confessé; de lui les jésuites tiennent toutes leurs consignes d'apostolat, il n'aurait pas admis dans l'Ordre un homme sans zèle; le soin jaloux qu'il avait de la vie intérieure des siens provenait de ses ambitions apostoliques, ses lettres et ses prières sou- tenaient l'action des siens au loin.....	531

CHAPITRE XXIII

L'esprit catholique.

Ses Règles « pour sentir avec l'Eglise », leur opposition au sens protestant, place du pape dans les Constitutions.....	535
Rapports avec Paul III, le <i>Consilium aureum</i> de 1530, ce que fit Ignace pour le réaliser, les entretiens avec le Pontife, confiance et faveurs de Paul III; le pape Jules III, sa bienveillance pour la Compagnie, la bulle <i>Exposcit debitum</i> du 21 juillet 1550, efforts d'Ignace pour écarter des siens les dignités ecclésiastiques.....	538
Marcel II, son zèle pour la réforme, son amour de la Compagnie, ses exem- ples de vertu, sa mort rapide, émotion d'Ignace, les prières qu'il fait faire pour sauver la vie du pape; élection de Paul IV, craintes et pro- phéties d'Ignace, le nouveau pape se sert des jésuites, mais sa confiance est mêlée d'inquiétudes, perquisition à la maison professe en 1555; Ignace fait chanter les Vêpres à la maison professe les dimanches et fêtes, afin de prévenir le pape fort disposé à imposer le chœur; Paul IV agira, une fois Ignace mort; sentiment de fidélité d'Ignace envers les papes quels qu'ils fussent, d'où elle provenait.....	545
Par la fidélité au pape, Ignace a donné à son Ordre une portée universelle, quoiqu'il n'oublie pas qu'il est Espagnol, il vise et il veut et il tente de procurer le bien général, il essaie de détruire chez les siens les particu- larismes nationaux, mais il n'est pas un rêveur chimérique et il fonde sur la charité chrétienne cette action universelle.....	552
Cependant, même de son temps, les nationalismes s'affirment et s'affront- tent et il y a des conflits ou justes ou iniques; la discrétion des supérieurs trouvera ce qu'il convient, lui-même a été obligé de tenir compte des faits nationaux dans l'emploi des hommes; les patriotismes d'aujour- d'hui plus ombrageux, en conséquence l'apostolat doit gagner en inten- sité ce qu'il peut perdre en expansion; toute œuvre de christianisation puissante est dans les principes ignatiens sur l'apostolat.....	555

CHAPITRE XXIV

Les testaments du saint.

Les <i>Exercices</i> , les <i>Constitutions</i> sont le legs essentiel, un <i>Directoire des Exercices</i>	558
Une autobiographie sous la forme d'un récit au P. Gonzalès de Camara, en 1555.....	561
Le <i>Bref Directoire</i> des confesseurs écrit par Polanco, le <i>Libellus</i> sur la communion écrit par le P. Christophe de Madrid, théologie d'Ignace sur la communion fréquente et quotidienne.....	565
Idées d'Ignace sur le catéchisme, sur la prédication; le désir d'une <i>Somme théologique</i> faite par un de ses fils, ses applaudissements au <i>Catéchisme</i> de Canisius; son règlement des études d'après le <i>modus parisiensis</i> , la question d'Érasme, de Vivès, des auteurs anciens, d'Aristote, de saint Thomas.....	574

CHAPITRE XXV

La mort et la gloire (1556-1622).

La maladie chronique d'estomac, la dispense du bréviaire dès 1539, les ordonnances des médecins Torrès et Petronio, accident de santé en 1548, renouvelé en 1554, après quoi le malade traîne avec des hauts et des bas, un essai de vie à la campagne en 1556 réussit mal; Ignace revient à Rome, demande qu'on aille implorer une bénédiction de Sa Sainteté, s'en remet à Polanco, lequel très occupé renvoie au lendemain, nuit mauvaise, agonie au matin, mort sans sacrements et sans un mot; l'autopsie, le portrait fait par Jacopino del Conte, émotion dans la ville, mot de Paul IV, lettre de Polanco annonçant la mort du saint, persuasion de tous qu'Ignace est au ciel.....	582
Pierre de Ribadeneyra choisi pour écrire une biographie, il la publie en latin en 1572; malgré les bourrasques subies par l'Ordre de 1572 à 1600, les procès canoniques pour la glorification du serviteur de Dieu commencent en 1595, procès espagnols particulièrement importants, lettres postulatoires des souverains, des provinces, des villes, confection des procès apostoliques en 1606.....	588
Le tombeau du saint dans l'église nouvelle bâtie par Farnèse, Bellarmin et Baronius devant ce tombeau en 1599, déclarations de saints prélats tels que le cardinal Tarugi et l'archevêque Jean de Ribera, nouvelles suppliques des princes, Ignace est béatifié le 27 juillet 1609, instances pour la canonisation, lettre de Louis XIII, la canonisation a lieu le 12 mars 1622.....	592
Les dix miracles examinés et approuvés par le tribunal de la Rote, prédications, guérisons faites par l'homme de Dieu, le miracle de la fondation de l'Ordre.....	596
Ignace seul a immortalisé le nom des Loyola, les fêtes de la béatification en 1609 et de la canonisation en 1622, à Azpeitia.....	602
La descendance mâle des Loyola s'éteint et Ignace est le père d'une postérité innombrable; quelques grands noms du XVII ^e siècle, la résurrection de l'Ordre supprimé au XVIII ^e siècle, la vanité des lois et des violences humaines, la Compagnie perpétuellement engendrée par Ignace, merveille plus belle que les merveilles de la <i>Santa Cueva</i> et de la <i>Santa Casa</i> d'aujourd'hui.....	

d'hui; Ignace est un des plus grands Espagnols et hommes de son temps; et cela s'explique par ses qualités extraordinaires de chef et une extraordinaire grâce de Dieu.....	603
---	-----

NOTES ET APPENDICES

1. Le Collège de Loyola et la <i>Santa Casa</i>	607
2. Généalogie de la famille Loyola.....	608
3. La mère d'Ignace de Loyola.....	610
4. La famille de Beltran de Loyola.....	612
5. La date de la naissance d'Ignace de Loyola.....	613
6. Le séjour d'Ignace à Arévalo.....	614
7. La capitulation de Pampelune (19 mai 1521).....	616
8. La date de la conversion d'Ignace.....	619
9. La défaillance de Villadordis.....	621
10. Manrèse et la Compagnie de Jésus.....	622
11. Manrèse et les <i>Exercices</i>	626
12. Le concile de Sens et les règles d'orthodoxie.....	627
13. Questions scolaires de Paris.....	633
14. Les certificats dominicains de Paris.....	635
15. Montmartre (15 août 1534).....	637
16. Un ordre de jésuitesses.....	640
17. Confréries musulmanes, <i>monita secreta</i>	641
18. Critiques et apologistes des <i>Exercices spirituels</i>	643
19. Les Collèges de Chypre, Constantinople et Jérusalem.....	644
20. Les portraits de saint Ignace.....	647

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 MARS MCMXXXIV
ANNIVERSAIRE DE LA CANO-
NISATION DE SAINT IGNACE
DE LOYOLA PAR FIRMIN-DIDOT
AU MESNIL POUR GABRIEL
BEAUCHESNE ET SES FILS
ÉDITEURS A PARIS.

BURNICHON (Joseph), S. J. — LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN FRANCE. HISTOIRE D'UN SIÈCLE (1814-1914).

5 vol. in-8 cavalier avec, chacun, un portrait en héliogravure.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Tome I. — (1814-1830) (XVI-568 pp.), Portrait du R. P. VARIN, 25 fr. ; *franco*, 27 fr. 50.

Tome II. — (1830-1845) (729 pp.), Portrait du R. P. de RAVIGNAN, 25 fr. ; *franco*, 27 fr. 50.

Tome III. — (1845-1860) (687 pp.). Portrait du R. P. FÉLIX, 25 fr. ; *franco*, 27 fr. 50.

Tome IV. — (1860-1880) (706 pp.). Portrait du R. P. OLIVAIN, 32 fr. ; *franco*, 35 fr. 20.

Tome V. — (1880-1914). (*En préparation.*)

BROU (Alexandre), S. J. — SAINT FRANÇOIS XAVIER.

2^e édition. 2 vol. in-8 raisin (XVI-448 pp.), 60 fr. ; *franco*, 66 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

VIE POPULAIRE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

3^e édition. 1 vol. in-8 couronne (180 pp.), avec un portrait du Saint, 6 fr. ; *franco*, 6 fr. 60.

BRUCKER (Joseph), S. J. — LA COMPAGNIE DE JÉSUS. ESQUISSE DE SON INSTITUT ET DE SON HISTOIRE (1521-1773).

Origine et Fondation de la Compagnie. — Les débuts. — Histoire générale de l'Ordre. — Histoire des provinces. — Le mouvement littéraire et scientifique. — Suppression de la Compagnie.

1 vol. in-8 couronne (IX-844 pp.), 20 fr. ; *franco*, 22 fr.

CÉPARI (Virgile), S. J. — SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Nouvelle édition abrégée. 1 vol. in-8 cour. (59 pp.), 3 fr. 50 ; *franco*, 4 fr.

SUAU (Pierre), S. J. — HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, troisième général de la Compagnie de Jésus (1510-1572).

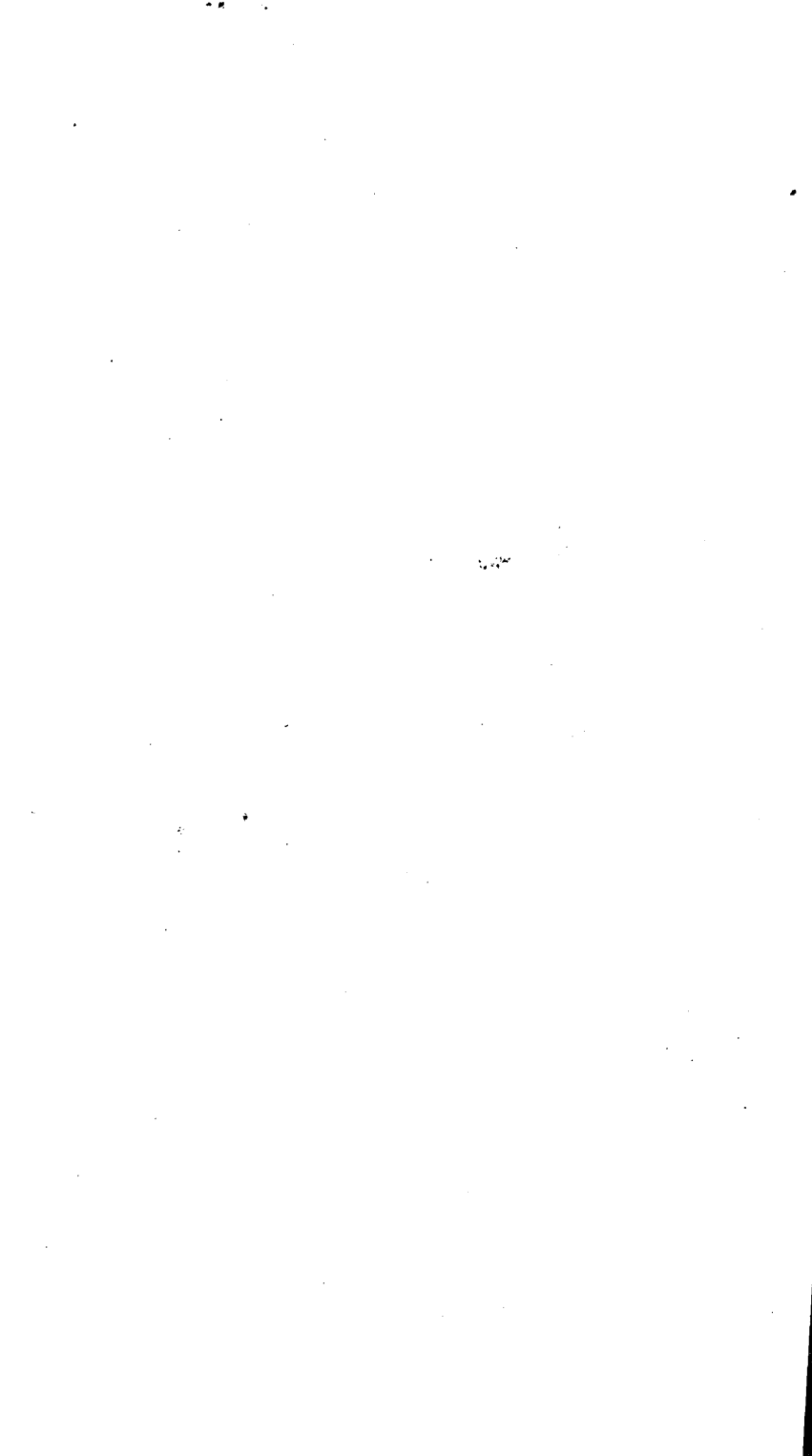
1 vol. in-8 raisin (592 pp.), avec portrait, 15 fr. ; *franco*, 16 fr. 50.

MANRÈSE ou EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE,
mis à la portée de tous dans une exposition neuve et facile.

45^e édition (86^e mille). 1 volume in-18 raisin (XXXIV-486 pp.), 14 fr. ; *franco*, 15 fr. 40.

Il serait superflu de rappeler les avantages de cette excellente publication. Plus de quarante éditions écoulées en peu de temps prouvent son utilité et son mérite. Disons seulement que les fidèles trouveront dans ces pages un très grand choix de sujets pour des retraites de 30, de 25 et de 8 jours.







BX	Dudon	3-15-46
4700	Saint Ignace de	
.L7D8	Loyola	
		1480565
DEC 20 1944	Bindery	
MAR 15 1946		
	2- 12021	

BX 4700
 .L7D8

14805